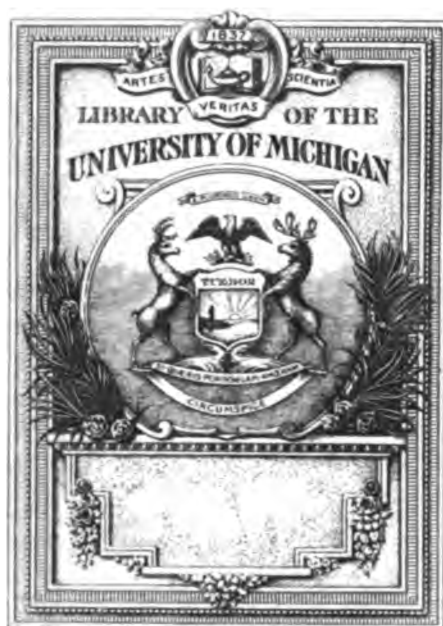
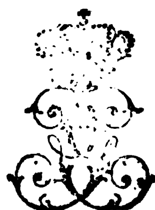


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

REVUE

DE PARIS.

XXVI.



IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME VINGT-SIXIÈME.



PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

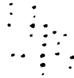
1836.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

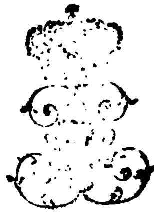
REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.



TOME VINGT-SIXIÈME.



PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.

1836.

LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ,

OU

MIEUX VAUT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

PERSONNAGES.

MONSIEUR URBAIN, tapissier.
MADAME URBAIN, sa femme.
MONSIEUR FRIPPET, voisin.

(La scène se passe à Paris dans la boutique du tapissier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME URBAIN, MONSIEUR FRIPPET.

(Au lever du rideau, madame Urbain est sur la porte de sa boutique et tourne le dos aux spectateurs.)

MONSIEUR FRIPPET, dans la rue, derrière le théâtre.
Vous prenez l'air, ma voisine ?

MADAME URBAIN.

J'attends mon mari, monsieur Frippet.

(Ils redescendent le théâtre.)

MONSIEUR FRIPPET.

Il n'est pas encore rentré? A l'heure qu'il est! Il est pourtant plus de neuf heures. Je ne croyais pas qu'il rentrât aussi tard.

MADAME URBAIN.

Il rentre quand il veut.

MONSIEUR FRIPPET.

Et vous ne le grondez pas?

MADAME URBAIN.

Pourquoi le gronderais-je?

MONSIEUR FRIPPET.

Un tapissier n'a plus rien à faire à cette heure-ci.

MADAME URBAIN.

Il est possible qu'on lui ait commandé quelque ouvrage pour demain, et qu'il cherche à s'assurer des ouvriers dont il aura besoin.

MONSIEUR FRIPPET.

C'est demain dimanche, on ne travaille pas.

MADAME URBAIN.

On ne travaille pas; mais on danse. Il peut avoir une salle de bal à décorer.

MONSIEUR FRIPPET.

Dans ce cas-là, il devrait vous prévenir.

MADAME URBAIN.

A quoi bon?

MONSIEUR FRIPPET.

Pour que vous ne soyez pas inquiète.

MADAME URBAIN.

Mais je ne suis pas inquiète; je l'attends, voilà tout.

MONSIEUR FRIPPET.

Au fait, le mari d'une aussi jolie femme ne doit rester dehors qu'à son corps défendant. Si pourtant vous alliez faire un amoureux pendant ce temps-là.

MADAME URBAIN.

Pour faire un amoureux, il faudrait deux conditions: qu'il fût aussi

beau garçon qu'Urbain, ce qui est difficile, et que je l'aimasse autant, ce qui est impossible.

MONSIEUR FRIPPET.

La beauté, la beauté ne fait rien.

MADAME URBAIN.

Ne dites donc pas ça; ça fait même pour les pratiques. Qu'est-ce qu'il y a que nous sommes établis? Deux ans et demi tout au plus; eh bien! rien que la bonne mine de mon mari, son air gai, accommodant, je parierais que ça nous a valu plus de la moitié des commandes qu'on nous a faites.

MONSIEUR FRIPPET.

Je ne vas pas à l'encontre.

MADAME URBAIN.

Un homme a toujours raison d'être beau. Aussi n'ai-je jamais été de l'avis de ceux qui disent, pour consoler les mères qui ont un vilain petit garçon : Il sera toujours assez bien pour un homme. Ce n'est pas vrai.

MONSIEUR FRIPPET.

Vous ne m'avez pas laissé achever. Je voulais vous faire entendre que ça ne fait rien dans certains cas. Souvent une femme a un mari très agréable, ce qui ne l'empêche pas de s'amouracher d'un magot. Moi, par exemple....

MADAME URBAIN.

Il ne faut plus revenir là-dessus, monsieur Frippet.

MONSIEUR FRIPPET.

Rentrer chez soi et trouver sa femme.... à ne pas pouvoir en douter.

MADAME URBAIN.

Allons, allons.

MONSIEUR FRIPPET.

Et avec qui? Si vous l'aviez vu!

MADAME URBAIN.

Je n'en ai jamais été bien persuadée, à vous parler franchement.

MONSIEUR FRIPPET.

Vous n'en avez jamais été bien persuadée! Mais moi qui l'ai vu! Quand je vous dis que je l'ai vu comme je vous vois.

MADAME URBAIN.

Vous avez cru voir. D'abord votre mère ne pouvait pas souffrir votre femme.

MONSIEUR FRIPPET.

Ma mère n'était pour rien là-dedans.

MADAME URBAIN.

On écoute des rapports, on se laisse monter la tête, et puis on finit par croire qu'on a vu les choses.

MONSIEUR FRIPPET.

Cela est trop fort. Je vous répète que je suis arrivé jusqu'à la porte. La Providence avait voulu qu'elle ne fût pas fermée....

MADAME URBAIN.

La Providence a fait là un beau chef-d'œuvre.

MONSIEUR FRIPPET.

Que diable! j'ai des yeux. Et d'ailleurs d'où viendrait ce tremblement de bouche que ma femme a depuis ce temps-là?

MADAME URBAIN.

Eh bien! voyons; je suppose que tout cela soit comme vous le dites; à quoi bon le répéter à tout bout de champ, puisque vous vous êtes remis avec elle?

MONSIEUR FRIPPET.

Ah! si je m'y suis remis, ce n'est pas par amitié, je vous assure. Sans la rente que j'étais obligé de lui faire....

MADAME URBAIN.

Ne vous repentez pas; vous vous êtes conduit en galant homme. Il faut bien se passer quelques petits torts dans la vie.

MONSIEUR FRIPPET.

Vous appelez cela des petits torts!

MADAME URBAIN.

Depuis que vous l'avez reprise, vous n'avez pas eu à vous en plaindre; elle est bien tranquille.

MONSIEUR FRIPPET.

Avec une mâchoire qui va comme une marionnette de plâtre, que voulez-vous qu'elle fasse? Les galans sont plus difficiles que cela.

MADAME URBAIN.

Je n'ai pas de conseils à vous donner; mais puisque nous sommes là-dessus, vous étant remis ensemble, à votre place, je n'en soufflerais plus le mot.

MONSIEUR FRIPPET.

Il n'y a donc que moi qui n'en parlerais pas. Ç'a été le bruit de tout le quartier.

MADAME URBAIN.

Les quartiers oublient bien vite.

MONSIEUR FRIPPET.

C'est toujours un bien grand casse-cou dans la vie d'un homme, je vous en réponds. Si elle avait eu le moindre reproche à me faire; si j'avais été de ces libertins comme il y en a... Un lampiste a tant de prétextes pour être à droite ou à gauche! En vérité, je m'en serais fait un cas de conscience. Je l'aimais.

MADAME URBAIN.

Ça reviendra, monsieur Frippet; ça reviendra. Laissez faire le temps. Votre petite fille vous ressemble comme deux gouttes d'eau, déjà.

MONSIEUR FRIPPET.

Elle est venue dans la première année de notre mariage, ce serait bien le diable....

MADAME URBAIN.

C'est l'essentiel. Voilà pourquoi je ne parlerais plus du passé. On ne se fait pas idée comme les enfans comprennent de bonne heure. Vous ne voudriez pas que votre petite ne fût pas comme elle doit être pour sa mère?

MONSIEUR FRIPPET.

Vraiment, ma voisine, vous êtes une femme à croquer. Que nous aurions été heureux ensemble!

MADAME URBAIN.

Je ne suis pas malheureuse comme je suis.

MONSIEUR FRIPPET.

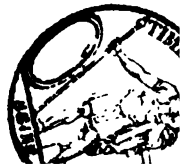
Je ne dis pas, mais du moins auriez-vous été bien sûre que je ne me serais jamais fait attendre.

MADAME URBAIN, en riant.

Vous auriez peut-être eu tort.

MONSIEUR FRIPPET.

Je n'ai envié qu'un seul homme dans ma vie, c'est votre mari. Il ne serait pas pardonnable s'il vous donnait du chagrin.



MADAME URBAIN.

Urbain me donner du chagrin ! Il en mourrait.

MONSIEUR FRIPPET.

Vous comprenez ? Je ne parle pas de grands chagrins; mais il est bien éveillé.

MADAME URBAIN.

C'est un salpêtre.

MONSIEUR FRIPPET.

Le salpêtre s'enflamme facilement.

MADAME URBAIN.

Il a beau être vif, mon mari est doux comme un mouton.

MONSIEUR FRIPPET.

Ainsi vous ne seriez pas jalouse ?

MADAME URBAIN.

Pardi ! oui. Si j'allais me mettre martel en tête, avec tout ce que j'ai à faire dans la maison, il ne manquerait plus que cela. Je deviendrais triste, maussade, tourmentante, sans aboutir à rien qu'à mettre mon ménage à l'envers. Non, non, Urbain n'a pas d'aventures; mais il en aurait, je mettrais ma main au feu qu'il me préférera toujours à toutes les autres femmes. Que peut-on vouloir de plus ?

MONSIEUR FRIPPET.

Il vous a joliment ensorcelée; je lui en fais mon compliment.

MADAME URBAIN.

Vous pouvez lui en faire votre compliment; car il faut avoir du bon pour être sorcier comme lui; croyez-moi.

MONSIEUR FRIPPET.

Si j'avais été votre mari, par exemple ?

MADAME URBAIN.

Est-ce que je peux penser qu'un autre homme aurait pu être mon mari ?

MONSIEUR FRIPPET.

Cependant...

MADAME URBAIN.

Jamais cette idée-là ne m'était venue.

MONSIEUR FRIPPET.

Avec tout ça, il ne revient pas.

MADAME URBAIN.

Il ne reviendra peut-être que dans une heure. Qui sait s'il n'a pas rencontré quelqu'un qui lui aura donné un billet de spectacle; ça lui arrive quelquefois. Pourvu qu'il s'amuse, je suis contente.

MONSIEUR FRIPPET.

Il ne craint donc pas que vous ne vous amusiez guère pendant ce temps-là?

MADAME URBAIN.

Je ne m'ennuie jamais. Il me racontera les pièces qu'il aura vues; ça nous fera de la conversation.

MONSIEUR FRIPPET, soupirant.

Je soupire malgré moi.

MADAME URBAIN.

A cause?

MONSIEUR FRIPPET.

Ah! mon Dieu, est-il possible!

MADAME URBAIN.

Qu'est-ce que vous avez donc?

MONSIEUR FRIPPET.

J'admire votre confiance.

MADAME URBAIN.

Je vous demande la permission d'aller voir un peu à notre souper. Il pourrait bien brûler pendant que je m'amuse à faire la belle parleuse.

(Elle sort en chantant.)

SCÈNE II.

MONSIEUR FRIPPET, seul.

Il n'y a rien à faire par là. C'est ferré à glace. J'aurais pourtant bien aimé lui mettre la puce à l'oreille sur le compte de son mari; il y avait de quoi, mais elle ne veut rien entendre. Il faut qu'il soit de fer, ce petit gaillard-là; car, malgré tout, il trouve encore moyen de fanatiser sa femme. Je ne sais pas comment il peut y résister. C'est égal; je ne veux pas perdre cela de vue; nous sommes porte à porte; il peut venir un bon moment où elle se trouvera à plaindre... Enfin, enfin, on ne sait pas.

SCÈNE III.

MONSIEUR FRIPPET, MADAME URBAIN.

MADAME URBAIN.

Pardon, mon voisin. La servante est un peu malade; je l'ai fait coucher de bonne heure, de sorte que je suis obligée de tout faire ce soir.

MONSIEUR FRIPPET.

Si je pouvais vous être bon à quelque chose.

MADAME URBAIN.

Ce n'est pas de refus. Nous dînons bien dans notre chambre; mais nous préférons souper ici. Si vous voulez m'aider à apporter cette table, vous m'obligerez.

MONSIEUR FRIPPET.

Très volontiers.

(Ils placent une table au milieu du théâtre.)

MADAME URBAIN.

A présent, je vais mettre mon couvert; Urbain arrivera quand il voudra; tout sera prêt.

MONSIEUR FRIPPET.

Vous soupez donc!

MADAME URBAIN, tout en mettant le couvert.

Oui. C'est une habitude que mon mari a conservée de chez son père; ce n'est pas mal; je m'y suis faite tout de suite. Il n'y a plus d'ouvrières; il n'y a plus de garçons; la journée est finie; rien ne nous presse; rien ne nous dérange; on peut causer tant qu'on veut; enfin, ça plaît à Urbain.

MONSIEUR FRIPPET.

Que pouvez-vous manger à cette heure-là?

MADAME URBAIN.

La plupart du temps, presque rien; mais ce soir, oh! ce soir, c'est différent.

MONSIEUR FRIPPET.

C'est donc un gala?

MADAME URBAIN.

A peu près. C'est demain ma fête, je m'appelle Julie; Urbain n'y a

pas pensé. C'est la troisième fête depuis notre mariage; il n'avait pas oublié les deux autres; il sera désolé.

MONSIEUR FRIPPET.

C'est mal à lui.

MADAME URBAIN.

Il a tant d'occupations.

MONSIEUR FRIPPET.

C'est égal.

MADAME URBAIN.

Ça m'amuse plus que s'il y avait pensé, parce que je veux lui faire une surprise. J'ai un civet, j'ai un gâteau de Savoie, et jusqu'à des fraises. Je vous inviterais bien, mon voisin; mais je ne sais pas si ça lui ferait plaisir.

MONSIEUR FRIPPET.

Vous êtes trop bonne, je ne pourrais pas accepter. Il faut que je sois demain, de très grand matin, à Auteuil.

MADAME URBAIN.

Je vous parle bien franchement, comme vous voyez.

MONSIEUR FRIPPET.

Ne vous excusez donc pas, c'est tout naturel. Bonsoir, ma voisine.

MADAME URBAIN.

Bonsoir, mon voisin. Donnez-moi une poignée de main, comme on fait aujourd'hui.

MONSIEUR FRIPPET, baisant la main que lui présente madame Urbain.

Voilà comme je donne mes poignées de main.

MADAME URBAIN.

C'est à l'ancienne mode.

(M. Frippet s'en va.)

SCÈNE IV.

MADAME URBAIN, seule, achevant de mettre son couvert.

Voilà un homme qui ne sera jamais heureux; ce n'est plus possible. J'ai eu beau lui dire, je me mets bien à sa place. Avoir là, toujours auprès de soi, sous ses yeux, quelqu'un qu'on ne peut plus aimer, qu'on ne peut plus estimer; attendre, chacun de son côté, le moment où on

sera débarrassé l'un de l'autre, ça fait frissonner. De quoi peuvent-ils parler quand ils sont tête à tête? Ils ne doivent pas parler. Qu'il faut être folle pour se mettre dans ce cas-là! A quoi ça avance-t-il? A se rendre malheureuse. Et dire qu'on ne pense pas à ça avant..... (A son mari, qui entre.) Te voilà donc, toi!

SCÈNE V.

MONSIEUR URBAIN, MADAME URBAIN.

MONSIEUR URBAIN.

Mon enfant, fais-nous souper tout de suite.

MADAME URBAIN.

Tu as faim?

MONSIEUR URBAIN.

Oui.

MADAME URBAIN.

Tant mieux, ça se trouve à merveille; tu n'attendras pas long-temps. As-tu chaud? (Elle lui passe la main sur le front.) Mais oui. (Elle lui essuie la figure avec une serviette.) Bois un peu de vin pur. (Elle lui verse du vin dans un verre.) Je reviens.

MONSIEUR URBAIN, tirant sa montre.

Neuf heures et demie. J'ai encore une grande heure devant moi; c'est bon. Son mari est de garde aux Tuileries; il ne peut pas revenir.

MADAME URBAIN, apportant deux petits pains.

As-tu été au spectacle?

MONSIEUR URBAIN.

Non. Mais qu'est-ce que c'est donc que ces jolis petits pains-là? C'est comme on en donne dans les cafés.

MADAME URBAIN se pose devant lui en lui prenant les favoris.

Regardez-moi dans les yeux, monsieur; mieux que cela. On dirait que tu n'oses pas me regarder.

MONSIEUR URBAIN.

Tu me tires trop la barbe.

MADAME URBAIN, se mettant les mains derrière le dos.

A présent je ne vous la tire plus; regardez-moi.

MONSIEUR URBAIN.

Je te regarde.

MADAME URBAIN.

N'avez-vous rien à vous reprocher?

MONSIEUR URBAIN, déconcerté.

A me reprocher!

MADAME URBAIN.

Oui. Mettez la main sur la conscience.

MONSIEUR URBAIN.

Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MADAME URBAIN.

Cherchez bien.

MONSIEUR URBAIN.

J'ai beau chercher.

MADAME URBAIN.

Ah! monsieur Urbain, monsieur Urbain, on voit bien que nous ne sommes plus des nouveaux mariés.

MONSIEUR URBAIN, avec un embarras toujours croissant.

Je t'assure bien, ma bonne amie, que je ne te comprends pas du tout, mais pas du tout, du tout.

MADAME URBAIN.

Ah! scélérat.

MONSIEUR URBAIN.

Est-ce qu'on t'aurait fait des contes sur moi, par hasard?

MADAME URBAIN.

Je n'ai pas besoin qu'on me fasse des contes.

MONSIEUR URBAIN.

Allons, explique-toi donc, Julie.

MADAME URBAIN.

Comment dites-vous?

MONSIEUR URBAIN.

Je te dis de t'expliquer.

MADAME URBAIN.

Répétez comme vous aviez dit la première fois.

MONSIEUR URBAIN.

J'ai dit: explique-toi donc, Julie.

MADAME URBAIN.

Julie! Ce nom-là ne vous rappelle rien?

MONSIEUR URBAIN, se frappant le front.

Ah! pardon, ma chère petite amour du bon Dieu. (Il l'embrasse.) Va, sois sûre que je te souhaite une bonne et excellente fête, et ça de tout mon cœur et de toute mon ame. Que je m'en veux! Je croyais que ta sainte ne venait que le mois prochain.

MADAME URBAIN.

Non, monsieur; ma sainte vient toujours le vingt-deux mai, et elle n'a pas envie de changer tant qu'elle sera sainte. Marguerite, toute malade qu'elle est, ne l'avait pas oublié, elle. J'aurais voulu que tu pusses voir notre petit Julien avec le bouquet qu'elle lui avait mis dans sa petite menotte. C'est qu'il avait déjà l'air de savoir ce qu'il faisait.

MONSIEUR URBAIN.

Je te réponds bien que c'est la dernière fois que tu auras à me faire un pareil reproche.

MADAME URBAIN.

Écoute donc; il faut bien que je te cherche des querelles d'Allemand; je serais si embarrassée pour t'en faire d'autres. (Elle sort.)

MONSIEUR URBAIN, seul.

Parbleu! elle m'a fait une belle frayeur. C'était faute de réflexion. Comment pourrait-elle se douter.....

MADAME URBAIN, portant un plat.

Qu'est-ce que vous croyez que j'apporte là-dedans, monsieur? Un civet; rien que cela.

MONSIEUR URBAIN.

Un civet!

MADAME URBAIN, faisant la révérence.

De la façon de votre très humble servante. J'espère bien que vous n'en aurez jamais mangé de meilleur.

MONSIEUR URBAIN.

Il te ressemblera donc?

MADAME URBAIN.

Câlin! mettez-vous à table. Tu n'ôtes pas ton habit?

MONSIEUR URBAIN.

C'est inutile. Je me suis engagé bêtement à ressortir.

MADAME URBAIN.

Ce soir?

MONSIEUR URBAIN.

Eh! mon Dieu, oui. Imagine-toi que j'ai eu la sottise de passer devant le poste de la mairie; ils étaient là plusieurs camarades à prendre l'air; ils m'ont entouré, et je n'ai pu m'en dépêtrer qu'en leur promettant de revenir leur faire un peu compagnie.

MADAME URBAIN, tristement.

Ah!

MONSIEUR URBAIN.

C'est si long une nuit de garde!

MADAME URBAIN.

Raison de plus pour n'en passer que quand on y est obligé.

MONSIEUR URBAIN.

Que veux-tu? J'ai promis.

MADAME URBAIN.

Tu n'as pas promis par-devant notaire.

MONSIEUR URBAIN.

Certainement non.

MADAME URBAIN.

Dame! vois.

MONSIEUR URBAIN.

Et toi?

MADAME URBAIN.

Tu penses bien que ça ne peut pas me faire grand plaisir.

MONSIEUR URBAIN.

D'honneur! je ne sais plus quel parti prendre. C'est comme un fait exprès; tu me parais, ce soir, encore plus gentille qu'à l'ordinaire.

MADAME URBAIN.

La belle avance! Tu vas t'en aller.

MONSIEUR URBAIN.

Veux-tu que je reste? Dis.

MADAME URBAIN.

On compte sur toi; je crains que ce ne soit mal.

MONSIEUR URBAIN.

Ce sera ce que ça voudra; tu n'as qu'à dire un mot. (Il lui tend la

main; elle lui donne la sienne.) Dis un mot, Julie : veux-tu que je reste ? Je t'avoue que ta fête me chiffonne; ce n'est rien, et ça me donne des remords.

MADAME URBAIN.

Des remords ?

MONSIEUR URBAIN.

C'est la vérité.

MADAME URBAIN.

Et que leur diras-tu quand tu les rencontreras ?

MONSIEUR URBAIN.

Je dirai.... je dirai que c'était ta fête.

MADAME URBAIN.

Toutes réflexions faites, non; va-s-y. Il ne faut pas faire de confidence sur l'intérieur de notre ménage. La moitié de ces messieurs se moquerait de toi; il n'y en a peut-être pas un qui aime sa femme comme tu m'aimes. Voyons; tu ne manges plus à cause de cela. Monsieur Urbain, faites-moi donc au moins des complimens sur mon civet.

MONSIEUR URBAIN.

Il est délicieux.

MADAME URBAIN.

Sens-tu qu'il n'est pas âcre comme ceux de Marguerite ? Avant de m'aventurer, j'ai demandé des conseils. Tu ne m'écoutes pas.

MONSIEUR URBAIN.

Si fait, ma chère enfant.

MADAME URBAIN.

Je t'ai parlé de ton rendez-vous bien innocemment, pour causer de quelque chose. Puisque tu en es si contrarié, ce sera une leçon pour une autre fois.

MONSIEUR URBAIN.

Je t'en réponds.

MADAME URBAIN.

Tu ne resteras, d'ailleurs, que le temps que tu voudras. Crois-tu que ce soit tout notre souper ?

MONSIEUR URBAIN.

Je n'en sais rien.

MADAME URBAIN.

Tu vas voir, monsieur, tu vas voir. (Elle sort.)

MONSIEUR URBAIN seul.

Tromper une femme comme celle-là, c'est conscience.

MADAME URBAIN.

Des fraises et un biscuit de Savoie avec notre chiffre.

MONSIEUR URBAIN.

Eh! mais, eh! mais.

MADAME URBAIN.

Je te dis que c'est une noce.

MONSIEUR URBAIN.

Vous faites des cachotteries comme cela!

MADAME URBAIN.

Les cachotteries, c'est mon fort. (Apercevant que son mari regarde à sa montre.) Pardi! tu n'es pas à la minute. A peine s'il est dix heures.

MONSIEUR URBAIN.

C'est machinalement que je regardais ma montre. As-tu vu quelqu'un ce soir?

MADAME URBAIN.

Ce bon monsieur Frippet qui est toujours bien triste.

MONSIEUR URBAIN, riant.

L'imbécile!

MADAME URBAIN.

Imbécile! je ne vois pas en quoi. Avec tout l'esprit du monde, si votre femme n'est pas raisonnable.....

MONSIEUR URBAIN.

Que veux-tu? ça me paraît toujours plaisant.

MADAME URBAIN.

Tu fais le fier comme ça; je voudrais t'y voir, toi.

MONSIEUR URBAIN.

Ah! quant à moi, ce serait différent.

MADAME URBAIN.

C'est bien naturel, je pardonne ça. J'entends des femmes qui trouvent que les hommes sont bien heureux d'être hommes. Ces messieurs peuvent tout se permettre, disent-elles, et nous, ils nous font un crime de la moindre chose; on voit bien que ce sont eux qui ont fait la loi. La loi de quoi? Est-ce que les maris peuvent introduire des enfans de contrebande dans

leur ménage? Comme c'est agréable pour un brave homme de s'échiner pour nourrir des enfans qui ne sont pas de lui.

MONSIEUR URBAIN.

Sais-tu que tu es rude?

MADAME URBAIN.

Ce que je ne conçois pas, c'est que des hommes mariés, qui seraient comme des démons s'il leur arrivait malheur, ne se font pas scrupule d'aller porter le désordre dans les autres familles. N'ai-je pas raison?

MONSIEUR URBAIN.

A la bonne heure; mais tu t'échauffes, tu t'échauffes!

MADAME URBAIN.

Moi, il me semble que si j'avais été homme, jamais je n'aurais fait un crime comme celui-là. Crois-tu?

MONSIEUR URBAIN.

Comment veux-tu que je sache ce que tu aurais fait, si tu avais été homme?

MADAME URBAIN.

C'est humiliant; car, quelque courage qu'on ait, il n'en faut pas moins agir de ruse pour se cacher d'un mari. Quand il n'y aurait que cela.

MONSIEUR URBAIN.

Donne-moi des fraises.

MADAME URBAIN.

Est-ce que tu te serais soucié d'une femme mariée, toi?

MONSIEUR URBAIN.

Il paraît que tu es bien économe, le jour de ta fête; à peine si tu m'as mis du sucre.

MADAME URBAIN.

Tu ne t'en serais pas soucié, je suis sûre.

MONSIEUR URBAIN, d'un ton d'impatience.

Quelle diantre de conversation as-tu été nous chercher là?

MADAME URBAIN.

Elle est venue, je ne sais comment. Ce n'est pas l'embarras, il y a bien des ménages où elle ne serait guère de mise. Mais à nous deux, nous pouvons parler de tout, n'est-ce pas, petit doux-doux? Le voilà comme une ame en peine; il grille de s'en aller avec ses vilains camarades.

MONSIEUR URBAIN.

Tu crois cela !

MADAME URBAIN.

Non. Je ne connais pas ta figure. (Elle se lève et va s'asseoir sur les genoux de son mari.) Quelle heure est-il? (Elle lui tire sa montre.) Dix heures un quart. Ah! il est temps de partir. Attends, attends encore un peu.

(Elle sort.)

MONSIEUR URBAIN, seul.

Me voici sans savoir ce que je dois faire.

MADAME URBAIN, un peigne à la main.

Je veux t'arranger tes cheveux et tes favoris qui sont tout ébourifés.

(Elle se rassied sur ses genoux et le coiffe.)

MONSIEUR URBAIN, se défendant.

Laisse donc.

MADAME URBAIN, continuant.

Tu es le beau du quartier, il faut conserver ta réputation. Je veux que tu me fasses honneur.

MONSIEUR URBAIN.

Si tu savais comme tu me fais mal.

MADAME URBAIN.

A peine si je te touche. Allez-vous-en, allez-vous-en. Mais tâche, mon petit, de ne pas trop boire de punch. Il paraît qu'il y en a toujours dans les soirées de corps-de-garde.

MONSIEUR URBAIN.

N'aie pas peur.

MADAME URBAIN.

Je te donne jusqu'à minuit. C'est bien suffisant.

MONSIEUR URBAIN.

Je parierais que tu vas m'attendre.

MADAME URBAIN.

Non, non. Seulement ferme bien la porte et ne perds pas la clé. Va, mon ami, et amuse-toi.

MONSIEUR URBAIN.

Je vais baisser la lampe, afin de retrouver de la lumière quand je rentrerai.

MADAME URBAIN.

C'est bien.

MONSIEUR URBAIN.

A tantôt.

MADAME URBAIN.

A tantôt.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR URBAIN, seul.

Comme c'est confiant une honnête femme! Elle ne cherche pas à faire la fine, ni à deviner le dessous des cartes; elle croit les choses tout bonnement comme je lui dis. Dieux! que c'est précieux! Et on joue un pareil bonheur contre quoi, je vous le demande un peu? Irai-je là-bas à présent? N'irai-je pas? Le diable m'emporte si j'en sais rien. L'autre sera furieuse. Cette porte qu'elle doit laisser entrebâillée jusqu'à dix heures et demie..... Quelle imprudence! Quand j'y songe! Des voisins, en passant, n'ont qu'à avoir remarqué cela et se tenir aux aguets! (Souriant.) Dans ces voisins, il y a en peut-être dix qui connaissent déjà le secret de la porte entrebâillée; il y en a peut-être vingt..... La vérité est que je n'ai pas un brin d'amour pour cette commère-là. Qu'est-ce que c'est donc? De la fatuité. Belle fatuité!

Julie n'est pas encore couchée; je l'entends qui marche dans sa chambre. Elle ne se couchera pas que je ne sois revenu; elle a toujours quelque chose à faire. Elle est si active! Pauvre petite femme! Et que sa fête tombe juste aujourd'hui. On a beau dire, c'est toujours une espèce de solennité; dans un bon ménage, ça doit marquer. Et j'irais justement... Ce n'est pas bien. (Se tournant du côté de la porte.) Cher ange! si tu savais combien je t'aime! Comme jolie femme, l'autre en est à cent lieues, malgré ses grands yeux noirs. Conçoit-on rien au cœur humain? J'ai là derrière cette porte une femme charmante, une femme parfaite qui ne vit que pour moi; je puis entrer chez elle sans précaution, sans crainte, bien sûr de lui faire grand plaisir; et j'hésite pour savoir si j'irai courir après une coquette qui ne m'a fait des avances que par habitude, qui pense peut-être déjà à celui qui me succédera. Duperie, franche duperie. Va te promener le rendez-vous. (Il s'approche doucement de la porte de la chambre et dit à voix basse:) Julie!

MADAME URBAIN, dans sa chambre.

C'est toi? tu n'es pas encore parti?

MONSIEUR URBAIN.

Non. (Il entr'ouvre la porte.) Qu'est-ce que tu fais donc là?

SCÈNE VII.

MONSIEUR URBAIN, MADAME URBAIN.

MADAME URBAIN, entrant sur la scène.

Je te repassais un gilet et un pantalon pour demain; ce n'est pas un grand mal. Je n'ai pas envie de dormir.

MONSIEUR URBAIN.

Ni moi de sortir.

MADAME URBAIN, avec joie.

En vérité?

MONSIEUR URBAIN.

A moins que ça ne te fasse de la peine.

MADAME URBAIN.

Eh bien! je n'osais pas te le dire; mais tu prends le bon parti.

MONSIEUR URBAIN.

Je t'ai demandé conseil, pourquoi ne m'as-tu pas répondu?

MADAME URBAIN.

Pourquoi? pourquoi?...

MONSIEUR URBAIN.

Tu n'avais qu'à me montrer un peu d'humeur, me faire une petite moue.

MADAME URBAIN.

Beaux moyens! ça ne réussit qu'une fois; les hommes se blasent tout de suite là-dessus. Et puis tu voulais sortir pour un motif si innocent que c'eût été conscience. Tu restes, parce que tu le veux bien, n'est-ce pas, Urbain?

MONSIEUR URBAIN.

Je le veux si bien que je te résisterais, quand tu m'ordonnerais le contraire.

MADAME URBAIN.

Entre nous, qu'est-ce que c'était que cet engagement que tu avais pris?

MONSIEUR URBAIN.

Çà se fait sans y penser, ça s'oublie aussi facilement.

MADAME URBAIN.

Je gagerais que tes camarades ne s'en souviennent déjà plus.

MONSIEUR URBAIN.

Ta, ta, ta, ta, vous êtes triomphante, petit despote.

MADAME URBAIN.

Entrez, entrez dans votre chambre, monsieur.

MONSIEUR URBAIN.

Ne te fais pas attendre; la bonne rangera tout cela demain.

MADAME URBAIN, seule.

Si je l'avais boudé, il serait peut-être bien loin; je n'ai rien dit, il reste :

Mieux vaut douceur que violence.

THÉODORE LECLERCQ.

ÉTUDES

Sur la Sculpture Française

DEPUIS LA RENAISSANCE.

MUSÉE DE SCULPTURE MODERNE AU LOUVRE.

IIe ARTICLE. — XVIIe SIÈCLE.

A bien dire, la forme politique de la France au moyen-âge, le système féodal, fut aristocratique et non point monarchique, pour employer la langue de Montesquieu : s'il parut d'intervalle en intervalle un représentant de l'unité, un homme puissant qui, comme Charlemagne ou saint Louis, rapprocha des membres épars et concentra momentanément dans son génie l'activité sociale, la seule unité permanente ne fut pas moins l'unité catholique siégeant à Rome, la papauté spirituelle. Le monde temporel était divisé en une infinité de seigneuries indépendantes les unes des autres et guerroyant entre elles; c'était une agglomération confuse et variable de petites souverainetés; tantôt les Maures au midi ou les Anglais au nord inondaient le territoire; tantôt les ducs de Bour-

gogne ou les ducs d'Anjou possédaient la majeure partie des fiefs et marchaient de pair avec la tige baptisée depuis tige royale; sous les Valois même, on vit encore les Guises inquiéter la royauté qui commençait à s'asseoir.

Henri IV vint réunir en sa personne plusieurs branches, celle des Bourbons et celle des Valois, plusieurs élémens hostiles, le protestantisme et l'orthodoxie, l'instinct populaire et l'autorité absolue. De Henri seulement date l'unité française. Mais il fallait la consolider, en effaçant les traces du passé; il fallait préparer la transformation du système féodal, en courbant les mille branches de la noblesse; telle fut l'œuvre du XVIIe siècle, de Richelieu et de Louis XIV, qui, à eux deux, occupent l'histoire durant cent ans.

La main inflexible de Richelieu hiérarchisa toutes choses : elle fit tomber les têtes aristocratiques qui dépassaient la foule; elle comprima les têtes de génie qui auraient pu s'élever en face de la sienne et lui porter ombrage; puis le cardinal se posa au centre du tourbillon; il lança la machine sociale dans un orbe dont il avait tracé la ligne et lui imprima un mouvement régulier; il fut ainsi le précurseur du *soleil* autour duquel le siècle acheva son évolution. Et pendant que les distances entre les hommes disparaissaient, pendant que l'état se résumait dans la volonté du ministre-roi, comme il se fondit plus tard dans le *moi* de son successeur Louis XIV, pendant que tout prenait une couleur uniforme, reflet de l'*astre* souverain, l'art ne put échapper à cette influence absorbante; il devint satellite et fut entraîné par une force active, nécessaire, irrésistible.

Alors les poètes et les artistes acceptèrent une tutelle despotique et passèrent sous le joug : Corneille, ce rude génie, se fit courtisan et obséquieux. Poussin, appelé un moment à Paris pour quelques peintures, ayant refusé de sacrifier ses inspirations personnelles, fut éloigné par les intrigues de Mercier l'architecte, de Vouet et de Fouquières. Alors on se mit à formuler les codes absolus du bon goût : l'hôtel Rambouillet et les académies instituèrent leurs juridictions suprêmes, et il en résulta dans les arts une teinte monotone, au lieu de cette diversité élégante et capricieuse qui distingue les œuvres du XVIe siècle. Ainsi fut opérée la réaction en faveur d'un grandiose ampoulé que M. Alexandre Lenoir et M. Dusommerard ont nommé *l'art magnifique*.

Simon Guillain fut un des douze qui contribuèrent à fonder l'académie de sculpture; il était né à Paris en 1581; après avoir étudié chez son père, qu'on appelait le *père Cambrai* (du lieu de sa naissance), il passa quelques années à Rome, et revint en France épouser la sœur du sculpteur Cochet. Les travaux publics avaient pris un développement considérable pendant la régence de Marie de Médicis qui suivait les traditions de Florence sa patrie : Debrosse avait construit, en 1611, le Luxembourg, sur les modèles du palais Pitti; en 1616, il éleva le portail de Saint-Gervais, dont la sculpture fut confiée à Simon Guillain. Richelieu continua les monumens que la mère de Louis XIII avait fondés : les constructions du Louvre furent poussées par J. Lemercier, l'architecte du Palais-Cardinal; l'Oratoire, rue Saint-Honoré, commencé en 1612 par Metezeau, le Val-de-Grace, la Sorbonne, Saint-Roch, furent achevés successivement. Guillain a laissé dans les églises de cette époque beaucoup de statues, la plupart perdues aujourd'hui : à la Sorbonne, saint Denis, saint Louis, saint Pierre, saint Jean, saint Luc, et autres; au collége de Navarre, la statue de Guillaume, archevêque de Bourges; à l'Ave-Maria, le mausolée de Charlotte de la Trémouille, femme de Henri Ier, prince de Condé. Il mourut en 1658. On cite, parmi ses élèves, Hutinot et les deux Anguier.

Le musée de sculpture moderne conserve trois statues en bronze de Simon Guillain, Louis XIII, Anne d'Autriche et Louis XIV enfant, qui faisaient partie d'un monument elevé autrefois sur le Pont-au-Change. Louis XIII, ce fantôme de roi, est posé en demi-dieu et majestueusement drapé dans son manteau à fleurs de lis; on dirait qu'il a secoué le joug de Richelieu, mais cette allure ambitieuse ne sied pas à sa tête lymphatique dont la ressemblance est fort exacte; la volonté, l'énergie, la spontanéité, l'intelligence et la passion sont incompatibles avec ce crâne mesquin et déprimé, cette lèvre inférieure flasque et pendante, ces paupières affaissées et ces yeux assoupis. Ne demandez point à une telle nature l'activité d'un soldat, l'adresse d'un administrateur ou la fermeté d'un roi; c'est une organisation qui eût été convenablement placée près du bénitier d'une église pour offrir l'eau sainte aux fidèles.

Singulière alliance que le mariage du roi crétin avec la fière et

puissante fille de Felipe III (1)! Elle, persévérante et fougueuse comme une Espagnole; lui, faible comme un enfant; elle, volontaire, aimant la lutte et ne cédant jamais; lui, magnétisé sous la main du premier venu, appelant son ministre, le connétable de Luynes, — *le roi Luynes,* — et n'osant regarder en face son maître Richelieu; elle, habile, circonspecte et rusée; lui, sans intrigue et incapable de conduire aucune affaire; elle, sensuelle, à qui Mazarin disait : *Si vous étiez damnée, votre enfer serait de coucher dans des draps de toile de Hollande;* lui, impuissant qui ne contracta que des amitiés bâtardes avec les dames de sa cour; elle, à laquelle les Frondeurs ont attribué tant de galanteries; elle, *amoureuse*, comme dit Voiture; lui, qui ne fut peut-être jamais le mari de sa femme!

Et là, entre eux deux, comme un lien, ce fils dont la naissance est couverte d'un si étrange mystère, ce fils qui vint au monde après vingt-trois ans de froideur et de stérilité; et quand on songe encore à cette obscure et dramatique histoire de l'*homme au masque de fer*, quand on étudie les caractères si différens de Louis XIII et de Louis XIV, on entrevoit quelque bizarre secret d'adultère que cette trinité royale a emporté dans le tombeau.

Une seule de ces figures convenait bien au talent de Guillain; il a rendu la reine avec une grande expression de noblesse et de dignité; elle porte la tête comme son aïeul Charles-Quint, et sa tournure indique l'habitude du commandement. Les deux autres statues manquent de simplicité, et surtout de naturel et de souplesse; les attitudes sont théâtrales; l'enfant est lourd et guindé; les draperies sont pesantes; l'exécution a perdu cette vivacité et cette audace de ciseau qu'on retrouve plus tard chez Coysevox et les Coustou.

Simon Guillain avait eu pour camarade, dans l'atelier de son père, un artiste placé, à juste titre, entre les premiers sculpteurs du XVIIe siècle, Jacques Sarrazin, né à Noyon en 1590; en sortant de chez le père Cambrai, Jacques Sarrazin fut en Italie, où il se

(1) La *Biographie universelle*, à l'article Anne d'Autriche, par M. Fiévée, établit que cette princesse est la fille de Felipe II. Tout le monde sait que Felipe II mourut en 1598, et qu'Anne d'Autriche avait environ quinze ans quand elle épousa Louis XIII, en 1615.

lia d'amitié avec le Dominiquin ; après de sérieuses études, il revint à Paris en 1628, et débuta par les quatre anges de stuc, qu'on voit encore à Saint-Nicolas-des-Champs, rue de Vaugirard. Vers ce temps-là, il y avait un homme qui exerçait en France le monopole des arts : Simon Vouet avait révolutionné la peinture, en introduisant une manière emphatique et de grande apparence ; son talent représentait merveilleusement la société nouvelle ; aussi, presque tous les artistes suivirent-ils son impulsion : le Valentin, Lesueur, les Dorigny, Poncet, Dufresnoy, Mignard, Lebrun, avaient passé par son école et en avaient plus ou moins subi l'influence, et Lebrun se chargea de la continuer jusqu'à la fin du siècle. Le cardinal Richelieu partageait son affection entre Vouet et Philippe de Champagne, et leur confiait tous les travaux des monumens publics ou des palais. Cette réputation colossale de Simon Vouet attira dans son atelier Sarrazin, qui maniait quelquefois les pinceaux ; bientôt l'élève épousa la nièce de son maître, et ces fréquens rapports modifièrent profondément son style, si bien qu'il transporta en sculpture la manière nouvelle et envahissante de Vouet ; comme Vouet, il eut ses continuateurs, et tous les sculpteurs du XVIIe siècle sortirent des écoles de Sarrazin ou de Guillain, excepté Puget, dont le génie individuel ne reconnut aucun maître.

Louis XIII accorda une pension à Sarrazin, sans doute après les huit belles cariatides groupées du grand pavillon du Louvre, au côté de la cour, qui furent exécutées par ses disciples sur ses modèles. Les églises s'enrichirent aussi de ses ouvrages ; il fit pour Saint-Louis, rue Saint-Antoine, deux anges et les Vertus cardinales ; pour Saint-Gervais, deux magnifiques crucifix de sept pieds ; en 1646, il érigea un mausolée au prince de Condé, et, un peu plus tard, la ville de Dijon lui demanda une statue équestre de Louis XIV. Je ne saurais dire si cette sculpture a été conservée. On voit encore, à Marly et à Versailles, quelques compositions de Sarrazin, qui mourut en 1660. Ses élèves les plus connus furent, suivant d'Argenville le fils, Jacques Buirette, un Legros, Étienne le Hongre et Louis Lérambert. Il eut aussi un frère sculpteur, Pierre Sarrazin, sur lequel les biographes ne donnent aucun renseignement.

Nous allons suivre le développement des deux écoles de Guillain et

de Jacques Sarrazin, qui s'entrecroisent dès l'origine et se fondent bientôt dans les immenses entreprises auxquelles le règne de Louis XIV dut son éclat.

Parmi tous les habiles praticiens de cette époque où la magnificence royale fournissait aux artistes tant d'occasions d'exercer leur talent, on distingue les frères Anguier, dont Simon Guillain avait été le premier maître. François Anguier, né en 1604, avait voyagé en Angleterre et en Italie; pendant son séjour à Rome, il avait vécu dans l'intimité du Poussin, de Stella, de Mignard et de Dufresnoy. Michel, son frère, né en 1612, s'était aussi formé à Rome; il avait étudié chez l'Algarde, l'élève des Carraches et l'ami du Dominiquin, et travaillé aux sculptures de la basilique de Saint-Pierre. A leur retour en France, ils furent chargés de travaux importans : François exécuta le tombeau de Montmorency à Moulins, et celui de Henri Ier, duc de Longueville, descendant du comte de Dunois. Ce monument, qui fut terminé par les ordres d'Anne Geneviève de Bourbon, duchesse de Longueville, pour servir de mausolée à son mari, Henri II de Longueville, mort en 1663, est maintenant au musée de sculpture: il se compose d'un obélisque en marbre blanc tout brodé de bas-reliefs, de quatre statues en marbre, *la Force*, femme coiffée de la peau de lion d'Hercule, et soulevant une pesante massue; *la Prudence*, tenant d'une main un serpent, de l'autre un miroir; *la Justice*, avec les faisceaux et la hache; et *la Tempérance*, présentant un mors comme symbole de sa vertu; enfin de six bas-reliefs, qui rappel'ent les qualités et les exploits de Henri Ier : *la bataille de Senlis*, où le duc de Longueville défit, en 1519, le duc d'Aumale, et délivra Senlis; *Secours donné à la ville d'Arques*; *Janus*, emblème de la prudence; *Génie de la justice*, sous les traits d'un enfant qui porte une balance et une épée; *l'Abondance*, génie versant de l'eau dans un vase; et *la Force*, symbolisée par un lion qui dévore un sanglier. Tous ces morceaux d'une même composition sont disséminés, on ne sait pourquoi, dans les différentes salles du musée, dont le classement est aussi absurde sur les autres points; on cherche en vain quelle méthode ou quelle idée a présidé aux dispositions de cette galerie; c'est un pêle-mêle sans intelligence et sans raison, résultat aveugle du hasard, en dehors des exigences chronologiques et des rapproche-

mens d'écoles ou de manière. On est donc réduit à deviner l'effet d'ensemble de ce monument, et à examiner séparément chaque partie. L'adresse avec laquelle le marbre est creusé, arrondi, tourmenté, fait pardonner l'insignifiance des figures et la pauvreté banale des allégories; il ne faut pas s'arrêter sur le style prétentieux des poses, le conventionnel des draperies ou l'exagération des mouvemens; mais il faut prendre François Anguier pour ce qu'il est, un manœuvre consommé, rien de plus; alors on admire cette exécution facile et coulante qui tord la pierre à son gré.

Le buste de l'historien de Thou, provenant d'un tombeau que François lui avait élevé dans l'église Saint-André-des-Arcs, porte l'empreinte d'une vaste pensée; l'artiste n'a eu qu'à copier la nature, et il a reproduit une tête merveilleusement belle de vie et de caractère.

Michel Anguier, le jeune, surpassait encore en dextérité son frère François; sa main fouille la matière à une profondeur inaccoutumée; aucun obstacle ne l'épouvante; il détache les bas-reliefs presque en ronde-bosse, et les suspend comme par magie. Vers 1653, il décora de satyres, de génies et autres sculptures, les plafonds des appartemens qu'Anne d'Autriche occupait au Louvre (1); ces ornemens entourent les peintures de J. F. Romanelli (2) dont le sculpteur avait suivi les plans. En 1662, Michel fut chargé d'une *Nativité* et de seize statues pour le Val-de-Grâce, et, quelques années plus tard, nommé recteur de l'Académie. Enfin, il termina, en 1674, les trophées de la porte Saint-Denis, commencés par Girardon, sur les dessins de Charles Lebrun qui avait alors la haute direction des beaux-arts. Malgré l'ineptie de la conception première, il déploya dans ces bas-reliefs toutes les ressources d'une pratique énergique. Il mourut en 1686, dix-sept ans après son frère aîné. La galerie de sculpture moderne ne possède qu'un seul ouvrage de Michel Anguier, le buste en marbre du ministre Colbert.

L'art de Louis XIV, dont les frères Anguier sont déjà les fidèles

(1) Aujourd'hui le musée des Antiques.

(2) Romanelli, de Viterbe, né en 1617, mort en 1662, élève de Piètre de Cortone. Il a peint une partie des plafonds de la bibliothèque Richelieu aux manuscrits.

représentans, se formula dans une fastueuse épopée, imposante et uniforme, calme et pompeuse, comme le règne du grand roi : le style antique et les ordres grecs aux lignes monotones, après les timides essais de la renaissance, s'installèrent majestueusement au palais de Versailles. Adieu le caprice des artistes! adieu la variété et la multiplicité! l'unité absorba l'imagination. Mais qu'importent les fantaisies du ciseleur, pourvu que l'architecte élève une œuvre forte et saisissante! Il n'est pas donné à tous les temps, ainsi qu'au moyen-âge catholique, de réunir le sublime de l'ensemble et le fini précieux des détails. Qu'importent les diamans au front de la Minerve de Phidias! vous aurez Versailles, l'expression du XVIIe siècle, comme la cathédrale gothique avait été l'expression du XIIIe, lorsqu'au retour des croisades, la foi religieuse, poétisant par l'introduction de l'art oriental sa lourde architecture lombarde, élançait vers le ciel ses flèches symboliques; comme Chambord fut l'expression du XVIe siècle, Chambord avec ses minarets aussi fantastiques qu'une apparition des *Mille et une Nuits*, avec ses innombrables toits et ses cheminées incrustées de marbre, ravissante création de cette époque bigarrée prise d'une folie ou d'une ivresse! vous aurez Versailles qui vit la pompe de Louis XIV, les orgies du Parc-aux-Cerfs, et ces promenades aventureuses de la belle et romanesque Marie-Antoinette, Versailles qui a tremblé aux cris de la révolution, Versailles qui, grâce à l'institution de son musée, va devenir un monument presque national, tant le peuple envahit toutes choses!

« En 1630, Louis XIII avait acheté pour vingt mille écus la terre de Versailles; il y fit bâtir un petit château pour loger ses équipages de chasse. Ce n'était encore proprement qu'une maison de campagne que Bassompierre appelle *le chétif-château*. Louis XIV trouva la maison de campagne à son gré : il fit de la terre une ville et du petit château un palais magnifique où il engloutit un emprunt de 160 millions (1). »

Tous les artistes furent employés à ces travaux, architectes, sculpteurs, ornemanistes, fondeurs et peintres. L'olympe descendit une seconde fois sur la terre pour célébrer le culte du nouveau dieu : le temple du *Soleil* fut peuplé des mille divinités païennes, car le

(1) Encyclopédie de d'Alembert.

christianisme, cette religion du *Dieu fait homme*, ne pouvait prêter sa poésie spiritualiste et mystique à l'apothéose d'un homme fait dieu; et lui, le grand roi, occupa noblement sa place entre ces allégories respectables: il fut déguisé à l'antique, tantôt en Apollon, tantôt en Hercule, entièrement nu, habillé seulement avec une perruque, comme au fronton de Versailles et sur la porte Saint-Martin, tantôt en Mars ou en Romain, comme dans l'Orangerie. L'art de ce temps-là eut donc peu d'originalité: il copia presque complètement l'antiquité grecque et romaine, et, en cela, il offre une analogie frappante avec l'art de l'empire, de même que l'art de Louis XV et la Renaissance se ressemblent sous plusieurs aspects. Il est fort difficile, à moins d'études minutieuses, d'attacher un nom propre aux ouvrages du XVIIe siècle; les artistes ne se distinguent pas les uns des autres par une individualité nette et tranchée; si vous exceptez quelques hommes-types, tous les talens sont confondus dans une manière uniforme, dans la même inspiration et les mêmes procédés. Lérambert, les Marsy, Regnauldin, Desjardins, Girardon, Van-Clève, issus d'une source commune, semblent avoir exécuté en commun les nombreuses et importantes sculptures dont ils ont orné le palais de Versailles.

Louis Lérambert, fils du sculpteur Simon Lérambert, était né à Paris en 1614 (1); Louis XIII l'avait tenu sur les fonts de baptême et lui avait donné son prénom. Le jeune Lérambert entra d'abord chez Vouet, où il se lia avec Lebrun et Lenôtre; puis il passa de la peinture à la sculpture dans l'atelier de Sarrazin, et fut bientôt chargé de quelques décorations au Palais-Cardinal et aux Tuileries. La protection de la cour, l'amitié des artistes les plus influens l'ayant mis en évidence, on lui confia diverses statues pour Versailles. Les septième, huitième, treizième et quatorzième groupes, en descendant à la fontaine du Dragon, sont de sa main, ainsi que les deux sphinx en marbre blanc montés par un enfant en bronze, sur la terrasse près de l'Orangerie. Nous avons vu dans la cathédrale de Blois la Méditation et le Souvenir, *meditatio* et *memoria*, qui faisaient partie du monument funéraire élevé en 1660 au président Jean Courtin. L'église de Meudon conserve aussi un petit bas-relief de tombeau.

(1) Ou, suivant quelques auteurs, en 1617.

Louis Lérambert, nommé accadémicien en 1668, mourut en 1670. On sent, en étudiant sa manière, le maître qui sert d'intermédiaire entre Sarrazin et Coysevox.

C'est aux frères Marsy que nous devons presque toutes les compositions colossales des jets-d'eau et bassins de Versailles. Gaspard était né à Cambrai en 1624, et Balthazar en 1628, ils vinrent ensemble à Paris, vers 1648, suivre les leçons de Sarrazin et des Anguier, mais ils n'atteignirent jamais la facilité de ceux-ci et le style de l'autre; ils sont plutôt des ornemanistes hardis que de savans artistes: leur sculpture saisit par ses proportions et par un grand effet d'ensemble; elle est bien appropriée aux fontaines et aux accessoires de l'architecture; quelquefois même elle a du mouvement et de la vivacité; seulement il lui faut le plein-air et la perspective; vue de près, elle est lourde, grossière, informe, sans esprit. Un des groupes de *tritons* qui donnent à boire aux chevaux du Soleil dans les bains d'Apollon, le groupe du *dragon* entouré de quatre dauphins et de quatre cygnes, celui de *Latone* avec les grenouilles, le *Bacchus* environné de satyres, et l'*Encelade* écrasé sous des rochers, ont été fondus en bronze d'après les modèles des Marsy. Ils ont fait encore à Versailles la moitié des ornemens en stuc de la galerie d'Apollon, du côté du grand escalier, un *Mars* en pierre au cadran du château, deux figures au-dessus de l'entablement, une *Victoire* à la grille de l'avant-cour, et dans les jardins, le *Midi*, le *Point-du-Jour* et l'*Afrique*, sur les dessins de Lebrun. Aux Tuileries, nous avons l'*Enlèvement de la nymphe Orithye par Borée;* à la porte Saint-Martin, un bas-relief de Mars, du côté du faubourg; et, à Saint-Germain-des-Prés, le tombeau en marbre de Casimir, roi de Pologne. Le roi agenouillé présente sa couronne vers le ciel et semble se confesser à Dieu; mais cette conception, assez louable, n'excuse pas la pesanteur des draperies, l'incorrection du dessin et la stupidité de la figure.

En face de ce mausolée, on voit aussi, à Saint-Germain-des-Prés, un autre tombeau sans nom d'auteur; l'inscription porte seulement qu'il a été élevé à MM. de Castellan, par un de ses parens, ainsi que cela se pratiquait d'habitude; car les artistes, aux beaux siècles de François et de Louis XIV, étaient encore regardés comme des ouvriers trop heureux que la royauté ou la noblesse voulût bien

accepter leurs œuvres, et l'on disait d'un palais, d'une église : *Ce monument est dû à tel seigneur*. De l'artiste créateur, aucune mention. Il s'est même rencontré un architecte, Androuet du Cerceau, qui, écrivant sa précieuse *Description des châteaux du* XVI*e siècle*, n'a pas prononcé le nom des Lescot, des Bullant, des Germain Pilon, entre lesquels il avait vécu, lui, l'architecte de Henri III et de Henri IV. Notre temps proteste contre cette subalternéité de l'art : aujourd'hui, l'art commence à s'affranchir; bientôt sans doute il aura conquis dans la hiérarchie politique une position légale et indépendante, comme la propriété héréditaire, commerciale, industrielle ou scientifique.

Le tombeau de MM. de Castellan est d'une ordonnance assez simple, d'une composition insignifiante et d'un travail très commun. Cependant il a été sculpté par Girardon, *le Phidias du* XVI*e siècle*, suivant Boileau et Lafontaine, et, suivant Piganiol de la Force, *l'un des plus habiles sculpteurs qu'il y ait jamais eu*. La vérité est qu'on n'a jamais réussi les perruques plus gracieusement que Girardon.

François Girardon était né à Troyes, en 1630, du fondeur Nicolas Girardon. Son père, qui le destinait à être procureur, essaya vainement de le détourner de la sculpture. Malgré tous les obstacles, François se développa en étudiant les ouvrages de Gentil de Troyes et de Dominique de Florence; son protecteur, le chancelier Séguier, l'envoya en Italie où il gagna l'affection de Mignard; bientôt Girardon revint à Paris, et sa fortune fut rapide. Dès 1652, il exécuta, pour les Bains d'Apollon, quatre figures d'après les dessins de Lebrun, auquel Mignard l'avait recommandé et dont il subit servilement la direction pendant toute sa vie. A l'âge de vingt-sept ans, il fut nommé académicien, et chancelier en 1695. Après la mort de Lebrun, il lui succéda dans l'administration générale des beaux-arts, et mourut en 1715. Il avait été lié avec Boileau, Racine, Santeuil et tous les grands noms de l'époque. René Frémin, sculpteur du roi d'Espagne Felipe V, Granier, le Lorrain, Jean Joly, Nourrisson et Charpentier, sont sortis de son école.

Girardon a laissé beaucoup de sculpture à Versailles, *Saturne entouré de petits enfans* dans le bassin de Saturne, *la fontaine de la pyramide*, *l'enlèvement de Proserpine par Pluton*, *Ino et Mélicerte*, *le Groupe* de la grille de l'avant-cour, et un *Louis XIV* sous la figure

d'Hercule au repos. Nous préférons à ces diverses compositions le mausolée en marbre du cardinal de Richelieu que l'on voit encore dans l'église de la Sorbonne; Lebrun en avait donné les croquis, et Girardon y a deployé une étonnante délicatesse d'outil : le cardinal, assis sur le tombeau d'où s'échappe un riche linceul, est soutenu par une femme éplorée; aux pieds du cercueil, une autre femme enveloppée de longues draperies, cache sa tête dans ses mains; la figure de Richelieu est fort belle d'expression, tandis que la physionomie des femmes symboles de la douleur est froide et inanimée; elles ont l'air de pleureuses à gage qui craignent de chiffonner leurs parures de deuil. Mais à part les attitudes compassées, ce monument enlève l'admiration; il y a des mains parfaites, des étoffes très heureuses et des cheveux merveilleusement souples. Les *cariatides du Louvre* par Sarrazin et le *tombeau de Richelieu* sont, à notre sens, les deux plus remarquables productions du XVIIe siècle, après les œuvres du Puget bien entendu.

La fameuse statue équestre de Louis XIV, qui ornait autrefois la place Vendôme, avait été modelée par Girardon : elle était haute de vingt-un pieds, et, suivant d'Argenville, on la fondit d'un seul jet. Le musée de sculpture en conserve une petite esquisse très finie qui nous permet encore de l'apprécier. Il possède aussi le buste en marbre de Boileau-Despréaux : tout le monde connait les vers faits à l'occasion de ce portrait.

Comme Girardon et les Marsy, Thomas Regnauldin, né à Moulins en 1627, et disciple de François Anguier, travailla le plus souvent d'après les plans de Charles Lebrun. On lui doit les trois *Nymphes* placées derrière le Dieu dans les Bains d'Apollon à Versailles, et aux Tuileries *l'enlèvement de Cybèle par Saturne*. Il mourut en 1707.

Martin Van-den-Bogaert, appelé en France Desjardins, a répété cinq ou six fois la figure de Louis XIV ; il en fit pour Lyon une statue équestre fondue par les Keller ; pour l'orangerie de Versailles une statue en pied; pour la place des Victoires, aux frais du maréchal de la Feuillade, une autre statue équestre, haute de quatre mètres et demi, qui fut érigée en 1686 et détruite pendant la révolution. M. Al. Lenoir a sauvé deux bas-reliefs du piédestal, *le passage du Rhin par Louis XIV*, le 12 juin 1672, et *la conquête de la Franche-*

Comté; ils sont présentement au musée moderne, avec le buste en marbre du lieutenant-général Édouard Colbert, frère du ministre, et le buste de Michel Letellier, marquis de Louvois, destiné à son tombeau dans l'église des Célestins. Desjardins était né à Breda, en 1640; il fut nommé académicien en 1671, puis recteur en 1686, et mourut en 1694. Nous avons au Louvre son portrait par Hyacinthe Rigaud (n° 248). On cite, comme les meilleurs ouvrages de Desjardins, les sculptures du collége Mazarin, un des bas-reliefs de la Porte-Saint-Martin, du côté de la ville, à Versailles, sur la façade du château, *Junon, Echo, Narcisse, Thétis* et *Galatée*, et, dans le petit parc, le *Soir* sous la figure de Diane.

L'école des Anguier forma encore Corneille Van-Clève, né en 1645. Après ses débuts, Corneille fit un voyage à Rome pour étudier l'antique et s'attacha au cavalier Bernini dont la vieillesse était alors fort avancée; pendant sa longue vie, le Bernin avait exercé une domination absolue sur les arts de l'Europe; Van-Clève adopta sa manière qui avait déjà influencé notre statuaire et qui contribua puissamment à la transformation du XVIII[e] siècle. De retour en France, il fut employé aux travaux des églises et des palais : les deux anges en bronze les plus proches du maître-autel à Notre-Dame sont de lui, ainsi que *la Loire et le Loiret* aux Tuileries; une *Cléopâtre* d'après l'antique; un *lion terrassant un loup* fondu par les Keller, à la fontaine de Diane, et le maître-autel de la chapelle, à Versailles; à Trianon, les figures de métal doré au bout de la cascade, etc., etc. Il avait aidé François Anguier dans les bas-reliefs de la Porte-Saint-Martin, et terminé le buste de Louvois, commencé par Desjardins. Il mourut en 1732, recteur de l'académie.

L'énergique figure du Puget surgit au-dessus de tous ces praticiens habiles, comme la figure de Poussin domine tous les peintres de son temps. Le Poussin et Puget, ces deux génies d'une allure si distincte, ont cela de commun qu'ils ne tiennent point à la chaîne logique des artistes : ils ne procèdent point du passé et ils n'ont point été continués après eux; l'un et l'autre ont mené une vie excentrique, presque sans contact avec le mouvement français; l'un et l'autre ont été repoussés par les coteries régnantes. Il n'y a pas cependant, malgré ces analogies, deux natures plus dissemblables que le Puget et le Poussin : celui-ci, un homme de science et d'é-

tudes, de calme et de réflexion, de poésie intime et rêveuse, organisation complexe où l'érudit, l'antiquaire, le philosophe, maîtrisent souvent l'artiste; celui-là un homme d'instinct, fougueux, bouillant, emporté, faisant tout de premier bond; génie de pure race, entier, sans mélange; vivant uniquement dans l'art, mais supérieur dans tout ce qui est l'art, musicien autant qu'architecte, peintre aussi bien que sculpteur.

Pierre Puget, né à Marseille, en 1622, de l'architecte Simon Puget, manifesta dès son enfance une irrésistible propension vers la forme : il travailla d'abord chez Roman, son compatriote, et passa bientôt en Italie où la misère le contraignit de sculpter des meubles en bois. A Rome, il entra dans l'école de Pietre de Cortone, qui lui offrit sa fille en mariage. Mais Puget voulait revoir la France; il refusa le Cortone, et revint à Marseille en 1643. L'amiral duc de Brézé le chargea de la décoration des constructions navales, et, quelque temps après, Anne d'Autriche l'envoya à Rome pour y dessiner des monumens antiques. L'étude des vieux maîtres acheva de développer ses facultés créatrices. Quand il abandonna une seconde fois l'Italie, en 1653, il composa divers projets d'architecture et beaucoup de tableaux. En 1655, forcé par sa santé de renoncer à la peinture, il se livra exclusivement à la statuaire, avec la protection du surintendant Fouquet. Lorsque ce ministre fut renvoyé des affaires, Puget se retira à Gênes, où il demeura plusieurs années. Colbert le rappela en 1669, et lui rendit sa place de directeur des constructions navales, qui convenait si bien à sa grande sculpture. En 1683 (1), il le fit venir à Paris, sur la recommandation de Lenôtre. Le groupe du *Milon* fut reçu avec enthousiasme par Louis XIV; mais la rudesse de Puget et la jalousie de ses concurrens le brouillèrent bientôt avec la cour. Il retourna dans sa ville de Marseille, et mourut en 1694.

On rapporte une foule d'anecdotes qui prouvent l'indépendance du Puget et la fierté de son caractère. Pendant sa résidence à Gênes, un gentilhomme lui avait commandé une statue pour un certain prix;

(1) Le Puget ne vint à Paris qu'en 1688, suivant M. Emeric David, dans son excellent article de la *Biographie universelle*, où, soit dit en passant, les bons articles sont fort rares.

mais quand l'artiste vint livrer son œuvre, le seigneur ayant refusé la somme convenue, Puget brisa le marbre, comme avait fait Cano au conseiller de Grenade, et Torrigiano au duc d'Arcos. Une autre fois, à Versailles, ennuyé par les critiques stupides de courtisans qui le regardaient travailler, il cassa le nez d'une figure presque finie. Il n'aimait pas lier des relations avec les autres sculpteurs dont il avait eu à se plaindre, et il refusait opiniâtrément de les recevoir chez lui. Un de ses amis, lui rendant un jour visite, avait amené un inconnu qu'il présenta sans le nommer; mais il lui arriva par malheur, dans la conversation, d'appeler l'inconnu *monsieur Coysevox*; c'etait en effet Coysevox, qui désirait vivement approcher le grand artiste. Aussitôt le Puget prit M. Coysevox par les épaules et le mit dehors. Lorsque Louvois régla le paiement des groupes de Versailles, il dit au Puget, en marchandant sur la somme : — Le roi ne paie pas plus cher un général d'armée. — Croyez-vous, interrompit le sculpteur, qu'il ne soit pas plus facile de trouver un général d'armee qu'un Puget? — A cette occasion, il faillit briser le *Milon* d'un coup de marteau, si on ne l'eût arrêté. Le grand roi, qui le sut, dit : — Qu'on lui donne ce qu'il demande, mais qu'on ne l'emploie plus; cet *ouvrier* est trop cher pour moi (1). — C'est ainsi que le *grand roi* encourageait les arts et protégeait les hommes de génie.

Puget s'est peint lui-même dans une de ses lettres, où il écrit : « Je suis nourri aux grands ouvrages : je nage lorsque j'y travaille, et le marbre tremble devant moi, pour grosse que soit la pièce. » En effet, personne n'a entendu mieux que Puget la sculpture monumentale. Quelle que soit la proportion de ses figures, elles ont une désinvolture hardie qui en exagère l'effet. Sans se rendre compte de leur taille, on dit : C'est une grande chose! On est saisi par je ne sais quelle impression mêlée de fantastique et de réalité; la puissance de ces créations est dans le tempérament, dans le muscle, dans la circulation physiologique, dans l'allure corporelle, et la vie physique semble avoir atteint toute son activité possible. C'est une nature d'un autre ordre que la nôtre, moins complexe, mais plus entière et plus forte dans sa simplicité; c'est la virtualité humaine sous son aspect actif, en dehors de la réflexion contemplative.

(1) Diderot.

Aussi le Puget a-t-il toujours emprunté ses sujets au monde anté-chrétien; il ne s'adresse point à la sentimentalité intime développée par les dogmes modernes; il prend l'homme dans son essence fondamentale et primitive; il prend ces drames de la force ou de la douleur physiques qui n'ont pas de date et sont attachés pour jamais à la condition humaine. La sculpture du Puget est donc de tous les temps; mais elle appartient plus directement à la société antique et à la religion païenne. Les Grecs, il y a deux mille ans, auraient pu faire l'*Andromède* ou le *Milon de Crotone*.

Sous ce rapport, nous oserons dire que l'art du Puget est un art incomplet et arriéré, puisqu'il ne satisfait pas les exigences spiritualistes de notre temps. Présentement les sculpteurs ont devant eux une autre carrière, où ils rencontreront de nouveaux élémens. Qu'ils abordent les passions modernes, les joies et les douleurs de l'esprit! Qu'ils demandent à la matière les larmes et les pensées, l'amour et la foi!

Cependant le *Milon de Crotone* est la plus magnifique expression de la souffrance physique. La fatalité a vaincu le glorieux athlète; il ne saurait débarrasser ses mains pour étouffer son ennemi. En vain il contracte ses nerfs et foule le sol d'un pied desespéré (1); le lion s'accroche aux reins de l'homme devenu impuissant, il dévore sa chair. Un mélange de rage et de douleur agite toutes les fibres de Milon. Les palpitations de ce torse sont effrayantes; on espère par momens que le colosse va se dégager. Les efforts et la colère sont imprimés sur chaque muscle, aussi bien sur le dos trépitant que sur la face bouleversée; et tous les aspects de ce sublime groupe inspirent la même terreur et la même admiration. Jamais on n'a fait vivre le marbre plus profondément.

Le bas-relief d'*Alexandre et Diogène* doit aussi, dit-on, être installé bientôt au musée de sculpture moderne, à côté du *Milon*. Versailles ne possède donc plus que l'*enlèvement d'Andromède par Persée*, groupe remarquable de tournure et d'énergie.

Puget a encore laissé un *Hercule gaulois* qui était à Sceaux; à

(1) Ce pied du *Milon* ne venait pas d'abord au gré de l'auteur. Un jour que le Puget était dans une violente colère, il songea tout à coup au mouvement de son athlète, et profita de son agitation furieuse pour faire mouler son pied, qui lui servit de modèle.

Gênes, les statues de *saint Sébastien* et d'*Alexandre Sauli*; à Marseille, les anges soutenant les armes de France au fronton de l'hôtel-de-ville; et à Toulon, de grands Atlas en cariatides.

Je passe à dessein une foule de noms plus ou moins obscurs; je passe un grand artiste, Jean Théodon (1); je passe Pierre Legros (2) et tant d'autres, pour arriver à un sculpteur qui commence la transition entre Louis XIV et Louis XV. Le premier entre ses contemporains, uniquement préoccupés d'un mélange d'antique avec la noblesse théâtrale de leur temps, Coysevox s'abandonna quelque peu à son instinct d'artiste; et c'était justement un artiste d'instinct, sans esprit et sans profondeur, mais sculpteur par nécessité de son organisation, traduisant tout en ronde-bosse, modelant comme on marche ou comme on pense, pour satisfaire un besoin irrésistible; d'une aptitude merveilleuse à reproduire un mouvement fugitif, une palpitation de la vie physique; assouplissant le marbre en draperies ondoyantes; trouvant sous ses doigts des lignes pleines de grace et les effets les plus heureux; au demeurant, inhabile à saisir l'intimité des êtres, à comprendre les finesses de la physionomie humaine, quoiqu'on ait beaucoup vanté ses portraits. Je puis bien vous dire aussi qu'il ne s'inquiétait aucunement de la grammaire française, comme il apparaît dans l'inscription des chevaux ailés qui surmontent la grille des Tuileries : « Ces groupes ont été *faites* en deux années; signé Coysevox. » Voilà qui a droit de surprendre, au siècle de Racine et de Boileau, quand les artistes approchaient la cour, où l'on ne pardonnait guère l'incorrection et le laisser-aller. Après tout, chaque homme a son *verbe*, et la sculpture était le verbe de Coysevox (3).

Je n'entreprendrai pas d'analyser toutes les œuvres de cet infati-

(1) La magnifique *Daphné* des Tuileries est de Théodon, comme aussi deux beaux termes de l'*Hiver* et de l'*Été*, placés au rond point, à l'extrémité de la grande allee. Théodon avait ébauché le groupe d'*Arria et Pætus*, terminé par Le Pautre. Il travailla presque toujours à Rome, et mourut à Paris, en 1680.

(2) Legros, né en 1656, mort en 1719; auteur d'un bas-relief à la Porte Saint-Martin.

(3) Il avait voyagé en Allemagne pendant sa jeunesse, et, dans la langue allemande, le mot *Gruppe* est féminin.

gable producteur; je veux seulement indiquer celles qu'on rencontre souvent sous ses yeux : le tombeau de Colbert à Saint-Eustache; un Louis XIV agenouillé, au chœur de Notre-Dame; à Saint-Paul, le tombeau de Mansard; à Saint-Roch, le buste de Lenôtre; aux Tuileries, le *Mercure et la Renommée*; le *Joueur de flûte*, la *Flore* et l'*Hamadryade*, sur la grande terrasse, au côté de la rue de Rivoli; à la cascade de Sceaux, un fleuve dans une niche; à Versailles, six grandes figures de pierre sur les corniches du château, la moitié des trophées de la galerie, vingt-trois enfans sur la corniche, le groupe de l'*Abondance* à la grille de la seconde cour; dans les jardins, la *Dordogne* et la *Garonne*, en bronze; dans la chapelle (1), tous les bas-reliefs et ornemens des entrecolonnes; enfin, à Trianon et à Saint-Cloud, une foule de petites figures mythologiques et autres.

Le musée moderne possède les bustes en marbre de Richelieu, Mazarin, Bossuet et Fenelon, et les bas-reliefs de Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, par Coysevox; mais on cherche en vain sur ces portraits le caractère si prononcé des personnages. Richelieu n'a pas d'énergie, Mazarin pas de souplesse; Bossuet a perdu ses foudres et Fénélon son magnétisme insinuant; Louis XIV manque de grandeur; on retrouve bien mieux Richelieu dans les beaux portraits de Philippe de Champagne, Bossuet et Louis XIV dans la fastueuse peinture de Rigaud.

Coysevox, né en 1640, fut reçu en 1676 à l'Académie, dont il devint chancelier perpétuel. Il mourut en 1720. On peut le regarder comme le précurseur de cette école nouvelle qui brilla dans ses élèves, les Coustou, et qui régna jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

(1) La chapelle de Versailles, construite par Jules Hardouin-Mansard, neveu de François Mansard, à la fin du règne de Louis XIV, dans les premières années du XVIII[e] siècle, offre juste les modifications d'architecture, de sculpture et de peinture qui ont conduit de Perrault à Gabriel, de Girardon à Coustou, de Lebrun à Vanloo.

T. THORÉ.

(*La fin à un prochain numéro.*)

NAPOLÉON,

POÈME.[1]

Il y a dans toute histoire littéraire deux poésies : la poésie primitive ou d'inspiration spontanée, la poésie d'art ou de réflexion. La première est oubliée. Peu d'hommes s'occupent aujourd'hui sérieusement d'en rechercher les traces ; et toutes les théories, toutes les dissertations critiques, toutes les commentaires ne reposent que sur la seconde. A celle-ci les longs applaudissemens du monde, les couronnes de lauriers, les éloges académiques. A l'autre le repos obscur sous le voile du passé. L'histoire de la tragédie grecque est l'histoire de toutes les poésies modernes. D'abord ce ne fut qu'un chant simple et rustique. Au temps de vendanges, le soir, les hommes se réunissaient autour du figuier, et tour à tour chantaient. Ils chantaient selon leur joie et leurs émotions, selon leurs espérances et leurs souvenirs, les douces heures d'amour, le bruit des combats, les faits des héros. Celui d'entre eux qui montrait le plus de talent était couronné, et on lui donnait un bouc (*tragos*, d'où est venu le mot tragédie). Plus tard, Thespis mêla le récit à ces chants ; puis vint le dialogue, puis la disposition des scènes, et le drame fut trouvé. Aujourd'hui nous lisons avec admiration ces belles œuvres antiques, et le nom d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, reparaît dans toutes les critiques d'art ; mais qui de nous se souvient de ce chant primitif, de ce chant des pâtres qui a précédé *Philoctète* et les *Troyennes?* Il en est de même de tout autre grand mouvement poétique, de toute épopée. Aucune œuvre d'imagination n'est d'une invention absolue. Elle

(1) 1 vol. in-8°, librairie de Dupont, rue Vivienne.

s'appuie sur une idée précédemment émise, sur un fait reconnu, sur quelque chant populaire. Mais l'orchestre pompeux d'une grande assemblée étouffe le chant timide que l'on entendait résonner à l'écart, et le fleuve, en suivant son cours, fait oublier l'humble grotte de rocher d'où il est sorti.

La poésie primitive a laissé plusieurs monumens à l'aide desquels il serait facile de recomposer son histoire. Ces monumens sont les chants populaires de tous les pays, que la tradition a transmis d'une époque à l'autre. Un très grand nombre ne sont pas encore connus, car ils n'ont jamais été écrits. Il faudrait s'en aller les glaner dans les podestas de la Castille, dans les montagnes de l'Écosse, sur les côtes de la Bretagne. Il faudrait pour les savoir interroger la mémoire du vieillard, prendre place à la veillée d'hiver, causer avec le pâtre et le matelot. Là sont tous les élémens de la poésie d'art, élémens lyriques, épiques, dramatiques, confondus quelquefois dans une même pièce, mais presque toujours énergiquement marqués.

Si vous rencontrez certaines époques dépourvues plus ou moins de ces monumens de poésie populaire, ne croyez pas pour cela que la poésie populaire n'ait pas existé. Non, il y a dans le mouvement de l'intelligence humaine une poésie continue, muette peut-être, mais vivante et répandue au fond de tous les cœurs. Elle touche d'un côté aux traditions anciennes, de l'autre aux idées d'avenir. C'est l'expression la plus vraie de toute phase sociale. Elle a comme la société son époque héroïque, son époque de foi religieuse et de foi humanitaire. Chaque siècle lui donne une nouvelle impulsion, chaque période d'années lui laisse en passant une nouvelle empreinte. Souvent cette poésie semble s'ignorer elle-même. Elle subsiste sans bruit, elle reste absorbée dans la contemplation des faits, ou dans l'attente des évènemens. Peu désireuse d'appeler sur elle l'attention, elle se retire à l'écart et s'entretient silencieusement de ses rêves, de ses croyances. Mais un homme arrive, qui par la puissance de son génie, comprend tout ce qu'il y a de beau et d'élevé dans ces muettes impressions de la foule. C'est l'homme dont parle Shakespeare, qui regarde en arrière et en avant, vers le passé et vers l'avenir. Il apparaît au moment où une génération d'idées s'en va pour faire place à une autre génération. Il pénètre dans ces élémens poétiques, dans ces croyances que la vague du temps menace d'emporter avec elle. Il les rassemble et leur donne une forme consistante, un moyen de durée. Puis il entre dans les pressentimens de son époque; il souffre de ses douleurs, il se réjouit de ses joies, et tout ce que le vulgaire ne fait encore que deviner vaguement, lui apparaît à lui sous un point de vue déterminé? Il renoue dans son esprit la chaîne des siècles, et le temps où il vit, le jour où il compose son

œuvre est l'anneau auquel il rattache les souvenirs d'une époque mourante aux promesses d'une époque nouvelle. Ainsi il donne un organe, une voix à des sentimens qui sans lui peut-être se seraient éteints au fond des ames faute de trouver un interprète. Il mérite le nom de *vates*, de prophète, non seulement en ce sens que sa pensée déroule avec une merveilleuse intuition les replis de l'avenir, mais en ce sens qu'il complète et formule les idées indécises dont la masse de la société n'avait encore qu'une vague compréhension.

Que l'on parcoure cette longue succession d'œuvres poétiques produites par le génie de l'homme, on verra que celles qui nous émeuvent encore le plus, celles dont la majesté survit à tous les âges, sont précisément celles qui ont été faites, non point d'après le système étroit d'une individualité, mais d'après les traditions favorites d'un peuple, et la tendance d'une époque.

L'Iliade, les Niebelungen, l'Edda de Sœmund, les romanceros espagnols, les chants danois sont immédiatement issus de l'élément populaire; l'Énéide, la Pharsale, la Lusiade et quelques-uns des plus beaux drames de Shakspeare, de Calderon, de Goëthe et Schiller, sont empreints d'un profond sentiment de nationalité. La *Divina Commedia* est le fidèle miroir d'une époque de croyances mystiques, de guerres civiles, et de discussions théologiques; les poèmes de Boïardo, de l'Arioste sont deux palais de fées, où les traditions chevaleresques répandues depuis long-temps parmi le peuple passent l'une après l'autre avec leurs ailes d'or, ou leur armure de fer.

La poésie n'est devenue froide et stérile que lorsqu'elle a quitté cet élément populaire où elle avait jeté ses premières racines, lorsqu'elle a oublié les grandes choses qui se passaient autour d'elle pour obéir à des caprices éphémères, à des théories artificielles. Sa mission est d'absorber en elle le mouvement social, et de le reproduire, non point avec le burin scrupuleux de l'histoire, mais avec le chant enthousiaste de la lyre; sa mission est d'élever le monument d'airain aux œuvres du passé, et d'indiquer du haut de son trépied les lois de l'avenir; car elle est la religion du progrès et des hauts faits. C'est elle qui sacre les héros et les dévouemens sublimes. Les rois dont le peuple aime à se souvenir lui doivent un bandeau plus éclatant que leur diadème. Les grands évènemens lui doivent une partie de leur gloire, et toute noble idée a reçu d'elle une sanctification. Or, quelle époque fut jamais plus féconde que la nôtre en actions héroïques, en grands évènemens, et par conséquent plus digne de faire vibrer les cordes poétiques? Les jours de lutte et de victoire de notre révolution; les premières guerres de la république; l'Europe reculant devant ces lignes de jeunes soldats qui marchaient au-devant d'elle avec

une poitrine nue, mais avec un cœur de fer; puis outes ces armées, est répandant comme une lave à travers le monde; et nos bannières flottant dans les déserts de l'Égypte, dans les vallées d'Italie, au sein des vieilles cathédrales de l'Autriche, au milieu des palais des rois; puis en tête de ces armées, Napoléon, le géant, le héros, le Charlemagne de ces preux, l'aigle au milieu de ces faucons! quel drame! quelle épopée! et cette épopée n'avait pas encore été faite!

Elle a été faite par le peuple dans ses chants de village et ses contes, dans ses veillées et ses travaux. L'image de Napoléon est pour lui ce qu'était Achille pour les Grecs, César pour les Romains, Charlemagne pour nos aïeux; ce qu'était Arthur en Angleterre, Cid ou Bernard del Carpio en Espagne et Siegfried dans le Nord. Chaque nation a son héros. Le héros des temps modernes est Napoléon. Toute sa vie est pleine de batailles plus merveilleuses que celles dont les troubadours et les ménestrels entretenaient jadis leurs contemporains. Ses maréchaux, ses soldats qu'il prenait au soc de la charrue pour les lancer au milieu des combats et leur donner des couronnes, ne le cèdent en valeur, ni aux douze pairs chantés par le romancero, ni aux hommes de la Table Ronde, ni aux compagnons de Dietrich de Berne, et ces vieux guerriers qui s'en reviennent dans leurs chaumières de paysan, avec des cicatrices au front, et une croix d'honneur à leur veste de bure, le soir, quand les familles du hameau se rassemblent autour d'eux, n'ont-ils pas à raconter des choses aussi étranges que les soldats d'Ithaque revenus du siége de Troie?

Ainsi le peuple s'est fait à lui-même cette épopée. Il en connaît tous les grands tableaux et tous les épisodes. Il a assisté à ces mémorables batailles qui nous frappent aujourd'hui de stupeur et en a transmis le souvenir à la génération nouvelle. Le nom de Napoléon a passé par toutes les bouches, et les parois de la chaumière, comme les lambris du château, se sont émus en l'entendant. Les vieillards l'ont redit dans leurs assemblées, et les femmes l'ont chanté près du berceau de leurs enfans, mais ce nom n'est pas seulement apparu avec son cortége de victoires gagnées sur tant de champs de bataille. L'imagination du peuple ne s'est point contentée des faits réels, elle a entouré son héros d'idées merveilleuses. Napoléon a vaincu le scepticisme de notre époque; il a rendu crédule une nation qui se faisait gloire de ne plus l'être. Maintenant on croit à son étoile, on croit aux prédictions de la Bohémienne, et à la fatalité qui l'a conduit de Brienne à Toulon; de son trône d'empereur au rocher de Sainte-Hélène. Inventez sur lui quelle fable vous voudrez, pourvu qu'elle se trouve en rapport avec son caractère de grandeur, on la croira; car il nous apparaît comme si élevé que nous ne pouvons le placer dans les conditions ordinaires de la vie. Nous attribuons ses hauts faits à une puis-

sance surhumaine. L'imagination prend la place du raisonnement, et la fiction se charge d'expliquer la réalité.

Rien ne manque donc à cette épopée, ni les faits grandioses, ni l'intérêt dramatique, ni le merveilleux, ni l'unité. Mais il fallait qu'elle fût étudiée au sein du peuple, il fallait rapprocher ces récits épars, rejoindre ces élémens héroïques, leur donner un caractère d'ensemble, une forme précise, une voix. C'est ce que M. Edgar Quinet a entrepris de réaliser. Lui-même nous explique, dans sa préface, comment il a conçu son poème, et nous ne saurions mieux faire que de citer ses propres paroles.

« Que si l'on demande d'abord de quel droit un écrivain sans mission a osé toucher le sujet que j'aborde aujourd'hui, je répondrai que les plus grands sujets ne sont pas toujours les plus difficiles à traiter; que le devoir du poète est d'exprimer, non pas d'inventer la poésie; que les plus vastes objets, Dieu, la nature, le héros, sont les motifs habituels des chants des poètes les plus obscurs et les plus populaires. S'il est des sujets sacrés dans la mémoire des peuples, ceux-là ne repoussent guère les esprits qui les cultivent avec une piété sincère. Enfin, j'ajouterai qu'ayant passé les premières et les meilleures années de ma vie dans les bras des soldats et dans les camps de l'empire, je n'ai pas été tout-à-fait le maître de choisir mes souvenirs. Souvent il m'est arrivé, ainsi qu'à d'autres hommes de mon temps, de penser qu'il eût été bien de mourir dans ces saintes batailles de 1814 et de 1815, où s'agitait en France la question de tous, non pas la question d'un seul; mais l'âge m'ayant manqué, comme à eux, pour cela, et plusieurs des évènemens qui ont suivi ayant plutôt confirmé qu'effacé ce regret, j'ai cherché du moins à entretenir en moi-même et dans quelques autres la commémoration de tant de glorieuses morts; et si j'ai échoué ici dans mon entreprise, j'espère n'être accusé, ni par les vainqueurs ni par les vaincus, d'avoir inconsidérément profané leur mémoire. »

Cette œuvre ainsi conçue, restait encore une grande question, celle de la forme. Or, Napoléon étant pris comme le héros d'un cycle populaire, et tout le poème reposant sur des faits appartenant au peuple, recueillis et consacrés par le peuple, il est évident que la forme de cette épopée devait sortir, autant que possible, des règles de convention usitées jusqu'à présent, pour se rapprocher du caractère populaire. Cependant l'auteur ne pouvait, sans commettre un violent anachronisme, faire rétrograder la poésie jusqu'à l'époque où elle n'avait encore pour se manifester qu'une forme grossière et ignorante. Il fallait tenir compte des progrès que l'art a faits depuis ces temps de poésie primitive, et du degré d'intelligence acquis par le peuple. D'après cela, son problème a été d'enlever à sa poésie toute parure de convention, toute gêne rhétori-

cienne, pour la ramener au mouvement d'inspiration libre et spontanée; son problème a été de combiner ensemble le caractère des productions primitives avec celui des productions actuelles, le langage simple et naïf des anciennes ballades, des romans de chevalerie avec les exigences de l'art moderne. Nous reviendrons plus tard sur les résultats qu'il nous semble avoir obtenus; nous voulons auparavant entrer dans l'analyse du poème.

Ce poème n'est point un long récit comme la plupart des épopées modernes. Il est divisé par chants. Chacun d'eux forme un tableau complet, et tous ensemble composent la vie épique du héros. C'est ainsi que sont écrites les romances espagnoles du Cid et celles des douze pairs; c'est ainsi qu'est faite l'épopée des Niebelungen, ainsi le livre des héros; ainsi ftu vraisemblablement faite aussi l'Illiade. Ces chants ont pour la plupart le caractère lyrique. Le mètre varie plusieurs fois. C'est tantôt la strophe légère de quatre vers de huit syllabes, tantôt celle de dix; plus souvent la strophe de grands vers alexandrins. C'est, à notre avis, celle qui convient le mieux à des sujets graves et imposans comme celui-ci; c'est celle qui remplace pour nous l'octave italienne employée par l'Arioste, Boïardo, le Tasse.

Dans cette épopée, le héros n'apparaît point à chaque page. L'auteur a compris qu'en ramenant sans cesse sous les yeux du lecteur l'image de Napoléon, il courait risque de lui enlever une partie de son prestige. Il a craint de nous habituer à cette grande figure, et il l'a sagement tenue à distance. La pensée de Napoléon domine bien tout le poème. A chaque bataille, à chaque victoire, son nom erre sur nos lèvees, et nous croyons voir luire sur nous son œil d'aigle. Mais le poète ne le nomme pas et ne le jette pas ainsi au milieu de chaque escadron. Il le laisse planer comme un génie invisible au milieu de son œuvre; puis, de temps en temps, il nous le montre passant comme la foudre à travers les déserts, ou s'en revenant de la Bérésina, le front courbé sous le poids des misères de toute son armée, et cette apparition soudaine et rapide nous cause un saisissement étrange.

Le premier chant est une invocation, non point aux divinités païennes, au blond Phébus, aux Muses filles de Mémoire, comme c'était encore l'usage naguère, mais aux lieux où Napoléon a vécu, aux royaumes qu'il a conquis, à l'île où il est né et à celle qui lui a servi de tombeau. Puis le poète entre dans la vie du héros, et d'abord c'est sa mère qu'il nous montre, sa mère inquiète de l'avenir, et rêvant, sa quenouille en main, au sort de ses filles et à celui de son petit Napoléon. Puis vient la Bohémienne qui prédit au futur empereur les grandes destinées auxquelles il est appelé. Ce chant de la Bohémienne est une heureuse conception. Il

est parfaitement en harmonie avec le caractère du merveilleux moderne, et forme d'une manière naturelle l'exposition du poème. Mais l'heure de la destinée est venue ; l'étoile de Napoléon se lève. Il part, il dit adieu à son île de Corse. C'est l'adieu de Childe-Harold au moment où son navire l'emporte sur les flots comme un hardi coursier. Mais Childe-Harold s'en va de contrée en contrée promener sa douloureuse rêverie, et Napoléon marche à la conquête du monde. Il part, et voici pour le recevoir l'austère république coiffée du bonnet phrygien. Nous laissons de côté l'école de Brienne et le siége de Toulon. Le poète n'a pas pu nous montrer son héros marchant à pas comptés comme l'histoire. C'était assez qu'il échelonnât sur sa route les plus hauts faits, et s'en allât d'une aile rapide de sommité en sommité.

Nous sommes au milieu des guerres d'Italie. Le jeune général a déjà gagné ses éperons. La victoire le couronne sur le pont d'Arcole; Venise tremble à son approche, et le bruit de sa gloire réveille les morts dans leurs tombeaux. Cependant à travers ces courses périlleuses, ces combats sanglants, le soir, assis sur un affût de canon, il se souvient qu'il aime, il pense à Joséphine, cette noble femme qu'il a quittée à regret. Elle lui écrit, et il répond. Cette lettre de Joséphine est charmante.

Mais déjà les guerres d'Italie ne suffisent plus à l'ardente ambition de celui qui en quelques mois a fait tant de prodiges. L'Orient l'appelle. L'Orient lui ouvre ses portes d'or. Six chants sont consacrés à cette guerre aventureuse. Les Pyramides s'entretiennent de Napoléon. Le pacha de Damas le regarde passer avec terreur. Le chamelier, sous sa tente de voyage, raconte ses exploits. L'imau, à son approche, appelle les musulmans à la prière. Les vieilles cités courbent la tête devant lui, et le désert s'étonne de ses grandes pensées. Il quitte l'Orient, il revient. Il est premier consul. Il porte au conseil l'ascendant qu'il portait sur le champ de bataille; sa main est aussi ferme à tenir la balance de la justice qu'à tenir l'épée :

« Et les vieillards disaient : il nous surpasse tous.
D'où lui vient sa sagesse? Il n'a pas comme nous,
Des siècles en tutelle épousant les coutumes,
Jour et nuit retourné leurs gothiques volumes;
Nos fils sont de son âge, et son doigt frémissant
Jamais n'a feuilleté que son livre de sang. »

De la chaire consulaire il monte sur le trône impérial. Le pape vient lui-même poser le diadème sur sa tête. La nef de Notre-Dame se pavoise de drapeaux, et la foule assemblée s'agenouille autour de lui. En vain

une voix secrète l'avertit de se défier des caprices de la fortune; en vain un pressentiment sinistre passe parfois dans son ame; de nouvelles victoires lui rendent un nouvel orgueil. Austerlitz lui donne son beau soleil, et l'Autriche lui obéit. Mais l'ambition insatiable le harcelle sans cesse. Elle l'aiguillonne sous le manteau de pourpre; elle le réveille sur sa couche, elle empoisonne dans son ame les souvenirs et les joies du passé. Il répudie la femme qu'il a aimée; il lui faut une épouse de sang royal, une fille des Césars. Une grande fête se donne aux Tuileries. Napoléon y paraît inquiet et soucieux, et Joséphine pleine d'amour et désolée. C'est le dernier jour, c'est la dernière fête où tous deux paraissent ensemble portant la même couronne. La malheureuse impératrice déchue ne peut dissimuler les angoisses qui la déchirent, et quand l'empereur cherche à l'éblouir par ses promesses,

Adieu, dit-elle :

> Sire, adieu pour toujours, que le ciel vous pardonne!
> Reprenez votre anneau, reprenez la couronne.
> . . . .
> Moi, j'étais votre étoile, et je me meurs. Adieu.
> — On vous voit, souriez, madame, au nom de Dieu!

Alors arrivent les grandes luttes et les grandes douleurs! et Saragosse avec ses rues crénelées, ses piéges homicides, ses maisons d'où pleut le dard sanglant et la balle empoisonnée; et Moscou, notre ville de refuge, que les flammes dévorent; et la Bérésina, qui engloutit notre armée dans son tombeau de glaces. C'est après ce désastre qu'un homme, au regard pensif, et la tête penchée sous le poids de l'infortune, s'en revient à travers les champs couverts de neige. Les nations, en le voyant, se démandèrent si ce n'était pas là celui :

> Dont les peuples tenaient la selle et l'étrier,
> Sous sa botte courbés, ainsi qu'un écuyer;
> Qui poussait devant lui les rois dans la poussière,
> Comme un troupeau soumis au fouet de sa colère?
>
> Mais lui resta muet, et sous sa froide armure,
> Il cacha son front pâle et sa froide blessure,
> Et nul ne vit ses pleurs, s'il en versa jamais,
> Hors son louche coursier sous son sanglant harnais.
> Muet dans son orgueil, muet dans sa ruine,
> Son cœur n'a pas battu plus vite en sa poitrne.
>
> De tant de nations qui marchaient après lui,
> Quand pas un messager ne lui reste aujourd'hui,
> Ardent avant-coureur de son propre naufrage,
> Lui-même de sa chute il porte le message.

Et le monde, voyant cet homme sur son seuil,
Ne sait s'il faut sourire ou s'habiller de deuil.

Sourire, ah! non! grand Dieu! car sitôt que sa bouche
Aura dit son secret, mainte femme en sa couche
Gémira, maint créneau tremblera sur sa tour,
Maint empire peuplé sera vide en un jour.
Et loin du maître absent, mainte coupe remplie,
Au fond ne gardera que poison et que lie.

Car lui, sitôt qu'il eut au seuil de ses états,
De ses pieds tout meurtris rejeté les frimas,
La garde qui veillait au bord de son royaume,
Voyant cet homme pâle, errant comme un fantôme,
Lui dit: Que cherchez-vous? Et quel est votre nom?
Et l'empereur a dit: Je suis Napoléon.

Le poète dépeint ensuite la naissance du roi de Rome, Leipzig, Champaubert, Fontainebleau, l'invasion et l'île d'Elbe. L'une des plus belles parties du poème est celle qui porte le titre de Waterloo. On voit que l'auteur, qui, avant d'entreprendre son épopée, avait voulu voir les champs de bataille illustrés par les victoires de Napoléon, a visité aussi celui qu'une grande défaite a illustré. Les trois premiers chants retracent le mouvement du combat, le choc des armées, la victoire flottant entre les deux partis. Le quatrième présente le tableau désastreux de ces lignes de vieux soldats rompus par l'ennemi, de ces aigles orgueilleuses jetées dans la poussière, de cet empereur tombant de si haut. C'est un douloureux et solennel chant de deuil.

Par la pensée, cette œuvre de M. Ed. Quinet est, sans contredit, une production fortement trempée. Par la forme, elle s'éloigne de tous nos systèmes habituels de versification. Elle est hardie et aventureuse, d'autres diront peut-être téméraire et imprudente. Avec l'ardeur altière qui la domine, cette poésie passe tour à tour de l'enthousiasme lyrique de l'ode au récit naïf de la romance. Elle reproduit, dans son allure paisible, la ballade populaire, et dans ses mouvemens impétueux le dithyrambe oriental. D'un seul bond, elle s'élance jusqu'au symbolisme biblique, et puis elle redescend à la chanson du bivouac, au conte du foyer.

Nul doute que les critiques habitués à un langage poétique plus calme, plus régulier, ne trouvent beaucoup à reprendre dans cette combinaison de poésie d'art et de poésie populaire, dans cette versification audacieuse, mais parfois heurtée et négligée. Si la critique engage la discussion sur ce point, nous voudrions la voir discuter franchement et sérieusement. Il ne s'agit pas seulement d'indiquer les défauts ou le mérite du poème, il nous semble qu'il y a là toute une question d'art à soulever.

L'art ne se concentre pas dans une forme exclusive, il ne se reproduit pas toujours par le même moule. Il est large et élevé, ingénieux et fécond. Il a le don de toutes les langues, le sentiment de toutes les croyances, et ses formules, ses images, ses moyens de reproduction varient à l'infini. Pourquoi donc condamnerions-nous de prime abord une nouvelle œuvre, parce qu'elle ne nous arrive pas modelée sur le type de convention que nous nous sommes prescrit? Pourquoi au contraire ne chercherions-nous pas avec ardeur, dans l'œuvre qui nous apparaît avec des nuances inaccoutumées, une nouvelle expression de la pensée, une nouvelle manifestation de l'art? A une époque où l'on éprouve les besoins d'enlever à la poésie ses formes raides et empesées, pour lui donner un mouvement plus libre, un caractère plus grand de généralité, M. Quinet s'est souvenu des chants primitifs des peuples, et a essayé de faire de la poésie populaire. Il a choisi un vaste sujet, un drame national. Il a prêté l'oreille à la voix du peuple, aux traditions de l'époque, et il a voulu s'en rendre l'interprète : c'est sous ce point de vue qu'il faut le juger.

Après tout, quelles que soient les imperfections de détails que la critique ait à lui reprocher, il y a là un caractère de poésie élevé, et des beautés de premier ordre que les esprits les plus sévères ne sauraient révoquer en doute. Enfin, ce qui plaira encore à tous ceux que M. Ed. Quinet a déjà familiarisés, par d'autres productions, avec son beau talent, c'est cette source abondante d'images qu'il n'a pas taries dans *Ahasvérus*. C'est cet esprit panthéistique qui du bout de son aile effleure tous les objets qu'il rencontre et leur donne l'animation, la vie. Les forêts s'ébranlent à sa voix; les fleuves gémissent sur les batailles sanglantes qu'ils ont vues; les vieilles cités racontent leur deuil; les cymbales et les clairons chantent le chant de guerre; les morts eux-mêmes se lèvent dans leur tombe pour escorter leur empereur.

Après avoir envisagé isolément cette épopée de Napoléon, il importe aussi de l'étudier, par rapport à une autre œuvre qui l'a précédée, à une autre qui doit la suivre, toutes trois formant une trilogie. Dans *Ahasvérus*, M. Quinet nous a retracé l'histoire générale du monde, l'Orient avec ses symboles, le moyen-âge avec ses mystères, les peuples avec leurs phases de gloire et de décadence, l'humanité avec ses doutes et ses efforts, toute l'humanité représentée par Ahasvérus cet éternel pèlerin, et Rachel cet ange d'amour qui l'accompagne dans ses douleurs et le guide dans ses ténèbres. Napoléon est au contraire l'homme individuel. Son histoire est celle d'une seule époque, celle du présent. Un troisième poème sera consacré à l'avenir.

X. MARMIER.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE, PAR ALFRED DE MUSSET (1).

Au XVIe siècle, il y eut un homme qui était « journellement stipulé, requis et importuné de grands personnages pour la continuation des mythologies pantagruéliques. » Ces grands seigneurs alléguaient « que plusieurs gens langoureux, malades ou autrement faschez et désolés, avoient, à la lecture d'icelles, trompé leurs ennuis, temps joyeusement passé, et reçeu allégresse et consolation nouvelle. » Et le roi François Ier, lequel était bon juge en matière de mythologies pantagruéliques, « ayant par la voix et prononciation du plus docte et fidèle Anagnoste du royaume, ouy et entendu lecture distincte d'iceux livres, n'avoit trouvé passage aucun suspect. »

Cet homme savait toutes les langues de l'Europe; il était prêtre, médecin, presque diplomate, avait la répartie prompte, le nez retroussé; il vécut soixante-dix ans. Rabelais fit de l'esprit avec de l'érudition.

Au XVIIIe siècle, il y eut un autre homme d'esprit (j'omets le XVIIe siècle, Molière n'a que du génie) qui vécut quatre-vingt-deux ans sans *décolérer*, qui n'eut qu'une maîtresse, encore cette maîtresse faisait-elle de la géométrie; qui se nourrissait de bouillon de veau en guise de liqueur. Voltaire fit de l'esprit avec son cerveau.

Aujourd'hui voici un homme qui fait de l'esprit avec son ame, avec son corps, avec l'expérience de sa vie passée, avec ses instincts divinatoires, avec son scepticisme et ses débauches, avec l'imagination la plus pure, la plus fraîche, la plus délicate; un homme d'esprit qui, au besoin, pourrait se transfigurer en poète; un homme d'esprit qui est aussi mélancolique et grave; un homme d'esprit qui observe et peint d'un trait à la façon des grands maîtres; un homme d'esprit qui écrit avec une plume dégagée, simple, énergique; sans aucune de ces fioritures de mauvais goût, sans ce perpétuel cliquetis de mots qui disent plus de choses qu'ils ne sont gros, sans enfin peut-être cette science de *filer* les scènes, science inconnue à Homère, il est vrai, mais que possède au plus haut degré tout clerc d'avoué qui a commis le tiers d'un vaudeville. Que vous dirai-je, enfin? voici un homme qui était naguère un poète, et qui s'appelait *don*

(1) 2 vol. in-8°.

Paez ou *Rolla;* qui, naguère, abordait la comédie avec *Fantasio* et *les Caprices de Marianne*, et qui, tout à coup, descend de la colline dans la vallée, saute du bord de la rampe au milieu du parterre, se mêle à la foule; on l'entoure, on le félicite, on se presse pour entendre *la Confession d'un enfant du siècle;* et déjà le poète est retourné sur ses montagnes du Tyrol, et déjà il recommence la suite de ces charmans proverbes, brillans et ailés comme les coursiers de la reine Mab, vivans et familiers comme une scène de Molière. Cet homme-là s'appelle M. Alfred de Musset.

Il y a un vers de Térence fréquemment cité par Cicéron, et depuis lui par tous les faiseurs de rhétorique. Quand on prononçait ce vers sur la scène romaine, les spectateurs s'abandonnaient à un enthousiasme mêlé d'attendrissement; ces Romains, qui n'avaient qu'un seul et même mot pour dire étranger et ennemi, *hostis*, ces Romains, qui riaient au cirque, pleuraient, dit-on, comme pouvaient pleurer de pareils hommes, en entendant l'acteur s'écrier :

Homo sum, nihil à me humani alienum puto.

Homo sum, je suis homme, c'est-à-dire ni Romain ni barbare, ni du siècle de Scipion ni de celui d'Auguste, ni tout-à-fait bon ni tout-à-fait mauvais; je suis homme; ce mot n'était pas latin, il était chrétien.

Je suis homme, et je pense que rien d'humain ne m'est étranger; *nihil à me humani alienum puto*, c'est-à-dire que toutes les joies et toutes les douleurs de l'humanité sont concentrées dans mes entrailles; je veux éprouver, connaître, approfondir tous les mystères de la vie, car je suis homme; le monde des idées et celui des réalités m'appartiennent; rien de ce qui touche mes semblables ne m'est inconnu, ne m'est indifférent. Je le répète, ce vers ainsi compris est presque un verset de l'Évangile.

Mais si cet appel fait à tous les sentimens de fraternité, aux inquiétudes secrètes qui dévorent surtout les esprits jeunes et ardens, à la compassion indulgente des vieillards, trouvait de l'écho dans l'ame de Marius et de Sylla, combien ne résume-t-il pas fidèlement cette immense solidarité qui fait le caractère de notre siècle, solidarité qui n'exclut aucune des fantaisies et des développemens bizarres, fougueux, excentriques, dont le spectacle, à la fois triste et bouffon, prépare pour les générations suivantes des enseignemens dont elles ne profiteront pas plus, hélas! que nous n'avons profité des conseils de nos pères! Un des symptômes de cette vaste solidarité, n'est-ce pas cette disposition des esprits, qui permet à la poésie épique de reprendre faveur? « Depuis les ébranlemens de la révolution et de l'empire, dit un critique célèbre, la France a semblé acquérir, du côté de l'imagination et du penchant au merveilleux, une faculté nouvelle. » La politique n'a-t-elle pas créé les mots de *statu quo*, de *non-intervention*? si nous jouissons de la paix, n'est-ce pas par crainte de la guerre? Ainsi donc le siècle développe deux tendances opposées en apparence, mais identiques au fond, la solidarité de tous et l'originalité des caractères. Mais qui sera à la fois bizarre, extravagant, idolâtre de la liberté, d'une liberté indomptable et presque féroce, puis au même moment, membre de la famille, de la société, citoyen, fils, époux; qui

enfin pourra se dire enfant de son siècle ? qui, dans cette même imagination d'où sont sortis tous les maux que l'artiste a soufferts, trouvera le remède pour la foule? Voilà ce qu'a tenté M. Al red de Musset.

Il a voulu faire, je ne dirai pas un roman, mais mieux que de l'histoire, quelque chose de plus vrai que la vérité, une confession. Une confession! Épreuve redoutable. Quel crime avez-vous donc commis, ô poète, pour vous imposer cette expiation vengeresse? Nous vous avions pris jusqu'ici pour un chantre de fictions plus ou moins invraisemblables; mais aujourd'hui vous arrachez la muse du fond de son sanctuaire, vous la traînez sur la place publique, afin que tous sachent bien que celle qu'ils croyaient une divinité n'est qu'une femme, ou moins que cela, votre maîtresse.

Et selon nous, le mérite du livre de M. de Musset, c'est d'être fidèle à son titre, c'est d'être une confession, sinon la confession d'un enfant du XIXe siècle. Il y a deux noms que nous ne voulons pas prononcer, de peur de tomber dans les lieux communs, et pour éviter des comparaisons qui ne serviraient ni aux uns, ni aux autres. L'évêque d'Hippone et J.-J. Rousseau écrivirent leurs confessions, déjà parvenus au déclin de l'âge; ils y mêlèrent, l'un la théologie, l'autre sa misanthropie; le premier se tient trop en dehors de sa vie passée, le second est trop imbibé de ses souvenirs, en quelque sorte. Le style de saint Augustin est pressé et obscur, celui de Rousseau nu et sévère, comme d'un acte notarié. Ces deux livres sont restés, parce qu'ils correspondent à ce qu'il y a de plus général dans l'esprit humain, et que les noms de leurs auteurs représentent à eux seuls tout un siècle, tout un monde d'idées.

Il ne peut en être ainsi de M. de Musset; jeune, plein de vie, d'avenir, grandissant tous les jours et imposant sa renommée aux plus récalcitrans, il n'a voulu confesser que ce qu'il connaissait, divulguer que sa propre vie; or, toute cette vie se résume en un mot: Amour.

Aimer, c'est croire, et l'on rejoint ainsi d'un seul bond tout le mysticisme religieux, toute la foi du moyen-âge. Aimer, c'est posséder une ardeur indomptable qui ne redoute aucune fatigue, ne tremble devant aucun danger, et l'on touche la main aux érudits et aux condottieri du XVIe siècle. Aimer, c'est aussi par momens sentir en soi une disposition à l'ironie, au scepticisme, aux railleries les plus amères, à l'incrédulité la plus systématique, et l'on marche de front avec les athées du XVIIIe siècle. Mais sans chercher dans ce mot si fécond et si large, Aimer, toute une tradition historique et philosophique, acceptons-le comme l'essence même de l'humanité, comme le plus pur froment dans le champ des passions, et maîtres de cette clé de voûte, prenant possession du cœur même de l'homme, rayonnons sur toutes les extrémités de la circonférence; à l'aide de ce grand flambeau, sondons les arcanes de l'ame. Pendant que Claude Frollo pâlissait sur les livres pour trouver le dernier mot de la science, Quasimodo l'avait découvert; ce mot était Amour.

L'amour, voilà ce que tous les romanciers ont voulu dépeindre sans l'avoir ressenti; tandis que au rebours, M. de Musset n'a écrit ce livre que pour y déposer, en un beau et énergique langage, les retentissemens des orages qui ont bouleversé son ame. La lecture en est à la fois

attachante et douloureuse; on peut la comparer à ces fruits acides que recherchent surtout les enfans. Ce qu'on éprouve, c'est un accablement moral qui énerve toutes vos facultés; on souffre sans sentir le besoin de pleurer ou même de se plaindre; on peut dire avec un sourire forcé que le calice est bien amer, mais on vide la coupe jusqu'au fond. Encore profondément émus et pénétrés de ces révélations si intimes et en même temps si vraies, si générales, qui réveilleront bien des remords, et aussi accompliront bien des guérisons, nous avions tracé une esquisse rapide de ce livre qui se refuse, en quelque façon, à l'analyse, tant la trame en est simple, delicate, ouvragée; tant le style, doré et bouclé comme une chevelure de femme, nous fait honte de notre langue de critique si froide, si étranglée et procédant par aphorismes; lorsque nous nous sommes aperçus que nous avions, sans nous en douter, transcrit une partie du livre, nous avons dû la supprimer. Cependant il faut raconter les péripéties de ce drame taillé dans la vie réelle sur un patron idéal; mais certes, c'est là un grand supplice d'être condamné à traîner sur la claie un si gentil corps, et à imprimer toutes brûlantes les émotions qu'a suscitées en nous la lecture de ce livre, car il est de ceux qui font vibrer à la fois toutes les cordes de l'ame; l'expérience et l'illusion, le passé et l'avenir, la réalité et la poésie, s'y confondent, s'y heurtent, et l'on sent que l'auteur réunit cette double faculté d'avoir de l'esprit et du cœur, un esprit inépuisable de verve, de saillie, d inattendu; un cœur qui comprend la nature, et qui sait qu'au fond des bois, sur le haut des montagnes, sous les rayons ardens du soleil, dans le silence de la nuit, il y a une voix mystérieuse; que des entrailles même des métaux il s'échappe un cri, et que ce cri dit: Amour.

Qu'en tête de ce roman l'auteur ait placé une introduction où sa plume a tracé en phrases hardies et formulé d'une manière pittoresque et originale les destinées passées et présentes de la génération à laquelle appartient son héros, cela ne surprendra point ceux qui n'ont pu tellement boucher leurs oreilles, qu'ils n'aient appris un jour que la France avait dans M. de Musset un poète de plus. Or, les poètes savent au besoin manier la prose historique d'une façon à la fois grande et sévère.

Mais passons au roman qu'il nous faudra pourtant bien aborder malgré nos longues hésitations. A quel propos Octave fut-il atteint de la maladie du siècle? voici : Pendant un grand souper qui suivait une mascarade, Octave s'étant penché pour ramasser sa fourchette, vit sa maîtresse qui posait son pied sur le pied d'un jeune homme, le meilleur de ses amis à lui. Octave avait dix-neuf ans; il idolâtrait sa maîtresse; c'était son premier amour; la perfidie était cruelle. « Je ne concevais pas qu'on pût mentir en amour, dit-il; j'étais un enfant alors, et j'avoue qu'à présent je ne le comprends pas encore. Toutes les fois que je suis devenu amoureux d'une femme, je le lui ai dit, et toutes les fois que j'ai cessé d'aimer une femme, je le lui ai dit avec la même sincérité; ayant toujours pensé que sur ces sortes de choses nous ne pouvons rien par notre volonté, et qu'il n'y a de crime qu'au mensonge. » Cette sincérité et cette candeur d'une part, de l'autre cette absence de volonté, cette

sorte de croyance à des forces fatales et inconnues qui dirigent le cœur de l'homme; tels sont les premiers symptômes du caractère d'Octave.

Se battre avec son ami et être blessé ne guérit pas l'amour. Octave se réveilla donc un jour en se demandant : Que ferai-je à présent? Son seul trésor après l'amour était l'indépendance, une indépendance fanatique et sauvage. Aimer, être libre, telle se présentait la vie pour Octave; il n'en voulait point d'autre; ni les conseils matérialistes de son ami Desgenais, ni ses propres raisonnemens, ni les avances de Mme Levasseur, ne pouvaient parvenir à lui aire oublier cette première maîtresse. Un soir, il vit un homme qui dormait au coin d'une borne; ce sommeil lui fit envie; il entra dans un cabaret, et but l'une après l'autre trois bouteilles de vin. Ses jambes commençaient déjà à chanceler, lorsque vint une fille s'asseoir à ses côtés. Cette fille était belle, et ressemblait à l'ancienne maîtresse d'Octave; celui-ci l'emmena chez lui.

Le lendemain matin, Octave se sentit si avili, si dégradé à ses propres yeux, qu'il voulait se tuer, lorsqu'entrèrent dans sa chambre Desgenais et plusieurs de ses amis. Ils venaient lui apprendre une nouvelle infidélité de sa première maîtresse. On prétendait qu'un soir où elle avait donné rendez-vous pour la même heure à deux de ses amans, on avait vu se promener sous ses fenêtres un jeune homme qui l'avait autrefois ardemment aimée. Ce jeune homme était Octave; il crut qu'il avait été reconnu; le vase de sa colère déborda. « Mes amis, leur dit-il, je suis à vous; j'ai voulu faire de mon cœur le mausolée de mon amour; mais je jetterai mon amour dans une autre tombe, ô Dieu de justice! quand je devrais la creuser dans mon cœur. »

Le Rubicon était franchi, Octave fit un pacte avec Desgenais, il s'attacha à la débauche comme Mazeppa sur la bête sauvage; il se fit centaure sans voir ni la route de sang que les lambeaux de sa chair traçaient sur les arbres, ni les yeux des loups qui se teignaient de pourpre à sa suite, ni le désert ni les corbeaux.

Ici se trouvent placées quelques pages si puissantes de coloris, et qui résument d'une façon si complète toute la première partie de la vie d'Octave, que nous ne pouvons nous empêcher de les citer :

« La première fois que j'ai vu de près ces assemblées fameuses qu'on appelle les bals masqués des théâtres, j'avais entendu parler des débauches de la Régence, et d'une reine de France déguisée en marchande de violettes. Je trouvai là des marchandes de violettes déguisées en vivandières. Je m'attendais à du libertinage; mais en vérité il n'y en a point là. Ce n'est pas du libertinage que de la suie, des coups, et des filles ivres mortes sur des bouteilles cassées.

« La première fois que j'ai vu des débauches de table, j'avais entendu parler des soupers d'Héliogabale, et d'un philosophe de la Grèce qui avait fait des plaisirs des sens une espèce de religion de la nature. Je trouvai là ce qu'il y a de pire au monde, l'ennui tâchant de vivre, et des Anglais qui se disaient : « J'ai payé tant de pièces d'or, donc je ressens tant de plaisir. » Et ils usent leur vie sur cette meule.

« La première fois que j'ai vu des courtisanes, j'avais entendu parler

d'Aspasie, qui s'asseyait sur Alcibiade en discutant avec Socrate. Je m'attendais à quelque chose de dégourdi, d'insolent, mais de gai, de brave et de vivace, quelque chose comme le pétillement du vin de Champagne; je trouvai une bouche béante, un œil fixe, et des mains crochues.

« La première fois que j'ai vu des courtisanes titrées, j'avais lu Boccace et Bandello; avant tout j'avais lu Shakspeare. J'avais rêvé à ces belles fringantes, à ces chérubins de l'enfer, à ces viveuses pleines de désinvolture, à qui les cavaliers du Décameron présentent l'eau bénite au sortir de la messe. J'avais crayonné mille fois de ces têtes si poétiquement folles, si inventrices dans leur audace, de ces maîtresses têtes fêlées qui vous décochent tout un roman dans une œillade, et qui ne marchent dans la vie que par flots et par secousses, comme des syrènes ondoyantes. Je trouvai des écriveuses de lettres, des arrangeuses d'heures précises, qui ne savent que mentir à des inconnus, et enfouir dans leur hypocrisie.

« La première fois que je suis entré au jeu, j'avais entendu parler de flots d'or, de fortunes faites en un quart d'heure, et d'un seigneur de la cour de Henri IV qui gagna sur une carte cent mille écus que lui coûtait son habit. Je trouvai un vestiaire où les ouvriers qui n'ont qu'une chemise louent un habit à vingt sous la soirée, des gendarmes assis à la porte, et des affamés jouant un morceau de pain contre un coup de pistolet.

« La première fois que j'ai vu le peuple... c'était par une affreuse matinée, le mercredi des Cendres, à la descente de la Courtille. Il tombait depuis la veille au soir une pluie fine et glaciale; les rues étaient des mares de boue. Les voitures de masques défilaient pêle-mêle, en se heurtant, en se froissant, entre deux longues haies d'hommes et de femmes hideux, debout sur les trottoirs. Cette muraille de spectateurs sinistres avait, dans ses yeux rouges de vin, une haine de tigre. Sur une lieue de long tout cela grommelait, tandis que les roues des carrosses leur effleuraient la poitrine, sans qu'ils fissent un pas en arrière. J'étais debout sur la banquette, la voiture découverte; de temps en temps un homme en haillons sortait de la haie, nous vomissait un torrent d'injures au visage, puis nous jetait un nuage de farine. Bientôt nous reçûmes de la boue. Un de nos amis, assis sur le siége, tomba, au risque de se tuer, sur le pavé. Le peuple se précipita sur lui pour l'assommer; il fallut y courir et l'entourer. Un des sonneurs de trompe qui nous précédaient à cheval reçut un pavé sur l'épaule : la arine manquait. »

« Je commençai à comprendre le siècle, et à savoir en quel temps nous vivons. Le type de ce temps consiste avant tout en un contraste marqué : chez les femmes qui se vendent, ineptie, misère; bassesse et convoitise; chez les hommes qui les paient, dédain et ennui. »

Nous ne craignons pas de dire que nos nombreuses lectures nous ont rarement offert des pages aussi largement dessinées, et on en trouve beaucoup d'aussi belles dans le livre de M. de Musset. Nous avons hâte de sortir de cette cruelle épreuve où Octave vicia le plus pur sang de sa veine; nous mentionnerons l'épisode de Marco, courtisane romaine qu'on dirait retrouvée vivante dans un palais d'Herculanum. Un an s'écoula

au milieu de ces effroyables crises. Mais un jour Octave se redressa sur son séant. « Écoutez, Desgenais, dit-il, vous m'avez donné des conseils en temps et lieu, je vous prie de m'écouter comme je vous ai écouté alors. Prenez le premier homme venu et dites-lui : voilà des gens qui passent leur vie à boire, à monter à cheval, à rire, à jouer, à user de tous les plaisirs, aucune entrave ne les retient, ils ont pour loi ce qui leur plaît, des femmes tant qu'ils en veulent, ils sont riches; qu'en pensez-vous? A moins que cet homme ne soit un dévot sévère, il vous répondra que c'est le plus grand bonheur qui puisse s'imaginer. Conduisez donc cet homme à l'action; mettez-le à table, une femme à ses côtés, un verre à la main, une poignée d'or tous les matins, puis dites-lui : voilà ta vie; mais prends garde que tu boiras un soir outre mesure et que tu ne retrouveras plus ton corps prêt à jouir; tu perdras au jeu quelque soir, la fortune a ses mauvais jours. Quand tu rentreras chez toi, prends garde de te frapper le front et de laisser le chagrin mouiller tes paupières et de jeter les yeux çà et là avec amertume, comme quand on cherche un ami; prends garde surtout de penser tout à coup dans ta solitude à ceux qui ont par là, sous quelque toit de chaume, un ménage tranquille et qui s'endorment en se tenant la main; car en face de toi, sur ton lit splendide, sera assise, pour toute confidente, la pâle créature qui est l'amante de tes écus. As-tu un cœur? prends garde à l'amour, c'est pis qu'un mal: pour un débauché, c'est un ridicule; les débauchés paient leurs maîtresses, et la femme qui se vend n'a droit de mépris que sur un seul homme au monde, celui qui l'aime. As-tu des passions? prends garde à ton visage; c'est une honte pour un débauché de paraître tenir à quoi que ce soit. Sa gloire consiste à ne toucher à rien qu'avec des mains de marbre frottées d'huile, sur lesquelles tout doit glisser. O malheureux, prends garde aux hommes tant que tu marcheras sur la route ou tu es... La nature elle-même sent reculer autour de toi ses entrailles divines. Les arbres, les coteaux ne te reconnaissent plus. Tu as faussé les soins de ta mère; tu n'es plus le frère des nourrissons, et les oiseaux se taisent en te voyant; prends garde à Dieu, tu es seul en face de lui, debout comme une froide statue sur le piédestal de ta volonté. La pluie du ciel ne te rafraîchit plus. Le vent qui passe ne te donne plus le baiser de vie, communion sacrée de tout ce qui respire; chaque femme que tu embrasses prend une étincelle de ta force sans t'en rendre une de la sienne. Là où tombe une goutte de ta sueur, pousse une des plantes sinistres qui croissent aux cimetières. Meurs, tu es l'ennemi de tout ce qui aime. N'attends pas la vieillesse, ne laisse pas d'enfant sur la terre, ne féconde pas un sang corrompu, efface-toi comme la fumée, ne prive pas le grain de blé qui pousse d'un rayon de soleil. »

Quelle vigueur de touche et quelle sensibilité profonde! Comme on se sent ému, agité! on laisse tomber le livre avec un frémissement intérieur, comme si quelque remords lointain s'était réveillé tout à coup dans les solitudes de votre cons ience. Ce n'est point la résignation pieuse de Job glorifiant Dieu dans l'adversité; ce n'est point l'apostrophe dédaigneuse du Satan de Milton au soleil, *at whose sight all the stars hide their dimi-*

nish'd heads; c'est le cri sourd et prolongé d'un désespoir concentré en lui-même. Ce sont les réalités de la vie qui parlent pour un jour la langue du poète.

Au moment où Octave achevait de parler ainsi à Desgenais, on vient lui annoncer la mort de son père. Alors il quitte Paris, il court s'enfermer dans la maison solitaire et modeste où cet homme vertueux avait coulé ses jours dans l'accomplissement de toutes les vertus. Pénétré de repentir, Octave goûte à son tour les béatitudes d'une vie calme jusqu'à la monotonie. Dans ce pauvre petit village habitait une femme que l'on appelait Mme Pierson. La voir, s'introduire chez elle, l'aimer, s'en faire aimer, la posséder, tels sont les évènemens qui remplissent la troisième partie.

Mme Pierson est un ange de bonté, de douceur et de perfection, Octave est un débauché; son intelligence est flétrie et souillée, son corps vacillant et épuisé. En vain veut-il rendre à cette femme amour pour amour, il ne le peut plus, ses caresses sont des insultes, la jalousie le dévore; plus Mme Pierson redouble de dévouement, plus Octave se montre lâche et tyrannique; plus cette belle rose s'épanouit au soleil de son amour, plus il s'étudie à l'effeuiller, à la fouler aux pieds. Le libertin s'est fait son propre bourreau, il est à lui-même son vautour, il ploie sous son propre mépris, son ame tombe en lambeaux, son corps en poussière, il retourne au néant qu'il espère et qu'il n'obtiendra pas.

Cependant Mme Pierson ne suivra pas la fortune de ce cadavre vivant, elle a trouvé un homme honnête, probe, courageux, il se nomme Smith; elle l'aime. Octave s'éloigne remerciant Dieu que, de trois êtres qui avaient souffert par sa faute, il ne restât qu'un malheureux.

Mais tout en admettant la donnée de M. de Musset pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire vraie, profondément vraie dans son ensemble et ses détails, nous avons une grave critique à adresser à l'auteur. Son héros est riche, il peut aller en chaise de poste, monter à cheval, ne s'épargner aucune jouissance; c'est un homme de loisir; point de fonctions à remplir, point de liens de famille à respecter, il est seul dans le monde, une bourse toujours bien garnie à sa disposition. Les enfans de ce siècle sont-ils faits ainsi? La fière et ardente génération pour laquelle écrit l'auteur, et qu'il veut éclairer par son exemple, compte-t-elle beaucoup de ces heureux du monde, de ces enfans gâtés de la fortune? La vie du siècle est-elle dans la satisfaction complète de tous les désirs qui peuvent fermenter au cœur de l'homme, ou bien dans la lutte acharnée, sombre et héroïque, d'hommes généreux contre une société égoïste qui ne les admet au partage d'aucun de ses priviléges; dans ces veilles solitaires où un travail opiniâtre cherche à réparer les injustices de la fortune; dans ces entraves sans nombre que suscite à l'artiste doué d'un noble orgueil, le milieu social au sein duquel il s'agite; entraves qui ne peuvent être brisées que par une volonté de fer?

Lorsque Octave se présentera bien paré, dans un riche équipage, pour se faire admettre au nombre des enfans de ce siècle, ne sera-t-on pas en droit de lui dire: quand as-tu eu faim? quand as-tu eu froid? quand as-tu pleuré autrement que pour des motifs de vanité? où sont sur ton

front les rides de la méditation? quelles humiliations as-tu endurées? lorsque sonnait le tocsin de la guerre civile, où étais-tu? En un mot, comment as-tu vécu de la vie du siècle? Questions redoutables et que nous ne pouvons adresser à M. de Musset sans rouvrir des plaies douloureuses à peine cicatrisées. Nous sommes dans ce moment l'écho de bien des jeunes cœurs qui ont salué les premiers la jeune gloire de M. de Musset, mais qui ne pourront s'empêcher de hocher la tête avec un sourire à la vue de tout ce luxe, de tout ce temps dépensé en rêveries, en promenades dans les grands bois de Fontainebleau. Eux aussi, ils aimaient l'indépendance avec frénésie, et cependant ils se sont attachés volontairement à la glèbe; eux aussi, ils aimaient l'ombrage des forêts et les vagissemens de la mer, et cependant ils sont restés enfouis dans une mansarde de la capitale; eux aussi, ils avaient des maîtresses, mais pour les voir ils dérobaient une heure à leurs travaux. Ce que ces hommes-là ont souf ert, ce qu'ils souffrent, ce qu'ils souffriront, le monde ne le saura jamais; car, avant tout, ils sont fiers; en public, ils ont le visage calme et riant. Octave, si vous donniez la main à un de ces hommes, il faudrait d'abord ôter votre gant blanc; si vous montiez chez eux, il vous faudrait plusieurs fois reprendre haleine; si vous leur disiez : mon frère, ils vous répondraient : monsieur, non point par déférence, mais par orgueil; ces gens-là n'admettent qu'une aristocratie, celle du talent.

Mais, certes, quelles que soient les erreurs poétiques de ce livre enchanteur, l'auteur a droit d'être admis au premier rang sur le *Livre d'or* de cette nouvelle aristocratie. M. de Musset a cueilli une fleur sur la terre, et il en a fait une étoile de plus au ciel; il a concentré dans ce livre les franches allures de Manon Lescaut et la sentimentalité naïve de Werther. *La Confession d'un enfant du siècle* est l'héritier légitime et direct de ce mariage littéraire; et ce n'est pas quand on est d'aussi bonne famille qu'on reste en arrière : M. de Musset l'a suffisamment prouvé. B. Z.

CHRONIQUE MUSICALE.

SOCIÉTÉ DES CONCERTS.

Les habitués des concerts du Conservatoire savent tous maintenant que l'existence de cette institution a été gravement compromise au moment même où elle annonçait l'ouverture de ses séances. Cette société dont la clientelle se compose, non seulement de ce qu'il y a de plus élevé dans l'aristocratie parisienne, mais encore d'une foule d'amateurs provinciaux, d'étrangers de distinction, que chaque session musicale rappelle tous les ans à Paris, comme à un rendez-vous, cette société européenne s'est vue presque réduite à un suicide volontaire, en présence d'un intérêt fiscal. Si celui qui écrit est bien informé, voici comment les choses se seraient passées.

Le jour de l'ouverture des concerts était fixé au dimanche 17 janvier; l'administration n'avait plus une seule place à donner dans la salle; tous les abonnés, inscrits depuis six mois, étaient déjà possesseurs de leurs coupons, lorsque tout à coup, à la veille de la solennité, le droit des indigens, qui, depuis huit ans, c'est-à-dire depuis la fondation des concerts, s'était contenté de prélever, sur la recette de chaque séance, la somme de 150 francs, a brusquement exigé le huitième de la *recette brute*. Réunie pour statuer sur une pareille demande, la commission de la société des concerts déclara unanimement qu'elle était prête à se dissoudre, si le droit des indigens, soutenant ses prétentions exorbitantes, ne consentait à remettre les choses sur le pied où elles avaient été jusqu'ici. En cas de dissolution, la société se proposait de donner *gratis* à ses abonnés un dernier concert, un concert *d'adieu*, après lequel la gloire de Beethoven, cette gloire qui appartient spécialement à la France, et qui a reçu parmi nous la plus belle consécration, eût été bientôt oubliée, comme les noms de Palestrina, de Hœndel, de Marcello, nous sont devenus inconnus depuis que Choron est descendu dans la tombe. C'eût été une sorte de cérémonie funéraire célébrée par ceux mêmes qui, les premiers, avaient ouvert au grand homme les portes de l'immortalité. Enfin, après quelques pourparlers, le droit des indigens, voyant la ferme résolution des membres de la société des concerts, a fini par se raviser, et il s'est décidé à tolérer encore cette année les concerts du Conservatoire, jugeant sans doute qu'il valait mieux toucher une somme de 150 francs par séance que de ne rien toucher du tout.

Comme plusieurs personnes, abusées par l'immense succès des concerts du Conservatoire, pourraient s'imaginer que cette *société*, œuvre magnifique d'art pour le public, est, pour les membres qui la composent, une entreprise commerciale, une spéculation, il n'est peut-être pas inutile de faire connaître ici quelques détails relatifs à son organisation intérieure. Tout exécutant de l'orchestre a droit, par séance, à une somme de 12 fr.; il n'y a, à cet égard, aucune distinction. M. Habeneck n'est pas plus rétribué que le timballier. Les études préparatoires, les répétitions qui précèdent la session de chaque année, non plus que les deux ou trois répétitions qui ont lieu dans l'intervalle des séances, ne donnent lieu à aucune indemnité. Il en est de même pour les chanteurs de l'Académie royale de musique, pour les virtuoses de premier ordre, lorsque leurs noms figurent sur le programme; Nourrit comme M[me] Damoreau, M. Baillot comme M. Kalkbrenner, ne prélèvent que 12 francs, et, de plus, ils prennent part aux répétitions. Le reste de la recette est destiné à couvrir les frais matériels, qui s'élèvent à une somme beaucoup plus considérable qu'on ne pense, et enfin à satisfaire aux droits des indigens.

La société des concerts est donc une institution d'art, une œuvre de désintéressement; elle exige même des sacrifices de la part des artistes sociétaires, puisque les répétitions ne peuvent avoir lieu qu'au préjudice de leurs leçons de professeurs et de leurs affaires personnelles. Le chiffre des concerts de l'année ne s'élevant pas au-dessus de sept, cha-

que artiste, pour dédommagement de ses fatigues, pour récompense de son zèle, touche la somme de 84 francs! et ces 84 francs, on veut encore les lui enlever!

Retardé de huit jours par cette prétention inouie, le premier concert du Conservatoire n'en a pas moins été une grande et belle solennité, une cérémonie d'apparat digne en un mot du nom de séance d'ouverture. Je parlerai d'abord des morceaux suivant leur ordre sur le programme; puis je dirai en quoi la disposition du programme a pu nuire à l'effet des morceaux.

Le premier morceau de la symphonie de M. Taeglichsbeck, maître de chapelle allemand, a produit de l'effet. Une singularité se fait remarquer dès le début : le motif qui commence l'introduction dans un mouvement lent et majestueux, ouvre aussi l'allegro. Ce procédé, dont mes souvenirs ne m'offrent aucun exemple en musique instrumentale, est aussi simple qu'ingénieux. C'est un changement de mesure qui prête une physionomie différente à une seule et même phrase; l'unité de la composition y gagne, sans préjudice pour la variété. Tout ce morceau est écrit avec vigueur, bien posé, bien conduit; mais à mesure que l'on avance dans la composition, on s'aperçoit que le talent de M. Taeglichsbeck manque d'invention et d'originalité. L'adagio, dont le rhythme est celui d'une marche funèbre, a le tort de rappeler la marche funèbre de la symphonie héroïque; le menuet rappelle le scherzo de la symphonie en *ré majeur*. C'est une grande maladresse de mettre ainsi l'auditeur sur la voie de semblables comparaisons. Le motif de l'allegro final est heureux; mais ni la mélodie, ni la science de détails ne sauraient racheter ce qu'il y a d'osé dans les formules du style du compositeur. La science y est froide et aride, la mélodie vulgaire et triviale. Cette symphonie se distingue par une facture habile, par une instrumentation bien entendue. Mais l'air n'est pas seulement œuvre de raison et d'esprit; c'est l'œuvre de l'inspiration et de l'ame. Il y a des recettes au moyen desquelles on fabrique de la fugue et des contrepoints : il n'en est pas ainsi pour l'imagination, le sentiment, la poésie. Sauf la remarque faite plus haut, la symphonie *nouvelle* ne presente rien de neuf; il n'y a guère de nouveau que le nom de M. Taeglichsbeck.

Ce qui peut arriver de pire à un auteur, c'est de forcer l'auditeur à se préoccuper des qualités ou des vices du système dans lequel il écrit. Ne craignez pas de songer à cela lorsque vous entendrez une musique comme le motet de Haydn, ou comme la scène d'*Idoménée* de Mozart. L'une vous élève, vous dilate, agrandit l'horizon autour de vous, vous fait respirer un air vif et pur; l'autre vous recueille, parle à l'oreille de votre ame, pénètre votre cœur avec des accens intimes, et fait éclater votre poitrine en sanglots. Tous deux vous transportent et vous subjuguent; la question de système n'est qu'un être de raison qui ne se présente à l'esprit que lorsque le dieu s'est retiré; mais alors la solution du problème est toute dans l'impression produite, et, pour mon compte, je n'en veux pas savoir davantage.

Pour remplir mon engagement, j'aurais dû parler de Thalberg entre

les deux morceaux de Haydn et de Mozart. Toutefois ce n'est pas sur ce point que j'ai à critiquer le programme. Plusieurs personnes peuvent reprocher à Thalberg de leur avoir gâté la symphonie en *la*. On s'attendait à l'effet de la symphonie : on ne s'attendait guère à l'effet produit par le pianiste. Ce jeune artiste étranger, que la plupart ne connaissaient que sur des dires contradictoires, sur des éloges qui ne sauraient aujourd'hui paraître exagérés, comme sur des critiques évidemment inspirées par l'envie, était lui-même un problème. Aussi, quand on l'a vu se présenter, s'asseoir au piano avec modestie et sans prétention, une vive curiosité s'est manifestée dans le public. On ne savait si sa simplicité n'était pas de l'audace, et l'attention qu'il excitait n'était peut-être pas encore un intérêt de sympathie. Mais lorsque ce jeune homme, après un début sans affectation, a déployé, avec le même air d'indifférence, des prodiges de grace, de puissance et d'originalité; lorsque, dans un *crescendo* de merveilles, il a fait passer l'auditoire par une série d'émotions diverses, auxquelles lui seul semblait étranger; lorsque, frappant brusquement les derniers accords, il s'est soustrait aux acclamations de la salle entière, tandis qu'il lui était si facile, à lui, libre et fécond improvisateur de brillantes fantaisies, de prolonger son triomphe et la voluptueuse angoisse du public; alors le public, ému, haletant, s'est donné à lui tout entier, et lui a assigné sa place au premier rang des pianistes, non parmi des égaux, non parmi des rivaux, car il a compris qu'il n'y a pas de comparaison à faire entre des types différens; il a compris que l'art est multiple comme l'humanité et la nature.

La symphonie en *la* aurait dû ouvrir la séance, au lieu de la terminer. Pour le public, comme pour les artistes, Beethoven est toujours le point de mire. Quand la symphonie arrive à la fin, il est rare que le public et l'orchestre ne soient pas fatigués. La plus grande partie de l'allegro final est exécutée au milieu du bruit des portes qui s'ouvrent, des tabourets que l'on déplace, des préparatifs qui se font dans toutes les loges pour quitter la salle au plus vite. Il me semble que Beethoven a droit d'être écouté jusqu'au bout, et qu'on agit avec lui un peu trop sans façon. Les exécutans, témoins de cette indifférence, ont hâte de finir. C'est ainsi que je m'explique pourquoi l'on n'a pas ralenti la mesure sur le *trio* du scherzo; le caractère solennel de ce passage, en opposition avec la légèreté du premier motif, réclame nécessairement une modification dans le mouvement; c'est aussi de cette manière que je m'explique la confusion qui a régné pendant quelques mesures dans la deuxième partie de l'allegro final. De pareilles négligences nuisent beaucoup à l'effet, et elles doivent être imputées, non aux exécutans, mais à la disposition du programme. Ceci n'est pas une affaire d'étiquette, c'est une chose d'intelligence et d'habileté. Il est évident qu'on a voulu charger M. Taeglichsbeck du discours d'ouverture; c'était pourtant un assez grand honneur pour lui de clore la première séance après Beethoven, Haydn et Mozart.

J. D'ORTIGUE.

UN COEUR

POUR

DEUX AMOURS.

§ I.

Il y a en ce moment à Paris, rue de Richelieu, n° 111, un homme double, ou, ce qui est plus vrai, deux beaux jeunes gens de dix-huit ans qui forment à eux deux, ou plutôt qui forme à lui seul, un des plus étranges spectacles qu'on puisse voir, — et naturellement aussi un spectacle que personne ne va voir. Pourtant quelle rare merveille! et quel monstre admirable! En effet, il ne s'agit pas ici d'un de ces méchans monstres qui ont occupé la vie de M. Geoffroy Saint-Hilaire, par exemple; ignobles morceaux de chair sans forme, sans couleur et sans vie, destinés à pourrir dans l'esprit de vin et à flotter incessamment dans un bocal. Non, non, certes! Il s'agit bien, en effet, cette fois, de deux nobles créatures à qui le ciel n'a donné qu'une ame en deux corps; il s'agit cette fois d'un double regard, animé doublement du feu de l'intelligence divine; il s'agit d'une belle ame qui plane sur ces deux corps, et d'un sang jeune

et transparent qui circule dans ces doubles veines; il s'agit, non plus d'un mystère, mais de deux mystères; non plus d'une seule volonté, mais de deux volontés. Il s'agit d'un être qui remet en question toutes les choses convenues, la religion, la philosophie, la loi. Qu'aurait dit Bossuet? qu'aurait dit Pascal? qu'aurait dit Montesquieu? Il y a là un double néant!

Mais non, personne ne s'inquiète de ce grand phénomène; un chien à deux têtes ou un agneau à six pattes occuperait tout autant l'attention publique que les deux frères Siamois. Nos Bossuet, nos Pascal et nos Montesquieu de 1836 ont bien autre chose à faire, par le ciel! que de s'occuper de savoir s'il y a là deux ames ou une seule ame, deux volontés ou une seule volonté, deux existences ou une seule existence? A quoi bon se donner tant de peines? A quoi bon tant de recherches? Qui est l'aîné et qui est le cadet? Qu'arriverait-il si celui-ci était un scélérat sans remords, et cet autre un enfant innocent et plein de candeur? Comment ferez-vous séparer par la hache ces deux corps si fortement unis que la mort de l'un sera à coup sûr la mort de l'autre? Et en même temps, si la société veut la mort du coupable, comment sauverez-vous l'innocent? Et pourtant, si vous sauvez l'innocent, comment punirez-vous le coupable? Et une fois morts, tous les deux, au même instant, comme c'est leur arrêt, où ira cette ame à moitié innocente et à moitié criminelle, ou, ce qui n'est pas moins difficile à arranger, doublement innocente et doublement criminelle? Ou encore, si celui-ci a la fièvre, comment oserez-vous tirer du sang à celui-là qui se porte bien? Et pourtant, toutes ces questions, qui tiennent de si près au principe de toutes les lois civiles et morales, elles glissent sur nous, cœurs endurcis, comme l'eau glisse sur le marbre. Que nous importe? Et nous passons notre chemin, et nous allons à nos affaires, à nos devoirs et à nos plaisirs de chaque jour, comme s'il y avait dans le monde une affaire plus importante, un devoir plus impérieux, et en même temps un plaisir plus digne d'un homme, que de s'inquiéter du plus étrange problème qui se soit offert à l'intelligence humaine, depuis le temps où toute philosophie s'est résumée dans ces deux mots : — *Connais-toi toi-même?*

J'étais donc l'autre jour auprès des deux frères Siamois, et je contemplais avec cette tristesse inséparable de tous les spectacles

inaccoutumés, ces deux êtres créés à l'image de je ne sais quelle puissance bizarre et capricieuse. Je les voyais ainsi réunis côte à côte, réunis sans espoir d'être jamais séparés, même par la mort. Singulière alliance à laquelle eux seuls ils ne songent pas, et qui nous ferait peur à nous autres; oui, certes, une peur horrible, dût-on ainsi nous réunir au frère le plus chéri, à la femme la plus aimée, à notre ami le plus cher. Oh! vivre ainsi à deux toujours! n'être jamais sûr ni de son ame, ni de son cœur! n'être jamais seul! Ne pouvoir pas rêver tout bas ou délirer tout haut! O mon Dieu! ne pas avoir à soi une prière ou un blasphème, un mouvement d'envie ou un mouvement d'orgueil; ô mon Dieu! toi qui nous as faits si misérables, penses-tu quel supplice ce serait là : n'avoir pas un secret à soi! pas une passion à soi! pas un crime à soi! pas une vertu à soi? Plutôt mourir que vivre ainsi, en traînant toujours après soi une seconde vie qui n'est pas votre vie; obligé de commander à sa conscience comme tout homme en ce monde, et de commander en même temps à cette autre conscience en chair et en os, qu'il faut porter de ses bras et soutenir de son cœur! Comprenez-vous cela : sentir une fenêtre ouverte dans son ame, et voir un œil curieux qui s'y introduit nuit et jour? conduire une chair qui est votre chair, conduire une volonté qui est votre volonté, ou bien, sentir qu'une autre volonté que la vôtre vous gouverne, qu'une autre chair que votre chair vous supporte? Être unis sans avoir aucun des bonheurs de cette fraternité des ames que le consentement de deux volontés rend si douce! Être unis malgré soi et sans l'avoir demandé ni à Dieu ni aux hommes; avoir deux doutes, ou, ce qui revient au même, deux espérances; avoir deux cœurs, ou, ce qui revient au même, n'avoir pas de cœur? — puis tout à coup languir, parce que celui qui est là vient à languir; être triste parce qu'il est triste; ou bien, être malgré soi emporté dans sa joie quand soi-même on est triste; réaliser dans toute son horrible vérité le vers de Virgile, du cadavre uni avec un corps vivant (1)?

Non certes, je ne connais pas de supplice pareil, pas même au bagne. En effet, que me parlez-vous de la même chaîne à porter et

(1) Mortua quin etiam jungebant corpora vivis.

du même boulet à traîner? Un forçat uni à un autre forçat par une même chaîne de fer, ce sont encore deux forçats; un homme uni à un autre homme par le même sang et le même cœur, ce n'est qu'un seul et même homme. Le forçat attaché à un autre forçat a toujours sa pensée à lui; il conserve la propriété exclusive de son crime, de son silence, de son sommeil, de ses remords, s'il a des remords. Le forçat est attaché à une chaîne qu'il peut briser; il est lié à un compagnon qu'il peut tuer de ses mains sans se suicider. Le forçat vit, pense, agit, dort et s'éveille en liberté au bout de sa chaîne. Le bout de cette chaîne, qui a deux pieds, c'est tout un monde, c'est l'univers, comparé à la chaîne de ces pauvres forçats en chair et en os, les deux jumeaux de Siam!

J'en étais là de ma terreur, et j'allais m'éloigner de ce malheureux spectacle et de ces deux chairs gouvernées par une seule volonté, ou ce qui n'est pas moins horrible, de ces deux volontés logées dans une seule et même chair, lorsqu'en reportant mes regards de l'autre côté de l'appartement de cet hôtel garni, je découvris cette fois un homme, un homme vraiment étrange, et plus étonnant à voir, même au premier coup d'œil, que tous les monstres réunis de M. Geoffroy Saint-Hilaire. Dans les arts comme dans l'histoire, en philosophie comme en morale, ne me parlez pas des exceptions pour attirer long-temps l'intérêt. L'exception, quelle qu'elle soit, vous cause tout d'abord je ne sais quel sentiment d'effroi qui est bien près d'être du dégoût. Vous avez beau parer votre monstre et lui donner la voix et la taille des syrènes, si vous me faites votre héroïne plus belle que la plus belle femme que j'aie rêvée, plus belle que vous, la dame à qui je pense et qui êtes si belle, votre héroïne me fait peur. Même dans notre monde ordinaire, il y a telle femme si au-dessus de tous par sa beauté, que tout ce qu'on peut oser de loin, c'est de la regarder en silence, caché dans la foule, et soi-même de baisser les yeux en rougissant quand par hasard son regard distrait retombe sur le tas d'hommes où vous êtes caché. Ne me parlez donc pas, dans les arts, de l'exception. L'exception ne dit rien à la multitude, elle ne rappelle aucune idée à la foule, elle fatigue le poète qui l'adopte, elle amuse à peine le curieux qui la contemple. En preuve, allez voir les jumeaux de Siam, et vous serez tout étonné, une fois que vous serez là, de ne rien regarder

de ce que vous êtes venu voir. Mais au contraire vos yeux se porteront çà et là, et, faute de mieux, s'arrêteront complaisamment sur les plus insignifiantes figures; quelque chose vous dit en effet à l'aspect de ces physionomies courantes : —Voilà des êtres comme moi, voilà ce qu'il faut que j'étudie, voilà mon portrait qui marche, voilà comment bat mon cœur et comment est fait mon visage! Voilà mes frères véritables, voilà des hommes comme moi!

Or l'étranger dont la mâle et belle physionomie se détachait avec tant de vigueur sur le fond de ce tableau, dont les deux frères siamois étaient le sujet principal, aurait sans nul doute, et dans tous les temps, attiré mon attention, même dans une assemblée ordinaire, même dans ces quatre murailles éclairées et bourdonnantes qu'on appelle un salon parisien, même dans cette foule d'assez laides petites femmes à moitié nues et de jolis petits messieurs à la taille de guêpe, qu'on appelle un bal.

Mon homme était un beau jeune homme qui, dans son port et dans les habitudes de sa personne, n'affectait ni prétention ni négligence. Son œil était noir et plein de feu, mais ce noble regard était d'une immobilité si douce, qu'il fallait deviner le feu de ce regard. Son manteau, car il faisait grand froid, se drapait naturellement autour d'une taille jeune et vigoureuse; mais évidemment c'était là un manteau espagnol, tant ce noble vêtement s'arrangeait de lui-même autour de ce jeune homme, tant ce gros drap brun se faisait souple et docile pour obéir aux moindres mouvemens de celui qui le portait! Plus d'une fois, en voyant comment messieurs nos dandies sont lourds et communs dans leurs riches manteaux, et comment le dernier Espagnol se drape fièrement et se fait beau dans la plus méchante guenille, ai-je pensé que le manteau espagnol n'était pas un vêtement ordinaire. C'est une seconde peau que revêtent ces gentilshommes au-delà des Pyrénées. Le manteau de l'Espagnol est un esclave soumis et dévoué; il protége son maître à la guerre, il le défend en amour. Il est son bouclier dans le jour, son laquais le soir, et la nuit venue, il est son lit. Le manteau, c'est l'égalité de l'Espagnol. Chaque Espagnol, dans son manteau, est grand d'Espagne! Certes voilà encore un homme double, moitié homme et moitié manteau, unis l'un et l'autre pour la vie, inséparables, occupés nuit et jour aux mêmes combats et aux

mêmes amours, deux jumeaux si vous voulez. Ils sont nés le même jour, ils tomberont le même jour. Le manteau de cet homme que vous voyez là a été d'abord son berceau, il a été plus tard son habit couleur de murailles sous les fenêtres des belles Andalouses, et enfin, quand l'homme sera mort, ce lange d'enfant, cet habit de gentilhomme amoureux, ne sera plus qu'un linceul!

Ainsi notre homme n'était, à tout prendre, qu'un regard caché sous un manteau; mais ce regard, je vous l'ai dit, était si rempli de passions, mais ce manteau recouvrait une si noble origine et tant d'intelligence, que j'étais là, moi, regardant cet homme aussi avidement que cet homme regardait les deux jumeaux de Siam; et comme il les regardait, et tant qu'il les regardait, je le regardais, lui! et tout ce qu'il pensait d'eux, je le pensais de lui: à savoir, que c'était là un phénomène étrange, inexplicable, une impossibilité visible et palpable, et qu'il y avait entre ces deux corps (ainsi pensait-il, moi je pensais qu'il y avait: *sous ce manteau*) un grand problème dont l'explication serait singulière, sans contredit.

Quand nous eûmes bien vu ce que nous voulions voir, lui les jumeaux, moi l'Espagnol, il s'avança vers ces deux jeunes gens qui étaient occupés à répondre de leur mieux à mille questions oisives de quelques honnêtes bourgeois qui, pour leur argent, voulaient rapporter mille solutions des plus grands problèmes que jamais la physiologie, la religion et la morale aient jetés dans le monde; et alors l'Espagnol, prenant les quatre mains de ce joyeux petit phénomène qui le regardaient, non sans peur: — Allez, mes anges, leur dit-il dans ce beau langage des romanceros, que je comprends pour l'avoir souvent entendu chanter à mes oreilles de vingt ans; allez, mes anges, votre mort est proche, mais vous avez deux sœurs dans le ciel!

Disant ces mots, il sortit rapidement comme un homme qui va pleurer.

§ II.

Il est certain que l'action de cet homme m'étonna fort. Les deux jumeaux de Siam eux-mêmes parurent comprendre les paroles de l'étranger; car le plus jeune, se penchant doucement sur les bras de

son aîné (l'aîné c'est le plus fort, l'aîné c'est la volonté la plus prompte, c'est le langage plus rapide, c'est la détermination la plus hardie) lui sourit doucement, comme s'il avait voulu se rassurer lui-même contre le présage de l'Espagnol.

Quand je sortis de cette maison, la rue de Richelieu était remplie comme elle l'est toujours sur les quatre heures, quand la foule se heurte en courant, quand s'ouvrent les maisons de jeu et les théâtres, quand tout le vice qui part de ce point central, s'étend sur Paris jusqu'à minuit et s'empare de la ville comme firent les Grecs d'Ilion dans la dernière nuit troyenne. Ainsi nul moyen de rejoindre l'inconnu. Son manteau, en véritable manteau espagnol, avait pris la teinte de la brume parisienne. Où était cet homme? qui était-il? que voulait-il? Toutes questions aussi embarrassantes à résoudre pour moi, que s'il se fût agi d'expliquer les deux jumeaux de Siam.

Mais déjà j'étais bien loin des deux jumeaux. Que m'importaient, en effet, ces deux pauvres diables qui vivent du prolongement de leur appendice xiphoïde, comme M. Paganini vit de son archet? que me fait à moi l'histoire de Chang et Yeng, deux exceptions renfermées là dans leurs quatre murailles, figures de cire vivantes, dont la vie ressemble à celle des figures de cire? Celui à qui j'en veux, celui qu'il me faut retrouver à tout prix, c'est mon Espagnol, c'est mon homme en chair et en os, qui vit au milieu des hommes et qui cependant leur ressemble si peu. Mais comment le retrouver? et puis, quand bien même il serait là, par quels moyens le faire poser devant moi, et comment décider son manteau jaloux à le laisser libre un seul instant?

Eh! mon Dieu! n'avons-nous pas le hasard? le hasard, cette providence bâtarde qui remplit si bien les menus emplois de la véritable providence, et qui accomplit pour notre bonheur tant de petits évènemens que la providence jugerait indignes d'elle? Il y avait donc déjà près d'un mois que je pensais à ma rencontre avec l'inconnu, lorsqu'un soir, sur les quatre heures, rue de Richelieu, n° 111, à la même porte, je vis sortir le même manteau aussi ému que le premier jour; car il était venu tous les jours, car il y va tous les jours, car avec un peu de bon sens j'aurais pu me passer, pour retrouver notre homme, de notre providence secondaire, le hasard.

Il allait donc comme un fou, je parle de notre homme, et moi je

le suivais tout droit et sans perdre haleine. Évidemment c'était le même chagrin qui le poussait. Était-ce bien le chagrin? Un instant je crus que c'était la faim; car notre homme entrait, toujours en courant, dans un de ces somptueux bazars de la cuisine parisienne à prix fixe, où, moyennant quarante sous, dix sous de moins que pour voir les Siamois, vous pouvez assister au dîner de deux cents pauvres diables qui trompent leur faim avec des petits morceaux de viande dans de grands plats d'argent, et qui étanchent leur soif avec de la petite bière qui grimace son sourire amer dans de magnifiques verres de cristal. C'est la vanité parisienne portée dans le pain de chaque jour. Il faut avant tout que le Parisien mange dans l'argent et boive dans le cristal, après quoi peu lui importe ce qu'il boit et ce qu'il mange. Il s'informe d'abord, quand il va dîner quelque part, si le salon est *fraîchement décoré*, et non pas si la cuisine est bonne. Véritable Espagnol en ceci, le Parisien; ne vous étonnez donc pas que notre Espagnol eût fait choix de ce maigre et splendide local pour y dîner.

Cependant rien n'était prêt encore pour le recevoir, ni lui, ni aucun dîneur. Les domestiques de l'endroit étaient chez leurs coiffeurs ou chez leurs maîtresses; le gaz du lustre, captif encore, attendait la permission de jeter son infecte lumière au plafond noirci. Tout faisait silence encore, tout était noir et sombre, encore si sombre que je perdis de vue mon Espagnol dans ce vaste salon. Son manteau venait de prendre, en effet, la couleur de ce salon, un jaune fauve. Heureusement le regard de notre homme qui s'était assis dans un coin de la salle, jeta tout d'un coup un éclat si vif, que j'aperçus à la fois sa colère et son manteau. Il avait senti que je le suivais, et à présent, me voyant acharné à sa suite jusque dans les ténèbres, il se contenait à peine et il était sur le point d'éclater. Moi cependant j'avançais toujours à tâtons, et plus j'avançais, plus ce regard brillait, plus ce manteau se rembrunissait; tout cela se passait dans l'ombre. On eût dit une répétition de la nouvelle tragédie de Meyerbeer à l'Opéra, quand toute lumière est éteinte; quand rien ne brille sur le théâtre, pas même l'actrice qui chante; quand un tas d'hommes, de femmes et d'enfans, font entendre leurs voix dans je ne sais quel lointain confus; quand enfin, on ne devine pas même Meyerbeer qui est là-bas dans l'orchestre, ame

invisible de tout ce bruit si rempli de passions, de mélodie et de terreur!

Lorsqu'enfin je fus arrivé à la table où l'Espagnol était assis, je pris place à ses côtés, non sans une certaine émotion qui eût été plus grande, n'eût été la nuit qui nous couvrait. Cependant l'homme, me prenant par la main, me dit tout bas, mais cette fois en français : — Que me voulez-vous? et qui êtes-vous, monsieur? Il y avait dans cette parole tant de vigueur et d'assurance, que je compris tout d'un coup qu'il ne me prenait pas pour un homme de police, et qu'il n'était pas un auxiliaire de ce roi moitié de droit, moitié de fait, qu'on appelle don Carlos.

— Monsieur, lui dis-je, je suis un simple amateur de choses étranges, bien que j'aie eu fort peu de rencontres de ce genre dans ma vie. Par ma profession, qui est des plus honorables et des plus belles, je suis tout simplement un honnête homme d'esprit et de style, que le sort a jeté dans des temps bien difficiles. Vous me voyez, pour tout dire, à peu près dans la position du héros de votre pays, du seigneur Quexada, quand il se mit en route, l'excellent chevalier, pour chercher des enchanteurs, pour délivrer de belles filles, pour sauver la veuve et défendre l'orphelin. Vous savez ce qui arriva au chevalier de la Triste Figure. Vainement il était un homme d'un grand sens, d'un grand esprit et surtout d'un grand cœur; vainement il se précipita avec le courage d'un héros dans les aventures les plus hardies, il mourut, le pauvre homme, sans avoir trouvé, ni une veuve à consoler, ni un orphelin à secourir, ni une belle dame à aimer, ni un enchanteur Merlin à pourfendre de sa bonne épée. Ainsi suis-je, seigneur, moi qui vous parle. Depuis dix ans que je suis entré dans la chevalerie des lettres, j'ai souvent entendu raconter de terribles histoires pleines de mystères; on m'a tant dit qu'il y avait dans le monde des femmes de vingt ans, des femmes de trente ans, et surtout des femmes de quarante ans, qui étaient les plus séduisantes et les plus malheureuses des femmes; on m'a tant parlé de certains maris qui trompaient, qui battaient, qui humiliaient, qui volaient leurs femmes! — si vous saviez aussi quelles histoires j'entends raconter sans cesse à mes oreilles! — histoire d'une femme qu'on marque au front d'un fer chaud; — histoire d'une femme dont le mari fait murer l'amant dans



une porte ; — histoire d'une autre femme qui, dans une autre porte, brise le doigt d'un autre amant, pour cacher cet amant à un autre mari ; — histoires terribles et sans fin, où l'on voit des gestes, des robes, des postures, des fauteuils, des couronnes de roses, des mystères incroyables; horrible et joli pêle-mêle d'embuches cachées, d'épaules qui descendent jusqu'aux talons, de soupirs qui ébranlent de vieilles tours; histoires remplies d'enfans phthisiques et charmans et de vieux maris qui sont fous. Quoi encore? des damnations! des femmes qui sont jeunes, belles, aimables, et qui fuient leurs amans, des fureurs! Il y a là des abîmes de mousseline, des montagnes de dentelles, des océans de parfums, des jarretières roses à pendre une armée de dix mille hommes, des gazouillemens à faire taire un rossignol, des vieillards ridés qui n'ont pas de dents, des dents qui n'ont pas de sourire, des femmes à cœur tendre, des femmes à cœur mélancolique et des femmes sans cœur. — Bref, je m'y perds, je m'y brise le crâne! j'étouffe! Il faut donc à tout prix que je trouve, moi aussi, mon héros extraordinaire, mon homme extravagant, mon beau monstre. Il me le faut, dussé-je faire, comme don Quichotte, ma Dulcinée, ma femme de quarante ans, de quelque vieille servante du Toboso, et d'une rosse, mon cheval de bataille. Je suis donc sorti de ma tranquille maison, uniquement pour découvrir une histoire étrange, et jusqu'à présent je n'ai pas pu rencontrer même un moulin à vent. Où sont les femmes-histoires? où sont les hommes-drames? Ils ou elles se cachent quand j'arrive. Tout le monde en trouve, excepté moi; moi je ne trouve rien de rare ou de curieux comme on l'entend de nos jours. Je ne rencontre que des femmes qui ressemblent à toutes les femmes, jeunes et belles quelquefois, mais si tranquilles, si recueillies, si posées, si reposées, qu'il n'y a rien à faire avec elles, pas même le plus petit chapitre. — Des hommes assez insignifians, fort peu extraordinaires aussi, mais aussi très peu méchans, et tout-à-fait dignes de ces mêmes femmes. Quant aux évènemens de chaque jour, ce sont les évènemens les plus simples du monde : des bals dans les temps de bal, de beaux jours au printemps, de la glace en hiver, du soleil en été, des raisins en automne, voilà tout. On avait bien parlé d'une comète, il y a trois mois, mais cette comète était sans queue. Enfin, monsieur, depuis

que je cherche une histoire, depuis que je me suis mis en quête d'un homme ou d'une femme étrange, je n'ai trouvé que vous et les jumeaux Siamois. Mais, à vous dire le vrai, c'est à vous seul que j'en veux; vous qui avez cet œil noir et ce long manteau! Ayant ainsi parlé, j'attendis la réponse de l'inconnu.

Il prit ma dissertation en bonne part. — Monsieur, me dit-il d'un ton de voix très doux et le regard baissé, toute prière qui me sera faite au nom de don Quexada, mon noble compatriote, me sera douce et me trouvera favorable. Tel que Cervantes l'a fait, monsieur, don Quichotte est encore la gloire de l'Espagne. L'antique foi, l'antique honneur, la loyauté de la chevalerie, tout cela vit en lui : il est notre orgueil impérissable, il est toute notre poésie; don Quichotte, c'est le Cid des temps modernes, c'est le Cid qui ne trouve pas de Maures à chasser de l'Espagne. Soyez donc le bien venu près de moi. Seulement je ne comprends guères ce que c'est qu'un don Quichotte littéraire, comme vous dites. Si pourtant, vous ne voulez de moi qu'une histoire étrange et vraie, une histoire très simple, et pourtant presque incroyable, j'en ai une là à vous dire (en même temps il mettait la main sur son cœur); aussi bien cette histoire m'oppresse et me tue, et j'ai besoin de la raconter pour qu'elle me laisse un peu de repos. Je suis donc tout à vos ordres, monsieur, et, par le ciel! vous pouvez ajouter foi à ce que vous dira, en bonne conscience, don Martin Jean Rodrigue Scribler, grand d'Espagne de première classe, et chevalier de la Toison-d'Or.

En même temps, il se levait debout; en même temps le lustre jetait tout d'un coup sa vive lumière sur cette vive et ardente physionomie pleine de beauté et d'expression. Ce fut seulement à cet instant-là que je vis que j'avais à faire à un homme, jeune et beau. Sa taille était plus grande que je n'avais cru d'abord. Son visage était long et pâle, mais de cette belle pâleur olivâtre qui va si bien aux gens de sa nation. Deux sourcils noirs et très épais suffisaient à peine à amortir l'ardeur de deux noires prunelles; son nez tirait sur l'aquilin; sa barbe était épaisse et noire; figurez-vous Zénon à vingt ans! Sous son manteau qui avait daigné s'entr'ouvrir, voyant que son maître me faisait politesse, il portait un habit très étroit et très collant, et à son côté il avait une épée démesurée qu'on eût dit

attachée à sa cuisse. Son corps était épuisé par les travaux de l'ame ou vieilli par les passions du cœur.

Cependant le salon se remplissait en même temps de dîneurs et de lumières. Chaque convive arrivait avec son appétit et ses quarante sous de chaque jour. Chacun se mettait à sa place accoutumée et demandait sa pitance. Le silence était grand, le silence bruyant du premier quart d'heure, si bien qu'il eût été impossible à mon Espagnol de me parler et à moi de l'entendre.

— Seigneur, lui dis-je, puisque vous avez tant de bonté que de me raconter votre histoire, voulez-vous que nous allions dîner autre part dans un bon petit endroit que je connais et où nous serons fort à l'aise, vous et moi, pour causer?

— Allons, dit-il, et en même temps ils se relevèrent, lui et son manteau, à la grande satisfaction d'un employé au Mont-de-piété qui enviait depuis dix minutes cette excellente place, entre le poêle et la fenêtre qui donnait sur le jardin du Palais-Royal.

Je conduisis mon hôte par de mauvaises rues, dans un cabaret d'assez triste apparence. La porte est encombrée d'écailles d'huîtres; la maison est assez mal éclairée; on vous fait entrer dans un méchant petit cabinet où c'est à peine si deux personnes sont à l'aise; je voyais bien que mon Espagnol n'était guères content de ce domicile, et que sa fierté regrettait dans l'ame le gaz brillant et les glaces nombreuses, et le comptoir d'acajou, et la grande femme rousse qui y était étalée, et en un mot, tout le luxe de son restaurateur habituel. Mais qu'y faire? je l'avais conduit dans une cuisine qui n'a pas sa pareille, même dans toute l'Andalousie, au *Rocher de Cancale*, tout simplement.

Quand nous fûmes bien assis à notre petite table nette et parée, et quand mon convive eut bu à petits traits quelques petits verres de vin de Bordeaux, bienfaisante chaleur qui passe du cœur à la tête sans autre transition, la conversation devint plus familière entre nous. Mon Espagnol se montra, non seulement un homme bien élevé, mais encore un homme aimable. Peu à peu toute sa raideur avait disparu. Il avait quitté en même temps sa morgue et son chapeau (honneur qu'il ne faisait jamais, même au roi d'Espagne!); son manteau, accroupi à ses pieds, semblait dormir comme un dogue

fidèle qui dort tout éveillé et toujours prêt à défendre son maître; bref, l'Espagnol et moi nous étions déjà deux amis, et j'étais d'autant plus sûr de lui faire raconter son histoire, que j'avais pris les plus grands ménagemens et les sentiers les plus détournés pour arriver à ce but tant désiré de mes efforts. Ainsi, plus j'avais envie de le ramener à son histoire, et moins je paraissais me souvenir qu'il avait une histoire à me raconter.

— Monsieur, lui dis-je, seriez-vous par hasard le descendant de ce célèbre Martin Scribler, qui florissait à Londres au temps de la reine Anne, et dont le palais de Saint-James raconte encore des histoires merveilleuses? S'il en était ainsi, je bénirais doublement l'heureux hasard qui m'a fait vous rencontrer.

A quoi il répondit en se frappant la poitrine :

— Je suis le dernier descendant de Martin Scribler, — *Ex operibus Martini Scribleri.*

— Eh quoi! lui dis-je, vous descendez en droite ligne de ce grand homme avec lequel M. Pope, le docteur Swift et le docteur Arburthnot ont vécu dans une familiarité si honorable? Martin Scribler, petit-fils de Paracelse et d'Albert-le-Grand, le descendant des Scaliger, princes de Vérone! Martin Scribler, le même qui a corrigé l'*Énëide* de Virgile avec tant de succès, on peut le dire? Et quels heureux changemens, par Apollon! — *nomem* Junonis pour *numen*, — *armi hominum* au lieu d'*arma virum*, — *fugiuntque ministri* au lieu de *furor arma ministrat!* Oh! c'est un grand critique, Martin Scribler; vous voyez que je le sais par cœur. — Comme aussi il a remplacé : *conticuère omnes* par *concubuère omnes*. Oui, c'était un grand latiniste celui-là.

— Et c'était aussi un grand médecin, ajouta mon homme. Il y a de lui dans les archives du parlement de Paris, comme je m'en suis assuré moi-même, *un projet d'une salivation générale*, qui aurait empêché de grands malheurs dans votre pays, si ce projet eût été mis à exécution. C'est mon aïeul le premier qui a démontré qu'il était absurde de chercher le siége de l'ame, que l'ame était logée dans tout le corps; que le cerveau était son cabinet, le cœur sa chambre de parade, et qu'elle faisait sa cuisine dans l'estomac.

— Vous avez raison, lui dis-je, et le monde savant lui doit aussi un traité de l'*Art d'éviter le sublime*, qui me paraît le seul livre qui

eût pu sauver le monde littéraire de nos jours, si ce monde-là eût pu être sauvé. Donc à la santé de votre grand-aïeul! à la santé de Martin Scribler!

Il me fit raison, et quand cette fois son verre fut bien vide :

— Hélas! reprit-il, je n'ai que trop senti l'influence du sang de ce grand homme! Vous voyez devant vous une victime de tant de théories auxquelles le monde n'a pas rendu justice! Nous seuls, nous les fils et les petits-fils de Martin Scribler, nous avons été fidèles aux découvertes de son génie. Bien plus, nous avons poussé jusqu'à leurs dernières conséquences les découvertes de cet illustre philosophe. Que de malheurs cette persévérance a jetés sur notre famille! Qu'il nous en a coûté pour rester fidèles à la science de notre maison et pour résister à la science du vulgaire! Enfin me voici, moi, le dernier de ma race, arrivé à n'avoir plus qu'à mourir et à ne plus laisser mon nom que sur ma tombe, pour avoir suivi, jusqu'au précipice où il me conduisait, le sentier tracé avec tant de conviction et de sang-froid par mon aïeul Martin Scribler!

Mais il est temps, monsieur, de satisfaire votre curiosité et votre impatience. Je vais donc vous raconter mon histoire, et s'il vous prend envie de l'écrire, vous pourrez fort bien l'intituler : *le Dernier des Scribler.*

Alors il commença l'histoire suivante; je voudrais bien vous la redire sans en rien oublier :

§ III.

Puisque vous savez si bien mon nom et mon origine, je n'ai pas besoin de vous dire comment il se fait que, dès ma première jeunesse, je me suis adonné avec une passion véritable à l'étude des sciences naturelles. Vous savez que mon illustre aïeul avait été lui-même un grand naturaliste et un hardi voyageur. Or, je n'avais pas dix-sept ans, et pour la première fois j'avais pris ma course à travers le monde, quand un jour, dans une ville du nord de la France, je vis affichée contre un mur l'annonce suivante : — *A vendre, par autorité de justice, la ménagerie du sieur Joseph Capricorne, au plus offrant et dernier enchérisseur!* Cette vente, disait

l'affiche, consistait en éléphans mâle et femelle, tigres de Nubie, et hyènes tachetées, loups cerviers, lion d'Afrique, perroquets, singes, serpens boas, et autres monstres vivans d'un moindre debit.

Vous comprenez qu'une pareille vente ne me trouva pas sans intérêt, ou tout au moins sans curiosité. Cela était déjà assez étrange de vendre un tigre et un éléphant à l'enchère; mais je n'étais pas fâché de connaître l'acheteur. D'ailleurs, quel prix pouvait avoir un lion? et combien se vendrait la hyène? Voilà ce que je me disais en me couchant, le soir, et je m'endormis, bien avant dans la nuit, aux rugissemens, aux vagissemens, aux grincemens de dents de toute cette ménagerie qu'on allait vendre à l'encan le lendemain.

Le jour venu, je me levai en toute hâte, je pris sur moi tout l'argent que j'avais apporté d'Espagne, et à tout hasard j'entrai dans la vaste tente qui abritait cette ménagerie à l'encan. Toutes ces bêtes fauves déjeunaient férocement, sans se douter qu'elles allaient changer de maître. Bientôt tout l'espace libre se remplit de la foule des spéculateurs et des curieux; l'huissier-priseur monta sur la cage vide d'une panthère, et la vente commença.

A mon grand étonnement les enchères furent vives et nombreuses. Pas un animal de cette collection ne resta sans acheteur. On vendit d'abord les perroquets aux vieilles femmes assez riches pour aimer un perroquet au lieu d'aimer un chien; les singes passèrent aux bateleurs, le tigre et le lion furent adjugés à quelques petits princes d'Italie qui montaient peu à peu une ménagerie (luxe royal); enfin, ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir les deux éléphans achetés une somme énorme. Même je ne pus m'empêcher de demander à mon voisin ce qu'on voulait faire de ces deux monstres si inutiles et qui mangeaient à eux seuls plus que quarante chevaux de trait? Mon voisin me répondit que cette vente à si haut prix de ces deux vilains animaux était la conséquence de la décadence complète de l'art dramatique français; que dans la France de Corneille et de Talma tous les grands comédiens étaient morts, comme aussi tous les grands poètes comiques; qu il n'y avait plus sur les théâtres de la première nation dramatique de l'univers, ni rire dans la comedie, ni terreur dans la tragédie, et qu'ainsi ces deux gros animaux étaient destinés à jouer en France le rôle de Molière, quand Moliere était à la fois l'auteur et l'acteur de ses comédies; et

qu'enfin il n'y avait plus de spectacle possible pour le peuple français que dans les longues trompes et sous les deux petites queues de ces deux poètes comiques d'une nouvelle espèce. Mon homme aurait long-temps parlé sur ce ton si j'avais voulu l'écouter plus long-temps; mais je me mefiai de cette plaisanterie française, et je rentrai dans ma dignité et dans mon repos. Je dois dire cependant que j'ai vu depuis les deux éléphans régner en maîtres et comme les deux plus grands poètes comiques de ce temps-là, sur les plus grands théâtres de l'Europe, et qu'ainsi, pour cette fois, notre Français ne plaisantait pas.

Voici maintenant mon histoire, et vous verrez, seigneur, si je vous ai trompé en vous disant qu'elle était étrange. Cette vente singulière venait de finir; déjà on avait emporté, dans leurs cages de fer, l'ours et la panthère; déjà le lion, ce roi des forêts, avait été chargé sur une charrette à bœufs; déjà plus d'un perroquet avait été bourré de chocolat par sa nouvelle propriétaire et l'éducation de plus d'un singe avait été commencée à coups de bâton, quand le propriétaire spolié de cette ménagerie, voyant que de tant de bêtes dévorantes il ne lui en restait pas une seule, même pour le dévorer, se précipita dans un certain recoin qui lui servait de chambre à coucher, et l'instant d'après il reparut portant dans ses bras deux petites filles de douze à quinze ans, couvertes de haillons et d'une apparence chétive et maladive.

L'homme déposa gravement ces deux enfans sur la cage que venait de quitter le commissaire-priseur, et se servant à lui-même de commissaire-priseur: — Messieurs, nous dit-il, vous êtes là une douzaine d'amateurs qui, je le vois, ne s'amusent pas aux bagatelles de la porte. Vous avez laissé passer, sans mettre aux enchères, le tigre, la hyène, le lion et le loup cervier, animaux vulgaires aujourd'hui, et dont toutes les foires de village sont abondamment pourvues. Mais voici quelque chose qu'on n'a jamais vu *ni entendu*; quelque chose facile à nourrir, facile à porter: quelque chose que les créanciers ne peuvent pas saisir et vendre à l'encan, comme un singe ou un tigre; quelque chose que je vous vends, messieurs, en toute confiance; une curiosité sans pareille, une merveille. Voyez plutôt! En même temps ce barbare arrachait violemment les haillons dont ces deux petites filles étaient couvertes!

Ce fut alors seulement que je m'aperçus que, par un jeu singulier de la nature, ces deux petites filles, timides enfans, ne faisaient qu'un seul et même enfant. Elles étaient unies par un certain prolongement du côté gauche, qu'on eût dit sortir du cœur. Figurez-vous deux petits enfans tout blancs, de petits membres grêles et fins, de petites mains bien faites, de jolis pieds bien mignons et sur chacun de ces petits visages, le coloris de la pudeur offensée. Pauvres petites créatures! elles n'avaient jamais entendu la voix d'un père! une chèvre les avait alla tées de son lait; elles n'avaient jamais été enfans, elles avaient commencé par être bêtes sauvages. Et tous ceux qui etaient là les regardaient, les palpaient, les retournaient, pour bien voir s'il n'y avait pas de supercherie, et si le maître de la ménagerie ne voulait pas attraper les acheteurs et leur vendre deux jolies petites filles de douze à quinze ans, au lieu d'un monstre affreux qu'il annonçait.

Monsieur, vous êtes jeune, et vous ne me paraissez guères avoir perdu de vue les tours de Notre-Dame, votre mont Taurus et votre mont Ararat; cependant vous méneriez pendant cinquante ans la vie d'un voyageur, que jamais vous ne rencontreriez des figures pareilles aux figures de ces dix ou douze hommes qui étaient là avec moi, dans cette ménagerie dévastée, marchandant ces deux petites chairs vivantes. Meneurs d'ours, qui auraient servi d'ours au besoin, ils regardaient, ils marchandaient, ils calculaient, et ils trouvaient que mi le écus cette marchandise-là, c'était bien cher, et que, pour ce prix-là, ils auraient eu un dromadaire ou un chameau, avec un singe sur la bosse du chameau et par-dessus le marché.

— Mais, mon cher Crocodille, disait l'un, pense donc que ton phénomène a déjà quinze ans bien comptés, et qu'il n'a pas grand temps à vivre, et qu'il est déja bien chétif et bien maigre. Tiens, regarde, il est déjà tout plein de fièvre, et il tremble de ses huit membres comme un chien qu'on va jeter à l'eau. Mille écus cela! je t'en donne cent écus si tu veux.

— Mais mon cher Crocodille, disait l'autre, moi qui te parle, je reviens de Paris où j'ai vu ton affaire, en plus petit, il est vrai. On allait voir cela de toutes parts. Mais un beau jour et quand ça faisait le plus d'argent, ça se mit à tourner de l'œil, et puis plus rien. Car vois-tu, ça meurt tout d'un coup et en même temps, et

alors ça n'est plus bon à rien, même à enfermer dans un bocal d'esprit de vin. Tu vois donc qu'il n'y a même pas de l'eau à boire avec ta machine!.... — Et voilà, monsieur, comment ils parlaient tous!

Moi alors prenant la parole : — Vous avez raison, dis je à l'Espagnol, d'être indigné. Pour moi, votre récit me touche d'autant plus, que j'ai vu languir et s'eteindre ainsi le plus doux et le plus charmant petit phénomène qu'on ait pu voir, depuis le phénomène dont parlait l'ami du vieux Crocodille. Elles avaient nom Rita-Christina. C'était bien le plus paisible enfant à deux têtes qui se pût embrasser sur un seul front! Elles avaient un si doux regard, et quand elles souriaient, il était si difficile de voir leur sourire! Tout Paris a été les voir et a baisé ces deux petites joues sous lesquelles le froid de la mort se faisait déjà sentir. Elles sont mortes en effet un matin, sans aucune raison de mourir. Rita a rendu la première sa petite portion d'ame et Christina a fait comme elle. Sur l'entrefaite est survenue la révolution de juillet, ce qui fait qu'on n'a plus parlé de *Rita-Christina.*

Une larme roula dans les yeux de mon nouvel ami.

— Ce que vous dites-là, reprit-il, m'a remué le cœur, mais permettez que je continue mon récit sans interruption, autrement je ne répondrais pas de le mener à bonne fin, tant j'ai de chagrins et de douleurs à raconter!

Je vous disais donc que j'écoutai jusqu'au bout la conversation de marchands de chair humaine, et cependant ces deux pauvres petites et misérables filles, toutes pâles et toutes violettes sous le vent de bise, sollicitaient du regard la permission de reprendre leurs humbles guenilles : leur supplice me fit mal ; je m'approchai de Crocodille :

— Quel est ton dernier prix, lui dis-je, pour ces deux enfans qui vont mourir de froid?

— Mon dernier prix? me dit-il, ces deux enfans! puisque ce sont deux enfans que monsieur achète, monsieur m'en donnera dix mille francs. Voila mon dernier prix! En même temps il empaquetait de nouveau ces deux petits enfans dans leurs haillons de chaque jour.

Que vous dirai-je? Les enfans furent à moi ; on me les vendit, on me les livra, je les emportai dans mon manteau, et chacun s'étonnait, à cette vente, que deux jumeaux en si triste état, se fussent vendus plus cher que le tigre et le lion.

Oh! monsieur, si vous saviez combien il y eut de joie dans mon cœur, lorsque, rentré chez moi, je me trouvai le père de ces deux petites créatures toutes tremblantes encore et qui me prenaient pour un nouveau maître! Elles avaient déjà changé cinq ou six fois de propriétaire, et à chaque propriétaire nouveau, elles avaient vu s'augmenter leurs misères. Déjà pour me complaire, les deux enfans se dressaient sur leurs jambes malades et chantaient en s'efforçant de sourire, mais les larmes dans les yeux, leur chanson la plus gaie. Pauvres petites! que de peines il me fallut pour leur faire comprendre qu'elles redevenaient tout simplement des petites filles comme toutes les filles des hommes, et que désormais elles n'auraient de sourire que pour sourire, de gaieté que quand elles seraient heureuses, et qu'elles auraient chaque jour, sans l'acheter par leurs chansons, le pain blanc et le lait chaud de chaque jour! En effet, elles étaient si dignes d'intérêt et de pitié! Figurez-vous deux petites ames asservies dans ces deux petits corps. Mon premier soin cependant fut de détendre ce pauvre corps. Je les fis mettre au bain tiède, et puis je les fis manger, et puis je les fis dormir. Peu à peu le sang revint à leur joue, la souplesse à leurs membres, la grace à leurs mouvemens, le sourire et l'incarnat à leurs lèvres; c'était plaisir de voir comment ces quatre beaux yeux séchés par les larmes, se remplissaient de nouveau de l'eau limpide et transparente de la perle; et en même temps leurs beaux cheveux se déroulaient mêlés ensemble, mais non pas confondus; on eût dit à les voir si blonds et si noirs, pêle-mêle, flottant tantôt sur une tête, tantôt sur l'autre, ce point unique du Rhône et de la Saône, dont les eaux vertes et jaunes, bien que réunies, conservent long-temps leur couleur. Tels étaient les progrès physiques de mes deux élèves, et en même temps que leurs corps se redressaient, s'élevaient leurs deux ames. Ces deux cœurs, humiliés si long-temps, renaissaient à l'espérance, ou plutôt pour la première fois, elles connaissaient l'espérance, et partant la charité. Ces deux ames s'embellissaient comme ces deux corps; l'intelligence reparaissait avec la santé sur ces deux jolies figures épanouies. Elles étaient libres enfin, elles étaient heureuses enfin, elles avaient enfin l'air, la terre, le ciel, les eaux, le gazon, le soleil pour leur corps; et pour leur ame la prière, l'aumône, les lointains désirs, l'amitié, la reconnaissance,

l'amour de leurs semblables, la douce pitié, en un mot, ici-bas et là-haut, sur la terre et dans le ciel, dans le présent et dans l'avenir, mes enfans étaient redevenus deux enfans.

Comprenez-vous, monsieur, comprenez-vous bien quels furent mes transports, quand je me fus ainsi donné ces deux ames et ces deux cœurs, à moi orphelin, à moi pauvre savant de dix-sept ans qui n'avais jamais connu ni mon père, ni ma mère? Après leur avoir rendu la vie et l'intelligence, je voulus leur donner un nom. J'étais leur sauveur, je voulus être leur parrain. Les eaux du baptême coulent à flots pour tous les enfans de ce monde; la rosée du matin et la rosée du soir, la rose qui se penche et le lis dont le calice est plein, le fleuve qui gronde et le petit ruisseau qui murmure, la coquille du rivage et la vaste mer, la pluie du ciel au printemps et les ouragans de l'hiver, tout ce qui est flots, murmure, vague, ondée, rosée, tout cela, c'est le baptême pour les petits enfans. Mais je vous ai dit que jusqu'à présent, mes enfans adorés n'avaient été qu'un monstre, elles avaient été élevées comme on élève les monstres; on ne leur avait jamais parlé ni du ciel, ni de Dieu qui est là-haut, ni de son fils qui est mort sur la croix pour tous les hommes, et qui, par sa mort, a sauvé même les monstres. Aussi quelle fut leur joie quand elles entendirent parler de ces lois qui sauvent et de ce baptême qui anoblit l'homme, et quand le vieux prêtre leur eut appris toute l'histoire de la croix, et quand enfin l'église s'ouvrit pour elles, pour elles autrefois la risée du peuple, l'amusement des oisifs, la terreur des petits enfans, malheureux phénomène étalé tout nu dans toutes les foires comme un mensonge de la nature. L'église pour elles, elles qui n'avaient jamais pensé que les hommes avaient une ame, et qu'elles étaient filles des hommes! l'église à ces deux ames! Et voici maintenant, que moi profane, je leur donnais la croyance chrétienne comme je leur avais donné leur premier morceau de pain sans larmes, et leur premier sourire sans douleur!

Je suis Espagnol, monsieur, et vous me pardonnerez sans peine de me souvenir dans ses moindres détails de ce touchant baptême. Mes deux pupilles étaient libres depuis un an déjà! Leur double convalescence avait été longue, convalescence de l'ame et du corps; de quelles misères et de quelles ténèbres il avait fallu les tirer! Mais

enfin l'intelligence et la santé avaient pris le dessus. Elles étaient enfin deux jolies jeunes filles de seize ans, si semblables, et en même temps, si différentes l'une de l'autre, qu'il est impossible de vous le dire. Grace à mes soins, et grace à leur ame aimante, partout autour d'elles, elles ne trouvaient que des témoignages d'amitié et d'intérêt. Elles étaient si bonnes et si belles, que chacun les aimait et les trouvait belles. Plus tard, je vous dirai comme elles étaient belles. Ce jour-là c'étaient deux saintes. L'autel était paré, l'église brillait de mille joyeux rayons du soleil qui retombaient dans le sanctuaire avec les sons de la cloche, brisés par les arceaux gothiques; une foule pieuse et émue remplissait la vaste enceinte. Mes deux anges entrèrent dans l'église, timides et tremblantes, mais bien heureuses. Elle se tenaient par le bras; le bras de l'une placé sous la taille de l'autre. Un seul voile couvrait ces deux têtes charmantes. Elles s'approchèrent ainsi du vaisseau de marbre où devaient se pencher leurs chastes fronts. C'est là que je devais leur donner un nom chrétien, un nom fait pour elles. Je leur donnai les deux noms de ma mère, Anna et Louise; les deux plus beaux noms de ce monde, à ces saintes filles toutes blanches, tout émues, ainsi agenouillées sous la main de ce vieux prêtre, et renonçant d'une voix tremblante à ces pompes, à ces vanités et à ces œuvres d'un monde qu'elles ne connaissaient pas!

A dater de ce jour, mes deux enfans furent tout-à-fait deux élégantes jeunes filles, vives et timides, passionnées et tremblantes, aussi prêtes à la gaieté qu'à la tristesse, charmantes toutes deux, et si bonnes, et si douces, et si dévouées! Rien ne restait plus du monstre de l'an passé enfermé dans sa cage de bois. Il est vrai qu'elles marchaient du même pas, et qu'elles riaient du même sourire, et que leur prière était la même prière, et que leur sommeil était le même sommeil, comme aussi leur réveil était le même réveil; mais quoi? où était la merveille? C'étaient deux sœurs jumelles qui s'aimaient et qui ne pouvaient se séparer. L'idée même de la séparation ne leur était pas venue, tant elles étaient poussées par la même volonté, animées du même désir, heureuses du même bonheur! Laissons-les donc ensemble, ne les séparons pas, et laissons-les marcher dans la vie comme elles y sont entrées, bras dessus bras dessous, ame sur ame, cœur sur cœur.

Vous dire combien chaque jour je m'attachai de plus en plus à mes deux orphelines, c'est impossible, monsieur, même à présent que je comprends en leur absence tout l'amour que je leur portais. Jamais un père n'a aimé son enfant, jamais un frère n'a aimé sa sœur unique, jamais un amant n'a aimé sa maîtresse, comme j'aimais Anna et Louise. Je les aimais chacune d'elles comme deux enfans également adorés; je les aimais toutes les deux comme on aime un enfant unique dont la mère est morte à vingt-cinq ans. Il me semblait souvent que j'étais plus que leur père, il me semblait que j'étais leur mère. Je les regardais grandir, je les écoutais grandir. J'assistais au développement successif de tant de graces, et notez bien que c'était pour moi un progrès d'autant plus facile à signaler, que ce progrès était double. Pendant que mon regard enchanté se reposait sur Anna, Louise s'embellissait d'une beauté nouvelle; pendant que je regardais Louise, Anna prenait une grace de plus; lutte charmante de ces deux printemps fleuris qui marchaient d'un pas égal. Figurez-vous deux belles roses du mois de mai, attachées à la même tige, écloses sous le même souffle, douées du même parfum et cachées dans le même feuillage! Seulement l'une est blanche et l'autre est rose; mais l'une est d'un incarnat si doux et l'autre d'un rose si tendre, qu'il est impossible de leur assigner du premier regard, à chacune leur couleur.

Elles, de leur côté, me payaient ma tendresse par mille tendresses. Elles me reconnaissaient à ma voix quand j'étais loin, et à mon pas quand je venais. Ma joie était leur joie, ma tristesse était leur tristesse. Elles m'aimaient, non pas parce que j'étais le premier être qu'elles avaient aimé, elles m'aimaient parce que c'était moi qui avais donné le premier éveil à leur pensée, à leur intelligence, à leur volonté; jeunes esprits que j'avais tenus à la lisière, et qui, maintenant qu'ils avaient pris leur volée, revenaient sans cesse à leur point de départ.

Où avaient-elles pris cependant toutes ces notions si simples et si nettes du bien et du mal, du vice et de la vertu, dont tout d'un coup je les vis parées? Qui leur avait appris à avoir tant d'admiration pour ce qui était noble et beau, et tant d'horreur pour tout ce qui était infâme? D'où leur venaient, je vous prie, toutes ces vertus acquises, que relevaient en elles tant de graces et tant de beautés

naturelles? C'était Dieu qui avait fait tout cela! Grace à Dieu, ces deux jeunes regards, sortis si brusquement de l'ignorance et des ténèbres, n'avaient pas été éblouis et confondus par la lumière et par la vérité.

Nous vivions ainsi tous les trois depuis deux ans dans une vieille petite ville normande, tout entiers à nos progrès de chaque jour. Depuis le premier instant de notre bonheur à tous trois, pas un nuage ne s'était élevé dans ce petit coin bleu du ciel bleu que nous nous étions creusé sous le ciel. Tout le temps que nous avions passé l'un sans l'autre, mes deux enfans et moi, nous paraissait un rêve. Je le croyais, je l'espérais du moins, quand un évènement imprévu vint déranger cette existence nouvelle, ce bonheur que nous goûtions, et troubler pour long-temps, dans ces deux jeunes ames, la sécurité et le repos.

C'était un jour d'automne, mais une belle et douce journée. Jamais mes deux enfans n'avaient été plus heureux et plus tranquilles. Tout le jour Anna avait agacé Louise, Louise avait agacé Anna tout le jour. Et c'étaient des gaietés! et c'étaient des joies! et c'étaient des éclats de rire! Elles allaient, elles venaient, elles se jouaient sur le gazon, elles sautaient à pieds joints les petits ruisseaux qui serpentaient en murmurant sous les grands pommiers chargés de fruits; elles se défiaient à la course, les deux espiègles, ou bien elles couraient après moi, et j'étais le but de cette course toute vive, tout animée, haletante! Puis, quand elles eurent bien joué, la faim les prit, et chacun se plaça à notre petite table, bien garnie, et les voilà qui se servent l'une l'autre; Anna portait les fruits à la bouche de Louise, Louise portait la jatte pleine de lait aux lèvres d'Anna. Et alors elles buvaient ensemble, et c'était merveille de voir ces quatre petites lèvres roses doucement agitées, et ces deux petits cous tout blancs comme ceux du cygne à moitié tendus, et ces deux gorges naissantes qui battaient à l'unisson. Oh! qu'elles étaient charmantes vues ainsi! Helas! hélas! qu'êtes-vous devenues, mes deux amours, mon seul amour?

Je ne vous ai pas dit que la salle à manger de notre maison était située au rez-de-chaussée, entre la rue et le jardin. La fenêtre qui donnait sur la rue était plus souvent fermée qu'ouverte; ce jour là elle était ouverte. Le dîner avait été aussi gai que le reste du

jour et le repas touchait à sa fin, quand un bruit inaccoutumé dans la rue nous fit lever de table tous les trois; et mes chers enfans curieux, de se mettre aussitôt à l'étroite fenêtre! Moi j'étais derrière eux, et comme eux je regardais je ne sais quel bateleur ambulant qui faisait faire mille tours de force et d'adresse à un malheureux chien caniche bien misérablement habillé d'un surtout de velours.

Ce chien sautait, se démenait, donnait la patte, traversait un cerceau, devinait les objets perdus; mais la pauvre bête faisait son métier de chien savant, d'un air si humilié et si triste, qu'on ne pouvait s'empêcher de le plaindre. Sous les sales oripeaux dont il était affublé, on devinait encore le noble animal plutôt fait pour être l'ami de son maître que son esclave, et qui n'avait rien dans le cœur des mœurs du bateleur. Il faisait toutes ses courbettes noblement et comme à regret. Évidemment ce n'était pas la faim qui le faisait danser ainsi. Il serait plutôt mort de faim que de gagner son pain en amusant la foule, le noble animal; mais peut-être avait-il pitié de son maître, et dansait-il ainsi par charité. Voilà ce qui se passait dans mon ame, et peut-être aussi dans l'ame de Louise et d'Anna; je le croyais du moins, tant elles étaient immobiles, tant elles paraissaient attentives; c'est à peine si je les sentais respirer.

Quand le malheureux chien eut fini tous ses tours, son maître, prenant d'une main l'horrible chapeau qui couvrait sa tête, fit sa tournée au milieu de l'assemblée qui l'entourait. C'étaient plusieurs paysans grands et petits, aussi pauvres que le chien Médor, et qui n'avaient rien à donner au maître, ni même au chien. Ce fut donc bien vainement que le maître de Médor présenta son chapeau à la ronde dans ce cercle de paysans, il ne ramassa pas de quoi acheter un verre de cidre. Mais cet homme nous avait vus à notre fenêtre étroite et basse, et en lui-même il savait déjà qui paierait la tournée de Médor. Il s'avança donc hardiment vers nous, son chapeau à la main : — *Donnez quelque chose, s'il vous plaît ! mon bon monsieur et mes belles dames* ! En même temps, il jetait sur nous cet œil fauve, terne et louche, qui faisait peur même à son chien Médor.

Non, je vivrais mille ans que jamais je n'oublierai l'effet de ce féroce regard! un regard sans pitié et sans intelligence; une fascination maladive qui pesa sur mes deux filles, comme on dit que

l'œil du serpent pèse sur la timide alouette qui descend de l'arbre dans la gueule du reptile, en jetant un cri plaintif. Cet homme était hideux. Il y a des laideurs plus puissantes, plus irrésistibles que la beauté. On a vu des louves enragées s'arrêter épouvantées par un de ces regards de bête féroce que nulle parole ne saurait rendre. On a vu aussi des agneaux mourir, et ce n'est pas sans raison que Virgile a dit quelque part :

> Nescio quis oculus teneros mihi fascinat agnos!
> *Quel est le mauvais œil qui tue les nouveau-nés de mes brebis?*

Et pendant que nous étions tous les trois consternés, arrêtés, fascinés par le regard de cet homme, lui, son chapeau à la main, nous répétait toujours : — *Quelque chose, s'il vous plaît, mon bon monsieur et mes belles demoiselles! quelque chose, s'il vous plaît!*

En cet instant, j'aurais donné tout au monde pour être débarrassé de cet homme, et j'en voulais à Anna de lui faire attendre si long-temps son aumône. En effet, c'étaient mes deux filles qui étaient chargées de la bourse commune. Il me semblait qu'une aumône tombée de leur main et de leur sourire doublait de valeur; jamais leur pitié compatissante n'avait fait attendre un malheureux si long-temps. J'attendais donc qu'elles vinssent à mon secours en me débarrassant de cet homme; mais, je vous le répète, elles étaient immobiles, elles se pressaient de toute leur force l'une contre l'autre; elles n'avaient jamais paru, même à mes yeux, plus qu'à présent, n'être en effet qu'une seule et même belle personne de seize ans.

Déjà l'homme perdait patience. — *Mon bon monsieur, mes belles dames!* Il disait cela d'un ton plus impératif. Plus il élevait la voix, et plus son chien était humble et baissé. A la fin je jetai une pièce de monnaie dans le chapeau troué, et il est heureux que cet argent se soit trouvé sous ma main, je n'aurais jamais consenti à tourner la tête pour le prendre, et à laisser un instant, une seconde, mes deux enfans, seules et sans protection, sous le regard de cet homme.

Quand il eut ma pièce de monnaie, il remit son chapeau sur sa tête, puis donnant un grand coup de pied à son chien : — Ici, Médor! et du même pas, il alla chercher un cabaret; Médor le suivit

en tremblant, non sans jeter sur nous un long regard de misère qui voulait dire : — *et moi?*

Alors, alors, aussitôt j'étends les bras et je reçois dans mes bras, pâles, immobiles, évanouies, mourantes, mortes, qui sait? Anna et Louise. Deux meurtres! L'épouvante avait glacé ce cœur trop faible pour résister à ces deux terreurs. Que faire? que devenir? qui va leur rendre la vie? O mes enfans! mes enfans! mes enfans si heureux tout-à-l'heure! Parlez-moi? où êtes-vous? Louise, Anna? Enfans! enfans! Je suis seul avec vous; il n'y a plus personne! L'homme est parti! et en même temps nos trois domestiques d'accourir : — l'un était vieux et disait : *Ce n'est rien*; l'autre était jeune et il pleurait. — Quant à mon domestique espagnol, il murmurait entre ses dents : — *C'est le diable, c'est le diable, deux personnes en un seul corps!* Et cependant elles restaient là immobiles et comme mortes, dans mes bras!

A la fin la douleur me fit songer que si j'en sauvais une je les sauverais toutes deux. Je m'approchai alors de Louise, et je réchauffai ses mains dans mes mains, son visage sur mon visage, et peu à peu la couleur revenait aux joues d'Anna, peu à peu Anna ouvrit les yeux; puis elle parla, puis elle regarda sa sœur qui n'avait pas encore donné signe de vie, et tout d'un coup Anna s'écria avec un accent indéfinissable : — *Crocodille! Crocodille!* A ce cri Louise relève la tête, et se jetant dans les bras d'Anna, elle s'écria : — *Crocodille! Crocodille!* Oh! que d'épouvante dans leurs regards! Oh! que d'énergie dans leurs embrassemens! Oh! que de terreurs dans tous leurs traits! car d'un coup d'œil elles avaient reconnu cet homme qui les avait achetées comme un chien curieux, qui les avait revendues comme un chien malade, qui les avait remplacées par un chien savant! *Crocodille! Crocodille!* Le nom de cet homme, ce nom que j'avais oublié comme son visage, leur était revenu en mémoire, et avec ce nom toute leur enfance misérable! toutes les humiliations, toutes les faims, tous les châtimens de leur quinzième année! O malheur! le regard de cet homme avait détruit tout le bonheur qui s'était posé sur ces deux petites têtes si long-temps courbées sous un joug infâme. *Crocodille! Crocodille!* c'est-à-dire la faim, la foule, la misère, les coups, les médecins qui viennent et qui voudraient voir des ca-

davres, les curieux qui vous interrogent et qui vous palpent des pieds à la tête; *Crocodille! Crocodille!* c'est-à-dire toute la vie passée sous une tente entre un ours et une panthère, sans prier Dieu, sans voir le ciel, sans aimer les hommes, sans avoir ses semblables en ce monde, c'est-à-dire mille fois plus à plaindre que l'ours et la panthère, hélas!

Vous trouverez peut-être que je m'arrête bien long-temps sur cet accident de notre vie, mais cet accident léger en apparence eut cependant une grande influence sur toute notre vie. Depuis ce jour, le féroce regard de cet homme que mes deux enfans avaient oublié, n'a plus cessé de peser sur leur destinée comme un joug de plomb. Elles l'ont revu dans leurs rêves; elles l'ont retrouvé la nuit et le jour. Il a brûlé leur ame et leur cœur. Que de fois, au milieu d'un accès de gaieté, elles se sont arrêtées dans un éclat de rire commencé! Que de fois je les ai vues verser des larmes soudaines! A force de rappeler leurs souvenirs, elles en vinrent à croire que cet homme, qui les avait achetées et vendues à prix d'argent, avait conservé sur elles une puissance sans bornes et qu'il avait le droit de les reprendre partout où il les retrouverait; et que, en un mot, elles étaient *son monstre* comme son chien était son chien. Ainsi je vis contrariés par cette rencontre fatale tant d'heureux efforts pour les rendre à la dignité de la nature humaine, le seul sentiment humain que la misère avait effacé de ce noble cœur!

Vous dire combien de temps elles furent malades, et quelle bizarre maladie! il m'est impossible de vous le dire. Il fallut tout mon dévouement à cette double vie, et toute mon ignorance médicale, pour les sauver. D'abord la fièvre les prit, et, par un phénomène qui s'est souvent renouvelé depuis, quand Anna était malade, Louise avait le délire; et plus d'une fois pour calmer Louise, il fallut secourir Anna. Quand la fièvre les eut quittées l'une et l'autre, et quelle fièvre! une fièvre tierce qui revenait pour chacune d'elles deux fois tous les trois jours, une grande langueur s'empara des deux sœurs et les laissa bien long-temps encore aux portes du tombeau. Cette fois ce fut leur union qui les sauva; car l'une et l'autre voulait mourir, mais chacune d'elles voulait la vie de sa sœur. Ainsi chacune d'elles, tout en s'oubliant soi-même, veilla

avec tant de soin sur la santé de sa compagne, que toutes les deux elles revinrent à la vie en même temps. Et comme Louise regardait Anna! Et comme Anna regardait Louise! Chacune d'elles avait sauvé l'autre! Et ensuite comme elles me regardaient toutes deux, moi qui les avais sauvées toutes les deux, deux fois!

Moi, peut-être, je gagnai à ce changement quelque chose dans leur tendresse. Avant de s'être rendu compte des misères de leur vie passée, avant d'avoir retrouvé dans leur mémoire le nom de *Crocodille*, elles m'aimaient comme un frère; depuis ce jour elles m'aimèrent comme leur sauveur. Elles virent en moi je ne sais quelle puissance supérieure qui les avait arrachées à leur mauvais génie, comme cela se dit dans les contes de fées; et dès lors je fus pour elles un gardien, un défenseur, une sentinelle vigilante; je fus pour elles la loi vivante, car elles s'étaient remises à douter que les lois humaines fussent faites pour elles. Et de fait, comment auraient-elles pu croire à une loi qui, par une exception sanglante, par une ironie misérable, avait souffert qu'elles fussent achetées et vendues et étalées devant le public comme la plus vile des marchandises, elles qui avaient droit à la protection de la loi comme la plus pauvre créature de ce monde, et dont l'ame était faite doublement à l'image de Dieu?

Comme je vis qu'elles étaient obsédées par ces idées funestes, je résolus de les rendre, par tous les moyens possibles, à la sécurité qu'elles avaient perdue. Je résolus en premier lieu de les transporter dans une solitude plus riante et sous une température plus molle et plus douce; car, bien qu'elles fussent deux enfans d'un pays froid, leur santé délicate appelait le soleil. Donc je les transportai dans le seul pays où le soleil soit doux et tiède, où le vent soit frais et chaud, où le nuage soit transparent comme la lumière, où le printemps soit éternel. L'Italie me parut, en ce monde, le seul paradis qui fût digne de mes deux anges; un paradis ignoré, tranquille, heureux. L'Espagne, il est vrai, m'offrait bien aussi ses doux abris et son beau ciel, et ses orangers en fleurs; mais le ciel de l'Espagne est brûlant, mais l'Espagne était encore en ce temps-là une terre de superstition et de terreurs. On se fût inquiété, au-delà des Pyrénées, de mes deux enfans, beaucoup plus que je ne l'aurais voulu. Au-delà des Alpes, on y fit à peine attention. Par-

lez-moi, pour être libre, d'un pays esclave du saint Père! Or, il nous fallait du repos, du soleil et de la liberté, pour vivre encore quelques beaux jours de plus tous les trois!

Nous voilà donc en chemin encore une fois. Adieu le nord! adieu à ces tristes villes à moitié françaises, par le doute sinon par l'esprit, où tout est soupçon et moquerie, adieu! Nous allons tous les trois dans le pays du soleil.

Ici don Martin, prenant sa tete à deux mains, garda le silence et se mit à reflechir profondément.

Après quoi, il releva la tête, tout-à-fait remis de son émotion :

— Où donc en suis-je resté de mon récit? me dit-il.

—Vous en étiez, lui dis-je à cette partie de votre histoire que vous disiez le plus remplie d'intérêt et d'émotion, à savoir votre voyage et votre séjour en Italie, et j'avoue que vraiment je me sens intéressé au plus haut point, et que cette histoire, qui m'a paru d'abord très vraisemblable, m'intéresse à présent comme une de ces histoires sans issue dans lesquelles se perdent les plus grands romanciers de notre âge, faute d'un dénouement tant soit peu naturel.

— Hélas! reprit don Martin Scribler, plût à Dieu que mon histoire fût en effet une histoire sans dénouement! Quoi qu'il en soit, nous passâmes les Alpes, Anna, Louise et moi, tous les trois dans le même manteau, ce manteau que voici à mes pieds, et il n'y a pas au monde de parole assez poétique pour vous dire tous les charmes de ce voyage. Le mouvement, le grand air, les hautes montagnes, les précipices qu'il faut cotoyer, les glaces éternelles, ce frileux sentier de neige qu'il faut parcourir avant d'arriver sur la première fleur d'Italie; ce furent là de vives et toutes puissantes émotions pour mes deux filles. Songez donc que les pauvres enfans venaient de naître à peine! Songez donc qu'elles venaient du nord! Songez donc que toute leur vie, elles l'avaient passée dans une cage de bois, espèce de prison ambulante sans jour et sans air; car en leur qualité de phénomène, il leur était défendu de voir les hommes et d'en être vues! Songez donc que leur première liberté avait été une surprise, et qu'il leur avait fallu bien du temps pour s'habituer à la vie de tout le monde. Et maintenant, chose étrange pour elles! elles passaient de la vie de tout le monde à la vie exceptionnelle. Les voilà à présent qui passaient sous d'autres

cieux, qui gagnaient une autre terre et un autre soleil! Leur enchantement fut immense, leurs transports ne sauraient se décrire. Elles oublièrent encore une fois leur misère passée, et elles purent de nouveau s'endormir le soir sans revoir Crocodille dans leurs rêves! Mais que devinrent-elles, juste ciel! quand enfin, après avoir gravi bien long-temps, il leur fallut descendre le versant opposé du mont Saint-Bernard? En ce moment elles entraient dans le printemps de l'Italie; en ce moment elles quittaient le nord pour le midi, les glaces pour les fleurs, le nuage pour le soleil; elles quittaient ce monde où elles avaient été vendues et marchandées comme des bêtes fauves, pour un monde qui allait les recevoir comme des filles chéries, comme deux belles chrétiennes de seize ans. D'abord leur admiration fut muette; leurs transports s'exhalèrent dans une prière silencieuse; puis enfin, n'en pouvant plus, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en s'écriant : *L'Italie! l'Italie! Italiam! Italiam!* comme dit Virgile; mais je doute, monsieur, que jamais Virgile ait entendu dans son ame ce cri retentir, comme je l'entendis prononcer par Louise et par Anna.

Que vous dirai-je? Il leur fallut long-temps admirer en silence, s'étonner par des larmes, prier tout haut et remercier le ciel d'être si clair, le fleuve d'être si limpide, l'air d'être si doux, les jours d'être si purs, la nuit d'être si belle et si suave, les étoiles de briller de ce vif éclat. Sois béni, mon Dieu; car grace à ton Italie que tu as faite, l'Italie ton bel ouvrage, ta perle tombée dans les mondes, mes deux anges ont été heureux un jour.

Oui, ce fut là un beau moment dans ma vie, une belle heure dans mon éternité! Je cherchai et je trouvai non loin de Florence un de ces rians petits coins de terre, dont Horace a dit quelque part : *Mihi præter omnes angulus ridet*, charmante expression qu'on ne peut bien comprendre que lorsqu'on les a vus et touchés, ces rians petits coins de terre, qui sont autant d'Eden. Figurez-vous donc une petite maison très simple et tout en marbre, caprice du XVIᵉ siècle, long-temps oublié dans le désert d'orangers et de verdure dont cette maison fait l'ornement. Un grand parc l'entourait de ses allées sinueuses, mystérieux petits sentiers qui vont sans cesse, dans leur course infatigable, se pliant et se repliant l'un sur l'autre. Figurez-vous aussi mes deux enfans cachés dans ces

grands bois épais qui les abritent de leur ombre contre tout regard profane. Là point de bruit, si ce n'est l'oiseau qui chante et le flot qui murmure; point d'étranger, sinon le paysan italien qui revient du travail, ou la jeune femme de Florence qui porte son enfant à la mamelle. Là tout était murmure, silence, repos, sommeil, faciles repas, courses enivrantes sur un tapis de gazons, sous les arbres en fleurs.

Quand elles se furent bien emparées de leur Italie, quand elles l'eurent bien touchée de l'ame, du regard et du cœur, Anna et Louise, cette fois plus calmes, songèrent à cultiver ce noble esprit qu'elles avaient reçu du ciel, et qui était resté profondément endormi, tant que leur corps était resté dans son profond sommeil. A chaque pas qu'elles faisaient dans le parc, les nobles filles, leur esprit faisait un progrès nouveau; et vous jugerez de ma surprise, quand un matin je les vis toutes les deux, assises dans le petit salon du jardin, qui se livraient à l'étude des beaux-arts, tant est puissante l'influence de l'Italie!

Mais pour vous donner, monsieur, une juste idée de ce travail tout nouveau de deux intelligences si nouvelles, il est nécessaire que je vous fasse encore une fois le portrait de mes deux filles, car j'imagine que je vous l'ai déjà fait bien souvent. Vous savez déjà qu'Anna était blonde, et que Louise, qui était l'aînée, l'aînée d'une heure, avait au contraire les cheveux aussi noirs que ses yeux étaient noirs. Anna était l'enfant des deux sœurs, Louise était la femme faite; Anna était le caprice de cette ame, Louise en était la volonté; Anna avait pour elle les larmes et le sourire, Louise avait le regard et la puissance; Anna c'était le désir, Louise c'était la passion; Anna vivait dans le présent, Louise vivait dans l'avenir. Bonnes et simples toutes deux, mais d'une bonté et d'une simplicité bien différentes, la bonté d'un enfant et la bonté d'une jeune fille. Anna était toute rose, et toute bouclée, et toute joyeuse; les cheveux de sa sœur encadraient d'une façon presque sévère le bel ovale de cette noble tête; mais cependant ses yeux étaient si doux, que souvent on prenait son regard pour le regard d'Anna. Les voyez-vous ainsi mêlées, ainsi entrelacées, ainsi se parlant l'une et l'autre, Anna rieuse, Louise sérieuse; Anna jetant de temps à autre son joli petit cri dans les notes plus graves de sa sœur? Voyez-vous

Anna penchant sa tête mignonne sur les belles épaules de sa sœur, et sa sœur appuyant son beau col sur la gorge naissante d'Anna? Voyez-vous ces regards qui se mêlent, ces sourires qui se confondent; ces attitudes si variées; l'une qui marche, l'autre qui court; Louise qui emporte Anna comme une mère un enfant; Anna qui rit et qui joue, Louise qui rêve et qui pense; et à la fin du jour, toutes les deux à genoux, leurs deux têtes penchées sous le même rayon de la lune, et sous la même pensée de Dieu?

Eh bien! les mêmes différences qui se trouvaient dans ces deux belles personnes, se remarquaient dans ces deux nobles esprits. Chose étrange! ces deux sœurs jumelles ainsi réunies par le même cœur, ainsi attachées l'une à l'autre par un lien que la mort seule pouvait briser, elles offraient cependant mille nuances différentes dans leur esprit comme dans leur image. Plus d'une fois, les voyant ainsi si peu semblables l'une à l'autre et en même temps si semblables l'une à l'autre, je me suis mis à penser que j'avais là devant moi le génie du midi attaché au génie du nord par quelque volonté suprême venue d'en haut. En effet, dans leurs passions poétiques, Anna et Louise ne se rencontraient jamais sur le même terrain, non plus que dans la même admiration. Anna s'habitua de bonne heure aux douces passions, aux histoires élégantes, aux vers des grands poètes qui ont subi l'influence des grandes sociétés et des grands rois; Louise, au contraire, chérissait de préférence les époques de révolutions, les innovations littéraires, les témérités et les hardiesses de tout âge. Pendant que la folle Anna récitait en chantant à demi les strophes scintillantes de l'Arioste, Louise déclamait à haute voix les vers de Dante, son poète; pendant qu'Anna avec son sourire moqueur récitait quelque scène plaisante de Molière, Louise, l'œil en larmes, répétait le monologue d'Hamlet ou les imprécations du roi Lear: Louise appartenait à Shakspeare; Anna savait par cœur les douces et philosophiques causeries de La Fontaine, Louise s'était éprise pour les enseignemens de Goëthe. Chacune ainsi marchait de son côté: celle-ci descendant doucement la pente facile de la philosophie la plus douce; celle-là gravissant en tout courage les sombres hauteurs de la misanthropie humaine; l'une tendait ses deux mains à la douce gaieté, l'autre marchait tout droit à la douleur; Anna en voulait aux joies innocentes des hommes, Louise preférait

à ces joies innocentes les terreurs innocentes, mais les terreurs sans relâche. Comme aussi avaient-elles chacune son parti distinct dans l'histoire. Anna choisissait de préférence les bons rois, Louise fléchissait le genou devant les héros; Anna vivait avec les peuples, Louise vivait avec les monarques; Anna pleurait sur les malheurs de la guerre, Louise ne voyait dans la guerre que la victoire. Je vous le dis, monsieur, c'était un grand spectacle d'assister à la lutte de ces deux intelligences unies qui allaient au même but par des sentiers si divers. Je vous le dis, monsieur, c'était là un moment solennel, quand cette ame unique se divisait ainsi en deux parts pour applaudir en même temps tant de choses si diverses, tant de professions si contraires : — la paix et la gloire, — le pâtre et le soldat, — le peuple et le monarque, — la joie et la douleur. — Hélas! je les entends encore! j'entends encore la petite voix enfantine d'Anna réciter, en les chantant à demi, comme fait le gondolier de Venise dans les lagunes, les strophes scintillantes et sautillantes de l'Arioste, pendant que sa sœur se récite à elle-même le chant le plus terrible de *la Divine Comédie*. Sublime mélange de deux chefs-d'œuvre! Ici des paladins qui enlèvent de belles dames, des fées qui se jouent entre les fleurs, des amours qui chevauchent sur un rayon de soleil, des lis tout ouverts à la rosée du ciel, des murmures et des éclats de rire sans fin et sans cesse, des femmes et des guerriers, des clairons et des flûtes, de la soie et de l'or, du velours et de l'acier, de la gloire et des amours; et en même temps écoutez ce grand bruit de passions qui bouillonnent, ces colères qui fomentent! c'est le torrent de Dante qui se précipite à larges flots dans son lit d'airain, pendant que le petit ruisseau de l'Arioste s'enfuit en murmurant à travers les cailloux dorés de son rivage; ici l'enfer, Ugolin qui mange une tête et le féroce Gibelin sortant tout sanglant des ruines de sa patrie, et écrivant sur ces ruines ce qui est écrit, et en lettres de feu, sur la porte du véritable enfer: *Laissez là l'espérance, vous qui entrez!*

Même dans le ciel, vous n'entendrez jamais rien qui ressemble à ce double et poétique murmure des deux sœurs, à cette double inspiration. Elles se récitaient, il est vrai, à elles-mêmes les plus beaux vers de leur poésie; mais tout emportées qu'elles fussent l'une et l'autre sur les ailes de la poésie de leur choix, jamais elles

ne se séparaient tellement qu'Anna ne ressentît quelque chose de la tristesse poétique de Louise, que Louise ne ressentît quelque chose de la douce gaieté d'Anna. Elles allaient ainsi tant qu'elles pouvaient aller, chacune du côté de sa poésie et de son inspiration; mais enfin il arrivait toujours un moment où c'était Dante qui triomphait d'Arioste, à moins que l'Arioste ne triomphât de Dante; il arrivait toujours un moment où le Midi l'emportait sur le Nord, Louise sur Anna, les larmes sur le rire, à moins qu'Anna ne l'emportât sur Louise, c'est-à-dire la joie sur la douleur; et alors adieu la poésie! adieu les passions opposées! Les deux sœurs redevenaient tout simplement les deux sœurs; les larmes de Louise venaient mouiller le sourire d'Anna, ou bien le sourire d'Anna arrêtait les larmes de Louise; *sourire mouillé*, dit Homère; et elles restaient dans les bras l'une de l'autre, ravies, émues, suffoquées, attendant que leur pauvre cœur se calmât.

Et à ce propos je me rappelle que je leur fis lire un jour notre chef-d'œuvre, *Don Quichotte*, le chef-d'œuvre de la gaieté humaine. Si souvent elles m'avaient entendu parler avec l'admiration du respect de ce grand livre, l'honneur impérissable de l'Espagne, que ce fut une fête pour elles d'aller s'asseoir à l'ombre d'un vieux hêtre touffu comme celui de Virgile; et alors elles se mirent à lire en même temps cette touchante et spirituelle histoire de la vieille chevalerie et des mœurs modernes. A mesure qu'elles lisaient, je les observais de loin, et bientôt je retrouvai mes deux caractères si diversement passionnés à propos de notre héros. Anna, la folâtre, riait tout haut, à gorge déployée, des burlesques aventures du chevalier de la Manche; Louise, plus pensive que jamais, prenait en pitié ce noble héros qui devenait un jouet d'enfant; et plus la gaieté d'Anna était vive, plus la tristesse de Louise était profonde. Singulier poème qui peut être admiré ainsi de deux points de vue bien différens. Anna, mon enfant, ne voyait dans don Quichotte que le bourgeois qui se fait armer chevalier, Louise ne voyait, elle, que le noble chevalier devenu forcément un bourgeois; Anna se faisait complaisamment l'amie intime de la nièce du curé, et elle aidait bien volontiers sa nouvelle amie à jeter au feu ces grands diables de livres si remplis d'enchanteurs et de coups d'épée; Louise, ambitieuse pour la première fois de sa vie, aurait voulu

être en effet la grande dame, la reine du Toboso, pour parer le chevalier de ses couleurs, pour accepter avec un sourire et pour le payer avec un baiser de ses lèvres, son tribut quotidien d'orphelins vengés, de veuves défendues, de malandrins mis aux fers, de captifs délivrés. Anna riait au spectacle de ce terrible duel entre don Quichotte et le moulin à vent, Louise se prenait d'une belle passion pour cette lutte inégale dans laquelle le bon chevalier plus hardi que Duguesclin était sûr de succomber. Et c'est ainsi qu'elles accueillirent toute cette histoire, celle-ci en riant jusqu'aux larmes, celle-là en admirant jusqu'aux larmes; c'est ainsi qu'elles parcoururent en même temps toutes les grandes routes, toutes les hautes montagnes; hôtelleries, bouchons à bière, grandes maisons seigneuriales de ce poème. Rien ne leur échappa de ces aventures, comtes et muletiers, belles dames et servantes d'auberge, la rêverie et la réalité, l'idéal et le positif, le bourgeois et le chevalier, le bon sens et l'héroïsme, et elles allèrent toujours ainsi jusqu'à la fin de ce grand drame, Anna doucement et mollement assise sur l'âne du bon Sancho, son favori, Louise fièrement en selle sur le dos de Rossinante qu'elle n'eût pas changé contre le cheval de Bayard.

Comment elles firent pour arriver ainsi, en si peu de temps, presque sans guide et sans maîtres, à connaître les grands écrivains de tous les siècles et dans toutes les langues, je ne saurais expliquer ce miracle que par l'admirable organisation qui avait confondu ces deux intelligences excellentes dans un seul et même point. Elles représentaient à elles deux deux études et une seule mémoire; l'une et l'autre elles allaient au même but, mais par deux chemins différens. Ce que l'une apprenait en silence, l'autre le savait en même temps. Sans se le dire, elles s'étaient partagé leurs études, et chacune d'elles obéissait ainsi à sa nature. C'est ainsi que dans leurs travaux philologiques, qui étaient complets, Anna avait appris l'italien pour Louise, pendant que Louise apprenait l'allemand pour Anna. Si Louise avait enseigné à sa sœur la langue de Shakspeare, de son côté elle en avait appris les vers de Racine. Noble et mutuel échange de nobles études et de grandes idées! Il faut dire cependant, que des deux sœurs Louise était l'intelligence la plus laborieuse et la plus vive. Les langues difficiles et les fortes études lui

appartenaient de droit. Anna en voulait surtout aux idiomes qui ressemblent à une musique parlée; elle n'était pas assez laborieuse pour se perdre dans le dédale des grammaires compliquées; elle aurait trouvé bien rude le sentier le mieux entretenu dans le Jardin des racines grecques, et c'était avec peine que son gosier s'habituait aux langues du nord. Pour Louise, aucune route littéraire n'était difficile. Elle comprenait tout ce qu'elle voulait comprendre; elle savait tout ce qu'elle voulait savoir; elle était pour sa sœur, comme ce frère de Corneille qui donnait des rimes à son frère. Elle protégeait l'esprit de sa sœur, comme elle protégeait son corps; elle prenait pour elle toutes les épines de la science, laissant à sa douce Anna toutes les fleurs. Hélas! je me rappelle qu'un soir Anna dormait sur l'épaule de sa sœur; cependant Louise veillait encore, elle étudiait.

— Que faites-vous là, ma Louise, écrivis-je sur mes tablettes.

— J'apprends, écrivit-elle, la leçon d'Anna pour demain. Elle s'est donné bien de la peine, ce soir, pour mettre dans sa mémoire quelques vers d'Horace, je veux qu'elle sache l'ode tout entière demain à son réveil.

Or, monsieur, c'était l'ode d'Horace : *Donec gratus eram*, ce chef-d'œuvre sur lequel a vécu et vit encore toute l'histoire amoureuse de tous les siècles. Et en effet, le lendemain, Anna, se réveillant la première, embrassait sa sœur en battant des mains de ses petites mains, et il me semble l'entendre encore qui récite sans s'arrêter : *Donec gratus eram tibi!* Mais, de grace, faites un effort sur vous-même; revenez à vos dix-huit ans, s'il est possible, reportez-vous par la pensée à vos premières inspirations de l'antiquité latine et grecque, quand enfin, après tant de travaux et d'efforts, vous entriez tout à coup dans le secret, c'est-à-dire dans les passions de la muse latine. En ce temps, n'est-ce pas, vous étiez amoureux de Nééra et de Glicère, de Némésis ou de Myrrha, ou de Cynnare, l'avare fille qui pourtant ne voulait d'Horace que sa beauté et son esprit? Figurez-vous donc le matin, quand le soleil se lève, le soleil italien, quand l'oiseau chante là-bas sur la pelouse, mes deux printemps joyeux qui se réveillent dans leur lit blanc comme la neige, qui s'embrassent avec un sourire, qui se pressent dans leurs quatre petites mains toutes blanches et tout effilées, et pendant que Louise

orne les blonds cheveux d'Anna, pendant qu'Anna arrange sur son front les noirs cheveux de sa sœur, entendez-les gazouiller toutes deux, mais dans une acception bien différente, mais dans leur sens le plus chaste et le plus pur, la plus belle ode amoureuse de l'antiquité :

ANNA.

Tant que j'ai été ton amour, tant qu'un autre ne pressait pas ta belle tête de ses deux bras, je n'aurais pas changé le royaume de Lydie contre mon bonheur.

LOUISE.

Tant que j'ai été la seule aimée, tant que Chloé n'est pas venue avant Lydie, j'étais plus heureuse que le roi des rois.

ANNA.

Et pourtant, si je reviens à mon premier amour, si la blonde Lydie trouve un jour ma porte fermée ?

LOUISE.

Ingrate et volage ! s'il en est ainsi, je suis heureuse de vivre avec toi, heureuse avec toi de mourir ! —

Tecum vivere amem, tecum obeam libens!

Et comme elle disaient : — *Libens !* et comme Anna était fière et heureuse d'apprendre de si belles choses en dormant !

Et en même temps, elles se levaient, elles faisaient à la même fontaine leurs ablutions du matin ; elles se paraient l'une l'autre, mais quelle simple parure ! Puis elles bondissaient dans le parc, et elles m'appelaient de toute leur voix, — Martin ! Martin ! Et moi je me cachais derrière les plus vieux arbres, et enfin elles finissaient toujours par me rejoindre, et alors elles me tendaient leur front virginal sous un charmant regard bleu et noir qui voulait dire : — *Embrasse-nous ?*

C'était là leur réveil.

Si je n'avais pas été si heureux, quel beau livre j'aurais pu écrire ! Si mon savant aïeul Martin Scribler eût été à ma place, quelle grande histoire il aurait écrite de mon joli monstre ! Ce n'est pas, à présent que j'y pense, que je fasse grand cas de cette science qui n'est que de la science, de cette analyse qui n'est que de l'analyse. Vous avez chez vous un certain savant, qu'on appelle Geoffroy

Saint-Hilaire, qui ressemble à mon aïeul Martin Scribler comme un pédant horrible ressemble à un horrible pédant. Votre Geoffroy Saint-Hilaire est une espèce d'anatomiste qui ne voit dans ce monde que de certains morceaux de chair enfermés dans de l'esprit de vin. Tout ce qui peut entrer dans un bocal d'une certaine dimension, entre facilement dans le crâne de cet illustre savant homme; mais toute chair et toute existence que l'eau-de-vie ne pourrait contenir, est au-delà de son intelligence. Ce grand homme ne doute de rien; il doute seulement de toutes les œuvres de la nature qui s'éloignent d'un certain moule, que lui, M. Geoffroy Saint-Hilaire, il a tracé à la nature. A l'entendre, tout être humain qui ne ressemble pas exactement à M. Geoffroy Saint-Hilaire, à son portier, à sa femme ou au petit de son portier, est un monstre. Les plus nobles facultés de l'homme, poussées à un certain degré, font de cet homme un monstre, à entendre l'illustre nomenclateur. Vous auriez deux cœurs et deux ames, vous seriez un monstre. La grande tête de George Cuvier était une monstruosité, à ce sens. Aussi est-on effrayé, quand, par hasard, on prête l'oreille à ces théories savantes, de savoir combien, au compte de ces professeurs, il y a de monstres dans la nature. Donc, tout bien compté, je remercie le ciel de ne pas m'avoir donné la science pure et complète de mon aïeul. La science aurait eu bientôt fané mes deux enfans. La science les aurait passées au scalpel. Elle aurait soumis à son triste rayon visuel ma douce Anna et ma belle Louise. La science aurait interrogé d'une main profane ces deux têtes charmantes; elle se serait glissée sous ces beaux cheveux touffus et bouclés, pour toucher le crâne à nu; elle aurait fait de ces têtes vivantes et pensantes, deux têtes de mort. Ne me parlez donc pas de la science, je la hais et je la méprise; je la hais parce qu'elle fane, parce qu'elle brise, parce qu'elle détruit, parce qu'elle souille, parce qu'elle touche de ses mains ce qu'on ne doit toucher qu'avec son cœur; je la méprise parce qu'elle est inutile, parce qu'elle ne devine rien, parce qu'elle n'explique rien, parce qu'elle ne jette pas la plus petite étoile dans l'immense doute de l'humanité. Ainsi donc, grace au ciel, je n'ai pas été un savant; je ne me suis pas posé comme un académiste devant ces deux enfans chéris. Je les ai aimées tout d'abord fraternellement, simplement et sans me rendre compte de mon amour. J'ai assisté à leurs études et à

leurs progrès, sans espionner leurs études pour les raconter aux philosophes, sans noter leurs progrès, jour par jour, pour les envoyer à l'académie des sciences, comme fait un fermier pour les produits de sa basse-cour ou de son étable, qu'il veut envoyer au marché. Ne vous attendez donc pas à un récit plus complet et plus logique; je vous dis mes souvenirs comme ils me viennent, au hasard, confusément, sans choix et sans suite. Je n'ai pas étudié mes élèves; je les ai aimées; pardonnez-moi!

Ainsi, quelque chose de plus curieux peut-être que leurs études poétiques, ce sont leurs recherches et leurs opinions sur la société en général qu'elles ont étudiée chacune d'elles sous le point de vue qui lui était personnel. L'histoire, vous le savez, c'était, pour Anna, une longue suite de belles actions et de héros; l'histoire, pour Louise, c'était un immense et sanglant chapitre tout rempli de forfaits et de crimes. Pour Anna, l'humanité, à dater de son premier pas dans la carrière, n'avait pas cessé de suivre le sentier de la vertu et de la gloire; pour Louise, l'humanité n'avait été belle qu'une heure, après quoi elle était devenue comme une espèce de conte de fées tout souillé par le meurtre et tout obscurci par le mensonge. — Et c'étaient entre elles deux des disputes sans fin. — Et que serait-ce donc si je vous racontais leurs croyances et leur doute sur l'ame humaine, sur l'immortalité, sur la puissance de Dieu, sur toutes les idées philosophiques qui font, depuis le commencement du monde, le sujet infini de tant d'ardentes disputes? Une fois entrées dans ce vaste champ des opinions humaines, mes deux philosophes s'arrêtaient confondues et épouvantées. Puis bientôt, la douce Anna prenait son parti comme une humble chrétienne qui n'a ni le temps, ni la force de discuter. Elle croyait au catéchisme qu'on lui avait enseigné, à l'évangile qu'elle savait par cœur. Elle trouvait que cela lui était trop commode d'obéir à une autorité toute puissante qui venait du ciel. Pour ce qui était de son ame, elle n'en doutait pas, l'aimable fille, elle l'avait vue si souvent dans les yeux de sa sœur. Louise tout au rebours; elle était poussée à la révolte par je ne sais quel sang-froid incroyable, qui donnait à son esprit quelque chose de railleur. Toutes les fois que Louise rencontrait une bonne révolte quelque part, toutes les fois qu'un noble esprit levait la tête et se défendait contre la force, Louise triomphait; son regard

s'enflammait, sa tête se dressait majestueusement, ses deux belles narines lançaient du feu, ses deux paupières s'animaient d'une vie nouvelle. Qu'elle était belle ainsi! Et alors il fallait l'entendre appeler Socrate un saint, Luther un grand homme, et saluer des plus nobles épithètes Zwingle et Mélanchton! Voltaire lui-même ne faisait pas peur à Louise. Si elle aimait la colère, elle ne haïssait pas l'ironie. La révolte la conduisait naturellement au doute. Plus d'une fois, dans les disputes que nous avions à nous trois sur l'excellence de l'église catholique et sur l'infaillibilité de notre saint Père, moi, l'Espagnol croyant et convaincu, Anna, la jeune fille qui se soumet sans discussion, Louise, l'esprit fort qui raisonne, j'ai vu Louise toute prête à abjurer son baptême catholique, toute prête à jurer par Luther! et alors, Anna et moi, les mains jointes, nous lui disions: — Tu veux donc aller dans un autre paradis que nous, ma Louise? Et Louise nous répondait, en nous montrant le ciel: — Le ciel est grand!

Vous dirai-je encore leurs autres études, et comment elles se passionnèrent pour la forme après s'être passionnées pour l'idée? et comment elles transportèrent dans l'art le feu sacré qui dévorait leur cœur? Ce fut là encore une influence de l'Italie. En Italie, l'art peut tout. Il est partout; il est dans l'air qu'on respire, il est dans le flot qui murmure, il est dans le monument qui s'élève, il est dans la ruine couchée à vos pieds, il est dans la nature d'hier, il est dans la nature vieille comme l'histoire des Romains. J'ai entendu dire à Paris qu'il y avait plus de tableaux de Raphaël au seul musée du Louvre, que dans toute l'Italie; c'est une erreur. Vous pouvez bien avoir quelques toiles signées du nom de Raphaël; mais de véritables tableaux de Raphaël, il n'y en a qu'en Italie. Ce qui fait Raphaël, c'est le soleil de l'Italie. L'Italie! l'Italie! elle est à elle seule Raphaël et l'Arioste, Dante et Cimarosa, Michel-Ange et Cellini; elle est tout l'art, elle est toute la poésie, elle est toute la passion de l'Italie, en un mot elle est l'Italie.

Une fois qu'elles eurent posé un pied timide dans le domaine des beaux-arts, une fois qu'elles eurent porté à leurs lèvres cette précieuse coupe d'or et d'ivoire, ciselée par les grands maîtres, mes deux enfans me semblèrent avoir pénétré dans un bonheur tout nouveau. Ce furent des enchantemens, des extases, des joies,

des ravissemens sans fin et sans cesse. Tout ce qu'elles savaient de poésie, de philosophie et d'histoire, tout ce qu'elles avaient de grandes idées, de piété, de reconnaissance et d'amour; toutes leurs croyances et tous leurs doutes, toutes leurs joies et toutes leurs douleurs, tout leur passé, tout leur présent et tout leur avenir, tout cela fut absorbé par cette passion nouvelle, étrange, infinie, insatiable. L'art domina bientôt leur vie; il s'empara de leur ame et de leur cœur. Et remarquez bien que cette fois, le penchant naturel des deux sœurs cessa de se manifester comme il s'était manifesté jusqu'alors. Cette fois, elles eurent l'une et l'autre les mêmes émotions; elles comprirent avec la même intelligence, elles admirèrent avec le même enthousiasme. Plus de différences, plus de disputes, plus de théories en présence de l'art. Anna fut aussi sérieuse que Louise; Louise fut aussi gaie qu'Anna. Ce fut entre elles deux comme un lien tout nouveau qui réunissait ces deux esprits par une force égale, comme étaient réunis ces deux corps.

Tous les arts furent bientôt à leur portée, conséquence inévitable de ce double travail de l'intelligence dont je vous ai déjà parlé. Elles faisaient des progrès si rapides, que ces progrès effrayaient les plus grands maîtres. Quand pour la première fois elles touchèrent un crayon, il se trouva qu'elles savaient dessiner. Le coloris leur vint comme le dessin leur était venu, par intuition. Cette science des couleurs est la plus grande des sciences, ou plutôt la couleur n'est pas une science, c'est comme la poésie, un don du ciel. Elles passèrent ainsi tout un printemps à étudier les ombres et les clartés, à voir des lignes; à comprendre comment s'élève la montagne, comment se creuse la vallée, comment l'arbre jette là haut ses premières feuilles, et comment le soleil illumine la création de ses rayons lumineux. Pauvres enfans! Elles étaient si fières de produire, enfin! de jeter leur ame en dehors, enfin! si fières et si heureuses! Et par quels incroyables procédés elles arrivaient à ces chefs-d'œuvre dignes des plus magnifiques toiles de l'école italienne! Elles mettaient alors en commun toutes leurs perceptions. Jusqu'à présent elles s'étaient dédoublées, pour ainsi dire; à présent elles ne faisaient plus qu'un seul corps, une seule ame, un seul regard. Or, c'était la petite Anna qui était la main, c'était Louise qui était

le regard dans le travail de la peinture. Mais comment vous les peindre, moi qui parle? Comment vous les montrer là, à la même place, sous le léger kiosque de la terrasse? Anna était assise, tenant à la main sa palette et ses pinceaux; Louise était debout, contemplant la terre et le ciel. Louise voyait l'étendue, elle suivait la lumière dans ses harmonies infinies, Anna, le regard fixé sur la toile, y jetait les couleurs dont le regard de sa sœur lui renvoyait le reflet éclatant et magnifique. Ainsi dans ce tableau exécuté à deux, avec tant d'unité, il n'y avait pas d'interruption entre le regard du peintre sur son modèle, et le regard du peintre sur sa toile. Ainsi c'était là une perception de la nature, suivie, continue, entière et double, et qui n'était pas exposée à ces alternatives d'ombre et de lumière, de réalité et de rêve, de contemplation et de souvenir qui fait de la peinture le plus difficile de tous les arts. Notre peintre était double, en ce sens qu'il était en même temps à son tableau et à son modèle, à la nature et aux couleurs de sa palette; il était à la fois la main et la pensée de son œuvre: Louise dictait le tableau qu'elle avait sous les yeux, Anna le copiait sous le regard de Louise. Vous avez un poète qui a fait dire cela à Apollon en parlant d'Homère: — *Je dictais, Homère écrivait!*

Chaque année, chaque mois, chaque jour, amenait ainsi son étude, son bonheur. Ardentes à toute idée nouvelle, les deux sœurs en avaient bientôt vu le fond, ou plutôt elles en avaient bientôt senti la vanité, dirait un chretien. Elles se passionnaient rapidement pour toute science inconnue, pour toute étude extraordinaire; mais aussitôt qu'elles étaient arrivées à une certaine perfection, l'ennui les prenait, et elles s'arrêtaient là avec une inquiétude qui ressemblait à de l'effroi. Comme aussi jamais on ne les vit revenir sur les sciences qu'elles avaient le plus aimées. Jamais on ne les vit lire deux fois le même livre; jamais je ne les entendis répéter deux fois les mêmes vers. Elles épuisaient ainsi toutes choses, sciences, idées, religion, beaux arts, philosophie, paradoxes; elles dévoraient tous les livres, sans mesure et sans cesse, ells apprenaient ainsi tous les arts, sans mesure et sans relâche, et elles allaient, elles allaient toujours en avant, comme si le monde intellectuel ne devait pas leur manquer! Mais le monde des idées, si vaste pour un seul homme, qu'il n'y a pas un seul homme qui en ait

parcouru la circonférence à lui seul, donnez-le à parcourir à deux intelligences unies, ces deux intelligences l'auront bientôt traversé en trois bonds. On parle de *phénomène*, monsieur, on crie : *au monstre!* et l'on vient voir de toutes parts et sans effroi, deux êtres qui se trouvent liés l'un à l'autre par un mince filet de chair. Et quand les curieux sont là, devant ce filet de chair, ils s'étonnent, ils se regardent entre eux, ils veulent toucher de leurs mains cette chair, et ils rient de ce niais sourire d'idiot si commun sur les plus froids visages. Hélas! les insensés et les ignorans qu'ils sont de s'arrêter à ce phénomène extérieur! Comme ils resteraient muets d'épouvante s'ils pouvaient voir en effet où est en ceci le phénomène! Ce qui fait le phénomène, ce qui constitue le miracle, ce n'est pas ce lambeau de chair, juste ciel! ce n'est pas l'union physique de ces deux corps périssables, mon Dieu! c'est la réunion de ces deux ames immortelles; c'est la réunion de ces deux intelligences à la fois distinctes et confondues, à la fois une et double; c'est cette dualité divisée en deux esprits qui ne se séparent ni la nuit, ni le jour, qui profitent l'un l'autre de son progrès et du progrès voisin; qui échangent leurs sciences. leurs opinions, leurs idées; deux flambeaux qui brillent de la même lumière, ou plutôt un flambeau à deux branches qui éclaire la gauche et la droite, et dont la clarté se prolonge indéfiniment dans les deux sentiers différens. Voilà ce qui est étrange! voila ce qui est bien fait pour nous confondre! Or voilà justement le phénomène! voilà justement le miracle qui m'a épouvanté dans mon ame, dans mon esprit et dans mon cœur, dans ma croyance et dans mon doute! voilà justement l'abîme sans fond autour duquel, insensé que j'étais, j'ai vu, plein de sécurité, s'avancer mes deux enfans, puis se livrer à leurs jeux et à leurs etudes sur ce bord funeste, sans songer au danger plus que je n'y songeais moi-même, jusqu'à ce qu'enfin je les ai vus tomber dans ce gouffre béant de la science humaine poussée à ses derniers résultats.

Monsieur! monsieur! quand je vous disais que mon histoire était une étrange histoire! quand je vous promettais le malheur le plus compliqué qui se puisse ouïr parmi les malheurs vrais ou faux de ce monde! Commencez-vous enfin à comprendre ce qui m'arrivait alors? Jusqu'alors j'avais applaudi aux études d'Anna et de Louise;

j'avais suivi, mais de loin, et en les admirant comme on admire des efforts plus qu'humains, ces études persévérantes de l'antiquité et de l'histoire moderne, de la poésie et de la philosophie des peuples. J'avais versé de douces larmes, quand je vis mes deux anges changer encore une fois de patrie et passer du monde des faits dans le monde des idées; mais que devins-je, quand un jour je m'aperçus que, dans toute science, Anna et Louise allaient tout d'abord au dernier mot de cette science? que dans l'art, l'art, ce secret caché et si lent à découvrir, même pour les grands génies, n'aurait bientôt plus de secrets pour elles? quel fut mon effroi indicible, quand je les vis entasser l'un sur l'autre tous les faits, tous les hommes, toutes les époques, toutes les dates, tous les arts, tous les progrès, tous les calculs, toutes les révolutions des hommes? Oh! que je fus épouvanté, quand je vis ces deux jeunes filles qui allaient avoir vingt ans, ces deux enfans qui avaient encore le regard, la voix, le geste, le corps souple et délié, la peau transparente, le lis mêlé de roses des enfans, aborder avec un sang-froid digne de Newton, ou de Raphaël, ou de Corneille, ou de Mozart, tout ce qui était science, peinture, poésie, musique! Rien ne les étonnait, rien ne les arrêtait, rien ne les rassasiait, rien ne les fatiguait. Bien plus, elles étaient insatiables sans être avides. Elles marchaient d'un pas si sûr et si solennel dans le grand chemin de la science universelle, que je vins à me demander un jour si je n'étais pas la victime de quelque intelligence surnaturelle qui m'avait pris pour son jouet? Monsieur, vous avez lu quelque part l'histoire de Faust et de Méphistophélès. Faust est un savant qui sait presque tout et qui appelle à son aide le diable, pour lui apprendre ce presque rien qu'il ne sait pas. Voici donc qu'ils font un pacte, le diable et Faust, et qu'ils sont réunis chair pour chair, ame pour ame, esprit pour esprit, cœur pour cœur. Ils marchent ainsi long-temps, tant que Faust peut marcher, tant qu'il a du souffle. Faust et Méphistophélès c'est aussi la science universelle, et c'est justement pourquoi le poète allemand a fait là un drame rempli d'une si grande épouvante. Mais au moins le docteur Faust sait-il bien qu'il a un contrat et avec qui il a passé ce contrat, et que, s'il avait été sage, il aurait toujours trouvé, entre lui et la dernière science et le dernier désir de l'homme, ce mur d'airain infranchissable, que ni Cuvier, ni

Newton, ni Bonaparte, n'ont pu franchir. Il savait cela, le docteur Faust, et, s'il avait perdu sa précieuse ignorance de ce *presque rien* qui lui restait à découvrir, s'il avait passé, lui vivant, derrière le rideau d'Hamlet, ce rideau fatal que le prince de Danemark lève à peine d'une main tremblante, au moins le docteur Faust savait-il qu'il portait ainsi la peine de son crime, et que, comme Satan, il expiait son orgueil. Mais mes deux enfans qui savaient tout et qui allaient tout savoir, sans se douter qu'elles marchaient à la science universelle; mais ces deux esprits ingénus qui croyaient avoir à peine mis le pied dans la science, et qui allaient se trouver à ses dernières limites, qu'avaient-ils fait pour arriver ainsi au plus grand châtiment que Dieu tout-puissant puisse infliger aux hommes, puisqu'il ne l'a infligé qu'à notre premier père, pour avoir touché à l'arbre de la science? mais mes deux enfans qu'allaient-ils devenir une fois qu'ils auraient tout appris? mais si c'était là l'histoire de Faust et de Méphistophelès, qui des deux était le docteur Faust et qui donc était son compagnon satanique? Une fois entré dans ces horribles doutes, je me sentis saisi d'un froid mortel; mille terreurs me pénétrèrent jusque dans les entrailles; je doutais de tout, même de la vérité céleste; je doutais même de mes enfans. Tantôt je voulais avoir, moi aussi, le dernier mot de ces progrès incroyables qu'elles faisaient toutes seules, et alors je les excitais de toutes mes forces, leur apportant les œuvres des hommes les plus inconnues, les mettant en présence des chefs-d'œuvre les mieux consacrés; tantôt je voulais arrêter ce progrès que nulle force humaine ne pouvait arrêter, et alors j'éloignais d'Anna et de Louise tous les livres, tous les travaux, toutes les pensées. Vains efforts! vains efforts! Soit que je voulusse les précipiter dans la science, soit que je voulusse arrêter le progrès, elles marchaient toujours du même pas rapide et solennel; elles entassaient toujours idées sur idées, travail sur travail, et plus elles allaient, plus elles marchaient encore, et la science d'aujourd'hui se doublait de la science d'hier, plus, une certaine fraction qui représentait les intérêts usuraires de cette science; car il en est de la science comme de ces fortunes gigantesques qu'on ne saurait comprendre. Chaque science tient à une autre science, comme chaque écu d'or d'un millionnaire tient à un autre écu d'or; et à chaque minute tous ces écus d'or entassés produisent d'autres écus d'or qui



eux-mêmes produisent d'autres écus d'or. C'est d'abord une rosée de printemps, c'est ensuite une pluie d'automne, c'est enfin une inondation d'hiver; c'est tout ce qu'on voudra, c'est un déluge. Ainsi l'idée pousse l'idée, la science pousse la science, les faits poussent les faits; ainsi mes chers enfans étaient précédées, poussées, entourées, inondées par toutes les choses qu'elles avaient apprises dans toutes les langues, dans tous les langages, dans tous les temps, dans tous les livres, dans toutes les histoires, dans toutes les sciences, dans tous les arts, toujours et partout, en même temps et à la fois, dans leur veille et dans leur sommeil, sur la terre et dans le ciel!

J'ignore même ce que je serais devenu à force de m'arrêter sur ces pensées, trop grandes pour mon esprit; j'ignore si ma raison eût pu résister à cet assaut continuel de l'impossible contre le possible, de la fiction contre la vérité, et si j'aurais pu long-temps regarder encore, sans être ébloui, ce phénomène moral que j'avais sous les yeux. Mais un jour, dans mes plus pénibles angoisses, comme j'errais dans la campagne, je m'arrêtai à regarder un laboureur qui, à l'heure de midi, dételait son cheval pour atteler à sa charrue un autre cheval. Ainsi la charrue allait toujours sans se reposer; ainsi, grace à mes deux enfans, Anne et Louise, l'esprit qu'elles avaient reçu en commun allait toujours. Et non-seulement il allait nuit et jour, comme un cheval qu'on attele à la place d'un autre cheval, il allait en même temps comme une charrue attelée à un second cheval qui profiterait du mouvement imprimé par le premier cheval. Je m'expliquai ainsi, mathematiquement, comment mes deux enfans pouvaient n'être en effet que deux enfans, et marcher ainsi à pas de géans dans la science et dans les beaux arts. Je m'expliquai ainsi comment ce monde des idées, qui était trop grand pour être parcouru par un seul génie, fût-ce Newton lui-même, serait bientôt trop petit, s'il pouvait être ainsi parcouru par deux intelligences, même médiocres, mais deux intelligences telles qu'elles marcheraient toujours d'un pas égal, et qu'elles marcheraient sans cesse, et que l'une serait toujours là pour relayer l'autre, et que leur vitesse de l'heure présente irait toujours s'augmentant de la vitesse de l'heure passée; et que, pour ces deux intelligences d'élite, ou pour parler comme vous autres, pour ces deux intelligences-monstres, il n'y aurait ni nuit, ni jour, ni repos, ni fatigue, ni faim, ni soif,

ni maladie, ni santé; que ce serait le mouvement perpétuel, tant cherché dans la matière, transporté dans l'esprit; intelligences telles que Dieu lui-même ne les a pas rêvées. Et alors je fis comme fait tout homme de bonne foi et craignant Dieu, qui se trouve, à force de savans raisonnemens, être arrivé à l'absurde, je m'humiliai profondément devant la divine sagesse, et je remerciai le ciel de m'avoir choisi, moi, l'humble de cœur, pour assister au développement de ce phénomène, qui ne s'était pas encore présenté à un regard mortel depuis la création.

Et maintenant que j'y réfléchis, monsieur, je vois bien que c'était là, en deux corps mortels, une intelligence à la manière des intelligences célestes, que les peintres, et l'Évangile et nos rêves d'enfant nous représentent sans cesse, comme de jolis chérubins, tout roses et tout bouffis, s'avançant toujours dans l'espace deux par deux, naïves têtes d'enfant qui s'envolent portées sur deux ailes uniques. Eh bien! ces enfans sont des anges, parce que ces enfans sont deux. Ces enfans-là sont des intelligences supérieures, parce qu'en effet c'est une même pensée divisée en deux corps, c'est-à-dire une pensée qui ne s'arrête pas et qui se divise en restant toujours une et indivisible. Un de ces enfans, isolé de son autre enfant, serait, j'imagine, au-dessous du dernier enfant des hommes. Une de ces pensées dédoublées n'irait pas loin dans l'espace, et bientôt elle tomberait dans l'abîme, comme a péri Satan, cet ange déchu, c'est-à-dire cet ange séparé violemment de l'autre ange qui lui servait de point d'appui et d'unité. Voilà comment je m'expliquai péniblement, par les raisons les plus contraires, par les chevaux de labour qui tracent péniblement leur sillon sur la terre, et par les chérubins ailés qui voltigent dans le ciel, les deux êtres de mon adoption, à la fois corps et ame, traçant à deux leur sillon dans la vie, et s'élançant à deux dans l'espace, comme c'est le droit de toute pensée humaine. Ainsi je pensais, ainsi je rêvais, ainsi je cherchais la cause à jamais cachée de ces effets incroyables. Et plus je rêvais, plus j'étudiais, plus je me rendais compte des effets et des causes, et plus je doutais, ou plutôt, plus je croyais en toi, ô mon Dieu! dont chaque creature a son sens dans ce monde; en toi, mon Dieu, qui nous as tous faits à ton image, et qui ne peux jamais te tromper!

Cependant le mal que je voulais combattre faisait de nouveaux progrès chaque jour. Chaque jour la dévorante activité de ces deux esprits, que j'aurais voulu éteindre à tout prix, faisait des progrès nouveaux. Evidemment l'aliment allait manquer à ces deux ames si confiantes dans l'avenir. Et cependant je n'osais pas les avertir de l'immense danger qu'elles couraient. Pourquoi leur ôter toute cette noble confiance? Pourquoi leur faire prendre en mépris cette pauvre sagesse humaine vaincue à son insu et à leur insu, par ces deux faibles enfans?

Quelquefois cependant, je disais à notre Anna : — N'es-tu pas fatiguée, ma petite Anna, de tout ce que tu sais par cœur, et n'aimerais tu pas mieux te reposer quelque peu et jouer comme autrefois dans le parc et puis rentrer toute fatiguée et dormir de ton doux sommeil d'il y a trois ans?

A quoi répondait Anna : — Je ne suis pas fatiguée, Martin; ma sœur m'emporte, je vais où elle veut que j'aille, et ce qu'elle veut que je sache, je le sais. La science m'arrive comme le lait arrive aux petits enfans, et quel est le petit enfant qui soit jamais rassasié du lait de sa mère? ne t'inquiète donc pas de moi, Martin, je vais sur les pas de Louise, je la suis comme son page, c'est moi qui porte la queue de ma noble maîtresse, quand son esprit s'en va dans l'air couvert de sa robe de gala. Ne t'inquiète donc pas, Martin, et si tu veux que je me repose, dis à Louise : Repose-toi, et aussitôt je me couche à ses pieds.

Alors j'allais à Louise, et prenant sa main droite dans mes mains : — Louise, mon enfant, ne voulez-vous pas faire trêve à tant d'études? Croyez-vous donc que ce soit là la vie? Apprendre, toujours apprendre, ne rien ignorer de ce que les hommes ignorent, user tous les livres, toutes les opinions, tous les systèmes, et encore les user en se jouant; réduire à rien, ou ce qui revient au même, réduire à leur plus simple expression toutes les vanités de ce monde, briser avec cette petite main d'enfant la science universelle; qu'est-ce à dire? et n'avez-vous pas peur, ma Louise, de fatiguer votre sœur à vous suivre et vous-même de mourir écrasée sous les ruines que vous amoncelez sur vos pas, en vous jouant?

A quoi Louise me répondait sérieusement : — Don Martin, pourquoi railler ainsi une pauvre fille? Me ferez-vous donc croire

que toutes ces misères que nous apprenons en nous jouant, ma sœur et moi, ce soit là en effet la science? Ces méchans lambeaux d'opinions toutes faites, que nous ramassons comme l'enfant ramasse un jouet à moitié brisé, appelez-vous cela de la science? Serait-il donc possible que ce grand fardeau de la science sous lequel les hommes les plus courageux et les plus forts ont succombé, fût porté à deux mains et d'un pas si léger, par deux petites filles qui ont commencé par être un monstre de la foire? En ce cas, nous serions donc deux génies, moi et ma sœur, deux phénomènes, deux curiosités sans prix? En ce cas, il faudrait donc nous revendre à un autre charlatan plus horrible que le premier Crocodille, afin que cette fois on ne montrât plus nos corps, mais notre esprit, afin que cette fois on nous colportât (chose mille fois plus horrible!) non pas de foire en foire, mais d'académie en académie, afin qu'on dise : Elles savent le latin et le grec, l'allemand et l'anglais, l'espagnol et l'italien ; elles lisent Dante et Klopstock, Shakspeare et Racine! voyez, elles savent très bien ce que c'est qu'un angle droit, et elles vous expliqueront la formation des cristaux! voyez! demandez-leur l'histoire des Borgia et l'histoire des guerres d'Italie, et l'histoire de Carthage et de Numance! voyez, approchez-vous! la petite en sait autant que la grande, seulement la grande est plus hardie! voyez, accourez, payez à la porte, vous qui êtes les plus savans ; elles savent tout, et encore ce n'est pas tout ce qu'elle savent!

Voilà pourtant, ajoutait Louise, où nous en serions, ma sœur et moi, si ce que vous dites était vrai, don Martin! Voilà pourtant ce que nous aurions gagné à changer de maître; nous serions devenues un immense phénomène moral d'un pauvre et chétif phénomène physique que nous étions. Cette fois on vendrait nos ames; autrefois on ne vendait que nos corps. Les hommes viendraient toucher notre intelligence; ils ne touchaient autrefois que nos poitrines. Mais non, cela n'est pas vrai. Nous n'avons pas épuisé la science, nous, pauvres filles; non, cela n'est pas vrai; nous ne sommes que des enfans chétifs, achetés par pitié et sauvés par miracle, et à qui vous avez enseigné les premiers principes de quelques futilités sans portée, ces choses qu'on appelle l'histoire, la poésie, la philosophie, la grammaire, jeux d'enfans! Eh bien! ces jeux nous amusent; ces hochets sont les nô-

tres. Nous laissons aux hommes la science des hommes, cette science qui est aussi loin de nous que le soleil; laissez-nous la science des enfans. Voyez! avons-nous jamais parlé des livres que nous avions lus et des systèmes que nous avions compris? Nous avez-vous jamais entendues nous vanter, comme font les savans, qui se vantent eux-mêmes dans leurs livres? Jugez-nous, Martin, ne sommes-nous pas toujours les deux petits enfans qu'on promenait dans un coffre grillé, entre un singe et un léopard.? O Martin! ne dites donc pas que nous sommes savantes; vous nous feriez peur, comme si vous nous disiez encore : Crocodille va venir!

O Martin, ne nous dites pas de renoncer à l'étude; ce serait briser tout d'un coup le charme et le bonheur de notre vie! O Martin! ne m'accusez pas de fatiguer ma sœur; ma sœur, c'est de nous deux la plus belle intelligence, car c'est la plus simple des deux. N'est-ce pas que je ne te fatigue pas, ma sœur? n'est-ce pas, Anna, que tu es mon enfant que j'aime? N'est-ce pas que nous étudions bien peu, que nous rejetons presque sans les lire tous les livres; que dans les livres que nous lisons il y a à peine quelques pages sur lesquelles touche notre ame? N'est-ce pas que tu es ignorante? n'est-ce pas que tu es heureuse, Anna?

Et en même temps de grosses larmes roulaient dans les yeux de Louise; et en même temps, voyant sa sœur émue, Anna employait pour Louise le remède du jeune David pour le roi Saül. — Chantons, ma sœur, disait Anna. Et les voilà se mettant à leur piano, qui chantent, comme on chante dans le ciel, *le Requiem* de Mozart!

Que vous dirai-je et que pouvais-je répondre? Que faire, sinon me soumettre? Quand elles chantaient ainsi, les cieux s'ouvraient pour moi. La voix grave et sévère de Louise accompagnait la voix claire et limpide d'Anna, comme l'orgue accompagne la voix des enfans de chœur. C'étaient alors des extases si terribles et si douces entre nous trois, que plus d'une fois je n'ai pas fait au ciel d'autre prière : — *Nunc dimittis, — c'est maintenant qu'il faut nous rappeler à toi, ô mon Dieu!*

Ainsi, par faiblesse autant que par ignorance, je les abandonnai l'une et l'autre à toute leur science; le torrent suivit son cours. Je fermai les yeux pour ne pas voir mes enfans tomber dans l'abîme. Même, à ce sujet, je me rappelle encore qu'un jour, les voyant plus calmes depuis

long-temps, je me pris à espérer encore. J'espérais qu'elles reviendraient peu à peu à leur première enfance, à leurs jeux faciles, à leurs modestes plaisirs, à la vie simple et calme que j'avais voulu leur faire. Elles étaient donc ce jour-là dans le parc; Louise était assise sur le gazon, et la tête penchée, elle en regardait les petites fleurs bleues avec ce charmant petit sourire d'enfant ingénu que je n'avais vu encore que sur les lèvres d'Anna. Anna, de son côté, agenouillée à côté de sa sœur et dans l'attitude du plus profond recueillement, contemplait le ciel. Son regard était pensif, et il y avait tant d'action dans son regard, que son œil etait presque noir. On eût dit Louise elle-même; mais Louise avec des cheveux blonds.

Heureux de les voir ainsi changer de rôle, je m'approchai d'elles : — Que faites-vous là, Louise, ainsi penchée sur ces petites fleurs?

A quoi Louise me répondit gravement : — *J'étudie le ciel!*

— Et toi, Anna, que fais-tu là, les yeux levés au ciel?

A quoi Anna me répondit, montrant le ciel : — Voyez-vous, Martin, cette jolie petite fleur bleue qui me sourit et qui m'appelle dans le gazon?

Hélas! hélas! malheureux que j'étais! cette ame doublement intelligente en était venue à ce point de confusion, qu'elle n'avait plus besoin des yeux de Louise pour contempler les astres du firmament, qu'elle n'avait plus besoin des yeux d'Anna pour admirer la petite fleur bleue épanouie dans le gazon.

Et voilà comment elles épuisèrent en un jour, sans le vouloir et sans même s'en douter, les malheureuses! la terre et le ciel, les astres d'ici-bas et les fleurs de là-haut, l'astronomie et la botanique! Voilà comment elles entrèrent l'une aidant l'autre, en même temps et du même pas, dans les secrets d'une science qui a lassé Linnée et J.-J. Rousseau, et d'une autre science qui a fatigué Galilée et Copernic! »

Ainsi parla notre Espagnol. Disant ces mots, il était visiblement ému et fatigué. Ce récit l'avait doublement épuisé, et je vis que sa voix et son cœur lui demandaient également un instant de repos.

— Seigneur, lui dis-je, voulez-vous que nous fassions venir quelques bons cigares, afin de pouvoir, pendant quelques instans, re-

prendre haleine et penser en repos, moi à ce que je viens d'entendre, vous à ce que vous avez encore à me raconter? J'ai entendu dire que, chez vous, il était peu de chagrins de l'ame qui pussent résister à un bon cigare, dont l'odorante fumée vous enveloppe d'un bienveillant nuage. Le cigare a encore cela de bon et d'utile, c'est qu'avec son aide, deux hommes qui s'aiment peuvent passer un long temps sans se rien dire; intimité charmante et sans fatigue celle-là.

— Monsieur, reprit l'Espagnol, je fumerai volontiers un cigare avec vous. D'ailleurs, arrivé à cette partie de mon récit si saignante et si douloureuse, j'éprouve, comme vous dites, le besoin de reprendre haleine et de revenir lentement sur chacun de mes souvenirs pour n'en être pas suffoqué en vous les racontant.

On apporta des cigares. J'allumai le mien le premier. L'Espagnol me dit : — *Candèla!* et nous restâmes ainsi près d'une heure dans un élan de douce béatitude impossible à décrire.

Après quoi, il reprit son récit en ces termes.

JULES JANIN.

(La fin à la prochaine livraison.)

LA

VIERGE AU BAS-RELIEF

D'APRÈS LÉONARD DE VINCI,

PAR FORSTER.

Il y a des artistes dont le nom revient toujours sous notre plume, parce qu'ils vivent avec nous et que nous affectionnons autant leur personne que leur talent. Un mot de l'intimité, la connaissance du but des recherches, complètent à nos yeux l'ouvrage imparfait pour d'autres, et notre vantarde amitié proclame sans cesse le mérite des élus de notre cœur. Quant à moi, je ne suis nullement disposé à rougir de ces bonnes coteries, car en définitive, je ne vois personne se défendre de solenniser les qualités de ceux qu'on aime. Cependant nous devons l'avouer avec une égale franchise, loin des journalistes, c'est-à-dire du centre d'où part la célébrité, sinon la gloire, il est d'autres hommes de mérite qui accomplissent leur tâche avec talent et persévérance. D'une organisation plus concentrée, plus retirée sur elle-même, ceux-là poursuivent leurs travaux dans le silence, leur nom ne retentit pas toujours aux oreilles du public comme ceux de leurs rivaux, mais pour cela ils ne leur sont point inférieurs, et quand à de longs intervalles leur œuvre consciencieuse et réfléchie sort à la lumière, ils trouvent peut-être moins d'empressement

que les autres du côté du public, auquel on n'a pas enseigné à les louer sur parole; mais comme les honnêtes gens de la presse battent volontiers des mains à tous les talens, amis ou inconnus, ils ne trouvent pas de notre part de moins chaudes admirations. — Heureusement la sensation que produisent leurs ouvrages dans le monde artiste, à mesure qu'ils paraissent, les console vite de nos oublis. Pour ces esprits solitaires, le bruit n'a que peu d'attrait; ils se passent sans peine de nos acclamations continues, pourvu que nous ne méconnaissions pas leurs efforts au jour du jugement.— Parmi ces hommes d'un chaste mérite, le graveur Forster est certes un des plus modestes et des plus dignes. Dévoué à un art difficile, dont les fatigans procédés rebutent la plupart des jeunes gens qui le tentent, il le garde dans toute sa pureté et se signale par d'éclatans progrès. Jusqu'à cette heure, il n'avait gravé que des tableaux modernes, il lui restait à aborder un ouvrage de vieux maîtres, une de ses peintures de haut style, écueil ordinaire des graveurs; il a choisi la *Vierge au bas-relief*, et selon nous il est sorti de l'épreuve avec le plus grand honneur.

Un mot avant de passer outre. La gravure en taille-douce est peut-être, de toutes les branches de l'art, la plus pénible à exercer. Un bon graveur ne s'appartient pas, c'est un traducteur obligé de s'attacher en même temps à la lettre et à l'esprit, il doit s'oublier lui-même pour conserver au maître qu'il traduit, sa forme, son caractère, son cachet, on peut même dire aussi sa couleur, car évidemment la gravure d'un Rembrandt doit avoir un autre aspect que celle d'un Raphaël. A chaque nouvelle planche, il faut qu'il se fasse, pour ainsi dire, une nouvelle manière, qu'il abandonne toujours ses instincts; il est tenu de s'identifier à la peinture qu'il rend, et de se fondre en elle sous peine de ne faire qu'une œuvre incomplète; de donner une banale copie, et non pas une idée exacte de l'ouvrage qu'il reproduit. Si l'on veut réfléchir aux difficultés à surmonter pour atteindre un pareil but dans une réduction en noir d'une grande peinture, on concevra pourquoi si peu de graveurs ont laissé leurs noms dans l'histoire de l'art. Parmi nous, M. Desnoyers, M. Forster et M. Henriquel-Dupont nous semblent les seuls qui se soient élevés jusque là, et la nouvelle planche de l'artiste dont nous nous occupons, le place par ces qualités, au rang des premiers maîtres. Autant il avait montré, dans le *François Ier* de Gros, l'intelligence de la splendide couleur et des beaux effets du prince des peintres français, autant il avait su faire de cette estampe quelque chose comme une belle décoration, autant il est devenu, dans *la Vierge* de Léonard, calme, précieux et austère.
Il est difficile de concevoir rien de plus élégant, de plus suave et

tout à la fois d'un plus grand style que la peinture de Léonard de Vinci; ses tableaux de sainteté, ses vierges ont une noblesse mêlée de grace véritablement céleste; c'était donc une tâche malaisée d'atteindre ce caractère: eh bien! nous le répétons, M. Forster nous paraît y avoir complètement réussi, car nous qui ne connaissons pas l'original de *la Vierge au bas-relief*, nous retrouvons bien dans sa gravure l'adorable auteur de cette Vierge de notre musée, naïvement assise sur les genoux de sainte Anne et jouant avec l'enfant Jésus qui caresse un agneau. Tout dans l'estampe de M. Forster est supérieur. Marie est ravissante de beauté et de virginité, les deux enfans sont purs comme leur âge, et les deux vieillards superbes. Le graveur est parvenu à nuancer les carnations des divers personnages avec une habileté merveilleuse: le petit Jésus est plus délicat encore que saint Jean, l'essence divine se révèle en quelque sorte par la transparence du ton, et à côté de ces finesses de chair, à côté de ces doux et légers cheveux de la Vierge, qui roulent délicieusement sur son cou, les draperies ont une ampleur, une fermeté extraordinaires. Pourquoi ne le dirions-nous pas? nous regardons l'estampe de M. Forster comme digne de son modèle. Eh! mon Dieu, ne chicanons pas la louange aux pauvres graveurs, lorsque nous trouvons un peu de feu sacré dans leurs ouvrages; songeons bien que, pendant des années entières, il faut qu'ils conservent, sans se reposer un jour, leur énergie, leur volonté, leur en-train, pour obtenir un résultat satisfaisant. — Quand je pense que celui qui tient un burin met souvent plus d'un mois à gagner l'expression d'une tête, je m'étonne qu'il y ait des graveurs.

On tiendra bon compte à M. Forster de s'être particulièrement attaché, dans sa nouvelle planche, à modeler les chairs, à leur donner de la morbidesse au moyen de travaux fins et recherchés dont les anciens avaient fourni l'exemple, mais dont les derniers maîtres de l'art, Mellan et Will, s'étaient considérablement écartés. Il a rejeté les tailles immenses qui prêtent à leurs planches l'air d'une ciselure. Mellan, dont nous admirons beaucoup du reste les qualités puissantes et grandioses, avait poussé cet étrange procédé si loin, que nous possédons de lui une tête de Christ gravée d'un seul trait. Le burin une fois posé au milieu de son cuivre, il a tourné toujours sans lever la main; mais bien qu'il ait produit de la sorte une image d'un fort bel aspect, nous estimons que de pareils tours de force conviennent tout au plus à ceux qui les inventent. M. Forster pense aussi qu'une gravure n'est autre chose qu'un dessin fait avec un burin au lieu d'un crayon; et comme après tout, si l'on en juge par leurs œuvres, cet avis était celui d'Albert Durer, de Rembrandt, de

Salvator Rosa et de Goya, on peut affirmer sans outrecuidance que c'est le bon.

Inutile de dire que la planche de M. Forster a paru chez M. Pieri Bénard; c'est l'éditeur habituel de toutes les belles estampes modernes. Celle-ci a été tirée par M. Chardon aîné avec une grande perfection, et l'on doit seulement reprocher à cet habile imprimeur de couper aussi négligemment son papier de Chine. C'est par le soin donné aux moindres détails que les anciens arrivaient à la perfection qui prête un si grand charme à tout ce qu'ils nous ont laissé.

Après celles de M. Desnoyers et de M. Laugier, sont venues les élégantes planches de M. Henriquel-Dupont; on a vu au dernier salon de sérieux ouvrages de MM. Leroux, Martinet, Prévost, Richomme; voici maintenant que M. Forster couronne ces efforts par un chef-d'œuvre. Nous qui commençons à être assez initiés aux beautés de l'art pour goûter les nobles et mystérieuses joies qu'on trouve dans son étude, nous qui suivons amoureusement ses pas et ses progrès, nous nous réjouissons de voir que les graveurs français ne se laissent point abattre par l'indifférence du public et du gouvernement; livrés à leurs seules forces, ils persévèrent à rester sur la brèche : espérons qu'on viendra les soutenir. N'est-il pas surprenant, en vérité, que le ministre dispensateur de millions que la chambre a bien fait de voter pour l'encouragement des artistes et l'achèvement des édifices commencés, ne jette point une parcelle de ces richesses fécondantes à la gravure en taille-douce? S'il nous était permis de croire qu'on pût se souvenir d'un de nos anciens articles, nous rappellerions que nous avons dit comment la gravure en médailles se perd chez nous, faute d'appui; nous rappellerions qu'il ne reste guère en France que trois ou quatre graveurs en médailles, et que l'on a si imprudemment dédaigné les beaux travaux de ce genre, qu'il serait impossible, si l'on perdait M. Domard, de faire creuser une pierre fine. — Le ministère laissera-t-il mourir aussi la gravure en taille douce? Déjà les Johannot, qui devaient l'illustrer, fatigués avant l'heure, l'ont abandonnée pour la peinture; pendant les deux ou trois années qui suivirent la publication du Gustave Vasa, son auteur a été obligé de trouver sa vie dans les portraits au pastel où il a excellé, et nous l'avons vu, dans un jour de dégoût, par bonheur vite oublié, prêt à briser son burin pour saisir des pinceaux! Le gouvernement ne songera-t-il pas qu'il est de son devoir de venir en aide à tous les arts; ne se souviendra-t-il pas que les Noces de Cana, par exemple, n'ont jamais été copiées, et qu'il peut seul tenter une aussi vaste entreprise? Je ne puis croire qu'une belle reproduction du poème de Paul Véronese ne soit pas un présent

diplomatique aussi précieux qu'une inutile tapisserie des Gobelins? — Et d'ailleurs, dans un pays avancé comme le nôtre, n'est-ce pas une des obligations de l'État de soutenir un art créé et cultivé par des hommes de génie, une des gloires de la civilisation, quand des causes accidentelles ou un tort inexplicable du public le laissent tomber? Là où la peinture est honorée, la gravure ne peut raisonnablement pas être méprisée. Ceux qui sont chargés de maintenir la France dans toutes ses splendeurs devraient penser que la gravure en taille-douce est une de nos couronnes, et que le monde entier est aujourd'hui notre tributaire pour les produits de ce bel art.

Les nielles ont été perdus pendant deux siècles. Il a fallu un homme intelligent, un artiste distingué comme M. Wagner, pour les ressusciter et ennoblir par leurs beautés les richesses de notre orfèvrerie. Nous, héritiers des traditions des grands maîtres, des Morghen, des Bolswer, des Edelinck, des Nanteuil, des Soutman et des Audran, nous, entourés de leurs œuvres magnifiques, laisserons-nous à nos neveux le soin de retrouver la gravure en taille-douce, morte entre nos mains?

V. Schœlcher.

Le Travail.

A M. DE CHATEAUBRIAND.

Les anciens dieux s'en vont de la terre de France;
Adieu les chevaliers, et les grands coups de lance;
Adieu peut-être aussi l'antique loyauté,
Et de nos bons aïeux la sainte probité.
Adieu les beaux lauriers, les drapeaux et la guerre,
Le Travail est Achille, il lui faut un Homère :
Le Travail, fils de l'Ordre et de la Liberté,
Est desormais le dieu de la grande cité;
Châteaubriand sera son prêtre sur la terre.
Quel autre, mieux que lui, connaît son culte austère?
A l'aube matinale il s'éveille, et soudain
Le coin de la pensée ouvre son front d airain;
Pareil à ce géant, orgueil de l'ancien monde,
Qui voyait devant lui passer la mer profonde,
Un pied sur le Passé, l'autre sur l'Avenir,
Il voit d'un œil serein l'eternité venir;

Quand plusieurs de notre âge, hommes de peu d'haleine,
Palpitent sous la Muse et respirent à peine,
Comme son vieux Sachem, sous le souffle divin,
Il poursuit sans broncher le glorieux chemin,
Parce que le Malheur, élément du génie,
Dans ses puissantes eaux a retrempé sa vie.
Ainsi le vieillard grec, l'aveugle harmonieux,
Sous la main du Destin chantait encor les Dieux.

Le Travail, le Travail! sur la terre et sur l'onde,
Le Travail, c'est la loi de l'avenir du monde.
Que tout travaille et sue, et que la Liberté
Savoure avec bonheur le fruit qu'elle a porté.
Laissons tout paradoxe et tout dédain futile,
L'Utile c'est le Beau, car le Beau c'est l'Utile.
Guttemberg, Raphaël, Jenner, groupe divin,
Aux lieux supérieurs vous vous donnez la main.
La féconde vapeur s'élevant de l'usine
Est aussi douce à Dieu, dans sa maison divine,
Que la prière ardente, ou la brise du soir,
Ou le parfum qui sort de l'oisif encensoir.
Travailler, c'est prier, ô mortels! Sans murmure
Comprenez donc enfin votre large nature;
Tout est bien à sa place, en la création,
Et le bras et la tête, et l'Ame et l'Action.
Et le poète aura dans ce tout adorable,
Dans cet ensemble immense, un devoir admirable,
Que nul être ici bas ne peut lui contester,
Le plus pur des devoirs, celui de le chanter.

ANTONI DESCHAMPS.

BULLETIN.

EXPOSITION D'UN TABLEAU DE LARGILLIÈRE. (1)

Grace à la pénurie de bâtimens publics capables de loger les arts, le Musée royal est fermé une partie de l'année pour faire place aux préparatifs d'installation et de déménagement de l'exposition annuelle des tableaux modernes; (je ne parle pas du danger que courent ces précieux modèles d'être plus ou moins endommagés par les échafaudages). Mais, en vérité, peut-on priver ainsi la capitale de son plus beau joyau, et dérober tant d'illustres pages aux étrangers, aux artistes, à la foule enfin qui vient chercher là un noble délassement et l'occasion de faire vibrer en elle-même les cordes assoupies de l'enthousiasme et de l'admiration? On parle de déloger la Bibliothèque royale, soit; mais encore celle-ci a-t-elle déjà un toit où s'abriter; seuls les arts n'en ont pas; la peinture moderne se met en garni chez ses maîtres, non pour les mieux voir, mais pour les masquer à nos regards. Ah! si ces figures pouvaient se mouvoir, elles tourneraient le dos au public, et demanderaient pardon à ceux qu'elles nous cachent si involontairement. La fermeture du Musée pendant six mois de l'année est une entrave gratuite que l'on met aux progrès de l'art, un aliment que l'on ôte à la curiosité des voyageurs.

Mais il n'était pas besoin de ce vide pénible que fait éprouver l'absence des tableaux sur lesquels on ne se lasse jamais de reporter sa vue, pour que notre curiosité fût naturellement excitée par l'annonce d'un tableau de Largillière, tableau qui avait échappé jusqu'ici à l'attention publique, et qui est, sans contredit, le chef-d'œuvre de ce peintre. C'est une scène de famille, mais de famille royale; et toutes ces figures reproduisent parfaitement la bénignité pleine de noblesse qui semble caractériser le

(1) Rue du Doyenné, 8.

type bourbonien. Dans un grand fauteuil, au pied du buste de Louis XIII, est assis Louis XIV. Ce n'est plus l'Apollon des ballets de Versailles,

. . . . Se donnant lui-même en spectacle aux Romains,

comme le disait Racine, qui faisait de l'opposition sans s'en douter, c'est Louis XIV déjà vieux, Louis XIV qui a été vaincu à Ramillies et à Malplaquet, qui voit les frontières du Nord entamées par l'ennemi, et la famine, unie au plus rigoureux des hivers, achever ceux que la guerre a épargnés. Une de ses mains est appuyée sur son fauteuil, il tend l'autre à son arrière-petit-fils, que tient par la lisière sa gouvernante, Mme de Levi-Ventadour; cette tête du grand roi est irréprochable. Debout, les jambes croisées, et légèrement appuyé sur le dos du fauteuil de son père, se tient le grand dauphin. Peut-être la tête de celui-ci est-elle un peu grosse, la main, est d'une transparence admirable; enfin à droite, entre le duc de Bourgogne, vêtu d'un habit écarlate et tenant à la main une canne sur laquelle il paraît peut-être trop s'appuyer; dans une échappée de côté, on aperçoit les jardins de Versailles. Le duc de Bourgogne est suivi d'un petit dogue anglais; et sur le devant du tableau se joue un épagneul; enfin à gauche, sur une table de marbre blanc, sont des fleurs et des fruits dans une corbeille. Largillière a été surnommé par ses contemporains le *Van Dick français*. La résurrection de ce tableau prouve que jamais titre n'a été mieux mérité; les figures, qui sont de demi-grandeur, ont tout le fini d'une miniature, les moindres détails sont soignés avec une grace exquise; et M. Delécluse a remarqué avec finesse qu'au costume bleu de ciel et élégant du grand dauphin, qui contraste avec l'austérité négligée de celui du roi, on entrevoit déjà les mœurs brillantes et faciles qui devaient succéder sous le régent; le duc de Bourgogne est bien l'élève de Fénélon, l'espoir de Saint-Simon; mais le duc d'Anjou, qui devait être Louis XV, ne pouvait, en 1711, année de la mort du grand dauphin, marcher même à la lisière.

Largillière travaillait, dit-on, sans modèle, tant la nature était présente à sa mémoire. L'église Saint-Étienne-du-Mont contient plusieurs de ses tableaux, représentant des personnages parlementaires; le Musée possède de lui un portrait de Lebrun. Mais ce dernier tableau, qui réunit à un ensemble plein de largeur, d'animation et de puissance, une grace exquise, un fini de détails vraiment merveilleux, fixera tous les regards dans un musée royal, celui de Versailles, par exemple, où il sera surtout à sa place, et mettra le nom de Largillière presque au même niveau que celui de Lebrun.

Deux magnifiques gravures à la manière noire, l'une représentant

Jésus-Christ docteur, par M. T. Johannot, et l'autre *Un Christ* de Rubens, viennent d'être publiées par M. Forfelier; nous en parlerons avec détails.

THÉATRES.

VAUDEVILLE. — *Monsieur et madame Galochard*. — Décidément Arnal se fait un personnage historique. Arnal, naguère prince de Monaco, est devenu jardinier, jardinier sous les ordres de M. Lenôtre, collègue d'Antoine qui *dirigeait* chez Nicolas Despréaux l'if et le chèvrefeuil; Arnal au beau milieu du grand siècle, conversant avec Benserade, l'auteur de ce fameux sonnet sur Job, qui partagea la ville et la cour; Mme de Longueville était pour Voiture, Mme la princesse Palatine pour Benserade; tous les poètes du temps prirent part à cette querelle, jusqu'à ce que le grand Corneille, faisant, lui aussi, son sonnet sur *la Contestation entre le sonnet d'Uranie et de Job*, et se moquant avec finesse de ces *partis d'importance; de ces noble mutins; de cette vaine démangeaison de la guerre civile*, conclut en les qualifiant de *deux méchans sonnets*. Mais nous voici bien loin d'Arnal; hélas! pas plus loin que le génie d'Arnal ne l'est de ce pauvre rôle quasi-historique, où se trouve mêlé, on ne sait de quel droit, le nom de cette charmante Mlle Lavallière.

Arnal, né pour le frac et le bonnet de coton, Arnal des *Gants jaunes* et du *Poltron*, Arnal qui s'est tant moqué du fantastique et des romances chevaleresques, Arnal l'acteur de bon sens, qui n'a rien de cette science de comédien qui distingue Bouffé et Vernet, mais dont la voix, les gestes, la démarche renferment je ne sais quelle raillerie de bon aloi, qui excite le rire; Arnal devenu à son tour un personnage important; mais il n'y avait pas jusqu'aux choux du potager de Versailles qui ne fussent plus nobles que M. Galochard. Arnal devenu romantique, car en vérité ce vaudeville est romantique (ce qui est un bien mauvais compliment à lui faire), Arnal qui croit sa femme la maîtresse du grand roi, c'est en vérité trop d'orgueil. Aussi, ce vaudeville, fondé sur un méchant quiproquo, a-t-il été écouté avec froideur, et ira-t-il rejoindre silencieusement dans la tombe le prince Hercule de Monaco, cette autre erreur d'Arnal qui sera décidément obligé de revenir aux commis et aux grisettes de la rue Saint-Denis.

PALAIS-ROYAL. — *Les Chansons de Désaugiers*. — Pendant qu'Arnal rétrogradait jusqu'au siècle de Louis XIV, le Palais-Royal galvanisait, dans sa tombe à peine fermée, le joyeux Désaugiers. Désaugiers consentant à chanter de nouveau ses chansons, le théâtre, en revanche, lui donna pour aides ses deux meilleurs comédiens, M. Levassor et Mlle Virginie Déjazet. M. Levassor paraît d'abord dans un rôle

d'Anglais assez plaisant et qui a fort réjoui l'amour-propre national. Le vaudeville a un peu perdu, depuis 1815, cette vieille habitude de tirer à brûle-pourpoint sur les ridicules britanniques; mais elle subsiste encore dans toute sa force, à notre égard, de l'autre côté de la Manche. Mlle Virginie Déjazet a débuté, elle, par le rôle de Cadet Buteux; elle sacre, donne des coups de poing, et le public, étourdi de ce déluge de jurons et de coups de pied, d'applaudir et de tendre la joue pour recevoir de nouveaux soufflets de cette main encore si blanche. Viennent ensuite M. et Mme Denis; ces deux premiers actes sont fort gais, le troisième est languissant, le quatrième presque mélodramatique, Mlle Virginie Déjazet y paraît en duchesse de l'empire, M. Levassor en conseiller d'état. Les soldats de l'empire pouvaient bien prendre pour femmes des cuisinières et des filles d'auberge; mais *celle à* Lannes et *celle à* Lefebvre étaient au fond d'honnêtes et honorables femmes, et nous ne pensons pas que jamais la comédie aristophanesque puisse se hasarder jusqu'à toucher à des noms que protégent de si beaux souvenirs. Au cinquième acte, les refrains de Béranger viennent se marier à ceux de Désaugiers, et la Gaudriole en personne couronner cette tête d'épicurien.

Ce vaudeville à tiroir, tout-à-fait dans le goût et les traditions de ce théâtre, a été fort bien accueilli des habitués. Cependant Mlle Virginie Déjazet ne nous a rien appris de nouveau; nous connaissions déjà son talent à jurer, sa voix d'Opéra-Comique qui se gâte tous les jours, et sa jambe aussi bien faite au moins que celle de Mme Grégoire.

Variétés. — *M. Bonhomme.* — Les Variétés qui ont perdu Odry, qui ont donné des opéras-comiques pour Mlle Jenny Colon, les Variétés pendant la maladie de Vernet, se sont données corps et ame au genre moral; mais ce malheureux mot de morale, que les uns appellent religion, les autres devoir, un troisième le succès, les Variétés le nomment ennui; *M. Bonhomme* est donc un fort ennuyeux vaudeville, construit à la façon antique, et qui pourrait être contemporain des romans souterrains d'*Anne Radcliffe*. On y voit un vieux rentier (le vaudeville ne dit pas s'il est ou non partisan de la conversion), un gardien de moutons, deux Auvergnats, une soubrette; le gardeur de chèvres fait peur aux deux montagnards, et leur arrache douze cents francs qu'ils devaient à M. Bonhomme, et qui serviront à former sa dot. Le public qui n'a pas voulu se montrer aussi *bonhomme*, n'est point revenu à la seconde représentation.

Gaité. — *L'Ingénieur ou la Mine de charbon.* — M. Duveyrier, auteur de ce mélodrame, a étudié avec habileté les procédés mécaniques de

l'agencement des scènes. Il doit en outre à ses études philosophiques une certaine élévation d'esprit, qui lui fait se proposer un but moral dans toutes ses compositions; mais il manque de style; la charpente osseuse de ses drames n'est pas revêtue de la carnation nécessaire. Ce dernier mélodrame, qui s'attaque au préjugé du duel, est soutenu par un grand déploiement de luxe et de décorations. M. Duveyrier est l'auteur du *Monomane*, ouvrage prosaïque et froid, mais dont le but est plein de profondeur. Nous semblons destinés, en effet, à assister, depuis quarante ans, au spectacle de la plus horrible des *monomanies*, celle d'accusateur public. Les régimes ont beau changer, cette cruelle tradition trouve toujours un représentant, Fouquier Tainville touche la main à Bellart et à Marchangy. M. Duveyrier, qui, dans l'ancienne famille saint-simonienne, avait reçu le nom de *poète de Dieu*, n'est nullement poète, mais nous lui croyons un avenir dramatique.

— Nous avons publié dernièrement une charmante pièce de vers de Wordsworth sur la mort du berger d'Ettrick. Voici aujourd'hui un sonnet de sir Egerton Brydges, critique distingué et poète lui-même :

« Vrai berger des paysages solitaires de la vieille Écosse, de ses vallées profondes et de ses fleuves; — non moins fidèle gardien des chansons de la muse pastorale; toi aussi, tu n'es plus;

« Tes restes reposent sous un gazon, et la chère Amitié répand sur ton triste tombeau les plus simples fleurs du printemps aux mille reflets; l'Amour exhale des gémissemens solennels partout où tu dirigeais tes pas.

« Les rustiques bergers répéteront tes chants d'âge en âge; chaque montagne, chaque clairière servira d'écho à tes charmantes légendes pastorales.

« Ton talent si pur chassera toute mélancolie; la muse a purifié ton argile mortelle, et tu as conquis une gloire qui ne mourra point. »

Genève, décembre 1835.

UN COEUR

POUR

DEUX AMOURS.

§ IV.

— Nous disions, reprit don Martin, que voyant mes deux enfans arrivés tout d'un coup à tout savoir, grace à l'union infinie de leur esprit, je m'étais mis à trembler pour leur avenir. Hélas! je n'avais que trop bien prévu ce qui devait arriver. Quand elles n'eurent plus rien à apprendre, l'ennui les prit, et elles tombèrent dans un découragement mortel. Elles imaginèrent, sans me le dire, qu'on leur cachait ce qu'elles appelaient la science des hommes, et qu'on les estimait trop peu pour les initier à des mystères qui n'étaient pas faits pour leur intelligence d'enfant. Alors elles se demandaient tout bas ce qu'elles allaient devenir, et à quoi désormais serait employée leur inutile vie? Rappelez-vous toujours, si vous voulez comprendre toute cette histoire, qu'il ne s'agit pas ici d'un seul esprit, mais bien de deux esprits, non pas d'une seule intelligence, mais de deux intelligences réunies. Ainsi livrées à elles-

mêmes et se voyant si profondément tombées dans l'oisiveté, cet abîme qu'elles ne soupçonnaient pas, leur douleur fut grande, mais d'abord leur résignation égala leur douleur. Plus d'une fois, il est vrai, elles voulurent relire les chefs-d'œuvre qu'elles avaient déjà lus et revenir sur les études qu'elles avaient déja faites; vains efforts! vain espoir! L'inflexible analyse de ce double esprit était si grande et si complète, que même dans les chefs-d'œuvre qui honorent le plus le génie humain, cet esprit d'analyse ne laissait rien à admirer une seconde fois. Anna et Louise à elles deux, avaient jeté tout d'un coup et sans le vouloir, un regard si perçant sur l'*Iliade*, par exemple, ou sur le *Misantrope*, par exemple; elles avaient pénétré si avant dans l'ame de Virgile, par exemple, ou de Lafontaine, par exemple, que tout ce qui était sorti de ces ames d'élite, elles le tenaient en réserve là dans leur esprit, là dans leur ame, là dans leur cœur; elles s'étaient emparées des chefs-d'œuvre en coupant l'arbre par le pied, comme fait le sauvage qui veut atteindre un beau fruit dans ce chapitre de *l'Esprit des Lois*, de Montesquieu. Elles avaient passé sur les plus beaux vers, sur les plus grandes idées, comme fait la grêle qui passe dans un verger et qui enlève le fruit et la fleur, et l'écorce, et les feuilles, tout ce qui peut s'enlever. Du premier coup, elles avaient jeté en dehors toutes leurs larmes, toutes leurs émotions, toute leur pitié, toute leur terreur, tout ce qui fait l'intérêt, la valeur, la vertu et l'harmonie des poètes; tout ce qui fait la poésie. Et aussi à propos de la science elles étaient arrivées au même nivellement. Leur impitoyable intelligence avait tellement procédé du connu à l'inconnu; elle avait été à si petits pas de problèmes en problèmes; elle s'était si bien gardée de rien laisser dans l'ombre ou dans le doute derrière elle; elle avait trié avec une expérience si infinie les vérités et les sophismes, séparant les vérités des sophismes, classant les vérités une par une, entassant dans le même monceau les sophismes et les mensonges, comme on fait la paille après la moisson, que désormais revenir sur leurs pas dans la science était plus qu'impossible, c'était inutile. Elles savaient à une vérité près, combien il y a de vérités vraies et de fausses vérités dans le monde, et cette science fatale les avait privées à la fois de la vérité et de l'erreur, de la croyance et du doute. Ainsi, elles voyaient jour dans

toutes les choses humaines; seulement arrivées à leur dernière vérité, elles avaient pris le vide pour un nuage, et elles se révoltaient sourdement contre ce nuage qu'elles ne pouvaient pas percer: elles se révoltaient donc contre l'impossible. Et puis, quand, fatiguées d'être immobiles, elles revenaient sur leurs pas, elles s'indignaient de ne plus retrouver que des ruines dans les nobles chemins qu'elles avaient parcourus d'un pas léger et qu'elles avaient trouvés semés de tant de poésie, de tant de chefs-d'œuvre, de tant de beaux vers, de tant de comédies riantes, de tant de tragédies pathétiques; noble et grand chemin du mensonge poétique que l'ignorance sème de fleurs, mais que la vérite et la science couvrent d'épines! Voilà donc où elles en étaient venues, et nul moyen de les tirer de ce double abîme à présent.

A présent, loin de la poésie et de l'étude, elles se flétrissaient comme de jeunes plantes sans eau et sans soleil. A présent, plus de gaieté, plus de courses haletantes dans les bois, plus de douces larmes à leurs paupières, plus de nobles soupirs dans leurs cœurs. La science les avait fanées de son souffle. Peu à peu leur doux regard s'éteignait, leur doux sourire s'arrêtait, leurs deux jeunes têtes penchaient languissamment l'une sur l'autre; sans avoir été malades, sans fièvre, on les voyait mourir. Elles ne me parlaient plus, à moi leur ami assidu; elles ne se parlaient plus à elles-mêmes. Elles étaient honteuses l'une de l'autre, car pour la première fois, la conscience se faisait sentir à elles, ou plutôt pour la première fois, elles comprenaient l'une et l'autre, qu'elles n'avaient pas de conscience dans laquelle elles pussent se refugier l'une loin de l'autre; point de for intérieur dans lequel Anna pût se barricader contre Louise, et Louise contre Anna. Elles étaient comme deux frères qui ont long-temps vécu en paix dans le même héritage, mais un jour arrive, un jour d'humeur et de caprice, où il faut diviser l'héritage pour que chacun des deux frères cultive en paix son coin de terre et se retire dans sa maison. Mais elles, arrivées à ce point de découragement et d'ennuis, voulurent en vain diviser leur ame, cet héritage en commun que leur avait départi le ciel; ce partage fut impossible; il était écrit là-haut qu'elles vivraient à deux et qu'elles mourraient à deux. En vain Louise voulut-elle renvoyer à Anna sa part d'ame qu'elle avait prise comme l'af-

née ; en vain Anna voulut-elle réclamer de Louise cette part d'intelligence qu'elle avait laissé prendre, il se trouva que l'ame qui doit toujours commander, ne voulut pas obéir, qu'elle alla à son gré de l'une à l'autre sœur comme fait la flamme du bûcher, si bien que tantôt Louise, malgré elle, était toute remplie d'Anna, tantôt c'était Anna, en dépit de tous ses efforts pour être une et seule, qui était toute remplie de Louise. C'était un flux et un reflux perpétuel de la pensée qui ébranlait, qui fatiguait, qui ruinait peu à peu ces deux faibles corps. Et que de peines flottaient ainsi de l'une à l'autre, d'Anna à Louise, et de Louise à sa sœur! et qu'elles devaient se trouver malheureuses quand elles comprirent, pour la première fois, combien elles étaient invinciblement réunies! A présent, cette union qui avait fait leur force et leur joie, faisait tout leur malheur. Réunies, elles n'avaient rien à espérer, rien à attendre. Elles savaient tout, — et qui plus est, elles commençaient à apprendre qu'elles pouvaient ne plus s'aimer. Fatal résultat de cette union forcée! Réunies, elles allaient se haïr; séparées au contraire, elles redevenaient tout à coup deux jeunes filles, elles rentraient dans toutes les graces et dans tous les bénéfices de l'ignorance; bien plus, elles devenaient deux sœurs, deux tendres sœurs, bonnes, faciles à vivre, indulgentes l'une à l'autre, inséparables cette fois; mais inséparables, parce qu'enfin c'était leur volonté qui les unissait et non pas la nécessité; inséparables, parce que chacune d'elles, pouvant cacher dans son cœur les mauvais petits mouvemens que le plus noble cœur éprouve souvent à son insu, n'était pas forcée de rougir devant sa sœur. Inséparable, cette fois, parce qu'il y aurait grand mérite à la petite Anna à dire ses secrets à sa sœur, parce qu'il y aurait de la gloire à Louise à veiller sur sa sœur, parce qu'elles entreraient nécessairement dans l'abnégation personnelle l'une pour l'autre; inséparables, en effet, parce que chacune d'elles aurait à elle-même son cœur, son esprit, sa conscience, son ame, sa volonté; sa volonté surtout, cet impérieux besoin de dire : *je veux!* qui ne s'était pas fait sentir à elles jusqu'à présent, que l'étude avait endormi dans leur sein, mais qui venait de se réveiller enfin comme en sursaut et avec une affreuse témérité.

Voilà donc où elles en étaient venues à force d'apprendre et de savoir. A présent, elles se demandaient à quoi bon leur vie? elles

avaient vécu si vite. L'oisiveté pesait sur leur ame, comme le remords pèse sur l'ame du coupable; plus d'études pour elles, plus d'enthousiasme, plus de découvertes, plus de poésie, plus d'ignorance, plus d'avenir, plus d'espérance, plus rien de ce qui les avait soutenues jusqu'à présent.

Moi qui les aimais, comme je vous ai dit, ou plutôt comme il m'est impossible de vous le dire, je ne savais plus quel remède trouver à ce désastre, et souvent je m'arrêtais épouvanté en me disant qu'en effet, mes deux enfans n'avaient plus qu'à mourir, quand un noble jeune homme, qui était mon voisin de campagne, vint pour quelque temps encore à mon secours.

Ce jeune homme était un gentilhomme russe qui, avec tout l'esprit d'un Français, avait conservé toute la volonté d'un homme de son pays, habitué à commander aux autres, parce que lui-même il est fier d'obéir à son maître. Entre gens comme lui et moi, s'il y avait une grande différence de fortune, la fortune ruinée et délabrée d'un pauvre Espagnol et la fortune fabuleuse d'un riche Moscovite, il y avait plus d'analogie qu'on pourrait le croire au premier abord. Lui et moi, lui le Russe et moi l'Espagnol, nous nous ressentions de notre origine orientale, aux vives et nobles passions renfermées dans notre cœur. Lui et moi nous étions heureux et fiers de respecter ce que les autres peuples méprisent d'ordinaire, la croyance et la royauté. Lui et moi, nous vivions séparés de la foule, car nous n'avions ni ses instincts, ni ses caprices, ni ses haines, ni ses amours. Aujourd'hui, pour avouer en Europe qu'on est un gentilhomme et qu'on tient à son blason, il faut presque autant de courage qu'il en fallait sous Charles-Quint pour avouer qu'on était un juif. Aujourd'hui quiconque suit fidèlement sa bannière, quiconque dit à son roi : *Mon maître!* est frappé d'anathème; il est mis au ban de tous les révoltés de l'Europe, et il faut qu'il ait bien du courage pour marcher tête levée hors de son pays. Ainsi, mon voisin et moi, nous nous étions compris du premier regard. Nous nous étions dit sans nous le dire, que nous étions des enfans de la puissance absolue, des hommes de la vieille race, entêtée si l'on veut, mais brave, dévouée et fidèle. Du reste, chacun de nous, mon voisin et moi, vivait à part loin du monde, lui parce qu'il méprisait ce monde d'esclaves et de flatteurs, et moi, parce que je

n'avais qu'une pensée, qu'une passion, et qu'il fallait la solitude à mes deux filles. Bien plus, c'est à peine si nous échangions quelques paroles de bienveillance et de politesse, quand nous nous rencontrions au même carrefour, moi sur mon unique et fidèle alezan, lui, monté sur ses magnifiques chevaux anglais qui auraient été l'orgueil des plus belles écuries de l'Italie. Cependant, sans nous être parlé trois fois nous nous aimions.

Un jour que j'allais au galop de mon cheval, et que dans ce mol abandon qui est à peine le mouvement, je pensais tristement à la destinée de mes enfans; mon noble voisin, m'abordant avec ce sourire empressé de la jeunesse si remplie d'honneur, de probité et d'intimes confidences : — Seigneur duc, me dit-il, qui vous fait peine? J'ai vu le temps où vous ne sortiez pas de votre parc, et maintenant vous voilà galopant par monts et par vaux sans ménagement et sans pitie pour ce noble animal. Au moins, seigneur, puisque vous voilà devenu un infatigable écuyer, usez-en avec moi sans façon, comme avec un voisin tout disposé à vous aimer, et envoyez-moi demander un cheval quand le vôtre sera fatigué. J'en ai trente qui sont à vos ordres, monsieur! En même temps, il flattait de la main mon pauvre Antar, qui était tout joyeux d'aller de compagnie avec un autre cheval.

— Monsieur, lui dis-je, vous me voyez bien reconnaissant de tout l'intérêt que vous me témoignez; mais il est vrai que j'ai là un grand chagrin qui me ronge. Et tenez! votre parole me soulage, je vous rends grace de votre pitie; mais mon malheur est un malheur sans remède, hélas!

J'étais si malheureux en effet que mon voisin voulut savoir mon histoire. Il me la demanda avec tant d'intérêt et de bienveillante sollicitude, que je me mis à la lui raconter. Il m'écouta en toute attention. C'etait un jeune homme intelligent de tous les mystères du cœur. Tout jeune qu'il était, il avait beaucoup vécu, car dès sa première jeunesse il avait été beaucoup flatté et beaucoup trompé : si bien qu'il connaissait les hommes beaucoup mieux qu'on ne les connaît à son âge. Quand donc je lui eus raconté toute mon histoire et toute ma misère, quand je lui eus dit, bien mieux que je ne vous le dis à vous-même, au bord de quel abime nous étions arrivés sans nous en douter, Anna, Louise et moi, mon jeune voisin devint pen-

sif; et, me tendant la main, il me promit de me donner un bon conseil. Mais il me demanda jusqu'au lendemain pour y réfléchir.

Rentré chez nous, je trouvai Louise et Anna à la même place où je les avais laissées à mon départ. Elles étaient là, immobiles, entre la veille et le sommeil, sans pensée et sans rêve. On eût dit, à les voir ainsi sans aucune perception de l'ame, que ces deux jeunes filles, naguère d'une gaieté si active et d'une vivacité sans pareille, étaient tout d'un coup tombées en enfance; non pas dans cette première et belle enfance qui grandit vers le ciel, mais dans la triste et misérable enfance du vieillard qui descend vers la tombe. Elles voyaient sans voir, elles entendaient sans entendre; elles ne s'aimaient plus, elles ne m'aimaient plus, elles n'aimaient plus personne; elles n'avaient plus de pitié pour le pauvre, plus de prière pour le ciel; elles n'avaient plus d'espérance, plus de charité, plus d'amour dans le cœur; c'est à peine si elles avaient faim, si elles avaient soif et sommeil. Hélas! hélas! avant cette fatale science, si vite épuisée, il y avait là pourtant deux ames pour un seul corps; à présent, voici bien deux corps, mais où est même l'ame unique de ces deux corps?

Le lendemain, je fus exact au rendez-vous que m'avait donné mon noble voisin. Il m'avait promis un bon conseil: fragile espoir! mais je n'avais plus que cet espoir, et je m'y cramponnais de toutes mes forces; car evidemment il était impossible que cette apathie morale pût suffire long-temps, meme à la vie physique de mes enfans. Bien que je me fusse haté, mon gentilhomme était le premier au rendez-vous. Il m'attendait en se promenant de long en large, et dans toute sa personne il y avait je ne sais quelle bonne humeur qui me mit tout de suite à l'aise. On est si crédule et si prompt à esperer quand on a peur!

— Venez, me dit-il en me prenant les mains; asseyons-nous sur ce banc et causons. J'ai bien pensé hier à votre histoire; elle est incroyable, mais il faut qu'elle soit bien vraie pour que vous la racontiez ainsi. Toujours est-il que j'ai passé toute ma nuit à penser à votre étrange problème. Deux jeunes intelligences, dites-vous, éteintes à force d'apprendre et de savoir! deux pensées aneanties à force d'etude! C'est grave, cela, et il n'y a peut-être que Dieu qui saurait y trouver remède certain. Maintenant, voici ce que j'ai pensé;

car, bien que je sois plus jeune que vous de quelques années, j'ai plus d'expérience et je sais mieux que vous qu'il y a, même pour nos simples ames immortelles, à nous autres, qui n'avons qu'une seule ame dans un seul corps, des momens de découragement qui peuvent être mortels. Qui de nous, soit dans le bonheur de la misère, soit dans la fatigue de la fortune, soit passion naissante, soit amour perdu, qui de nous pour un vain bruit de moins dans la gloire humaine, pour un sourire qu'on aura oublié de nous donner en passant, n'a pas songé à se tuer, au moins deux ou trois fois dans sa vie, à vingt ans? Qui de nous, à la fin ou au commencement d'un amour, par passion ou par dégoût, ne s'est pas dit : *Il faut mourir!* Et pourtant, notez-le bien, nous n'avons qu'une ame, c'est-à-dire nous sommes une fois plus dans notre libre arbitre que si nous avions deux ames ou que si nous n'en avions que la moitié d'une. Or, il y a de certaines intelligences qui ne vivent que par les contrastes. Moi qui vous parle, je suis l'homme des excès; l'excès, c'est ma vie. Aujourd'hui soldat, à pied dans le sang, dans la boue, les neiges, et à jeun, montant à l'assaut contre le Turc; le lendemain vrai sybarite et plongé dans la soie et dans l'or; aujourd'hui sous le soleil de l'Italie, qui n'a pas assez de feux pour moi; demain peut-être en pleine Sibérie, qui n'aura pas assez de glaces pour moi; aujourd'hui le vin de Bordeaux m'enivre, qui sait si l'eau-de-vie me suffira demain? Aujourd'hui un simple amour sous les haies en fleurs, et moi tremblant comme la fleur de l'aubépine aux pieds de ma bergère qui me dédaigne; peut-être sera-t-elle une duchesse à mes pieds demain. On vit de contrastes, on vit de passions quand on est jeune. La jeunesse qui reste calme dévore le cœur. Je ne conçois la vie que dans un grand bruit ou dans un grand silence, au bivouac ou sous les lambris d'or, à l'armée ou dans les fleurs, et pourtant je n'ai qu'une ame. J'avoue que l'idée d'avoir deux ames me rendrait le plus malheureux des hommes. Deux ames! que pourrais-je en faire? Il faudrait être l'empereur de toutes les Russies pour y suffire. Deux ames! que pourrais-je en faire? Il me faudrait un royaume à conduire, une armée à commander. Deux ames! vous avez raison; c'est horrible, c'est affreux. Je me suis donc bien répété toute la nuit qu'il y avait là, dans votre parc, deux ames dans un seul corps, qui se mouraient faute d'aliment. Ceci trouvé, je me

suis dit : quel sera l'aliment durable et nouveau de ces deux ames? D'abord, j'ai pensé à la religion chrétienne qui a fait tant de miracles en ce genre, inépuisable aliment de tant de nobles cœurs qui seraient morts consumés sans la croyance. Vous savez par cœur l'histoire des solitaires d'Orient et d'Occident? Oui, sans doute, c'était là une grande ressource, l'abnégation chrétienne. Il y a des ames qui peuvent compter pour deux ames, et qui s'en sont contentées : saint Augustin, Mlle de Lavallière, l'abbé de Rancé, des saints à deux ames; mais ces ames-là ne sont entrées dans la croyance qu'à moitié usées et consumées dans les passions du monde. Mlle de Lavallière, sans Louis XIV, n'aurait jamais été une sainte; saint Augustin, le chrétien profane, a été soutenu dans sa conversion par cette noble idée qu'il allait être le grand levier d'une révolution; et pour jeter l'abbé de Rancé dans son cloître, il a fallu que la Providence fît tomber à ses pieds la tête coupée de sa maîtresse au moment où il entrait dans son boudoir. Les ames doubles, plus les autres, ont besoin pour vivre de mouvement et de passion. Il leur faut des révolutions à faire ou à dompter, des états à conquérir ou à agrandir, ou tout au moins des royaumes à perdre. Voyez Napoléon; il avait deux ames celui-là aussi; il est mort en deux fois. Une de ces ames s'est envolée à la bataille de Waterloo; son autre ame, la dernière, mais non pas la moins belle, s'est traînée péniblement jusqu'au rocher de Sainte-Hélène. Voyez César, il avait deux ames celui-là aussi; il a fallu le cribler de coups de poignard pour que ces deux ames pussent sortir en même temps de son corps. Charles-Quint aussi avait deux ames; l'une était l'ame du grand empereur qui a vaincu François Ier à Pavie et rêvé la monarchie universelle; l'autre était l'ame du moine stupide, qui s'est usée dans de misérables intrigues de couvent. J'en sais un encore un empereur qui a deux ames, l'une pour l'Orient, l'autre pour l'Occident, l'une qui veille au Midi, l'autre qui commande au Nord; l'une qui dicte des lois, l'autre qui mène des armées; deux ames également immortelles. Vive l'empereur!

En même temps il leva son chapeau, je levai le mien, puis il reprit : — Je dis donc que puisque nous avons à faire à deux ames qu'il est impossible de réunir en un seul point, c'est-à-dire qu'il est impossible de gouverner, et puisque ces deux ames, après avoir

épuisé toute la science humaine comme un enfant vide en souriant une jatte de lait dont les bords sont entourés de miel, il nous faut à présent jeter ces deux ames dans quelque situation nouvelle qui occupe ces deux corps ou dans quelque passion nouvelle qui satisfasse ces deux ames. La religion, qui peut sauver les ames usées par le monde, perdrait peut-être, et pour toujours, ces deux ames novices. Attendons. Traitez vos deux enfans comme une fille unique. Jusqu'à présent votre fille a vécu dans la solitude; menez-la dans le monde. Elle a vécu dans la médiocrité; jetez-la dans le luxe. Vous lui avez donné la science, donnez-lui l'amour. Croyez-moi, don Martin, l'amour est la science inépuisable, surtout dans le cœur d'une femme. L'amour, c'est la religion de la femme, c'est sa vertu, c'est sa croyance, c'est son but en ce monde, c'est son orage et son repos. Jetez votre enfant dans l'amour, jetez vos deux enfans dans l'amour. Vous voulez occuper cette pensée oisive, quelle plus noble occupation que l'amour? Vous voulez ranimer ce cœur qui ne bat plus, quel feu plus doux et plus brûlant que l'amour? Vous voulez rappeler la rose sur le lis de ces deux joues, quelle fleur plus épanouie que l'amour? Vous voulez relever ces deux têtes penchées par le doute, quelle espérance plus élevée que l'amour? Enfin, et c'est là, si je vous ai bien compris, votre plus grande peine, vous vous demandez comment vous ferez de ces deux ames deux ames bien distinctes, ou comment vous parviendrez à faire de cette ame unique une ame unique, eh! quel aimant plus grand, quel égoïsme plus puissant, quelle attraction plus invincible trouverez-vous que cet égoïsme, cet aimant, cette invincible attraction! l'amour?

Ainsi il me parla. Il avait dans la tête et dans l'esprit toutes sortes d'images orientales comme un homme né sur les confins de l'Orient, qui en a senti de loin les brises parfumées, d'assez près pour être quelque peu un poète, mais trop peu pour être un oriental efféminé. Il était un homme éloquent lorsqu'il parlait avec passion et quand il était convaincu; mais il faut dire qu'il était rarement passionné et rarement convaincu. Il était né croyant; mais le monde l'avait rendu sceptique. Il était né poète; mais dans ce siècle d'affaires, il s'était fait homme d'affaires par orgueil. Il était né soldat; mais il n'avait pas trouvé de guerre à la taille de son sabre, et à défaut de batailles il cherchait à remuer des intérêts à la taille de son esprit.

De toutes ces généreuses inclinations, qu'il avait non pas étouffées, mais qu'il avait détournées de leur but, il avait conservé un égal dévouement à ses devoirs, à ses plaisirs et à ses amis. C'était un homme qu'au premier abord on pouvait ne pas rechercher, mais qu'on ne pouvait pas aimer médiocrement une fois qu'on l'aimait.

— Voici donc, me dit-il, ce que je vous propose, et en ceci je vous prie d'user de moi comme si j'étais votre frère, ou tout simplement un honnête médecin qui doit son concours à tous ceux qui l'invoquent. Je donne dans huit jours une grande fête; je réunis dans ma maison et dans mon jardin toutes les belles personnes et tous les galans jeunes gens qui voudront y venir. Ce sera une fête à la don Juan, moins le trio des masques. C'est une grande joie pour moi quand l'envie m'en prend, de réunir sur un seul point que je choisis, toutes les beautés, toutes les jeunesses, tous les amours. Ils obéissent à mon premier signe, ils arrivent à mon rendez-vous, comme les alouettes qui volent sur le miroir; ils prennent place à ma table, ils chantent à mes banquets, ils dansent sous mes orangers en fleurs; je suis leur maître toute la nuit, et en ma qualité de suzerain j'ai mon obole dans ces doux sourires, dans ces tendres regards, dans ces battemens de cœur qu'abritent à peine la dentelle indiscrète. Je suis l'hôte de la fête, et j'en prends ma belle part. Il me semble que lorsque je vois entrer chez moi toutes ces jeunesses à la taille élancée, toutes ces épaules à demi nues, toutes ces têtes sous leur voile de longs cheveux, toutes ces paupières humides, quelque chose de tout cela, un morceau de ces écharpes, une fleur de ces cheveux, une larme de ces paupières, va tomber sur mes gazons fleuris, et en effet le lendemain, quand je suis seul, je retrouve toujours, par le souvenir, quelques-uns de ces précieux débris que les amans imprévoyans n'ont pas ramassés, les prodigues qu'ils sont, pour les emporter avec eux. Ainsi quand je donne une fête, c'est moi qui remercie les convives, c'est moi qui ai de la reconnaissance pour toutes les belles passions qui s'abritent sous mon toit ou sous mes charmilles.

Ainsi donc, je donne une fête dans huit jours; c'est la plus belle occasion pour produire Anna et Louise dans ce monde de luxe et de plaisir dont elles n'ont aucune idée. Naturellement je les invite à cette fête. Faites-moi l'honneur de me présenter à elles demain.

Elles viendront, et je vous assure, sans flatterie, que ce sera là une vive épreuve pour ces jeunes esprits. Elles ont beau être savantes dans toutes sortes d'art et de science, elles ne pourront pas se défendre de l'émotion du bal. Elles ont beau avoir étudié à fond le cœur humain, comme vous dites, il y a tout au fond du cœur humain des sentimens ignorés dont la découverte leur sera douce et profitable. Vos jeunes filles sont de grands philosophes, je le crois bien, mais ce sont aussi deux jeunes filles qui saisiront avec transport le premier prétexte pour revenir à leur bonne et facile nature. Ainsi, soyez sans crainte pour l'avenir, vos enfans peuvent être sauvées encore; fiez-vous à mon remède, ou tout au moins essayez-en; le monde et les passions, le bal et l'amour, les tendres flatteries des hommes et la tendre jalousie des femmes, l'or et la soie, la fanfare et le tumulte, la dentelle et les perles, la danse et la musique, la coquetterie et l'amour : il me semble que ce sont là autant de trompettes plus puissantes à réveiller une ame engourdie, que les trompettes de la vallée de Josaphat, qui ne vaut pas notre vallée. Croyez-moi, on ranimerait des ames encore plus éteintes, on ressusciterait des femmes encore plus mortes que les vôtres, avec ces remèdes-là, mon ami.

Et il fut convenu qu'Anna, Louise et moi, nous irions au bal, pour la première fois de notre vie, dans huit jours.

§ V.

Je vis bientôt que mon gentilhomme avait raison, et j'eus encore cette fois un espoir de bonheur. En effet, à peine rentré à la maison, je n'eus rien de plus pressé que de dire à mes deux filles, que c'était fête pour elles dans huit jours; que, les voyant si tristes et si abattues, je me repentais à présent de les avoir laissées dans cet isolement et dans cette solitude; que le monde avait ses plaisirs et ses joies, des joies bruyantes, de violens plaisirs, et que cela les changerait, d'aller toutes brillantes et toutes parées, au milieu de jeunes femmes brillantes et parées comme elles. Chose étrange! Elles me comprirent du premier mot, et elles furent toutes joyeuses de me comprendre. Je ne sais quel instinct féminin se révéla tout à coup dans ces jeunes ames si candides et si innocentes, mais à ce mot

seul : le bal, je vis ces yeux éteints se ranimer; cette joue pâlie reprit ses roses; ce jeune sein abattu battit plus fort; toute langueur disparut comme aussi toute oisiveté. Le bal! le bal! la parure! la dentelle qui blanchit le teint, la perle qui relève la blancheur du col, les bracelets et les colliers et la robe de satin, chaste vêtement de soie, et tout l'attirail des fêtes humaines à vingt ans; elles virent tout cela d'un coup d'œil, et cependant elles n'en n'avaient jamais entendu parler que dans leurs livres. Tout d'un coup le bal fut pour elles une passion nouvelle, une science nouvelle toute trouvée. Elles se félicitaient tout haut d'être, seulement un jour, belles et parées comme les autres femmes. Je les vis renaître ainsi tout d'un coup, ranimées par la même joie et par le même orgueil. Vous l'avouerai-je? Cette nouvelle révolution dans la destinée de mes deux anges me parut si heureuse, mais aussi si fort inespérée et si soudaine, qu'elle me fit peur.

Toute cette nuit-là, elles la passèrent sans sommeil, mais ce fut pour elles une de ces charmantes insomnies que donne la passion, quand, tout éveillé que vous êtes, vous voyez descendre le rêve à vos côtés, quand vous devinez son sourire, quand vous entendez sa parole, quand vous tremblez de bonheur et d'émotion au frôlement de ses habits; cette nuit sans sommeil leur fit grand bien. Le matin venu, elles se levèrent joyeuses et s'aimant comme autrefois. Puis en s'embrassant tendrement, elles se dirent sans un regret, mais au contraire avec une bienheureuse espérance, qu'elles n'avaient plus que huit jours à attendre! Huit jours d'espérance que le ciel nous envoyait, un siècle de bonheur!

Le lendemain, notre aimable et brillant voisin vint nous faire sa première visite, et porter lui-même son invitation à *ces dames*, comme il disait, le flatteur! Nous le vîmes venir de loin, il était dans sa plus belle voiture, dans tout le luxe de ses chevaux et de sa livrée; il était jeune et beau et bien fait, il avait cet usage du beau monde anglais et parisien que je ne soupçonnais même pas, moi, pauvre gentilhomme espagnol; il traînait avec lui tout le bonheur, tout le parfum de la puissance, du luxe, des titres, de la jeunesse, de la santé; il avait en lui cette assurance cachée et l'orgueil modeste que donne la grande fortune augmentée par un beau nom, quand tout cela est soutenu par un noble cœur, et quand ce



cœur est protégé par une longue épée; et puis la grande fortune dans cette Italie si riche de sa nudité, le grand bruit dans ces campagnes si paisibles, la grande livrée dans ces palais de marbre, faits pour des princes, mais habités par des bourgeois, faute de princes et de laquais pour les remplir, tout cela donnait à la visite de notre jeune voisin je ne sais quelle pompe extraordinaire que je ne vous explique pas, mais que vous comprendrez.

Nous étions à peine revenus tous les trois, Anna, Louise et moi, de notre première admiration, que notre jeune voisin, avec la bonne grace la plus affable, était entré dans notre petit salon d'été, et alors, Dieu me pardonne! s'il nous avait étonnés le premier, il ne fut pas peu surpris à son tour, quand il se vit en présence de ce monstre à deux têtes, dont il avait tant ouï parler. A coup sûr, il s'attendait à trouver quelques caprices bizarres de la nature, deux petits êtres incomplets, mais curieux; deux beautés manquées, mais dignes d'intéresser et d'amuser une heure. Il trouva donc mes deux chefs-d'œuvre qui le regardaient avec leurs quatre grands beaux yeux tout grands ouverts; mais cependant leur attitude était si modeste et si réservée, qu'il les aborda comme deux femmes ordinaires; et tout en les saluant, il les regardait et il les trouvait si belles l'une et l'autre dans leurs petites robes blanches, le bras à demi nu comme le bras d'une Italienne, les cheveux flottant derrière leurs jeunes têtes, et il devinait dans ces traits, dans ce sourire, dans ce double regard, tant d'innocence et d'intelligence à la fois, et elles avaient si bien l'air de deux jeunes filles naïves, ignorantes des choses du monde, mais protégées par ce sentiment exquis qu'on appelle la pudeur et qui n'est autre chose que la science des vierges, que je vis soudain notre beau gentilhomme, si peu timide avec toutes les femmes, tremblant, confondu, et contenant à peine son émotion.

Cependant comme il était, à lui seul, plus habile que nous trois, il eut bien vite caché sa surprise, et me prenant par la main. — Faites-moi l'honneur, me dit-il, de me présenter à ces dames, don Martin; et en même temps leur adressant la parole avec son plus aimable sourire. — Mesdemoiselles, leur dit-il, don Martin m'a fait espérer que vous voudrez bien honorer de votre présence cette petite maison dont vous voyez le toit là-haut, au sommet de

la montagne. Cette maison c'est la mienne, nous serons heureux et fiers si vous voulez bien la considérer comme la vôtre dès à présent.

A ce compliment si nouveau pour elles, car jamais elles n'avaient entendu de belles paroles civilisées à leurs oreilles, mes deux anges restèrent profondément étonnés. Louise pâlit beaucoup, Anna rougit beaucoup, elles étaient bien belles ainsi. Puis leur conscience leur disait qu'il fallait répondre; mais Anna regardait Louise, Louise regardait Anna; c'était à qui prierait l'autre de lui servir de truchement. A la fin, Anna, qui en sa qualité d'enfant était plus hardie que sa sœur, prit la parole et répondit en leur nom à elles deux, avec beaucoup de grace et de convenance. Ce fut l'embarras d'un instant, bientôt Louise se mêla à la conversation; un quart-d'heure après, nous étions tous les quatre de vieux amis.

Notre voisin se retira enchanté de sa visite. — A présent je suis sûr de ma fête, me dit-il, et nos plus belles Italiennes n'ont qu'à se bien tenir. Qu'elles sont belles, vos deux filles! Je n'ai jamais vu d'enfant plus charmant que cette jolie petite Anna! je n'ai jamais rêvé une plus noble beauté que Louise! Quel double chef-d'œuvre vous avez là, don Martin, et quel inestimable trésor! Il m'en parla ainsi fort long-temps, pendant qu'Anna et Louise parcouraient, dans sa voiture, les belles routes sablées qu'elles avaient parcourues à pied jusqu'à présent!

Le surlendemain de ce jour (nous n'avions plus que cinq jours pour être à la fête), mes deux anges s'occupaient de leurs robes de bal. Elles cherchaient déjà quelles fleurs pareraient leurs têtes, et elles arrangeaient de leur mieux leur simple et élégante parure, sans trop penser qu'on en pût voir de plus belles, quand on nous annonça un message de notre voisin. Cet homme apportait une lettre de son maître et un petit coffre d'ivoire tout chargé de riches sculptures et d'armoiries. Il déposa son coffre et sa lettre et se retira sans attendre de réponse.

Aussitôt on ouvre la lettre et le coffre. La lettre annonçait à *ses belles voisines* qu'on prenait la liberté de leur envoyer quelques parures et qu'on espérait que ces parures leur seraient agréables. Et en effet, c'était tout un arsenal de coquetterie, ce beau coffre; c'étaient des perles aussi blanches, aussi pures et aussi bien rangées que les dents de Louise; c'étaient de petites pierreries aussi

brillantes que les yeux d'Anna. Il y avait des boucles d'or pour les ceintures de soie, et des ceintures de soie pour les boucles d'or; il y avait de vieilles bagues du bon temps vénitien, toutes rehaussées d'anciennes devises galantes, emblème du XVIe siècle, ce siècle d'amour, qui se rajeunissaient à ces doigts si déliés et si fins; il y avait aussi des boucles d'oreilles en émeraudes; il y avait des chaînes scintillantes du plus bel or; il y avait des camées du siècle d'Auguste, pour servir de collier à Louise; il y avait encore mille rubans, mille dentelles, mille riens transparens, des voiles, des châles de l'Orient, légers tissus que le vent déployait et faisait briller au soleil. Que de richesses! que de luxe! que de bon goût! Et comme elles étaient là toutes les deux attentives, ravies, éblouies, heureuses! Heureuses, mon Dieu! Elles croyaient rêver, et de temps en temps, Anna touchait le front de Louise, comme pour lui dire : — Est-ce toi, Louise? et n'est-ce pas un rêve que tu fais là endormie, et que je fais là tout éveillée avec toi?

Enfin le grand jour parut; la fête se leva derrière la montagne avec les premiers rayons du soleil. La maison du prince resplendissait d'un éclat inaccoutumé; l'étendard impérial flottait sur ses nobles murs; déjà un grand bruit de cors et de fanfares se faisait entendre; la jeunesse italienne accourait de toutes parts; les flancs de la colline se remplissaient de bruit et de mouvement; les paysans des campagnes voisines accouraient de toutes parts; l'air jetait au loin mille joyeux accens; le prêtre sortait de son église, le moine de son couvent; la paysanne italienne mettait ses plus beaux atours; le bandit nettoyait sa carabine de parade et passait à ses oreilles ses plus lourdes boucles d'argent; il n'y avait pas un chapeau et pas une tête qui ne se parât de rubans et de fleurs; il n'y avait pas un cœur, vieux ou jeune, qui ne battît de souvenir ou d'espérance. Vive l'Italie pour se laisser être heureuse! Vive l'Italie pour s'abandonner, sans savoir pourquoi, aux mouvemens spontanés des grandes joies! Vive l'Italie pour les douleurs qui durent peu! Ainsi tout ce canton s'animait, se parait et se préparait dès le matin pour les spectacles du jour et pour le bal de la nuit!

. La chasse commença de bonne heure. C'est le plaisir innocent de la jeunesse, c'est son duel toujours prêt, c'est sa bataille toujours disposée. Tous ces jeunes gens de divers pays, Français, An-

glais, Russes, Allemands, Italiens, montés sur de légers chevaux, trouvaient encore moyen de se disputer la palme du courage, même à la poursuite d'un renard. Les belles nations, mon Dieu! et quel bonheur pour des peuples qui s'en vont tous à l'égalité, comme on marche au néant, d'être ainsi représentés par de pareils ambassadeurs partout et toujours, même dans les divertissemens en apparence les plus futiles! Je les ai vus tous ce jour-là courir au renard comme ils auraient couru à la bataille. Rien ne les arrêtait; ni la montagne à descendre, ni le fossé à franchir, ni le fleuve à traverser, ni la muraille, ni le fossé; ils allaient, ils allaient toujours à la poursuite de ce renard italien, comme s'il se fût agi de la gloire ou de leur maîtresse. Le prince m'avait dit en passant: — Venez-vous, Martin? Et aussitôt j'étais monté sur mon cheval, j'avais suivi la chasse, et c'est ainsi que je les ai vus tous, les uns après les autres, courir à travers champs en même temps et à la fois et tout droit devant eux, au risque de perdre la vie. Où le renard allait, ils allaient; où le premier chasseur passait, ils passaient tous; où le premier sautait, ils sautaient tous. Pas de muraille qui ne fût franchie, pas de fossé qui fût un obstacle. Si par hasard le Français s'arrêtait pour reprendre haleine et mesurer la hauteur, arrivait l'Anglais sur son cheval, qui d'un trait franchissait le Français et son cheval; l'Anglais avait-il de l'avance et cherchait-il à descendre de côté une montagne à pic, survenait le Russe qui descendait la montagne, droit comme une flèche; ils étaient tous autant de flèches rapides; l'Allemand, piqué au jeu sur la terre, se faisait distinguer dans le fleuve, en homme habitué à dompter le Rhin qui gronde, et qui n'a pas peur d'un fleuve italien qui chante; quant aux cavaliers italiens, ils se tiraient d'affaire en crevant leur cheval; leur cheval mourait sous eux, alors ils se relevaient tout fiers et très heureux, ils n'avaient pas le prix de la course, mais aussi ils n'arrivaient pas les derniers. Pour moi qui, dans cette lutte étrange, représentais l'Espagne, mon doux pays, moi qui n'avais qu'un cheval comme un véritable prince italien, je fus le premier à gravir la montagne, et la queue blanche de mon Arabe, se dessinant sur ma tête, fut applaudie de haut en bas par toutes les voix humaines et par toutes les voix de cuivre. Ainsi donc le Français à la course, l'Anglais au saut de loup, l'Allemand à la

nage, le Russe à la descente, l'Espagnol à la montée, l'Italien partout, sur son cheval; voilà la chasse! voilà la chasse! voilà comment ce jour-là aucune nation ne fut vaincue dans cette course où les chevaux seuls furent vaincus, mais non pas leurs cavaliers.

Après la chasse, on entendit la messe; c'est une partie de la fête en Italie. L'église est ouverte à tous les vents favorables et à tous les doux murmures. La messe est un chaste oratorio, mélancoliquement chanté par quelques jeunes voix invisibles, et accompagnée le plus souvent par quelque organiste de génie qui ne se doute pas de son génie. Et ensuite c'est si vite écouté une messe italienne; le Christ italien est un dieu si facile, et qu'on a prié si vite! Après la messe, nous prîmes tous place à un grand festin servi sous les orangers en fleurs. Il n'y avait à table que des hommes, et tout homme qui venait s'asseoir, pâtre ou gentilhomme, était le bien venu. De temps en temps de jeunes dames venaient passer en revue les convives, leur visage était défendu contre le soleil par un masque de velours. Elles venaient deux par deux, et autour des tables joyeuses c'étaient mille propos de galanterie et d'amour. Figurez-vous un bal masqué en plein soleil, sur la verdure, sous les arbres en fleurs, quand le vin de Champagne est vaincu par la glace, quand les hommes, au retour de la chasse, savourent lentement le sorbet; quand mille voix agaçantes murmurent à leurs oreilles d'agaçantes paroles; quand tous les regards sont fixés sur eux comme autant de rayons qui brûlent; quand ils entendent rire tout bas sans voir le sourire; quand mille belles mains blanches prennent leurs verres à demi pleins et les portent à des lèvres roses et humides; quand mille petites jambes rouges foulent le gazon qui se relève comme les épis sous les pas de Camille dans Virgile. Quelle fête! quelle joie! Il y avait surtout deux sœurs sous le masque qui faisaient la joie et la désolation des convives. Elles allaient, elles venaient, elles couraient d'une marche si assurée et d'un pas si égal, qu'on eût dit une seule et même créature humaine à quatre pieds. Et puis elles riaient! et puis elles chantaient! et puis elles savaient les noms de tous les convives! Elles savaient même le mien. — Don Martin! don Martin! disaient-elles, prends garde à la glace de ton verre. On les entourait, on les regardait, on les admirait. Tous les hommes se demandaient entre

eux : Qui est-elle ? ou : Qui sont-elles ? Et parmi tous ces hommes nul ne pouvait le dire. A la fin les hommes demandaient aux femmes : Qui sont-elles ? Et parmi les femmes aucune ne put le dire. A la fin les deux inconnues s'échappèrent comme elles étaient venues ; seulement, quand elles furent au coin du bois, elles jetèrent leurs deux masques dans l'air en signe de défi et comme pour dire : — Attrapez-nous !... attrapez donc le bel oiseau bleu qui s'envole là-haut en chantant !

Après les jeunes filles à pied, vinrent les dames de la ville. Elles passèrent dans leurs beaux atours, nonchalantes Italiennes pâles, qui sont tout regard au dedans, et toute ame au dehors. En général, il n'y a en Italie que des femmes d'Italie. Une fois entrée en cette terre enivrante, toute femme qui n'a que vingt ans en prend les mœurs, les habitudes, les caractères, les passions, la voie, la mélodie, tout jusqu'à l'ame et au regard. Il n'y a entre ces femmes italiennes que la différence qui se trouve entre toutes les Italiennes de l'Italie. Naples façonne la Française, Rome se charge de former les femmes d'Angleterre, Venise couve sous son l'aile d'alcyon les sincères et naïves Allemandes qui succombent peu à peu à cette langueur bien aimée ; Florence est la grande patrie des belles comtesses russes. Ainsi, qui que vous soyez, beauté de vingt ans, qui descendez confiante et timide dans ces parages enchantés, vous en reviendrez Romaine ou Florentine, Vénitienne ou Napolitaine, vous en reviendrez à coup sûr une Italienne, c'est-à-dire une autre femme que vous étiez.

Nous vîmes donc passer l'une après l'autre les Italiennes de l'Europe et les Italiennes d'Italie, toutes brûlées du même soleil et des mêmes passions, toutes abandonnées au même bonheur, insouciantes et endormies en attendant le réveil, c'est-à-dire la main qui cherche la main, le sourire qui répond à leur sourire, le regard qui se baisse devant leur regard. Elles venaient là comme dans un tournoi, pour choisir d'avance leur chevalier de la nuit, pour indiquer leurs couleurs, pour se faire voir les uns aux autres, pour se compter, et pour savoir, par la beauté de leur voisine, combien elles seraient belles le soir.

Cependant, au milieu de toutes ces voitures, il y avait une belle calèche noire, attelée de deux magnifiques chevaux gris, que per-

sonne ne connaissait. Autour de cette voiture, des jeunes gens à cheval suivaient, épris d'amour, deux jeunes filles souriantes et éveillées, qui seules n'avaient pas cédé à l'influence de leur Italie. Au contraire, à leur grace sans apprêt et sans nonchalance, à leur sourire plein de bienveillance et d'urbanité, à leurs saluts moitié polis, moitié moqueurs, on les prenait pour des Françaises échappées d'hier aux fêtes, à l'élégance et à l'esprit de la vie parisienne. Cette calèche noire fut donc un étonnement nouveau parmi les promeneurs et les curieux des deux sexes. Cette calèche noire entraîna la foule après elle. Les hommes la saluaient du regard, les femmes la saluaient du geste et de la voix; bientôt on la couvrit de fleurs. — Qui donc se promène ainsi? demandai-je au jeune prince, mais lui il me répondit: — Ce sont peut-être les deux jeunes cousines du roi de Naples? Allons voir. Et il partit à cheval. Et moi je cherchais vainement un cheval; il n'y avait plus sous ma main que mon cheval qui avait couru tout le matin. — Bah! me dis-je, es-tu fou d'aller te ruer à travers une voiture qui s'en va? Rentre plutôt au logis pour embrasser tes enfans, et pour faire panser ton cheval.

§ VII.

Mes enfans, me dit leur femme de chambre, étaient renfermés dans leur appartement, et elles me demandaient la permission de ne pas me voir avant le soir, tant elles étaient occupées. Du reste, elles étaient fort heureuses et bien portantes. Il fallait bien faire ce qu'elles voulaient; et d'ailleurs la chasse m'avait fatigué, le repas m'avait échauffé, les agaceries de toutes ces jeunes filles masquées m'avaient remué violemment le cœur. J'allai dans le jardin, et je me couchai au pied d'un arbre, tout en face la fenêtre de la chambre de mes deux filles, et je m'endormis de ce sommeil de deux heures de l'après-midi, qui est la véritable nuit de l'Espagnol.

Je rêvai. Il me sembla que tout d'un coup le lien mortel qui unissait mes deux enfans se brisait sans effort et sans violence. Elles étaient libres enfin. Anna, mon enfant, courait sur le gazon en cueillant des fleurs. Elle était si heureuse, si joyeuse et si fière d'être libre! Elle courait çà et là, à droite et à gauche, en relevant sa petite robe blanche, et elle était si jolie! Elle allait, elle venait,

elle se reposait, elle s'étendait de tout son long sur l'herbe fleurie, elle bondissait comme un jeune cheval qu'on vient de mettre en liberté. Elle était si souple, si fine, si déliée, si rose, si bien enfant! Elle se regardait dans l'eau, puis elle troublait l'eau de ses petites mains en poussant de petits cris de joie; puis elle fermait les yeux, et elle murmurait tout bas comme si elle se racontait à elle-même des secrets que nul ne pouvait entendre. Quelquefois elle se retournait à droite et à gauche, puis elle jetait un regard d'effroi derrière elle, comme si elle avait peur qu'on ne voulût la rattacher à sa sœur; et alors, voyant qu'elle était libre encore, elle souriait doucement, puis l'enfant venait tout d'un coup se jeter dans les bras de sa sœur; et alors elles s'embrassaient avec des transports infinis et une tendresse infinie. Elles s'aimaient tant depuis qu'elles s'étaient quittées! Anna, comme autrefois, prenait Louise par sa taille fine et déliée. Et elles dormaient ensemble. Puis tout d'un coup Anna se réveillait, et elle se remettait à bondir de nouveau. Elle courait, elle disparaissait; on ne la voyait plus. Son écharpe même restait aux buissons, et je criais vainement: — *Anna! Anna! Anna!*

Cependant Louise, délivrée de sa sœur, prenait une attitude simple et noble, posée et réfléchie. Anna, livrée à elle-même, était plus enfant que jamais; Louise, en liberté, était plus que jamais, sérieusement et complètement, une jeune femme. Pendant que sa sœur courait dans la prairie et se livrait à sa douce folie de quinze ans, Louise marchait à pas lents et la tête penchée, résumant en secret sa jeunesse. A quoi pensait-elle et à qui pensait-elle? Dieu le sait! mais à coup sûr il s'opérait dans son cœur un de ces changemens suprêmes qui décident de la destinée d'une femme. Ainsi Louise, non plus qu'Anna, ne regrettait que le lien fatal qui l'unissait à sa sœur se fût brisé. Au contraire elles en étaient heureuses et fières l'une et l'autre, mais de deux manières différentes toutes deux. Anna avait gagné à ce changement inespéré la liberté de l'enfance; Louise y avait gagné le libre arbitre de la jeunesse. Anna pouvait désormais s'abandonner à ses jeux enfantins; Louise pouvait écouter ses passions sans en rougir, et les combattre sans que personne, excepté Dieu, fût dans sa confidence. Pour Anna, l'enfance était entière, la bienheureuse enfance, l'enfance qui rit et qui dort sans aucun mé-

lange de pensée sérieuse et sans les inquiétans battemens de cœur de la jeunesse; pour Louise, la jeunesse était entière aussi, sans les frivolités puériles et la naïveté ignorante de l'enfance; elles redevenaient ainsi ce qu'elles eussent été en effet sans ce caprice de la nature, Anna une enfant, Louise une jeune fille, sans être condamnées à être plus long-temps et tout à la fois jeune fille et jeune enfant.

Après quoi mon rêve continuant toujours, je me figurai qu'Anna et Louise n'étaient plus séparées, mais au contraire qu'elles étaient réunies plus que jamais. Seulement, par un étrange et affreux caprice du sort, Louise n'était plus une jeune fille decente et modeste, l'amie et la compagne innocente de sa sœur, c'était un beau et hardi jeune homme attaché à ma douce Anna, qui jetait sur sa compagne des regards de flamme. Oh! que cet amour m'épouvantait! Anna, ma pauvre enfant, s'y abandonnait peu à peu, doucement, innocemment, puis enfin elle s'y livrait avec délire. Les deux amans, tout entiers à leur passion furieuse, ne vivaient que pour eux seuls. Ils bénissaient le lien indestructible qui les réunissait ainsi pour l'éternité. Le jeune homme commandait avec ivresse: la jeune fille obéissait avec bonheur. Ou bien c'était Anna qui soumettait son bel amant à ses moindres caprices. Elle était volontaire, exigeante, capricieuse; il était soumis, réservé, humble, modeste; ou bien il etait imperieux, colère, jaloux à son tour, et alors c'etait elle qui se montrait patiente et résignée à son tour. L'amour était toute la vie de ces jeunes gens, l'amour était toute leur pensée, tout leur orgueil. S'aimer, se regarder, se sourire, s'incliner humblement et tendrement sous le fardeau charmant de leur bonheur, obéir à leur amour comme on obéit à la vertu, s'aimer parce que c'est la loi de la nature et la loi de son cœur, obeir à cette nécessité de l'amour, être deux et un seul, toujours; se dire tout bas, se dire tout haut, se dire toujours qu'on vivra et qu'on mourra ensemble; écouter les mêmes chansons dans les airs, avoir les memes sentimens dans son ame et les mêmes pensées dans son cœur, être plus sûrs l'un de l'autre que le furent jamais les passions les plus unies, n'avoir qu'une beaute commune et être sûr qu'on n'a qu'un seul et même cœur! vous comprenez leurs transports infinis! vous comprenez leur ivresse intarissable! vous

comprenez aussi quelle jalousie et quelle rage s'éleva en ce moment dans mon cœur.

Figurez-vous ce songe horrible; les voir ainsi s'aimer, les entendre ainsi se le dire, assister à ces joies ineffables de leur cœur, et moi n'obtenir pas même un regard, et moi n'avoir pas une place dans leur cœur, et moi savoir que je ne compte pour rien dans cet égoïsme à deux, et moi perdre ainsi mes enfans, ou plutôt me voir ravir un de mes enfans par mon autre enfant! Comprenez-vous quel rêve horrible? Je m'agitais, je me démenais, je criais, j'appelais; j'aurais mieux aimé les voir morts ou mortes toutes les deux.

Tout à coup je sentis une petite main sur mon front. J'ouvris les yeux; le fatal mensonge s'en alla. Mais ô ciel! qui est là près de moi? Quelle est cette jeune fille éclatante et parée qui me regarde; elle est seule. Est-ce donc vous, ma Louise, et qu'avez-vous fait de votre sœur? Ainsi je la regardais, et plus j'ouvrais les yeux, plus il me semblait qu'en effet elle était toute seule, là, devant moi; ô mon Dieu!

Mais elle n'était pas seule. L'autre enfant, voyant sa sœur si blanche et si éclatante, s'était enveloppée dans un manteau de couleur sombre sous lequel elle courbait la tête. Anna rit beaucoup de son espièglerie d'enfant. Louise avait commencé par en rire, mais elle découvrit tant d'effroi et tant d'espérance sur mon visage, que le sourire s'arrêta sur ses lèvres. Elle comprit qu'elle jouait un jeu sérieux.

Anna, toujours rieuse, me dit qu'elles m'avaient entendu dormir, et que Louise me voyant ainsi ému et agité dans mon sommeil avait voulu venir à mon secours, et qu'elle-même Anna ne voulait pas, parce qu'elle n'était pas encore habillée; mais que sa sœur l'avait entraînée. — Et maintenant, monsieur, ne voulez-vous pas nous dire l'horrible rêve que vous faisiez là?

Je pris les mains d'Anna et je les portai à mes lèvres, — Moi, Louise, lui dis-je, mais il me semble que j'ai dormi bien long-temps, le soleil passe déjà de l'autre côté de la montagne, l'ombre descend peu à peu de la montagne, rose et transparente comme votre image. Levez la tête, voyez-vous la maison de notre voisin qui s'illumine déjà; hâtez-vous donc l'une et l'autre; hâtez-vous, la fête vous attend et vous appelle, et tenez, voici déjà votre voiture qui vient

vous prendre, hâtez-vous donc. — Et elles partirent : Anna courait, Louise marchait lentement. — Elles ressemblaient de loin aux deux jeunes gens que j'avais vus dans mon sommeil.

§ VIII.

Il y avait ce soir-là chez le prince, non seulement toute l'Italie, mais toute l'Europe. Tous ces jeunes gens, l'espoir de l'avenir, l'été de l'année prochaine, se cherchent et s'appellent de toutes les parties du monde. L'intelligence devine l'intelligence, la passion devine la passion, la jeunesse appelle la jeunesse; aujourd'hui, il n'y a plus qu'une nation dans le monde, la nation des hommes qui sont jeunes. Quand l'un d'eux a placé sa tente quelque part, vous voyez tous les autres accourir apportant chacun sa tente, avec cette devise : — *Nous sommes bien ici!* Ils étaient donc accourus au joyeux signal que leur donnait leur ami et leur compagnon du haut de sa montagne. Et à présent, quand les jeunes gens accourent quelque part, vous voyez les jeunes femmes accourir; autrefois c'étaient les hommes qui allaient partout où allaient les femmes ; la tactique est changée, mais le résultat est à peu près le même.Courage donc, la fête commence. La douce harmonie murmure sous les arbres; les orangers laissent tomber leur blanche et odorante poussière; les eaux jaillissent et retombent en perles et en rosée; le rossignol, un instant épouvanté, éclate tout bas dans la verdure. Courage donc. La fête commence peu à peu. Elle entre en souriant et à petits pas par la grande porte du parc, elle traverse les petits sentiers sablés, elle prend le plus long chemin, elle s'arrête dans les bosquets, elle n'est pas pressée d'arriver, la fête. Peu à peu, elle vient, elle arrive, elle pénètre dans ces salons dorés, et alors que voit-elle? or et peinture, marbre et bronze, soie et velours, glace et cristal, ombre et lumière, fleurs et parfums, gaze et beauté; elle porte la main à ses yeux, elle est éblouie! puis bientôt la fête parle plus haut, elle sourit, elle se met à l'aise, elle montre ses belles épaules toutes nues et toutes resplendissantes de jeunesse, pêche veloutée et éclatante, dont l'éclat vous blesse les yeux et le cœur; puis bientôt la fête éclate, elle danse, elle chante, elle s'abandonne à l'amour, à la passion, à la folie, à toutes les joies nées et à naître; allons

donc! Ils étaient là dans ces riches salons, tous les jeunes; elles étaient là toutes les belles, les blanches mains, les blancs visages, le pied attaché à la jambe comme la fleur à sa tige, et au dehors, ils étaient là aussi les gentilshommes des campagnes de Florence, les belles duchesses de la moisson prochaine, les marquises des gras pâturages, les princesses royales du bosquet d'orangers ou du bois de sapins. A qui appartient le soleil, appartient aussi la douce rosée. Laissez les plafonds dorés à ceux qui s'en contentent, heureuses gens, vous avez pour vos danses le plus beau des plafonds, vous avez le ciel semé d'étoiles. Ainsi était la fête quand nous arrivâmes enfin, moi et mes filles, au milieu de cette foule joyeuse. La fête était partout, elle était au dedans et au dehors, sur le parquet uni et sur la verte pelouse, dans la maison et sous les bosquets, au bord du lac et sur le perron de marbre; la fête était tout à fait la maîtresse de ce doux petit coin de terre, elle avait toutes ses broderies et toutes ses dentelles; elle s'était parée de diamans et de perles; elle avait mis ses plus riches uniformes, et elle portait toutes ses décorations des pieds à la tête. Ici, la noble jarretière, plus haut la Toison-d'or; hommes et femmes, chacun avait son ruban et son bijou d'or ou de pierreries; il y avait là toutes les gloires et toutes les passions; il y avait là toutes les coquetteries, la coquetterie de l'honneur et la coquetterie de l'amour.

Eh bien, pourtant, quand au milieu de cette fête, ainsi animée, qui n'eût pas entendu le ciel tonner, nous entrâmes tous les trois, Anna, moi et Louise, il se fit soudain un grand silence qui vint à nous, et qui nous présenta à cette grande foule, comme si le silence en personne nous eût pris par la main! Moi, j'avais un habit d'Espagnol, sévère et triste, comme doit être l'habit d'un gentilhomme qui n'a pas de monarque, et d'un citoyen qui n'a pas de patrie. J'avais mon chapeau sur ma tête, comme c'était mon droit, et sur ma poitrine le grand ordre de la Toison-d'Or, chevalerie éteinte comme toutes nos chevaleries de l'Europe, et dont il ne reste plus que les emblèmes décolorés. Ce n'était donc pas pour moi que la fête s'était ainsi arrêtée, mais bien pour mes deux enfans, pour ces deux belles personnes que j'amenais au milieu de cette belle foule, et qui attiraient à elles toutes les admirations et tous les cœurs! Quand on les eut bien vues de près et de loin, ce fut un doux murmure d'en-

thousiasme. Toutes les ames étaient ravies, tous les cœurs étaient émus; elles étaient si belles! et non seulement si belles, mais si nouvelles encore, et si émues et si transportées! Elles n'en croyaient pas leurs yeux ni leurs oreilles. Ce luxe de tous les arts amoncelés par une main intelligente et prodigue; ces meubles des temps passés dérobés aux vieilles monarchies dont ils portaient encore le blason; ces lustres redorés, qui auraient pu raconter au besoin les fêtes de la régence et les petits soupers du roi Louis XV; ces magnificences du Versailles de Louis XIV, le véritable Versailles, vendues à l'encan par les révolutions, achetées et sauvées par un gentilhomme russe, comme autrefois le XVIII[e] siècle français avait été emporté au fond de la Russie par la grande Catherine; ces ivoires et ces ébènes brodés par le ciseau des grands artistes tout exprès pour François I[er] et pour sa belle Diane; ce chêne sculpté pour saint Louis, encore empreint de la sévère loyauté du vieux temps; cette argenterie florentine mêlée à cette vieille argile de Bernard-Palissy, aussi précieuse et aussi recherchée que l'or; ces armures, ces cuirasses du moyen-âge, ces merveilles infinies et sans nom que la Chine envoie à l'Europe, caprices bizarres de l'imagination d'un peuple-enfant qui est vieux comme le monde, et au plafond les sévères peintures de l'école italienne, souvenir ingénu de l'école du Titien, et sur les murs les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise, joyeux petits drames de la vie vulgaire qui se passent au bruit de la bière qui mousse et de la pipe qui fume, tout étonnés de se trouver au milieu de la vie italienne, la vie de luxe et des plaisirs; et ces glaces brillantes, par lesquelles les murs de ce palais sont doublés, et ces statues de la Grèce antique et de l'Italie moderne, c'est-à-dire la mère et la fille en présence; et au milieu de ces chefs-d'œuvre, ces jeunes gens et ces jeunes femmes, toutes ces beautés réunies, entassées, ces vieux siècles qui entourent ces vingt-cinq ans confondus pêle-mêle dans le même luxe et dans la même joie, et, au milieu de tout cela, mes deux filles, mes deux enfans, Anna et Louise, aujourd'hui les deux reines de cette fête, autrefois monstre de la foire, que Crocodille montrait pour deux sous, toutes nues aux curieux. C'était à en être ebloui!

Je ne sais si elles vinrent à se souvenir de Crocodille, toujours est-il que le second moment de leur admiration et de leur étonne-

ment fut du malaise; Louise, surtout, fut légèrement épouvantée quand elle comprit combien de regards brûlans tombaient sur ses fraîches épaules et sur ses bras nus, et sur son cou sans parure, quand elle comprit confusément, la pauvre enfant, combien de cœurs se dilataient déjà dans son atmosphère virginale. Cependant, ce fut là un moment de malaise et d'embarras qui fut bientôt passé. Les femmes, toutes les belles femmes qui étaient là, vinrent au secours des deux nouvelles venues: elles s'en emparèrent comme de leur bien; elles les entraînèrent au milieu d'elles; elles leur montrèrent que leurs épaules étaient nues aussi, et leur col nu aussi, et leurs bras nus aussi; elles les couvrirent de caresses. Faut-il qu'elles aient été belles ce soir-là. L'idée ne vint à aucune de ces femmes d'être jalouse, même de Louise; Louise, cette belle jeune fille, plus belle cent fois que cette Vénus du Titien, que cette duchesse de Van-Dick, que cette statue de Canova, chastes toiles, chaste marbre, poésies vivantes, mais poésies vaincues et dépassées par mes enfans.

Cependant la fête qui ne s'arrête guère, un instant suspendue par l'admiration et par l'enthousiasme, reprenait sa course fleurie dans les salons et dans les bosquets de cette heureuse villa. Le bal donna le signal, et voilà toute cette jeunesse qui se précipite, la main tendue, implorant, pour la danse, la main d'Anna et la main de Louise. Le croirez-vous? ce fut alors seulement qu'on s'aperçut qu'elles étaient plus que deux sœurs, et que l'une ne pouvait pas danser sans l'autre, et qu'il n'y avait qu'un seul cavalier pour elles deux? A son tour, ce fut la foule qui s'étonna, ce fut la foule qui eut peur à son tour. Il y eut un moment terrible d'indécision et de silence, si terrible que je pensai m'évanouir. O pitié! peu s'en fallut que toute cette foule, tout à l'heure si empressée autour de mes deux enfans, ne se retirât épouvantée, voyant que ces deux enfans n'étaient qu'un monstre! j'en serais mort de douleur et de honte. Et elles, mes anges, que seraient-elles devenues? elles, si faciles à troubler; elles, si tremblantes! Déjà même elles s'apercevaient que le cercle s'élargissait autour d'elles, et que le bal s'arrêtait. Un instant de plus et elles étaient perdues, quand soudain notre hôte et notre ami, mon gentilhomme, que j'aurais embrassé de tout mon cœur, perçant la foule: — Mesdemoiselles, leur dit-il en s'inclinant

profondément, c'est mon droit de vous inviter le premier à danser; puis se tournant vers les dames : — Mesdames, voici les deux jeunes personnes si jolies que vous avez admirées ce matin dans cette calèche noire. Messieurs, voici les deux petits masques tout noirs qui vous ont si fort intrigué à déjeuner; et voici leur frère, mon noble ami, don Martin Scribler, grand d'Espagne de première classe, et chevalier de la noble Toison d'or. Ainsi donc, maintenant que nous sommes tous de vieux amis, et que la maison est pleine de jeunes femmes, vive le bal!

Le bal recommença. Bientôt on fut habitué à notre monstre. On n'eut plus peur, on les vit danser. Et comme elles dansaient, savez-vous? C'était vraiment une seule et même chaste pensée, un même regard baissé, un même sourire heureux. Elles allaient, elles venaient, et toujours on voyait une jeune tête, brune et blonde tour à tour; toujours on voyait un rose et frais sourire; c'était un petit Janus féminin qui était à la fois la paix et la guerre. Le prince dansait comme un jeune homme qui danse avec sa tête et avec son cœur. Quand il eut fait danser Louise, et comme les autres jeunes gens se précipitaient pour la faire danser à leur tour, il prétendit que c'était son droit de faire aussi danser Anna, et la danse recommença de plus belle. Après quoi la mesure changea; l'orchestre joua une valse, et tout d'un coup Anna et Louise laissant là leur danseur, se prirent à tourner l'une et l'autre, emportées et perdues dans le même tourbillon. Elles étaient légères, elles oubliaient tous les regards; la valse les avait prises l'une et l'autre, elle les soulevait, elle les entraînait, elle les ramenait; jamais la valse n'avait joué avec des tailles plus sveltes, des jambes plus mignonnes, des poitrines plus émues, des visages plus animés. Ainsi précipitées dans cette joie sans fin, nul pied humain n'eût pu les suivre, nulle passion humaine n'eût pu les vaincre; tout s'arrêta autour d'elles, l'orchestre seul ne s'arrêta pas; au contraire, il précipita sa mesure avec la rapidité de l'éclair, mais rien n'y fit : elles triomphèrent de l'orchestre, elles le lassèrent, elles le brisèrent; l'orchestre s'avoua vaincu par cette valse que valseraient à peine les filles de l'air dans Ossian.

La valse fut donc encore une révolution pour elles, comme la danse. La nouveauté de ce mouvement et de cette foule fut pour

elles comme une science inconnue qu'il fallait apprendre, mais qu'elles eurent bientôt apprise. Ce fut parmi tous ces jeunes gens, l'élite de six royaumes, ce fut toute cette nuit-là à qui aurait l'honneur de danser avec elles, à qui serait assez heureux pour toucher une de ces quatre petites mains si jolies, pour voir une de ces deux jolies bouches lui sourire. Leur succès fut complet, il fut immense. Elles étaient à la fois l'une de l'autre le corps et l'ame, l'ombre et le corps, le regard et le sourire, comme aussi elles se protégeaient, elles se défendaient l'une et l'autre. Louise tempérait parfois la gaieté de sa sœur, pendant qu'Anna rendait le front de Louise moins sévère. Là aussi elles furent complètes, ou pour mieux dire, là aussi elles se montrèrent des êtres doubles et charmans, à qui rien n'échappait de toutes les vertus et de tous les défauts des hommes. On eût dit, à les voir ainsi agir et parler avec tant de grace, de modestie et d'aisance, qu'elles avaient passé leur vie dans les les plus hautes sociétés de ce monde. Elles parlaient à chacun son langage, naturellement et sans efforts. Il y avait là des artistes et des poètes, ces grands seigneurs de l'intelligence, aristocrates de la pensée et de l'esprit, les rivaux de toutes les gloires et de toutes les noblesses; il y avait là des femmes belles et titrées, il y avait des jeunes gens d'un grand nom, gais et insoucians militaires, taillés presque tous sur le patron français, et qui savaient par cœur les femmes et l'esprit de Voltaire; il y avait des Italiens de la vieille roche, tout remplis de Tacite et d'Alfieri, catholiques sincères qui regrettaient Auguste et son siècle; il y avait des Allemands qui venaient de fermer les yeux à Goëthe le grand poète, Goëthe dont la grande tête retomba pour jamais sur les blanches épaules de cette jeune et belle Française, qu'il appelait sa fille, le saint vieillard, digne mort d'une si belle vie! S'il y avait là des Français de 1830 tout grisés de leur révolution nouvelle, ce vin de Champagne dont le bouchon ébranla le monde, mousse bruyante qui cette fois n'est allée que jusqu'au bord du verre, Dieu merci: il y avait aussi des Russes, Français du Nord, enthousiastes et polis, sceptiques en toutes choses, excepté pour ce qui est l'autorité, hommes dévoués à leur maître comme à l'idée la plus grande de leur pays, faisant bon marché de leur passé qui commence à Catherine, mais qui ne donneraient pas leur avenir pour tous les passés de la terre;

race intelligente et alerte, aussi prête à marcher contre le feu que contre les idées nouvelles, dont ils ne veulent pas, et qu'ils connaissent aussi bien que nous; il y avait aussi quelques membres épars et moroses de cette famille d'Anglais émigrés qui ne trouvent rien de bien ni chez eux ni chez les autres, espèce de juifs errans que protége cette bourse toujours remplie dont on leur sait trop de gré; encore une fois il y avait là toute l'Europe, il y avait des savans estimés de M. Cuvier, il y avait un cardinal de l'église romaine, grand amateur de Virgile et d'Horace, qui eût donné saint Augustin pour Cicéron, et saint Basile pour une page de Tite-Live ou de Salluste; eh! bien, le savant et le poète, le soldat et le cardinal, le gentilhomme du Nord et le gentilhomme du Midi, la révolution et le pouvoir absolu, tous les hommes et toutes les femmes, tout le monde et chacun en particulier, furent bientôt subjugués par cette influence presque surnaturelle, et quand la danse se fut bien agitée dans ces riches salons, et quand le calme revint un peu à ces visages et à ces esprits, Anna et Louise, qui avaient été reçues d'abord comme deux monstres, qu'on avait applaudies ensuite comme deux ravissantes jeunes filles, furent entourées et applaudies comme deux nobles et élégans esprits, deux mémoires ingénieuses, deux jeunes femmes incroyables, dont on s'étonnait d'abord, auxquelles on s'habitua bientôt, et qu'on finit par accepter comme un second phénomène d'esprit, de savoir et de génie, après s'en être étonné comme d'un miracle de génie, de jeunesse et de beauté.

A chacun elles parlaient sa langue, Anna toujours souriante, et Louise toujours sérieuse. Anna parlait aux plus jeunes, Louise répondait à tous les autres; Anna parlait de poésie, Louise parlait d'histoire. En même temps elles avaient pour les femmes qui étaient là chacune un regard, chacune un doux propos, une douce petite caresse bien féminine qui leur faisait pardonner toute leur science à l'instant même; et elles parlèrent si bien toutes les langues, et de chaque langue elles parlaient si bien chaque dialecte, que chacun aurait juré que celle-ci était vraiment de son pays. Le cardinal de l'église romaine, entendant Louise lui réciter ce beau commencement des histoires : *Summum opus aggredior*, la regarda avec respect.

Elles cependant, elles étaient loin de se douter de l'admiration

générale, tant elles se croyaient ignorantes de toutes choses. Elles répondaient à chacun parce que chacun leur adressait la parole; mais si simplement, si naïvement, si facilement, que personne n'osait crier au miracle. Ainsi, pour les entendre, la danse fut suspendue, mais non pas la fete; ce plaisir tout nouveau d'une intelligence universelle, se montrant sous des formes si enfantines, mettait en émoi toute cette assemblée de jeunes gens et de jeunes femmes qui avaient pour devise : *Amour et frivolité!* On les écoutait, on les regardait; et ce qui les fit parler long-temps, c'est qu'on oublia de les applaudir.

Ainsi, dans cette foule, tout le monde était heureux, excepté moi. Elles s'abandonnaient avec toute la bonne grace de leurs vingt ans à la bruyante contemplation du monde; le monde, de son côté, se livrait de toutes ses forces à son admiration et à son étonnement. Pour moi, instruit comme je l'etais du fatal penchant de mes elèves, à épuiser tout d'un coup toutes choses, moi qui devinais déjà que, sans le savoir, et sans le vouloir, elles auraient épuisé en une seule nuit toutes les joies et toutes les admirations de ce monde, mon dernier espoir; moi qui savais que la nuit prochaine les trouverait inattentives et dégoûtées de ces mêmes plaisirs qui leur paraissaient si doux à présent, et qui ne devraient pas avoir de lendemain pour elles, je me prenais à trembler de nouveau dans mon cœur.—Hélas! hélas! me disais-je à moi-même, les voilà à présent qui abusent de la société des hommes comme elles ont abusé de la solitude, les voilà qui épuisent la conversation comme elles ont épuisé la science et la poésie! Voilà mes imprévoyantes qui la vident d'un seul trait, cette nouvelle coupe portee à leurs lèvres. Hier encore elles ne connaissaient ni les hommes, ni les femmes, ni les mœurs de la foule; hier encore elles ne savaient rien du monde; hier encore elles étaient alertes et joyeuses à la seule idée de faire partie de cette belle foule qu'elles n'avaient entrevue que de loin; leur grande joie d'espérance avait duré huit jours, mais demain cette grande joie, où sera-t-elle? Demain, que diront-elles de tous ces hommages, de toutes ces admirations silencieuses, de toutes ces louanges à peine murmurées? Demain, que penseront-elles de tous ces beaux uniformes chamarres d'or et d'honneurs; de toutes ces belles femmes aux regards si doux et aux yeux si tendres? Demain, quel souvenir

auront-elles conservé de ces magnificences qui les entourent. Oh! les malheureuses! si vite au bout de tout étonnement, de toute surprise et de toute émotion! Oh! les malheureuses! si vite au bout de toute science! Filles trop à plaindre, en effet, pour qui la science n'a pas d'épines, pour qui le monde n'a pas de rivalités, pas de médisances et pas de calomnies. Malheureuses! bien malheureuses, que rien n'arrête dans leur chemin et qui n'ont à espérer aucune illusion d'aucun genre! Puis passant de la tristesse à la fureur, je me disais plus haut, mais toujours en moi-même: — C'est cela, mes gentilshommes, c'est cela! Entourez-les, flattez-les, montrez-leur tout d'un coup le fort et le faible de votre esprit, de votre ame et de votre cœur; exposez-vous, imprudens que vous êtes, à cette double et inflexible analyse qui n'a laissé d'abord derrière elle aucun sophisme, pas même le plus utile; aucun paradoxe, pas même le plus innocent; et qui ne vous laissera aucune de vos hypocrisies, même la plus loyale; aucune de vos vanités, même la plus légitime! C'est cela, papillons de cœur et d'ame! papillons de philosophie ou de christianisme! venez brûler vos imprudentes ailes à ce double regard si baissé et si inoffensif! C'est cela, c'est cela! laissez-vous deviner, laissez-vous surprendre, montrez-vous bien à jour, et venez me demander demain ce qu'elles penseront de vous? Mes gentilshommes, s'il en est temps encore, prenez y garde! Il ne s'agit pas ici de deux jeunes filles coquettes et naïves; il s'agit encore moins de quelque longue expérience de quarante ans, amassée dans tous les boudoirs, vernissée au dehors, et au dedans vermoulue; il s'agit du plus honnête cœur, mais aussi du cœur le plus droit de ce monde; il s'agit de l'imagination la plus chaste, mais aussi de la pensée la plus active; il s'agit d'un regard si clairvoyant qu'il ira chercher, sans le vouloir, au fond de votre ame, votre pensée la plus cachée; voilà de quoi il s'agit, messeigneurs, et si j'étais à votre place, au lieu de présenter le flanc comme vous faites, au lieu de faire les jeunes et les beaux, je me tiendrais prudemment sur mes gardes; mais non, au contraire, vous leur faites beau jeu, vous vous montrez dans toute votre nature et dans toute votre vérité; donc, à la garde de Dieu! Triomphez aujourd'hui, mais demain vous serez traités comme une lecture dont on sait le dernier mot; demain vous serez dédaigneusement rejetés comme

un livre assez amusant d'abord, mais qu'on a lu et relu jusqu'à la dernière ligne et qu'on sait par cœur. Il en sera donc tout ce qu'il vous plaira.

Ainsi je me parlais à moi-même, et vous verrez que mes prévisions n'ont été que trop justifiées : je connaissais trop bien l'enthousiasme brillant mais fugitif d'Anna et Louise, pour ne pas savoir que c'était là un brillant feu de paille, qui jette plus de flamme que de chaleur ; étincelle d'un instant qu'un souffle allume, qu'un souffle éteint. Bien plus, je ne sais pas si ces jeunes gens si empressés, et ces femmes si prévenantes, auraient conservé même toute la nuit leur premier prestige aux yeux de mes deux anges, si on n'eût pas annoncé le souper.

Le souper, c'est le repos de la fête, c'est la première halte de sa joie ; le souper recueille ce que le bal a semé, les tendresses, les abandons, les soupirs, les regards qui se retrouvent à travers le cristal, et les pieds qui se rencontrent sous la table. Le souper, c'est le re pos dans le mouvement, c'est le silence dans le bruit. La fête prit donc une face nouvelle : de grands domestiques, armés de flambeaux d'argent, nous précédèrent dans une galerie toute parée et toute brillante. La table était chargée de fruits et de fleurs; le cristal brillait sur nos têtes, il étincelait à nos côtés; ce double éclat se brisait doublement contre le feu des diamans semés à profusion sur la gorge des femmes; c'était un éclat immense, qui me rappela ce qu'on dit de la vieille Espagne à ses grands jours de royauté. Chacun de nous prit place à cette immense table, chacun trouva sa place, et aucune place ne resta vide. Fête complète, pas un absent et pas un de trop; au dehors la douce musique se faisait entendre accompagnée du bruit de mille jets d'eau, de ces jets d'eau qui ne se taisent ni jour ni nuit, comme ceux de votre grand Condé. Était-ce le silence? Était-ce le murmure? Était-ce le bruit que nous entendions autour de nous? C'était mieux que cela, c'était la poésie d'une belle nuit de fête, quand la fête a été décente et jeune, passionnée et chaste, quand elle a été à la fois et tour à tour de la danse et de la musique, de l'esprit et de l'amour, de la puissance et du courage, de la philosophie et de l'histoire, du pouvoir absolu et de la liberté. On riait tout bas, on parlait tout bas, mais si bas que chaque convive pouvait entendre le moindre

rire et la moindre parole; les hommes avaient oublié d'être hardis, et les femmes avaient oublié d'être craintives; on s'aimait tout haut, mais en toute innocence. Les femmes comprenaient d'autant mieux qu'elles étaient belles, et les hommes qu'ils étaient aimables, qu'ils ne pensaient pas à se le dire. Telle était l'influence des deux sœurs, sur cette fête dont elles étaient les reines et l'idole. La sérénité de leur ame avait passé dans toutes les ames, la grace de leur sourire avait passé dans tous les sourires, ou plutôt elles étaient l'ame universelle, elles étaient le sourire unique de cette belle nuit de fête. A leur voix toute jalousie s'était éteinte, toute rivalité était oubliée, toute distinction de rang, de nation, de fortune, d'honneurs, de pouvoir ou de beauté, avait été laissée dans l'antichambre, comme de mauvais serviteurs de luxe qu'on est toujours sûr de retrouver en sortant. Cette suspension d'armes de toutes les passions petites et mesquines, entre tant d'hommes et tant de femmes, cette trêve de l'ambition des sens et de l'esprit, qu'on pourrait appeler à bon droit la trêve de Dieu, c'était là l'ouvrage de Louise et d'Anna. Aussi tous les regards et toutes les ames étaient tournés vers elles; elles tenaient la place du maître, qui s'était mis à leur droite, et elles firent les honneurs de ce repas avec une grace parfaite et comme habituées, les pauvres enfans! à représenter de pareilles grandeurs.

Peu à peu cependant la conversation devint plus animée et plus bruyante. Le vin après avoir éclaté dans les verres, brilla dans les regards. La joie, un instant comprimée par ce calme bien-être du premier service, éclata dans toute sa fougue au dessert. Alors jeunes gens et jeunes femmes se souviennent comme par miracle de toutes les émotions de la soirée. Quelle main brûlait encore sur cette main? Quel regard brillait encore sur ces épaules? Sur quel bras cette taille flexible s'était-elle penchée pour la valse? Quel était ce pied léger qui avait effleuré le vôtre, si bien que vous aviez cru que c'était une rose qui tombait? Et cette boucle de cheveux que la danse avait jetée sur vos lèvres? Et cette fleur brisée que vous aviez ramassée et que vous n'aviez pas rendue? Et cette dentelle qui s'était dérangée au bas du corset? Et cette jarretière rose et bleue qui avait brillé tout d'un coup sur le tapis, comme un serpent nuancé épanoui au soleil? Et ces mille et un accidens, adora-

bles hasards du bal, butin charmant de la jeunesse, espérances non trompeuses que jette çà et là, la jeune femme pour la personne aimée; quelle est, dites-moi, la jeune femme au bal, qui ne soit pas quelque peu et pour quelqu'un, la jeune duchesse de Salisbury? Mais honni soit qui mal y pense, seulement il est permis d'y penser.

Donc tous les convives étaient si heureux qu'ils en vinrent tous à s'écrier : qu'il fallait que la fête recommençât, et qu'on devait renouveler les bougies de la salle de bal, et dire à ces soleils qui brûlent : Arrêtez-vous! comme fit autrefois Josué pour une victoire non moins certaine, mais pour de moins doux combats. A ce nouveau mouvement des esprits et des ames, Anna et Louise répondirent encore. A leur premier pas dans cette foule, elles avaient été à la hauteur de tous les plaisirs; elles avaient fatigué les plus infatigables à la danse; elles avaient lassé de bien loin les plus légers à la valse; elles avaient été tour à tour l'ironie et l'éloquence de ces mille conversations qui se croisaient; elles avaient gravement présidé à ce banquet au milieu du silence; et maintenant que la joie éclatait de toutes parts avec le vin de Champagne, elles commandaient encore à cette joie nouvelle. On remplissait les coupes, leur coupe était remplie; on portait des santés, leur coupe était vidée, leurs voix se mêlaient aux chansons, et quelles voix! Alors toute voix humaine s'arrêtait, toute harmonie lointaine faisait silence, mais le bruit recommençait pour admirer et pour applaudir.

Là-dessus un poète italien s'éleva (quand je dis un poète italien, je devrais dire tout simplement un Italien, car ils sont tous poètes;) c'était un de ces improvisateurs vagabonds, qui sont à eux seuls le drame, la comédie, la satire, la chanson, l'élégie, l'ode héroïque, le journal quotidien de l'Italie. On les laisse errer et chanter où bon leur semble, ces simples poètes à l'usage du peuple qui dort et qui se réveille dans les carrefours; poésie toujours prête celle-là, qui tantôt coule limpide comme l'eau du ruisseau, qui tantôt gronde et bouillonne comme l'eau de la cascade immense; facile colère, facile enthousiasme, mais aussi facile oubli. Poésie qui brille et qui s'efface comme l'éclair dans le nuage; tonnerre qui tombe sans jamais rien abattre; feu follet qui ne brûle pas; ivresse sans danger; quelque chose de plus qu'un rêve; en un mot, poésie d'indé-

pendance et d'opposition que protégent le pape, l'empereur d'Autriche et M. de Metternich!

— Chante, dit le prince à l'Italien, chante comme si tu étais, à l'heure qu'il est, sur la place publique de quelque village, et chante librement comme si tu chantais devant les portes du Vatican ou devant la statue de Pasquin!

Alors vous eussiez vu l'Italien se redresser de toute sa hauteur, son œil éteint s'animer, son sourire étonné et obséquieux redevenir grave et imposant, redevenir le sourire d'un homme. Cet homme avait déjà dix ans de moins. Oh! ces Italiens, la poésie, à défaut de liberté, les domine et les passionne; la poésie, c'est leur ivresse, c'est leur amour, c'est leur patrie. Pour eux, chanter c'est vivre, chanter c'est être libre. Celui-là qui était tout à l'heure plié en deux comme un pauvre esclave, et qui se faisait si petit pour ne pas coudoyer un comte allemand ou un baron français, celui-là à qui un prince Russe disait : *Chante!* comme on lui aurait dit : *Tends la main!* maintenant le voilà l'égal; que dis-je? le voilà le maître de toute cette noble assemblée : il la domine, et bientôt il oublie qu'elle l'écoute. Oui, certes il chantera comme s'il était dans un carrefour; car pour lui peu lui importe où il chante, pourvu qu'il chante. Que lui fait cette assemblée qui l'écoute? N'a-t-il pas toujours à ses côtés pour l'entendre, l'Italie, sa belle maîtresse; l'Italie, sa bien-aimée souveraine; l'Italie, son adorée? C'est l'Italie qui l'applaudit, c'est l'Italie qui l'encourage, c'est l'Italie qui ôte sa couronne de son noble front, pour la déposer sur le front de son poëte. Voici donc à peu près ce que nous chanta ce poëte dans une improvisation facile comme son sourire et rapide comme son regard :

I.

J'ai quitté les bords du Tibre, où le flot imprudent me montrait dans ses ondes, à nu toute armée et toute saignante, l'image des vieux Romains Brutus et Cassius. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas (1)!

(1) Quale coronati, Thrasea Helvidiusque bibebant
Brutorum et Cassi natalibus.

(JUVÉNAL.)

II.

J'ai quitté les bords de l'Arno. Les roseaux y soupiraient les vers de Virgile, ces vers qui chantent les bergers et les soldats de l'antique Latium. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

III.

J'ai dit adieu à la fontaine Castalie; elle murmurait le nom d'Horace et l'ode sacrée qui célèbre le vieux Caton sur les ruines du monde, et Régulus retournant à Carthage pour y mourir. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

IV.

J'ai voulu me promener sur les bords de l'Adriatique, mais l'Adriatique pleurait Venise; et quand je lui ai demandé ce qu'elle avait fait de Venise, sa favorite, la perle tombée de tou sein, Amphitrite? elle m'a répondu que Venise s'était perdue sous le Pont-des-Soupirs. — Esclaves, versez-moi du vin que bûvait Thraséas!

V.

Enfin, je suis venu ici dans ce palais d'or et de verdure, dont les eaux sont nouvelles, des eaux qui n'ont connu ni Brutus ni Cassius, des eaux innocentes qui murmurent, sans parler de Caton d'Utique, ni de Régulus; des eaux qui n'ont pas perdu leur Venise, ô honte! des eaux qui pour la première fois entendent parler d'Helvidius et de Thraséas.— Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

VI.

Et dans cette maison de puissance et de fête, j'ai vu non pas même des restes d'une liberté mutilée, mais des blocs de marbre et de granit, bruts ou à moitié ébauchés, de quoi en faire des libertés pour l'univers. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

VII.

Et là j'ai vu des morceaux de houille d'Angleterre qui avaient toutes les façons et toutes les apparences de la Liberté. Malheureusement un feu caché brûlait sous la houille, et la statue avec tous les dehors de

la force, n'était que cendre et poussière en dedans. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

VIII.

Et là j'ai vu un bloc de marbre français qui venait de l'île de Corse. D'horribles statuaires avaient travaillé ce bloc pour en faire une statue de la Liberté. Le bloc avait résisté long-temps; il avait fallu, pour y mordre, le fer du bourreau et le plus noble sang humain. Et cependant, quand on crut que cette Liberté était faite, il se trouva qu'elle avait bien les habits de la liberté; mais, hélas! elle avait la tête d'un empereur, et sur cette tête d'empereur elle portait une couronne d'empereur. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

IX.

Et là j'ai vu un noble morceau de pierre taillée dans le roc allemand, pour faire une statue de la liberté allemande. L'œuvre avait été commencée avec conscience et poésie. Elle avait été interrompue par des guerres de géans, mais non pas arrêtée. Plus prévoyante que la France, qui avait commencé par l'habit et par le bonnet de la statue de sa liberté, l'Allemagne avait commencé la sienne par la tête. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

X.

Mais ce n'est pas assez pour une Liberté d'avoir une tête et un cœur, il faut aussi qu'elle ait des bras et des armes. M. de Metternich ne veut pas de bras à cette tête, pas d'exécution à cette pensée; c'est assez, ô Liberté! qu'il te permette d'avoir des lauriers poétiques sur ta tête, des soupirs dans ta poitrine et de nobles mouvemens dans ton cœur. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

XI.

Et là j'ai vu dans la fournaise ardente du fer qui fondait avec de l'or; le passé qui se mêlait à l'avenir; l'Orient qui se fondait avec l'Occident. Un homme tenait un sceptre, et de son sceptre il agitait cet airain précieux. Et il disait : — Nous n'avons pas chez nous d'ouvrier habile qui sache tailler de statue de la Liberté. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

XII.

Cet homme disait encore : — Nous n'avons pas chez nous d'ouvrier habile qui sache tailler dans le marbre ou dans la pierre, des statues de la Liberté. Mais voici, ô mes peuples! de quoi me faire un trône plus solide que toutes ces vaines statues coiffées d'un bonnet phrygien. Sur ce trône d'or et de fer, vous n'aurez pas une statue, mais vous aurez un homme. — Et les peuples de cet homme battaient des mains. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

XIII.

Mais ce que j'ai vu de plus triste, ô mon Dieu! parmi toutes ces nobles ébauches de libertés, c'est une belle et noble statue toute blanche, du plus beau marbre de Paros, indignement brisée et couchée par terre. Elle avait été la gloire du monde et la terreur des nations. Les peuples l'avaient adorée à genoux, et maintenant voyez ce quelle est devenue, vous qui passez dans son chemin couvert d'épines. Cette belle statue en débris, c'est la Liberté de l'Italie. — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas.

XIV.

Et là, j'ai vu aussi des jeunes hommes qui savaient aimer les beaux vers, des jeunes femmes qui avaient un doux sourire pour le pauvre poète qui chante, des étrangers qui se disaient mes amis et mes frères, des gentilshommes qui reconnaissaient ma voix dans la foule, — et qui boivent avec moi le vin que buvait Thraséas.

XV.

Mais ce que j'ai vu là de plus charmant à mes yeux, ce que j'ai entendu de plus doux à mon oreille, ce ne sont pas les diamans et les perles, ce ne sont pas vos tendres murmures, ô mes beautés vénitiennes! ce n'est pas toi, ô ma belle coupe d'argent ciselé, — remplie du vin que buvait Thraséas!

XVI.

Ce que j'ai vu en ces beaux lieux de plus charmant, ce que j'ai entendu de plus doux, c'est votre double regard, ma jeune beauté, sans nom ici-bas, c'est la touchante mélodie de votre double voix, mes deux anges tombés des palmiers du ciel; je vous ai vue sourire, je vous ai entendue

parler comme on chante dans le ciel, et je me suis dit, vous voyant inséparables et si belles : Celle-ci c'est la vertu, celle-là c'est la liberté! — Esclaves, versez-moi du vin que buvait Thraséas!

XVII.

Vous êtes un miracle, Madame; un doux miracle, mais vous n'êtes pas le seul miracle de l'Italie. Le lion de Saint-Marc a des ailes, ou plutôt il avait des ailes, le noble lion; l'aigle d'Autriche a deux têtes, et l'aigle aussi de Russie. — Esclaves, ne leur dites pas que vous m'avez versé du vin que buvait Thraséas!

XVIII.

Vous aussi, jeunes filles, vous êtes la colombe à deux têtes, la blanche colombe au doux regard. L'aigle noir à deux têtes tient le monde dans une main, et de l'autre il porte un glaive; vos blanches mains tiennent d'un côté notre amour, et de l'autre côté nos respects. Soyez donc propice à votre poète, ma double muse, — et vous, mes frères, remplissons nos coupes et buvons à la santé des deux sœurs le vin que buvait Thraséas!

Ainsi chanta le poète, et vraiment j'ai regret, Monsieur, de n'avoir pas retenu ces beaux vers italiens si cadencés et si souples et si bien disposés à prendre toutes les empreintes du cœur de l'homme. Notre poète avait été écouté dans le plus profond silence et avec le plus tendre intérêt; ses beaux vers sur les deux étrangères furent surtout accueillis avec enthousiasme. Anna et Louise étaient bien émues et bien heureuses aussi.

Quand le poète eut repris sa place, le silence se rétablit. Louise et Anna comprirent qu'elles devaient répondre, et avec cette merveilleuse facilité de leur ame, elles improvisèrent ces vers, chacune à son tour:

Louise. — Le poète qui fait ainsi l'honneur de son Italie à deux étrangères, est bien sûr de la faire aimer quand bien même nous n'aurions pas salué ces doux rivages, admiré ce beau soleil et entendu vos vieux fleuves murmurer dans les saules la sainte histoire des vieux temps.

Anna. — La belle Italie! Oui, nous sommes ses filles! Elle nous a bercées comme des enfans, dans ses fleurs et dans sa poésie; elle nous a prêté

son doux langage, ses frais abris; nous nous sommes repues de lait à ses mamelles toujours pleines; nous nous sommes réveillées au chant de ses poètes, toujours inspirés; nous nous sommes endormies au chant de ses rossignols chanteurs.

LOUISE. — Et maintenant, permettez, poète, que les deux étrangères sans nom, comme vous dites, mais non pas sa patrie, portent la santé de la patrie italienne, dans cette coupe de notre hôte illustre! N'est-ce pas que son vin vaut celui de Thraséas, quel que soit le vin que buvait Thraséas?

Vous jugez de l'enthousiasme, surtout parmi les ames italiennes. L'Italien est aussi sensible aux beaux vers que le Français est sensible à l'esprit; ce furent aussitôt mille acclamations italiennes et françaises. On eût dit, à la vivacité des regards, à l'expression des sourires, que la fête commençait à peine. Dans le lointain, mille bruits nouveaux se faisaient entendre; dans les jardins les beaux paysans et les nobles villageoises de Florence, se rapprochaient peu à peu de la salle de nos banquets, nous appelant à leurs danses. Quand la dernière coupe fut vidée, notre hôte magnifique envoya une coupe d'or à l'improvisateur italien, c'était la coupe d'Anna et de Louise. J'avais encore un diamant à ma main droite, éclatant débris de ma petite fortune: — Veux-tu, dis-je à l'Italien, me donner ta coupe d'or pour ma bague? — Soit fait comme vous le voulez, seigneur, me dit le poète; puis se tournant vers une jeune et fraîche paysanne qui tendait sa joue curieuse et émerveillée à travers les rosiers de la fenêtre: — Et toi, Juanita, veux-tu me donner un baiser pour ma bague? — Soit fait ainsi, répondit Juanita en tendant sa joue et sa main. — Il prit le baiser; il donna la bague. Juanita l'aura donnée le lendemain à son amant au même prix.

En avant donc! Evoé! Evoé! la fête recommence. C'en est fait, plus de distinctions dans le plaisir, plus de Pyrénées! à tout le monde les salons et les jardins! nous sommes tous villageois et grands seigneurs! il faut que les danses recommencent; nos duchesses donneront la main aux galans danseurs de la campagne; nos jeunes seigneurs seront trop heureux d'avoir dans leurs mains la main brunie et vigoureuse de Juanita et de ses compagnes. Il faut

que le soleil trouve demain notre joie pêle-mêle et confondue, qu'il trouve encore notre joie tout éveillée et notre plaisir debout! Que chacun donne ce qu'il a dans son cœur : celui-ci sa poésie, celui-là sa chanson, celle-ci son sourire, celle-là son aimable moquerie; il faut que demain pas un verre ne soit vide et brisé, que pas un sentier ne soit privé de ces pas légers et fins comme les pas du bonheur qui marche avec ses ailes; il faut aussi que pas une feuille ne manque au bosquet, et pas une épine à la rose; nous sommes tous de vrais Italiens d'Italie, et notre enivrement doit être chaste et poétique. Ainsi la fête prit tout à coup une face nouvelle; on dansait sous la charmille; on foulait l'épais gazon; la bure se mêlait à la soie; les plumes flottantes et les voiles de dentelles se confondaient avec les rubans aux mille couleurs; les blanches peaux faisaient ressortir le ton plus vigoureux des beautés du soleil; c'était là un silence plein de charme; c'étaient d'attrayans murmures; c'était une confusion pleine de grace, de goût et de gaieté. O la belle, la douce et heureuse nuit que tu as passée là, mon pauvre Martin Scribler!

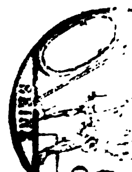
Ce soir-là, j'ai vu mes deux enfans danser le fandango, la danse napolitaine; un jeune et beau pêcheur d'Ischia leur servait de partner; il était vif et léger comme on l'est à dix-huit ans, quand on se laisse aller à l'heure présente et à la passion. Comme il dansait! et quelle souplesse dans ses mouvemens! et quel abandon et quelle grace dans ses poses! Ce fut ensuite au tour de ses danseuses à danser et à circuler autour du beau jeune homme, qui les voyait passer à genoux; et elles glissaient sur l'herbe, et la lune les couvrait de sa blancheur transparente, et leur sourire était si doux, et l'herbe était si peu froissée sous leurs pas! et j'entendis à mes côtés le vieux-cardinal qui se récitait ces vers d'Horace :

Discrimen obscurum
Imminente luna!

Mais à quoi bon vous parler de cette heure et de cette nuit? l'éternité ne ramènera jamais la pareille nuit pour personne.

Cependant le soleil jaloux commençait à se lever derrière la montagne. Déjà l'aube colorait de ses teintes si molles et si calmes le

sommet du rocher; le jour n'était pas là encore, mais on pouvait deviner le jour. Déjà l'alouette se préparait à sortir de son sillon, l'alouette de Vérone, famille ailée invoquée par Juliette du haut de son balcon pour retenir Roméo; on sentait que la nuit était finie, bien que le jour ne fût pas commencé. Alors vous auriez vu toute cette foule de jeunes gens et de jeunes femmes, qui toute la nuit avaient été tous et chacun de son côté, à tous les convives et à tous les danseurs, s'appeler, se chercher, se retrouver dans la mêlée. Le moment du départ était venu; mais qui eût voulu partir sans dire le dernier adieu à cette personne choisie dans l'ame, qu'on ne regarde pas dans le bal, avec laquelle on danse à peine, dont on touche la main et la mantille sans le vouloir; à cette personne presque inconnue, qu'on salue avec un si froid respect? Vraiment alors le cœur fait explosion dans ce dernier moment de la fête, et comme c'est un délire général personne n'y prend garde. C'est à la dernière contredanse que tous ces jeunes gens qui se fuyaient se retrouvent, toujours à coup sûr et toujours par hasard. Voilà comment je me trouvai à côté de Louise à qui j'avais parlé à peine deux fois de toute la nuit; voilà comment notre hôte retrouva ma petite Anna, qu'il avait perdue dans les Méandres du bal; voilà comment chaque main retrouva sa main amie, chaque danseur rencontra sa danseuse, chaque jeunesse sa jeunesse, chaque passion sa passion. En même temps, la musique, long-temps comprimée, éclata de toutes parts. Dans la vallée sonnaient les cornets de chasse, au haut des monts retentissaient les cors, la musique militaire, placée sur la terrasse du palais jetait au loin son harmonie guerrière, dans les écuries les chevaux hennissaient, les chiens hurlaient dans le chenil; — lâchez les chiens! lâchez les chevaux! lâchez les cors! lâchez le torrent! lâchez la cascade! lâchez tout ce qui est bruit et mouvement! lâchez le renard que nous chasserons demain! disait notre hôte; voici le jour! voici le jour! Allons donc une ronde générale, pour finir, et soudain la fête d'obéir à ce nouveau signal! Et ainsi nous voilà qui commençons tous un galop qu'on eût pris pour la ronde de Faust, mais une ronde innocente et parée. D'abord nous parcourons tous les jardins, dont les arbres nous saluent; des jardins, nous revenons dans la maison; de là par ce vestibule encombré de marbres antiques, par l'escalier de marbre, entouré de ces fresques



admirables qui sont un produit de l'Italie, par ces vastes galeries remplies de chefs-d'œuvre, par ces salons brillans encore de lumière, du haut en bas et de bas en haut; nous parcourons ces riches demeures, afin de ne pas laisser une place qui n'eût été témoin de nos joies; en même temps, la musique là-haut sonnait toujours. Quand le galop eut visité de fond en comble cette noble maison, il prit sa course haletante dans le parc, et il se mit à redescendre la montagne, aux sons des trompes qui l'appelaient en bas. En ce moment, il faisait jour. Nous nous précipitions tous les quatre, Anna, Louise, le prince et moi, avec un infatigable sang-froid, et un sang-froid difficile à décrire. Anna s'appuyait légèrement sur le prince, qui portait un habit d'or. Moi, je tenais dans ma large main la fine taille de Louise, et c'était beau à voir cette blanche fille attachée à mon épaule, et se détachant, comme un rayon du soleil levant, sur mon pourpoint de velours noir. Toute la fête allait ainsi au hasard. Elle descendait la montagne en dansant deux à deux, mais elle descendait par les chemins frayés. Le bruit et le mouvement étaient partout. Et toujours là-haut la musique sonnait. Et à ce bruit de musique se méla bientôt le feu et le bruit des armes d'un régiment autrichien, qui nous saluait de ses hourrah! et de ses fusils sur la route. Ainsi on eût dit que la montagne valsait avec la vallée, que l'arbre entourait le rocher de ses bras de géans; les genêts en fleur courbaient la tête, les buissons se chargeaient d'écharpes déchirées; on allait, on allait, on se perdait dans cet abîme. Et la musique allait toujours. On eût dit quelque souffleur infatigable fait tout exprès pour cette danse infatigable. Cependant tous les quatre, nous aussi, nous descendions la montagne. Mais cette fois Louise avait méprisé les chemins frayés. Elle descendait tout droit comme une flèche, Anna la suivait heureuse et triomphante, et nous les suivions tous les deux, le prince et moi, à travers les arbres, à travers les précipices, à travers les rochers; nous les aurions suivies dans l'abîme; nous les aurions suivies dans l'Etna; les dangers de la chasse n'étaient rien, comparés à cette course rapide sur des pentes glissantes, rendues plus glissantes encore par la rosée du matin. Le prince suivait Anna sans comprendre par quelle rage insensée elle se précipitait dans ce péril; moi je suivais Louise, et je comprenais bien toute la pensée de

Louise; et je savais, à n'en pas douter, que c'était la mort qu'elle cherchait et qu'elle eût été heureuse de mourir aujourd'hui, pour ne pas se réveiller demain. Pauvre Louise! elle avait compris, en revoyant le jour, qu'une pareille joie ne se relèverait jamais dans sa vie, et que le monde était déjà fini pour elle comme tant d'autres choses, et que cette coupe nouvelle portée à ses lèvres, elle l'avait épuisée sans y laisser une goutte pour la soif à venir. Voilà pourquoi elle se jetait à corps perdu à travers les précipices, et la pauvre Anna suivait sa sœur, heureuse et fière de courir tant de périls. — Cependant la musique là-haut et là-bas sonnait toujours.

Tous les danseurs avaient disparu; toute la fête était dispersée; tous les sentiers de la montagne restaient éblouis de ces mille apparitions. Nous nous trouvâmes ainsi tous les quatre, tout seuls au fond de la vallée et dans l'endroit le plus sauvage; dans le bas de ce vallon un ruisseau avait formé une douce et limpide nappe d'eau, dans laquelle se reflétaient déjà les premiers rayons du soleil.

Arrivées là, et voyant qu'il n'y avait plus à descendre, et plus de dangers à courir, Anna et Louise se penchèrent au bord de la fontaine, et là elles regardèrent leurs doux visages tout colorés. Nous étions derrière elles, le prince et moi, et nous les regardions aussi à travers ce brillant cristal. Louise ôta une à une les fleurs de ses cheveux, Anna en fit autant, puis elles les baisèrent, puis elles les jetèrent dans la fontaine, puis Louise prit le grand voile noir qui couvrait ses épaules, elle le déploya et elle le jeta sur leurs deux têtes; après quoi elles se levèrent, toujours en silence, prenant à gauche un petit sentier qui menait tout droit à notre maison, elles rentrèrent chez elles bras dessus bras dessous, sans se douter même que nous les suivions encore, et d'un pas si doux et d'une démarche si calme, qu'il eût été impossible de croire que c'étaient là les mêmes jeunes filles qui, tout-à-l'heure, emportées par une passion innocente, s'étaient précipitées comme une avalanche de là-haut.

Arrivés à notre parc, la porte s'ouvrit; la gouvernante, déjà inquiète, attendait ses deux enfans. Anna et Louise nous tendirent leurs deux petites mains déjà refroidies et elles entrèrent dans la maison.

Puis, sans nous parler, le prince et moi nous reprîmes lente-

ment le petit sentier. Les quatre jolis pieds y étaient empreints à peine. Nous allâmes jusqu'à la fontaine, les petites fleurs de la double chevelure flottaient encore à la surface comme d'innocentes fleurs aquatiques. Je me baissai, je pris les roses de Louise; le prince s'empara des bleuets de ma douce Anna : — Savez-vous, Martin, me dit-il, que j'ai bien peur d'être amoureux de votre Anna?

— Et moi, lui dis-je en lui serrant la main avec force, je suis plus à plaindre que vous, j'aime Louise et j'en suis sûr!

Il remonta chez lui tout pensif, et alors, me voyant seul au bord de la fontaine, je me pris à pleurer! »

Disant ces mots, don Martin fondit en larmes; mais ces larmes furent bientôt comprimées : — Vous voyez, me dit-il, qu'il m'est impossible de continuer ce récit aujourd'hui. Voici d'ailleurs bien long-temps que je parle, et ma voix est presque aussi fatiguée que mon cœur. Souffrez donc que je me retire et remettons à un autre jour la suite lamentable de cette triste histoire. Si donc vous voulez me donner ici même un rendez-vous dans huit jours, je tâcherai d'y arriver plus calme et moins ému que je ne le suis à présent. D'ailleurs, ce qui reste à vous dire est sans contredit la partie la plus intéressante, mais aussi la plus difficile, d'une histoire qui, toute vraie qu'elle est, ne peut être vraisemblable qu'à force de simplicité, de naïveté, et aussi à force de détails.

Il fut donc convenu entre l'Espagnol et moi que nous nous trouverions, lui et moi, à la même place dans huit jours.

JULES JANIN.

(La troisième et dernière partie à la prochaine livraison.)

JOCELYN,

Fragment.

Le nouveau poème de M. de Lamartine doit paraître mardi prochain. Nous avons eu communication de ces deux volumes, épisode d'un vaste ouvrage que prépare le poète, et où il résumera l'humanité tout entière au point de halte sans repos et de transition laborieuse, où elle en est aujourd'hui. Il n'est personne qui ne pleure en lisant l'épisode de Jocelyn. Le roman fera d'abord oublier les vers, et la fable la plus touchante ne laissera guère à l'esprit la liberté d'apprécier toutes les délicatesses de la poésie la plus élevée. Cela fera relire plusieurs fois ce livre si noble, si pathétique, qui nous intéresse, non à des passions brutales et insolentes contrariées par le devoir, mais au devoir combattu par la passion la plus chaste et la plus pardonnable. Heureux le poète qui, dans nos temps de désordre littéraire, ose prêter au devoir toutes les richesses de sa noble plume! Heureux celui qui sait nous faire pleurer sans nous corrompre, et intéresser notre honnêteté contre notre orgueil!

Nous allons donner un fragment du poème de M. de Lamartine. Un de nos collaborateurs, M. Nisard, dans un jugement général sur l'illustre poète, appréciera le poème en entier, et le comparera avec les autres titres poétiques de M. de Lamartine.

Jocelyn est un prêtre de village, qui s'est consacré aux autels pour laisser à sa sœur tout le patrimoine paternel, et faciliter un mariage que l'humble part de la jeune fille aurait rendu impossible. Entre son noviciat et le moment de l'ordination un amour partagé l'assiége de tentations, et va peut-être le rendre au monde auquel il n'a pas dit encore

un éternel adieu; mais un vieil évêque, sur le point de monter à l'échafaud révolutionnaire, a besoin de recevoir le viatique de la main d'un prêtre; il fait appeler Jocelyn qui se laisse imposer la prêtrise pour recevoir la confession du vieillard, comme il s'était laissé imposer le noviciat pour donner à sa sœur l'époux qu'elle aime, sacrifiant d'abord ses goûts, et plus tard son amour au devoir.

Voici la scène entre Jocelyn et l'évêque :

De l'évêque captif le juge populaire
Avait voté la mort le soir dans sa colère;
J'entendais en passant les coups sourds du marteau
Qui clouait dans la nuit le bois de l'échafaud;
J'entrai dans la prison; des escaliers rapides
La descente était longue et les marches humides,
Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,
Semblait sur les degrés se coller dans du sang;
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes,
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,
Des angoisses de l'homme y peignaient les tourmens;
Chaque dalle y rendait de longs gémissemens :
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies
Comme des condamnés suaient leurs agonies.
Au bas de cet obscur et profond entonnoir,
L'affreux cachot s'ouvrait sur un corridor noir,
Tout creusé dans le roc, hormis l'étroite porte
Dont les lourds gonds scellaient la grille basse et forte;
Sous la main du geôlier qui tourna les verroux
La porte en gémissant recula devant nous,
L'ombre humide pâlit au feu de sa lanterne
Qui jeta sur les murs un jour livide et terne,
Et je vis le vieillard, ébloui par ce jour,
Qui regardait sans voir du fond du noir séjour;
Le rayon concentré, dardant sur sa figure,
La détachait en clair de la muraille obscure;
Comme si du cachot pour racheter l'affront
Une auréole sainte eût éclairé son front.

Fléchissant sous ses fers rivés dans la muraille,
Leur poids lourd affaissait un peu sa haute taille;
De ses habits troués les somptueux débris
Laissaient percer partout ses membres amaigris,
Il serrait d'une main autour de sa ceinture
Des pauvres prisonniers la blanche couverture,
De l'autre il soutenait le gros faisceau de fers
Qui tombait en anneaux de ses bras découverts;
Ses pieds nus, que nouaient deux restes de sandales,
Tout violets de froid, frissonnaient sur les dalles.
Un tas de paille humide et rongé par les bords
Gardant encor l'empreinte et les plis de son corps,
Une écuelle de bois pour recevoir la soupe,
Une goutte de vin dans le fond d'une coupe,
De son palais de boue étaient l'ameublement,
Le breuvage, le lit, le vase, et l'aliment;
Mais les traits alongés de son pâle visage,
Ses cheveux éclaircis, souillés, blanchis par l'âge,
Sur son front demi-chauve en couronne bouclés,
Ou sur son maigre buste en anneaux deroulés,
Sa barbe que d'un an le fer n'a retranchée
Sur le creux de sa joue en écume épanchée,
Ses yeux caves, cernés par un sillon d'azur,
Brillant comme un charbon dans leur orbite obscur,
Son regard affaibli par cette ombre éternelle
Nous cherchant sans nous voir du fond de sa prunelle,
La force écrite en haut dans ses sourcils épais,
Sur sa lèvre entr'ouverte un sourire de paix;
Dans ses traits imprégnés d'une sainte harmonie,
La résignation au sein de l'agonie,
L'humanité vaincue asservie à la foi,
Tout éclatait en lui!... Je crus voir devant moi
Un de ces champions des vérités nouvelles
Que les anges de Dieu servaient, couvaient des ailes,
Et qui, nourris déjà du pain caché du fort,
Exultaient du supplice et vivaient de leur mort.
A l'entrée, ébloui par ce front de lumière,

Sur mes genoux tremblans je tombai sur la pierre,
Comme si quelque main m'eût forcé de plier,
N'osant ni m'approcher, ni m'enfuir; le geôlier
Lui dit : — « Que votre nuit avec Dieu se consomme,
« J'ai rempli ma promesse et voilà ce jeune homme. »
Puis posant à mes pieds sa lanterne, il sortit,
Et refermé sur nous le battant retentit.
« — Est-ce vous, mon enfant? venez que je vous voie!
« Oh! que ma dernière heure ait la dernière joie
« De presser sur mon cœur un fils en Jésus-Christ,
« Un frère dans ma foi nourri du même esprit!
« Soyez béni, mon Dieu dont la grace infinie
« Me gardait en secret ce don pour l'agonie,
« J'ai vidé jusqu'au fond mon calice de fiel,
« Mais la dernière goutte a l'avant-goût du ciel!
« Mon fils! je vais mourir; mon éternelle aurore
« De ma dernière nuit va tout à l'heure éclore;
« Demain j'entonnerai l'Hosanna triomphant;
« Aujourd'hui je suis homme et pécheur : mon enfant,
« Devant le saint des saints avant que de paraître,
« J'ai besoin de laver mon ame aux eaux du prêtre;
« Chargé du saint troupeau pour le sanctifier,
« J'ai mon divin bercail, partant, à confier;
« Je ne puis déposer que dans sa main sacrée
« Les clés du saint des saints dont je gardais l'entrée;
« Je ne puis en mourant recevoir que de lui
« Le pardon que j'avais, que j'implore aujourd'hui;
« Mais tous ceux qui portaient le divin caractère,
« Fugitifs ou proscrits, sont errans sur la terre;
« L'exil ou la prison, ou le couteau mortel
« N'épargnent nul de ceux qui montaient à l'autel,
« Il ne reste que vous, pauvres jeunes lévites,
« Qui n'aviez pas encor lié vos mains bénites!
« J'en demandais au ciel un seul, à deux genoux :
« Dieu m'inspirait, mon fils, et je pensais à vous!
« Oh! que mon cœur, d'ici, pressentait bien le vôtre!
« J'étais sûr que, fidèle au devoir de l'apôtre,

« La prison, l'échafaud vous verrait accourir,
« Séduit par le martyre et tenté de mourir,
« Et que plus il est plein de l'honneur du supplice,
« Plus vous accepteriez de boire mon calice.....»
Je ne répondais rien, et je n'entendais plus,
Et je baissais dans l'ombre un front rouge et confus.
— « Faut-il mieux m'expliquer? reprit-il, un saint prêtre
« Est nécessaire à Dieu, mon fils, vous allez l'être!
« Pour qu'un double holocauste ici soit consommé,
« La Providence et moi, nous vous avons nommé,
« Je vais vous consacrer sur ce bord de ma tombe,
« Baissez la tete, enfant, pour que le chrême y tombe!
« Et quand l'esprit de force aura coulé sur vous,
« Je vais, pécheur, mourant, tomber à vos genoux.
« Et recevoir de vous dans le saint sacrifice
« Le pain du viatique et le vin du supplice.
« Recevez du martyr l'auguste sacrement,
« Mourez pour que Dieu vive!..» — « O mon père, un moment!»
Lui dis-je, en repoussant du front le sacré signe,
« Arrêtez, arrêtez; tremblez, j'en suis indigne!
« Mon ame est à mon Dieu; mon sang est à ma foi;
« Mais mes jours profanés, ils ne sont plus à moi,
« Et Dieu n'exige pas que je lui sacrifie
« Deux morts dans une mort, deux cœurs dans une vie!»
Son œil sonda le mien et son front s'obscurcit;
Alors, balbutiant, je lui fis le récit
De ces deux ans passés loin de lui, de ma fuite,
De cet enfant par Dieu dans mon désert conduite,
De son triste abandon, de ma tendre pitié,
De cet amour long-temps couvé sous l'amitié,
De ces habits trompeurs qui, me cachant la femme,
A la séduction apprivoisaient mon ame;
De ce secret fatal et découvert trop tard,
De nos sermens donnés, de mon furtif départ,
De sa mort qui suivrait au même instant la mienne
Si j'arrachais ainsi cette main de la sienne,
Si, même au prix du ciel, d'un mot j'allais tromper

Ce cœur que du poignard mieux eût valu frapper.
Je me tus ; dans ses traits indignés, je crus lire
Tantôt l'horreur, tantôt un dédaigneux sourire.
— « Ainsi donc, mon enfant, voilà ce grand secret
« Dont tout autre qu'un père en l'écoutant rirait :
« Voilà dans quel honteux et ridicule piége
« L'esprit trompeur poussait vos pas au sacrilége.
« Insensé ! bénissez ce hasard de ma mort
« Qui vous prend sur l'abîme et vous arrête au bord.
« Que l'esprit tentateur prêt à vous y conduire
« Connaissait bien ce cœur qu'il avait à séduire ;
« Quand il ne peut au crime entraîner nos élus,
« Il les y mène aussi, mon fils, par leurs vertus ;
« Ah ! brisez son embûche et rougissez de honte.
« Quoi, ce rêve d'une ame à s'enflammer trop prompte
« Pour un enfant jeté par hasard sous vos pas ?
« Ce trouble d'un cœur pur qui ne se connaît pas ;
« D'un périlleux amour cette amitié prélude,
« Mauvais fruit du loisir et de la solitude ;
« Ces élans, ces soupirs, ces serremens de main,
« Que le vent de la vie emportera demain ;
« Ces jeux de deux enfans loin des yeux de leurs mères
« Qui prennent pour amour leurs naïves chimères :
« Risible enfantillage et des sens et du cœur !
« Voilà ce qui du ciel en vous serait vainqueur ?
« Voilà pour quel appât, voilà pour quelle cause,
« Vous trahiriez le vœu que ce temps vous impose ?
« Vous laisseriez ma mort sans secours, sans adieu,
« Le temple sans ministre et le monde sans Dieu ?
« Je ne me doutais pas que dans ces jours sinistres
« Où l'autel est lavé du sang de ses ministres,
« Pendant que des cachots chacun d'eux comme moi
« S'élance à l'échafaud pour confesser sa foi,
« Pendant que l'univers avec horreur admire
« La bataille de sang du juge et du martyre,
« Hésitant pour savoir ou décider son cœur,
« Des bourreaux ou de nous qui restera vainqueur ;

« Je ne me doutais pas qu'un des soldats du temple,
« Du lévite autrefois la lumière et l'exemple,
« Au grand combat de Dieu refusant son secours,
« Amollissait son ame à de folles amours;
« Au pied des échafauds où périssaient ses frères,
« Sacrifiait au Dieu des femmes étrangères :
« Pensant sous quel debris des temples du Seigneur
« Il cacherait sa couche avec son déshonneur? »
— « O mon père, pitié! Quel mot osez-vous dire?
« Le ciel sait si mon cœur a tremblé du martyre,
« Il sait si j'hésitais, pour arriver à vous,
« D'affronter cette mort dont je serais jaloux;
« Mais ébloui de zèle, et moins homme qu'apôtre,
« Vous ne jugez, hélas! nos cœurs que par le vôtre;
« Vous croyez que mon cœur, de l'amour triomphant,
« N'arracherait qu'un rêve au sein de cet enfant,
« Que le sein m'oublîrait, que je pourrais moi-même
« Rapporter aux autels tout l'amour dont je l'aime;
« Absous par votre main d'un parjure innocent,
« Noyer son souvenir dans des pleurs ou du sang,
« Que cette affection au cœur enracinée,
« Cette existence à deux, ce rêve d'une année,
« Ce rayon qui nous fit ensemble épanouir,
« Comme un rêve d'un soir pourrait s'évanouir?
« Connaissez mieux l'amour de l'homme et de la femme,
« Il joint leur double vie en une seule trame,
« Il survivrait, coupable, à la honte, au remord,
« Plus vivant que la vie, et plus fort que la mort. »
—« Silence! cria-t-il, vous profanez cette heure,
« Ces momens tout au ciel, ces fers, cette demeure,
« Où du Dieu trois fois pur un indigne martyr
« N'eût jamais entendu de tels mots retentir!
« Parler d'amour, grands Dieux! sous ses ombres muettes!
« Insensé, regardez, et songez où vous êtes!
« Voyez dans les cachots ces membres amaigris,
« Ces bras levés à Dieu, par des chaînes meurtris;
« Cette couche où l'église expire et sent en rêve

« Le baiser de l'époux dans le tranchant du glaive !
« Ce sépulcre des morts par la vie habité ;
« Qui ne se rouvre plus que sur l'éternité !

. . . .

« Et c'est là, c'est devant ces témoins de supplice,
« Devant ce moribond qui marche au sacrifice,
« Que vous osez parler de ces amours mortels ?
« Vous ! consacré d'avance à nos heureux autels !
« Vous ! que leur sacré deuil, le sang qui les colore,
« Par un plus fort lien y consacrait encore !
« Ah ! que cette amertume ajoute à mon trépas !
« Quoi ? vous, trahir ? mais non, cela ne se peut pas !
« Vous ne souillerez pas une si chaste vie,
« Vous ne jetterez pas à mon front cette lie,
« Vous ne donnerez pas cette absynthe, au lieu d'eau,
« Au vieillard qui demande une goutte au bourreau !
« Vous ne laisserez pas l'ame de votre père
« Partir sans emporter le pardon qu'elle espère,
« Sans avoir entendu d'un ministre de Dieu,
« La parole de paix et le salut d'adieu !
« Ah ! que j'ai demandé cette heure au divin maître !
« Combien j'ai soupiré pour qu'un juste, un saint prêtre,
« A ses pieds, comme Dieu, me reçût à genoux,
« Me dît, avant la mort : Vivez, je vous absous !
« Pour qu'il offrît pour moi, la veille du supplice,
« Cette coupe du sang, ce fruit du sacrifice
« Que mes doigts mutilés ne peuvent plus tenir,
« Et me bénît ce pain que je n'ose bénir !
« Et quand l'ange exauçant enfin ma dernière heure
« Vous amène du ciel au père qui vous pleure ;
« Quand, pour diviniser cette heure du trépas,
« Il ne me faut qu'un mot !... vous ne le diriez pas ?
« Oh ! mon enfant, au nom de ces larmes dernières
« Qui sur vos mains de fils tombent de mes paupières,

« Au nom de ces cheveux blanchis dans les cachots,
« De ces membres promis demain aux échafauds;
« Au nom des tendres soins que j'ai pris de votre âme,
« Au nom de votre mère! au nom de cette femme
« Qui, si son œil de vierge ici pouvait vous voir,
« Vous pousserait du geste et du cœur au devoir!
« Et qui, fille du Christ, ne voudrait pas sans doute
« Acheter votre vie au prix qu'elle vous coûte,
« Déchirez le bandeau qui recouvre vos yeux,
« Dites ce mot, mon fils, que je l'emporte aux cieux!... »
La sueur de mon front, tombant à grosse goutte,
Avançant, reculant, comme un homme qui doute,
Je demeurai muet, méditant, interdit.
D'un courroux surhumain son regard resplendit,
Son corps se redressa comme si son idée
L'eût soulevé du sol, grandi d'une coudée;
Son bras chargé de fers s'étendit contre moi;
Le cachot s'éclaira de l'éclair de sa foi.
Je crus voir de son front la foudre intérieure
Jaillir et serpenter dans la sombre demeure;
Sa voix prit la colère et la vibration
Du prophète lançant la malédiction,
Des lions de Juda rugissement terrible!
« Eh bien! puisqu'à mes pleurs vous restez insensible,
« Puisque la charité pour un père expirant
« Ne peut en rallumer en vous le feu mourant,
« Puisqu'entre le salut que le vieillard implore,
« Et votre infâme amour, vous hésitez encore,
« Vous n'êtes plus chrétien ni prêtre de Jésus,
« Retirez-vous de moi... je ne vous connais plus!
« Sortez de ce Calvaire où votre maître expire,
« Vous n'êtes qu'un bourreau de plus qui l'y déchire,
« Vous n'êtes qu'un témoin lâche, indigne de voir
« Comment le chrétien souffre et meurt pour le devoir,
« Mais digne seulement de garder dans la rue
« L'habit ensanglanté du licteur qui le tue!
« Oui, sortez de mon ombre et de ce lieu sacré;

« Sortez, mais non pas tel que vous êtes entré,
« Sortez, en emportant la divine colère
« Sur vous et sur l'objet...» — « N'achevez pas, mon père;
« Ne la maudissez pas, arrêtez! tout sur moi! »
Il lut d'un seul coup d'œil sa force en mon effroi,
Comme le bûcheron voit l'arbre qui chancelle :
« Écoutez! » me dit-il d'une voix solennelle,
Comme s'il eût parlé d'au-delà du trépas
A des hommes de chair qui l'écoutaient en bas :
« Il est dans notre vie une heure de lumière,
« Entre ce monde et l'autre indécise frontière,
« Où l'ame des chrétiens prête à quitter le corps,
« De l'abîme des temps voit déjà les deux bords,
« Où de l'éternité l'atmosphère divine
« D'un jour surnaturel dans sa nuit l'illumine,
« Et des choses d'en-bas lui découvrant le sens,
« Donne un son prophétique à ses derniers accens.
« Sans crainte alors on parle, et l'on entend sans doute;
« Dans la voix du mourant c'est Dieu que l'on écoute!
« Je suis à cet instant et je sens dans mon cœur
« Ce Verbe du Très-Haut qui parle sans erreur.
« Il me dit d'arracher, d'une main surhumaine,
« Un de ses fils au piége où le monde l'entraîne;
« Il donne à mes accens l'autorité du sort,
« Je prends sur moi l'arrêt qui de mes lèvres sort,
« Je prends sur mon salut la sainte violence
« Qui vous jette à mes pieds sans plus de résistance :
« Obéissez à Dieu qui tonne dans ma voix !.....»
De sa main, de ses fers mon front sentit le poids,
Je crus sentir de Dieu la main et le tonnerre
Qui m'écrasaient du bruit et du coup sur la terre;
Pétrifié d'horreur, tous les sens foudroyés,
Je tombai sans parole et sans souffle à ses pieds :
Un changement divin se fit dans tout mon être;
Quand il me releva de terre, j'étais prêtre !...

. . . .
. . . .

Le vieillard à son tour à mes pieds se jeta,
Et confessa sa vie au Dieu qui l'écouta;
Puis me fit célébrer pour lui le saint mystère.
Un angle du rocher fut notre autre Calvaire.
Sur cet autel des pleurs, un noir morceau de pain
Fut l'image du Dieu que lui rompit ma main;
Une coupe de bois fut le divin calice
Où le vin figura le sang du sacrifice,
Et la lampe jetant ses funèbres clartés
Le cierge et le flambeau de nos solennités.
Je répétais les mots qu'il me dictait lui-même.
Quand je fus au moment où du festin suprême,
Le prêtre, rappelant le symbolique adieu,
Dans ce pain voit un corps et dans ce corps un Dieu;
Le lieu, l'émotion, l'heure, ces murs funèbres,
L'écho des mots sacrés roulant dans ces ténèbres,
Le mourant à mes pieds dans un divin transport,
Me demandant des yeux l'aliment de la mort,
Ce sentiment confus de m'immoler moi-même
A cette charité dont je tenais l'emblème,
Ce retentissement de ma pensée en moi,
Tout concentra mon ame en un éclair de foi;
Je crus sentir le Dieu qui souffre et qui console,
Du ciel même arraché par la sainte parole,
Descendre et transformer en sang nouveau le vin,
Le pain du prisonnier en aliment divin,
Et je crus dans ce pain que notre foi consomme,
Humaniser le Christ et diviniser l'homme!
Sa lèvre l'aspira dans un élan d'amour,
La lampe s'éteignit dans l'ombre..... — Il était jour.

A. de Lamartine.

BULLETIN.

CONSERVATOIRE. — SECOND CONCERT.

L'exécution de ce concert a été loin d'être aussi satisfaisante que l'exécution du premier. Tranchons le mot : elle a été peu digne des artistes du Conservatoire. On peut s'expliquer sur ce point avec d'autant plus de franchise et de liberté, que, sans accuser personne en particulier, le public sait maintenant, par expérience, de quelles circonstances indifférentes et petites en elles-mêmes, mais néanmoins fatales, dépend la désharmonie qui se fait sentir parfois dans le corps d'exécutans le mieux discipliné. Pour mon compte, je me tiens pour assuré que la répétition de ce même concert, qui s'était faite la veille, avait été excellente, irréprochable peut-être. Mais pourquoi les modifications qui apparaissent dans certaines manifestations individuelles n'auraient-elles pas lieu également dans toute manifestation collective? Pourquoi un orchestre n'aurait-il pas, comme le virtuose, comme le chanteur, comme l'improvisateur, ses bons et ses mauvais momens? Le même ordre de phénomènes se présente dans l'exécution de l'un comme dans celle des autres; mais la perfection de celle-ci est subordonnée à des conditions qui sont autant du fait de l'auditeur que du fait de l'exécutant. Si les sympathies du public secondent les dispositions de l'orchestre; s'il s'établit entre eux une communication, une correspondance spontanée de sentimens et d'impressions; si tous les deux se sentent placés, pour ainsi dire, sur un terrain élastique, lequel se prête à cet échange rapide de pensées, à cet élan d'enthousiasme simultané, alors tous ne font qu'un, tous sont emportés dans la même sphère, et le public contribue pour une part réelle aux merveilles de cette harmonie magnifique. Mais si le contraire arrive, si ce lien ne peut s'établir, ou s'il se relâche et se brise,

alors le découragement et l'ennui s'emparent des uns et des autres; les deux camps sont en déroute; ils s'observent sans se comprendre, et, jusque dans les applaudissemens de l'auditoire, on s'aperçoit que l'exaltation a fait place à une froide bienséance.

Telles sont les causes qui ont nui à l'effet de la symphonie en *mi bémol* de Haydn, où brillent tant d'art et de grace, de finesse et d'esprit, où la science et la raison sont mêlées à la verve et à la coquetterie la plus piquante. Pour être juste, il faut dire pourtant que l'*andante* ravissant de cette symphonie a été rendu, à quelques détails près, dans le véritable sens de ce morceau si suave et si calme. Mais ce qui a été presque défiguré en grande partie, c'est une des plus prodigieuses conceptions de Beethoven, sa symphonie en *si bémol*, et surtout, le sublime adagio en *mi bémol*. Comme de coutume, Beethoven, renvoyé à la fin de la séance, a supporté les principaux échecs de l'exécution. Quoi qu'il en soit, on a pu juger, par la comparaison de ces deux symphonies, combien les compositions instrumentales de Haydn laissent à désirer maintenant, sous le rapport du développement des idées et des formes. Cependant la symphonie en *si bémol*, la quatrième de Beethoven, est beaucoup moins développée que la précédente, *l'Héroïque*. Il semble que le grand musicien, encore effrayé de l'étendue tout épique qu'il avait donnée à cette dernière œuvre, avait voulu, dans la suivante, se prescrire une concision plus conforme aux goûts des artistes et du public de son temps. Le souvenir des craintes que lui fit éprouver la longueur de la symphonie *Napoléonnienne* nous a été conservé dans une préface de quelques lignes, laquelle se trouve en tête de la partition allemande; je me ferai un plaisir de faire connaître ce curieux morceau aux lecteurs, lorsque le tour de *l'Héroïque* viendra. Je regrette seulement que M. Farrenc, qui se distingue par un sentiment élevé et un tact exquis en fait d'art, ait négligé d'imprimer cette préface dans l'édition des symphonies de Beethoven dont il a doté la France.

Pour revenir à Haydn, je dirai sans détour que ses symphonies supposent, comme création, comme science instrumentale, le plus haut degré de puissance et de génie. Mais la source de ses inspirations est sur la terre; Beethoven puise les siennes dans les régions de l'infini. En un mot, celui-ci correspond à un ordre d'idées bien supérieur. Et les esprits qui s'obstinent aujourd'hui à ne voir dans la symphonie de Beethoven qu'une simple *transformation*, devraient au moins s'efforcer de comprendre qu'une transformation ne peut s'opérer d'elle-même, si elle n'a pour principe une inspiration nouvelle; qu'elle n'est enfin que la condition, la réalisation extérieure d'une pensée qui surgit et se développe dans le sein de l'art.

L'hymne de Mozart, à grands chœurs, et dont les solos ont été chantés par MM. Dérivis et Couderc, n'a pas produit, grace aux raisons ci-dessus énoncées, l'effet qu'on devait attendre d'une musique aussi mâle que grandiose. Après une fantaisie pour le cor sur divers motifs de la *Straniera*, rendue avec l'habileté, le charme et le style si pur qui distinguent le délicieux talent de M. Gallay, plusieurs morceaux des *Mystères d'Isis* ont été exécutés, savoir, parmi les principaux, le superbe andante instrumental, *Tempo di marcia*, qui ouvre le second acte de la *Flûte enchantée*, et l'air du même acte : *Qui sdegno non s'accende*, pour voix de basse. On ne peut rien imaginer de plus majestueux que l'expression de la voix, lorsque, cédant aux flûtes et aux violons la mélodie qu'elle vient de chanter, elle s'empare des grosses notes de la partie de violoncelle et accompagne dans le grave cette même phrase jusqu'à sa terminaison.

J'ai tout à l'heure chicané M. Farrenc sur un point de bibliographie plutôt que de musique. Comme il faut que justice soit rendue à chacun, je dois me féliciter d'avoir rencontré plusieurs fois l'occasion d'entendre une jeune dame dans ses propres compositions et dans celles de Mozart et de Beethoven dont elle fait une étude journalière. Cette jeune dame est Mme Farrenc. Sans doute, ce n'est pas ici une exécution éblouissante, bruyante, excentrique; c'est mieux que cela : c'est une exécution pure, élégante, claire, aisée, mais surtout exacte et sentie. Dusseck disait un jour en parlant des jeunes pianistes ses contemporains : *Ces messieurs sont plus forts que moi, mais je joue mieux qu'eux*. Voilà précisément ce qui distingue Mme Farrenc de plusieurs exécutans à la mode. Comme compositeur, elle a droit aux mêmes éloges. Ses *variations* sur la cavatine d'*Anna Bolena* ont le rare mérite d'allier le charme de ce genre de composition à un intérêt tout musical. Une ouverture à grand orchestre du même auteur prouve aussi qu'il peut tenter de beaux succès dans un style relevé.

J. D'ORTIGUE.

MORT DE LA MÈRE DE NAPOLÉON.

Dans cette triste semaine qui vient de finir avec le joyeux carnaval, au milieu des préoccupations politiques, des crises ministérielles, et des sanglantes assises du Luxembourg, une nouvelle est tombée, qui a serré les cœurs; on a dit : La mère de l'Empereur est morte. Le mercredi des cendres a jeté cette parole funèbre sur le front du peuple parisien;

elle a tenu lieu de la formule du jour : *Memento quia pulvis es* ; rien ne pouvait mieux nous rappeler notre néant que la mort de la femme qui créa Napoléon. Aussitôt de pieux sentimens se sont réveillés ; la place Vendôme a vu ces pélerinages qu'elle reçoit à ses jours solennels ; les couronnes sont tombées sur le piédestal ; des voitures chargées de masques s'arrêtaient devant le monument ; hommes et femmes en descendaient, d'un air recueilli, pour jeter au bronze impérial les dernières fleurs du carnaval expiré.

La mère de Napoléon vivait depuis vingt-deux ans à Rome ; cette ville était sa Sainte-Hélène. C'est là qu'elle a supporté tous les tourmens de l'exil et toutes les angoisses de sa maternité. Chaque année lui apportait une robe noire à revêtir ; elle ne semblait oubliée par la mort que pour mener le deuil de toute sa famille. Elle a pleuré sur son glorieux fils, sur sa fille, sur son gendre Murat, sur la noble et digne princesse de Montfort, sur trois de ses jeunes neveux ; sur son bien-aimé duc de Reichstadt, qui ne fut un instant roi de Rome que pour léguer cette ville, comme un tombeau, à la mère de l'Empereur.

Elle vivait retirée au palais Rinuccini. Quand on entre à Rome, par la porte du Peuplier, la longue rue qui se déroule derrière l'obélisque conduisait droit à cette résidence d'exil. On disait à l'étranger : Voyez-vous cette magnifique promenade du *Monte Pincio ?* cette pyramide de jardins qui porte, à sa base, les statues colossales de Rome, du Tibre et de l'Anio ? tout cela fut créé par l'ordre de Napoléon ; sa mère est à l'autre bout du *Corso :* elle pleure, elle souffre, elle meurt.

Jamais agonie ne fut plus longue ; la femme dolente a mis trois ans à mourir. Lorsque j'eus l'honneur d'être introduit dans son palais, en 1834, elle n'appartenait déjà plus aux vivans : l'ame était restée dans un corps mort, par un miracle. Cette auguste femme ressemblait à une momie, couverte de bandelettes, et qu'on aurait exposée à la vénération des pélerins. Ceux qui passaient par ce triste chemin montaient au salon funèbre de la pyramide impériale, pour voir s'il était une douleur pareille à la douleur de cette mère ; et on en descendait avec un saisissement de cœur, qu'augmentait encore le mélancolique aspect de Rome : on avait vu la Niobé de l'empire assise sur les genoux mutilés de la Niobé des nations.

Un silence solennel a toujours entouré sa longue agonie ; depuis vingt-deux ans, elle n'entendait plus rien de ce qui pouvait lui rappeler les jours, à jamais éteints, de sa maternité glorieuse. Le *Corso*, cette rue si bruyante devant Fiano et Ruspoli, si animée devant la colonne Antonine, redevenait romaine et calme en s'approchant du palais de l'exil. Elle

brisait son fracas aux angles de *San Romualdo*, qui mène à l'ambassade française, et se mettait en harmonie de deuil et de gravité avec le palais de Venise, austère comme un tombeau égyptien. Une seule voix du dehors entrait dans la demeure de la sainte femme ; cette voix venait de son digne voisin, le Capitole : son horloge aérienne a sonné les heures de vingt-deux ans d'exil.

Quelques amis fidèles, bien peu, comme à Sainte-Hélène, ont recueilli les derniers soupirs de la femme forte : ils avaient prolongé sa vie, en appelant à son secours tous les miracles de conservation qui descendent du ciel romain ; ils ont été récompensés de tant de soins pieux ; ils ont vu vivre la vénérable mère jusqu'à cet âge où toute existence doit s'éteindre quand elle a été brisée à chacun de ses pas. Madame Mère, qu'il nous soit permis de lui donner ce nom une dernière fois, est sortie de ce monde à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Elle est morte le 2 février, fête de la Chandeleur ; elle s'est éteinte, sans effort, comme le cierge béni de ce jour s'est éteint à Saint-Marc, l'église voisine, où la sainte femme a tant prié pour ses fils et tant gémi sur eux, autre inconsolable Rachel.

M.

L'Académie française, qui retentit encore du spirituel discours de M. Scribe, et des paroles si nettes, si loyales, si mordantes, jetées par M. Villemain pour aller droit à tous les cœurs et à toutes les intelligences élevées, l'Académie a un moment occupé toutes les colonnes du feuilleton. Ce contact inattendu avec le public l'avait rajeunie et attiré sur elle tous les regards. Les corps d'élite, en effet, ne peuvent se retremper et se vivifier que grace à une puissante assimilation des idées, des sentimens, des passions, des systèmes nouveaux qui fermentent dans les extrémités du corps social. Nous avons défini l'Académie un sénat conservateur des traditions les plus pures et les plus correctes de la langue française. Or, pour conserver, il faut voir en même temps le présent et l'avenir. Bien loin de se raidir contre les innovations, il faut les examiner, les diriger et les transformer. Plusieurs élections récentes semblaient prouver que l'Académie était entrée dans cette voie généreuse et intelligente. Un fauteuil restait vide par la mort de M. Lainé ; trois candidats d'un nom imposant se présentaient ; l'un philosophe de l'école symbolique de Vico, qui a cherché à pénétrer les mythes de l'Orient, qui a jeté un manteau aux plis flottans et majestueux sur le squelette amaigri et desséché du rationalisme du dernier siècle, homme modeste, de mœurs douces, véritable sage à la figure an-

tique, ou plutôt nouvel anachorète des premiers temps du christianisme, c'était M. Ballanche.

Le second candidat était un homme politique éminent, car l'Académie comprend toutes les littératures : il faudrait pouvoir dire toutes les supériorités. M. Molé s'appuyait pour hériter du fauteuil de M. Lainé sur cette tradition, qu'il fallait remplacer un homme d'état par un homme d'état. Sa candidature a été soutenue par les membres des deux chambres qui ont fait retarder, dit-on, cette élection dans l'espoir qu'on ne pourrait refuser au ministre les votes qu'on refusait au pair de France. Cette intrigue, si elle a réellement existé, n'a point produit son résultat.

Le troisième candidat était M. Victor Hugo.

Assurément l'on peut disserter longuement sur ce qui manquait à ces trois candidats, mais ces discussions même prouvaient que l'on regardait ces candidatures comme sérieuses, et ces hommes comme capables d'entendre et de supporter la critique. En se plongeant dans l'eau froide, le fer devient acier. Pouvait-il tomber dans l'esprit d'un homme raisonnable, je ne dis pas qu'on préférât, mais qu'on opposât à ces trois hommes, qui? il faut bien le nommer enfin, M. ...... M. Dupaty. En vérité, cela ressemble à un tour d'escamotage. Lorsque l'on interroge son voisin sur les titres de M. Dupaty, pour être préféré à M. Ballanche, à M. Hugo, à M. Molé; l'un vous répond : la *Leçon de Botanique*; l'autre, des épithalames officiels; le troisième, capitaine de la garde nationale; soit pour ce dernier titre, puisqu'on voulait un homme politique pour remplacer M. Lainé.

Ce choix a produit quelque étonnement, l'Académie en a souffert; on s'est demandé si on allait revenir à ce que l'empire eut de plus décrépit et de plus anti-littéraire; lorsque l'Académie préférait M. Tissot à Charles Nodier, elle vengeait, en la personne de l'auteur des études sur Virgile, les proscriptions de la restauration; mais pour être proscrit, il faut être quelque chose en politique ou en littérature, comme Arnault, Villemain, Jouffroy. Et qu'est-ce que M. Dupaty? en choisissant un nom aussi profondément inconnu (excepté des chasseurs de sa compagnie), l'Académie a greffé un fruit sans saveur sur une branche morte.

M. Victor Hugo a eu neuf voix au premier tour de scrutin.

Au milieu des folles joies du carnaval, dans un des cent quatre-vingt-deux bals publics qui ont ouvert le mardi soir leurs salons à la foule des danseurs plus ou moins défigurés par des costumes bizarres, un mauvais plaisant, ayant jeté tout à coup au milieu de cette foule si épaisse et si bruyante le nom de Fieschi, cet homme que nous avons vu se poser en hé-

ros devant la chambre des pairs, tous les visages se rembrunirent. Ce fut un moment de stupeur, et la joie reprit bientôt son cours; mais l'émotion produite par cette inconvenante plaisanterie, pour avoir été passagère n'en avait pas été moins profonde. Quelques jours après, les trois malheureux, dont la contenance avait été si différente devant la chambre des pairs, avaient cessé de vivre. Le bon sens public a sur-le-champ démêlé la moralité et le but atteint par cette triple exécution; elle a séparé Fieschi, homme sans mœurs, sans patrie, du vieux Morey, ce *représentant de deux révolutions*, et de Pépin, bourgeois riche, poltron, père de famille, séduit et entraîné par Fieschi. Jamais nous n'avons mis en doute la haute justice et la clémence royale; mais la journée d'hier a été triste et morne : cette exécution s'est faite dans un quartier éloigné; un grand déploiement de force militaire cachait les victimes aux spectateurs, et cependant chacun semblait avoir assisté comme par intuition à ce terrible et douloureux spectacle, spectacle nouveau pour la génération qui s'élève, car elle avait reçu en juillet cette solennelle promesse que le sang ne coulerait plus sur l'échafaud politique.

Or, on ne peut se le dissimuler, et le bon sens public a fait lui-même cette distinction : la mort de Fieschi est la punition de l'abominable assassin; celle de Pepin et de Morey est presque une condamnation politique.

— Sur la proposition de M. Thiers, ministre de l'intérieur, le roi vient de nommer M. Jules Janin chevalier de la Légion-d'Honneur.

— M. Thalberg, le célèbre pianiste, donnera, dimanche 28 février, à la salle Ventadour, un concert au bénéfice des incendiés de la rue du Pot-de-Fer.

On peut se procurer des billets chez M. Troupenas, éditeur de musique, rue Neuve-Vivienne, 40.

VOYAGE

PITTORESQUE ET INDUSTRIEL

DANS

LE PARAGUAY-ROUX

ET LA PALINGÉNÉSIE AUSTRALE,

PAR TRIDACE – NAFÉ – THÉOBROME
DE KAOUT' T' CHOUK, ETC.

Il y a des gens qui se persuadent que le métier de journaliste est une des sinécures les plus fainéantes de ce monde, et ils se trompent grandement, si j'ose en juger par l'ennui que j'éprouve à trouver, dans le cercle de mes petites attributions, quelque sujet nouveau qui soit digne de distraire le lecteur de la politique, ou de l'amuser du rien-faire. J'étais tout prêt à me noyer de désespoir dans un fatras de brochures narcotiques et absorbantes, quand ma main s'est retenue par hasard (ou par cet instinct merveilleux de conservation qui ne manque jamais à l'homme) aux *Voyages de Kaout' t' Chouk*, savant étranger dont le nom trahit sensiblement l'origine. Comme il n'y a, entre *Kaout' t' Chouk* et moi, aucune de ces suaves et sonores harmonies qui entretiennent l'accord parfait des auteurs et de leurs critiques, je puis vous faire en secret une révélation bien précieuse pour l'histoire littéraire, et dont il faut que mon jeune et

savant ami M. Quérard prenne acte le plus tôt possible dans le bel ouvrage où il dit tant de mal de moi. C'est que cet écrivain souple, élastique et moëlleux qu'on appelle *Kaout' t' Chouk*, n'est autre qu'un jeune Chinois fort connu, que les mandarins de la Chine avaient eu la complaisance d'envoyer à Paris pour y apprendre la perfectibilité, et qui s'en retourne à Pékin bachelier ou maître ès-arts, la tête pleine de sciences, de découvertes et de nomenclatures. Je ne sais où il a écrit son voyage, mais je pose en fait qu'on ne le raconterait pas mieux à Paris, quand on a dû à la prudente largesse de ses parens l'inappréciable bonheur d'y passer quelques années dans les bonnes écoles.

J'avais souvent entendu parler de *Kaout' t' Chouk*, et qui n'a pas entendu parler de *Kaout' t' Chouk?* Je le connaissais même sous ses prénoms de *Tridace* et de *Théobrome*, parce qu'il est bien difficile de ne pas les lire inscrits en gros caractères au second *verso* du journal, si distrait que l'on soit d'ailleurs de l'occupation essentielle d'une journée régulière par la visite d'un médecin, ou par celle d'un créancier. Quant au Paragnay-Roux, j'ai toujours désiré de recevoir quelques renseignemens positifs sur cette contrée célèbre, depuis qu'elle occupe infailliblement un paragraphe officieux ou officiel de toutes les feuilles publiques où le compositeur lui réserve une rubrique inamovible, comme à l'article *Espagne* et à l'article *Angleterre*; mais les voyageurs n'y pensaient pas. Vous trouviez à tout bout de champ d'intrépides explorateurs des régions inconnues qui revenaient de Tombouctou sans y être allés; mais du Paraguay-Roux, point de nouvelles. Et j'étais dans ces dispositions d'esprit, quand je reçus franc de port le charmant livret exotique dont j'ai l'agrément de vous entretenir aujourd'hui, c'est-à-dire le *Voyage pittoresque et industriel de Kaout' t' Chouk dans le Paraguay-Roux.*

La première chose qui frappe les yeux et l'esprit dans ce délicieux specimen des arts du nouveau monde, c'est la perfection de son exécution typographique, égale, si plus ne passe, à tout ce qu'Elzevir et Didot ont produit de plus achevé. La presse à la vapeur, qui est déjà en usage aux sources du Meschacébé, ne nous avait pas accoutumés dans notre vieille Europe à l'élégance et à la pureté de ce tirage. Le papier est ferme, retentissant, et susceptible d'être soumis à l'action d'un air un peu chargé d'humidité sans se

décomposer en bouillie comme celui de nos fabriques, ce qui offre un certain avantage aux consommateurs de livres, si multipliés de nos jours par les progrès de l'instruction. Quant aux lettres fantasques ou ornées, on ne peut se dissimuler que le graveur meschacébite a laissé fort en arrière les ingénieux artistes parisiens qui se sont proposé, comme un agréable sujet d'émulation, le travestissement de l'alphabet en petites capitales étiques, obèses ou bancroches, d'une riante difformité. La ligne imprimée en ce genre au frontispice du *Voyage de Kaout' t' Chouk* a le mérite incontestable d'être complètement illisible, ce qui n'avait jamais été tenté jusqu'ici, et ce qui prouve bien de l'esprit et bien du goût. Malgré la longue habitude que je me suis faite de ces utiles difficultés dans l'étude des hiéroglyphes, et surtout dans la correspondance autographe du docte M. Michel Berr, je déclare avec franchise que cette ligne serait restée en blanc dans mon article, si l'éditeur n'avait eu l'attention délicate de la traduire en lettres humaines à la page de l'avant-titre. Publiée il y a quelques années, sans cette aimable attention, elle aurait hâté nécessairement la mort déjà trop précoce de mon illustre confrère M. Champollion. Voilà ce qu'on peut appeler un progrès intelligent et moral de l'imprimerie, et c'est ainsi qu'il faudrait imprimer presque tous les livres.

Kaout' t' Chouk s'embarqua le 31 février 1831 (style chinois) sur la fameuse corvette *la Calembredaine*, au port de Saint-Malo. Nouvellement initié alors aux mystères de la langue romantique et de la littérature maritime, il en prodigue la *terminologie* avec toute la confiance d'un néophyte qui s'attache moins à la valeur des expressions qu'à leur effet. Après avoir cargué les amarres et déferlé les haubans, on part toutes voiles dedans, sous un vent de sud-est-nord-ouest. Il vente frais sous un ciel bleu; les lames clapotent en silence; les brisans se jouent autour des flancs du bâtiment qui file son nœud, et qui a bientôt doublé le cap Finistère, endroit où commence la fin du monde, ainsi que l'indique son nom. Je le laisserai vaquer sans moi aux premières explorations scientifiques de son voyage, quoiqu'il y ait beaucoup de choses à apprendre dans son histoire de la fabrication du madère sec, et dans sa profonde théorie des raisons physiologiques en vertu desquelles le serin des Canaries a les plumes jaunes, ce qui n'empêche pas un méthodiste de l'appeler

vert, et un autre de l'appeler *brun*. Ces considérations ne manquent certainement pas d'intérêt; mais elles touchent de trop près à nos habitudes, à nos besoins ou à nos plaisirs, pour mériter d'occuper sérieusement l'intelligence d'un homme qui sait faire bon usage de son éducation, le but principal de la science étant, comme tout le monde sait, d'approfondir les choses inutiles, et d'expliquer les choses inexplicables, surtout quand elles ne valent pas la peine qu'on les explique.

Je ne peux me dispenser cependant de m'arrêter un moment avec *Kaout' t' Chouk* au sommet du pic de Ténériffe, où il fait la rencontre d'un des industriels les plus avancés de notre époque. Ce grand homme est parvenu à convertir la neige en sel marin par dessiccation, sans autre apprêt que le mélange d'un alkali volatil bien compact, et le plus dur que l'on peut trouver. La neige, enveloppée hermétiquement par la flamme, se cristallise à l'instant et se retire toute rouge de la fournaise; on la jette alors dans des baquets remplis d'une légère dissolution d'alun et de salpêtre animal, et c'est dans cette préparation qu'elle reprend sa blancheur primitive. « Nous goûtâmes ce sel merveilleux, ajoute *Kaout' t' Chouk*; il était très sapide, agaçant légèrement les houppes nerveuses de la langue, et superbe à l'œil. »

Le particulier si éminemment recommandable qui a établi cette précieuse manufacture était depuis long-temps en possession de tirer une huile exquise de certains cailloux de Ténériffe, qui contiennent l'*oléagine* pure et pour ainsi dire native; mais cette opération est trop connue aujourd'hui pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ses procédés. On comprend avec quelle facilité les végétaux ligneux de la montagne lui fournissent le seul vinaigre dont nous fassions usage à Paris; et comme l'*humus* qui la couvre est prodigieusement fertile en plantes saladiformes, il est aisé de conclure de cette heureuse combinaison de circonstances que le pic de Ténériffe est l'endroit de la terre où l'on mange les salades les mieux confectionnées, au poivre près qu'il faut encore tirer de Cayenne. Il y aurait un moyen fort simple de remédier à cet inconvénient : ce serait de trouver la *pipérine* dans quelques racines ou dans quelques herbes propres aux localités, comme la laitue ou la betterave, et notre chimiste agronome trouvera infailliblement la

pipérine, si elle n'est déjà trouvée. Après cela, il n'y aura plus rien à trouver, grace au ciel, si ce n'est la salade toute faite.

Nous ne ferons pas une relâche plus longue au Cap de Bonne-Espérance, où *Kaout' t' Chouk* remarque fort spirituellement que tous les indigènes *du pays* sont Anglais ou Hollandais, ce qui donne à cette population autochtone une physionomie sauvage très particulière, dont on ne peut guère se former une idée que dans les tavernes de Londres et les *musicos* d'Amsterdam. Les voyageurs ne manquèrent pas de visiter la fameuse montagne de *la Table*, qui était alors couverte d'une *nappe* d'eau, parce qu'il y avait eu de l'orage. Ils n'en présentèrent pas moins leurs hommages au célèbre M. Herschell, « digne neveu d'un père illustre, » et je demande grace en faveur de *Kaout' t' Chouk* pour ce *lapsus linguæ* d'érudit. C'est le *nepos* des latins que nous traduisons par *neveu* dans la langue poétique, en parlant de nos petits-enfans dans la ligne directe de descendance. Au reste, il doit être bien rare, quand on possède tous les idiomes de la terre, de ne pas commettre par-ci par-là quelques légers *spropositi* dans celui dont on prend la peine de se servir pour la commodité du public, et c'est ce qui explique suffisamment pourquoi les savans ont en général un style si baroque.

Je reviens à M. Herschell: « Il s'est installé pour trois ans à *la Table* du cap de Bonne-Espérance, » dit *Kaout' t' Chouk*, « afin de vérifier si l'envers des étoiles dont il avait observé le côté opposé, à Greenwich, en Angleterre, est identiquement semblable à leur endroit. » Personne n'ignore que M. Herschell se sert pour cette belle investigation empyréenne d'un télescope géant dont la portée échappe à tous les calculs, car il a la propriété inexprimable en chiffres de rapprocher les corps célestes douze fois plus près qu'ils ne sont loin. L'admirable exactitude avec laquelle M. Herschell et ses élèves reproduisent journellement le *prospect*, le profil et le plan des monumens de la lune, est par conséquent un garant bien sûr de la fidélité de leurs dessins, dans la topographie si impatiemment attendue de Saturne et surtout d'Uranus, où ils discernent les moindres objets beaucoup plus nettement qu'ils ne pourraient le faire dans leur chambre en plein midi, c'est-à-dire à l'heure où ces messieurs ont contracté l'habitude immémoriale de nous faire voir les étoiles.

Beaucoup de gens auront dit jusqu'ici du voyage de mon Chinois ce que disait le vieux Fontenelle d'un amphigouri de Collé : « Je n'ai garde de m'étonner de ce que j'entends tous les jours. » Voilà réellement d'étranges merveilles pour qu'elles vaillent qu'on les raconte ! Pendant que voyageait *Kaout' t' Chouk*, la science courait devant lui. Le boulet souterrain qui se propose de nous arriver, en vingt-deux minutes et demie, par un *tunnel* pratiqué de Bruxelles à Paris, est encore plus fort que le télescope d'Herschell, et plus difficile à digérer que la salade du pic Téneriffe. Le jeune découvreur que je suis religieusement à la trace, a commencé comme le souriceau de La Fontaine, *qui n'avait rien vu*, par s'amuser innocemment aux bagatelles de la porte. Il faut le retrouver dégagé de ces intuitions naïves, s'associant, ou plutôt s'assimilant progressivement aux aperceptions les plus éclectives de son sens intellectif, pour jouir esthétiquement des acquisitions de sa compréhensivité. Il suffit pour cela de l'accompagner jusqu'aux îles de la Polynésie où il a eu le temps de parvenir, selon toute apparence, pendant que j'écrivais les mots ci-dessus.

Vanoua-Leboli ne retint pas long-temps *Kaout' t' Chouk*, cette île étant tellement déserte qu'on y rencontre souvent des villages immenses où il serait impossible de trouver une seule maison. Notre *Kaout' t' Chouk*, animé de cet esprit de philanthropie qui impose aux gens de savoir le droit impérieux d'éclairer le genre humain, et de lui apprendre à connaître à fond toutes les choses dont il ne se soucie pas, sentait ce besoin généreux de discourir et de disputer qui demande ordinairement un auditoire. C'est ce qui décida le choix de l'estimable voyageur en faveur d'une autre île déserte où il y avait beaucoup de monde, et où les moindres bourgades lui parurent convenablement peuplées, surtout de jour. Il eut la politesse délicate d'en prendre possession au nom de la France, mais sans en faire part aux habitans, car il était un peu diplomate, et il l'appela par instinct l'*île de la Civilisation*. *Kaout' t' Chouk* ne croyait pas si bien dire. Si l'on s'en rapporte à ses *Mémoires* (et à quoi s'en rapporterait-on, je le demande, dans la littérature actuelle et dans l'histoire contemporaine, si on ne s'en rapportait pas aux *Mémoires* de *Kaout' t' Chouk* ?), la civilisation de ce pays est en effet la plus complète qu'une nation extraordinairement perfectionnée puisse

désirer pour son usage particulier, au moins jusqu'à nouvel ordre. Il ne faut jurer de rien avec la perfectibilité.

Je n'ai presque pas besoin de vous dire que l'*île de la Civilisation* a des chemins de fer, la civilisation ne marche plus sans cela; mais elle a depuis long-temps abandonné notre procédé, à cause de la lenteur des résultats. Le moteur actuel qui est incomparablement plus rapide, puisqu'il est physiquement impossible de distinguer le moment de l'arrivée de celui du départ, *et vice versâ*, par la plus minime des divisions du temps, est le fluide électrique. « La machine locomotive entièrement en métal, dit *Kaout' t' Chouk*, a la grandeur et la forme d'un pistolet d'arçon, ce qui lui a fait donner le nom de *pistolet de Volta*. On attache le wagon par un anneau de fer à une caisse de voiture en verre dans laquelle se place le voyageur, et cet appareil vole avec une rapidité incalculable sur un fil de fer qui lui sert de *conducteur*, ce système de *diligences* rendant tout autre conducteur inutile. » On voit qu'à l'avantage de la célérité, la méthode ingénieuse dont nous parlons réunit l'avantage plus précieux encore pour la population stationnaire, qui est assez nombreuse dans tous les pays, de n'entraîner ni expropriations vexatoires, ni violation permanente du sol sacré de l'agriculture, au bénéfice de quelques spéculateurs pressés de gagner. L'heure du départ expirée, une manivelle mue par quelque moyen analogue, rappelle le fil d'archal sur sa bobine immense, et le laboureur paisible peut retourner à ses travaux, avec autant de sécurité que s'il avait pris naissance dans la pastorale Arcadie, dans la gracieuse Tempé, ou dans toute autre île arriérée et barbare de l'archipel des *Bucoliques*.

Le service des postes se fait par ces routes, et *Kaout' t' Chouk* assure qu'il n'est pas rare de recevoir la réponse d'une lettre qu'on n'a pas encore fait partir; mais il est difficile de ne pas supposer là une petite exagération.

Ce qu'il y a de certain, c'est que nous n'irons guère plus avant dans la route des sciences, ou dans la science des routes, à moins que nous ne retrouvions le secret inappréciable de l'île d'*Ode* où *les chemins cheminaient*, et dont il nous est resté des traditions assez authentiques dans la *véritable Histoire de Pantagruel* et dans les souvenirs du peuple, comme le témoignent ces locutions si connues:

Ce chemin *vient* de tel endroit; ce chemin doit *aller* à tel autre; celui-ci *va* vous *égarer*. Heureux temps où une voiture s'appelait encore une *chaise*, parce qu'on n'avait pas besoin de sortir de la sienne pour parcourir le monde, pourvu qu'on l'eût placée sur le pavé du roi dans une voie bien tracée! C'est de cette grande époque de notre civilisation (Dieu nous la rende!) que date la coutume de commencer tous les voyages d'instruction par celui de Rome où tous les chemins *allaient*, selon le proverbe antique, et il faut avouer que c'était une grande commodité. On assure qu'elle est encore à l'usage d'un grand nombre de voyageurs qui composent leurs relations sans quitter la place, mais c'est ce qu'on ne pourra pas dire du voyage de *la Calembredaine* où l'Europe avait tant de députés. Quelques-uns soutiennent même qu'elle portait à son bord le *congrès scientifique*, et c'est probablement pour cela qu'on n'en parle plus à Paris.

On imagine aisément que les caisses d'épargnes sont parvenues à l'*île de la Civilisation*, à moins qu'on n'aime mieux penser qu'elles en viennent. *Kaout' t' Chouk* eut la satisfaction d'en trouver jusque dans les plus misérables hameaux, et de voir l'ouvrier sans travail, le prolétaire indigent, l'infortuné vaincu par la misère et par le désespoir, verser avec empressement dans ces trésors providentiels l'excédant de leurs besoins, le superflu de leur nécessaire, et le fruit de leurs économies. C'est une chose commune en ce pays-là, et qui n'en est pas moins touchante, que de refuser à cinq ou six pauvres enfans affamés leur maigre repas quotidien, afin de se ménager un morceau de pain pour la vieillesse. Le sentiment moral de cette sublime institution a tellement prévalu parmi le peuple, qu'une multitude d'individus ont pris le parti de vivre d'emprunt pour épargner davantage, et ce moyen assez plausible est déjà connu à Paris. Il est résulté de cette magnifique invention de la philantropie australe que le numéraire a totalement disparu de la circulation, car il n'y a millionnaire assez traître aux intérêts imprescriptibles et sacrés de son argent pour s'en réserver de quoi faire chanter un aveugle. Il aura beau, le déplorable Homère de la borne, faire ronfler sous un archet qui n'a plus que le bois, les deux cordes rauques qui vibrent encore à son crin-crin! En retour du plaisir que ses mélodies monotones procurent à l'oreille des pas-

sans, son oreille, à lui, ne sera plus égayée par le son joyeux du sou mal marqué qui bondit seul et à l'aise dans sa timballe de fer blanc. Le sou de l'aveugle est à la caisse d'épargne où il ne le porterait pas si on le lui avait donné, car il n'a pas mangé d'aujourd'hui. Mais c'est un des inconvéniens inévitables de notre civilisation fiscale et financière qui n'est pas faite pour les aveugles, et qui l'est bien moins encore pour les manchots.

Il y a des esprits hargneux ou mal-intentionnés qui allégueront à ce sujet l'intérêt du commerce, de l'industrie et des arts, branches essentielles de prospérité qui s'appauvrissent en raison directe des progrès de l'avarice publique; sources abondantes de la richesse nationale qui promettaient de ne pas tarir, et qu'on détourne habilement par un canal secret pour les faire tomber dans l'Océan du monopole et de l'usure. On ne s'occupe guère de ces paradoxes dans l'*île de la Civilisation*. Toutes les pensées y sont tournées vers les caisses d'épargnes qui gagnent journellement en embonpoint celui que perdent leurs cliens; mais il est vrai de dire qu'elles offriront un jour une ressource bien opportune aux personnes qui auront l'agrément de ne manquer de rien.

J'avais juré de ne plus parler de politique, parce que la politique est assez *parlière* d'elle-même pour se passer de truchement, mais il est bien difficile d'oublier cette science exorbitamment progressive, quand on s'est engagé, à ses risques et périls, dans la discussion d'une question de progrès. La politique est en voie de perfection dans l'*île de la Civilisation* comme partout, et j'oserais même assurer qu'elle n'y laisse rien à désirer, s'il n'était de sa nature de désirer toujours quelque chose. L'*île de la Civilisation* jouit comme nous des douceurs d'un gouvernement représentatif, c'est-à-dire d'une constitution aussi libérale qu'on a pu l'imaginer, dans laquelle la soixante millième partie de la nation représente la cent cinquantième en présence des cent quarante-neuf autres et à leur satisfaction unanime.

La parcimonie philosophique et sentimentale sur laquelle sont fondées les *caisses d'épargnes* est l'ame des gouvernemens représentatifs, qui savent qu'ils ont long-temps à vivre, et qui éprouvent le besoin d'économiser pour l'époque de décadence où ils retomberont,

par la force des choses, dans l'imbécillité puérile du premier âge. C'est un accident qui peut cependant arriver d'un jour à l'autre, à cause de l'extrême rapidité avec laquelle la civilisation se développe, le wagon social allant si vite que l'étincelle électrique a peine à le suivre. Aussi, la fixation des honoraires du roi ne manquait pas d'exciter autrefois dans l'*île de la Civilisation*, à tous les couronnemens, de violens orages parlementaires dont la constitution du pays a été souvent ébranlée. Le *victus* et le *vestitus* monarchiques y étaient tombés à un tel degré de rabais, que les industriels politiques étaient sur le point de se déclarer en carence de matière royale et propre à trôner, depuis qu'une dynastie de grande espérance avait eu le malheur de s'éteindre par excès de régime. On recourut inutilement d'abord à la condamnation judiciaire et à l'appréhension par corps pour se procurer des souverains à la diète; les infortunés se retranchaient sur la liberté individuelle, et les délais de la justice leur permettaient ordinairement de se sauver, ou du moins de se pendre. La monarchie en était là, quand un de ces prodigieux génies qui se rencontrent communément dans l'opposition, s'avisa d'un expédient qui a pourvu bien spirituellement à cette difficulté. Le royaume florit maintenant sous les lois d'un charmant petit monarque de palissandre incrusté qui est mu par des rouages fort simples, comme une horloge de bois. Quand les poids sont remontés, et le ressort mis en mouvement, cet autocrate débonnaire peut signer de sa main droite, en superbe courante anglaise, vingt ou trente belles pièces gouvernementales qui ne coûtent que le timbre; et ce qu'il y a d'infiniment remarquable dans cette merveilleuse machine constitutionnelle, c'est qu'il signerait également de la gauche, si tel avait été le bon plaisir du mécanicien. L'opération terminée, on replace le roi dans le garde-meuble jusqu'à la session suivante, après avoir pris toutes les précautions convenables pour le préserver des atteintes de certains insectes malveillans qui sont très friands de palissandre, mais les seuls ennemis d'ailleurs que ce prince heureux et paisible ait à redouter dans son Louvre de carton. Cette ingénieuse invention réduit la liste civile à une modeste somme de 17 francs 32 centimes, qui sont cotés au budget pour fourniture des linimens onctueux nécessaires à l'entretien de

la branche régnante; et il en résulte qu'il n'y a presque point de révolution à craindre dans l'*île de la Civilisation*, d'ici au premier renchérissement des huiles d'olive.

Tout en rendant librement justice à ce qu'il y a d'éminemment *grandiose* dans ce procédé, je dois peut-être me défendre contre le reproche trop commun aujourd'hui d'avoir eu en vue quelque insinuation perfide ou quelque allusion séditieuse. M. le procureur du roi, que j'honore parfaitement, quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître, n'aura jamais à me reprendre, j'espère, sur un délit de la presse, moi qui tournerais plus volontiers pendant toute l'éternité autour de ma pensée, comme le chien de garde au bout de sa chaîne, que de franchir ses limites légales de l'épaisseur d'un atome, ou de la simple portée d'une idée nouvelle. Vieux tory de naissance et d'inclination, je suis connu pour préférer à tous les rois de palissandre du monde, les rois du bois dont on les fait.

J'ai du reste par devers moi, pour mettre ma responsabilité à l'abri, la relation véridique des *Voyages de Kaout' t' Chouk*, qui sont un livre fort rare, comme il convient dans ces matières de hautes et substantielles études, mais qui ne sont pas un livre de raison, et je suppose qu'on a dû s'en apercevoir de temps en temps en parcourant cette analyse. On parviendrait peut-être encore à s'en procurer chez Crozet ou chez Techener, les libraires favoris des amateurs, quelque précieux exemplaire imprimé sur peau de promerops, et relié en cuir de griffon, d'ixion, de licorne ou de béémoth, avec des dentelles fantastiques sur le plat, par le Bauzonnet de la Polynésie, ce qui veut dire au moins son Thouvenin; mais cela coûterait bon.

Gloire soit rendue à l'écrivain par qui cet excellent livre nous est venu de loin! Ce qui nous manque en France, ce n'est pas cette fine gaieté de l'esprit qui effleure en passant, avec l'adresse de l'à-propos, un ridicule superficiel, nous en avons à revendre. C'est cette ironie pénétrante et profonde qui fouille et creuse autour de lui, et qui ne se lasse de l'ébranler sur ses racines, que lorsqu'elle l'a extirpé. Voyez Cervantes, voyez Butler, voyez Swift, voyez Sterne : ces gens-là ne se contentent pas d'émonder *luxuriam foliorum*; ils sapent l'arbre et le jettent mort sur la terre, sans semences et sans rejetons. Ce genre de critique, dont Voltaire et

Beaumarchais ont fait un funeste abus, en l'appliquant par étourderie ou par méchanceté à tout ce qui nous restait d'idées sociales, avait chez nous des modèles, malheureusement fort difficiles à imiter, dans Molière et dans Rabelais; et il faut que je l'avoue, au préjudice de mes théories philosophiques, si la littérature a ses causes finales, comme toutes choses, Rabelais et Molière ne sont pas arrivés à leur jour, ou bien la providence des vérités nous ménage un Rabelais, un Molière, qui tardent beaucoup à venir. Qu'était-ce, grand Dieu! que le jargon des *Précieuses* et des *Femmes savantes* auprès de celui qu'on nous a fait, et qui n'a plus de nom dans aucune langue? *Tartufe* lui-même, que le poète a dessiné à si grands traits, serait un méchant écolier dans ce siècle d'hypocrisie et de mensonge, où le faux seul jouit des priviléges du vrai. La postérité aura sans doute beaucoup de choses à nous reprocher, au cas que nous ayons une postérité qui daigne s'occuper de nous; mais ce qu'elle remarquera de plus caractéristique dans notre époque, c'est l'absence presque totale du *dériseur* sensé qui a le bon esprit de se moquer des autres, et de protester par un mépris judicieux contre l'ignorance et la folie de ses contemporains. Eh quoi! sera-t-il dit que nous ayons vécu pendant soixante ans sous l'empire des mystifications les plus impertinentes, dont la fausse philantropie, la fausse science et la fausse littérature aient jamais affronté le genre humain (et je ne dis pas trop : je donne le choix dans tous les âges à un homme de bonne foi!); faudra-t-il que cette nation en cheveux blancs, qui a été représentée par Rabelais dans sa jeunesse et par Molière dans sa virilité, épuise jusqu'au marc le calice d'ignominie où l'abreuvent des charlatans de toute sorte et de toute couleur, dont Tabarin n'aurait pas voulu pour laquais, sans qu'une voix vengeresse ait imposé à ces infâmes jongleries l'opprobre qu'elles ont mérité? Que font cependant les hommes d'un talent vrai, les hommes dignes d'une haute et importante mission, qui viennent prendre tour à tour un rang distingué dans la comédie, dans le roman, dans la satire? Et il y a en vraiment beaucoup! Ils épluchent minutieusement dans leur laboratoire de petits ridicules de salon, de petits travers d'intérieur, à peine perceptibles à ce télescope d'Herschell, dont nous parlions tout-à-l'heure.. Ils livrent une guerre de pygmées à de petites turpitudes, niaise-

ment scandaleuses, qui peuvent indifféremment être ou n'être pas, car les esprits sérieux et raisonnables n'auraient jamais conçu l'idée de l'existence des originaux, s'ils ne s'étaient amusés des portraits; ils ramassent des miettes dédaignées à la desserte de Marivaux et de Crébillon. Le temps où nous vivons nous a cependant compté des jours dans lesquels Aristophane et Juvénal ne seraient pas de trop, où cet effronté d'Archiloque décocherait peut-être inutilement son iambe insolent sur le triple airain dont le vice heureux est cuirassé; où ce n'est pas assez de stigmatiser les fous et les méchans, des pastels de l'esprit et des *pochades* de la fantaisie; où ce serait peu, je le crains, de l'acide et du fer chaud: et nous attendons encore, non pas Molière, qu'il ne faut plus attendre, mais un Le Sage ou un Dancourt! La poésie morale et la poésie satirique, ces grandes institutions du genre humain, procèdent précisément aujourd'hui comme le médecin ridicule, qui appliquerait des cosmétiques à un pestiféré pour le guérir de quelque tache à la peau. Quand on a reçu de son talent le ministère d'éclairer les hommes, de les corriger, et quelquefois de les punir, il faut le comprendre autrement: c'est plus qu'un métier, c'est plus qu'un art, c'est un sacerdoce.

Je déclare que si l'auteur des *Voyages de Kaout' t' Chouk* était dans les conditions du concours, c'est-à-dire Français, je l'aurais désigné à l'Académie française comme très digne, à mon avis, de concourir au *prix Monthyon*, pour l'ouvrage le plus utile aux mœurs, quoique son ingénieuse bluette n'appartienne en réalité qu'à la critique littéraire et scientifique; les mœurs sont l'expression manifeste de la raison publique. Elles se développent et se purifient, s'altèrent et périssent avec elle. Montrez-moi un peuple qui ait de la raison, et je vous réponds de ses mœurs. L'impunité des pervers a le même point de départ que le crédit des sophistes. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la vertu, ce qui atteste mieux la divinité de son origine, c'est qu'elle ne cesse d'être en crédit parmi les nations que dans l'absence du *sens commun*.

CH. NODIER.

COLLECTION

DE DOCUMENS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE,

PUBLIÉS PAR ORDRE DU ROI,
ET PAR LES SOINS DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Il y a deux ans à peu près que M. Guizot demanda aux chambres un modeste crédit de cent vingt mille francs, pour rechercher, disait-il, et publier les documens inédits relatifs à l'histoire de France. La commission du budget refusa tout court. M. Gillon, rapporteur, débita des raisons superbes pour prouver que nous étions tous assez instruits; M. Auguis argumenta de son côté, avec le positif qu'on lui connaît, sur l'inutilité de toute nouvelle exploration historique, appuyant le tout d'un gros anachronisme sur la mission à Londres de M. de Barrillon. Enfin, M. Garnier-Pagès s'éleva de toutes ses forces contre un projet d'études graves, dont il ne jugea pas que la république eût besoin. La demande ainsi repoussée, démantelée et renversée, M. Guizot monta à la tribune, donna vingt minutes d'explications nettes et sincères, appuyées de quelques vives et intelligentes paroles de M. Mauguin, et la chambre accorda les cent vingt mille francs. On perdit, en cette affaire, l'avis de M. Gillon, de M. Auguis et de M. Garnier-Pagès, et l'on

y gagna l'une des plus belles et des plus dignes institutions littéraires dont ait été dotée la France depuis Colbert.

A quelques mois de là, le 18 juillet 1834, M. Guizot jeta les fondemens de sa magnifique entreprise, par l'établissement d'un comité chargé de la direction et de la surveillance des recherches et des publications projetées. Ce comité comprenait, indépendamment du ministre, MM. Villemain, Daunou, Naudet, Guérard, Mignet, Champollion-Figeac, Fauriel, Vitet, Jules Desnoyers, Granier de Cassagnac et Fallot; ce dernier avec les fonctions de secrétaire du comité. Ce comité devait avoir spécialement pour but la recherche des documens relatifs à l'histoire proprement dite, ou, si l'on veut encore, à l'histoire morale et politique de la France. Il était dans la pensée de M. Guizot de former deux autres comités, l'un pour s'occuper de l'histoire considérée dans les monumens bâtis, sculptés ou peints, l'autre de l'histoire considérée dans les monumens littéraires ou philosophiques. De ces deux derniers comités, le premier fut établi le 18 juillet 1835, et il comprit MM. Cousin, Vitet, Auguste Leprévost, Pierre Mérimée, Victor Hugo, Charles Lenormant, Albert Lenoir et Didron, ce dernier secrétaire; le second n'est pas encore institué; M. Sainte-Beuve en doit être le secrétaire, et il travaille déjà, par ordre du ministre, à une grande introduction, où seront exposées les études critiques qui se sont successivement faites en France, depuis le XVIe siècle, sur nos origines littéraires.

Les premières séances du premier comité furent employées à dresser le plan des opérations. Parmi les mesures qui y furent d'abord décidées et prises se trouva la nomination de quatre-vingt-neuf correspondans, choisis dans les départemens parmi les personnes les plus éclairées, les plus actives et les plus connues pour s'occuper ou s'être occupées de travaux historiques.

Une fois les correspondans nommés, ils reçurent des instructions générales pour procéder aux recherches historiques, lesquelles devaient avoir lieu dans les divers dépôts situés auprès d'eux et autour d'eux, et pour donner avis au ministre de toutes les pièces de quelque importance qu'ils parviendraient à découvrir. Des mesures spéciales furent prises à l'égard du dépôt de Besançon, à cause de l'importance des papiers du cardinal Granvelle, qui s'y trouvent



réunis en quatre-vingt-cinq volumes in-folio, et qui, avec huit ou dix portefeuilles, dont on est en voie de demander la communication au conservatoire de la bibliothèque de La Haye, serviront de matière à l'histoire la plus curieuse de toutes celles qui se pourront faire de la diplomatie européenne pendant le XVI[e] siècle.

Indépendamment de ces nombreux foyers de travail allumés dans les départemens, le comité formé près du ministère s'occupa des dépôts qui se trouvent à Paris. Le premier qui attira son attention fut la Bibliothèque du Roi. Il y a là, dans le département des manuscrits, indépendamment de plusieurs milliers d'ouvrages complets, inédits ou publiés, ce qu'on appelle des *fonds*, et qui y sont au nombre de dix ou douze. Ces fonds consistent en un certain nombre de portefeuilles in-folio, renfermant des pièces détachées, recueillies par des savans. La réunion de tous ces fonds forme cinq cents volumes, lesquels contiennent UN MILLION de pièces inédites, que pas un homme vivant ne connaît, ni en tout, ni en partie, parce qu'il n'y en a pas de catalogue. Douze personnes ont été attachées au dépouillement méthodique de ces fonds; elles lisent attentivement chaque pièce, l'analysent par écrit sur une carte, de manière à en extraire les principales indications, et placent ces cartes à côté des pièces analysées. Les douze personnes attachées à ce travail avaient déjà produit, au 1[er] septembre dernier, en sept mois, soixante-onze mille cartes, ce qui porte à plus de cent mille le nombre probable de celles qui se trouveront produites par an, qui était le nombre sur lequel on avait d'abord compté. Si l'on compare maintenant le nombre des pièces historiques dépouillées et analysées au traitement que reçoivent les douze travailleurs employés par M. Guizot, on trouve que chacune de ces cartes coûte au budget UN SOU. Voilà, d'un côté, avec quelle dépense on peut livrer chaque année au public et aux hommes de lettres à peu près cent vingt mille pièces historiques inconnues; de l'autre, voilà avec quel profit et à quel prix on peut enlever des jeunes gens aux dangers d'une éducation gâtée et ruinée dans les mauvais journaux et dans les mauvais livres, et leur inspirer le salutaire penchant qui mène aux études sévères et aux ouvrages durables.

Ce n'est pas seulement à la recherche des documens inédits que sont employés des travailleurs, et que s'occupe le comité

formé près du ministère; comme on cherche pour publier, on publie sans retard les choses importantes qui sont sous la main, toutes trouvées, presque toutes faites. C'est ainsi qu'ont pu être donnés au public les trois volumes qui viennent de paraître, et que trois ou quatre autres lui seront donnés prochainement. Ces livres qui se sont trouvés tout prêts sont en assez grand nombre, et ils appartiennent à presque toutes les branches de l'arbre historique. Il y a de la diplomatie, de la politique, de la philosophie, de la littérature, de l'anecdote, de l'épanchement domestique. Sans compter les négociations relatives à l'établissement de la maison de Bourbon en Espagne, et la monographie des états de Tours en 1483, sur lesquelles nous allons revenir, et qui sont le sujet de cet article, le public intelligent et le public oisif auront tous deux leur pâture. Dans quelques mois seront enfin connues les œuvres inédites d'Abailard, cet homme si savant et si célèbre; puis viendra la chronique romane sur la guerre des Albigeois; puis les carnets secrets du cardinal Mazarin, écrits par lui-même; puis les lettres des rois et des reines de France, musée tout plein de peintures magnifiques, où l'idée et la forme disputent de noblesse et de grandeur; puis enfin mille autres choses qui dorment encore au fond des bibliothèques poudreuses; peut-être les mémoires du cardinal de Sourdis, qui se moisissent dans les archives de l'archevêché de Bordeaux, et qui pourraient bien se révéler comme l'un des livres les plus curieux et les mieux écrits du XVII[e] siècle.

La livraison actuellement publiée par le ministre de l'instruction publique se compose de trois volumes : deux appartenant à l'affaire de la succession d'Espagne, un aux états tenus à Tours. Les volumes sont in-4°, format adopté pour la collection. A ces trois volumes est annexé un recueil de tous les arrêtés ministériels qui ont organisé les travaux historiques, et de toutes les instructions qui les ont dirigés. Ce recueil est une sorte d'introduction à la collection, et il s'y trouve plusieurs pièces où se révèle la touche ferme et sévère de l'auteur de l'histoire de la révolution d'Angleterre.

Les deux volumes relatifs à la succession d'Espagne ne seront pas les seuls consacrés à la même matière. Ceux-ci d'abord, les autres ensuite. Ces deux volumes ont été formés avec des dépêches

déposées aux archives du ministère des affaires étrangères. Ils contiennent donc des documens qui sont d'abord très positifs, ensuite très inconnus, deux qualités précieuses pour un livre. Les dépêches y sont rapportées presque toujours en entier; il n'y a que les petites pièces de médiocre importance et servant de liaison aux grandes, qui sont réduites, quelquefois supprimées, mais remplacées alors par une rapide analyse de leur contenu. Une courte narration sert de transition pour aller d'une pièce à l'autre, et met en relief le détail d'affaires qui s'est glissé dans l'intervalle. En général, ce récit est précis, net et bien entendu. Il ne prend guère la parole sans nécessité, et il laisse les deux grands interlocuteurs de cette grande *pièce*, comme dit M. d'Aubusson de la Feuillade, le roi de France et son ambassadeur, se renvoyer leurs idées, leurs projets, leurs espérances, leurs tentatives.

M. Mignet, garde des archives du ministère des affaires étrangères, qui est l'éditeur de ces deux volumes, n'était rigoureusement tenu qu'au classement et à l'élucidation des dépêches; il faut donc le remercier d'y avoir ajouté une introduction, quel que soit d'ailleurs son mérite. Nous n'avons pas l'intention de juger aujourd'hui le talent historique et littéraire de M. Mignet; notre opinion personnelle et notre franchise nous forceraient de faire à son égard beaucoup de réserves; mais comme l'occasion d'un pareil examen pourra venir plus tard beaucoup plus naturellement, par exemple avec la publication de l'*Histoire de la réforme*, nous attendrons. Nous sommes d'ailleurs pour les jugemens qui apportent leurs preuves, et qui se donnent par conséquent l'espace et le temps, deux choses qui nous manquent.

Indépendamment de l'intérêt historique qui s'attache à ces deux volumes, intérêt qui est fort vif et amplement satisfait, il y en a un autre, peut-être moins senti par la foule, mais que les lecteurs doués de quelque tact littéraire ne manqueront pas de découvrir. Nous voulons parler de la belle langue qui y est parlée et du beau style qui la formule. Un homme qui avait beaucoup de savoir philologique, mais qui s'est donné un mal presque infini pour écrire d'une manière presque insupportable, Paul Louis Courier, a dit en quelqu'un de ses opuscules, qu'en fait de style, il n'y avait pas de femmelette du XVIIe siècle qui n'en pût remontrer aux Buffon et

Jean-Jacques Rousseau. Ce jugement, qui a l'air d'être plus que sévère, n'est pourtant que juste. Il est certain que la langue du XVII[e] siècle a des façons de faire, de dire et de se tenir, qui lui sont en quelque sorte naturelles, et qu'elle ne quitte dans aucun écrivain, qu'il soit homme ou femme, poète ou grand seigneur. Le premier de ces deux volumes, qui est celui que nous avons plus particulièrement parcouru, est rempli de lettres de Louis XIV et de M. d'Aubusson de la Feuillade, archevêque d'Embrun, son ambassadeur à Madrid. Ces lettres qui, dans ce volume, portent le nom de dépêches, sont écrites dans cette merveilleuse langue dont nous parlions, et d'un style comme on n'en trouve que dans le duc de La Rochefoucauld et plus tard dans le duc de Saint-Simon. Heureuse époque, où les affaires publiques étaient traitées en de si magnifiques paroles, et où il se composait tout naturellement des poèmes superbes sous la plume des commis!

Nous avons dit que le troisième volume de cette livraison était relatif aux états généraux tenus à Tours en 1483. C'est le journal de cette assemblée, rédigé en latin par Jean Masselin, official de l'archevêque de Rouen, et député du bailliage, et traduit en français par M. Adhelm Bernier, de Senlis, avocat à la cour royale de Paris. Ce journal est un document fort curieux par les données précises qu'il fournit, non-seulement sur la situation de la France financière et administrative à la fin du XV[e] siècle, mais encore sur la manière dont se discutaient les matières de finances et de gouvernement, dans les assemblées générales du royaume.

Nous n'avons pas l'intention de nous étendre plus longuement ici sur les trois volumes donnés au public par le ministre de l'instruction publique. Il faudrait en dire trop pour n'en pas dire trop peu. Nous aimons mieux d'abord attirer l'attention de nos lecteurs sur la portée et la conséquence naturelle de cette grande entreprise, et puis l'attention du ministre lui-même sur un côté de la question si importante que ces publications ont soulevée à l'égard des jeunes gens.

Le public, même le public d'élite, c'est-à-dire celui dont la voix a quelque puissance, de près ou de loin, dans la direction des affaires du royaume, et qui est par conséquent à même de concourir au bien ou au mal qui se fait, n'est pas en général, en ce qui

touche la magnifique institution historique et littéraire dont M. Guizot a jeté les bases, bien capable d'en juger la valeur présente et surtout la valeur future. Nous avons parlé, en commençant cet article, de M. Gillon qui trouvait sérieusement que nous en savions assez sur le fait de notre histoire. Beaucoup de gens sont du sentiment de M. Gillon; l'histoire de France, par exemple, se présente à leur esprit sous la forme de quinze ou vingt volumes, signés de M. de Sismondi ou de M. Anquetil; ils trouvent, et non sans quelque fondement, que ces volumes sont assez ennuyeux à lire, et ils se demandent naïvement, comme M. Gillon, si ce n'est pas assez d'histoire comme cela, et s'il ne serait pas exorbitant d'en vouloir composer encore quinze ou vingt autres volumes.

Il est certain qu'à raisonner ainsi, il n'y aurait pas grand profit, surtout grand attrait, à donner un plus ample développement aux travaux historiques. Mais c'est qu'on a grand tort de raisonner ainsi; c'est que la plupart des livres généraux d'histoire sont à peu près comme s'ils n'étaient pas, parce qu'ils ont eu la prétention de résoudre les principales questions que soulève l'étude des temps modernes, avant d'avoir les élémens nécessaires à leur solution.

Ce n'est pas précisément que l'on doive espérer de trouver des documens qui éclairent toutes les époques de notre histoire. Ce qu'on découvre d'antérieur à la troisième race, n'est guère que complétif de ce qui est déjà connu sur ces époques, ou du moins les titres assez abondans qui se rencontrent dans les fouilles appartenant au IXe ou au Xe siècle, n'ont trait le plus souvent qu'à des faits isolés, intéressans à connaître, mais ne formant pas le nœud de quelque grande question, comme l'établissement des communes, par exemple, ou la formation du réseau féodal. C'est sur le XIIe, le XIIIe, le XIVe siècle que les documens inconnus abondent, et alors, comme il n'y a guère solution de continuité dans l'histoire et dans la civilisation des peuples, on peut dire que la lumière qui brille sur les derniers temps de nos annales projette ses reflets sur les premiers, et que la fin des choses éclaire et explique leur commencement.

D'ailleurs, c'est principalement vers le commencement du XIIe siècle que s'élèvent les grandes questions, et que naissent les grandes difficultés. Les plus graves et les plus essentielles se rapportent

à la coordination définitive des fiefs, au passage des esclaves à l'état de serfs, à la formation des justices seigneuriales, à l'établissement des juridictions superposées et hiérarchisées, et à l'érection des communes. On peut dire que la plus grande partie de notre histoire est contenue dans ces quelques difficultés, qui ne sont pas résolues, qu'il était jusqu'à présent impossible de résoudre, et que peut-être on ne résoudra pas encore de long-temps. Elles sont si complexes, mêlées de tant de choses accessoires, qu'il faut débrouiller avant d'aborder le principal, que le talent ne suffit pas en ces matières, et qu'il faut encore le temps.

Ajoutons une considération à laquelle on ne prend pas assez garde, et qui est celle-ci : l'histoire de France n'a jamais encore été assez nettement expliquée, pour se faire accepter comme définitivement faite, et pour ne pas donner prise à de nouvelles explications; elle est donc tombée sous les disputes humaines, comme toute chose d'ici-bas, et elle appartient encore, à l'heure qu'il est, aux systèmes; aux systèmes, expliquons-nous; aux systèmes politiques. Cette maladie des historiens a commencé avec le XVIIe siècle; elle continue aujourd'hui, et elle est même à son paroxisme. Or, ç'a été là un grand malheur pour l'histoire, parce que les esprits ont été détournés de l'idée de l'étudier pour elle-même, et abstraction faite des partis et des passions du moment. Quand il est arrivé qu'un système politique s'est mis en tête d'arranger l'histoire, non-seulement il a tout façonné à sa guise, et donné au passé la physionomie qui pouvait le plus convenir au présent; mais encore il a fait une sorte de trouée par laquelle se sont précipités les hommes qui étudient, les hommes sans expérience, et d'où, hélas! la plupart ne sont jamais revenus. Il y a eu donc à la suite du remaniement de l'histoire par les passions politiques, beaucoup de temps perdu, parce qu'il fallait attendre que les raisonnemens eussent été poussés à l'absurde, ce qui n'arrive malheureusement qu'à la fin et aux dernières conséquences des choses; ajoutez à cela que les partis politiques sont autrement tenaces que les partis littéraires ou scientifiques, et qu'il ne suffit pas de leur faire toucher l'erreur du doigt pour qu'ils l'avouent. . . . .

Toutes ces choses que nous avons dites, c'est-à-dire la grande quantité de questions essentielles qui restent encore à résoudre

dans l'histoire de France, et la quantité au moins aussi grande de systèmes politiques qui s'en sont emparé, y ont introduit beaucoup d'incertitude et beaucoup de confusion. C'est donc une bien bonne fortune pour elle que les travaux entrepris par M. Guizot, dans le but de l'éclairer, de la compléter, de la faire. Le tout est que ces travaux durent. Si le ministère de l'instruction publique, qui a été pendant toute la restauration, et même quelque temps depuis la révolution de juillet, le pis-aller des ambitieux et le lot des incapables, venait à échoir, par quelque secousse de scrutin, à l'un de ces hommes nombreux qui rôdent autour des portefeuilles, et qui épient le moment d'en enlever un, quel qu'il soit, comme un loup enlève indifféremment une brebis blanche ou noire, peut-être qu'alors tout tomberait, tout serait perdu. Ces recherches historiques resteraient comme ces édifices qu'on interrompt au premier étage, et qui demeurent de longues années tout hérissés de tristes et maigres échafaudages, dont les pointes aiguillonnent les passans et menacent le ciel.

A supposer même, ce qui doit paraître désirable, que l'instruction publique demeure encore de longues années aux mains habiles et fermes qui la dirigent si bien, n'est-il pas à souhaiter que M. Guizot cherche par tous les moyens parlementaires à donner du développement à cette institution? Qu'est-ce que cent vingt mille francs pour faire fouiller d'innombrables et d'inépuisables archives, et pour faire imprimer une immense collection de documens inédits? On se moquera du comité, et on aura raison, s'il ne publie pas cinq ou six volumes par an; or, cinq ou six volumes in-4° coûteront au moins soixante mille francs de frais matériels, ce qui laisse soixante mille francs disponibles pour fouiller les dépôts divers du royaume et consulter les dépôts de l'étranger.

On est très fort en France pour faire du patriotisme en paroles, et pour vouloir du bon marché. Or, il y a des cas où le bon marché ruine; ce sont ceux où il fait faire de la mauvaise besogne. C'est ainsi, par exemple, qu'on éloigne tous les jeunes gens de talent de la magistrature, en mettant les honoraires d'un substitut de procureur du roi au taux des appointemens d'un garçon épicier, et ceux d'un conseiller de cour royale au taux des appointemens d'un deuxième clerc de notaire. Comme il est évident qu'à

moins d'être un franc idiot, un avocat gagnera toujours les dix-huit cents francs d'un substitut, il n'y a que ceux qui ont peur de ne pas les gagner, qui demandent à être substituts, et ainsi des autres. Aussi, voyez les parquets organisés sur le pied du bon marché; la France ne s'épuise pas à les entretenir, il est vrai, mais elle peut dire qu'elle en a pour son argent. On appelle cela de l'épargne, lorsqu'on devrait l'appeler de la lésinerie, ce qui est honteux pour un homme, et ignoble pour une nation. Cette épargne est portée quelquefois à un point qui expose le gouvernement à des leçons sévères. Qu'on nous laisse dire celle-ci. Il y a quelques mois qu'un voyageur étranger, qui avait rapporté d'Orient une magnifique collection de manuscrits, offrit à la Bibliothèque du Roi de les lui céder, moyennant qu'on lui tînt compte des prix d'achat, qui étaient minimes. Le conservatoire consulté déclara l'affaire excellente. Quand on vint au fait, on n'eut pas d'argent pour payer. Alors cet étranger, qui ne voulut pas laisser marchander sa collection, quand il ne la vendait pas, écrivit qu'il était plus riche que le gouvernement du roi de France, et il fit cadeau par et simple de ses manuscrits à la bibliothèque de l'Institut, où ils sont.

Ce n'est pas aux ministres en général qu'il faut s'en prendre, si le gouvernement est exposé à ces affronts; c'est à l'esprit d'économie mal entendue qui dirige la chambre, et qui fait, des députés d'un grand peuple, autant d'intendans d'un bourgeois parvenu. Chose singulière en un temps comme le nôtre, c'est surtout contre l'intelligence qu'est dirigée cette lésinerie dont nous parlions. Il vaut beaucoup mieux aux yeux de la chambre être un planteur de betteraves qu'un grand poète; et il n'y a pas de savant qui obtînt le quart de la faveur qu'on s'empresserait d'offrir à un concessionnaire de chemin de fer.

Voyez un peu ce qui se passe. Quand un jeune homme déclare qu'il veut être chanteur, le gouvernement lui ouvre aussitôt le Conservatoire, et l'y fait élever gratuitement. Quand ce jeune homme sait chanter, le gouvernement donne encore sept cent mille francs à l'Opéra, afin que ce jeune homme en ait sa part. S'il déclare qu'il veut danser, on le traite de même. Le chanteur et le danseur, s'ils ont du talent, peuvent gagner de vingt à cinquante mille francs par an, c'est-à-dire trois fois le traitement d'un pro-

cureur-général. Omer Talon gagnerait le tiers de ce que gagne M. Nourrit, et M. Nourrit ne se fâchera pas, si nous disons que les services d'Omer Talon valaient au moins les siens.

Nous devons dire néanmoins que l'intelligence n'est pas proscrite en masse. Les peintres, les architectes, les sculpteurs, sont adoptés par le gouvernement. On les élève pour rien à l'Académie des beaux-arts, et on les envoie même à Rome, quand ils s'en montrent dignes. Une fois devenus habiles, on leur donne part aux cent millions des travaux publics, et on les emploie à achever les façons de casernes que l'empire avait commencé de bâtir de çà et de là, sous le nom de palais, ou à décorer les temples de Cérès ou de toute autre divinité, qu'on a distribués dans Paris sous le nom d'églises. Ce n'est pas contre cette munificence du gouvernement vis-à-vis des peintres, des sculpteurs et des architectes que nous réclamons; l'or ne paie jamais l'intelligence; mais il nous semble qu'on devrait bien faire aussi quelque petite chose pour les hommes de lettres. Une bonne histoire, un bon poème, un bon roman, un bon traité de critique, valent une statue ou un tableau; pourquoi encourager l'un, et non pas l'autre?

Il y a tous les deux ou trois ans de grandes expositions pour la peinture, pour la sculpture et pour l'industrie; tout le monde, depuis le dernier savetier du royaume jusqu'à M. Ingres, depuis le plus bas jusqu'au plus haut, peut nourrir le légitime espoir d'être encouragé, s'il apporte de la bonne besogne; on donne des prix, des médailles, des croix d'honneur, et c'est fort bien, à tous ceux qui travaillent pour le bien et pour l'honneur de la France, et on exposera un homme de lettres à mourir de faim dans un grenier, ou à vivre du profit de ridicules ou de dangereux ouvrages, ce qui est pire encore que de mourir de faim; voilà qui est mal, voilà qui est affreux, voilà qui n'a pas de nom dans les langues civilisées.

Songez-y bien, messieurs les députés de la bourgeoisie commerciale, il n'est pas très adroit de se brouiller avec ceux qui parlent et qui écrivent. Si vous les reniez, ils vous renieront. Vous faites des lois pour les contenir; faites-en qui les mettent à même de travailler honorablement et de vivre comme il convient qu'ils vivent. Cela vaudra mieux pour eux et pour vous. Vous commandez des statues et des tableaux; pourquoi ne commandez-vous pas des

livres? Et puis, messieurs, il y a de l'ingratitude à vous à traiter ainsi que vous le faites les hommes de lettres. Ce sont eux qui vous ont faits, qui vous ont créés et mis au monde; sans eux, vous n'existeriez pas. Depuis le philosophe Ramus qui se fit égorger, jusqu'au philosophe Rousseau qui se fit chasser, les hommes de lettres ont lutté généreusement, au péril de leur corps et de leurs biens, en faveur des idées libérales qui ont élevé les classes moyennes au maniement des affaires publiques. Ne l'oubliez pas, messieurs, si vous ne voulez pas qu'ils s'en souviennent.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

LA COTE

DES FLANDRES.

Ce sont presque toujours les plus intéressantes provinces d'un état, sous le rapport de l'histoire archéologique et morale, qui restent les dernières visitées, les dernières connues. Les explorateurs se jettent immanquablement sur le chemin tracé, séduits par la réputation que leurs prédécesseurs n'ont pas oublié de faire aux lieux parcourus dans l'intérêt de leur amour-propre; mais les ornières finissent par devenir tellement larges et profondes, que les voyageurs dirigent leur route à travers champs, et se surprennent à découvrir ce qu'ils ne cherchaient pas. C'est ainsi que les ruines de Pœstum ont dévoilé la magnificence et la civilisation des Grecs de l'Italie méridionale. La Bretagne et son idiôme excitent notre étonnement; on en parle dans le département de la Seine comme d'une gorge de l'Atlas ou d'un district de l'Irlande. Cependant la Bretagne est le berceau du caractère national de la France, dans ses plus nobles développemens. Il a fallu tout le génie de Walter Scott pour appeler les regards des artistes et des philologues sur l'Écosse.

Avant la révolution de Juillet, on allait à Vienne, à Munich et à Berlin; maintenant on va à Prague, et on commence à se douter que les eaux de Bohême valent bien les thermes de Bade; un changement de dynastie a seul amené ce progrès. Le plus mesquin courrier de banque, le plus innocent postillon diplomatique sait par cœur Grenade et l'histoire des Abencerrages; très peu connaissent Salamanque ou Valladolid, la ville des bacheliers et la ville des couvens; il est vrai que le commerce n'est pas dans le royaume de Léon, mais sur le chemin de Cadix. Voilà comme l'habitude, les idées du moment, les besoins généraux de l'époque, entravent et retardent les recherches purement spéculatives.

En Belgique, on court droit à Bruxelles, parce que Bruxelles est la capitale; on demande Waterloo, à cause de la bataille, et Namur qui touche Waterloo; on voit Liége ou plutôt on voit sa fabrique de machines à vapeur; on voit encore Anvers pour la citadelle, Malines pour son chemin de fer, et Aix-la-Chapelle pour ses bains; mais une fois ces objets de curiosité actuelle rapidement dévorés, le touriste revient à Londres ou à Paris, méprisant beaucoup le reste du pays qui n'est plus du siècle. Qu'importent à son esprit utilitaire les souvenirs historiques, les monumens de l'art si richement ensevelis de Gand à Audenaërde! tout ce qui n'est pas d'application immédiate lui répugne et lui pèse. Ce qu'il veut pour horizon, ce qu'il exige pour étape, c'est la manufacture qui lutte victorieusement avec les produits anglais, ce sont les merveilles de l'industrie contemporaine dans leur éclat et dans leur service; les tableaux, les sépulcres, les débris, ne lui apprennent rien sur les douanes.

Telle est l'impression que laisserait à un financier le spectacle de la côte des Flandres, en Belgique, depuis Blankenbergh, à quelques milles de la Hollande, jusqu'à Ypres, sur les frontières françaises. Là, rien de vivant, de fertile, d'accidenté; tout est nivelé comme la mer, éteint comme l'indigence, desséché comme un sol maudit. Quand vous sortez de Bruges par l'ouest, le long de Dudzeele, une chaussée interminable, sablonneuse, plate, en droite ligne, s'étend devant vous; elle a quatre lieues de perspective et la mer est au bout; la campagne ressemble à une plage récemment abandonnée par les vagues; on comprend, à regarder sa végétation rare et son terrain déclive, que les digues du duc de Parme empêchent à propos

l'Océan de refluer jusque dans les bassins de Gand. Du côté de la mer, l'air salin a mangé le feuillage des arbres qui ont encore la force de verdir sous les brises mordantes ; à mesure qu'on approche du rivage, les branches maigres et rabougries s'inclinent vers la terre et paraissent plier d'effroi au seul murmure des flots, que déjà l'on entend. Bientôt on n'aperçoit plus ni arbres, ni verdure; le murmure augmente, il est imposant comme le tonnerre et domine la voix. Toute la plaine écoute ce bruit; les oiseaux, les moutons, les bergers se groupent et se taisent. Et puis le sol enfonce; les grèves, si molles et si blanches, percent de toutes parts; des exhalaisons marines vous montent au nez; une pluie âcre et imperceptible hérisse vos cheveux; l'écume volatilisée s'attache à vos lèvres. Enfin la digue se lève; elle est devant vous, vos mains la touchent, vos pieds la foulent, votre œil la franchit, et un petit pêcheur aux jambes nues, se tortillant dans le sable comme un polype, vous crie à tue-tête, dans la langue de Téniers et de Van-Ostade : Monsieur, voici la mer!

Blanckenbergh termine la monotone route que vous venez de parcourir dans une birouchette de louage. Si vous vous rappelez Étretat ou Fécamp, en Normandie, vous aurez Blanckenbergh, moins le coloris hollandais et le lit calcaire de ce village qui est à vingt pieds au-dessous du niveau des vagues. Quand vous ramassez dans l'écume mourante des coquilles et des galets, regardez derrière vous, je vous prie; la digue est à quarante pas, et on distingue sur la crête de ses herbes noires, la fumée des maisons creusées dans ses flancs; que la mer saute l'élan d'un tigre, et Blanckenbergh n'existe plus. Trois jetées grossières, perpendiculaires au rivage, formées d'un bois flexible comme des lianes et tordu entre les tiges d'un pilotis serré, s'avancent à fleur d'eau symétriquement, et ouvrent entre leurs bras égaux deux hâvres en miniature où les pêcheurs de harengs échouent tous les matins leurs barques vermoulues, pour les remettre en mer au coucher du soleil. A ces deux cales si mignonnes d'embarquement correspondent deux percées dans la digue, légèrement montueuses à cause du flot, et qui permettent de voir les jolies masures du port, aux fenêtres peintes et aux toits rouges, avec leurs nichées d'enfans. Blanckenbergh semble échoué de l'Océan, seulement un peu plus loin que les barques. Au-delà, moitié gazon, moitié sable,

la prairie se déroule en savane et fuit sous le ciel jusqu'aux clochers gothiques de Bruges. On dirait une ville orientale dont les minarets veillent à l'entrée du désert.

C'est à Blanckenbergh que commence le littoral où les traces de la puissance de Charles-Quint et de Philippe II sont encore empreintes. Quatre villes s'y rencontrent, pittoresquement espacées, et toutes plus ou moins semées de ruines précieuses et de souvenirs castillans : Bruges, Ostende, Nieuport et Furnes; Bruges, berceau de la toison d'or qu'un duc de Bourgogne institua en l'honneur de sa blonde maîtresse; Ostende, port factice et grandiose écluse; Nieuport, forteresse démantelée; Furnes, cité du moyen-âge, oubliée dans la Belgique récente. Avant de monter dans le bateau-pêcheur qu'on met à flot pour nous, jetons un dernier regard sur Bruges, la plus septentrionale des villes de la côte.

Comme monument impérial, Bruges est tout un musée; il faudrait s'arrêter devant chaque maison, lire sur chaque tombeau les épitaphes et les versets. Pour que l'illusion soit complète, le voyageur espère toujours qu'une noble dame au chaperon de velours et au vertugadin élargi va sortir des portes basses en ogive, le faucon au poing, la queue retroussée par un page. Quand le carillon joue à midi dans la lanterne du clocheton mauresque, on attend sur la place de l'hôtel-de-ville l'escouade de lansquenets qui va relever le poste d'infanterie belge, on cherche l'éclat des luisantes hallebardes, mais on ne trouve que la moderne baïonnette. Pas une jeune fille n'ouvre sa croisée qu'il ne vous semble apercevoir la Esméralda ou Rosalie. Les églises, les couvens, les chapelles sont encore grillés comme au temps des iconoclastes, et les madones entourées d'un treillage d'or et d'un luminaire en bougies vertes, éclairent le piéton, la nuit, dans les rues, ainsi que des poupées flambantes.

La plus merveilleuse de ces poupées se voit dans le parloir de l'hôpital Saint-Jean. Elle a trois pieds de haut; elle est vêtue d'une robe nuptiale en satin et coiffée de fleurs d'oranger; c'est la Vierge épouse. Les religieuses lui ont choisi pour niche la cheminée même du parloir, cheminée gothique et colossale, où des pots de géranium ont remplacé la crémaillère primitive. La poupée de l'hôpital Saint-Jean est ornée de bijoux et de reliques; elle a un petit os de martyr dans une main, un fragment de la vraie croix dans l'autre; elle ne

réveille pas plus de sentimens religieux chez le voyageur que l'exhibition des figures en cire, dans l'étalage des coiffeurs, n'inspire aux passans le goût de la toilette. A cette image des superstitions méridionales il faudrait le soleil de la Péninsule; il est seul capable de répandre sur ces portraitures grotesques l'éclat qui convient à leurs couleurs violemment tranchées; sous le ciel gris du nord, on les prend pour des enseignes de costumier ou des mannequins d'académie. Quand nous entrâmes dans le parloir, trois belles religieuses, agenouillées devant le piédestal fleuri de la madone, émondaient les bouquets flétris de son auréole; le parquet était jonché de fleurs sèches et de corolles jaunies; on rafraîchissait le jardin factice du reliquaire. Mais à notre vue elles rabaissèrent vivement leurs capes blanches, elles disparurent avec l'effroi des novices; elles ne nous avaient laissé qu'un souvenir de leur apparition mystique, les longs ciseaux de cloître qui fourrageaient impitoyablement parmi les guirlandes de la sainte.

Les ornemens du parloir de l'hôpital ne se bornaient pas à cette paire de ciseaux et à la madone dont les sœurs taillaient les jonquilles. En face de la porte d'entrée est un fort curieux tableau, à volets doubles, par Hemlinck, que mistriss Trollope, dans son voyage en Belgique, fait naître postérieurement aux frères Van-Eyck. Jean de Bruges, né en 1370, était probablement mort en 1470; c'est donc plutôt en 1479, et non pas en 1579, comme le prétend mistriss Trollope dans son livre de poste, que Hemlinck peignait au parloir de l'hôpital. En 1579, il eût été contemporain et rival d'Otto-Venius, maître de Rubens, disciple de Matsys, tandis que les formes raides de son dessin, la naïve inexpérience de ses draperies, et la vivacité sérieuse de sa couleur rejettent évidemment sa manière à l'époque de Van-Eyck, dont il a dû être le modèle ou le reflet. Hemlinck avait un meilleur goût que les peintres de son temps; le vieux Decamps lui-même, que les arts ont dernièrement perdu, avoue dans son livre qu'il connaissait la dégradation des couleurs, les règles de l'architecture et de la perspective; et cependant il ne voulut jamais abandonner le mélange de colle, de gomme et d'eau de blanc d'œuf, qui formait le mordant de ses teintes, pour l'usage de l'huile, trouvé depuis quatre-vingts ans par son rival, Jean de Bruges. Ce qui pourrait expliquer la répugnance d'Hemlinck, c'est

qu'un si court espace ne suffisait pas encore pour prouver la solidité de l'invention nouvelle. Son préjugé ou sa jalousie n'a pas nui à l'œuvre dont nous parlons. Le tableau représente le mariage mystique de sainte Catherine dans une chapelle de couvent; la Vierge est assise sous un dais, et ses pieds reposent sur un tapis si merveilleux de perspective et de coloris qu'on étendrait volontiers la main pour le saisir. Marie est entourée des frères et nonnes qui existaient à l'hôpital Saint-Jean, du temps de l'œuvre d'Hemlinck; il y a même sur la droite du tableau, près de la Vierge et entre deux sœurs qui la caressent, une admirable tête de porc, en mémoire de l'animal qui a péri au service des cuisines de la communauté.

Ce parloir renferme également des portraits de Van-Eyck, mais ils sont loin d'avoir le caractère et les airs des figures d'Hemlinck, surtout l'expression de la physionomie de l'enfant de chœur, dans le Mariage mystique. Au coin gauche, près de la cheminée, est un autre tableau d'Hemlinck, plus petit, à volets, représentant l'Adoration des mages avec les circonstances les plus extravagantes; le portrait du peintre est la tête de nègre qui regarde la scène par une fenêtre de l'étable, dans le costume d'un malade. C'est de tous les vieux artistes flamands celui qui se rapproche le plus de la manière du Pérugin. On raconte qu'il n'était que médiocrement connu comme peintre, lorsque sur la fin du xv[e] siècle il entra dans l'hôpital pour s'y faire guérir d'une blessure. Après sa guérison, l'aventurier flamand, qui préférait la peinture aux arquebusades, se trouva si bien du régime de l'hospice Saint-Jean et si embarrassé d'en trouver un meilleur sous le ciel, qu'il prolongea pendant dix ans sa convalescence, et paya son hébergement en belle monnaie d'artiste, c'est-à-dire, en tableaux et en portraits. C'est à ce pacte singulier que durent leur origine les peintures du parloir, mais surtout la fameuse châsse de sainte Ursule, placée dans la chapelle

La chapelle du couvent de Saint-Jean mériterait un article spécial, tant elle est riche en ces mille curiosités monacales d'orfévrerie que nous ignorons parfaitement en France. C'est là que *l'ex-voto* du dévot Flamand est, à lui seul, un thême aux plus fantastiques histoires. Dans l'invention de ces pieux simulacres, on peut lire les mœurs de la population qui les érige avec poésie et les respecte avec foi. Modèle des oratoires du pays, la chapelle de Saint-Jean offre

un musée qui n'est pas moins intéressant qu'une série de paysages par Ruysdaël, ou de portraits de Porbus. C'est la plus complète, la plus folle, la plus ravissante collection de figurines qu'il soit possible de consacrer à l'embellissement ascétique d'une église. La plupart sont en cire blanche, et représentent, avec un talent grossier d'imitation, la partie malade dont le dévot requiert la guérison divine. Il nous fut difficile, malgré la sainteté du lieu, de retenir notre hilarité à la vue de ces jambes, de ces pieds, de ces yeux suspendus à la muraille, comme les échantillons disposés sous verre à la porte d'un oculiste ou d'un pédicure, étalant sur les boiseries le *fac-simile* du corps humain, chez un podagre ou chez un lépreux. Les Flamands poussent la manie de cet usage au point d'appendre dans le sanctuaire des cochons en cire, pour obtenir du ciel que leur lard soit gras au moment de la tuerie. On est fort surpris de rencontrer entre ces images domestiques et les membres endoloris, des cœurs unis par un lien de cheveux ou par une guirlande d'immortelles. Très souvent la niche où ces représentations sont offertes est éclairée par un porte-cierge triangulaire, espèce de pupitre en métal, sous forme de crucifix, dont le pied est un serpent en cuivre, debout sur sa queue, qui passe sa tête par la bouche d'un crâne en ivoire jaune. Le meuble est couronné avec goût par la pelle et la pioche du fossoyeur en sautoir. Rien de plus burlesque et rien de plus affreux que ces ornemens.

Leur effet est d'autant plus local, que presque toutes les églises occidentales de la Belgique sont littéralement pavées et tapissées de caveaux funéraires. C'est surtout dans la cathédrale de Tournay, une des vieilles basiliques du nord de l'Europe, que ce spectacle laisse dans l'esprit une impression effrayante. Afin de ménager l'espace, les caveaux sont horizontalement creusés dans le mur, et perpendiculairement dans le sol; et comme les inscriptions qui ferment ces tombes, sont pour l'ordinaire gravées sur marbre noir, avec des arabesques d'os en croix et des chapelets de têtes de morts en marbre blanc, les églises ont l'air d'être tendues pour des funérailles perpétuelles. Ce qui augmente l'illusion, c'est que ce luxe de style lapidaire est enjolivé par le blason des illustres familles qui dorment là. Le temple se trouve donc convenablement drapé. Pour que le prestige se dissipe, il faut que votre main ait touché la pierre froide

des piliers, ces armoiries qui font en même temps muraille et tenture. Il vous reste la consolation de voir une quarantaine d'écussons tourner autour du chevet d'une seule bière, comme des satellites autour d'une planète, et vous indiquer à combien de maisons puissantes, éteintes ou vivaces, les débris ici pulvérisés se glorifient d'appartenir. L'église n'est plus qu'un cimetière ou une page héraldique. Enfin vos hallucinations funèbres se changeront en un violent accès de gaieté, si tout à coup, au revers du plus lugubre cénotaphe vous découvrez un papier collé avec des pains à cacheter, et portant, écrit à la main, cet avis bourgeois qui est le plus ingénieux résumé de la vie flamande : *On doit s'abstenir de cracher.*

Quoi qu'il en soit de ces habitudes dont on retrouve la trace dans la chapelle de Saint-Jean, l'oratoire de l'hospice n'en possède pas moins un chef-d'œuvre. C'est à droite de l'autel et dans une niche carrée que les voyageurs aperçoivent la châsse fameuse de sainte Ursule. Un rideau de soie la dérobe aux regards, et ce n'est pas sans une certaine majesté que le portier de l'hospice fait glisser ce voile sur sa tringle. La châsse, qui tourne sur un pivot, a la forme d'un édifice rectangulaire et gothique, de quinze pouces de haut, sur deux pieds de large et huit pouces d'épaisseur. Son cuivre et ses couleurs qui ont plus de trois siècles d'existence et qui rappellent dans l'histoire du martyre de la sainte, un fait lui-même très ancien de l'église militante, présente une véritable notice en relief, un drame peint, un mystère enluminé; légende d'autant plus précieuse que les Bollandistes ont oublié la vierge de Cologne dans leur nomenclature. La châsse, tombeau en miniature, est un monument d'archéologie chrétienne; dans ce debris de l'art, l'intérêt des détails se joint à la vétusté des matériaux et au prix inestimable de l'exécution. Il est évident que la réputation d'Hemlinck a été absorbée par les travaux immenses et la découverte de Van-Eyck; la chapelle de l'Agneau, à Saint-Bavon de Gand, par Jean de Bruges, et même son tableau célèbre d'Adam et d'Eve, à Saint-Martin d'Ypres, n'offrent rien de supérieur à la châsse en coloris; et toutefois les frères Van-Eyck ont monopolisé la gloire de leur époque à cause de leur invention. Hemlinck, leur contemporain, soldat de son métier et peintre par occasion, demeure inconnu; Félibien n'en dit pas un mot; les his-

toriens italiens ne s'occupent que des artistes de leur patrie, et le rival de Jean de Bruges n'a pas même un article dans la Biographie universelle de M. Michaud.

Le tableau du martyre de sainte Ursule se divise en huit compartimens sur les deux façades et sur les deux extrémités du coffre ou de l'arche; la châsse ressemble à ce double symbole. On y voit sainte Ursule montant, selon la chronique de Sigebert, sur le vaisseau fatal dans un port de l'Angleterre; puis naviguant sur le Rhin et remorquant un évêque absolument comme Richelieu remorque Cinq-Mars et De Thou dans le tableau de M. Delaroche; puis enfin débarquant à Cologne, avec ses onze compagnes, dont la plus charmante, appelée *Undecimilla*, donnera naissance à la légende allemande si populaire des onze mille vierges. Dans un fragment de ses *Notices littéraires*, M. Saint-Marc Girardin assure que, loin d'amener un évêque, sainte Ursule venait chercher un mari sur les bords du Rhin. Son idée me plaît beaucoup; le pèlerinage de la vierge et de ses onze mille demoiselles à Rome, sa rencontre à Mayence avec Coman, fils d'Agrippinus, mille autres piquans détails, sont très capables de séduire; mais je peux lui certifier que dans la pudique châsse il ne s'agit jamais que d'un prélat, à moins que la princesse saxonne n'ait désiré faire d'une pierre deux coups et tenir l'évêque pour le cas où elle trouverait le mari. L'un et l'autre sont possibles. Voilà donc deux versions pour une légende, et ce n'est pas trop. Au surplus, les pages de M. Saint-Marc Girardin forment le meilleur livret explicatif des peintures du coffre. Le supplice d'Ursule, tombant sous une nuée de flèches, dans le camp des Goths, auxquels elle apportait un évêque ou un mari, et qui lui rendent la mort en échange, termine dramatiquement la série de ces médaillons. L'or, le vermillon et l'azur, y conservent probablement tout l'éclat merveilleux dont l'artiste récompensa l'hospitalité des infirmières, car il est douteux que ces peintures aient été pour ainsi dire plus vivantes qu'elles ne le sont aujourd'hui. Hélas! leur secret reste impénétrable pour les peintres flamands modernes qui cherchent leurs inspirations de coloristes uniquement dans MM. Horace Vernet, Court et Gudin. *La Mort de Féraud*, cet immense paravent de M. Court, est exposée avec vénération à

Gand, dans une salle soigneusement tendue de drap vert et sous un demi-jour plein de coquetterie. On paie un franc d'entrée, dans la patrie de Van-Eyck! C'est honorable, mais c'est triste.

En sortant de l'hospice Saint-Jean, il faut entrer dans la cathédrale de Bruges et y voir une Vierge de Michel-Ange. La Vierge est assise et tient sur ses genoux l'enfant Jésus, qu'elle presse tendrement contre sa poitrine. Cet enfant a une expression de moquerie charmante; malgré le sentiment de force qui domine dans l'œuvre, on dirait qu'il veut sauter au cou de ceux qui le regardent. Les mains des deux figures sont particulièrement admirables; mais ce qu'il y a de plus merveilleux peut-être, ce sont les vêtemens de la Vierge, drapés avec le soin et le fini de Canova. Ils rappellent la statue assise de Mme Letitia, sous les traits d'Agrippine. La tête de la Vierge respire la beauté italienne, beauté musculeuse et hardie, à la façon de la Cornélie de Lucain, et on éprouve une singulière impression en contemplant ce marbre sous le ciel flamand, dont les brumes n'engraissent que des carnations molles et ne fertilisent que des tempéramens sanguins. De la Vierge de Michel-Ange aux tombeaux de Charles-le-Téméraire et de la duchesse Marie, sa fille, il n'y a que vingt pas de distance, mais dans l'histoire de l'art cet espace est infini. Ici, des figures maigres, alongées, effilées comme l'ogive, spiritualisées dans la forme ténue des membres, couchées funèbrement sur le dos, représentations ascétiques en cuivre du nord, froides et sèches comme ce métal. La cathédrale renferme encore une jolie tribune gothique, nichée solitairement dans la voûte d'un bas-côté, et restaurée avec tant de goût et de finesse qu'on la prendrait pour des orgues en pierre suspendues miraculeusement à la muraille. Dans la base du pilier se dessinent toujours la porte fluette et l'escalier tournoyant où s'engageait à l'heure des offices, le missel et un drageoir à la main, quelque châtelaine descendue pompeusement sous le porche de sa mule aux pieds d'or. On s'arrête sous le balcon, et on croit entendre le murmure de sa prière.

Dans l'église du Sauveur, il est impossible de ne pas remarquer le bas-relief qui se trouve au-dessus de la porte principale, bas-relief en bois peint et doré. Sur le jubé, qui s'élève comme une superbe barrière de marbre entre le chœur et la nef, la statue colossale du

Père Éternel est d'un effet d'autant plus imposant que la croisée est d'une largeur immense. Les églises flamandes sont majestueuses par la prodigalité du marbre ; les bas-côtés, les grilles du chœur, les chapelles latérales, tout est de marbre sculpté avec une richesse souvent perdue dans la confusion des détails. Dans l'église du Sauveur, ce luxe est poussé si loin, que la description des sculptures de la moindre chapelle exigerait plusieurs pages. Le chœur est une curieuse galerie d'armoiries sur émail ; leurs vives nuances paraissent jeter des fleurs sur les cénotaphes de marbre foncé qui réfléchissent leurs corolles blasonnées. A droite, la chapelle de la Vierge renferme un portrait de Philippe I[er], roi d'Espagne, dans le goût d'Hemlinck; le cadre en bois noir travaillé renvoie sur la physionomie du monarque un éclat sombre que la naïveté du peintre rend encore plus piquant. Il est entouré de deux tableaux enfumés que le sacristain attribue au Dominicain, mais dont l'authenticité n'a pas d'autre garantie. Visitée par nous à la fin du jour, l'église du Sauveur prit au coucher du soleil un caractère particulier à la richesse et au style de ses ornemens ; les confessionnaux dentelés montraient, chacun dans l'ombre indécise de la nef, les quatre statues d'archanges qui veillent debout à leur entrée, les vieilles toiles de Porbus semblaient se ranimer dans leurs cadres en médaillon ; les mains d'airain qui appellent l'aumône des voyageurs à la bouche des troncs gigantesques reluisaient dans les ténèbres comme un doigt pieusement indicateur, et les figures d'évêques à demi couchées sur les tombeaux du chœur avaient l'air de tenir un concile fantastique ou de s'attabler dans la mort à la manière des Romains dans la vie.

La porte du temple s'est fermée ; n'est-ce pas le moyen-âge tout entier qu'on vient de clore derrière nous? Suivez-moi maintenant au travers de ce square dont les arbres inclinent leur feuillage avec respect et amour sur le piédestal d'une statue. C'est l'image de l'inventeur de la peinture à l'huile, c'est Van Eyck ou *Jean de Bruges*. Il tient à la main sa cornue de chimiste et ses yeux sont tournés vers l'hôtel-de-ville dont l'architecture élégante lui retrace les formes du XV[e] siècle. Il est impossible de contempler cette cornue sans se rappeler toutes les romanesques aventures qui s'en échappèrent avec l'huile cuite et distillée ; semblable au dieu de la peinture, Van Eyck montre l'instrument qui a semé tant de merveilles

et tant d'orages dans les arts. Quel magnifique drame que le meurtre d'Antonello de Messine! Jean de Bruges, pendant ses relations avec les peintres d'Italie, avait enseigné le secret de son vernis à Antonello. Celui-ci le confia à Dominique de Venise, lequel s'en ouvrit à André del Castagno. André, rongé d'un amour furieux pour la peinture, surprit un soir Dominique se promenant dans les rues, une guitare à la main, et lui donna un coup de couteau. On transporta dans la maison même du meurtrier l'artiste blessé à mort, qui expira dans ses bras. Plus tard, à ses derniers momens, del Castagno avoua ce singulier forfait. J'ai cru voir l'ombre du pauvre Dominique rôder autour de la statue de Van Eyck. Mais voici l'heure de rendre hommage au génie de ce grand artiste; nous sommes dans le berceau de sa gloire, nous respirons le parfum de ses œuvres, et la nuit qui s'avance répand sur l'expression antique de son pinceau l'éloquence et la mélancolie. Entrez dans le musée de Bruges.

Pour les vieux tableaux, même à côté du musée si plaisant de Bruxelles, la galerie de Bruges est du plus séduisant intérêt. On y retrouve Hemlinck dans le Baptême de saint Jean, Van Eyck dans le portrait de sa femme en 1420, Porbus dans de fières grisailles, et une Résurrection des morts, Seghers dans un burlesque Jugement dernier, Van Thulden dans la réconciliation d'Isaac et de Jacob, Verbruggen dans deux intérieurs très équivoques, Van Oost dans un Lavement des pieds, Légillion dans plusieurs scènes champêtres, Claessoon dans un trait de l'histoire de Cambyse, et même Suvée, notre compatriote, dans un beau Christ. Mais la toile la plus intéressante est une grande page de Van Eyck représentant un évêque à genoux devant la Vierge et l'enfant Jésus. Le prélat fait voir à l'enfant ses lunettes qui paraissent avoir formé dans l'origine le principal et non l'accessoire du tableau. Rien de plus extraordinaire que le coup d'œil de cette galerie; elle est mal éclairée, située dans un édifice très ancien, et le catalogue vivant qui vous accompagne est la copie exacte des magots représentés dans l'Intérieur de la Famille de Van Ostade, au Louvre; visage de grenouille et costume de bachelier. On dirait que cet homme s'est détaché du tableau qu'il explique pour y faire honneur par le geste et par le langage; on dirait qu'il a vécu à leur époque et qu'il les a suivis dans leur voyage séculaire, tant son habit, ses traits, le lieu

où il parle, et les peintres dont il raconte l'histoire, ne sont qu'une seule et harmonieuse illusion.

Mais nous oublions Blanckenbergh, et ses dunes interminables, et sa grève satinée. Pendant la nuit, le bateau pêcheur a été mis à flots; les femmes enveloppées dans leurs capes blanches, comme des sœurs de la charité, se rassemblent sur la jetée pour nous dire adieu; les enfans aux pieds nus nous versent un coup de genièvre, et les galets du rivage étincellent au soleil levant comme des perles charriées par la vague. Encaquons-nous dans cette barque au détriment des harengs dont nous usurpons la place. Dans une heure, nous passerons sous le phare d'Ostende.

Ici apparaît la mer historique, la côte flamande où les galions du Mexique ont plus d'une fois sombré sous le canon des amiraux d'Élisabeth. Pendant quatre lieues, la plage est stérile, monotone et à peine sinueuse; la Manche est encore trop large pour que les escadres anglaises et castillanes s'y soient déployées et heurtées avec un espoir de tempête, d'échouement et de mort. Il faut doubler la pointe d'Ostende pour sillonner le champ de bataille où la puissance maritime fondée par Charles-Quint s'est brisée entre les haubans et les vergues de l'Angleterre comme la marine présomptueuse de Pierre-le-Grand un jour se brisera dans les eaux de la Baltique. A cet endroit de la côte tout est jeune ou infécond; les plaines ne sont animées que par les yachts élégans, balancés sur le canal de Bruges, ce fleuve rectiligne qui joint le Sas de Gand aux bassins d'Ostende; et sur l'Océan, qui caresse malicieusement les digues, on n'aperçoit à l'horizon que la fumée rougeâtre des bateaux à vapeur dont la quille, svelte et noire, réveille le souvenir infernal du *Hollandais* et des magiques apparitions si poétiquement décrites par Cooper.

Rien de plus doux et de plus fier en même temps qu'Ostende vu de la mer, avec ses moles et ses jetées dont les bras rompent agréablement la perspective. La digue et l'établissement des bains se présentent en étage au-dessus de la passe dont les vagues fouettent de leur écume le pilotis; et au fond du port, comme une forêt de pavillons, surgissent tous les mâts des bâtimens en rade, épars sur les coupures et les lagunes qui transforment Ostende en Venise flamande. Les magnifiques écluses à trois portes, les bassins éche-

lonnés autour de la ville, les tentes ambulantes des baigneurs, le chant plaintif des marins du nord courbés sur la manivelle du cabestan, les toilettes parisiennes qui flottent et se promènent entre la souquenille de l'Irlandais et la casaque huileuse du Danois, tout cela dénonce la cité maritime, bruyante, goudronnée. La toile de Courtray et le suif de Drontheim, les dentelles et les morues, le coton de l'Inde et la pelleterie de Norwége, les fanons de baleine et les vins de France gisent pêle-mêle sur les quais. A voir comme la mer entre, sort et se joue de la ville, comme les flots l'embrassent, la pressent, la rongent et s'y creusent partout un lit, on comprend que Spinola ait assiégé Ostende pendant trois ans. Adieu les jolies maisons de Blanckenbergh! adieu les plies et les grenades, savoureux poissons qu'on arrose de schiedam ou de bière brune! Il nous faut boire du porter et de l'ale, manger du rosbeef et des tartines. La Hollande s'éloigne, l'Angleterre s'approche. Ostende est une transition.

Mais la Manche se rétrécit, le génie de Walsingham et les trophées de Howard ont immortalisé cette plage; où sommes-nous? au dernier tombeau de l'*Armada*; blessée à mort par la tempête dans le golfe de Gascogne, elle vint expirer sous Nieuport par le combat. C'est d'Ostende à Dunkerque, sur ces neuf lieues de côte, que Philippe II laissa les quatre-vingts navires qui avaient survécu au désastre de la flotte invincible. Si le granit des dunes était tranché, on trouverait dans ses flancs la carène échouée des galéaces et les canons de Médina Cœli.

Croyez-moi; prenons un cabriolet flamand et visitons cette grève. Elle a été le théâtre d'un drame dont la catastrophe a donné l'empire des mers à Élisabeth; la puissance britannique date certainement de 1588. D'Ostende à Nieuport, autour de Mariekerke et de Lessinge, on ne reconnaît la grandeur passée de la scène qu'aux vieux phares aujourd'hui relégués dans l'intérieur des terres; ce sont des sentinelles ruinées qui témoignent encore du gouvernement du duc de Parme, comme la digue espagnole maintenant reculée témoigne de la fuite de l'Océan. Le sol a gagné sur la mer, Dunkerque a remplacé Nieuport. Aussi, voyez comme l'aspect misérable de cette vieille citadelle de Philippe rappelle l'état actuel de la marine de ses successeurs! Malgré ses vastes et admi-

rables fossés, malgré ses remparts où l'ombre de Charles-Quint semble planer toujours, malgré ses fortifications et ses édifices tellement empreints des couleurs du moyen-âge, qu'à tout moment on cherche des archers au sommet des tours et des haquenées sur les ponts-levis, Nieuport n'est plus qu'un débris grandiose et un cadavre poétique; il se mire dans les dormantes eaux de l'Yser. C'est la plus frappante image de l'Espagne, abaissée et démantelée. Tout s'accorde pour envelopper d'un crêpe de deuil ce rivage naguère éclatant. La Belgique reporte son industrie dans les provinces allemandes, et refuse une existence à Nieuport, qui n'a pour vivre que des souvenirs; la retraite de l'Océan, quoique peu sensible, a vicié l'air que l'insouciance et le dénuement des populations n'assainissent pas; enfin, aucune route ne conduit de Bruxelles à cette malheureuse frontière. Le sentiment de cet abandon se remarque dans les habitans, rares et tristes; comme si leur ville était ravagée par une épidémie. L'herbe croît dans les rues; notre voiture roulait sur le pavé verdâtre avec cette sonorité funèbre qui n'appartient qu'aux localités désertes. Nous avions descendu les bords de la Meuse, de Namur à Liége; nous avions parcouru la route d'Anvers à Malines, nous connaissions Louvain et Tournay : le contraste douloureux de ces provinces si riches et de Nieuport si désolé nous serra le cœur. C'est que le mouvement de la civilisation et du commerce apprête la même ruine pour toutes les cités de la côte aujourd'hui florissantes; c'est que l'histoire de l'industrie est si changeante dans ses allures et si égoïste dans ses progrès, qu'il est impossible de garantir à la plus heureuse ville, au Havre, par exemple, un avenir aussi beau que le présent. Bordeaux n'a-t-il pas été la capitale des Antilles et l'entrepôt des Indes-Occidentales? Qu'est-il aujourd'hui? le Nieuport du midi de la France.

La mélancolie dont on est saisi à la vue de Nieuport augmente dès qu'on y séjourne; l'histoire est si vivante dans ses débris que sa gloire éteinte vous obsède partout. Les maisons ont un caractère monumental; le balcon espagnol, les décors et les armoiries des anciens gouverneurs y sont encore appendus. Les failles noires qui errent dans les carrefours et couvrent des visages flétris, rappellent un moment la mantille originaire. Dans l'église, on rencontre une

chaire ornée de bas-reliefs en bois peint, qui a quatre siècles d'existence; le curé, le seul habitant peut-être qui n'ait pas la fièvre, nous assura que saint Bernard y avait prêché. Notre-Dame de Nieuport possède en outre plusieurs tableaux très anciens, et d'un grand mérite, mais les peintres sont inconnus. Le nombre des toiles ainsi enfouies dans l'ouest de la Belgique suffirait pour récompenser amplement un artiste des ennuis matériels du pèlerinage.

Nous sortîmes de Nieuport l'ame triste et la tête lourde, comme si les vapeurs de sa grève malsaine nous avaient atteints déjà. De Nieuport à Furnes, dernière ville de la côte belge, le long du canal de Dunkerque, les souvenirs deviennent plus vifs, le spectacle de la campagne moins lugubre. C'est ici que Médina Cœli rencontra la flotte anglaise sous le commandement d'Howard; elle occupait sept milles à l'entrée de la Manche, en demi-lune. Cette bataille navale gigantesque commença avec le jour et ne finit que dans les ténèbres. Drake donna le signal du combat en prenant à l'abordage un galion qui portait le trésor du duc. La manœuvre des Espagnols incertaine, inhabile, timorée, gouvernait pitoyablement leurs énormes vaisseaux, qui d'ailleurs plus élevés de bord que les navires anglois, souffraient davantage du canon. Howard, pour terminer plus promptement l'action, livra au vent huit pinasses, remplies de poix et de soufre, qui jetèrent l'incendie dans la flotte de Philippe II. Les Espagnols se trouvèrent pris entre trois morts; le feu, le naufrage, le massacre; ils échouèrent, et furent presque tous noyés ou tués. La galéace principale, conduite par Monçada, s'ouvrant sur la dune, lâcha cinquante mille ducats à travers sa quille défoncée. On vit sur la fin du combat un spectacle atroce : un vaisseau de ligne espagnol, attaqué vivement par le capitaine de Cross, coula à fond; les officiers étaient divisés en deux partis, l'un voulait se rendre et l'autre périr; tandis que le navire disparaissait sous l'eau, ils s'entre-poignardaient en vue des flottes immobiles d'horreur. Un seul Espagnol de distinction, Manriquez, échappa au désastre et courut en porter la nouvelle à Madrid. L'Armada n'avait même plus de reste.

C'est avec le cœur ému de ces souvenirs, que nous arrivâmes lentement à Furnes, la plus espagnole citadelle de toute la Flandre. Moins malsaine que Nieuport, elle a presque le même caractère de ruine et d'abandon. A Nieuport, les habitans vivent misérable-

ment de la pêche ; à Furnes, le voisinage de Dunkerque se fait sentir par le petit commerce dont il ravitaille la vieille forteresse. Comme panorama, sous le rapport de l'architecture gothique, cette ville lugubre est un bijou. Les économistes en sortiraient furieux; un artiste y séjournera long-temps et n'en sortira que pour en retrouver les merveilles à Ypres et à Audenaërde. A peine avions-nous mis le pied dans ses murs, que déjà les debris les plus attachans nous souhaitaient en quelque sorte la bienvenue. Les bandes féroces des communiers du XIII[e] siècle semblaient mugir autour des poternes. Dans l'auberge de la Grand'Place, maussade et renfrognée à l'exemple de la ville, vous trouverez un excellent tableau sur bois, représentant un évêque aux genoux duquel un paysan dépose un panier d'oiseaux ; ce tableau dans la manière de Murillo, achalande l'hôtellerie, dont c'est le meilleur plat. Par malheur pour l'hôte, il y a sur la Grand'-Place quelque chose de mieux que son tableau; c'est l'angle formé par l'Hôtel-de-Ville, plusieurs maisons inimitables qui l'entourent, et le bout de rue qui conduit à Sainte-Walburge. Le coin dont je parle vaut toute la Grand'Place de Bruxelles et même les environs de Saint-Martin d'Ypres; et c'est beaucoup dire. Il faut plaindre les faiseurs de diorama qui ne sortent pas des châlets, des forêts, comme si la neige et les sapins étaient la plus parfaite expression de ce genre de peinture. Placez M. Sebron, l'espoir de la décoration gigantesque et de la perspective émouvante, sur la place d'Ypres, en face de cette arcade ténébreuse où commence le chevet de Saint-Martin; placez cet habile artiste surtout en face de l'Hôtel-de-Ville de Furnes, et aussitôt un diorama neuf, inconnu, magique, luira spontanément aux yeux de son imagination.

L'Hôtel-de-Ville de Furnes, vu de l'auberge, paraît surmonté d'une tour carrée dont l'effet est plein d'une grace étrange; elle montre suffisamment que le style arabe suivait les armes espagnoles dans les Flandres; style empreint de toute la fantaisie mauresque, dans la toiture étagée des maisons comme dans les clochers quadrangulaires des églises. Mais quel que soit à Furnes l'attrait de ce coin de place, il est loin de valoir à mes yeux une antique tapisserie en cuir, visible dans la salle du tribunal ou des Pas-Perdus, uniquement pour les voyageurs qui auront l'adresse

de la trouver. C'est un magnifique ouvrage ; il remonte à 1638. Sur le fond d'un rouge brun, étincellent des rosaces ou écussons, peints en relief, avec une manière d'empâtement d'argent et d'or ; la richesse de l'encadrement correspond à l'éclat de la draperie ; deux remarquables portes sculptées s'ouvrent aux extrémités de cette tapisserie ; et une cheminée colossale, également criblée de sculptures, comme la cheminée du Palais-de-Justice à Bruges, achève l'ornement d'une pièce où rien ne semble changé depuis le jour de l'installation des juges par le duc de Parme, si ce n'est que la procédure se dresse au nom du roi des Belges.

A Sainte-Walburge et à Saint-Nicolas, les deux principales églises de Furnes, presque tous les tableaux sont peints sur bois, avec une habileté originale d'exécution. On doit citer dans la première un tableau, à volets cintrés, et représentant *l'Adoration, l'Annonciation* et *la Circoncision* ; *la Montée du Calvaire* et *une Vierge*. N'oublions pas, sur le grand autel, Jésus debout au milieu des docteurs ; c'est un des plus brillans morceaux de Jordaëns. La même église possède un Christ, dont le sang qui ruisselle par les quatre plaies, est grotesquement figuré ; dans la seconde, les peintures sont plus vieilles encore, mais absolument indéchiffrables. A la vue de ces planches déjetées par la chaleur et par l'humidité tour à tour, comme les ais d'une porte, on sent qu'elles remontent aux sources les plus ignorées, aux époques les plus grossières de l'art. Ces premiers efforts, tentés probablement aux lieux mêmes qui en ont recueilli le fruit, élaborés dans l'isolement du sanctuaire et sous l'impression des offices, se rattachent mystiquement aux temples qui les ont vus naître après les avoir inspirés. Aussi remuent-ils dans l'ame les mêmes regrets pour la foi perdue, la même vénération pour ceux qui croient et prient toujours, la même rêverie sous les arceaux où la croyance et la prière s'unissent encore. Nous ne les séparons pas du crucifix qu'ils accompagnent ou du tabernacle qu'ils embellissent. Aussi vieux que l'église peut-être, ils sont pour nous aussi éternels et aussi sacrés.

C'est à Furnes, situé à quelques milles du département du Nord, que nous entendîmes pour la dernière fois, tout en admirant ces séculaires peintures, le chant gracieux et tendre que les Flamands mêlent avec tant de charme à leurs devoirs catholiques ; le voisi-

nage de la France, où la musique de chapelle est très honorée, comme chacun sait, rendait notre adieu plus triste. Il faut avouer que leurs églises sont merveilleusement faites pour donner le goût des naïves mélodies. Les traces de la domination espagnole, les toiles enfumées et curieuses des premiers artistes qui ont timidement remplacé le blanc d'œuf par l'huile, la dévotion inaltérable des femmes, sont de faciles et naturelles ouvertures à l'émotion musicale. Nous nous agenouillâmes profondément sur les dalles de Saint-Nicolas où personne n'a de chaise, et nous prîmes congé de la côte des Flandres, emportant de ses plages stériles la plus douce mémoire, celle des sentimens d'un peuple, rigoureusement exprimés par la musique de ses prières.

ANDRÉ DELRIEU.

LE

Salon de Madame Récamier.

Au milieu de la rue de Sèvres s'élève une maison dont la construction élégante et rajeunie n'indique guère un couvent; c'est l'*Abbaye-aux-Bois*, ainsi nommée parce qu'autrefois elle se trouvait sans doute hors des murs de Paris. Le couvent est entré en transaction avec le monde; à côté des religieuses qui l'occupent se trouvent quelques autres personnes éloignées, il est vrai, du tumulte de la ville, mais qui n'ont cependant pas fermé leur porte à toutes les préoccupations du jour. C'est là qu'habite Mme Récamier.

Mme Récamier a été pendant si long-temps à la tête de toutes les femmes, qu'il est intéressant de la suivre dans sa retraite pour montrer sur quelle partie de la société son salon, modeste et inaperçu au dehors, exerce encore de l'attraction. Que l'on se représente une femme de cinquante ans, qui a gardé non-seulement les traces, mais l'essence même de tout ce qu'il y a d'éternel et d'impérissable dans la beauté, une femme qui, dans ses relations avec les hommes les plus distingués que le monde cite depuis trente ans, a acquis une fermeté de regard qui étonnerait, si cette fermeté n'était adoucie par un sentiment de bienveillance générale. Que l'on se représente, au milieu des hommes les plus marquans de son pays et des étrangers qui obtiennent la faveur de lui être présentés, cette femme qui, dans le cercle ordinaire de sa vie, embrasse en quel-

que sorte le monde entier, et l'on comprendra quel intérêt on doit éprouver à la voir ainsi chez elle.

Mme Récamier reçoit ordinairement vers quatre heures de l'après-midi. On la trouve presque toujours occupée de quelque broderie ou de quelque autre ouvrage de femme. Son salon ne pourrait pas renfermer plus de trente personnes, et il ne se trouve au grand complet que dans des soirées priées, à peu près deux fois par mois. Elle possède au plus haut degré le don si rare d'écouter et de recueillir ce qui se dit autour d'elle, de s'emparer des opinions contradictoires qu'elle entend discuter, et de s'enrichir de toutes les idées neuves et élevées qui se répandent dans son salon. Par exemple, voici qu'une polémique s'engage sur la peine de mort; un juriste, persuadé de la nécessité de la maintenir, demande qu'avant de la supprimer on supprime le crime; une autre personne se lève pour combattre cette dure philosophie; un autre homme, animé d'un sentiment tout chrétien, déclare que la société n'a pas le droit d'user de la peine de mort. Les deux adversaires soutiennent avec vivacité leurs opinions et s'attaquent avec leurs argumens; mais, comme des hommes de tact et d'esprit, ils se touchent sans se froisser. Tout en continuant à travailler, Mme Récamier a écouté cette discussion, mais sans prononcer un mot. Seulement, chaque fois qu'un des deux adversaires a paru remporter la victoire, elle a jeté sur lui un regard de bienveillance, et l'a aidé à trouver une pensée heureuse, une issue favorable. La discussion finie, elle sait donner à chacun un mot d'éloge pour l'art et la fermeté avec lesquels il a combattu; souvent alors elle résume tout ce qui a été dit, et juge elle-même la difficulté, car il ne faudrait pas lui attribuer une froide passivité : souvent, par une observation fine, mais dénuée d'ambition, elle ramène la conversation à son véritable point de vue. A l'aide de quelques mots piquans, mais qui ne pourraient jamais blesser personne, elle ranime encore des sujets épuisés, et l'art avec lequel elle passe d'une question à l'autre est une sauvegarde contre ceux qui voudraient, avec leur thème de prédilection, se poser comme type inamovible. Jamais chez elle l'esprit n'efface la grace dont elle est douée; jamais non plus l'esprit ne disparaît sous ces manières aimables que le monde réclame. Tout cela lui est naturel, tout cela lui donne un charme indéfinissable que l'on ne rencontrerait pas ailleurs.

Mais quel est cet homme assis à l'écart sur le canapé, au-dessous du tableau de *Corinne*? Il a déjà passé, il est vrai, la fleur de l'âge; mais il est aussi fort, aussi vigoureux, que tous ceux qui se trouvent ici. Ses cheveux gris n'indiquent aucune décadence, et dans son regard ardent brille le feu de la jeunesse. Quelquefois il ne mêle pas un mot à cette

conversation qui bourdonne autour de lui, et n'était le mouvement de ses yeux, les étrangers qui le voient pour la première fois le prendraient pour un solitaire muet, ou pour un esprit qui écoute. Mais si parfois la conversation vient à tomber sur la Bretagne, sur l'ancien état de la France, ou sur les choses qui se préparent, voilà que cet homme jusqu'alors silencieux, se lève et tous les autres se taisent, comme par instinct. Cet homme qui tout à coup s'empare ainsi de la parole, c'est Châteaubriand. Beaucoup d'écrivains français en sont encore à chercher leur place et flottent entre l'oubli et l'apothéose, dans cette sphère indécise que l'on pourrait appeler le purgatoire littéraire. Lui au contraire s'est élevé au-dessus de toute incertitude. Comme Voltaire, Rousseau, Diderot, il est placé hors de la catégorie de ceux qui sont encore à juger, il a eu le rare bonheur d'être, de son vivant, mis à côté des grands hommes qui ne sont plus. Il n'est pas ici question d'examiner, à propos de sa réputation d'écrivain, sa vie d'homme politique; la fidélité et la constance doivent être honorées comme de grandes qualités, et si, dans toutes les circonstances, l'amour de la liberté, pareil à un soleil ardent, vient se joindre à ces qualités, quel est l'adversaire opiniâtre qui ne se plaise à les vénérer?

De qui parle Châteaubriand? D'un homme illustre qui est mort, de Benjamin Constant. Écoutez comme il le loue, comme il le place, pour la finesse d'esprit, à côté de Voltaire; comme il attaque l'Académie, qui lui a préféré le grand Viennet, l'auteur de l'*Épître aux Chiffonniers!* Dès ce moment, Châteaubriand reste souverain maître de la parole; bientôt il en vient aux évènemens de notre époque. On parle des lois sur la presse, et il faudrait voir cet homme dont toute la vie a été un hommage rendu à la liberté de la presse, comme il est éloquent quand il agite cette question, comme il s'écrie, en marchant à travers le salon: *E pure si muove!* Puis soudain il s'arrête, et le voilà de nouveau silencieux, les regards fixés sur sa petite canne. On se retourne pour le voir, mais il a disparu. A cinq heures, il s'en va sans rien dire.

Cet autre homme, assis sur un fauteuil près de Châteaubriand, et qui le plus souvent ouvre à peine la bouche pour répondre à une question, ou ne répond que par quelques phrases décousues, est un grand théosophe de l'histoire. Si l'on vante encore le mérite du style, il est du petit nombre de ceux que l'on nomme. C'est Ballanche. Plus jeune que Châteaubriand, il a cependant l'air plus âgé; mais il possède toutes les manières aimables et la nature d'un Français de l'*ancien régime*. Il est bon et obligeant, dévoué à ceux qu'il aime, et ne passe, s'il le peut, pas un jour sans les voir. Il y a dans sa manière d'envisager l'histoire des points



de vue profonds, mais qui n'appartiennent qu'à lui, et s'éloignent de toute autre philosophie. Des récits idylliques à la manière de Gessner, des images nuageuses comme on en trouve dans Ossian, composent le fond des tableaux sur lesquels il pose ses formules pour l'Orient et pour l'Occident. Quelquefois, comme dans Platon, d'un de ses prologues légers surgit une idée profonde; puis il se recueille, et retourne de nouveau à ses légères intonations. Quelquefois, comme Hegel, il explique sa pensée précise, mais il est plus abstrait, et se jette plus avant dans son monde de formules. Aussi la jeunesse en France commence-t-elle seulement et peu à peu à le comprendre. D'abord, il n'était connu que de quelques initiés; mais il sera bientôt un écrivain national, et ses œuvres ouvriront à l'intelligence le domaine des graves pensées. Ballanche ne manie pas les armes légères de la conversation, comme les profondeurs de l'histoire. Rarement attire-t-il sur lui l'attention, par une remarque caustique, par un mot jeté à propos. Il est le plus souvent dans le monde comme un homme occupé à faire sa moisson de tout ce que l'on dit, et à distinguer les riches épis qui lui sont présentés. Mais l'histoire du temps passé nous apparaît sur ses lèvres comme un breuvage magique dans un vase d'or.

Voici venir un autre personnage très grand et qui a l'air d'un officier de cavalerie. Celui-ci n'attend pas, comme Châteaubriand et Ballanche, l'occasion de parler. Elle est là parce qu'il est là. Il parle de la décadence du théâtre actuel, et, en parlant de *Robert Macaire*, il arrive à la peinture de notre époque. Il pense que la France, pour tenir sa place dans l'histoire du monde, a besoin, avant tout, d'une philosophie. Mais il ne faudrait pas prendre pour philosophie l'éclectisme de M. Victor Cousin, puisque lui-même l'a brisé comme un marche-pied, après s'en être servi pour arriver à la chambre des pairs. M. Lerminier ne reste pas long-temps sur le même terrain. Il passe de la philosophie à la politique, et s'occupe avec le même abandon et la même facilité des lois sur la presse et du vote de la majorité. C'est un antagoniste redoutable, car il a la présence d'esprit et l'élocution abondante. Il lance ses axiomes, les fait agir, et les maîtrise quand il lui plaît. S'il devenait jamais député, et il songe à le devenir, il pourrait produire une grande impression. S'il joignait à sa faculté d'abstraction la connaissance des détails, à sa voix de tonnerre la persuasion douce, nous verrions peut-être apparaître en lui un émule de Mirabeau, auquel il ne manquerait que les couleurs de l'ancien temps, les malheurs d'une vie orageuse, et les aventures étranges.

En face de lui est un jeune homme d'une figure pâle et un peu mala-

dive. On lui montre une douce déférence et beaucoup d'attention. Il parle de l'Angleterre et de l'Amérique comme un homme qui a cherché à les étudier. Il a dans les manières une grace et une politesse à laquelle la génération française actuelle semble attacher moins de prix que la génération précédente. — Quel est ce jeune homme? demandai-je à la personne qui m'accompagnait, car il m'avait frappé. — C'est M. de Tocqueville, me répondit-on; c'est lui qui vient de publier un livre fort remarquable sur la démocratie dans les États-Unis. Ce livre a eu une singulière destinée, il a plu à tous les partis. Les libéraux, les carlistes le prônent, et le juste-milieu ne le blâme pas. Mais comme peu de Français possèdent un esprit d'observation aussi fin que ce jeune homme, peu de contemporains ont eu à se réjouir du même succès. Il est recherché et aimé; tous les salons veulent l'avoir. Il descend d'une ancienne famille, mais il est animé d'un grand amour de la liberté. Il appartient à la noblesse par sa naissance, à la liberté par le mouvement de son esprit. Son compagnon de voyage, M. de Beaumont, est l'auteur de *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis*.

La porte s'ouvre, et je vois entrer un des plus longs hommes que j'aie jamais rencontrés. Il souffre des yeux, et une personne qui se trouvait là va lui cher her une place où il soit à l'abri de la lumière. C'est M. Valery, l'auteur d'un bon manuel du voyageur en Italie. Il raconta des histoires plaisantes, parla avec esprit de plusieurs choses et me parut être un des hôtes habituels de la maison.

Celui qui arriva le plus tard était un jeune homme dont le regard indiquait un poète philosophe. Toutes ses paroles s'élevaient au-dessus du point de vue ordinaire adopté dans le monde. Ses assertions étaient hasardées, mais elles avaient une certaine substance, et son romantisme d'idées annonçait une parenté avec l'Allemagne. Il avait en effet étudié nos livres, et s'était pendant assez long-temps nourri à Heidelberg de l'esprit allemand. Je le saluai avec joie, et nous parlâmes ensemble de Thibaut, Daub, Creuzer. Ce jeune homme était Edgar Quinet. C'est une ame richement douée et pleine de pensées flottantes qui cherchent encore la manière de se poser. Il débuta dans le monde par une traduction des *Idées de Herder*, puis il publia *Ahasvérus*, et il arrivait à présent avec un *Poème de Napoléon*. Nous nous entretînmes de son héros, qui m'apparaît, à moi, comme le principe créateur du monde moderne; et comme tout ramène sans cesse les Français au tableau de l'époque actuelle, nous parlâmes des choses d'actualité. Quinet avait là-dessus une pensée originale. Tous les ballottemens de sa nation, les secousses qu'elle a subies, l'inquiétude où elle se trouve proviennent, selon lui, de l'invasion des troupes

étrangères qui a produit dans tous les esprits un déchirement auquel on n'a pas encore remédié.

Mais dans le salon de Mme Récamier ne vient-il point de dames? Mlle Clarke y apparaît quelquefois. C'est une Anglaise qui depuis plusieurs années demeure avec sa mère à Paris. Elle parle français avec une telle facilité, qu'on la prendrait très bien pour une Française. Elle habite aussi l'Abbaye-aux-Bois. Autour d'elles se rassemble quelquefois une partie de la société qui compose le cercle de Mme Récamier, et de plus une société intime, qui, par son caractère d'esprit et d'érudition, mériterait une description particulière.

Voulez-vous voir M. Sainte-Beuve, M. le président Pasquier qui porte sur son visage les soucis du procès d'avril et du procès Fieschi; M. Fauriel qu'une dame appelle le plus Allemand des Français; M. Guizard, M. de Kergorlay, les deux MM. Ampère, tous deux professeurs et tous deux célèbres; M. de Tourgueneff, à qui la Russie permet quelquefois de voir à Paris son frère exilé; tâchez de vous faire présenter chez Mme Récamier. Un peu avant six heures, tout le monde s'en va; mais l'aspect de cette société, le charme qui l'environne, l'impression qu'elle produit, vous donnent un nouveau courage, une nouvelle force d'action, et si une fois vous avez pris place au milieu de ce cercle attrayant, il vous sera difficile de vous en arracher.

Édouard Gans.

(*Der literarische Zodiacus.*)

Revue du Monde Musical.

La *Revue de Paris*, qui jusqu'ici avait borné ses Chroniques musicales au compte rendu des premières représentations, sentait le besoin d'élargir son cadre et de donner de nouveaux développemens à cette branche si importante de l'art : des artistes éminens, des écrivains préparés par de longues études, ont accueilli notre proposition, et nous ont promis leur concours. Désormais la *Revue de Paris* sera en mesure de satisfaire toutes les exigences du monde chantant et exécutant : la *Revue du Monde musical* devient hebdomadaire; ce sera un journal dans un autre journal, un feuilleton que l'on trouvera toujours à la place qui vient de lui être assignée.

Les représentations des théâtres lyriques, les débuts des virtuoses, les nouvelles des théâtres étrangers, les concerts d'apparat, les soirées musicales, occuperont une place spéciale dans la *Revue*. Elle rendra compte des ouvrages historiques, des livres de théorie musicale et de toutes les productions instrumentales, depuis la grande symphonie et l'oratorio jusqu'à la pièce fugitive. La valse, la romance, y seront analysées, lorsque ces badinages musicaux se distingueront au milieu de la foule des productions de ce genre. Beethoven a composé des valses admirables; Rossini, Meyerbeer, n'ont pas dédaigné la romance.

Des morceaux de musique seront offerts à nos abonnés, qui pourront les placer à l'instant sur leur piano, et juger si le rédacteur ne s'est pas laissé entraîner par ses affections en donnant des éloges aux compositeurs qui les ont mis au jour.

La musique publiée par la *Revue de Paris* aura été choisie sur tout ce qui paraîtra chez les éditeurs qui ont pris des engagemens avec nous; nous pourrons donc présenter une romance favorite prise sur cinquante autres livrées en même temps au public. Une cavatine, une chanson spirituelle, une romance mélodieuse et pleine d'expression aura-t-elle fait fureur au théâtre? l'assemblée aura-t-elle désiré l'entendre une seconde fois? nous nous empresserons de la donner sur-le-champ, témoin la jolie barcarolle d'*Actéon*, que nous joignons à ce numéro.

M. Meyerbeer nous a promis solennellement six morceaux de musique par année. MM. Rossini, Auber, Labarre, Adam, Henri Herz, nous prêteront l'appui de leur talent; Mmes Malibran, Damoreau, Loïsa Puget, inscriront leurs charmantes productions sur nos tablettes. Ajoutez à ce précieux bagage tous les airs favoris des opéras nouveaux, l'élite des pièces fugitives mises au jour par les éditeurs Troupenas, Pacini, Boieldieu, J. Meissonnier, Bernard Latte, Schonenberger, et vous verrez qu'il nous sera facile de tenir nos promesses.

Ces importantes améliorations dans la partie musicale, bien loin d'empiéter en aucune façon sur la partie littéraire, ne sont qu'un des symptômes des nombreux développemens qu'elle recevra du concours de tous les anciens et nouveaux rédacteurs qui se sont réunis pour lui prêter un appui efficace. Quelques défections, sur lesquelles le public sera appelé à prononcer, et dont nous n'avons, pour notre part, qu'à nous féliciter, n'ont point atteint le but qu'elles se proposaient; elles n'ont servi au contraire qu'à mieux grouper autour de la *Revue* d'honorables écrivains qui ne nous feront pas défaut.

TROISIÈME CONCERT DU CONSERVATOIRE.

Cette fois nous avons réellement assisté à une séance de la Société des concerts. Cette fois les conditions énumérées dans notre précédent article, et sans lesquelles il ne saurait y avoir une bonne exécution musicale; cette fois, dis-je, ces conditions ont été remplies: l'orchestre a été admirable de force, de soudaineté, d'élan et d'ensemble. Une pareille exécution prêterait du prix souvent à une musique médiocre.

Mais ce n'est pas de la musique médiocre que la symphonie en *sol mineur* de Mozart, et la symphonie en *ré majeur* de Beethoven. Le premier allegro de celle de Mozart respire une tristesse sombre, une mélancolie brusque, qui n'exclut pas néanmoins, par momens, certains détails ingénieux et l'expression gracieuse de sentimens plus calmes. Le caractère dominant de ce morceau a ici quelque chose d'indécis qui ne satisfait pas complètement l'auditeur, et l'on peut en trouver la raison dans l'immense développement que cet ordre d'expression a acquis entre les mains de Beethoven. Mais les mélodies de l'andante, du trio, du minuetto, et le chant intermédiaire de l'allegro final, appartiennent par leur nature au génie de Mozart. Ces morceaux, l'andante et le minuetto surtout, resteront, parce qu'ils sont encore entièrement neufs. On retrouve l'ame de Mozart tout entière dans la mélodie virginale, abandonnée, enfantine, de la seconde partie du minuetto, qui conservera toujours la physionomie de la plus fraîche inspiration. Bien que l'exécution de ce morceau ait été matériellement irréprochable, je crois que M. Vogt se méprend sur le sentiment qu'il prête à sa phrase de haut-bois; il en exagère l'expression et la rend passionnée, tandis qu'il faudrait peut-être la présenter aussi simplement que possible, et, par exemple, de la manière exquise dont M. Tulou exécute, sur la flûte, la courte réponse en solo, qui, plusieurs fois répétée, termine si délicieusement l'andante de la symphonie en *ré* de Beethoven.

Par une singularité qui n'est pas sans précédens, le concerto de violon de M. Molique, directeur de la musique du roi de Wurtemberg, a laissé froid tout l'auditoire en même temps qu'il a excité l'enthousiasme le plus vif dans l'orchestre et parmi quelques connaisseurs. Cette particularité s'explique par le genre neuf qu'a adopté M. Molique dans la composition de son concerto, et les formes inusitées de son style. Par le mot de concerto, le public entend un amalgame indigeste de traits coulés, de traits détachés, en octaves, en dixièmes, en doubles cordes, de trilles, de points d'orgue, de phrases banales en majeur ou en mineur, le tout coupé régulièrement par des *tutti* assourdissans, pauses dont le virtuose profite pour respirer, pour s'essuyer le visage, pour accorder son violon, et dont profite le parterre pour causer, ou, s'il y a lieu, pour applaudir; le tout aussi précédé d'une lourde et interminable introduction instrumentale, pompeuse à vide, bruyante sans effet. Presque rien de tout cela dans le concerto de M. Molique. Le violon principal tantôt chante, tantôt accompagne le chant, qui, s'élançant dans l'orchestre, bondit de la flûte au haut-bois, du haut-bois au basson; tantôt il soutient une pédale à l'aigu; tantôt il s'empare d'un contre-sujet; tantôt enfin, avant de reprendre la mélodie

confiée aux divers instrumens, il l'enchâsse dans ses arpéges ou l'entrelace dans un trait rapide et brillant qui se déroule largement sous les contours de l'archet. Cette combinaison si piquante, et dont Beethoven a donné l'exemple dans son concerto pour piano en *mi bémol*, a tout-à-fait désorienté le public. Le jeu de M. Mollque est comme sa musique, pur, châtié, élégant, original; mais, comme il faut absolument trouver un défaut à tout, on peut regretter que le fini et la perfection des détails de son œuvre soient au préjudice de cette chaleur concentrée qui doit animer tout l'ensemble d'une composition.

Le motet de M. Cherubini se compose d'un solo et d'un chœur. Le solo a été dit avec expression par Ponchard. La partie chorale, écrite sur les paroles du *De profundis*, a de la grandeur et est pleine de beaux effets. Il n'en est pas de même de l'espèce de strette finale, qui commence par une phrase furibonde, exécutée par les bassons et, je crois, par les violoncelles. Une prière comme le *De profundis* ne doit pas se terminer par des cris de forcenés. Les dernières mesures de ce motet sont partout un contresens; dans le sanctuaire, elles seraient inconvenantes. Jusque dans ses joies, l'église a des accens calmes et graves, et c'est prouver qu'on n'a pas une haute idée de son art que de transformer ainsi le chœur en une sorte de meute, et le temple en une salle d'orgie.

La symphonie de Beethoven a succédé à un solo de flûte, rendu avec le talent plein de fraîcheur et de suavité de M. Dorus. Grace à l'exécution, la symphonie en *ré majeur* n'avait jamais semblé aussi belle. Chaque partie a son sens, son caractère particulier. Dans le premier morceau, c'est la grandeur, la noblesse, la majesté, la couleur antique; dans le second, c'est la tendresse, l'abandon, l'expression exquise, inépuisable de ce que le sentiment a de plus délicat; dans le scherzo, c'est la légèreté et l'étourderie le plus capricieuse et la plus vive; dans le finale, ce sont les imaginations les plus riches, les plus fantastiques, mêlées à des accens profonds, à des effets puissans, à des rêveries sublimes.

J. D'O.

— Après les prodiges de nos pianistes fameux, après les prouesses des Cramer, Field, Hummel, Moschelès, Kalkbrenner, Herz, Litz, Choppin, etc., que je place ici par rang d'ancienneté; après tant de merveilles exécutées sur le clavier, il semblait que les bornes de l'art étaient posées, qu'il fallait en rester là, bienheureux de s'y maintenir, il semblait à peu près impossible d'assigner le degré de force et d'habileté de

tous ces maîtres et d'établir une échelle de l'un à l'autre. A tel point qu'un jour, pressé de décider entre deux virtuoses de ce genre, je proposai de leur faire jouer le même morceau, de les lancer l'un après l'autre comme deux nobles coursiers, de mesurer le temps avec une montre à secondes afin de proclamer vainqueur celui qui arriverait le plus tôt à la fin sans escamoter des notes et sans altérer son style d'exécution. Regardez, je ne dis pas jouez, les études de Choppin, c'est à faire dresser les cheveux à la tête ; on peut croire que ces accords à longs chapelets embrassant des intervalles regardés jusqu'alors comme impraticables, ces accords se succédant avec une étonnante rapidité ont été écrits par fantaisie sur le papier pour la récréation des yeux et non pour l'exercice des doigts. Eh bien! tout cela était exécuté sans aucune soustraction frauduleuse, l'oreille y trouvait son compte. Après les innovations audacieuses jusqu'à la folie des Herz, des Litz, arrive un pianiste qui passe encore le but dejà porté si loin.

Thalberg vient à Paris, se fait entendre dans quelques salons; sur-le-champ il est proclamé le généralissime de cette armée de pianistes si nombreuse et qui compte presque autant de héros que de soldats. On pourrait peupler un vaisseau de cent cinquante canons avec des pianistes d'une grande habileté; la ville de Paris suffirait seule au recrutement de cet équipage. Je l'ai entendu ce pianiste que je nommerais virtuose s'il n'était pas compositeur d'un immense talent, je l'ai entendu une seule fois chez M. Zimmerman; il m'a frappé d'étonnement, je dirai plus il m'a charmé. Si l'on me demandait à quel propos je vais parler de moi seul, tandis que deux cents auditeurs ont partagé le plaisir qu'il me faisait éprouver, je répondrais que je suis à peu près comme l'homme d'Horace,

Ille robur et æs triplex circà pectus erat;

ce qui veut dire en français que les prouesses des pianistes ont peu de prise sur un vétéran qui a donné sa démission et ne sert plus dans leur régiment. Je connais leurs ruses de guerre, il faut une batterie bien forte et bien servie pour me terrasser.

Thalberg exécuta d'abord une fantaisie admirablement composée qui ravit l'auditoire; je n'en dirai rien, puisque je ne l'entendis pas. Il joua plus tard un duo pour deux pianos de Kalkbrenner avec l'auteur et c'était un ensemble merveilleux; les deux champions se comportèrent galamment en cette affaire. Mais ensuite quelques petits airs, des bagatelles, je leur donne ce nom parce que Thalberg les présenta de cette ma-

nière, des petits airs joués pour terminer la séance me firent connaître la portée de son talent. Dans un de ces airs, il est en *fa*, si je m'en souviens, Thalberg exécute des arpéges en rapprochant les mains vers le milieu du clavier pour les porter aux deux extrémités. Ces arpéges, diversement accentués, modulent et galopent avec une extrême rapidité: tel est le dessin du morceau. Cette manœuvre bien établie, un chant à grosses notes se fait entendre au milieu des fusées ascendantes et descendantes; ce chant est ensuite attaqué en octaves disjointes. Il se dessine d'autant mieux que l'exécutant sait lui donner une sonorité, une vibration de cloche, et son brillant accompagnement reste dans la demiteinte. Cet ensemble est d'un effet saisissant; il frappe d'autant plus vivement que le pianiste le produit sans effort, sans la moindre petite contorsion, sans précipiter ses épaules et les lancer à la suite de ses arpéges, sans menacer l'instrument d'une ruine plus ou moins complète.

Je vous dirai que ce même Thalberg, pianiste de l'empereur d'Autriche, et j'en fais mon compliment à l'empereur qui sait choisir son monde; ce même Thalberg donne aujourd'hui, dans le foyer de la salle Vantadour, une matinée musicale au bénéfice des incendiés de la rue du Pot-de-Fer.

— On a long-temps disputé sur le mot *vaudeville*; beaucoup de pages ont été écrites pour prouver que les chansons désignées de cette manière avaient pris naissance dans une vallée près de Vire, petite ville de Normandie. Plusieurs ont attribué l'invention des vaudevilles à Basselin, qui les composait et les chantait dans le Val-de-Vire; ce qui les aurait fait nommer *vaux de Vire*, puis *vaux de ville*, enfin *vaudeville*, par corruption. J'ai trouvé ces jours derniers, en cherchant tout autre chose, comme les espions qui, cherchant un faiseur de pamphlets, découvrent un faux monnayeur, ce qui fait toujours crier au miracle et vanter la vigilance de la police; j'ai trouvé, dis-je, la vraie origine du mot *vaudeville*, et je vais donner à mes lecteurs la pièce authentique, la pièce probante, qui fait tomber toutes les conjectures faites jusqu'à ce jour sur l'origine du mot *vaudeville*, qui vient de *voix de ville* et non de *vau de Vire*.

Le livre d'airs de cour dont je transcris la préface fait partie de la bibliothèque de M. Farrenc, amateur de curiosités de ce genre.

LIVRE D'AIRS DE COUR MIZ SUR LE LUTH PAR ADRIAN LE ROY, A TRÈS EXCELLENTE CATERINE DE CLERMONT, CONTESSE DE RETZ.

Ces jours prochains, madame, vous ayant présenté l'instruction d'asseoir toute musique facilement en tablature de luth, qui estoit fondée

exemplairement sur les chansons d'Orlande de Lassus, lesquelles sont difficiles et ardues comme pour rompre le disciple de l'art à franchir toutes difficultés : je me suis avisé de lui mettre en queue pour le seconder ce petit opuscule de chansons de la cour beaucoup plus legieres (que jadis on appeloit voix de ville, aujourd'hui airs de cour), tant pour votre récréation à cause du suget (que l'usage a desja rendu agréable) que pour la facilité d'icelles plus grande sur l'instrument auquel vous prenez plaisir. Car vous ayant desja offert tout mon petit service comme serviteur hereditaire de vostre maison, il ha falu que cestuicy ayst suivy le precedent : auquel si les harmonies musicales ne sont pareilles aux premieres, au moins les lettres sont sorties de bonnes forges comme du seigneur Ronsard, Desportes, et autres des plus gentilz poëtes de ce siecle. J'espere que le public en recevra contentement, auquel j'ay jusques à présent assez heureusement accommodé mes labeurs : mais vous estans desormais vouez chose votre, il me suffira que vous en demeuriez satisfaite de ma part, et que tous autres en soient redevables a votre grandeur. Laquelle je supplie Notre Seigneur conserver et accroistre en toute prosperité et m'entretenir en votre bonne grace.

A Paris, le 15e jour de février 1571,

Votre très humble serviteur,

ADRIAN LE ROY.

— *Actéon* fait toujours fureur à l'Opéra-Comique; les amateurs qui accourent à ce théâtre pour voir cette pièce, ont été charmés vendredi d'y rencontrer Mme Damoreau chantant le rôle de Jenny dans *la Dame Blanche*. Il est inutile de parler du succès de la cantatrice favorite et des applaudissemens qu'elle a reçus.

— Le Théâtre-Italien exploite son riche répertoire et fait toujours des recettes superbes avec Rossini et Bellini. On répète *I Briganti*, opéra nouveau que M. Mercadante vient de terminer, et qui paraîtra vers la fin de la saison. *I Puritani* parcourent les villes d'Italie, et n'y sont pas reçus avec le même enthousiasme qu'à Paris. — Si l'on pouvait baisser le rideau sur l'air d'Arturo, merveilleusement chanté par Rubini, il est certain que le fanatisme le plus exalté succéderait à la froideur que les Milanais, les Romains, les Parmesans ont montrée pour le dernier opéra de Bellini.

— Donizetti s'est signalé deux fois en peu de temps; après *Lucia di Lammermoor*, dont le succès fait encore retentir la salle de Naples, ce

maître vient d'obtenir un triomphe plus grand à Venise; son *Belisario* est allé aux nues, *alle stelle*, disent les Italiens, ce qui est bien plus haut encore.

— La Société musicale, qui l'année dernière a donné des concerts si brillans dans la salle de la rue Chantereine, va se réunir dans un lieu plus commode et plus élégant. MM. Batta, Bertini, Ernst, H. Herz, Labarre, Tulou, Zani de Ferranti, et beaucoup d'autres artistes d'un grand talent, s'y feront entendre incessamment.

— Nous devions avoir cette semaine la première représentation de l'opéra de Meyerbeer; *les Huguenots*, tel est le titre définitif de cette pièce que l'on a déjà désignée sous les titres de *Priez Dieu*, *la Saint-Barthélemy*, *Léonore*, *Valentine*, et d'autres peut-être encore que je ne connais point; *les Huguenots*, que l'on répète depuis un an, seront offerts demain au public, impatient d'applaudir un nouvel œuvre de l'auteur de *Robert-le-Diable*. Je leur souhaite le même succès. C.-B.

THÉATRES.

VAUDEVILLE. — *Madeline la Sabotière*, comédie en trois actes, par MM. Bayard, Lafitte et Desnoyers. — Lorsque Mme Albert revient en habits de paysanne, faisant claquer ses sabots et chantant sa bourrée favorite, elle s'écrie : « Ah ! qu'on est bien ici, ce n'est pas comme à la cour ! » le public accueille par des applaudissemens ce compliment qui lui va droit au cœur. Ce que Madeline appelle la cour, les motifs qu'elle donne de son absence, ont été pour Mme Albert une longue maladie et une longue tournée en province. La province a failli achever d'ôter à Mme Albert le jeu naturel et vrai, les franches inspirations que M. An-

celot avait si étrangement décalquées sur ses esquisses prétentieuses du XVIIIe siècle. Mme Albert tient le milieu entre la grande comédie comme Mlle Mars et Mme Dorval nous l'ont faite, et le style grivois et bon enfant de Mlle Déjazet. Il y a aujourd'hui, sur les différens théâtres de Paris, cinq ou six comédiennes de la même école, qui toutes visent au naturel, au simple, au naïf; cinq ou six femmes qui ont des éclairs de génie, mais dont le talent marche par soubresauts, sans pureté dans la voix, sans modération dans les gestes; actrices éminentes sur le théâtre où elles jouent et dans les rôles qu'elles représentent, parce que ces théâtres et ces pièces ne sont que de second ordre; mais qui, sur une scène de premier ordre, n'occuperaient à leur tour qu'un rang secondaire; et pour mettre des noms propres sous des observations dont personne, nous le croyons, ne contestera la bienveillante sévérité, nous dirions Mme Albert, puisque nous sommes au Vaudeville, ou Mme Volnys, ou Mlle Eugénie Sauvage, et en descendant immédiatement au-dessous, Mlles Plessis, Anaïs.

Madeline n'est ni plus ni moins qu'une comédie historique, et Dieu sait quelle profusion de couleur locale dans le justaucorps de M. Hippolyte, dans l'épée de M. de Guy, dans l'hermine du *docteur* Richard (on sait que le titre de docteur ne fut employé qu'à partir de la fin du XVIe siècle, et nous sommes en plein XVe siècle; Ambroise Paré, médecin de Charles IX (1574), s'appelait tout bonnement *maître*). Mais la chronologie ne paraît pas être très familière aux auteurs de cette comédie. Un héraut lit dans le premier acte un décret à la date de 1488, adressé aux sujets de Marie d'Auvergne! Au second acte il est fait mention de démêlés avec Charles de Bourgogne, mort le 5 janvier 1476! Mais ce qui est beaucoup plus fort, c'est que Marie d'Auvergne, fille de Godefroi d'Auvergne, baron de Montgascon, quatrième fils de Robert VII, mort en 1325, veuve de Bertrand V, Sire de la Tour, mort le 17 septembre 1425, est morte elle-même le 6 août 1437, laissant un fils qui hérita du comté d'Auvergne et de Boulogne, sous le titre de Bertrand VI, et mourut le 20 mars 1461; enfin le comté d'Auvergne fut réuni à la France en 1477, par Louis XI, qui donna en échange à Bertrand VII, *petit-fils* de Marie, le comté de Lauraguais et quelques autres revenus.

Ainsi dans la comédie de MM. Bayard, Lafitte et Ch. Desnoyers, c'est Marie, morte en 1437, qui est en contestation avec le duc Charles, mort en 1376, pendant la susdite année 1488. Cette comédie en vaut bien une autre!

Ce vaudeville renferme plusieurs scènes fort gaies, plusieurs situations fort divertissantes. Telle est la scène du conseil présidé par le bonnet du

docteur Richard, et la bourrée que danse Madeline, vêtue des habits de Marie d'Auvergne dans le salon même du palais. Bardou, chargé du rôle de Marcel, a joué avec beaucoup de verve et de naturel. Cet acteur est une précieuse acquisition pour le théâtre du Vaudeville.

AMBIGU-COMIQUE. — *Wilson, drame en trois actes*, par MM. Montigny et Victor. Ce drame domestique, familier, intime et tout en conversations, a obtenu un succès silencieux. Puisque le Vaudeville est si fort sur l'histoire, pourquoi le mélodrame ne se ferait-il pas raisonnable et pacifique ? *Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux*.

Après *Monsieur Bonhomme* est venu aux Variétés *Monsieur Dasnières*, joué pour la première fois au bénéfice de Legrand, et dont cet acteur a fait seul le succès. Frédéric Lemaître fera bientôt ses débuts à ce théâtre dans *le Marquis de Brunoy*, emprunté à l'esquisse si piquante que M. Léon Gozlan a tracée naguère dans la *Revue de Paris*.

Le théâtre de Mlle Montpensier, qui cherche à suppléer à la qualité par la quantité, a ajouté un nouveau flon flon aux chansons de Désaugiers. Cela s'appelle, je crois, *Venise au sixième étage*.

—

LE THÉATRE A L'HOTEL CASTELLANE.

Ouvrir ses salons à ce jeune monde brillant qui danse, valse, galope, prend des glaces à la volée, et dîne à minuit, c'est ce que font tous les contribuables de France; à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, 106, on a innové dans les plaisirs du carême, ce second carnaval de Paris. Il s'est trouvé un noble comte, *portant d'azur, à la tour d'or, crénelée de trois pièces de mesme, avec deux anges pour supports*, il s'est trouvé M. Jules de Castellane, qui a largement démoli le rez-de-chaussée de son hôtel, pour y introduire la colonne corinthienne d'agate, aux chapiteaux dorés; l'éternel arabesque d'or, encadrant les panneaux; les longues rangées de

banquettes de velours d'Utrecht, et le théâtre enfin, le théâtre bourgeois, vainqueur des paravens, le théâtre avec des coulisses véritables, avec des croisées qui s'ouvent et des portes qui se ferment; avec le rideau de soie, et le souffleur, lequel souffleur est M. le comte de ***, couronné de deux cent mille livres de rente, la plus belle fortune de souffleur qu'on ait jamais vue, depuis Louis XIV qui soufflait à Versailles les opéras de Quinault.

Joignez à cela des accessoires qui feraient envie à certains théâtres où l'on paie: d'abord la plus neuve de toutes les innovations, un répertoire de pièces inédites; des acteurs pleins de verve, et apportant sur les planches tout leur esprit de salon; le jeune et brillant comte d'Adhémar; le comte Grabousky, dont le prodigieux talent d'imitation s'allie à une chaleureuse originalité; M. Édouard Mennechet, créant de verve, jouant de verve, acteur, auteur tout à la fois : auprès d'eux quelques jeunes et belles actrices, dont je n'ose livrer les noms à la publicité d'une *Revue*; de nobles dames qui se font applaudir, non par complaisance, mais par un véritable entraînement d'émotion, assez rare chez un public de théâtre bourgeois. Trois premières représentations ont eu lieu dans la nuit; trois beaux succès. On a demandé les auteurs, comme aux Français et au Vaudeville; M. le comte Grabousky a fait les trois saluts, et a livré les noms aux bravos de la plus ravissante réunion de dames qu'on puisse voir à Paris.

Le parterre de ce théâtre était cette fois un véritable parterre de fleurs; je suis fâché que la métaphore ait vieilli, on l'aurait inventée pour la circonstance; c'était aussi un immense écrin ondoyant de pierreries enchâssées sur les plus beaux cheveux, les plus belles têtes qui aient paré un salon de bal: c'était un luxe de souples et blanches épaules, comme les peintres en inventent, comme les poètes en rêvent, comme personne n'en voit, excepté dans les gynécées de la Chaussée-d'Antin et du noble faubourg. L'élite de la société parisienne était là, jusqu'à la lettre G, inclusivement. Les diverses aristocraties de talent, de fortune, de nom, appartenant au reste de l'alphabet, ont été conviées le lendemain à la même fête, aux mêmes plaisirs. C'est un ingénieux mode d'invitation, qui sauve bien des embarras, bien d'inévitables susceptibilités.

M. le comte de Castellane a fait les honneurs de sa belle nuit avec toute la grace de l'homme du monde, avec tout le tact exercé de l'homme d'esprit. Il a montré d'égales et bienveillantes attentions pour tous et pour toutes. La fête avait été ordonnée avec tant d'intelligence, qu'il n'en est résulté ni cohue, ni confusion; il y avait un spectateur pour chaque place; la foule était en harmonie exacte avec la localité. Le spectacle s'est pro-

longé jusqu'au lendemain; à la sortie on aurait pu se croire aux Italiens, devant la longue et double file de brillans équipages; c'était comme un Longchamps nocturne, aux lanternes et aux flambeaux. M.

—Les aspirans des deux sexes aux classes d'études dramatiques qui viennent d'être créées au Conservatoire, pourront se présenter au secrétariat de cet établissement, rue du Faubourg Poissonnière, n° 11, de neuf heures du matin à trois heures, où ils seront inscrits. Les admissions ne pourront avoir lieu qu'en présentant l'autorisation des parens, l'acte de naissance, et un certificat de vaccine.

— Mme Talma, aujourd'hui comtesse de Chalot, vient de publier sous le titre d'*Études sur l'art dramatique* une suite d'observations de détails, fruit d'une longue expérience personnelle. Ces observations qui s'adressent à un public spécial ont un remarquable cachet d'utilité pratique. Ces *Études* sont suivies d'anecdotes fort curieuses sur Talma et de quelques lettres adressées par Ducis à ce célèbre acteur. Un autre livre beaucoup plus scientifique, et qui va à la même adresse, est une *Hygiène philosophique des artistes dramatiques*, par le docteur Brouc (1). Nous ne pouvons que recommander ce livre curieux dont le débit ne se fera pas attendre.

— Deux drames, dont l'un n'a point été représenté, *les Enfans de Clovis*, par M. Mathath, l'autre, *les Deux Mahométans*, par M. Leverpilière, a été joué par autorité de justice, viennent d'être mis en vente. Espérons que le public leur sera moins rigoureux que les directeurs de théâtre.

—Déjà connue par quelques productions pleines de grace et de fraîcheur, Mme Tour-Cherbuliez vient de publier sous le modeste titre de *Contes et récits* (2), un nouvel ouvrage où elle a su revêtir de formes attachantes des leçons affectueuses et salutaires. L'auteur a pris un rang distingué parmi les écrivains qui consacrent leur plume à la jeunesse.

(1) 2 vol. in-8, chez Trinquart.

(2) 2 vol. in-12., librairie de Cherbuliez.

— *Trois ans après*, par M. Tullie Moneuse, est un plaidoyer en faveur de la loi du divorce. Nous craignons que l'auteur ne soit pas plus heureux dans son roman que M. Portalis ne l'a été dans sa proposition.

— Les *Mémoires de la comtesse Merlin* paraîtront cette semaine chez le libraire Charpentier.

— Le même éditeur vient de publier, un nouvel ouvrage de Mme Desbordes-Valmore, intitulé : *Le Salon de lady Betty*. Ce livre est un tableau de la vie anglaise.

— *La Confession d'un Enfant du siècle*, par M. Alfred de Musset, obtient tout le succès que nous lui avions prédit. La première édition est déjà épuisée. L'auteur en prépare une seconde.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-SIXIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

ACTÉON.

Musique de D. F. E. Auber.

ROMANCE chantée par M^r. RÉVIAL.

Allegretto. 8a

PIANO.

p p

8a fin.

Jeunes beau_tés

_charmantes demoi_sel _ _ les vous qui de_vez a _ voir de si doux

yeux soyez hé_las_ aussi bonnes que bel _ les prenez pi_

_tié d'un pauvre malheu_reux le sort qui vint l'at_tein_dre le

laisse sans es _ poir le sort qui vint l'at _ tein _ dre sau _ ra vous é _ mou _ voir ju _

_ gez s'il est à plaindre il ne peut plus vous voir ju _ gez s'il est à

plaindre il ne peut plus vous voir.

2d Couplet.

Il m'est du moins permis de vous en _ ten _ dre je gar _ de _

_ rai tou _ jours au fond du cœur le souve _ nir de cet _ te voix si

ten _ dre dont les ac _ cens con _ so _ lent la dou _ leur le

sort qui vint l'at _ tein _ dre le lais _ se sans es _ poir le sort qui vint l'at _ teindre sau _

_ ra vous é _ mou _ voir ju _ gez s'il est à plaindre il ne peut plus vous voir ju _

_ gez s'il est à plaindre il ——— ne peut plus vous voir



REVUE

DE PARIS.

XXVII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1836.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS, 17.
—
1836.

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.

Ce fut en 1745 que transpira, pour la première fois, dans le public, l'histoire mystérieuse et terrible du *Masque de fer* : jusque-là, les prisons d'état, où cet inconnu subit une captivité si extraordinaire pendant de longues années, avaient bien gardé leur secret, et à peine une tradition, vague et obscure comme le fait lui-même, avait-elle survécu au passage du prisonnier masqué à Pignerol, à Exilles, aux îles Sainte-Marguerite et à la Bastille.

En 1745, la compagnie des libraires associés d'Amsterdam publia un volume in-12 intitulé : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de Perse*, sans nom d'auteur. C'était une histoire galante et politique de la cour de France, sous des noms imaginaires, depuis la mort de Louis XIV. Ce livre, écrit avec élégance et facilité, ne renfermait guère que des faits déjà connus et narrés ailleurs avec moins d'obscurité; cependant ce livre eut une telle vogue, en Hollande et surtout en France, qu'on le réimprima la même année, et l'année suivante avec des augmentations et même avec une *Clef* aussi fautive

qu'incomplète, qui sans doute ne fut pas rédigée par l'auteur de l'ouvrage. Une anecdote vraiment extraordinaire, qu'on trouve dans ces Mémoires, semble avoir été la seule cause du bruit qu'ils firent à leur apparition.

« N'ayant d'autre dessein, disait l'auteur, que de raconter des *choses ignorées ou qui n'ont point été écrites, ou qu'il est impossible de taire*, nous allons passer à un fait *peu connu* qui concerne le prince *Giafer* (le comte de Vermandois, fils de Louis XIV et de Mlle de La Vallière), qu'*Ali-Homajou* (le duc d'Orléans, régent), alla visiter dans la forteresse d'*Ispahan* (la Bastille), où il était prisonnier depuis plusieurs années. » Voici maintenant la relation de l'auteur *persan*: *Cha-Abas* (Louis XIV) avait un fils légitime, *Sephi-Mirza* (Louis, dauphin de France), et un fils naturel, *Giafer*: ces deux princes, différens de caractère comme de naissance, étaient toujours en querelle et en rivalité. Un jour *Giafer* s'oublia au point de donner un soufflet à *Sephi-Mirza*. *Cha-Abas*, informé de l'outrage qu'avait reçu l'héritier de sa couronne, assemble ses conseillers et leur expose la conduite du coupable qui doit être puni de mort, selon les lois du pays; mais un des ministres imagine d'envoyer *Giafer* à l'armée, qui était alors sur les frontières du côté du *Feldran* (la Flandre), de le faire passer pour mort, peu de jours après son arrivée, et de le transférer de nuit avec le plus grand secret dans la citadelle de l'île d'*Ormus* (les îles Sainte-Marguerite), pendant qu'on célébrerait ses obsèques aux yeux de toute l'armée, et de le retenir dans une prison perpétuelle. Cet avis prévalut et fut exécuté, de sorte que le prince, dont l'armée pleurait la mort prématurée, conduit par des chemins détournés à l'île d'*Ormus*, était remis entre les mains du commandant de cette île. Le seul domestique, possesseur de ce secret d'état, avait été massacré en route par les gens de l'escorte qui lui défigurèrent le visage à coups de poignard, afin d'empêcher qu'il fût reconnu. « Le commandant de la citadelle d'Ormus traitait son prisonnier avec le plus profond respect; il le servait lui-même et prenait les plats à la porte de l'appartement des mains des cuisiniers dont aucun n'a jamais vu le visage de *Giafer*. Ce prince s'avisa un jour de graver son nom sur le dos d'une assiette avec la pointe d'un couteau. Un esclave entre les mains de qui tomba cette assiette, crut faire sa cour en la portant au comman-

dant et se flatta d'en être récompensé; mais ce malheureux fut trompé, et on s'en défit sur-le-champ, afin d'ensevelir avec cet homme un secret d'une si grande importance. *Giafer* resta plusieurs années dans la citadelle d'*Ormus*. On ne la lui fit quitter, pour le transférer dans celle d'*Ispahan*, que lorsque *Cha-Abas*, en reconnaissance de la fidélité du commandant, lui donna le gouvernement de celle d'*Ispahan* qui vint à vaquer. On prenait la précaution, tant à *Ormus* qu'à *Ispahan*, de faire mettre un masque au prince, lorsque pour cause de maladie, ou pour quelque autre sujet, on était obligé de l'exposer à la vue. Plusieurs personnes dignes de foi ont affirmé avoir vu plus d'une fois ce prisonnier masqué et ont rapporté qu'il tutoyait le gouverneur, qui au contraire lui rendait des respects infinis. »

L'auteur ajoute, après des réflexions assez plausibles sur les raisons qui ne permirent pas de ressusciter *Giafer*, lorsque *Cha-Abas* et *Sephi-Mirza* furent morts : « *Ali-Homajou* mourut peu de temps après la visite qu'il fit à *Giafer*. » Ce dernier aurait donc été encore vivant vers 1723, année de la mort du duc d'Orléans.

Tel fut le fondement de la plupart des versions qui circulèrent depuis sur l'aventure du prisonnier masqué. Ce sujet devint aussitôt l'aliment des controverses historiques, et dès-lors, quelques critiques distingués adoptèrent, sans hésiter, le témoignage, peu respectable pourtant, des *Mémoires de la cour de Perse*, parce que les mémoires authentiques du règne de Louis XIV semblaient d'accord avec eux sur diverses particularités de cette anecdote singulière : le comte de Vermandois partit en effet pour le siége de Courtray, peu de temps après avoir reparu à la cour, dont le roi l'avait exilé, depuis certaines *parties de débauche* avec plusieurs gentilshommes; or le roi, dit Mlle Montpensier, *n'avait pas été content de sa conduite et ne voulait point le voir*. Le jeune prince, qui donna par là *beaucoup de chagrin* à sa mère, et qui *fut si bien prêché qu'on croyait qu'il se fût fait un fort honnête homme*, ne resta que quatre jours à la cour pour prendre congé, arriva au camp devant Courtray au commencement du mois de novembre 1683, se trouva mal le 12 au soir et mourut le 19 d'une fièvre maligne (les *Mémoires de Perse* en font la peste, *afin d'effrayer et d'écarter tous ceux*

qui auraient envie de le voir). Mlle de Montpensier dit que le comte de Vermandois *tomba malade d'avoir bu trop d'eau-de-vie*, ce qui prouverait assez qu'il n'était pas corrigé de ses mauvaises habitudes, malgré la vie retirée qu'il avait menée, *ne sortant que pour aller à l'Académie et le matin à la messe*, afin d'apaiser la colère du roi.

La probabilité d'un enlèvement du jeune débauché, par les ordres secrets de Louis XIV, fut niée avec conviction, sinon avec talent, par le baron de Crunyngen qui, dans une lettre écrite à un de ses amis et insérée dans la *Bibliothèque raisonnée*, numéro du mois de juin 1745, mit l'aventure du prisonnier masqué au rang *des bruits populaires et des anecdotes romanesques et absurdes, dans lesquelles la vraisemblance même n'est pas observée*. Cependant le baron de Crunyngen avait argumenté avec des déclamations plutôt qu'avec des faits et des dates pour démentir les *Mémoires de Perse*.

Le *Journal des Savans* ne demeura pas étranger à cette discussion qui manquait encore de documens certains : un M. de W.... dans une lettre adressée à M. de G..... (initiales supposées sans doute), s'appuya du nom de Voltaire et de l'autorité d'une prétendue lettre de cet écrivain célèbre pour réfuter l'opinion du baron de Crunyngen et pour défendre la valeur historique de l'anecdote des *Mémoires de Perse*. Dans la lettre du *Journal des Savans*, qu'on pourrait attribuer à Voltaire lui-même, si elle était d'un meilleur style, M. de W... disait connaître *quelqu'un* « (Voltaire, sans doute) qui a assuré avoir lu un manuscrit intitulé *le Prisonnier masqué*; que plusieurs de ses traits sont bien semblables à l'histoire de *Giafer*; que ce manuscrit avait été sur le point d'être rendu public; mais que des ordres supérieurs et des menaces effrayantes en avaient empêché parce que c'était précisément l'histoire du prince de Vermandois. » La lettre de Voltaire à l'abbé D...., que citait M. W.... dans la sienne, n'avait jamais existé, et l'annonce du manuscrit, qui devait dévoiler le mystère de l'homme au masque, produisit un détestable roman du chevalier de Mouhy, sous le titre du *Masque de fer* ou *les Aventures du père et du fils*, imprimé à La Haye en 1746, et formant six petites parties in-12. Ce fut là probablement ce qui donna lieu au nom de *Masque de fer*, forgé par l'imaginative du chevalier de Mouhy, espèce de spadassin plu-

mitif aux gages de Voltaire, et scribe non moins fécond que son maître.

M. de W.... trouva un adversaire plus redoutable que le baron de Crunyngen dans le savant bibliographe Prosper Marchand, qui envoya une lettre datée de Paris, 30 décembre 1745, à la *Bibliothèque française*, pour convaincre d'erreur et même d'ignorance l'auteur de la *Clef* des *Mémoires de Perse;* mais P. Marchand s'abstint de juger le point en litige en avouant qu'il n'avait point de *lumières suffisantes, quelque voisin qu'il fût des lieux* (Courtray ou Arras) *où la scène s'était passée*. On voit, à ces répliques qui se suivirent de près, combien la révélation faite par les mémoires anonymes et satiriques avait ému la curiosité et préoccupé les esprits.

Mais quel était l'auteur de ces *Mémoires?* Pourquoi se cacha-t-il obstinément, malgré le succès de son livre? Ce n'est pas le chevalier de Resseguier qui fut mis à la Bastille vers cette époque pour avoir composé des vers contre Mme de Pompadour; ce n'est point Mme de Vieux-Maisons, *une des femmes les plus méchantes de son temps*, qui prenait Crébillon fils pour éditeur responsable. Serait-ce plutôt un nommé Pecquet, commis au bureau des affaires étrangères, emprisonné aussi à cause de cet ouvrage, qui ne pénétrait qu'avec peine en France? Serait-ce enfin le duc de Nivernais, qui se reposait alors de ses campagnes en composant des fables dans la compagnie de Voltaire et de Montesquieu? Les preuves font faute dans cette déclaration de paternité problématique, et M. Barbier, en offrant plusieurs conjectures à ce sujet dans son *Dictionnaire des Anonymes*, n'a point assez motivé sa préférence en faveur de Pecquet par la citation d'une note manuscrite en tête d'un exemplaire qu'il possédait. On sait ce que vaut la garantie d'un faiseur de notes marginales, quand il ne se nomme pas Huet ou La Monnoye.

Pour moi, je n'avancerai rien de mieux prouvé sur le véritable auteur de ces *Mémoires*, mais aussi ne donnerai-je mon avis que comme une simple présomption. Je pense que les *Mémoires de la cour de Perse* doivent appartenir à Voltaire; on y retrouve le style de ses contes avec plus de négligences, et quelquefois son esprit caustique : « Il ne paraît que trop d'ouvrages pour lesquels on demande grace, dit l'Avertissement, et ce, avec d'autant plus de rai-

son qu'il n'en est presque point qui méritent qu'on la leur fasse. » L'auteur suppose qu'un de ses amis, Anglais de nation, dans un voyage à Paris, eut communication de *quantité de Mémoires secrets manuscrits, conservés dans la bibliothèque d'Ali-Couli-Kan, premier secrétaire d'état, seigneur d'un mérite distingué*, et entreprit de traduire une partie de ceux du règne de *Cha-Sephi* (Louis XV) : voilà bien les *Mémoires* inédits que M. de W... signale dans sa lettre, en invoquant le témoignage de Voltaire, qui n'avait pas encore écrit sur ce sujet ; on reconnaît, en outre, le duc de Richelieu dans l'éloge d'*Ali-Couli-Kan*, surtout lorsqu'on se rappelle que Voltaire recueillait alors les matériaux de son *Siècle de Louis XIV*, et consultait les souvenirs du maréchal, son ami et son protecteur. Dans l'Avertissement, l'auteur annonce avoir traduit de l'anglais ces *Mémoires* : « Je prie le lecteur de considérer que le génie de la langue anglaise est bien différent de celui de la langue française. Celle-ci est plus claire, plus méthodique, mais moins abondante et moins énergique que la langue anglaise. » Voltaire a répété vingt fois dans les mêmes termes ce jugement sur les deux langues. Enfin il est incontestable qu'à l'époque de la publication des *Mémoires de Perse*, Voltaire travaillait sur des matières analogues : il préparait le *Siècle de Louis XIV*, et traitait en contes des sujets orientaux que les *Lettres persanes* avaient mis à la mode. *Babouc*, *Memnon*, *Zadig*, sont contemporains des *Mémoires de Perse*, et Voltaire enviait probablement à Montesquieu la popularité des *Lettres persanes*. Mais, me demandera-t-on, pourquoi Voltaire n'a-t-il pas plus tard avoué un ouvrage digne de sa naissance à quelques égards? Si Voltaire eût fait cet aveu, tous les doutes seraient levés, et je n'aurais pas besoin maintenant de chercher à déchirer le voile de l'anonyme sous lequel je crois apercevoir l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ouvrant les voies, pour ainsi dire, à un fait nouveau qu'il voulait tirer de vive force des archives de la Bastille.

Veut-on une pure supposition qui a pourtant de quoi satisfaire la vraisemblance? Je suppose que le maréchal de Richelieu, possesseur du secret de l'homme au masque, se laissa surprendre par les prières et les adroites manœuvres de Voltaire, qui fut initié, sous le sceau du serment, dans cet horrible mystère, que possédaient seuls quelques serviteurs intimes de Louis XIV; Voltaire n'eut pas

plutôt connaissance de l'énigme, sinon du mot de cette énigme confié à la discrétion de trois ou quatre personnes, qu'il se sentit tourmenté d'un désir immodéré de révéler ce qu'il savait, et peut-être de deviner davantage; mais c'était encourir la vengeance du roi et la haine ou le mépris du duc de Richelieu; d'ailleurs, la Bastille, qui avait si long-temps retenu dans ses entrailles de pierre l'existence et le nom d'un prisonnier d'état, pouvait ensevelir une seconde fois et à jamais l'indiscret écrivain pour le punir d'avoir ajouté une nouvelle strophe aux *J'ai vu*. Or, Voltaire trouvait bons tous les moyens capables de faire triompher la vérité et la raison; il ne craignait pas même de recourir au mensonge et de s'affubler d'un déguisement quelconque, avec la certitude d'être reconnu à son style et à son esprit : ainsi, tour à tour il s'intitulait Aaron Mathathaï, Jacques Aimon, Akakia, Akib, Alethès, Alethof, Aletopolis, Alexis, Arty, Aveline, et créait cent autres pseudonymes plus ou moins transparens, ou bien, gardant l'anonyme dans ses ouvrages les plus importans comme dans ses plus minces opuscules, il employait sans cesse les presses clandestines de Hollande. On comprend qu'il n'ait pas revendiqué l'honneur d'un livre qui aurait pu le brouiller avec ses protecteurs, le maréchal de Richelieu et Mme de Pompadour.

Je pense donc que Voltaire a voulu mettre en circulation, par une voie détournée, l'histoire du *Masque de fer* pour avoir le droit de s'expliquer sur un sujet qu'il n'eût point osé aborder, si quelqu'un n'avait pris l'initiative. Ce *quelqu'un* ne fut autre que lui-même; par cette tactique, il devint maître de traiter en public un point historique fort singulier, qu'il n'avait pu jusque-là traiter qu'en particulier avec le duc de Richelieu sous le sceau du secret le plus inviolable. Voltaire ressemblait beaucoup à ce barbier du roi Midas, que la fable nous représente creusant la terre pour se soulager d'un secret confié, et pour répéter dans ce trou : Le roi Midas a des oreilles d'âne ! Voltaire publiait volontiers tout ce qu'il savait, et même souvent ce qu'il ne savait pas, bien différent de Fontenelle qui, la main pleine de vérités, refusait de l'ouvrir. Dès-lors, le prisonnier masqué passa en tradition dans le grand monde, et Voltaire fut peut-être autorisé par Richelieu lui-même à confir-

mer ce fait extraordinaire au lieu de le démentir. Voilà pourquoi l'auteur des *Mémoires de Perse* ne se dévoila pas.

Sept ans après que l'homme au masque eut été signalé à la curiosité des anecdotiers, Voltaire fit paraître le *Siècle de Louis XIV* en deux volumes in-12 : on chercha en vain dans cette édition quelques détails sur le prisonnier mystérieux qui faisait alors le sujet de tous les entretiens. Ce ne fut que dans les éditions augmentées de 1753 que Voltaire se hasarda enfin à parler de ce prisonnier plus explicitement qu'on n'avait fait jusqu'alors ; il assigna une date au commencement de cette captivité : *quelques mois après la mort du cardinal Mazarin* ; il donna le portrait de la victime, qui était selon lui *d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune, et de la figure la plus belle et la plus noble, admirablement bien fait*, ayant *la peau un peu brune*, et *intéressant par le seul son de sa voix* ; il n'oublia pas de décrire *le masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui laissaient au prisonnier la liberté de manger avec ce masque sur son visage* ; enfin il fixa l'époque de la mort de cet inconnu, *enterré en* 1703, *la nuit, à la paroisse Saint-Paul.*

Le récit de Voltaire reproduisait les principales circonstances de celui des *Mémoires de Perse*, hormis le roman qui précède dans ce livre l'emprisonnement de *Giafer* : Pendant le trajet de l'île Sainte-Marguerite à la Bastille, le prisonnier portait son masque ; *on avait ordre de le tuer s'il se découvrait ; le marquis de Louvois alla le voir, et lui parla debout et avec une considération qui tenait du respect : on ne lui refusait rien de ce qu'il demandait ; son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire et pour les dentelles ; le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé.* Enfin l'aventure du pêcheur et du plat d'argent est racontée très dramatiquement ; mais au lieu de faire tuer ce pauvre homme, le gouverneur le congédie en lui disant : « Vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire ! » Voltaire, outre plusieurs particularités fournies par *un vieux médecin de la Bastille*, qui avait soigné le prisonnier dans ses maladies, et n'avait jamais vu son visage, ajoutait cette réflexion remarquable : « Quand on envoya cet inconnu dans l'île Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun personnage considérable. »

Cette réflexion ne frappa personne ; mais tout le monde fut saisi d'étonnement et de terreur en lisant ce petit roman, écrit de manière à faire désirer qu'on le complétât bientôt. La nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV* fut surtout recherchée à cause de ces deux pages relatives au *Masque de fer*, que Voltaire augmenta de nouveaux faits dans les éditions suivantes : il alla jusqu'à dire que *M. de Chamillard fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret*, et que son gendre, le duc de La Feuillade, l'ayant conjuré *à genoux* de lui apprendre *ce que c'était que le Masque de fer*, Chamillard mourant (1721) répondit qu'il avait fait serment de ne révéler jamais ce secret d'état. De ce moment, le fait du *Masque de fer* passa pour constant, appuyé par l'autorité de Voltaire et du ministre Chamillard ; restait encore à savoir quel personnage était caché sous ce masque.

La Beaumelle, qui avait rencontré Voltaire à la cour du roi de Prusse et qui n'attendait qu'une occasion de déclarer la guerre à ce despote littéraire, imagina de réfuter le *Siècle de Louis XIV*, parce qu'il connaissait à fond cette époque, peinte et jugée un peu superficiellement par Voltaire : La Beaumelle mit donc au jour ses *Notes* critiques, dans lesquelles il ne manqua pas de dire que l'histoire du *Masque de fer* était tirée des *Mémoires de Perse*. Voltaire, qui avait fait sonner bien haut la nouveauté de l'anecdote ignorée de tous les historiens de Louis XIV, convint qu'elle se trouvait dans ce *libelle obscur et méprisable où les évènemens sont déguisés ainsi que les noms propres ;* mais il prétendit que son ouvrage était composé *en partie, long-temps avant les Mémoires de Perse*, qu'il n'eut pas de peine de réfuter en ce que le conte de *Giafer* renfermait de contraire à la vérité historique et chronologique. Voltaire, dans cette *Réfutation* du pamphlet de La Beaumelle, avoua pourtant qu'il était *surpris* de trouver dans les *Mémoires de Perse* une anecdote *vraie parmi tant de faussetés.* Il crut devoir nommer quelques personnes recommandables, pour constater l'authenticité des renseignemens qu'il avait eus à ce sujet : M. Riousse, ancien commissaire des guerres à Cannes, avait été témoin de la translation du prisonnier masqué à la Bastille ; le marquis d'Argens avait rapporté qu'en Provence les *aventures* de ce prisonnier étaient *publiques ;* M. Masolan, chirurgien du duc de Richelieu et gendre du *vieux médecin de la Bastille*, se faisait garant des faits racontés par son oncle. MM. de La



Feuillade et de Caumartin avaient appris de la bouche même de Chamillard l'existence de l'homme au masque ; enfin les témoignages des *vieillards qui en avaient entendu parler aux ministres*, rendaient ce fait *plus authentique* qu'aucun autre.

Voltaire, pour tenir en haleine la curiosité de ses lecteurs, passait en revue diverses opinions émises au sujet de ce prisonnier : il niait que ce fût le comte de Vermandois, mort de la *petite vérole* au camp de Courtray, en 1683, ou le duc de Beaufort, tué par les Turcs au siége de Candie, en 1669; il niait également que ce pût être un *homme qui avait tous les secrets de M. Fouquet.* Cependant cette vague explication, que Chamillard avait donnée lui-même *pour se débarrasser des questions pressantes* du maréchal de La Feuillade, méritait qu'on y eût égard; mais Voltaire ne connaissait que la surface du siècle de Louis XIV.

Le judicieux Prosper Marchand regarda la relation de Voltaire comme un emprunt fait aux *Mémoires de Perse*, mais *revu, augmenté et retranché.* La critique avait alors commencé à retourner en tous sens le champ fertile des conjectures historiques. On écarta bientôt la première interprétation qui avait tenté de reconnaître le comte de Vermandois pour le *Masque de fer*, et divers savans de Hollande se réunirent pour accréditer un paradoxe basé, tant bien que mal, sur l'histoire : ils avancèrent que le prisonnier masqué était certainement un jeune seigneur étranger, gentilhomme de la chambre d'Anne d'Autriche, et *véritable frère* de Louis XIV. La source de cette singulière et scandaleuse anecdote semble avoir été un petit livre assez rare, imprimé à Cologne, chez Pierre Marteau, en 1696, in-12, sous ce titre : *les Amours d'Anne d'Autriche, épouse de Louis XIII, avec M. le cardinal de Richelieu;* mais il est facile de se convaincre, à la lecture de ce pamphlet, que le manuscrit original portait seulement les initiales C. d. R., qu'un imprimeur ignorant a traduites par *cardinal de Richelieu*, quoique ce ministre jouât dans l'ouvrage un rôle bien distinct de celui de père. On a donc pensé que le C. de R. signifiait le *comte de Rivière*, et que ce comte pouvait être le *Giafer* des *Mémoires de Perse.*

En effet le roman des *Amours d'Anne d'Autriche* avait tout ce qu'il fallait d'extraordinaire pour servir d'introduction aux malheurs du prisonnier inconnu : le cardinal de Richelieu, glorieux de voir sa

nièce *Parisiatis* (Mme de Combalet) aimée du duc d'Orléans, propose à ce prince la main de cette belle personne; mais Gaston, indigné de tant d'orgueil chez le premier ministre, répond par un soufflet à cette offre de mariage. Le cardinal et sa nièce ne rêvent que vengeance, et le père Joseph, capucin, leur inspire le projet de frustrer Gaston de la couronne, que lui promettait l'impuissance de Louis XIII. En conséquence, ils introduisent la nuit, dans la chambre de la reine, un jeune homme, le C. d. R., qui était amoureux, sans espoir, de la femme de son roi. Anne d'Autriche, qui avait remarqué cet amant tendre et discret, lui oppose peu de résistance et va ensuite révéler au cardinal ce qui s'est passé : « Eh bien! lui dit-elle, vous avez gagné votre méchante cause; mais prenez-y garde, M. le prélat, et faites en sorte que je trouve cette miséricorde et cette bonté céleste dont vous m'avez flattée par vos pieux sophismes. Ayez soin de mon ame, je vous en charge; car je me suis abandonnée! » *Cet excessif débordement de vie continuant, la bienheureuse nouvelle de la grossesse de la reine ne fut pas long-temps à se débiter dans le royaume. Ainsi naquit Louis XIV, fils de Louis XIII, par voie de transsubstantiation.* Quant à l'instrument docile de ce miracle, l'historien ou le libelliste n'en parle que dans une note pour annoncer une *Suite* contenant *la fatale catastrophe du C. de R. et la fin de ses plaisirs qui lui coûtèrent cher.* Cette suite n'a point paru, mais on a prétendu que cette *fatale catastrophe* devait être la découverte de l'amant de la reine par Louis XIII, et l'enlèvement de ce seigneur masqué et emprisonné. A quoi bon un masque? Mieux eût valu un bâillon pour l'honneur du mari et du fils.

Une autorité plus imposante que celle d'un pamphlet *orangiste* avait accrédité en France l'opinion, peu vraisemblable néanmoins, qui représentait le duc de Beaufort comme l'homme au masque de fer. Lagrange-Chancel, qui devait à ses *Philippiques* l'avantage d'avoir puisé quelques documens traditionnels aux lieux mêmes où le prisonnier inconnu avait habité vingt ans avant lui, écrivit du fond de son château d'Antoniat en Périgord, une lettre publiée dans l'*Année littéraire* en 1758, pour réfuter certains points de la narration du *Siècle de Louis XIV*. Cette lettre, que le nom de son auteur, âgé alors de quatre-vingt-neuf ans, fit lire avidement, participait à la haine de Fréron contre Voltaire, et n'avait pas d'autre but que

de contredire cet historien, *rarement exact dans ses recherches*; mais le ton dur et tranchant du vieux satirique contrastait avec la pauvreté des faits qu'il avait rapportés de sa prison aux îles Sainte-Marguerite : il disait que M. de Lamotte-Guérin, gouverneur de ces îles, du temps qu'il y était détenu (en 1718), lui avait assuré que ce prisonnier était le duc de Beaufort, amiral de France, qu'on croyait mort au siége de Candie, et qui fut traité de la sorte afin que cet *amiral* n'entravât pas les opérations de Colbert, chargé du département de la marime. Les ouï-dire que citait Lagrange-Chancel, sur la foi de plusieurs contemporains de sa captivité aux îles Sainte-Marguerite, étaient peu dignes de balancer la version adoptée par Voltaire : comme Voltaire, Lagrange-Chancel racontait que le commandant Saint-Mars *avait de grands égards pour son prisonnier, le servait lui-même en vaisselle d'argent et lui fournissait souvent des habits aussi riches qu'il paraissait le désirer*, et l'obligeait, sous peine de la vie, de ne paraître qu'avec son *masque de fer* en présence des médecins; mais Lagrange-Chancel mentionnait une particularité ridicule et inutile, savoir que le prisonnier *pouvait s'amuser à s'arracher le poil de la barbe avec des pincettes d'acier très luisantes et très polies.* Le dialogue suivant qu'on aurait entendu lors du départ de Saint-Mars pour la Bastille, n'était pas plus digne de créance :

— Est-ce que le roi en veut à ma vie? aurait dit le prétendu duc de Beaufort.

— Non, mon prince, reprit Saint-Mars, votre vie est en sûreté : vous n'avez qu'à vous laisser conduire.

Enfin, des prisonniers placés dans une chambre au-dessus de celle de cet individu, lui ayant demandé, par le tuyau de la cheminée, la cause de sa détention si rigoureuse, ne purent le faire expliquer là-dessus; car il leur répondit que, s'il révélait son nom, on lui ôterait la vie ainsi qu'à toutes les personnes qui sauraient son secret.

Voltaire eût probablement relevé les critiques acerbes de cette lettre, si Lagrange-Chancel n'était mort la même année. Voltaire ne rentra dans la lice qu'après que Saint-Foix et le père Griffet y furent descendus armés de citations irrécusables; mais ce ne fut pas pour se mesurer avec eux : semblable à un combattant qui dédai-

gne un adversaire trop aisé à vaincre, et reste immobile malgré tous les défis qu'on lui adresse, il se contenta de faire cette déclaration dans son *Dictionnaire philosophique* : « L'auteur du *Siècle de Louis XIV* est le *premier* qui ait parlé de l'homme au masque de fer dans une histoire *avérée*. C'est qu'il était *très instruit* de cette anecdote, qui étonne le siècle présent, qui étonnera la postérité et qui n'est que trop véritable. » Voltaire tenait à honneur d'avoir *le premier* livré à l'opinion publique, et incorporé dans l'histoire, la précieuse confidence du maréchal de Richelieu.

En 1668, le paradoxe s'empara de nouveau du *Masque de fer*, et Saint-Foix, par une lettre insérée dans *l'Année littéraire*, essaya de faire valoir une hypothèse qui avait du moins le mérite de la singularité, et qui réussit à ce titre auprès des amis du merveilleux : Saint-Foix imagina que le prisonnier masqué était le duc de Monmouth, fils de Charles II, décapité à Londres le 15 juillet 1685. Cette idée bizarre lui vint d'un propos en l'air tenu par le père Tournemine, et d'un passage de Hume, d'après lequel on voit en effet que le bruit courut à Londres que le duc de Monmouth était sauvé, et qu'un de ses partisans, qui lui ressemblait beaucoup, avait consenti à mourir à sa place, pendant que le véritable condamné, secrètement transféré en France, devait y subir une prison perpétuelle. Ce roman, soutenu par l'imperturbable aplomb de Saint-Foix, et par l'élégance maniérée de son style, eut beaucoup de vogue et raviva la discussion qui durait depuis vingt-trois ans et qui changeait de terrain tous les jours, sans que la victoire penchât d'aucun côté.

Cependant Saint-Foix, ce fougueux et pétulant batailleur qui maniait aussi volontiers l'épée que la plume, ne rencontra pas d'abord de contradiction dans son paradoxe ; seulement un M. de Palteau, de la famille de Saint-Mars, publia dans *l'Année littéraire* quelques traditions de famille qu'il avait déjà transmises à Voltaire, sans que celui-ci jugeât le moment venu d'en faire usage. M. de Palteau, dont l'avis était d'un grand poids dans ce débat, s'appuyait de l'autorité d'un sieur de Blainvilliers, officier d'infanterie dans la compagnie franche de Saint-Mars, à Pignerol et aux îles Sainte-Marguerite (les correspondances de Saint-Mars, publiées depuis, font foi de l'existence de cet officier à cette époque). Selon M. de Pal-

teau, l'homme au masque était connu sous le nom de *Latour* dans ses différentes prisons; mais rien n'indiquait que son masque fût de *fer et à ressorts*; il avait toujours ce masque sur le visage dans ses promenades (sans doute sur les plateformes ou les boulevards de la forteresse) et dans les dîners auxquels assistaient les officiers; il était vêtu de brun, portait de beau linge et obtenait des livres et *tout ce qu'on peut accorder à un prisonnier*. Quand il mourut en 1704 (1703), on mit dans le cerceuil *des drogues pour consumer le corps*. Cette lettre contenait deux passages très dignes de fixer l'attention. Le sieur de Blainvilliers, curieux de voir le prisonnier aux îles Sainte-Marguerite, avait pris les habits d'une sentinelle qu'on plaçait dans une galerie sous les fenêtres de la prison, et était resté *toute une nuit* à examiner l'inconnu qui se promenait sans masque par sa chambre. Cet homme, *blanc de visage et bien fait de corps*, quoiqu'il eût *la jambe un peu trop fournie par le bas*, semblait être dans la force de l'âge, malgré sa chevelure blanche. Les observations d'une nuit entière n'avaient pas produit d'autres renseignemens. Lorsqu'en 1698, M. de Saint-Mars se rendit des îles Sainte-Marguerite à la Bastille, dont il était nommé gouverneur, il séjourna avec *son prisonnier* à sa terre de Palteau, et les paysans qui vinrent au-devant de leur seigneur et l'accompagnèrent jusqu'au château, furent témoins de ce singulier voyage: l'homme au masque arriva dans une litière qui précédait celle de Saint-Mars, sous l'escorte de plusieurs gens à cheval. Le dîner eut lieu dans la salle à manger du rez-de-chaussée: l'homme tournait le dos aux croisées ouvertes sur la cour, et Saint-Mars, assis en face, avait deux pistolets auprès de son assiette; un seul valet de chambre les servait et fermait derrière lui la porte de la salle, chaque fois qu'il allait chercher les plats dans l'antichambre. Le prisonnier avait un masque *noir* qui permettait d'apercevoir ses dents et ses lèvres, sans cacher ses cheveux blancs; il était de grande taille. Saint-Mars se fit dresser un lit de camp auprès de celui où coucha son hôte. Les particularités frappantes de cet évènement avaient laissé des traces profondes dans la mémoire des vieillards que M. de Palteau interrogea lui-même, plus de soixante ans après le passage de Saint-Mars.

Saint-Foix, qui souffrait impatiemment la contradiction, s'em-

pressa de combattre avec une fine ironie les assertions contenues dans la lettre de M. de Palteau et n'eut pas de peine à infirmer le témoignage du sieur de Blainvilliers : il remarqua qu'un officier était incapable de corrompre un soldat pour satisfaire une curiosité blâmable, au risque de passer devant un conseil de guerre, et que d'ailleurs les sentinelles ne demeuraient que trois heures à leur poste; mais lors même que cet officier eût manqué de la sorte à son devoir et fût parvenu à tromper la vigilance des rondes qui se succèdent de demi-heure en demi-heure dans les prisons d'état, comment aurait-il pu, de la galerie où il était au-dessous de la chambre du prisonnier, voir *le bas de la jambe* de cet inconnu, surtout à travers les barreaux et les grilles qui garnissaient les fenêtres? Saint-Foix, qui avait raison de penser qu'un prisonnier de cette importance était sans doute mieux gardé, ajoute, d'après la *Description de la France* par Piganiol de la Force, que Saint-Mars fit construire une prison *bien sûre et bien close* dans le fort de l'île Sainte-Marguerite : en effet, cette prison, que l'on montrait par tradition à l'époque où Saint-Foix écrivait, n'était éclairée que par une seule fenêtre regardant la mer, et ouverte à quinze pieds environ au-dessus du chemin de ronde. Saint-Foix ne perdait pas l'occasion de fortifier son système relatif au duc de Monmouth, en s'emparant d'un détail de la lettre qu'on ne pouvait appliquer au duc de Beaufort, puisque Mme de Choisy répondit à une épigramme de ce prince : *M. de Beaufort voudrait mordre et ne le peut pas*, ce qui prouve qu'il avait la bouche tout-à-fait dégarnie à l'âge de cinquante-quatre ans : ce n'était donc pas lui dont les paysans de Palteau avaient vu les dents à travers le masque.

Saint-Foix revint encore à la charge pour achever de détruire les présomptions qui pouvaient exister en faveur du duc de Beaufort, qu'on aurait enlevé au siége de Candie et emprisonné jusqu'à sa mort : ce système de Lagrange-Chancel ne reposait que sur un ouï-dire, et Saint-Foix fit observer, entre autres choses, que ce prince, surnommé le *roi des halles*, à cause de la grossière trivialité de ses manières et de toute sa personne, n'eût sans doute pas, vieux et captif, été fort curieux de *riches habits*. Saint-Foix cependant aurait pu s'appuyer d'autorités plus recommandables que les *Mémoires du marquis de Montbrun*, supposés par Sandras de Courtilz,

pour démontrer que le duc de Beaufort ayant été tué dans une sortie, sa tête fut envoyée par le grand-visir à Constantinople, où on la promena au bout d'une pique pendant trois jours.

Le système présenté par Saint-Foix, avec la verve spirituelle qui caractérise son talent, semblait prévaloir, lorsque le père Griffet, savant éditeur de l'*Histoire de France* du père Daniel, et auteur lui-même d'une bonne *Histoire de Louis XIII,* publia son *Traité des différentes sortes de preuves qui servent à établir la vérité dans l'histoire,* in-12, Liége, 1769. Ce jésuite, qui avait exercé à la Bastille le ministère de confesseur durant neuf ans, était plus que personne en état de lever le voile épais étendu sur le prisonnier masqué, que bien des gens regardaient comme une création romanesque sortie du cerveau de Voltaire ou du chevalier de Mouhy; car on ne connaissait encore aucune pièce authentique constatant que l'homme au masque eût existé. Le père Griffet surpassa encore ce qu'on attendait de son esprit juste et impartial, en citant, pour la première fois, le journal manuscrit de M. Dujunca, lieutenant du roi à la Bastille en 1698, et les registres mortuaires de la paroisse de Saint-Paul.

Suivant ce journal, dont l'authenticité ne fut point révoquée en doute, Saint-Mars, arrivant des îles Sainte-Marguerite pour prendre le gouvernement de la Bastille, avait amené avec lui (jeudi, 18 septembre 1698, à trois heures après midi) dans sa litière un *ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, dont le nom ne se dit pas, lequel on fait toujours tenir masqué.* Ce prisonnier fut mis dans la tour de la Basinière, en attendant la nuit, jusqu'à ce que M. Dujunca le conduisît, sur les neuf heures du soir, dans la troisième chambre de la tour de Bertaudière, *laquelle chambre on avait eu soin de meubler de toutes choses.* Le sieur Rosarges, qui venait aussi des îles Sainte-Marguerite, à la suite de Saint-Mars, *était chargé de servir et de soigner ledit prisonnier, qui était nourri par le gouverneur.*

La mort de ce prisonnier était mentionnée dans le journal à la date du lundi 19 novembre 1703. « Le prisonnier inconnu, *toujours masqué d'un masque de velours noir,* que M. de Saint-Mars avait amené avec lui, venant des îles Sainte-Marguerite, et qu'il gardait depuis long-temps, s'étant trouvé hier un peu plus mal, en sortant de la messe, est mort aujourd'hui sur les dix heures du soir, *sans avoir*

eu une grande maladie, il ne se peut pas moins. M. Giraut, notre aumônier, le confessa hier : surpris de la mort, il n'a pu recevoir ses sacremens, et notre aumônier l'a exhorté un moment avant que de mourir. Il fut enterré le mardi, 20 novembre, à quatre heures du soir après midi, dans le cimetière de Saint-Paul : son enterrement coûta 40 livres. » Voici donc enfin des dates précises.

L'extrait des registres de sépulture confirmait l'exactitude du journal de M. Dujunca : « L'an 1703, le 19 novembre, *Marchialy*, âgé de *quarante-cinq ans, ou environ,* est décédé dans la Bastille ; duquel le corps a été inhumé dans le cimetière de Saint-Paul, sa paroisse, le 20 dudit mars, en présence de M. Rosarges, major de la Bastille, et de M. Reilh, chirurgien de la Bastille, qui ont signé. » Cet extrait fut collationné sur le registre original où le nom de *Marchialy* était écrit avec beaucoup de netteté.

Le père Griffet, qui mettait ainsi hors de doute le mystère de l'homme au masque sans prétendre le découvrir, crut devoir relater quelques faits qu'il tenait d'un des derniers gouverneurs de la Bastille, Jourdan Delaunay, mort en 1749. Le souvenir du prisonnier masqué s'était conservé long-temps parmi les officiers, les soldats et les domestiques de cette prison ; et nombre de témoins l'avaient vu *passer dans la cour* pour se rendre à la messe. Dès qu'il fut mort, on avait brûlé *généralement tout ce qui était à son usage*, comme linge, habits, matelas, couverture ; on avait regratté et reblanchi les murailles de sa chambre, changé les carreaux et fait disparaître les traces de son séjour, de peur qu'il n'eût caché *quelque billet ou quelque marque.* Enfin, long-temps après, le lieutenant de police, Voyer-d'Argenson, qui visitait souvent la Bastille, soumise à son inspection, ayant appris qu'on s'y entretenait encore de ce prisonnier, voulut connaître ce qu'on en pensait ; et sur les conjectures auxquelles se livraient entre eux les officiers, il répondit seulement : — On ne saura jamais cela !

Après avoir rapporté ces nouvelles pièces d'un procès qu'on avait débattu en l'air jusque-là, le père Griffet examina et réfuta tour à tour les *Mémoires de Perse* et les lettres de Lagrange-Chancel, de M. de Palteau et de Saint-Foix : il évita de se prononcer sur le récit de Voltaire, qu'il ne nomme même pas ; il se contenta de rapprocher les différentes *traditions*, pour en faire ressortir les

contradictions et les invraisemblances : il en tira seulement deux faits, incontestables à ses yeux, savoir, que le prisonnier avait les cheveux blancs, et que son masque etait de velours noir. Quant aux trois opinions émises au sujet du personnage condamné à rester masqué toute sa vie, il ne voulut reconnaître ni le duc de Beaufort, ni le duc de Monmouth dans cette victime d'état, et il préféra pencher du côté de la version des *Mémoires de Perse*, parce que le comte de Vermandois lui semblait entrer plus naturellement dans cette mystérieuse captivité, dont il fixa le commencement à l'année 1683 plutôt qu'à l'année 1661, comme avait fait Voltaire, plutôt qu'à l'année 1669, comme le prétendait Lagrange-Chancel, plutôt qu'à l'année 1685, comme l'exigeait le système de Saint-Foix.

La date avancée par Voltaire, sans aucune preuve, aurait contredit les trois opinions, qui voyaient dans le *Masque de Fer*, le duc de Beaufort, le duc de Monmouth et le comte de Vermandois : « Il n'y a aucune de ces dates (1669, 1683, 1685), dit le père Griffet, qui, une fois bien constatée, ne réfutât invinciblement une des trois opinions. » Mais le père Griffet ne donnait aucune raison qui l'autorisât à choisir la date de 1683 avec l'opinion qu'on y rattachait : il répéta les motifs que Saint-Foix avait développés avec une solide logique contre la supposition de Lagrange-Chancel, et il ajouta que le duc de Beaufort, non seulement n'était pas capable d'entraver les projets du roi et du ministre Colbert, mais encore bornait ses fonctions à celles de *grand-maître, chef et surintendant de la navigation et commerce de France*, la charge d'amiral ayant été supprimée par le cardinal de Richelieu. Il traita d'*absurde* la supposition de Saint-Foix, parce qu'un faux duc de Monmouth n'eût pas réussi à tromper les officiers de justice et les soldats qui le conduisirent au supplice ; et que d'ailleurs le véritable duc, aurait-il été soustrait à l'échafaud, ne pouvait demeurer ignoré à la Bastille après la révolution d'Angleterre.

Le père Griffet s'étendit avec plus de complaisance sur le fait raconté dans les *Mémoires de Perse*; et malgré une lettre de la présidente d'Osembray (dans le recueil de Bussy-Rabutin), qui parle des *regrets infinis* que laissa en mourant le comte de Vermandois, qui avait *donné des marques d'un prince extraordinaire;* malgré l'épitaphe gravée à la louange du défunt dans le chœur de l'église cathédrale d'Arras,

il n'hésita point à soutenir que le comte de Vermandois s'était rendu coupable de quelque *grand attentat* avant son départ pour l'armée, tel qu'un soufflet donné au dauphin. « On en avait parlé, dit-il, long-temps avant que les *Mémoires secrets* aient paru, sur une de ces traditions, qui ont, à la vérité, besoin d'être prouvées, mais qui ne sont pas toujours fausses. *Le souvenir de celle-ci s'était toujours conservé*, quoiqu'on n'en fît pas beaucoup de bruit du temps du feu roi, par la crainte de lui déplaire : c'est de quoi beaucoup de gens, qui ont vécu sous son règne, pourraient rendre témoignage. » Le père Griffet alléguait enfin une induction bien futile il est vrai, tirée du nom supposé de *Marchialy*, dans lequel on avait découvert *Hic amiral*, sans prétendre que cette mauvaise anagramme, moitié latine et moitié française, pût être rangée parmi les preuves; cependant, après avoir incliné vers l'opinion qui faisait du comte de Vermandois l'homme au masque, il déclarait vouloir attendre, *pour former une décision*, qu'on eût la date certaine de l'arrivée de ce prisonnier à la citadelle de Pignerol; car, jusque-là, on ignorerait la vérité : *il y a grande apparence qu'on ne la saura jamais*, disait-il à l'exemple du lieutenant de police d'Argenson.

Saint-Foix se hâta de répliquer au père Griffet, et s'attacha surtout à démontrer que le prisonnier masqué ne pouvait être le comte de Vermandois : il s'efforça de prouver par des raisonnemens, plutôt que par des autorités contemporaines, que ce prince était incapable d'avoir porté la main sur le dauphin, et que Louis XIV n'avait pu se prêter à une *momerie* aussi indécente que celle des obsèques et de l'enterrement d'une *bûche* à la place de son fils; il se moqua de l'anagramme de *Marchialy*, et soutint, à tort, qu'on n'était pas dans l'usage d'appeler le comte de Vermandois *M. l'amiral* : il cita, sans propos et sans but, un passage très remarquable d'une *Histoire de la Bastille*, imprimée en 1724, lequel pouvait coïncider en effet avec l'anecdote du *Masque de fer*; mais il ne songea pas à profiter d'une découverte aussi neuve. Ensuite il présenta de nouveaux faits à l'appui d'une substitution de victime sur l'échafaud du duc de Monmouth, et il assura que le bruit avait couru en Provence qu'un *prince turc, nommé Macmouth*, était enfermé dans la citadelle des îles Sainte-Marguerite. Mais les plus forts argumens

du système de Saint-Foix ne reposaient que sur des ouï-dire plus ou moins croyables; l'histoire lui fournissait à peine quelques vagues allégations. Saint-Foix essaya de répondre au défi du père Griffet, en établissant, d'une manière irrécusable, que le prisonnier n'avait été amené qu'en 1685 à Pignerol. Faute de pièces authentiques, il se jette dans des suppositions souvent erronnées.

Il fixe d'abord avec justesse, et pour la première fois, l'époque à laquelle Saint-Mars fut nommé au commandement de la *citadelle* (ou plutôt du donjon et de la prison) de Pignerol, lorsque Fouquet fut envoyé dans cette forteresse, après son arrêt du 22 décembre 1664, sous la garde spéciale de Saint-Mars. En 1681, Saint-Mars devait conduire son second prisonnier d'état, le comte de Lauzun, aux eaux de Bourbon; mais il fut exempté de cette commission à cause de ses fréquens démêlés avec Lauzun: si l'homme au masque eût été enfermé à Pignerol en 1681, Saint-Mars aurait-il été chargé de suivre Lauzun dans un voyage de *trois* mois? En 1684, les réjouissances pour la naissance du duc d'Anjou furent l'objet d'une contestation assez vive entre M. d'Herleville, gouverneur de la ville et de la citadelle de Pignerol, et M. de Lamothe de Rissan, lieutenant du roi: cette contestation pouvait-elle avoir lieu, sinon en l'absence de Saint-Mars, qui avait encore les lettres de commandement pour la citadelle? et Saint-Mars pouvait-il s'éloigner, si le prisonnier masqué lui eût déjà été confié? Par malheur Saint-Foix ignorait que Saint-Mars avait passé de Pignerol à Exilles, dont il était gouverneur depuis le mois d'avril 1681!

Saint-Foix signala, malgré ces erreurs, plusieurs points intéressans, surtout une alliance de famille entre Saint-Mars et Mme Dufresnoy, dont il avait épousé la sœur: or, Mme Dufresnoy, femme du premier commis de la guerre et maîtresse de Louvois, était à portée de servir son beau-frère auprès du ministre. Saint-Foix raconta, en outre, comme un fait *certain*, que Mme Lebret, mère de feu M. Lebret, premier président et intendant de Provence, *choisissait à Paris, à la prière de Mme de Saint-Mars, son intime amie, le linge le plus fin et les plus belles dentelles*, et les envoyait à l'île Sainte-Marguerite pour le prisonnier. Il raconta aussi, sans garantir l'exactitude de cette circontance, que « le lendemain de l'enterrement de

Marchialy, une personne ayant engagé le fossoyeur à le déterrer et à le lui laisser voir, ils trouvèrent un gros caillou à la place de la tête. »

Un ami du père Griffet, lequel sans doute n'était autre que ce jésuite lui-même, écrivit à *l'Année littéraire* de Fréron, théâtre principal de ce conflit où Voltaire était mis en cause, une lettre au sujet des *pièces du procès*, réunies et publiées par Saint-Foix en 1770 : il pensait que *le procès n'était pas encore assez instruit pour pouvoir être jugé*. Cependant il ne paraissait pas éloigné de croire à la *disparition* du comte de Vermandois, plutôt qu'à sa mort devant Courtray; et il mit en avant certaines traditions, qu'on peut toujours fabriquer sans être convaincu de mensonge : « On *assure*, dit-il, que le jour même où le corps du comte de Vermandois dut être transporté à Arras, il sortit du camp une litière, dans laquelle on crut qu'il y avait un prisonnier d'importance, quoiqu'on répandît le bruit que la caisse militaire y était renfermée; et l'on ajouta que cette litière prit un chemin détourné. J'ai lu, *quelque part*, que le caveau dans lequel on dit que le comte de Vermandois fut inhumé à Arras, a été gardé très-soigneusement. » L'auteur de la lettre, adoptant, sans examen, l'absence de Saint-Mars hors de Pignerol, à la fin de l'année 1683 et au commencement de l'autre, comme Saint-Foix avait tenu à la constater, s'efforçait de la rapporter à l'enlèvement même du comte de Vermandois, qu'il serait allé chercher en secret au camp de Courtray, pour le transférer à Pignerol. Enfin l'*ami du père Griffet*, d'un ton semi-sérieux et semi-plaisant, avançait une nouvelle conjecture, et proposait de chercher sous le masque du prisonnier le sultan Mahomet IV, détrôné en 1687; que le sort de ce sultan était fort incertain depuis sa déposition, et que le prisonnier, passant pour un prince turc en Provence, le nom de *Marchialy* étant quasi turc, tout s'accordait à soutenir un système non moins invraisemblable que les autres.

Saint-Foix résolut de fermer la bouche à tous les *amis* que le père Griffet pouvait avoir encore : il fit venir d'Arras l'extrait des registres du chapitre de la cathédrale, constatant que Louis XIV avait désiré que son fils fût inhumé dans le même caveau qu'Élisabeth, comtesse de Vermandois, et femme de Philippe d'Alsace, comte de France, morte en 1182; qu'une somme de dix mille livres avait été

donnée au chapitre pour la fondation d'un obit à *perpétuité* en mémoire du comte de Vermandois; et que pour cet anniversaire, trois ans après l'enterrement, le roi avait fait don au chapitre d'un *ornement complet de velours noir et de moire d'argent, avec un dais aux armes du comte de Vermandois, brodées en or*. Il n'était pas probable, en effet, comme le remarque Saint-Foix, que Louis XIV eût cherché un *caveau de famille* pour y enterrer une *bûche*, et qu'il eût fondé un obit perpétuel avec une telle solennité en présence d'un cercueil vide. Saint-Foix, peu tolérant en matière de plaisanterie, accusa de mensonge l'*ami du père Griffet* dans la citation que cet anonyme avait faite des Mémoires de Mlle de Montpensier, et avoua dédaigneusement que l'ami était *très capable de soutenir*, par des citations aussi vraies, que *le prisonnier au masque était Mahomet IV*. La mort du père Griffet, arrivée l'année suivante (1771), mit un terme à cette longue et curieuse discussion : aucun *ami* ne sortit de ses cendres pour argumenter à sa place.

Un nouveau système, qui ne devait prendre faveur qu'un demi-siècle après son apparition, fut livré à la publicité dans cette même année où Saint-Foix se flattait d'avoir fondé le sien sur des bases inébranlables. Le baron de Heiss, ancien capitaine au régiment d'Alsace, qui ne nous est connu que par le catalogue de sa bibliothèque et son amitié bibliographique avec Mercier de Saint-Léger, adressa au *Journal Encyclopédique*, le 28 juin 1770, une lettre datée de Phalsbourg, avec laquelle il envoyait un renseignement contemporain propre à servir à l'explication de l'énigme du *Masque de fer* : c'était une lettre traduite de l'italien et insérée dans l'*Histoire abrégée de l'Europe* (par Jacques Bernard), qu'on publiait à Leyde, 1685 à 1687, par feuilles détachées. Par cette lettre, copiée scrupuleusement dans l'ouvrage de Jacques Bernard, on apprend que le duc de Mantoue, ayant dessein *de vendre* sa capitale au roi de France, son secrétaire l'en détourna et lui persuada même de s'unir aux autres princes d'Italie, pour s'opposer à l'ambition de Louis XIV. En conséquence, ce secrétaire fit plusieurs voyages auprès des souverains, afin de les entraîner dans cette ligue; mais à la cour de Savoie, ses complots furent dénoncés au marquis d'Arcy, ambassadeur de France. Celui-ci accabla de civilités cet agent de trahison, le *régala* fort souvent, et l'invita enfin

à une grande partie de chasse à deux lieues de Turin. Ils partirent ensemble; mais à peu de distance de la ville, douze cavaliers enlevèrent le secrétaire, *le déguisèrent, le masquèrent, et le conduisirent à Pignerol*. Le prisonnier ne resta pas long temps dans cette forteresse, qui était *trop près de l'Italie*, et on le transféra aux îles Sainte-Marguerite, *où il est à présent sous la garde de M. de Saint-Mars*, dit la lettre. Le baron de Heiss, sans faire grand fracas de sa découverte, en était fort satisfait, et n'hésitait point à penser que ce secrétaire du duc de Mantoue dû être le prisonnier masqué.

Cependant cette opinion ne trouva pas d'abord beaucoup de partisans, soit que le *Journal Encyclopédique* fût peu lu, soit plutôt que les ingénieuses dissertations de Saint-Foix eussent épuisé pour un temps la curiosité des juges de ce procès plein de ténèbres. À peine si le curieux document historique qui mettait au jour un acte odieux du *grand roi*, sembla digne d'attention, et nul écrivain ne hasarda un commentaire sur un fait relégué dans le chaos des calomnies forgées par la presse de Hollande. Quelques années après, le *Journal de Paris* reproduisit l'extrait de l'*Histoire abrégée de l'Europe*, et le rédacteur, qui était probablement Sénac de Meilhan, fort habile à imaginer des travestissemens littéraires, alla jusqu'à dire que l'original italien de cette lettre existait à la Bibliothèque du roi. Mais personne n'eut la patience de l'y chercher ni le bonheur de le découvrir.

Voltaire demeura neutre durant ces débats, où son nom fut à peine prononcé de part et d'autre; peut-être s'y mêla-t-il sous le voile d'un pseudonyme, selon son habitude, semblable à ces preux chevaliers qui venaient couverts d'armures noires dans les tournois et ne s'y faisaient reconnaître que par leurs grands coups de lance. Seulement, Voltaire, en son *Supplément à l'Essai sur les mœurs*, avait consigné les faits relatés dans la lettre de M. de Palteau, en remarquant que *cette nouvelle preuve n'était pas nécessaire, quoiqu'il ne faille rien négliger sur un fait si éloigné de l'ordre commun*. Mais dans une édition du *Dictionnaire philosophique*, qui parut en 1771, l'éditeur, ou plutôt Voltaire qui prenait souvent ce titre dans ses ouvrages pour faire passer quelque vérité hardie, dit que *rien n'est plus aisé non-seulement de concevoir quel était le prisonnier, mais qu'il est même difficile qu'il puisse y avoir deux opinions sur ce sujet.*

C'était ne plus même admettre le doute dans une question si obscure et si peu éclaircie jusque-là. Quant à la condition de l'homme au masque, l'*éditeur*, qui s'appelle plus loin l'*auteur*, par distraction, se décide *enfin à dire ce qu'il en pense depuis plusieurs années*. Il rejette sans réfutation les diverses opinions qui étaient en lutte, sans oublier la dernière, à propos de laquelle cette *addition* semble avoir été faite à l'article ANA; il *ne s'amuse pas* à prouver que le prisonnier masqué ne saurait être le comte de Vermandois, ni le duc de Beaufort, ni le duc de Monmouth, ni le secrétaire du duc de Mantoue : *l'auteur conjecture que Voltaire est aussi persuadé que lui du soupçon qu'il va manifester, mais que Voltaire, à titre de Français, n'a pas voulu publier* TOUT NET, *surtout en ayant assez dit pour que le mot de l'énigme ne dût pas être difficile à deviner*.

Selon le *soupçon* de l'éditeur, le *Masque de fer* était un frère de Louis XIV. Anne d'Autriche l'avait eu d'un amant, et la naissance de ce fils aurait détrompé la reine sur sa prétendue stérilité. Après cette couche secrète, par le conseil du cardinal de Richelieu, un hasard avait été adroitement ménagé pour *obliger absolument le roi à coucher en même lit avec la reine;* un second fils était le fruit de cette rencontre conjugale, et Louis XIV avait ignoré jusqu'à sa majorité l'existence de son frère adultérin. La politique de Louis XIV, affectant un généreux respect pour l'honneur de la royauté, avait sauvé de grands embarras à la couronne et un horrible scandale à la mémoire d'Anne d'Autriche, en imaginant un *moyen sage et juste* d'ensevelir dans l'oubli la preuve vivante d'un amour illégitime. Ce moyen dispensait le roi de commettre une cruauté, qu'*un monarque moins magnanime que Louis XIV* eût estimée *nécessaire*. « Il me semble, poursuivait *notre auteur*, que plus on est instruit de l'histoire de ce temps-là, plus on doit être frappé de la réunion de toutes les circonstances qui prouvent en faveur de cette supposition. »

Était-ce bien là réellement l'opinion de Voltaire? Avait-il en effet été initié à ce secret d'état par le duc de Richelieu ou par Mme de Pompadour? En tout cas, il est certain que depuis cette espèce de déclaration, publiée sous la responsabilité d'un *éditeur* anonyme, Voltaire s'abstint, avec une inexplicable affectation, de revenir sur le sujet du *Masque de fer*, comme s'il eût dit tout ce qu'il savait, ou

peut-être tout ce qu'il en pouvait dire. Le système de Voltaire s'enracina dans les esprits, sans que personne osât songer à le renverser; et celui de Saint-Foix, au contraire, qui n'avait triomphé un moment qu'à force d'esprit et de témérité, ne survécut pas à son brillant auteur, mort deux années avant Voltaire (1776). Sept ans plus tard, un libraire rassembla en un seul corps d'ouvrage tout ce que Voltaire avait éparpillé dans ses œuvres relativement au prisonnier fameux, et Linguet, qui, dans son séjour à la Bastille, recueillit quelques lointaines traditions échappées à ses devanciers, en fit part à l'éditeur de cette brochure, intitulée pompeusement : *Histoire de l'homme au masque de fer,* in-12 de trente-deux pages. Voltaire n'était plus là pour maudire le *Welche* qui avait déshonoré par des fautes de langage le style du *Siècle de Louis XIV!*

Le *Masque de fer,* qui occupait avec tant d'ardeur les bureaux d'esprit, les journaux et les cafés, avait fait aussi l'entretien de la cour, où les mystères des lettres de cachet et des prisons d'état divertissaient quotidiennement le petit lever du roi et de ses maîtresses. Le régent Philippe d'Orléans avait, disait-on, refusé la confidence de ce grand secret aux instances les plus assidues de ses favoris et de ses compagnons de table : jamais le nom du prisonnier masqué n'était sorti de ses lèvres, même au milieu des plus étourdissantes orgies de la Muette. Louis XV ne se montra point aussi discret, assure-t-on, et les caresses de Mme de Pompadour eurent tout l'empire qu'elle leur savait; mais la spirituelle marquise, qui laissait Crébillon s'asseoir sur son lit et Voltaire se mettre à ses genoux, garda peut-être ce secret mieux que son rang dans la compagnie des gens de lettres qu'elle aimait : elle n'avait pourtant pas à craindre la destinée du pêcheur de l'île Sainte-Marguerite.

Louis XV fut souvent pressé par ses courtisans sur un sujet qu'il abordait sans répugnance, et qu'il entendait en souriant approfondir devant lui. Mais à l'occasion des deux systèmes débattus avec une égale probabilité par Saint-Foix et le père Griffet, Louis XV hocha la tête et dit : « Laissez-les disputer; personne n'a dit encore la vérité sur le *Masque de fer.* » Une autre fois, le premier valet de chambre du roi, Laborde, essayant de mettre à profit un moment d'abandon et de familiarité de son maître, pour s'approprier sans péril ce secret qui avait causé la mort de plusieurs personnes,

Louis XV l'arrêta dans ses conjectures par ces mots non moins énigmatiques que le *Masque de fer* lui-même : « Vous voudriez que je vous dise quelque chose à ce sujet? Ce que vous saurez de plus que les autres, c'est que *la prison de cet infortuné n'a fait tort à personne qu'à lui.* »

Cependant un nouveau système s'élaborait en silence, et plusieurs hommes très judicieux étaient portés à lui donner la préférence. Le chevalier de Taulès, secrétaire d'ambassade à Constantinople, ramassait mystérieusement les matériaux de ce système qui tendait à inculper les jésuites chassés de France et poursuivis de tous côtés avec la fureur des représailles. On ne peut apprécier quel sentiment de prudence ou de générosité l'empêcha de publier son livre, qui était dès-lors connu dans les lettres, quoique manuscrit. Duclos prit les devants sur M. de Taulès, en imprimant qu'un jésuite *gros collier de l'ordre* lui avait avoué que « le *masque de fer* était une sottise de la Société, qu'il fallait ensevelir dans l'oubli. » Cette insinuation n'eut pas de suite à cette époque, et l'on ne demanda pas compte du prisonnier masqué à la Société de Jésus, qui avait tant d'autres comptes plus graves à rendre.

C'était sous les décombres de la Bastille qu'on espérait retrouver les preuves de cette iniquité royale, et quand la vieille prison féodale s'écroula sous le marteau du peuple, le 14 juillet 1789, la première victime qu'on chercha parmi les cachots, livrés au jour éclatant de la justice et de l'humanité, pour délivrer au moins son nom encore captif dans ces ténèbres, ce devait être le *Masque de fer!*

PAUL L. JACOB, BIBLIOPHILE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LE

Club des Régicides.

Malgré mon horreur pour la délation, je viens dénoncer ce club à la face de l'univers; ce sera un double service rendu à l'univers et au club, car c'est un foyer central dont les ramifications sont immenses : il entretient commerce avec l'Anglais, le Russe, l'Autrichien, avec le Chinois et l'Hindou; la mappemonde est son domaine; c'est le catholicisme appliqué à la conspiration. Ne cherchez pas ce club dans un recoin obscur de Paris; il ouvre impunément ses mystérieux salons au centre vivant de la capitale : la maison qu'il habite est somptueuse entre toutes les maisons; elle regarde le boulevart Montmartre avec cent croisées; elle a de magnifiques balcons qui servent de tribunes aux clubistes; elle a des jardins suspendus, comme la ville de Sémiramis. Nuit et jour on y tient séance : des hommes à mine austère et rêveuse s'y rassemblent et mettent en commun leur intelligence pour étouffer les rois; ce sont des pairs, des députés, des magistrats, des banquiers, des généraux, des princesses, des ambassadeurs, tous sérieusement occupés à miner un trône, et ne s'abstenant d'aucun sacrifice pour atteindre ce résultat. Ces innocens régicides sont des joueurs d'échecs.

C'est un club très convenablement situé pour sa destination; il

est au confluent de toutes les routes parisiennes; il plane sur les panoramas, comme pour rappeler l'universalité des échecs; la belle boutique d'étoffes ouverte en face porte cette enseigne : *A la reine Blanche*. On ne pouvait mieux choisir une localité. On ouvre une porte monumentale, on monte un superbe escalier, et, au premier étage, on est introduit dans des salons calmes comme le palais du Silence; vous n'entendez, par intervalles, que le son de la pièce d'ivoire qui change de case sur l'échiquier d'acajou. Jouez ou regardez : il n'y a de place qu'aux élus; les profanes ne viendraient là que pour s'endormir. Le quartier-général des célébrités de l'échiquier a été déplacé quatre fois en un siècle : nos pères l'ont vu chez Procope, sous le règne de Philidor, et au café de la Régence, place du Palais-Royal. Un jour il prit fantaisie à Robespierre de charmer ses loisirs au jeu de Palamède; il s'installait, dans les entr'actes du club des jacobins, au café de la Régence : sa haine contre la royauté devait nécessairement le pousser là. En fredonnant *la Carmagnole*, il donnait de nombreux échecs au tyran. L'apparition de ce formidable joueur jeta un nuage sombre sur les tables de ce café si paisible. Personne n'osait s'aventurer dans une partie avec Robespierre, de peur de la lui gagner; il y avait de quoi perdre la tête. Insensiblement, le café de la Régence fut abandonné. Les amateurs exportèrent leurs pénates de bois au café Militaire, rue Saint-Honoré, le même café où Lafayette avait reçu l'ovation à son retour d'Amérique. Ce n'est qu'après le 9 thermidor que le café de la Régence, délivré de Robespierre, reconquit ses droits au trône de l'échiquier: il est encore aujourd'hui le champ-clos où se vident bien des querelles, mais les hautes célébrités du noble jeu ont abandonné la Régence, et fondé le club des Panoramas.

C'est là, dorénavant, que se décideront les grands coups; c'est là qu'on rédige les cartels; le club des Panoramas joue avec le club de Westminster; c'est une guerre qui se fait à l'insu de la quadruple alliance. La dernière bataille engagée entre Londres et Paris a duré bien des mois; le paquebot de Calais disait : *La France pousse le cavalier du roi noir à la troisième case de son fou*; et, un mois après, le paquebot de Douvres répondait : *L'Angleterre pousse le cavalier de la reine Blanche à la troisième case de son fou*. C'est incroyable combien il a fallu de dialogues entre les paquebots pour amener le drame au

dénouement. Enfin, l'autre jour, le club des Panoramas a donné, par télégraphe, échec et mat à M. Palmerston. On va publier le bulletin de cette bataille dans *le Palamède,* journal des échecs, que MM. de Labourdonnais et Méry doivent publier le 15 de ce mois, journal qui sera mensuel.

Cette publication vient sans doute à propos dans une époque où toute chose se résume en journal, et surtout dans un moment où le jeu des échecs a repris son antique vogue. Nous jouissons d'une longue paix; il nous faut des simulacres de guerre. On veut être guerrier à tout prix dans un pays belliqueux. Le jeu des échecs méritait bien cette recrudescence de faveur; c'est un jeu qui rentre plutôt dans le domaine de l'académie des sciences que dans l'académie des jeux : c'est le seul où l'intelligence de l'homme neutralise le hasard. La bonne et la mauvaise fortune sont exilées de l'échiquier. Il faut faire en peu de mots l'historique de ce noble jeu.

La tradition en attribue la découverte au Grec Palamède. Cet illustre Grec aurait, dit-on, inventé l'échiquier sur le sable du Simoïs. Si j'avais l'honneur d'être savant, je me complairais volontiers dans cette tradition, et je m'y tiendrais, lors même qu'un plus érudit voudrait m'arracher de vive force au fleuve Scamandre, pour m'emporter dans la presqu'île du Gange, où il me montrerait le berceau des échecs sur les genoux de Brama. J'aime mieux Homère que Confucius. Palamède me sourit; sa tradition est naturelle et vraisemblable; il ne fallait, à mon avis, rien moins qu'un pareil jeu pour distraire les Grecs du plus ennuyeux blocus qu'un peuple ait jamais entrepris, et devant une ville qu'on assiégeait toujours et qu'on ne prenait jamais. En dix années de siége, on a le temps d'inventer un jeu. Agamemnon et Clytemnestre, le roi des rois, et, par conséquent, la reine des reines; les tours des portes Scées; le cheval de bois, et tous ces fous qui se battaient pour l'honneur d'un mari déshonoré, voilà les élémens qu'on peut, avec quelque raison, admettre, comme ayant prédisposé le Grec Palamède à la création des pièces de l'échiquier. Il est fâcheux que des savans se soient inscrits en faux contre ce malheureux Palamède. Les savans gâtent souvent les plus belles choses; je ne leur pardonne pas de mettre quelquefois une vérité fade à la place d'un mensonge riant. Honneur à l'Italien Carrera, qui composa un volume, en 1617, en faveur de

Palamède! Carrera oubliait ainsi, noblement, qu'il descendait du Troyen Antenor, lequel avait reçu un échec mortel de Palamède le Grec.

Des savans, qui ne descendent de personne, ont dépossédé Palamède, en faveur du bramine Sissa qui vivait, s'il a vécu, au IVe siècle de l'ère chrétienne. A l'appui de cette opinion, ces savans font remarquer l'étymologie du mot échec, *shah*, en sanscrit et en persan. C'est l'affaire d'*Equus* et d'*Alphana*; *échecs* en venant de *shah* a bien changé sur la route. Enfin, admettons l'étymologie. *Shah* signifie *roi*. Le même mot se retrouve aussi, avec plus ou moins de modifications, dans plusieurs langues : Ζατρικιον en grec moderne; *scacchia*, dans les écrivains du moyen-âge; *scacchi*, en italien; *schaakspel*, en hollandais; *alkadres*, en arabe; et *chess*, en anglais. M. Pichard, homme d'infiniment d'esprit, quoique savant, attribue aux Hindous l'invention du jeu; il a découvert à la bibliothèque royale un manuscrit indien qui semble porter une atteinte grave à la tradition de Palamède. Je crois que pour trancher le nœud, il faut avoir recours à la formule ordinaire, et dire que l'origine de l'echiquier se perd dans la nuit des temps. Pour moi, je reste isolément fidèle à Palamède; je n'ai qu'un vers de l'Odyssée à l'appui de mon opinion; mais un vers du père des fables est plus précieux que la vérité qui n'existe pas.

Tous les peuples, depuis le bramine Sissa jusqu'aux clubistes de la rue Vivienne, 48, ont professé un véritable culte pour les échecs. Chaque nation a conservé les noms illustrés sur l'échiquier. Lord Cochrane a joué aux échecs dans les cinq parties du monde; il a trouvé partout des adversaires dignes de lui. A Calcutta, il engagea la partie avec un bramine, qui lui révéla sa force par des coups étonnans, que les clubs anglais ont enregistrés dans leurs fastes. La Hollande, l'Allemagne, la Belgique, abondent en célébrités de ce genre; des ouvrages spéciaux y ont été publiés par Algaer, Kock, Stein, Gustave Selenus, Benoni et Mauvilion. L'Espagne se vante de Lopez, dont le livre est encore un oracle. L'Italie, cette terre rayonnante de toutes les gloires, a donné naissance à une foule de joueurs illustres. Naples a eu son académie des échecs. Des chevaliers errans sortaient de l'Italie, l'échiquier à la main, et allaient promener leurs défis en Europe. Ce fut un Italien qui

vainquit Lopez dans un combat public, et en présence de la cour d'Espagne. Les ouvrages écrits en italien, sur les échecs, peuvent composer une bibliothèque. Leurs auteurs les plus estimés sont Lolli, l'anonyme de Modène qui se nommait del Rio, Ponziani, Salvio, Greco, *detto il Calabrese*, et le comte de Cozzio. Mais c'est en Angleterre que l'échiquier a toujours excité une sorte de fanatisme; tous les ouvrages spéciaux étrangers y ont été traduits, et les livres nationaux y abondent. Chaque divan, chaque café de Londres a ses forts joueurs d'échecs; les établissemens littéraires réservent une table pour ce jeu. Les plus habiles amateurs sont Cochrane, Lewis, qui a joué avec M. Deschapelles, notre si célèbre amateur français, Frazer et Mac-Donnel. Vers ces derniers temps, une lutte mémorable s'était engagée entre Londres et Édimbourg; la partie a duré.... devinez.... cinq ans! La moitié du siége de Troie; ô Palamède! Le vainqueur écossais se nomme Donnalson; il n'a gagné qu'une coupe d'argent; l'orfèvre a eu le loisir de la ciseler.

Rentrons en France. Fatuité nationale à part, c'est toujours à elle qu'on doit revenir pour trouver les supériorités intellectuelles.

Les pairs de Charlemagne jouaient aux échecs; ils étaient heureux; ils n'avaient point de procès à juger au Luxembourg. Enfant, je me suis bien des fois attendri sur ce pauvre neveu de Charlemagne, que Renaud de Montauban tua d'un coup d'échiquier. C'est ce qui me donna le goût des échecs. Il n'y a pas de plus beau livre que *les Quatre fils Aymon*, imprimé à Épinal. D'autres attribuent ce grand coup d'échiquier à Charlot, fils de Charlemagne, qui cassa la tête au fils d'Ogier-le-Danois. Ces deux versions m'inquiètent peu. Il me suffit de savoir qu'on jouait aux échecs sous Charlemagne, et qu'on remuait des pièces assez lourdes pour en asséner un coup mortel : témoin le fameux échiquier donné à Charlemagne par le calife Haroûun-al-Raschid des Mille et une Nuits. Notre Bibliothèque royale a conservé ce trésor.

Dans le XIII[e] siècle, la fureur des échecs devint si forte, que le bon saint Louis fit une ordonnance contre ce jeu. Heureux temps, où les rois s'amusaient à faire des ordonnances contre les échecs! Saint Louis disait gravement, dans cet édit de 1254, qu'il proscrivait ce jeu *comme un amusement trop sérieux, et jetant le corps en*

langueur par une trop grande application. Il faut être un saint pour faire de pareils édits. Si cette fantaisie s'emparait aujourd'hui de la chambre des députés, le club des Panoramas s'armerait de toutes pièces et n'obéirait pas. Sous Louis IX on obéissait à tout. Les échiquiers furent brûlés, comme plus tard les Templiers; malheureusement les Templiers n'étaient pas de bois, comme les échecs. A la nouvelle de la mort de saint Louis, la France se remit à jouer aux échecs; l'édit tomba en désuétude. Toutefois, par respect pour la royauté, même grossièrement figurée en soliveau couronné, les joueurs ne prononçaient pas la formule insolente : *échec au roi*; ils disaient avec politesse : Havèz (ave), *je vous salue, salut au roi*. C'était l'avertir humblement d'éviter le mat.

Le jeu se maintint. Sous Louis XIV, Pascal inventa les cafés. Il ouvrit son établissement à la foire de Saint-Germain; on y prenait du café, qui avait autant de vogue que Racine, en dépit de Mme de Sévigné, l'épistolaire. Un Sicilien, François Procope, alléché par la fortune de Pascal, fonda le café célèbre qui a stéréotypé son nom sur l'enseigne. Piron et Diderot s'y installèrent, et avec eux Jean-Jacques Rousseau et Philidor. Le café de la Régence se constitua bientôt le rival de Procope. Voltaire et Rousseau venaient à la Régence dans leurs momens de bonne humeur, ce qui était rare. Philidor y battait Jean-Jacques. L'auteur des *Confessions* n'était pas aussi fort qu'il le disait. Ce café jouissait d'une grande célébrité. Louvet le cite dans son *Faublas*; l'amant de Sophie y entra un jour par distraction, et dérangea une partie d'échecs. *Monsieur*, lui dit brusquement un joueur, *quand on est amoureux, on ne vient pas au café de la Régence. J'écoute ce que vous dites, et je fais des fautes d'écolier*.

Le noble jeu, tourmenté par saint Louis, par Montaigne, par Faublas, par Jean-Jacques Rousseau et par Robespierre, est arrivé aujourd'hui dans des régions sereines, où commence son âge d'or. Le trône de l'échiquier s'élève dans un palais. La cour du club des Panoramas est composée de l'aristocratie de l'échiquier français. Là tous les titres sont incontestables; chaque seigneur a conquis son blason à la pointe du trait. Le premier entre ses égaux, c'est M. de Labourdonnais, le petit-fils du gouverneur célèbre immortalisé par Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie*. Il est né

à Saint-Malo, comme Châteaubriand. Le génie du christianisme est compatriote du génie des échecs. Après lui se groupent M. Boncour, M. Calvi, réfugié italien, M. Saint-Amand, M. Devinck, M. Desloges, M. le baron du Ménil.

Avec ces noms, d'autres noms illustrés dans le pays. M. le comte de Richebourg, M. le comte Boissy-d'Anglas, le brave général Haxo, le Vauban de l'armée et de l'échiquier; M. le duc Decazes, M. Gautier de la Gironde, M. Delaville, M. Bertin de Vaux, notre jeune et profond historien M. Mignet; M. Lacretelle; M. Meyerbeer; M. Hersent; M. Panseron, notre gracieux compositeur; M. Amédée Jaubert, ce savant véritablement instruit; M. Grevedon, et d'autres encore que j'oublie, car la phalange est nombreuse : elle se compose surtout d'hommes de lettres, d'artistes, de militaires. Les classes intelligentes de la société sont représentées au club des Panoramas. Dimanche dernier, j'y assistai à une partie du plus haut intérêt; elle était engagée entre M. de Barneville et M. de Jouy, l'excellent et spirituel Ermite de la Chaussée-d'Antin. M. de Barneville est le dernier amateur qui ait joué avec Philidor; c'est le plus frais et le plus jeune vieillard qu'on puisse voir. Il nous parlait de Philidor, qui lui faisait l'avantage, usité alors, du *cavalier pour le pion et le trait*; il nous parlait, ce Nestor de l'échiquier, de cette histoire ancienne dont nous sommes séparés par tant de révolutions. Rien n'est émouvant comme d'entendre une voix qui vous dit : J'ai joué avec Philidor; il semble qu'on assiste à une résurrection. La génération contemporaine de Jean-Jacques Rousseau, représentée par M. de Barneville, jouait aux échecs avec la génération suivante, représentée dans les lettres et aux échecs par M. de Jouy; et moi, indigne juge du camp, je suivais d'un œil distrait la partie, en pensant à Philidor, le musicien, et à l'opéra de Meyerbeer, qui devait me donner, le lendemain, tant d'extase et de bonheur. Philidor et Meyerbeer! deux siècles qui se levaient devant moi au club des Panoramas.

MÉRY.



HISTOIRE

DE

LA MARINE FRANÇAISE

PAR EUGÈNE SUE.[1]



Il y a environ sept ans, un soir, au foyer de l'Opéra, deux jeunes gens se promenaient ensemble, causant littérature et voyages. L'un d'eux était le directeur d'un recueil littéraire; l'autre avait long-temps navigué, et revenait de Navarin: — Vous devriez, lui disait le directeur de journal, m'écrire quelques scènes maritimes. — Volontiers; mais quel sujet prendre? — Tenez, je me rappelle un trait assez curieux; j'ai un cocher qui a été long-temps matelot, et l'autre jour il me disait qu'en 18....., son vaisseau ayant attaqué un brick de corsaire, et celui-ci manquant de munitions, le pirate chargea ses canons de piastres, et se défendit bravement avec l'argent qu'il avait volé. — C'est un trait fort caractéristique, reprit le jeune homme, et j'essaierai d'en faire un combat. Huit jours après, le combat était fait, et l'article parut. Ce jeune homme était M. Eugène Sue.

Il n'avait jamais songé, aux jours de l'enfance, qu'il serait écrivain; contemporain des Sainte-Beuve, des Lerminier, des Vitet, il s'annonçait, lui, comme une espèce de Jehan Frollo. Il sortit du collége avant sa

(1) 4 vol. in-8° avec de belles gravures. Les deux premiers volumes sont en vente chez Félix Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

rhétorique terminée, sachant par hasard un peu de dessin et de mathématiques, flotta long-temps entre plusieurs carrières, entra chez Théodore Gudin où il fit de la marine en peinture, étudia la médecine sous son père, lança quelques articles dans le *Figaro* et dans *la Mode*, et fut même le père de deux vaudevilles qui sont aujourd'hui aux enfans-trouvés; vivant largement en jeune homme, dépensant au hasard et sans compter l'esprit qu'il avait, la fortune qu'il aurait; moqueur, insoucieux, véritable enfant de Paris, faisant toujours rire autour de lui, et avec cela profondément ennuyé, et portant dans son cœur un inconcevable fonds d'amertume et de mélancolie.

Son père le fit enfin partir comme chirurgien sur un vaisseau de l'état; il avait vingt-trois ans à peu près. Le jour où il arriva à bord, il manda ses deux aides et leur dit : — Messieurs, je ne sais rien, comme vous vous en apercevrez bientôt; par conséquent vous ferez tout, et moi je me charge de l'hygiène du bâtiment.... Puis après cette étrange confession, il les congédia et alla dormir. Le vaisseau part; le voilà, lui, jeune homme, lancé sur un élément, dans un monde, avec des hommes inconnus la veille. Ses voyages durèrent six ans; il alla en Espagne, aux Iles, il courut l'Océan et la Méditerranée, il séjourna à Toulon, à Brest, à Lorient, il toucha à presque tous nos ports, et revint enfin à Paris, la tête pleine d'images et d'idées nouvelles.

C'est le hasard, comme nous l'avons vu, qui lui fit écrire sa première scène maritime; le hasard fut toujours son bon génie. Cette scène ayant eu grand succès, il en publia une seconde, puis une troisième, puis un volume sous le titre de *Plik-Plok*: le volume fit sensation, et la faveur publique vint prendre l'auteur, tout étonné de sa réussite. Un premier ouvrage n'est qu'un brevet d'homme d'esprit; le second fait l'écrivain. *Six semaines* après *Plik-Plok*, parut un roman bien plus vigoureux que le premier, *Atar-Gull*. La réputation de M. Eugène Sue s'établit : il commença à se prendre au sérieux, et à se transformer; il comprit tout ce qu'il y avait d'inexploité dans le roman maritime, et voulut faire sienne cette contrée où il avait abordé, poussé par le flot. Avec la conscience de son idée, commencèrent donc des études graves. Ces notions imparfaites de marine, qu'il avait saisies en courant, il les compléta, ou les rectifia par le travail; travail qui portait son fruit à l'instant, car il lisait avec la justesse pénétrante d'un homme qui a vu d'abord ce qu'il apprend ensuite. Toutes ces lectures, ayant un but, prirent un attrait *de création*, pour ainsi dire : la nouveauté de la science charmait son intelligence vivace; puis, par un bonheur rare, études et ouvrages, vie intellectuelle et vie intérieure, tout se développait pour lui dans le même

sens de perfectionnement : son existence, se dégageant de quelques amitiés indignes de lui, et se mêlant au peuple des intelligences et au monde cultivé, se décalquait dans ses livres, et variait ses tableaux; ses personnages se multiplièrent, ses idées embrassèrent un plus grand rayon de la vie; il mit le salon sur le tillac; et *la Salamandre* vint témoigner des progrès de l'auteur.

Il y a des destinées qui commencent par leur midi; d'autres, au contraire, s'éclairent lentement. Les hommes de cette dernière classe ne voient pas toute leur vie d'un trait, et comme quelqu'un qui est en haut d'une montagne et qui regarde un vallon couché en bas : non, ils ignorent eux-mêmes où ils iront quand ils partent; ils entrent dans la prairie par un petit bouquet d'arbres, qui la borde et la cache ; ils marchent de sentier en sentier; peu à peu les branches s'éclaircissent, la route se dégage, ils commencent à voir un peu de ciel, et puis les voilà arrivés, sans s'en douter, à la belle vallée, bien riante et bien lumineuse ! M. Sue est de ceux-là : il a marché dans sa vie, montant toujours, et avec des étonnemens. Alors, avec cette ardeur imprudente de jeune homme qui va toujours en avant, il écrivit et imprima ces mots : *Histoire de la Marine, par M. Eugène Sue*. C'était une témérité, car, certes, à cette époque (cela date environ de cinq ans), il n'avait pas encore amassé le bagage nécessaire pour une si rude entreprise; mais c'était un bon instinct qui le poussait; il sentait qu'il y avait là un ouvrage national, et que cet ouvrage lui appartenait; car, quoique sans doute il n'ait pas inventé la mer, comme on l'a dit spirituellement, à lui revenait la gloire d'avoir importé en France le roman maritime!... C'était donc son droit que cette histoire; et il commença ses recherches avec plus de suite et d'ensemble. Avant de voir dans quel esprit furent dirigés ses travaux, et quel en fut le produit, il est un fait qu'il est important d'établir.

Ce n'est pas seulement à son titre d'écrivain maritime que M. Eugène Sue a dû sa réputation. Au milieu de ces scènes de matelots, il faisait marcher une idée amère, le scepticisme, qui, au bout de toutes les actions humaines, met ces deux mots : Vanité et intérêt ! On a dit que ce scepticisme était un rôle. Non; on ne pose pas quand on n'a pas encore de nom; et la première ligne de M. Eugène Sue est déjà une ironie. Kernok mourant marguillier, vaut bien Atar-Gull recevant le prix de vertu, et Vaudrey, expirant béat, en rêvant d'anges et de paradis. M. Sue apportait donc à l'étude de l'histoire ce besoin d'invention et ce scepticisme vivace, qui trouvaient si bien leur pâture dans les créations de l'imagination; mais ces deux puissances étaient singulièrement à

l'étroit dans la cage de fer de la réalité, quand soudain, en lisant, l'auteur trouva un point de vue, une idée, un système, si vous voulez, où pouvaient s'épanouir à leur aise toutes ses facultés de poésie et de pensée. Expliquons-nous.

Louis XIV viole les traités les plus sacrés, il envahit la terre de ses alliés, il ruine la France d'or et de sang, il ravage une partie de l'Europe, il veut être Alexandre.... Pourquoi? Parce que Louvois est jaloux de Colbert, et demande une guerre qui doit renverser le ministre des finances.

Dans un pays que je ne nommerai pas, on désirait la loi du divorce, mais on n'osait en faire la proposition. Un des représentans du peuple était l'ami d'une danseuse; cette danseuse était l'amie d'une femme qui voulait divorcer; la femme en parle à la danseuse, la danseuse au représentant, le représentant à la chambre élective, et voilà un pays dont les mœurs vont être révolutionnées....., pour qui et par qui? Je vous le demande.

Dans tous les grands évènemens de l'histoire, il y a deux choses bien distinctes: le résultat et le moteur, le dessus et le dessous. Le dessus est terrible ou solennel; le dessous n'est que ridicule; chaque tragédie est doublée d'une comédie.

Montrer les petits ressorts des grandes choses, est une œuvre d'ironie puissante. M. Lemercier, dans sa comédie de *Pinto*, avait, le premier, appliqué cette méthode à l'art dramatique. Qu'est-ce que *Pinto?* C'est une conjuration en déshabillé, pour ainsi dire; tout ce que cette révolution a de brillant au dehors, sa chair, son teint, ses formes, l'auteur les lui ôta pour exposer à nu le jeu des fibres et des nerfs. C'est la comédie de la tragédie.

M. Eugène Sue, en commençant ses travaux d'histoire, avait un avantage immense sur les écrivains qui entreprennent une époque : il n'arrivait pas à l'examen des évènemens historiques avec l'esprit tout imprégné des formes du *conciones* et des idées de collége; il ne lui fallait pas démolir pour bâtir. De plus, il avait vécu; il avait assisté à de grands évènemens, à la bataille de Navarin, par exemple, et connaissait le réel des choses qui font du bruit dans ce monde. Son intelligence était donc assez bien déblayée de toutes les illusions transmises ou acquises. La forme de ses travaux accrut cette disposition. C'était par des lectures rompues, par la rencontre de documens inconnus, qu'il avait pénétré dans les évènemens historiques. Un hasard lui ouvrit les archives des affaires étrangères; là, la correspondance des ambassadeurs, les négociations secrètes, les pièces mystérieuses, les lettres du roi, les in-

structions en sous-main, furent mises à sa disposition; l'histoire lui apparut sans voile et sans représentation; il vit tout ce qui se cache, et comme il ne savait rien de ce qui se montre, son impression ironique s'établit bien plus profondément en lui, n'étant combattue par aucune science contradictoire. Au lieu d'entrer dans la salle de théâtre avec tout le monde, par le péristyle, de monter par un escalier splendidement éclairé, de s'asseoir dans une salle brillante, il pénétra, lui, qu'on me pardonne ce mot, par la porte des artistes, gravit sans bruit des marches sombres, vit les acteurs s'habiller et les machinistes faire jouer leurs décorations. On conçoit que l'effet ne peut pas être le même; et il arriva tout droit et en plein à ne saisir et à ne peindre, dans l'histoire, que le côté comique ou satirique.

Une fois cette idée trouvée, il tenait son œuvre. C'était à la fois l'absolution et la continuation de ce pessimisme qu'on avait blâmé comme un râle, nié comme un mensonge, et que la réalité venait justifier: cela faisait de son histoire une création; cela liait ses romans à son histoire, et toutes les parties de son histoire entre elles. Il se livra donc à l'étude avec persévérance, travaillant sans cesse par lui et par les autres, cherchant dans les coins les plus obscurs, dans les livres les plus poudreux (car son œuvre ne pouvait vivre que par la connaissance des petites choses), et ardent, comme on l'est toujours quand on est soutenu par une idée et qu'on tient enfin le fil, si souvent perdu et retrouvé, qui doit vous guider dans les catacombes.

Conduit à cette idée par l'essence même de son esprit et de ses travaux, cette idée le conduisit à une forme nouvelle en histoire; au lieu d'être narrateur, il fut et dut être dramatiste : c'était une nécessité. En effet, si vous prenez la surface des choses, ou même la chose seule, un récit suffira; vous aurez dit tout ce que vous voudrez dire, en écrivant : *Cela se passa ainsi;* mais le jour où vous remontez, c'est-à-dire où vous descendez aux causes, quand vous cherchez, une lanterne à la main, ce qu'il y a au fond du cœur de ceux qui conduisent les affaires du monde, vous voilà forcés au dialogue et au monologue. La mise en scène des intentions humaines demande tout le jeu et tout l'imprévu de la conversation; ce n'est qu'en parlant que les hommes peuvent se montrer tout ce qu'ils sont. M. Eugène Sue a donc fait de son histoire un drame; tout ce que les autres mettent en récit, il le met en action; tout ce que les autres mettent en réflexions, il le met en dialogue; dialogue moqueur avec quelques peintures de nobles caractères pour contraste, et de longues pièces manuscrites pour justification.

Mais les critiques ont dit : L'historien ne doit pas rire, l'historien ne

doit pas dramatiser ; ce n'est pas de l'histoire. Pourquoi ? Parce que c'est mouvementé et intime comme un roman ? Qu'importe, si c'est vrai comme une chronique ? Qu'est-ce que l'histoire ? C'est tout ce qui est ; c'est le cœur humain tout entier mis en pratique, ce sont les hommes agissant et parlant pour ou contre les intérêts de la masse que l'on appelle société ; la nature de leurs actions et de leurs discours ne fait rien à la chose, leur but seul les rend historiques. L'histoire est complexe : elle a mille aspects différens, selon qu'on la prend à tel ou tel point. Louis XIV bâillant avec Mme de Maintenon peut être aussi historique que Louis XIV entrant dans le parlement, le fouet à la main ; mais, multiface comme elle l'est, aucun écrivain ne peut embrasser l'histoire tout entière : les uns s'attachent à la philosophie des évènemens ; d'autres sont chronologistes, comme le président Hénault ; d'autres, comme Bossuet, montrent dans les révolutions qui s'accomplissent le doigt de Dieu ; et puis d'autres encore, comme Saint-Simon, au lieu de partir d'en haut, partent d'en bas, c'est-à-dire du cœur humain, et retracent les petites causes amenant les grands effets. Chacun d'eux a fait de l'histoire, chacun a apporté sa pierre à l'édifice que personne ne pouvait construire tout seul. M. Eugène Sue me paraît donc très historien, quoique au lieu de dessiner un bras comme un peintre, il l'ait disséqué comme un anatomiste. Reste la forme dramatique employée par lui, et qui, dit-on, fausse les faits. Pourquoi cela ? Parce qu'au lieu de dire comme Anquetil : *Louis XIV promit d'envoyer sa flotte aux Hollandais, et ne l'envoya pas*, l'auteur met en présence M. d'Estrades et M. Colbert de Croissy, et leur fait expliquer, en langage fort spirituel, la politique tortueuse de Louis XIV, la vérité est faussée ? En quoi ? je le demande. Est-ce cette forme de dialogue qui est blessante, parce que l'auteur, ne pouvant pas savoir ce que ces hommes ont dit, est forcé de créer leurs discours ? Mais prenez les noms les plus graves, les plus anciens ; prenez Tite-Live, Tacite, Thucydide : leurs livres ne sont-ils pas pleins de harangues, que non-seulement les personnages n'ont pas prononcées, mais qu'ils n'ont pas pu prononcer ? Leurs annales sont-elles moins pour cela d'admirables œuvres d'histoire ? Non, sans doute ; car ces génies éminens ont été plus vrais que la vérité ; ils ont fait vivre leurs personnages en les faisant parler. Pourquoi donc alors, si des personnages peuvent rester historiques en faisant un discours de trois pages, et en subissant une réponse de quatre, tomberaient-ils dans les personnages romanesques, parce qu'ils causent au lieu de haranguer ? Le tout est de savoir si ce qu'ils disent touche à des intérêts de masse, c'est-à-dire à l'histoire ; si leurs paroles sont conformes à leur position. Or, la question étant arrivée là,



je crois qu'on peut avancer hardiment que M. Eugène Sue, à part quelques pages dont nous reparlerons, a été partout historien, car presque tous les dialogues où il a engagé ses acteurs ne sont que des extraits habilement combinés de lettres authentiques ou de dépêches secrètes : une histoire sera toujours une histoire, tant qu'elle ne créera pas de personnages imaginaires, et qu'elle ne mêlera pas les hommes historiques à des intrigues romanesques. Si vous appeliez l'*Histoire de la Marine*, où il n'y a rien de l'invention de l'auteur, un roman historique, comment nommeriez-vous *la Prison d'Édimbourg*, de Walter Scott, où des intérêts privés et fictifs sont tissus avec des faits et des hommes de la réalité? Le premier but de l'histoire est d'enseigner ce qui a été. Eh bien! apprend-on quelque chose en lisant l'*Histoire de la Marine?* Oui, sans doute, et cent fois plus que dans un simple récit! La vivacité même de la mise en scène grave dans la mémoire les évènemens racontés. Ce sont, certes, des vues d'historien, et des vues tout-à-fait neuves et justifiées, que celles de l'auteur sur l'invasion du Pays-Bas et de la Hollande par Louis XIV; jamais la politique odieuse et égoïste du grand roi n'avait été mieux mise à nu! On ne contestera pas à M. Mignet le titre d'historien grave; eh bien! M. Mignet, dans la belle introduction qu'il vient d'écrire sur la succession d'Espagne, s'est rencontré textuellement, dans son appréciation de Louis XIV, avec M. Eugène Sue; et, comme cette appréciation domine tout l'ouvrage, ce seul exemple prouve que l'auteur a consciencieusement fouillé cette époque, et que son histoire n'est pas seulement une composition des plus intéressantes, mais un livre où il y a beaucoup à retenir. Je dirai plus : cette manière de drame était peut-être la seule possible pour enseigner l'histoire de la marine. Si savant que se montre un historien de terre, si techniques que soient les termes de guerre, de législation, de commerce, qu'il emploie, ces termes appartenant tous, plus ou moins, à la langue usuelle, et se rapportant à des travaux ou à des occupations sans cesse mêlées aux nôtres, nous ne sommes jamais sans boussole dans cette lecture, et nous devinons quand nous ne comprenons pas. Mais en marine, nous ignorons tout; c'est une langue nouvelle, des mœurs inconnues. Supposez qu'un homme comme Anquetil eût écrit l'*Histoire de la Marine*, il n'aurait pas eu deux cents lecteurs, tant il vous aurait déconcerté par le déploiement fâcheux de sa science toute crue : en définitive, on n'écrit pas l'histoire pour ceux qui la savent, mais bien pour ceux qui ne la savent pas. M. Eugène Sue avait à faire l'éducation de ses lecteurs : c'était la première *Histoire de la Marine* que l'on publiait en France : animer par le drame tout le détail des manœuvres, toute la description des coutumes de ces

hommes, déguiser l'aridité des termes, ou en rendre le sens palpable par la place qu'ils occupent dans l'action, c'était le seul moyen de populariser le récit ignoré de nos belles guerres maritimes; et c'est ce qu'a fait M. Eugène Sue avec la vivacité inventive qu'on lui connaît. Veut-il montrer la différence de discipline qui existait alors sur un bâtiment de corsaire et sur un vaisseau de guerre, il trace la ravissante scène de Jean Bart s'engageant sous Ruyter, et recevant les instructions du maître Lély. Veut-il nous apprendre la coutume d'Oleron, relativement à la hiérarchie des patrons et des matelots, il esquisse cette sombre tragédie de Valbué. Il y a peut-être des critiques qui lui reprocheront d'être trop intéressant; mais c'est un défaut si peu contagieux, que l'exemple n'est pas à craindre, et la vérité y gagne au lieu d'y perdre; car je porte défi à aucun lecteur de l'histoire de M. Sue de ne pas se souvenir toujours de ces deux lignes de la coutume d'Oleron.

Il me semble aussi que cette méthode a donné un singulier relief à toutes les figures historiques que l'auteur fait passer devant nous. C'était une des conditions et une des difficultés de son œuvre que de mettre en scène les personnages du passé : une fois le récit abandonné pour l'action, il fallait une reproduction vivante de ces êtres illustres, puisque l'auteur faisait l'histoire des hommes autant que celle des choses : or, il était à craindre que M. Sue ne réussît pas. Peu d'écrivains ont cependant aujourd'hui, à un plus haut degré que l'auteur de *la Vigie* et de *la Salamandre*, le talent de jeter des figures animées dans leurs livres; mais la puissance de création et la puissance de reconstruction sont deux forces tout-à-fait distinctes. Dans les créations de l'imagination, on a pleine carrière; on fait, on défait, on corrige, tout cela à son gré : plus la tête est ardente, et plus la déesse sortira armée de toutes pièces du cerveau; mais dans les reproductions historiques, il n'en est pas de même : c'est je ne sais quel mélange de patience et de force, une sorte de création prudente qui en fait un don spécial. Il faut la finesse qui voit, l'imagination qui devine ou supplée, la chaleur qui anime, le sang-froid qui s'arrête; il faut avoir tout lu sur l'homme que l'on doit peindre, il faut tout savoir, et ensuite tout oublier, afin de fondre ces élémens ensemble pour en faire un être dans son unité et cependant avec toutes ses contradictions. Goethe avait cette puissance au plus haut degré, comme il l'a prouvé dans *le Comte d'Egmont*. Schiller avait le talent plus rare d'idéaliser les hommes et de les laisser vrais; lisez *Wallenstein* et *Marie Stuart*. Shakspeare en a donné un admirable exemple dans le *Coriolan*. Parmi nous, je ne vois guère que M. de Vigny qui sache ainsi, à la manière de Cuvier, recomposer tout un animal avec une dent

trouvée. Eh bien! quoique marchant encore loin de ces modèles, M. Sue, dans son *Histoire de la Marine*, nous a révélé en lui ce talent : je ne sais rien de plus vivant que Tourville, que Vivonne, que Beaufort, que Colbert ; tous ces hommes sont vraiment ressuscités.

On nous trouvera sans doute partial pour l'*Histoire de la Marine*, car jusqu'à présent la critique ne s'est pas mêlée à notre analyse. Nous ne nierons pas notre sympathie pour le talent de M. Sue ; puis il nous a toujours semblé que, dans l'examen d'un homme ou d'un ouvrage de quelque valeur, l'explication était plus utile qu'un jugement, et qu'il valait mieux se mettre au centre d'une œuvre et examiner d'où elle venait et ce qu'elle voulait, que de s'abattre sur telle ou telle faute, ce que d'ailleurs tout le monde fait. Voilà pourquoi, montrant tous les chemins par où M. Eugène Sue était arrivé à la conception de son livre, nous avons indiqué la liaison rigoureusement logique qui existe, dans cette histoire, entre l'origine, la forme et le fond, et peut-être ainsi avons-nous plus aidé le lecteur à une appréciation exacte, que nous ne l'aurions fait par une critique sans point de départ.

Le style de M. Sue, qui était auparavant un style de hasard, vigoureux quand la situation le portait, mais sans consistance réelle, a pris aussi une allure plus ferme ; on voit qu'il a fréquenté les beaux styles de Saint-Simon et de Mme de Sévigné ; car si le siècle de Louis XIV est le grand siècle de l'art d'écrire, c'est plutôt encore dans sa littérature courante, dans ses mémoires, dans ses lettres, dans ses comédies, que dans ses œuvres d'art solennel.

Pour résumer : supposons qu'il n'y eût, dans cet ouvrage, ni style, ni pensée, ni esprit, ni talent ; hé bien ! ce n'en serait pas moins un monument historique du plus haut intérêt et indispensable ; car il lui reste ses pièces justificatives, des trésors de documens inconnus et les mémoires les plus curieux, habilement et consciencieusement extraits de la bibliothèque de Paris, de la bibliothèque de Versailles et des archives des affaires étrangères. Le premier dictionnaire qui se fait est toujours le plus estimable, car c'est avec lui que se composent tous les autres ; or, ceux qui voudront maintenant écrire sur la marine du XVIIe siècle, seront forcés de recourir à l'histoire de M. Sue et de la citer ; c'est assez pour la valeur du livre.

E. Legouvé.

MEMNON.

Le cygne aime les lacs, le murmure et l'ombrage,
L'azur pour se baigner, le cristal pour se voir;
Il faut, pour qu'en nageant il quitte le rivage,
Que le ciel soit sans tache et l'eau comme un miroir;
Mais la Terre sait bien, en le voyant s'abattre,
Que, pour ce cou de neige et ces ailes d'albâtre,
Elle n'aura jamais d'assez chaste lavoir.

Le cygne aime les lacs, — le pélican ne vole
Que sur d'âpres rochers et sur des flots mutins,
Quand, terni par l'hiver, le diamant du pôle
Ne peut plus fasciner l'aiguille des marins;
Le rossignol, amant des bois et du silence,
N'a besoin, pour chanter sa plus folle romance,
Que d'un rayon de lune au milieu des jasmins.

Que faut-il au condor? — Une cime idéale,
Pour y fermer au jour ses grands yeux assoupis;
A la pauvre hirondelle un toit et des épis;
A la cygogne un nid sur sa tour féodale,
Ou quelque roche aiguë au bord des flots bélans;
Au ramier une eau pure et des myrtes brûlans;
A l'alcyon mourant la vague orientale.

Mais aussi puisqu'à tous il faut la liberté,
Et que l'amour, comme elle, est la source commune
Où l'aigle et la colombe, aux clartés de la lune,
Viennent boire, à longs traits, la même volupté,
O Nature, pourquoi tant de haines entr'elles?
Pourquoi le même vent leur enfle-t-il les ailes,
Lorsqu'on les voit se fuir dans le ciel attristé?

Quelle est donc cette voix des plaines éthérées
Qui sait se faire entendre aux grands comme aux petits,
Et remplit en passant les ames altérées
De terrestres penchans ou de saints appétits?
Elle est comme le vent des montagnes prochaines
Qui flagelle en grondant la tête des vieux chênes,
Et n'a que des soupirs pour les blés endormis.

Où fleurit le rosier? — Sur les tièdes collines
Où traîne en ondulant la robe de l'été;
Comme un amant jaloux d'une tendre beauté,
Autour de chaque rose il darde ses épines;
Mais dès que les boutons se sont ouverts au jour,
Pour savoir le secret de leurs larmes divines,
Les parfums sur la lèvre, ils appellent l'amour!

Dans des lieux plus déserts, la rustique pervenche
Embaume aussi le ciel, mais ce n'est qu'en mourant;
Le lis est noble et pur; couvert de l'aube blanche,
Il élève vers Dieu son calice d'argent;
Il aime les vallons, les eaux mélancoliques,
L'extase et les soupirs des nuits de l'Orient
Qui lui courbent le front sous leurs pieds séraphiques.

Il faut que le soleil bourdonne au fond des cieux,
Pour que l'héliotrope, égaré dans les plaines,
Tende vers lui les bras et le suive des yeux;
Le nénuphar se plaît dans les sombres fontaines,
D'où s'élève un concert de fleurs éoliennes,

Quand la lune, à minuit, écarte les rameaux,
Pour y remplir sa corne au courant de leurs eaux.

Mais si l'onde a sa plainte et le vent son murmure,
Si l'aire a des sanglots et le nid des chansons,
Si, le jour éveillé, pour chercher leur pâture,
L'albatros vole aux cieux et l'abeille aux buissons,
Les poètes aussi, ces divins échansons,
Ne puisent pas leur vin sur les mêmes collines,
Pour en désaltérer vos lèvres enfantines.

Ce n'est plus là le chœur de nos pâtres errans
Qui s'élève au sommet des neiges constellées,
Lorsque, groupés autour de leurs sapins brûlans,
Comme les dieux blanchis des lacs et des torrens,
Ils croisent leurs pieds nus aux flammes des veillées,
Et qu'à travers les cieux calmes et transparens,
Leur voix semble endormir le berceau des vallées!

Qu'il prie et qu'il soupire avec des lèvres d'or,
Qu'il trace autour d'un champ le sillon de sa vie,
Ou que, loin de ses toits rougis par l'incendie,
Il emporte avec lui sa femme et son trésor,
Qu'il ait taillé son luth dans les froides entrailles
Du marbre, ou dans le bronze, amoureux des batailles,
Tout poète a sa voix; — toute voix son essor.

L'un, couché sur sa barque, au milieu d'une baie,
Regarde, l'œil en pleurs et les lèvres en feu,
Les nuages rosés, qu'un vent du sud balaie,
Courir légèrement sur la face de Dieu;
Pendant que le rivage, où se meurt son adieu,
Lui renvoie un parfum de branches effeuillées
Qui se répand au loin sur les vagues bouclées.

Il n'a qu'à se pencher sur ce miroir flottant,
Pour se voir caresser de la main des étoiles;

Jamais le vent du nord n'a soufflé dans ses voiles :
S'il entend sur les flots comme un gémissement,
C'est vous, doux messagers des amans en voyages,
Colombes, qui pour eux traversez les nuages,
Leur portant une larme à travers l'océan!

L'autre, errant comme une ombre, au bord des lacs bleuâtres,
Jette à de durs échos ses hymnes puritains,
Et s'il descend, la nuit, par le sentier des pâtres,
S'il vient, avec l'aurore, au seuil de nos festins,
Secouer son manteau plein de froides rosées,
C'est pour chercher l'espoir dans les coupes brisées,
Et rallumer sa vie à des flambeaux éteints.

Hélas! quand le reflet des sources murmurantes
Tremblait encore au front des anges voyageurs,
Quand, sur les pas de Dieu, les familles errantes
Suspendaient les berceaux à des palmiers en fleurs,
La Poésie alors était sainte comme elles,
Et ses premiers rayons, conduisant les pasteurs,
Ne faisaient que blanchir leurs tentes fraternelles.

Quand le luth de Memnon, accordé par les Dieux,
Chantait, vers l'Orient, les nouveaux hyménées,
Quand l'aube, se levant sur les blanches marées,
Tendait sa coupe d'or au monstre harmonieux,
Surprises bien souvent par ces rumeurs lointaines,
Les tribus, qui suivaient leurs pieux capitaines,
S'arrêtaient dans leur marche en regardant les cieux.

Mais aujourd'hui, seigneur, que la terre est muette,
Depuis qu'elle a cessé de bénir votre nom,
Aujourd'hui qu'en prêtant l'oreille à l'horizon
On sent, de tout côté, venir notre tempête,
Où faut-il la frapper, pour qu'elle rende un son?
Dites-nous, vents du soir qui planez sur le faîte,
Si le soleil couchant n'aura pas son Memnon!

Aujourd'hui l'encensoir a brisé son idole;
La prière s'éteint sur les charbons fumans,
Et la lampe, autrefois fixe comme le pôle,
Tremble au dernier soupir des sacrés instrumens;
Qu'êtes-vous devenus, sombres et doux mystères,
Humble foi du berceau, souvenir de nos pères,
Majesté de la mort, respect des ossemens?

Où sont les beaux vieillards qui bénissaient les chaumes?
Les femmes qui vivaient d'espérance et d'amour?
Tant de rameaux vibrans dans la forêt des hommes?
Tant d'ames de cristal et d'airain tour à tour?
Et ces amours profonds sous ces rauques armures?
Et ces blancs appareils sur ces vastes blessures?
Et ces siècles muets dans l'attente d'un jour?

Pourtant lorsque le vent met à nu les racines,
Lorsque la pluie est rare aux blés qu'on a semés,
Quand la lune se heurte à l'angle des ruines,
Quand l'aile de la foi trouve les cieux fermés,
Faut-il pleurer, n'avoir qu'une corde à sa plainte,
Et repétrir l'idole avec sa cendre éteinte,
Et n'embrasser que vous, marbres inanimés?

Il faut laisser le Temps balayer son empire,
Et, pendant que le sol gémit sous les fléaux,
Se bâtir, dans l'espace, une ame de porphyre,
Où le grand moissonneur ébrèchera sa faux;
Il faut laisser la Mort tout miner et détruire,
Et, lorsqu'elle se croit au bout de ses fardeaux,
Jeter dans son chemin un monde à peine éclos!

La guerre a beau fouler nos plus belles campagnes,
Dévaster la chaumière, épouvanter le nid,
Pour n'écrire qu'un nom sur un bloc de granit;
Dès qu'elle a disparu derrière les montagnes,
Le foyer se reveille et l'herbe reverdit,

Et les flots, dont sa trompe a remué le lit,
Pourront bercer encor la lune et ses compagnes.

Eh bien, par les soupirs de ces fleurs sans amans
Qui n'ouvrent qu'à la nuit leur urne solitaire,
Par ces frêles rameaux que nous voyons se plaire
Aux étreintes du roc, aux morsures des vents,
Par les bois de cyprès, que respectent les hommes,
Dont la flèche frissonne et remplit l'air d'encens,
Le soir, quand les ramiers s'abritent sous leurs dômes,

Par le chant des soldats, par le chœur des cymbales,
Par la rumeur du fer, par le cri des chevaux
Qui, les crins hérissés, se cabrent sous vingt balles,
Par les noirs bataillons passant comme des faux,
Par le tocsin sonnant, dans ses tours immobiles,
La tempête des rois sur l'océan des villes,
Par tous ces bruits, poète — et par tous leurs échos,

Il est temps de chanter la chanson de tes rêves,
Il est temps d'éveiller tous ces luths assoupis,
Et semblable à Cérès, de semer sur nos grèves
Ton nuage de fleurs et ta corne d'épis;
Il est temps de quitter ces monts, couverts de glace,
Où les vaines clameurs, dont tu semais l'espace,
Effrayaient seulement la biche et ses petits.

Le cygne aime les lacs, le murmure et l'ombrage,
L'azur pour se baigner, le cristal pour se voir;
Il faut, pour qu'en nageant il quitte le rivage,
Que le ciel soit sans tache et l'eau comme un miroir;
Mais la Terre sait bien, en le voyant s'abattre,
Que, pour ce cou de neige et ces ailes d'albâtre,
Elle n'aura jamais d'assez chaste lavoir.

JEAN COSTA.

Revue du Monde Musical.

LES HUGUENOTS, DE M. MEYERBEER.

PREMIER ARTICLE.

Je commencerai d'abord par annoncer le nouveau succès de M. Meyerbeer. Je parlerai beaucoup de la musique, un peu de la pièce.

Raoul de Nangis, gentilhomme de province, est arrivé depuis peu à la cour; c'est l'amiral de Coligny qui l'a recommandé; Nangis appartient à la réforme, ce qui ne l'empêche pas de s'asseoir à la table du comte de Nevers, catholique zélé. Nous sommes en Touraine; dans le château du comte qui va se marier et donne à ses amis un dernier repas de garçon. Les convives boivent à leurs belles, et Nangis se rend aux invitations du seigneur châtelain qui le prie de conter ses amours, Nangis les chante. Nangis a sauvé la vie ou l'honneur à une belle inconnue, qui depuis lors est la dame de ses pensées. Cette belle, il l'entrevoit au château du comte de Nevers. C'est Valentine, fille du comte de Saint-Bris, demoiselle d'honneur de Marguerite de Valois, promise au comte de Nevers. Raoul est appelé chez Marguerite, qui veut rapprocher les deux partis en mariant des huguenots avec des catholiques. Valentine est destinée à Raoul, qui la refuse; sa présence chez le comte de Nevers lui inspire de jaloux soupçons. Le comte de Saint-Bris défie Raoul qui promet de lui faire raison de l'offense; le rendez-vous est pris, on doit se rencontrer au Pré-aux-Clercs. Maurevert conseille à Saint-Bris de faire assassiner son adversaire; Marcel, vieux serviteur de Raoul, avertit son maître; le combat s'engage, il est interrompu par des hommes armés de l'un et l'autre parti qui se livreraient bataille si leurs femmes ne venaient se jeter dans les rangs. Le comte de Nevers épouse Valentine dans la chapelle du Pré-aux-Clercs; une gondole illuminée et pavoisée traverse la rivière et ramène les nouveaux mariés au logis.

Au quatrième acte, l'action se rembrunit et le drame commence. Le massacre des Huguenots a été résolu; le roi le veut. Saint-Bris rassemble ses affidés pour leur donner des ordres; plusieurs moines mêlent leurs exhortations fanatiques aux cris des assassins, et promettent la p a'n e

martyre à ceux qui trouveront la mort dans cette sanglante exécution. La cloche sonne, et le signal du carnage retentit après un chœur admirable et d'un merveilleux effet.

4 On danse toujours malgré le tocsin; le rideau se lève sur un bal que Raoul interrompt. Il arrive couvert du sang de Coligny, montre son épée brisée, et s'échappe suivi des amis qu'il vient de rencontrer dans ce lieu de plaisir. Le décor change et représente un temple où se réfugient les femmes des huguenots; elles y chantent un hymne en attendant la mort. Le duc de Nevers, qui voulait épargner les malheureux proscrits, a été tué par les siens. Valentine est veuve, elle retrouve son amant près de ce temple, et l'épouse après avoir abjuré le catholicisme. Marcel est le ministre qui consacre ce mariage *in extremis*. Cet asile est découvert par leurs ennemis qui les entraînent en leur disant : Abjurez ou mourez. Nouveau changement de décor : esplanade du Louvre, où les trois victimes reçoivent le coup mortel dirigé par Saint-Bris. Ce seigneur reconnaît sa fille au moment où Catherine de Médicis passe en litière et vient contempler les effroyables résultats de sa vengeance.

Vous le voyez, le cadre est vaste, les tableaux offrent beaucoup de variété; l'entreprise était périlleuse, le musicien s'en est tiré avec bonheur. Ce ne serait point un éloge si l'on ne savait que de pareilles bonnes fortunes ne dépendent point des caprices du sort, et sont toujours justifiées par le talent. Le musicien s'est montré homme d'esprit, de prévoyance, en procédant par un *crescendo* ménagé, calculé avec artifice, qui conduit l'auditoire aux sensations les plus vives, à l'explosion la plus déchirante.

Le chœur d'introduction est brillant et plein de folie; il amène la romance dite par Raoul : *Plus blanche que la blanche hermine*, dont les deux couplets sont accompagnés par un solo de viole d'un tour plein d'élégance, modulé avec beaucoup d'artifice. Après un repos en *ré naturel* majeur, la rentrée en *si bémol* est d'un effet piquant. Cet effet es d'autant mieux senti que l'harmonie, jusqu'alors soutenue par les traits de la viole seule; est attaquée par un chœur d'instrumens qui lui donne cette plénitude, ce charme de coloris que l'oreille désirait vivement. M. Urhan exécute le solo de viole dans la perfection; il concerte avec le ténor de manière à faire croire qu'une seconde voix s'unit à celle de Nourrit. Cette seconde partie domine trop la première, dont la mélodie languit; et le travail d'orchestre devient l'objet principal.

Marcel, l'enragé puritain, qui ne jure que par Luther, se fait connaître en entonnant un choral de ce maître car Luther et son antagoniste Henri VIII, qui depuis changea de gamme, étaient bons musiciens, ils composaient des hymnes et des cantiques. Ce choral, d'un caractère pompeux et sévère, est lancé par le huguenot Marcel à son maître Raoul de Nangis, pour l'avertir des dangers auxquels son ame est exposée au milieu des Philistins et de leurs fêtes licencieuses. Ce chant solennel domine toute la pièce, il reviendra plusieurs fois encore, lorsque des périls d'un autre genre menaceront Raoul. Un refrain aussi grave aurait pu défiler inaperçu pour des auditeurs peu exercés; mais M. Meyerbeer a su le placer en évidence par le cortége harmonique dont il l'entoure et la

couleur variée et toujours tranchante qu'il lui donne à chaque apparition.

La chanson huguenotte que Marcel dit ensuite est plus bizarre qu'originale. L'accompagnement en a paru singulier : ce flûtet égaré dans les plus hautes régions de la mélodie semble ne pas tenir aux accords de l'orchestre; mais on voit que l'auteur a voulu rendre l'effet des fifres et des tambours, qui, selon Marcel, étaient l'accompagnement ordinaire du *Ça-ira* de cette époque. Méhul, qui a fait preuve de talent et d'esprit dans tous ses ouvrages, n'a-t-il pas accompagné de la même manière un couplet de la romance *Charmante Gabrielle*, et pourtant le caractère de l'air ne semblait point appeler les sifflemens aigus des fifres. L'effet produit par la chanson de Marcel ne répond pas au déploiement de forces, à la variété des moyens employés par le compositeur.

Le morceau final du premier acte ramène le motif principal du chœur d'introduction. L'entrée du page, ses roulades légères, forment un agréable contraste avec l'ensemble de voix d'hommes que nous avons entendues jusqu'à ce moment. Cette queue d'acte est traitée d'une manière un peu sérieuse. La suite de septièmes sur la pédale est d'un bon effet, il me semble que la situation n'est pas de nature à motiver l'emploi de ce moyen; cependant ce *sol* d'abord dominante d'*ut*, ce *sol* qui a porté tout l'édifice harmonique, devenant à son tour septième de dominante du ton de *ré majeur*, est d'un résultat ingénieux et piquant; il charme l'oreille au moment où la cadence finale se prépare.

Au premier acte nous n'avions que des hommes, le second acte s'ouvre par un jardin rempli de jolies femmes élégamment parées de riches et brillans atours. Marguerite vient de finir sa toilette; elle est entourée de ses dames; une part de cette jeune cour va profiter de la licence qu'on lui a donnée de se baigner dans le Cher, qui traverse le parc de Chenonceaux. En attendant que ces nymphes se plongent dans l'eau, Marguerite de Valois, la joyeuse commère, la fiancée de Henri IV, chante l'amour, le plaisir, la folie, les rians jardins, la verte fontaine, l'ombrage, la fauvette, le feuillage, et fait redire aux échos de la Touraine ses trilles, ses roulades, ses gammes chromatiques. D'abord en quatuor, avec deux de ses dames et son page Urbain, ensuite toute seule dans une brillante cavatine. Ce morceau, très bien exécuté par Mme Gras-Dorus, a été couvert d'applaudissemens. Une autre récompense attendait la cantatrice au sortir de la scène; son engagement expirait à l'heure même où le spectacle a fini; à minuit, heure solennelle, on a renouvelé le contrat qui l'unit à l'Académie royale de Musique, et sa dot annuelle a été portée à quarante mille francs.

Le chœur des baigneuses est charmant : les baigneuses ne chantent pas pourtant; elles pourraient s'enrhumer, leur vêtement est si léger; mais les dames qui ont déjà fait leur toilette peuvent, sans crainte, exercer leur gosier : elles invitent donc les naïades à chercher le calme et la fraîcheur dans les flots du Cher. Ces demoiselles sont toutes prêtes, il leur suffit de quitter leurs pantoufles, ce qu'elles exécutent avec une grace toute particulière, et forment des groupes très séduisans. Tout le monde a remarqué la mélodie de ce chœur dansé, les molles ondulations de l'orchestre. Je crois

devoir appeler l'attention des amateurs, si toutefois leurs yeux ne sont pas trop occupés des pantoufles des nymphes, je dois appeler leur attention sur un trait de bassons qui serpente à travers l'accompagnement des autres instrumens. Ce trait, d'une grande rapidité, contraste avec l'allure tranquille du chœur : il se plie à toutes les modulations, monte, descend, parcourt la riche étendue du basson, et a le mérite d'être parfaitement exécuté. L'ensemble est tel que l'on croirait qu'il est dit par un seul bassoniste; le volume du son me fait penser pourtant que plusieurs l'exécutent à la fois.

Le duo : *Ah! si j'étais coquette!* sans être précisément neuf, abonde en oppositions piquantes. Raoul est tout sentiment, la partie de Marguerite est vive et légère ; ce duo est en *fa*, le repos sur le *la bémol* aigu est une surprise à laquelle on ne s'attend pas, et qui donne à la phrase un tour original. Un autre *inganno* de ce genre est placé dans le quatuor qui ouvre cet acte. Le cor a fait entendre l'accord de *ré majeur*, ce *ré* devient note sensible, et les voix attaquent en *mi bémol*.

L'ensemble du serment est majestueux, brillant et d'un beau caractère; le musicien prélude aux grands coups qu'il doit porter ensuite : les voix récitantes soutiennent la mélodie, sur laquelle le chœur fait tomber avec fracas ces mots : *Nous jurons*. L'orchestre se tait pendant l'*adagio*, et les voix exécutent seules le morceau le plus difficile de ce finale. M. Meyerbeer prend plaisir à défier ses chanteurs; dans *Robert-le-Diable*, la scène de la croix, au troisième acte, se termine par un trio vraiment diabolique pour l'exécution; les chanteurs y sont obligés de déterminer, d'asseoir les transitions enharmoniques sans aucun régulateur instrumental. L'ensemble des *Huguenots*, dans le finale du second acte, ne me paraît pas d'une exécution plus commode. Mme Gras-Dorus y prend de volée un trait aigu, arpégeant l'accord le plus scabreux; toutes ces difficultés ont été surmontées, et l'orchestre, en rentrant, a retrouvé les chanteurs dans une position fort honorable.

La strette du finale a beaucoup de vigueur et d'entraînement, et l'on rencontre, vers la dernière cadence de ce morceau, un *ut* aigu, tenu à la fois par Mmes Falcon, Dorus et Flécheux, qui triomphe des forces du chœur et de l'orchestre.

Le troisième acte abonde en musique de tous les caractères, c'est le plus complet de la pièce, et par conséquent celui dont la durée est la plus longue. Il s'ouvre par un chœur de buveurs plein de verve et de franchise dans lequel figurent des voix récitantes, des acteurs que l'Opéra sait à propos mêler à ses choristes. Ce chœur est plutôt une chanson fort bien dite par Wartel, avec refrain attaqué par toute l'escouade huguenotte. *Si bémol* est le ton de ce morceau dont la mesure, d'abord à deux temps, passe à trois temps pour le refrain qui débute par un *rataplan* que les ténors battent avec le *fa*, le *sol* aigus, en rhythme de deux croches et deux noires; les seconds ténors entrent ensuite par les tierces basses de ces notes, et les voix graves roulent sous cette harmonie plaquée, parcourant diverses modulations. Ce refrain, d'une allure leste et brillante, est arrêté dans sa marche avant la cadence finale par

deux accords solennels; accords chers aux buveurs qui se plaisent à déployer leurs voix éclatantes, à les faire sonner long-temps avant de conclure la période. M. Meyerbeer s'est admirablement conformé aux us et coutumes des suivans de Bacchus; s'il a négligé la tierce picarde, ce n'est point un mal, le moyen est vulgaire. Je crois pourtant qu'il l'eût employée si son refrain avait été en ton mineur; la tierce majeure attaquée sur le dernier accord appartient à la musique de ce temps. On trouve dans le livret des *Huguenots* un bon nombre de strophes bien mesurées, je voudrais que l'auteur eût pris le même soin pour les couplets chantés par Wartel.

Prenant — son sa — bre de batailles,
Qui renver — se forts et murailles.

Ne saurait être chanté sur la mélodie qui doit porter les vers suivans du second couplet :

En avant, — braves calvinistes!
A nous — les fil — les des — papistes.

Il faut nécessairement que le musicien gâte son air pour l'accommoder aux paroles défectueuses qu'il va rencontrer. Ces derniers vers ne sont pas plus mauvais que les premiers dans lesquels on ne trouve aucune régularité musicale, mais ils présentent une mesure tout-à-fait différente et contraire au dessin de la mélodie.

Cet air et chœur de buveurs a fait le plus grand plaisir : on a voulu l'entendre une seconde fois. Le rhythme du chœur des diables de *Robert* s'y reproduit dans le *rataplan;* c'est une légère ressemblance qu'il eût été bon de faire disparaître.

La cloche était nécessaire pour annoncer l'heure de la retraite; et, quoiqu'elle entre bien dans l'ensemble des voix qui annoncent le couvre-feu, j'aimerais mieux qu'elle n'y fût pas, à cause de l'autre cloche que nous entendrons plus tard. Le duo de Valentine et Marcel est un morceau conduit avec beaucoup d'artifice, un duo qui tient également aux deux genres sérieux et comique, dans le goût de celui de *Robert-le-Diable, ah! l'honnête homme!* On ne saurait pourtant lui reprocher aucun trait de ressemblance avec son frère aîné. Les cors et les violoncelles, groupés au commencement de ce duo, présentent un effet sombre et mélancolique. La phrase de mélodie qui le termine est gracieuse et contraste avec le chant passionné de Valentine. Les airs de ballet de cet acte sont de peu d'importance, et le musicien les a négligés.

L'harmonie du septuor est mordante et bien disposée pour l'effet vocal. Le chœur qui le suit est un tour de force sous le double rapport de la composition et de l'exécution. Ce combat interrompu, ces femmes qui se jettent au milieu des épées et se disputent, se disent des injures en arrêtant les duellistes et les soldats, tout cela forme un bel ensemble. Le public n'a pas encore apprécié le mérite de ce morceau, trop de détails se présentent à la fois, il ne sait auquel entendre; mais il ne tardera pas à les saisir l'un après l'autre pour les réunir ensuite, comme a fait le musicien. Exécuter ce double chœur au repos est déjà chose assez difficile

pour d'habiles choristes : le dire, au milieu de la chaleur et du désordre de l'action, est un véritable tour de force. L'ensemble en est bon, tout marche d'aplomb; mais tout n'a pas encore cette franchise d'attaque, cette sonorité, cette clarté que les chanteurs auront acquise après quelques représentations.

Je m'aperçois que j'ai oublié le chant de la noce qui se rend à l'église. Ce cantique, de la couleur de tous les cantiques, lent et religieux comme les airs de ce genre, ne mériterait pas d'être signalé d'une manière particulière, s'il marchait toujours seul et traversait tout bonnement sur la place pour entrer à l'église. Mais ce cantique pieux, procédant gravement, trouve un cabaret sur son chemin; les huguenots y boivent, y chantent, et ce ne sont pas gens à se taire pour laisser défiler en paix les cantiques. Il faut donc que l'hymne des jeunes filles éprouve un choc inévitable. Combiner cet air lent et solennel avec le chorus allègre et bachique des calvinistes est encore une des facultés de la musique : elle fait marcher à la fois plusieurs discours d'une allure et d'un caractère différens. Les jeunes filles chantent à la procession, les buveurs chantent dans le cabaret voisin, et tout cela défile ensemble avec le plus parfait accord. Il est juste de dire que les huguenots y mettent un peu de galanterie en changeant par-ci, par-là quelques petites choses à leur thème déja donné. Un autre contraste s'établit dans le finale de cet acte; les personnages principaux se livrent à l'expression véhémente des passions exaspérées, tandis que le chœur des musiciens, placé sur la gondole, bat sa marche gaiement, fait sonner trompettes en *ut*, trompettes en *sol*, cors à piston, s'occupant très peu de ce qui se passe sur l'avant-scène.

Il faut mettre en avant les masses, faire manœuvrer les choristes, telle est la recommandation que les directeurs de l'Opéra ne cessent d'adresser aux auteurs qui travaillent pour ce théâtre. Certes, les masses des chœurs et de l'orchestre produisent de grands et beaux résultats quand leur effet arrive après des airs, des duos d'une mélodie élégante et pleine d'expression; mais donner plusieurs chœurs à la suite l'un de l'autre, c'est s'exposer à ce que l'oreille s'accoutume à ce déploiement de moyens extraordinaires. Les choristes de l'Opéra sont considérés comme des acteurs; le moment approche où les acteurs seront réduits à l'emploi de choristes : l'intérêt musical se divise trop, il ne reste plus de place pour composer un rôle principal qui domine la pièce. Les chœurs, les morceaux d'ensemble du troisième acte des *Huguenots* sont d'une belle facture, bien combinés, bien contrastés. J'ai fait connaître en détail leur mérite, je suis forcé pourtant de convenir qu'il y en a trop. Ce n'est point la faute de M. Meyerbeer, mais une conséquence du système adopté par notre Académie de musique.

Vous croyez peut-être que je vais suivre mon chemin à travers ces deux derniers actes qui ont fait une si violente explosion, que je vais essayer de décrire l'enthousiasme d'un public qui, après le quatrième acte, a voulu féliciter Nourrit et Mlle Falcon, et leur donner de nouvelles preuves de son enchantement en les appelant sur la scène avant la fin de la pièce, chose sans exemple à l'Opéra. Vous croyez que je vais faire une complète ana-

lyse de ce chœur de conjurés formidable, de ce duo passionné, de ce trio tant applaudi. Non; je parie que tous les journaux vous en auront parlé : c'est justement à cause de cela que je n'en dirai rien. D'ailleurs ne suis-je pas sûr que vous irez voir, entendre *les Huguenots?* ne suis-je pas encore plus certain que vous vous garderez bien de sortir avant les derniers actes? Je ne renonce pas pourtant à vous en rendre compte, à vous payer ma dette en entier; mais ce sera plus tard. Il est vrai que beaucoup de pages auront été écrites sur ce sujet: les critiques littérateurs seront assez bons enfans pour ne pas l'épuiser; après eux un musicien trouve encore à moissonner. CASTIL-BLAZE.

—M. Thalberg s'est déja fait entendre trois fois en public; c'était d'abord au premier concert du Conservatoire. J'ai parlé de cette séance; mais je sens maintenant combien mes paroles, que plusieurs personnes trouvaient alors exagérées, étaient au-dessous des perfections que l'exécution du virtuose nous a révélées depuis. La seconde fois, c'était au concert de M. Batta, jeune violoncelliste, créateur aussi dans le genre d'expression accentuée et pénétrante qu'il prête à son instrument. Après un solo de violoncelle et un solo de violon exécutés successivement par MM. Batta et Lambert Massart, et tous deux fort applaudis, M. Thalberg s'est mis au piano, et a débuté par un exorde simple et modeste, comme il fait toujours. Peu à peu ses mélodies ont acquis du corps; ses beaux accompagnemens, comme des vêtemens radieux, se sont déployés autour avec ampleur. Enfin, son motif, jusqu'alors gracieux et mélancolique, par une transformation soudaine et saisissante, a pris les dimensions et l'allure imposante d'une marche triomphale; un rhythme magnifique, frappé à la basse, a produit un effet de timballes et de ces temps nourris qui se détachent sur un roulement de tambours. Ce n'était plus la sonorité du piano, c'était tout un orchestre, c'était une vibration immense, prolongée, incommensurable. A cette exécution, si calme et si forte, si majestueuse et si élevée, qui, sûre d'elle-même, se maîtrise et se domine toujours, l'auditoire, haletant depuis plusieurs minutes, a poussé un long cri d'admiration; et, il faut le dire, sous le coup d'une émotion pareille, il y avait peu de place pour des impressions nouvelles.

Hé bien! tout cela ne donne pas encore une idée juste de celles que le pianiste a excitées au concert du foyer Ventadour. J'ai hâte de dire que M. Thalberg a voulu que le premier concert donné par lui fût une œuvre de bienfaisance et d'humanité. La recette a été versée entre les mains des incendiés de la rue du Pot-de-Fer. M. Thalberg a demandé l'aumône pour ces infortunés avec des chants sublimes et en opérant des miracles. Il a d'abord joué le grand septuor de Hummel pour piano, haut-bois, flûte, cor, alto, violoncelle et contrebasse, ce septuor dont un autre grand pianiste, M. Liszt, nous avait offert une traduction véhémente et passionnée, dans laquelle l'exécutant, avec une audace justifiée par le succès, avait pris la place du compositeur. M. Thalberg nous a fait connaître l'œuvre de Hummel dans sa langue première, et telle que Hummel l'a conçue. Au lieu de soumettre la composition à sa propre pensée, il s'est identifié lui-

même à la pensée du musicien; au lieu de subordonner les autres parties concertantes au piano, il a rendu le rôle du piano secondaire toutes les fois que le rôle des divers instrumens devenait principal; grace à cette entente extraordinaire, à ce tact exquis et profond à la fois, autant qu'à la rare habileté de MM. Tulou, Brod, Dauprat, Lutgen, Batta et Durier, l'auditoire a pu apprécier l'œuvre magnifique de Hummel dans son ensemble, ses contrastes et ses nuances, dans son unité et sa variété.

M. Thalberg est en dehors de toute comparaison. Tout ce qu'on peut dire sur son talent ne saurait affaiblir l'estime et l'admiration dues aux autres pianistes. Voici ce qui le rend un artiste à part : M. Thalberg est doué en même temps de deux organisations distinctes, également puissantes, également étonnantes, que deux ou trois hommes tout au plus, dans des ordres différens, possèdent à un semblable degré. D'un côté, c'est une organisation morale, intellectuelle, aussi vaste, aussi créatrice, qu'elle se peut concevoir; d'un autre côté, c'est une organisation physique, aussi extraordinaire qu'on peut l'imaginer. Il y a en lui, avec l'ame qui sent, l'intelligence qui conçoit et l'instrument qui exprime. C'est cet accord merveilleux de la pensée et de l'action, de l'idée et de la forme, qui fait de lui l'artiste par excellence, l'artiste complet. On s'est beaucoup récrié, et avec grande raison, sur la toute-puissance de ce mécanisme, sur la diversité des timbres, sur la plénitude inouie de sonorité que le piano acquiert, joué par lui, sur l'indépendance des doigts du virtuose les uns à l'égard des autres, telle que chacun semble faire l'office d'une main. Mais on n'a pas assez remarqué que tout cela est, au fond, son intelligence et son sentiment rendus sensibles, la parole de son idée, l'incarnation de sa pensée. Je suis persuadé que Thalberg ne se préoccupe pas des formes et des détails de son style sous un autre rapport que celui de la correction et de la pureté de l'exécution. La forme se présente à lui avec l'idée, l'inspiration avec l'expression, l'ame de sa conception avec le corps. Et cette conception, quelque nouvelle, quelque originale qu'elle soit dans sa création et sa manifestation, est néanmoins toujours saisissable et compréhensible, parce que l'artiste est sans cesse dominé par une grande idée d'ordre, aux clartés de laquelle il expose les parties les plus profondes et les plus inextricables de son œuvre. J'ajouterai même que cette idée de l'ordre, qui ne l'abandonne jamais, est précisément ce qui prête à la physionomie du jeune virtuose ce calme et cette noble simplicité qui sont presque toujours le signe caractéristique de la vraie force et de l'ascendant dominateur.

Parmi les artistes que M. Thalberg avait associés à son œuvre d'art et de charité, nous citerons Mlle Antonia Lambert, dont la belle voix a été fort applaudie dans un délicieux nocturne de Rossini, *la Serenata*, chantée avec M. Jansenne, et dans deux romances charmantes de M. Labarre, l'une desquelles, *la Mère et la Fête*, est d'un ordre supérieur. Mlle Lambert, dans la sérénade, a été admirablement secondée par un chanteur plein d'expression et de sentiment, M. Jansenne. Toutefois, après M. Thalberg, M. Batta est celui qui a recueilli les plus nombreux

applaudissemens. Ses devanciers avaient fait chanter le violoncelle; celui-ci vient de lui donner la parole. J. D'O.

THÉATRES.

THÉATRE-FRANÇAIS. — *Lord Novart*. — La pièce de *Lord Novart*, donnée ces jours derniers au théâtre de la rue Richelieu, est un pas de plus dans la voie où M. Jouslin a engagé depuis plus d'un an la Comédie Française, c'est-à-dire dans une espèce de coopération parfaitement entendue avec le vieux répertoire et la littérature nouvelle, avec le passé et avec le présent, avec les succès calmes et avec les succès brûlans. Peut-être y aurait-il quelque chose à dire, non pas sur cette idée en elle-même, qui nous semble féconde, et à laquelle nous avons poussé nous-mêmes avec ardeur, mais sur l'esprit qui préside au choix des pièces destinées à marcher de pair avec Molière, avec Regnard, avec Lesage et avec Marivaux. Nous savons bien qu'il faut tenir compte des difficultés de mise en œuvre, plus grandes au Théâtre-Français qu'ailleurs; mais nous persistons à dire qu'il ne serait peut-être pas impossible de faire mieux. Les grands styles du XVIIe siècle et les fantaisies spirituelles du XVIIIe sont un peu oubliés à la Comédie-Française trois jours sur six.

Lord Novart est une comédie où il y a beaucoup de mérite sans contredit, mais qui est fort empêchée et empêtrée dans l'intrigue, et qui ne se retire pas complètement du côté de l'exécution. Le style en est indécis, mou, filandreux, et les idées de détail trop empruntées aux lieux communs oratoires. Nous ne parlons pas des mœurs, qui y sont évidemment fausses. Ces Anglais seraient Français, si M. Empis le voulait bien. Le fond même de l'œuvre n'est pas de nature à porter dans l'ame de bien puissantes émotions. L'ambition, quand elle se prend aux grands et aux nobles buts, n'est pas du tout une passion qui fasse rire; et lorsqu'elle ne va qu'à de misérables satisfactions par de misérables chemins, elle est une passion qui fait pitié. Dans l'un et dans l'autre cas, la comédie n'a rien ou pas grand' chose à y faire.

La machine même de *Lord Novart*, qui paraît fort compliquée, parce qu'elle a une superfétation de rouages parasites, se réduit à ceci: un oncle ridiculement ambitieux, qui tente de marier une nièce successivement à deux neveux de ministres, pour devenir ministre lui-même, et qui finit par rester gros Jean comme devant, et par ne pas marier la nièce qui se marie toute seule.

Cette comédie a été en somme bien jouée. Trois femmes de talent, Mlle Dupont, Mlle Anaïs et Mme Volnys, ont fait diversement et chacune dans leur direction, ce qu'on pouvait attendre qu'elles feraient. Du côté des hommes, la pièce n'a pas été moins bien servie. Samson a montré beaucoup de sang-froid, un peu trop peut-être. Volnys a été fort chaleureux et fort noble. C'est un jeune homme qui a déjà des succès d'homme fait.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Les sept Infans de Lara*, drame en six actes, par M. F. Mallefille. — Il y a bientôt dix-huit mois, la presse fut una-

nime pour prodiguer de légitimes encouragemens au début dramatique d'un jeune homme de vingt et un ans. Hier donc, il ne s'agissait plus pour M. Mallefille de nouer connaissance avec le public, il lui était imposé de justifier toutes les espérances qu'il avait fait concevoir, et de grandir son talent aux proportions de son cadre et de la nouvelle scène qu'il abordait; et certes, ce n'est ni l'audace, ni l'imagination, ni la persévérance, ni le travail, qui lui ont manqué. *Les Infans de Lara* ont les défauts et les qualités du genre embrassé par l'auteur; les défauts sont nombreux, choquans, ils sautent aux yeux des moins clairvoyans, ils sont de nature à blesser ceux-là même qui arriveraient le plus favorablement disposés pour l'auteur, j'en conviens; mais, qui pourrait nier que ce drame ne soit posé d'une façon singulièrement grandiose et épique, qu'on n'y sente circuler le plus pur sang d'un jeune homme qui doit être un jour un bon écrivain dramatique, et que de pareilles imitations ne fassent présager pour l'avenir des créations originales? On ne pourrait énumérer, en effet, les nombreuses réminiscences qui se rencontrent dans cet ouvrage depuis le début du premier acte, qui est le même que celui de l'*Œdipe roi*, de Sophocle, jusqu'aux cercueils du sixième acte, renouvelés de *Lucrèce Borgia*, en passant à travers *Hamlet*. Les imitations de style ne sont pas moins fréquentes, soit que l'auteur prenne dans le *Roi Lear* ou dans *Hernani*. Assez d'autres feront valoir contre l'auteur ces ressemblances fâcheuses, nous n'en avons parlé que pour montrer que nous ne nous déguisions aucune des imperfections de ce drame, taillé sur des proportions gigantesques, procédant par masses, et qui, malgré ces emprunts multipliés à la tragédie antique et au drame moderne, n'en est pas moins marqué, dans son ensemble, d'un remarquable sceau d'originalité. Jamais les amis du talent de l'auteur n'ont été plus convaincus de son avenir dramatique, qu'en sortant de la représentation un peu orageuse des *Sept Infans de Lara*.

Premier acte. — La scène se passe à Burgos, en 965, sur la place publique; une foule immense déplore, en gémissant, les horribles conséquences de la victoire des Maures Demain, l'ambassadeur du calife de Cordoue viendra chercher, pour le sérail de son maître, les cent jeunes filles que le sort aura désignées, sans distinction de rang. Au milieu de cette masse inerte, un jeune homme se fraie un passage. Le peuple implore sa pitié, il hausse les épaules; l'air des montagnes paraît avoir eu sur son esprit la même influence que la poussière des universités sur l'intelligence d'Hamlet; il raille cette populace sur sa lâcheté, il la provoque par ses sarcasmes, il la réveille peu à peu de son engourdissement; la foule s'émeut, Gonzalo triomphe: « On laboure la terre avec la charrue, s'écrie-t-il, et la tyrannie avec l'épée; » Il va se mettre à leur tête, mais don Juan d'Aquilar, justice de Castille, calme cette effervescence populaire. Gonzalo hoche la tête et reprend son caractère insouciant et sceptique; en vain le vieux prêtre Dolfos cherche-t-il à exciter sa colère contre le despotisme des *sept infans de Lara*, il refuse obstinément. Tout à coup une femme l'appelle, c'est Édul, sa jeune amante; au moment où ils s'éloignent tous les deux, surviennent sept jeunes gens qui chantent, des

fleurs au front et l'injure à la bouche; ils insultent Gonzalo désarmé, et, quand celui-ci leur demande leurs noms, ils répondent Lara! Lara! Lara!

Ah! les Lara, rugit Gonzalo, le ciel m'est témoin que je ne les cherchais pas, et il se couche dans son manteau à la porte de leur palais. Une femme échevelée s'élance sur la scène, c'est dona Vallombra, mère des sept infans, poursuivie par le fantôme de son premier mari, qu'elle a fait empoisonner pour épouser son amant, don Rodriguez de Lara, aujourd'hui roi de Castille; dona Vallombra aime, elle aussi, Gonzalo, elle le lui déclare, ils jurent de s'aimer. L'orage éclate sur leur tête, et Dolfos maudit cet amour en apprenant à Gonzalo que cette femme est la mère de ses plus mortels ennemis, les *sept infans de Lara*.

Deuxième acte. — On tire au sort, en présence du roi et de la reine, les cent jeunes filles qui doivent être envoyées au calife; des cris de douleur et de désespoir se font entendre, et personne ne se présente pour les défendre, aucun chevalier ne se lève pour déc arer que ce traité est infame et doit être aboli. Gonzalo est absent, enfin il arrive et jette son gant; les sept infans se précipitent pour le ramasser, mais la reine s'oppose à ce combat; on fait retirer le peuple, et ici commence un tableau de famille, où dona Vallombra et don Rodriguez se reprochent mutuellement leurs crimes; cette scène a paru froidement horrible : c'est qu'en effet aucun des personnages présens n'a mission pour reprocher ses crimes à son complice. C'est là un défaut de tact, et nous y insistons, parce que l'auteur, qui possède au plus haut degré le sens moral, doit se garder de pareilles méprises.

Le résultat de cette confession réciproque est un refus, de la part des sept infans, d'accepter le combat, lorsque se présente un champion pour les remplacer; c'est *Mudarra-le-Bâtard*: pour toute condition, il demande la vie d'une famille qui autrefois a outragé sa mère.

Troisième et quatrième actes. — Ces deux actes sont en quelque sorte, pour me servir d'une comparaison empruntée à un historien moderne, l'appareil digestif de la pièce. Don Rodriguez persuade à Mudarra que Gonzalo est précisément le fils de celui qui jadis insulta sa mère et la fit chasser à coups de fouet. Mudarra fait arrêter Gonzalo, il est sauvé par Paisiello, le seul juste parmi les enfans de Lara ou les sept péchés capitaux, comme ils s'appellent dans leur orgie. Dans une scène entre Édul et dona Vallombra, celle-ci apprend que ce n'est point Paisiello qui est aimé, mais Gonzalo; elle appelle de nouveau ses fils, et leur indique le lieu où est caché ce dernier. Édul la menace du poignard, si les infans attentent aux jours de son amant; Gonzalo est fait prisonnier. Au quatrième acte, il apprend de la bouche de Dolfos qu'il est fils de don Garcia-Gonzales de Castille, traîtreusement assassiné par don Rodriguez, et que Mudarra est son frère. Les deux ennemis se réconcilient et tous deux poussent le cri : aux Lara maintenant.

Cinquième acte. — Les Lara chantent, s'enivrent et embrassent les courtisanes; il n'est pas jusqu'à Paisiello qui ne vide, à plusieurs reprises, la coupe d'Hercule, pour réparer le temps perdu. Cependant, le peuple ameuté par les deux frères, rugit autour du palais, et dona Vallombra

apporte à ses fils la chemise sanglante de leur père; au même moment entrent, chacun d'un côté, Gonzalo et Mudarra; les infans barricadent, avec les tables du festin, la troisième porte, et la toile tombe sur un duel à mort, dans la salle même du banquet.

Sixième acte. — Le tocsin sonne lugubrement, le peuple est rassemblé dans l'église, la guerre continue dans les rues, sept cercueils passent lentement, dona Vallombra demande à chacun des nouvelles de ses enfans, Gonzalo les lui donne, en lui rapportant la chemise sanglante; bientôt il découvre que cette femme est sa mère; il veut la soustraire au ressentiment du peuple, il la cache derrière l'autel, il demande qu'on lui accorde la vie de la reine. Les vainqueurs y consentent, mais au moment où il va pour la chercher, il ne trouve plus qu'un cadavre. Mudarra a accompli sa vengeance.

Les acteurs ont suivi le courant qui a emporté l'auteur; tous ont plus ou moins exagéré leurs rôles. Bocage lui-même a étrangement abusé de cette merveilleuse faculté qu'il possède, de donner à ses paroles une teinte mélancolique et hautaine; il rejette tellement la tête en arrière, qu'on perd souvent la moitié de ce qu'il dit. Néanmoins il a été fort applaudi et avec justice. Mais pour tout dire, ce drame ne contient point précisément de rôles capables de mettre un acteur en relief. L'auteur a procédé par groupes : les sept infans de Lara; don Rodriguez et dona Vallombra; Gonzalo et Mudarra; le peuple; et c'est là qu'est la puissance, la nouveauté, l'originalité de cette étrange composition.

Que d'autres prennent en main la rude tâche du critique, nous avons dit notre sympathie pour le talent et le caractère de l'auteur. Que M. Mallefille profite du blâme et qu'il oublie l'éloge.

— Le salon de 1836 est ouvert au public. La foule s'y presse; les critiques taillent leurs plumes. Par une galanterie de bon goût, *les Pêcheurs de l'Adriatique*, de Léopold Robert, ont quitté le salon de M. Paturle, pour prendre place au coin privilégié qu'ont occupé tour à tour le portrait de M. Bertin et Jane Gray. Les compositions historiques et religieuses dominent. Les batailles abondent, depuis la grande toile de M. Horace Vernet, sur *la Bataille de Fontenoy*, jusqu'à un épisode de la campagne de Russie, par M. Charlet, sans oublier *Napoléon saluant les Pyramides*, commencé par M. Gros et achevé par un de ses élèves. M. Lehmann et M. Kanzi se sont inspirés de la Bible et de la métaphysique catholique. M. Tony Johannot a continué de peindre le XVIIIe siècle en miniature. M. Champmartin est toujours le gracieux peintre de portraits que l'on sait. Nous examinerons en détail cette exposition.

— Il n'a fallu rien moins qu'une indisposition assez grave pour empêcher notre collaborateur, M. Jules Janin, de donner la troisième et dernière partie de son histoire : *Un cœur pour deux amours*. M. Jules Janin est une de ces probités littéraires qui savent ce qu'un ecrivain se doit à lui-même et ce qu'il doit à son public. Nos lecteurs peuvent être sûrs que la *Revue de Paris* donnera avant peu la troisième et dernière partie, si impatiemment attendue, d'*Un cœur pour deux amours*.

LES

CHATEAUX DE FRANCE.

MUSÉE NOUVEAU.[1]

A M. LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR.

Tant que durera en France l'esprit conservateur créé par la restauration, les vieux monumens qui nous restent seront respectés. Par une conséquence immédiate de son retour systématique aux affections du passé, la restauration, en relevant la pierre de l'autel

(1) Je me félicite ici d'avoir l'occasion d'exprimer ma vive reconnaissance aux possesseurs actuels d'anciens châteaux historiques qui m'ont procuré si souvent les moyens de rendre mes travaux moins incomplets, en m'ouvrant jusque dans leurs plus secrets recoins leurs belles propriétés. On concevra mes regrets d'avoir si faiblement tiré parti de leur intarissable complaisance. C'est presque une honte pour moi de reléguer dans ces quelques lignes souterraines les remerciemens que je dois aux diverses administrations de la couronne pour les facilités illimitées qu'elles n'ont jamais refusé de m'accorder quand il m'a été utile de consulter les archives des domaines royaux. Je ne me crois point quitte, surtout envers les hommes spéciaux auxquels j'ai dérobé le trésor de leurs recherches sur la matière que j'ai osé traiter après eux. Au nombre de ces derniers il m'est doux de placer M. Pinard, jeune savant d'un autre âge, bénédictin égaré dans notre siècle, châtelain par l'érudition et le goût de tous les manoirs de la France. L. G.

et en restituant au trône la majesté antique, ne pouvait manquer de songer à la réédification du temple et du palais. On interprétera, si l'on veut, dans toutes les proportions du blâme et de l'éloge, la cause de ce service intéressé rendu à la nation; il n'y aurait que de l'ingratitude à en nier les résultats. Demanderions-nous jamais au désert de couvrir de sable les pyramides, quand même il serait vrai que ce fût au singulier caprice d'une courtisane égyptienne que nous devrions de les admirer? Ne sommes-nous pas tout disposés au contraire à pardonner aux flatteurs de Néron les statues, les temples, les arcs de triomphe que leur bassesse lui a élevés? Quel est le système, quelle est d'ailleurs l'opinion dont on tenterait de se faire, à cinquante ans de distance, le défenseur officieux, qui durera autant que la pierre milliaire de la grande route, que la borne grossière du coin de la rue? Pour notre part, nous ne tairons pas que nous préférerions, si nous avions un choix à faire, les âges de despotisme qui fondent aux époques de liberté dont il ne reste rien. Il est bien entendu que nous nous plaçons, en raisonnant ainsi, sur un terrain d'où l'on ne découvre aucune question d'intérêt social essentielle au bonheur de l'humanité, lequel passe avant tout et n'admet aucune comparaison. Seulement on ose penser que si les trois siècles de compression morale qui ont pesé sur Venise ont compté plus de monumens en tout genre que n'en verront jamais peut-être les siècles d'indépendance promis à New-York et à Philadelphie, le souvenir de la postérité sera plus vif pour les siècles et pour le peuple glorieux avec un peu moins de liberté, que pour les générations libres avec beaucoup moins de gloire.

La restauration cependant ne put exprimer qu'une tendance isolée en tournant des regards exclusifs d'attachement vers les reliques du passé; elle éveilla même beaucoup de préventions fâcheuses contre elle en laissant trop croire au peuple qu'elle n'avait des élans rétrogrades que parce qu'elle était mue par des doctrines surannées. Son bon vouloir pour les arts faillit être pris en aversion à cause de cette solidarité présumée entre sa conduite et ses principes; solidarité qu'elle ne chercha pas assez peut-être à nier. Bientôt on imputa au zèle d'une dévotion outrée, et fort peu en harmonie avec la tolérance d'une époque qui n'avait jamais cessé d'être sceptique, les réparations faites aux anciens édifices religieux du royaume.

Ces réparations, il est vrai, ne s'effectuèrent qu'à côté de la création simultanée d'une foule de priviléges en faveur du clergé. N'y eût-il en cela qu'un tort irréfléchi, il n'en fut pas moins tenu compte par l'opinion publique.

Heureusement que la littérature vint épouser une question si belle, la dégager des caresses d'une protection qui l'étouffait, et la décider dans le sens le moins hostile à l'esprit de liberté qui circulait alors. Quand d'illustres poètes eurent élevé un cri unanime entre le trône et le peuple pour demander grace en faveur de nos vieilles cathédrales, sur le point de disparaître, tant la révolution les avait minées en y trouant des clubs, l'opinion nationale, mieux invoquée, fut gagnée à la cause de nos monumens; l'ode et l'élégie nouvelles achevèrent le miracle de conservation. Ainsi la royauté, la religion et la littérature, comme un triple lierre, s'enlacèrent pour cimenter des ruines et les raffermir contre le pied de la barbarie qui les foulait.

Cette croisade forma une espèce d'esprit nouveau qui s'empara de la jeunesse, de jour en jour moins attentive aux rauques déclamations du jacobinisme expirant. Ceux qui ne voulurent pas entrer dans l'église à la voix des missionnaires, à tort ou à raison, affublés du titre de jésuites, ceux-là du moins, sans être accusés de fanatisme, purent entourer de leur adoration les merveilles extérieures des basiliques. A défaut de ferveur, ils eurent de l'admiration à épancher, rachetés, par la poésie, du péché de démolition, inventé et commis par leurs pères.

Du haut du trône et des classes intelligentes, le respect pour nos vieilles pierres descendit chez les masses, qu'on ne remue, quoi qu'on en dise, qu'avec le levier inflexible des principes, qui ne marchent qu'avec le mot d'ordre, promptes à élever jusqu'aux nues des basiliques, si la foi l'ordonne, avec un Jules II, aussi promptes à les démolir de fond en comble avec un Carlostadt, si une doctrine iconoclaste les y porte.

La *bande noire* fut la dernière expression, le coup de grace, de la philosophie du XVIII[e] siècle, redoutable expression qu'exagéra, l'écume à la bouche, la révolution française, et à laquelle se rallia avec un sang-froid, plus méprisable que l'emportement haineux de 93, l'ignorante brutalité de l'empire. De déductions en déductions, la

philosophie avait renié Dieu et la hiérarchie humaine; c'était dur, c'était sans doute faux, mais ce n'était que cela; la révolution proscrivit le culte et trancha la tête aux possesseurs de châteaux; c'était de la vengeance, quelque chose de sauvage, de cruel, mais du moins était-ce de la force; l'empire seul vendit sans aucun prétexte de danger, sans l'excuse de l'athéisme, les pierres de taille des châteaux aux plâtriers, le plomb aux marchands de gouttières, les forêts de haute futaie aux chantiers de constructions; et ceci est du dernier vil. Anéantir le passé, c'est faire de l'histoire; le vendre, c'est un métier qui n'a pas encore reçu de nom dans un pays, dans le nôtre, où cependant la langue du crime est la plus riche.

Je ne me contredis point ici avec les vues assez franchement exposées en tête du château d'Écouen. La *bande noire*, je le répéterai, ne démolit point les châteaux sans le consentement des propriétaires; et, à cet égard, les propriétaires ont de longues circonspections à observer; mais la *bande noire* est coupable comme exécutrice de la sentence de mort portée contre nos monumens. Elle partage l'iniquité de l'arrêt. Quoique simples instrumens de la loi, les bourreaux ne se réhabilitent jamais.

Les choses ont ainsi marché; la démolition s'est arrêtée; la halte est consolante. Il s'agit maintenant d'entretenir et d'améliorer une situation que seraient capables de changer un règne mauvais, une opinion nouvelle, une mode peut-être. Sans doute les moyens de perpétuer l'esprit de conservation qui règne ne sont ni nombreux ni faciles. Comme je n'ai pas eu un choix aisé à faire parmi ceux qui se sont présentés en petit nombre au bout de mes recherches, on me pardonnera de n'avoir pas été plus heureux en m'arrêtant au moyen que je ne tarderai pas à proposer dans le cours de cet article.

Si l'on n'aimait pas les châteaux avant la révolution, ce n'était pas du moins sans raisonner la haine qu'on leur portait. On haïssait l'institution de la féodalité dans la forme matérielle qu'elle avait adoptée. Quoique affaiblie, languissante, desséchée et méconnaissable, la féodalité palpitait et vivait derrière son épais vêtement de pierre. A force d'absorber en lui la vitalité redoutable de la souveraineté et tous ses attributs, — le seigneur, le maître, le juge, le geôlier, le bourreau, — le château, était devenu un être

animé, vivant, qu'on découvrait de tous les points, du bout de la plaine, du haut de la montagne ou du fond du vallon; debout hiver ou été; qu'avaient vu les vieux, que verraient les jeunes. On naissait, on vivait, on mourait sous son ombre et sous sa menace. Il planait sur la terre et sur l'existence. Il était la clé de la ville et du bourg; il en était l'ornement et la terreur. Sous le ciel rien n'était plus élevé et plus connu. La justice n'était pas, comme de nos temps surchargés de lois, un livre inintelligible; la punition n'était pas une menace problématique, cachée dans les replis d'un homme vivant quelque part. La justice et la punition, c'était cet amas de pierres anguleuses dressées et immobiles, siégeant toujours en plein air; c'était le château. De là un respect héréditaire, un effroi passé dans le sang chez ceux qui en dépendaient, et plus tard une horreur universelle pour tant d'obsession.

On explique dès-lors le peu de cas que devaient faire de l'architecture des châteaux des hommes qui les maudissaient ainsi avec tant de raison. Il y avait peu de place dans leur cœur ulcéré pour une admiration qu'il leur aurait fallu acheter par l'abandon de la vengeance. Les voûtes d'une prison, quelque belle qu'en soit la coupe, touchent peu le prisonnier qu'elles écrasent. Quand les châteaux furent désignés au marteau, on crut moins abattre des pierres que frapper un monstre, un géant, un fléau, un démon de dix siècles, ayant corps de rocher, bras de fer, noués en chaînes, tourelles percées pour yeux, pont rouge pour langue, créneaux pour dents, fossés pour ceinture. Je n'exagère en rien. On ne renversa pas les châteaux; non! le mot est impropre, on les tua.

Si un principe de haine abattit les châteaux, qu'un sentiment de curiosité relève ceux qui ont échappé à l'extermination. On aime ou l'on déteste les emblèmes à raison des souvenirs qu'ils éveillent. Emblèmes de domination avant leur chute, depuis leur chute les châteaux ne sont plus que des pierres mémoratives sur lesquelles le feu de la vengeance a passé. Ce sont choses vaincues, curieuses et respectables à la fois, et qui le deviendront d'année en année davantage, si l'on invite à les connaître, à les parcourir, à les toucher. Le moyen de conserver les châteaux est donc de faire de leur conservation une vanité nationale, pareille à celle qui nous grandit à nos propres yeux quand nous parlons du Louvre ou de la Co–

lonne. Quand ce nouvel orgueil si justifiable et si utile existera, la France se sera créé un motif de plus de s'aimer dans sa dignité et dans ses richesses archéologiques; un motif de plus pour accroître la sainte défiance où il lui est commandé de vivre sans cesse en face de l'étranger. Plus le sol est aimé, plus on le défend; plus il se distingue par sa valeur territoriale, plus on l'aime. Retranchez de Paris la coupole du Panthéon, le dôme des Invalides, les tours de Notre-Dame, le Louvre et la Bibliothèque royale, et vous ôtez à la défense de Paris, dans l'hypothèse d'une invasion, plus de trente mille combattans.

J'estime que les cinq ou six cents châteaux encore debout en France ne méritent pas moins que les principaux monumens de Paris la faveur d'etre mis au rang des causes sacrées dont la patrie doit se souvenir quand elle s'arme pour repousser l'ennemi. Est-ce que la perte du château d'Amboise ou de Chenonceaux ne serait pas aussi vivement sentie que la perte bien plus réparable d'un pont sur la Seine, fût-ce celui d'Austerlitz ou d'Iéna? Quand je dis le château d'Amboise, n'est-ce pas indifféremment que je le nomme entre d'innombrables résidences, telles que le château d'Anet, le château de Saint-Germain-en-Laye, les châteaux de Maisons, de Grosbois, de Chantilly, de Rosny, d'Écouen, de la Roche-Guyon, de Vaux, de Mouchy, de Savigny-sur-Orge, de Rambouillet, etc.?

Il est sans doute très méritoire de grouper sur un point les mille espèces d'armes dont les hommes ont fait usage, pour s'entretuer, depuis qu'ils vivent en société; de flatter le côté guerrier de leur instinct par l'étalage éblouissant, complet et symétrique de tous les instrumens de mort dont ils disposent, depuis la masse d'armes, la hache au double tranchant, les armes d'hast, les espadons et les flamberges; depuis l'arc sauvage, la flèche empoisonnée et l'arbalète grossière; depuis la carabine à rouet et l'espingole jusqu'aux pistolets de luxe montés sur ébène et diamans; depuis le canon jusqu'au mortier; depuis l'armure pesante de Bayard jusqu'au sabre vaincu du dey d'Alger. C'est très louable. L'histoire de l'homme marche côte à côte avec l'histoire de tout ce ce qu'il a façonné pour sa défense. Aucun essai des civilisations violentes par lesquelles nous sommes passés, et dont nous ne sommes pas encore sortis peut-être, n'est à dédaigner. Ne rejetons rien;

classons et comparons. Conservons d'abord. Mettre en regard les œuvres des siècles, c'est le seul moyen de juger le progrès; c'est pouvoir être modeste ou fier avec raison pour son siècle. De l'exactitude et de la confrontation des témoignages naît l'impartialité de l'opinion. On est bien près d'être meilleur quand on se compare, sans la contrainte du moraliste.

Les mêmes éloges sont dus à ceux qui rétablissent le mobilier du moyen-âge et des premiers temps de la renaissance, qui parcourent nos provinces pour moissonner, à travers les vieilles villes moisies, les maisons branlantes et les appartemens en ruine, des fauteuils et des lits où le XIVe et le XVe siècles ont dormi; meubles morts, meubles embaumés; chroniques de chêne où la rudesse et la naïveté des temps sont écrites en sculptures franches comme le parler de nos aïeux. Les armures de fer nous ont dit le guerrier; ces bahuts ciselés, ces tables torses, ces siéges, ces habits, ces ornemens, nous diront le seigneur, l'homme de justice, le bourgeois, l'homme d'église, l'évêque, l'abbé, le moine, le manant, la grande dame et la paysanne. Radieuse résurrection! elle nous fait revivre au milieu du passé, elle nous rend à nos familles éteintes, elle trompe la destruction, elle nous vieillit par la pensée en nous laissant notre âge, elle nous remplit de la sublime gravité de la mort, sans nous ôter les joies de la vie.

Cette intelligente patience, qui associe pièce à pièce les morceaux épars des siècles brisés par l'action du temps, est la manifestation évidente du besoin qu'a l'homme de se connaître tout entier, à travers ses transformations. Sa vanité personnelle y est plus intéressée qu'il ne croit. En récompense de l'immortalité qu'il ménage aux œuvres des races antérieures, il attend la perpétuité des siennes; il hérite et il lègue dans un esprit d'égoïsme qui aspire à un but obscur La solution de tous les problèmes de l'humanité lui échappe, mais il en arrange les chiffres avec un infatigable zèle.

Et quand il a artificieusement échafaudé des armes, des cottes de maille, des gantelets, des mitres, des casques et des brassarts, il fait passer le souffle de l'histoire par la bouche sonore de son fantôme. Et combien l'histoire semble alors une voix humaine, ainsi exprimée. Lire Brantôme dans le cabinet de M. du Sommerard, n'est-ce pas comprendre Brantôme comme si le personnage dont il

est l'historien vous parlait face à face? Ce vieux, ce raide, ce coloré, ce bavard, cet interminable langage, affecté comme une flatterie de cour, libre au même instant comme un propos de camp, parfumé à chaque période, italien par la pointe de libertinage, gascon avant tout, espagnol par la redondance, français par ses bouffées de vanterie; eh bien! ce langage devient la vérité même au pied de cette armure de François Ier, le héros de Brantôme; devant la longue épée de Pavie qu'empoigne une manchette brodée à mille points, toute dentelée de festons; poignet aventureux, terrible et galant, qui eût écrit le livre de Brantôme, si Brantôme ne l'eût décrit. Et comme ce lit d'or et de brocard, à colonnettes évidées, bien soyeux, bien bas, ouvert de tous côtés comme le cœur du grand roi, trône, siége et lit à la fois, ajoute encore à la crudité de Brantôme, nous montrant les amours royales assises et couchées, et nous les disant effrontément par leurs noms et par leurs qualités. Le lit est un commentaire naturel à la phrase. Il complète le livre du sire de Bourdeille.

Que d'autres délicieuses révélations sur les mœurs privées ne nous font pas ces menus trésors domestiques, chefs-d'œuvre de l'industrie de diverses époques; ces armoires aux innombrables tiroirs, ces tiroirs peuplés de compartimens; ces dressoirs ployant sous les vaisselles, témoignage des objets dont s'enorgueillissait l'opulente simplicité des ménages; ces couteaux aux manches d'ébène, ciselés par l'adresse, aux lames flexibles, affilées pour la dextérité des écuyers-tranchans; ces gobelets dont la sobriété n'avait pas évasé le cristal, et tous ces meubles qui portent, comme des médailles, l'empreinte des mœurs régnantes et la date de la vie! La patience qui recueille, le goût qui classe, vrai génie de la collection, semblent, on le voit, n'avoir rien négligé pour remonter, pièce à pièce, et évoquer dans son ensemble la vie matérielle d'autrefois. Et cependant, en s'établissant au milieu de cette évocation, on éprouve un isolement incommensurable, dont le cœur est tout d'abord surpris. Un lien manque, et l'on veut s'en rendre compte. Qu'est-ce donc? aurait-on posé à une salle du XIVe siècle des vitraux du XVIe? un anachronisme est-il tombé dans la coupe de l'illusion? Non. Mais vous ne voyez donc pas que vos trésors manquent de palais, que vous les avez amoncelés en plein air, comme les peuplades

errantes des caravanes entassent sur le sable les produits qu'elles sont allées chercher, à travers mille périls, au loin, en Perse, dans la Tartarie, dans la Chine, aux bords du pôle? Vous êtes allés loin aussi; vous revenez du moyen-âge : et vous jetez cela pêle-mêle au soleil. Vous croyez bâtir, vous empilez. Votre temple n'est qu'un bazar. On n'y ressent, une fois dedans, ni amour, ni respect, ni plénitude de croyance surtout. Interrogez-vous, regardez bien. Vous n'avez oublié que la maison, les quatre murs, la porte et les toits à votre mobilier pour l'abriter et pour le contenir. Vous nous dites : Voilà un crocodile; très bien! et que nous montrez-vous? une longue arète. L'écaille, vous ne l'avez pas. Qu'avez-vous donc fait de l'écaille des siècles, dont vous remontez si délicatement les os un à un, et les emboîtez si savamment pour tromper l'œil devant lequel vous obligez ces siècles à se tenir debout? Voilà un évêque, dites-vous, sa tête a la mitre, sa main violette a le bâton pastoral, son doigt a l'anneau. A merveille. Mais où est la maison épiscopale? où est l'indivisibilité antique de la demeure et de l'homme? Reste la cathédrale, répondrez-vous. Reste-t-elle? Soit! Mais voilà la chaussure bourgeoise du XIVe siècle, le feutre, le pourpoint du bourgeois. Où est la maison du bourgeois? le pignon aigu aimé des hirondelles? Où sont les frêles tourelles, liées en gerbes autour de la maison? les murs épais, les escaliers raides, les salles nues, brumeuses, pleines de vent, de froid et d'écho, flanquées de bancs tout le long; les croisées dentelées, fleuries en rameaux de vignes; les gouttières en saillie de plomb, faisant la grimace aux grimaces des passans? Cela n'est plus, répondez-vous en soupirant. D'autres ont le courage d'ajouter : N'est-ce pas le destin des villes, et par conséquent des maisons, de céder le terrain à d'autres, mieux appropriées aux besoins nouveaux? On veut du jour, de l'air; on rentre les maisons, on redresse les villes; on vit rapidement; on les aligne pour que la vie suive le cours des ruisseaux et aille vite au torrent, à la mer, à l'oubli. De là les villes larges, propres, éclairées et droites; mais de là aussi plus de villes, excepté quelques-unes encore, de ces maîtresses villes fortifiées, bardées de murs, et contournées, fuyant de la tête et rentrant le flanc, comme font ceux qui assiégent; peu de ces villes qui nous expliquent la violence des agressions par les témoignages de résistance qui restent. Voyez ces

villes. L'épaisseur de leurs murs dit la crainte; leur hauteur, l'audace. Viennent les chroniqueurs : deux murs étant donnés, on sait l'histoire. Vienne le fait; la preuve est acquise : la voilà. Chaque pierre de la ville de Senlis est une lettre pavée de l'histoire de la Ligue.

Toujours fier de vos conquêtes sur la destruction et l'oubli, vous ajoutez : voilà le baron; sa cotte de maille, son pourpoint; voilà le seigneur et la tapisserie or et soie de ses appartemens; ses fauteuils brodés à ses armes, ses meubles écaillés de nacre et d'ébène, aux pieds fourchus de cerf, aux revêtemens de citron où ramagent des oiseaux, ses tables de marbre façonnées en mosaïque; voilà le seigneur sans doute, mais où est le château?

Est-ce que le château n'a pas été balayé comme l'abbaye, le monastère, la ville antique et forte, le manoir et la tour? Le château aurait-il été trouvé plus dur dans le mortier où l'on a tout pilé? —

Sans passer d'un œil sec sur des pertes nombreuses, il faut s'avouer que le mal fait aux châteaux aurait pu être et plus grand et plus irréparable. Impatiente et aveugle, la colère s'égare. Elle frappe souvent à faux et s'ébrèche. — Intention de la Providence, ou lassitude des démolisseurs, quelques-unes des plus caractéristiques demeures féodales sont encore debout sur le sol de la France. Probablement elles ne renfermaient pas pour être vendues les conditions nécessaires à un marché avantageux (1). Beaucoup d'entre elles ont opposé une résistance presque intelligente à la rage de la mine; elles se sont defendues. La dépouille n'aurait pas valu l'assassinat. De guerre lasse, on les a laissées vivre, après les avoir mutilées au front et aux extrémités.

Eh bien! sauvez ces châteaux des derniers outrages qu'ils pourraient recevoir encore, à la hausse du plomb et de la pierre de taille. Ils sont à vous, si vous le voulez. A cette mer profonde qu'on appelle budget dans la langue politique, enlevez quelques seaux

(1) Plus fidèles à leurs intérêts qu'à leur vengeance, plusieurs villes, à l'époque de la révolution de 89, sauvèrent les palais des anciens seigneurs de la contrée en y logeant quelque administration. Foix transforma en palais de justice la demeure de ses souverains. Le château de Gien est aujourd'hui sous-préfecture, mairie et tribunal de commerce.

d'or, et répandez-les aux pieds des possesseurs indifférens de ces châteaux. Ils prendront et laisseront prendre. Nullement honteux pour eux, combien le marché sera profitable pour nous, pour l'histoire, pour le pays! Constituez ensuite de ces châteaux qui ne seront plus menacés, à chaque mort de chef de famille, de la vente par licitation, autant de propriétés nationales. Une fois au pays, le pays les entretiendra comme il achète et comme il entretient, et je ne sais trop, je l'avoue, dans quelle affection beaucoup trop érudite, beaucoup trop dispendieuse, et fort peu nationale, des tombeaux de granit venus de la Haute-Égypte à travers les mers jusqu'à Paris, jusqu'au centre du Louvre. N'est-ce pas la nation qui s'impose des privations, qui paie plus cher son vin, sa nourriture, sa lumière, pour arracher à la bourgade de Luxor son obélisque noir, et le placer au milieu d'une ville sans parenté de sang, de langue, de nom, d'origine avec Luxor; un obelisque muet pour nous, comme nous serons sourds pour lui; qui parlerait des Pharaons, quand le soleil l'échaufferait, si Paris avait un soleil, aux sujets de Louis-Philippe ou à ceux de ses fils; vol fait au désert, à l'antiquité, à la poésie, à Dieu, qui inspire chaque chose pour chaque lieu; qui fait mûrir les monumens comme les fruits pour un climat et non pour un autre. La statue de Pierre-le-Grand, transportée de Saint-Pétersbourg sur la place Louis XV, la cathédrale de Reims mise au centre d'une promenade du Mexique, la colonne de la place Vendôme volée par des Arabes et vissée au milieu du désert de Sahara, ne seraient pas de plus monstrueux accouplemens que l'obelisque de Luxor et Paris.

N'y a-t-il aucune question d'étonnement à s'adresser lorsqu'on voit d'un côté le soin qu'on prend de conserver les monumens romains dont nous sommes restés en possession, et d'un autre côté l'indifférence où l'on est à l'égard des monumens, autrement nationaux, en faveur desquels je réclame dans cet article? Certes nous ne nous élevons pas contre l'attention particulière dont les débris de l'époque romaine sont l'objet de la part des inspecteurs officiels du gouvernement, mais nous désirerions seulement que cette attention fût moins exclusive, moins partiale; qu'elle se détournât un peu des ruines d'un temps sans doute à jamais vénérable, mais, on en convient, un peu effacé dans nos affections, pour se porter vers

les restes d'une civilisation plus voisine de notre ère. Il est bien de rattacher le respect pour l'antiquité aussi haut que possible : ne repoussons même pas dans l'oubli ces énigmes de pierre, dont la vieille Gaule est semée, désespoir de l'érudition qui s'émousse à les soulever. Que les dolmens de Carnac, que les menhirs, que les cromlechs druidiques occupent une place, la première, par ordre des temps, sur l'échelle des monumens religieux et politiques, personne ne s'en plaindra. Dans cette galerie pratiquée au cœur de la Gaule, qui ne voudrait voir figurer également la Maison-Carrée de Nîmes et le Cirque, les restes du palais Gallien à Bordeaux, les belles portes de Saint-André et d'Arroux à Autun (1), l'arc de triomphe et l'amphithéâtre de Saintes, le gigantesque pont du Gard, l'élégant aquéduc de Jouy-les-Arches, la pile de Cinq-Mars sur la Loire, épitaphe de l'Armorique ; et ce château de Lourdes, élevé roches sur roches par les Romains au milieu de la chaîne des Pyrénées, Vincennes des aigles, tour à tour goth, vandale, anglais, aux comtes de Bigorre, à ceux du Béarn, pierre éternelle, comme ces diamans monstrueux qui ne quittent jamais la royauté, dot d'Henri IV, prison d'état sous Napoléon. Mais n'avons-nous été que des colonies romaines? Nous avons été aussi, si nous ne nous trompons, des communes affranchies, des pays différemment gouvernés, partagés, dominés ; nous avons été découpés par le sabre de la conquête, en duchés, en comtés, en seigneuries, en baronnies, en châtellenies, titres de possession légitimes ou usurpés, taillés à vif dans le roc, dessinés sur le sol.

Je dis encore que la nation, et en cela je la blâme moins que je ne divulgue son aveugle générosité, envoie chaque année des vaisseaux en expéditions lointaines dont la plus économique ne coûte pas moins d'un million. Et qu'arrive-t-il? Que ces vaisseaux, de retour

(1) Si peu de villes sont aussi bien partagées qu'Autun en vieux monumens, peu de villes ont poussé la manie de les détruire aussi loin que la fameuse Bibracte, nom qu'avait Autun avant de prendre celui d'*Augustodunum*.

Depuis plusieurs siècles, les habitans bâtissent leurs maisons avec les pierres qu'ils arrachent à leur superbe amphithéâtre : l'ingénieuse municipalité autunoise accorda même, il y a quelque soixante ans, le droit de pacage sur cet emplacement si vénérable d'antiquité. Que cette étrange manière de respecter les reliques d'un autre

au port, rapportent, à la nation, deux plantes inconnues, deux papillons mal décrits auparavant; deux plantes et deux papillons, — un million! Encore si cette plante était la pomme de terre ou le thé!

Je conclus dès lors que la nation, si dépensière pour des raretés problématiques, mais cependant, je l'avoue, difficiles à négliger dans l'état de rivalité scientifique où vivent les peuples les uns à l'égard des autres, peut également se sacrifier pour des acquisitions plus personnelles au pays et bien plus en danger d'être perdues à tout jamais, si on ne se hâte de les sauver.

Je ne demande pas qu'on achète tous les châteaux épars sur le territoire; ce serait agir avec la prodigalité épicière des marchands de bric-à-brac, et non avec le discernement exquis qu'il importerait de rencontrer chez ceux qui seraient chargés de la délicate mission de faire un choix. Le choix porterait sur les châteaux bien caractéristiques d'une époque; parmi ceux-là on s'approprierait les mieux conservés. Nous indiquerons bientôt ceux qui, à notre avis, mériteraient d'être acquis à cette incomparable collection, destinée à être l'unique dans le monde. Notre liste sera sans doute imparfaite, mais nous demandons qu'on n'y voie seulement la gradation chronologique qu'il serait utile d'établir entre les châteaux, afin que jalonnés par époque ils marquassent la voie par où les évènemens ont dû passer depuis neuf ou dix siècles. Je trace avec le doigt sur le sable; les habiles apporteront la science et l'équerre.

Dans ces châteaux, possessions immuables du pays, on introniserait tous ces meubles entassés ailleurs sans raison et sans ordre. Leur place y est marquée, comme le dattier a la sienne sous le soleil de l'équateur et le saule au bord des fontaines. Ils seront là dans leur atmosphère, dans leur meilleur jour, chez eux, en un mot: à château du XVe siècle, portes, panneaux, fauteuils, tentures, tables, ornemens du XVe siècle. Ainsi pour tous. — Pourquoi le tableau ici

âge ressemble peu à la conduite des Béarnais, osant dire à Henri IV, prêt à faire transporter à Paris les belles colonnes de leur église de Bielle: « Sire, vous êtes le maître de nos cœurs et de nos biens, mais quant à ce qui regarde les colonnes du temple, elles appartiennent à Dieu: arrangez-vous avec lui. » — *Sire, bous quets meste de noustes coos et de noustes bés, mes per ço qui es déous pialas déou temple, cquets que son de Diou d'Abeig quep at béjats.*



et la bordure là-bas? pourquoi de deux regrets ne pas faire, lorsqu'on le peut en les réunissant, une joie absolue?

Quel est, après la moralité qu'on en tire ou qu'il est imposé d'en tirer, le but des études historiques? N'est-ce pas de ressusciter pour l'intelligence l'édifice écroulé du monde, sa couleur et sa forme? Ainsi considérée, l'histoire n'est-elle pas l'exhumation d'une statue, la restauration d'un tableau? Quelle évidence plus grande n'a-t-elle pas, quand elle s'inféode avec ténacité sur la terre! Qu'elle se localise, comme dans certaines peintures de Walter Scott, en se plaçant au bord d'un fleuve, sur la pente de la montagne, et à tel angle sous le soleil!

Ne sommes-nous pas heureux de n'avoir pas besoin de recourir aux efforts toujours décevans de l'imagination, aux emprunts, rarement complets, faits à l'érudition, pour bâtir notre grande cité féodale?

Elle existe; je vous la montre : elle est debout; la voilà. Aimeriez-vous mieux qu'elle fût anéantie, pour avoir le triste avantage de la recréer selon vos fictions? Vous faut-il de la mélancolie ou de la réalité? Être de regret et de destruction, l'homme aurait-il besoin d'abattre, pour obéir à la nécessité de pleurer ensuite sur les ruines qu'il a faites?

On rattacherait d'abord à ce musée les plus vieux manoirs de la monarchie, ceux qui lui furent d'abord une défense, puis une tyrannie, semblables à ces anciens boucliers dont le milieu était un dard, et avec lesquels on tuait en se couvrant.

Prévoyant les difficultés que doit rencontrer notre projet auprès des autres et de nous-même, nous sommes plutôt arrêté qu'effrayé par un doute qui nous vient; ce doute le voici. Ce musée se composera-t-il de châteaux placés dans un rayon de quelques lieues, tiré de Paris? sera-t-il formé de maisons historiques à la portée des étrangers qui visitent la capitale? ou bien, sans avoir égard à leur éloignement, à leur dissémination, s'appropriera-t-on les châteaux placés à toutes les distances, au centre de nos diverses provinces? Notre avis demeure suspendu; car, si nous sommes sûr qu'il reste assez de châteaux sur le sol de la France, pour avoir une représentation fidèle du caractère de chaque époque, depuis la fin de la seconde race jusqu'à nous, nous ne sommes pas également

convaincu qu'on arriverait au même résultat, en ne tenant compte que des châteaux bâtis dans la circonscription de l'ancienne Ile-de-France ou peu en dehors. Cependant, si des investigations nouvelles plus riches d'un temps que nous n'avons pas eu le loisir de leur sacrifier nous confirmaient dans la possibilité de concentrer les domaines seigneuriaux autour de Paris, nous préfererions ce dernier parti au premier, parce que les étrangers et les nationaux seraient plus facilement à portée de satisfaire leur curiosité. Les chemins de fer trancheraient victorieusement l'objection des distances; mais de quel poids raisonnable sont les chemins de fer, chez nous, dans les questions d'art et d'industrie? En parler ici ne serait-ce pas décider l'éventuel par le chimérique? D'ailleurs aucune objection n'étant assez impérieuse pour nous décourager, dans le cas où il serait bien démontré que cette collection monumentale n'est possible qu'en acceptant les distances qu'elle oppose à sa réalisation, il faudrait subir l'obstacle sans prétendre le vaincre, ni sans en être vaincu. Alors on s'adresserait aux sympathies locales, on mettrait sous les yeux des habitans de nos provinces qu'il dépend d'eux de contribuer à l'exécution d'un projet qui leur vaudrait un double honneur : celui de se montrer fideles au souvenir de leur origine de famille et celui de doter la France d'un établissement national de plus.

On serait dans une grave erreur si l'on imaginait que les châteaux royaux, tombés dans le domaine de l'état, et ceux appartenant en propre à la couronne, suffiraient, tels qu'ils sont, pour former notre collection. Quand l'idée nous vint de les échelonner par ordre chronologique, travail qui eût été des plus faciles, si même c'eût éte là un travail, notre premier soin, on le pense bien, fut d'examiner si chacun de ces châteaux représentait fidèlement une époque, et si l'on était sûr d'en avoir un pour chaque âge de la monarchie. Nos recherches ne furent pas longues; le résultat des premières nous dispensa de les fortifier par d'autres qui ne pouvaient avoir un meilleur sort. Nous eûmes la conviction promptement acquise que les châteaux royaux, Fontainebleau, Versailles, Rambouillet, Chambord, Saint-Germain, Écouen, Chantilly, etc., etc., n'avaient non-seulement, pour la plupart, aucun caractère précis d'antiquité, mais que les principaux d'entre eux réunissaient, par un entassement successif de prodigalités royales, les physionomies

diverses, et nécessairement discordantes, de plusieurs règnes. Ayant servi de maisons de splendeur à une ligne de rois, jaloux de s'éclipser les uns les autres par la magnificence de leurs constructions, ces résidences avaient fini par être des monceaux d'architecture, des tas de meubles, des marqueteries fatigantes de peintures, un tout dépourvu d'unité et de sens. Fontainebleau peut à bon droit être cité comme le type de ces incohérences; Fontainebleau appelé par un Anglais un *rendez-vous de châteaux*. Maison de plaisance de nos rois dès le XIIe siècle, simple pavillon de chasse sous Louis VII, Fontainebleau s'agrandit sous Philippe-Auguste, et fait les délices solitaires de saint Louis, le plus mélancolique de nos rois, qui le nomme *ses déserts*. Philippe-le-Bel y naît et y meurt; Charles V sème dans quelques vastes salles de Fontainebleau les premiers volumes d'une collection, qui deviendra plus tard la Bibliothèque royale. Et chacun de ces rois, et chacun de leurs successeurs, alonge ou élève la commune demeure, selon qu'il en veut faire un pavillon, un rendez-vous de chasse, un chenil, une bibliothèque ou un tombeau. François Ier ne peut en vouloir faire qu'un palais. Primatice et Rosso dissimuleront par les peintures du dedans les irrégularités du dehors. Paul Ponce enfouira, sous cette montagne formée des pierres jetées par chaque roi en passant, les belles fleurs, les figurations animées de son imagination exquise. Il peuple cette caverne de salamandres auprès desquelles étincèleront quelques années plus tard les croissans de Henri II. Le désordre passe déjà de l'architecture aux décors. Fontainebleau est comme l'écu d'une vieille maison; plus elle contracte d'alliances et plus cet écu se charge, se compose, s'embrouille, s'obscurcit et devient inintelligible. De l'Italie, pays de clinquans, les Médicis apportent à Fontainebleau le luxueux mauvais goût des dorures. Épiciers couronnés de Florence, les Médicis plaquent en feuilles aux murs et aux cimaises du château l'or monnayé qu'ils ont gagné dans le commerce. Leur richesse déteint partout. Fontainebleau peut se vendre au poids des sequins de Venise; il est à vingt-trois carats. Meilleur chasseur qu'artiste, l'excellent Henri IV avait collé de l'or sur les peintures de François Ier; arrive Louis XIV, qui empâte de la sculpture sur l'or, qui divinise le mauvais goût de son aïeul, sauf à laisser à son arrière-petit-fils, Louis XV, le soin de

rentrer dans la bonne voie, en ravivant les traces effacées du Primatice par les camaïeux de Doyen, de Boucher et de Vanloo. Voilà Fontainebleau Pompadour : la grisaille dévore l'or. Pour achever ce pauvre palais, il n'y manque plus que la colonne toscane de Napoléon. On l'y place. Après la colonne toscane il faut tirer l'échelle.

L'historique de Fontainebleau s'applique également aux autres domaines de la couronne, sans même excepter Saint-Germain-en-Laye, le moins défiguré de tous en apparence par des additions successives; ni Versailles où éclate avec assez d'illusion l'unité majestueuse de Louis XIV. Nous démontrerons avec la précision la plus rigoureuse le vice d'ensemble de ces diverses constructions; nous indiquerons les soudures que toute l'habileté des artistes n'est point parvenue à effacer, quand le tour de les décrire sera venu; en attendant, nous croyons avoir assez fait pour convaincre le lecteur que si les châteaux royaux sont de magnifiques amas de pierres, dignes d'être admirés, comme pierres, ils ne sont, à tous les égards, d'aucune valeur dans la balance de l'histoire, d'aucun prix comme étude.

Nous rentrons dans la voie de notre sujet. Nous n'en voudrons qu'à notre maladresse si l'on sent rompre dans la main, à travers notre biographie lapidaire, le fil que nous avons tressé d'histoire et de chronologie afin d'arriver à la compréhension de notre projet. Cependant qu'on accueille nos réserves. Nos épisodes intercalaires sont des lavis et non des peintures. Leur demander l'intérêt qu'ils auraient peut-être sous une forme plus ample serait une rigueur à laquelle nous ne sommes pas habitué; dans tous les cas, nous doutons qu'une insistance plus laborieuse sur des points de simple rappel fût avantageuse à la clarté de notre proposition.

La période romaine réclamerait encore les fortifications aujourd'hui ruinées qui enveloppent la vieille ville de Provins, et principalement la tour qui porte le nom de César. La nomenclature ne serait pas complète si l'on omettait de mentionner ce que renferment de richesses monumentales Aix, Arles et tant d'autres villes du midi de la France.

L'époque mérovingienne ne nous a rien légué. Occupés à se disputer la terre qu'ils avaient usurpée, les Francs ne songeaient

guère à la parer de monumens. Peuples sans nationalité, ils tenaient moins à fixer le souvenir de leurs conquêtes par des témoignages de marbre ou de bronze qu'à anéantir les traces de civilisation de la Gaule vaincue. Au surplus comment les Mérovingiens, dénomination collective d'un peuple et non particulière à une race de rois, auraient-ils été portés à bâtir sur un sol dont rien n'assurait, même pour la plus faible durée de temps, la possession et l'intégrité immobilières? Cinq partages d'états, on le sait, eurent lieu sous les Mérovingiens, qui vécurent et moururent, cela n'est pas douteux, dans les bâtimens romains, assez beaux et assez spacieux pour des barbares. S'ils en brisèrent beaucoup, on doit considérer que pour l'homme qui n'est pas de moitié dans la confidence d'un monument, dans l'inspiration religieuse ou politique qui l'a élevé, un monument n'est qu'une pierre, et cette pierre insulte à la nullité naturelle de son intelligence; il n'aura pas plus de respect pour les livres. Aux yeux de celui qui n'en possède pas la clé, un livre est une énigme décourageante, une ironie muette contre laquelle on se venge pour l'avoir subie sans la mériter. Quoique mieux assise sur le territoire mouvant dont elle dépouilla la première race, la race dite carlovingienne ne nous a pas transmis de preuves plus significatives de son occupation. On ne comparera sous aucun rapport les invasions normandes dont elle eut à souffrir dans quelques-unes de ses provinces, au débordement de barbares que Charlemagne, à son avénement, refoula à leur source. Charlemagne fut un éclair dans la nuit, illuminant le monde entre les ténèbres qui l'avaient précédé et les ténèbres qui le suivirent. Comme tous les génies qui paraissent dans les temps stériles, il eut l'orgueil de ne puiser qu'en lui-même les ressources de ses entreprises. La force lui manqua; car la force en politique n'est que la durée; et Charlemagne ne vécut pas assez. Géant dont les jours d'existence auraient dû se compter par siècles, à sa mort qui ne se fit pas plus attendre que celle d'un autre homme, son empire descendit dans la tombe avec lui. Les marbres d'Aix-la-Chapelle scellèrent sous un même couvercle, et la boule du monde, symbole de son pouvoir, et la main qui l'avait enfermée.

Il nous reste, de la domination des rois Visigoths, la forteresse qui s'élève au point de jonction de la Sedelle et de la Creuse. Possédée

par Louis d'Aquitaine, un des enfans de Charlemagne, elle devint son habitation d'hiver, et fut plus tard la résidence des comtes héréditaires de la Marche, auxquels succédèrent les apanagistes, après la réunion du comté de la Marche à la couronne. Ébranlé par Louis XI, démantelé par Richelieu, le château de Crozant est assis au milieu de la France, à la cime nébuleuse d'une montagne qu'entoure un pays désolé, au-dessus du niveau bouillonnant de deux rivières, la Sedelle et la Creuse.

A côté de ce formidable témoignage de la vigueur féodale, il faut placer les tours de Coucy et de Montlhéry, gigantesques ruines arrivées jusqu'à nous, et dont nous conseillons impérieusement la conservation. On grouperait autour de ces deux pierres étagées de tant de souvenirs, les châteaux forts construits à la même époque. Viendraient ensuite les châteaux à grand caractère bâtis sous la branche opulente des Valois et sous celle des Bourbons.

Les deux tours de Coucy et de Montlhéry peuvent se comparer à ces pics élevés qui ont dû voir sous eux les eaux du déluge, sans en être couverts ni renversés. Les guerres civiles qui lient la seconde race à la troisième, et tous les troubles nés sous celle-ci, se sont rués, comme de l'écume et du sable, aux pieds de ces deux tours; mais les hommes et leurs machines de guerre, toutes puissantes qu'elles fussent, leur ont causé moins de dommages que les oiseaux de proie. De leur bec de fer, ils déchiquètent chaque jour ces Babel si lentes à s'écrouler. Coucy n'a plus aucune marque des blessures que lui porta Thibault-le-Tricheur, comte de Blois, ni de celles que lui firent si profondément, pour la posséder et la baptiser de leur nom, les sires de Coucy; mais cette tour s'émiette, bribe à bribe, sous la serre des corbeaux. Voilà à qui elle est restée depuis ces terribles seigneurs dont chaque membre osait dire en face du trône :

« Je ne suis roi, ne prince, ne duc, ne comte aussy :
Je suis *le sire de Coucy.* »

En 1400, le duc d'Orléans, frère de Charles VI, acquit la sirie de Coucy. Son fils ayant succédé à Charles VIII sous le nom de Louis XII, la terre de Coucy passa au domaine royal, dont elle ne

fut détachée plus tard que pour être constituée en apanage aux princes.

Sous la Fronde, le maréchal d'Estrées fit le siége du château de Coucy sans parvenir à s'en rendre maître, malgré son vif désir de le remettre au roi. Il rentra cependant dans l'obéissance quelques mois après; Mazarin y envoya des ingénieurs avec ordre d'en ruiner la tour et de la pulvériser. Grace à un tremblement de terre arrivé en 1692, le ministre économisa la moitié de sa poudre. La commotion souterraine fut si violente, que les voûtes de la plupart des appartemens s'écroulèrent; et quelles voûtes que celles du château de Coucy! et que la grosse tour fut fendue comme une cloche de haut en bas. Mais toute fendue qu'elle est, depuis près de deux siècles, la tour de Coucy est encore debout pour un autre ministre ou pour un autre tremblement de terre.

Au bas de cette tour on heurte les débris de l'enceinté qui la protégeait, et dont les murs ont dix-huit pieds d'épaisseur. Ces murs étaient nommés la *chemise de la tour*. Le terrain, les ruines, la tour, appartiennent à la maison régnante d'Orléans, à qui les arts reconnaissans devront plus qu'à toutes les maisons royales réunies. Les abords des fortifications de Coucy ont été déblayés et rendus accessibles aux curieux autant que l'état des décombres l'a permis.

Coucy et Montlhéry, dont je parlerai plus loin, seraient, quelque point où l'on se plaçât, les phares de cette navigation sur l'Océan du passé. Quel charme grave et consolateur, celui de voyager, non avec l'imagination, privilége dont peu ont d'ordinaire la jouissance, mais réellement et avec ses pieds, dans des espaces peuplés des souvenirs matériels de la vie diverse, cent fois modifiée, cent fois bouleversée de nos aïeux, les hommes de l'invasion! On irait de lieue en lieue, et non de page en page, d'un bout de l'histoire de France à l'autre bout. On partirait pour le XIIe ou pour le XVe siècle à son gré, au lieu de parcourir des volumes dont le titre seulement ne demeure pas dix jours dans la mémoire. Plus on travaillera pour les sens, tournés au profit de l'étude, et plus on aura fait pour l'intelligence, chambre noire, où tout s'affaiblissant, les couleurs et les contours s'amincissent en pensée, et où, par conséquent, les pensées ne laissent presque rien. Deux pouces de bronze de la colonne Vendôme ébranlent plus durablement le cerveau

que les vingt mille pages des *Victoires et Conquêtes*. Le mot est l'impuissance de l'image. Et il n'y a que des images dans le monde intellectuel. Dans la même journée, on pleurerait avec Jacques II à Saint-Germain, on méditerait à Ruel dans le pavillon de Richelieu, et on souperait à Luciennes dans les salons de madame Dubarry; on entrerait dans ce charmant boudoir de Luciennes qui a deux portes: l'une par où un beau page rose lui dit discrètement: — Madame la duchesse, le roi de France vous attend; voulez-vous lui donner votre cœur? — Et une autre porte où parut le bourreau pour lui dire: — Femme Barry, la guillotine t'attend — veux-tu lui porter ta tête?

Si nous nous proposons d'apporter une soigneuse réserve dans le nombre des monumens propres, selon nous, à notre musée, de peur de surcharger une collection que rien ne nous assure devoir être formée, soit sur le plan qui concevrait Paris comme le centre voisin de tous les châteaux acquis à cette collection, soit sur le plan indéterminé qui n'aurait pas recours à cette unité difficile, nous ne disons pas impossible; si notre travail ainsi flottant se borne plutôt à indiquer qu'à préciser les ressources que, dans l'une ou l'autre adoption de plan, il serait loisible d'employer, nous saura-t-on gré de mentionner les constructions féodales du nord, françaises par la conquête seulement, dont l'Alsace est hérissée, depuis la plus haute jusqu'à la plus basse crête des Vosges?

Quand la France conquit la Lorraine, la vie forte des possesseurs de ce pays fécond et sauvage s'était perdue dans des luttes intestines, dans des morcellemens dont l'empire avait profité, tantôt pour s'agrandir, tantôt pour isoler et par suite affaiblir la part de souveraineté de chaque prince feudataire. Fomentées par les évêques, ces étrangers à tous les pays, les querelles locales n'avaient cessé de s'envenimer. Peu à peu, toutes les ligues lorraines, autrefois si fertiles en grandes choses, furent brisées à coup de hache sur leurs rochers. Les plus formidables membres de ces associations où la noblesse de race donnait droit d'admission, mais où la valeur personnelle seule savait maintenir, se réfugièrent sur des pics inaccessibles, au-dessus des nuages, partout enfin d'où les pierres pouvaient rouler.

Ortenberg et Ramstein sont plutôt des blocs de granit, percés

de quelques trous, que des demeures d'hommes. Charlemagne les a vus, et il n'est pas impossible qu'il les revoie à sa résurrection. Ce sont des géans en sentinelle à l'entrée du Val-de-Villé; débris d'une civilisation pétrifiée, ils sont là, comme les fossiles restés après le déluge; ils font corps, ils forment ciment avec l'éternité. Pour Ramstein et Ortenberg trois siècles sont une date puérile, un souvenir d'hier. Leurs murs nous parlent, comme d'une bataille récente, du meurtre des vingt mille paysans révoltés en 1525, sous le duc Antoine de Lorraine, dit le bon duc. Jusqu'à la révolution française, les chapelles annexées autrefois à ces deux châteaux étaient pleines d'ossemens des pauvres paysans. Aujourd'hui ces os sont dispersés dans les champs, les deux châteaux sont abandonnés aux vautours, le duc est en oubli, mais la Lorraine est libre! Lorrains, baisez la poussière de ces os; ces paysans étaient vos pères, et ils vous ont faits libres.

Graduellement, tous ces châteaux enclavés dans la circonscription actuelle du haut et bas Rhin, Girbaden, Dreystein (trois pierres ou châteaux), Ringelstein, Hohenstein, étaient devenus des fiefs un peu turbulens des évêques de Strasbourg. Du haut de leur cathédrale, ils comptaient et surveillaient leurs bonnes tours alliées; ils promenaient leur vue sur quarante lieues de châteaux forts, pressés comme des mamelons sur les montagnes, l'un regardant l'autre, celui-ci faisant retraite à celui-là, liés trois par trois ensemble souvent, comme Dreystein, ou comme ces guerriers d'Ossian qui s'attachaient par le bras, afin de n'être pas moins braves dans l'ombre les uns que les autres; quarante lieues de châteaux! enfin les bons évêques planaient sur un si grand developpement de murs, que la science effrayée suppose que la longue épine des Vosges était nouée de distance en distance, sur toute son étendue, par des fortifications militaires antérieures à Attila. Chacun de ces châteaux, dont les débris se sont durcis en rochers, était une vertèbre de cette épine.

Ces innombrables châteaux forts ont été rongés par la mousse, par les pluies, par les tempêtes; l'orage leur enlève chaque hiver des tours ou des pans de murs de douze pieds d'épaisseur, et les roule comme des galets jusqu'au fond des vallées. Beaucoup offrent de singuliers tableaux de ruine. Quelques-uns ont des chênes au

sommet de leurs tours. Dans les appartemens du château de Spesbourg, il a crû des pins. D'autres, bâtis comme le château de Nideck, tout au bord d'une cascade écumante, après avoir été brisés et défoncés par les eaux, laissent depuis s'écouler le torrent par leurs portes et par leurs fenêtres.

Mais, nous le répétons, ces châteaux n'ayant de lien avec la France que par la conquête du sol où ils s'appuient, leurs souvenirs sont pour nous d'un faible intérêt national. Rien de ce qui s'y est passé ne peut être un sujet de noble regret à ceux qui ne les ont même jamais entendu nommer. Aucune pitié ne les soutenant, ils tomberont, si ce n'est demain, ce sera dans mille ans; car ce qui cimente les monumens et les rend impérissables, ce n'est pas la chaux, ce n'est pas le fer, ce sont les croyances. Voilà l'ogive indestructible.

Léon Gozlan.

(*La suite à l'un des prochains numéros.*)

L'HOMME

AU

MASQUE DE FER.



DEUXIÈME PARTIE.

Dès que la Bastille tomba au pouvoir du peuple, les portes des prisons furent brisées à coups de hache; mais on ne trouva que huit prisonniers à délivrer, au lieu des innombrables victimes qu'on supposait ensevelies au fond de cette sinistre forteresse: on prétendit que peu de jours auparavant la plupart des détenus avaient été transportés ailleurs secrètement. Les souvenirs de plusieurs captivités célèbres planaient au-dessus des ruines, qu'on avait hâte de faire disparaître pour placer cette inscription : *Ici l'on danse,* à l'endroit même où tant de larmes avaient coulé depuis des siècles; le fantôme du *Masque de fer* était sans doute présent aux yeux des démolisseurs patriotes, et quand un des *vainqueurs* apporta en trophée au bout d'une baïonnette le grand registre des écrous, l'assemblée municipale de l'Hôtel-de-Ville attendit dans un silence solennel que le secret du despotisme royal tombât de

ces pages sanglantes : le folio 120, correspondant à l'année 1698 et à l'arrivée du prisonnier masqué venu des îles Sainte-Marguerite, avait été enlevé et remplacé par un feuillet d'une écriture récente!

Dans les souterrains de la Bastille on découvrit des squelettes entiers, dans les latrines des ossemens brisés et putréfiés : alors on se souvint avec terreur des horribles assertions que Constant de Renneville avait avancées dans son *Histoire de la Bastille*, et qu'on avait trop légèrement traitées de fables calomnieuses; on pensa que bien des crimes, bien des vengeances, étaient restés enfouis dans les ténèbres impénétrables de cette prison d'état, et que les murs, tout couverts de noms et de dates, offraient des listes de proscription plus amples et plus véridiques que les registres du greffe. Quelques curieux se mêlèrent donc aux travaux rapides de la démolition, et visitèrent en détail la tour de la Bertaudière que le *Masque de fer* avait habitée cinq ans, et dans laquelle il avait pu laisser la trace de son passage; mais on eut beau déchiffrer tout ce qui était écrit avec la pointe d'un couteau ou d'un clou sur les parois de pierre, sur les planchers de bois, sur les serrures, sur les meubles, sur le plomb des vitres, rien dans ces archives funèbres n'avait un rapport plus ou moins direct avec le malheureux *Marchialy*, et l'on ne douta plus que les ordres de Louis XIV pour effacer tout vestige de cette étrange mascarade n'eussent été ponctuellement exécutés. Plusieurs personnes pourtant se demandèrent par quelle raison le cadavre du prisonnier n'avait pas, comme ceux dont on retrouvait les débris, été confié aux oubliettes infectes de la Bastille plutôt qu'à la terre bénite du cimetière Saint-Paul : on pouvait répondre à cette objection, que les restes humains découverts dans les fouilles appartenaient sans doute à une époque antérieure aux formalités de la prison d'état, ou n'accusaient que la scélératesse des officiers subalternes, capables d'un assassinat pour dépouiller un prisonnier; d'ailleurs en 1703, quand mourut *Marchialy*, Louis XIV, entièrement livré à Mme de Maintenon et à son confesseur le père Lachaise, avait une dévotion si scrupuleuse, qu'il n'eût pas refusé les secours de l'église et la sépulture chrétienne à son plus grand ennemi.

Cependant toutes les recherches ne furent pas infructueuses, s'il

faut en croire la dernière feuille des *Loisirs d'un Patriote français*, recueil périodique qui cita, le 13 août 1789, « une carte qu'un homme curieux de voir la Bastille prit au hasard avec plusieurs papiers; cette carte contient, ajoute le rédacteur, le numéro 64,389,000 et la note suivante : FOUCQUET, ARRIVANT DES ILES SAINTE-MARGUERITE, AVEC UN MASQUE DE FER; ensuite trois X.X.X., et au-dessous, KERSADION. » Le journaliste attestait avoir vu la carte, et présentait de rapides observations à l'appui de ce système que la découverte vraie ou prétendue de la carte avait mis au jour. Cette carte singulière, dont l'usage est aussi obscur que le chiffre, exista-t-elle réellement? La situation politique du moment était trop grave pour qu'on donnât beaucoup d'attention à ce document, dont l'authenticité est maintenant impossible à prouver, et d'ailleurs, les *Loisirs d'un Patriote français* (36 n^{os} du 5 juillet au 13 août 1789, formant un volume) avaient un fort petit nombre de lecteurs; car la révolution qui marchait déjà au son du tocsin en suivant la tête du gouverneur de la Bastille, M. Delaunay, et celle de M. de Flesselles, prévôt des marchands, n'accordait plus de *loisirs* aux patriotes enrôlés dans la milice citoyenne.

Néanmoins cette carte fut reproduite avec les réflexions du rédacteur, sous ce titre pompeux et trompeur : *Grande découverte! l'homme au Masque de fer dévoilé*, in-8° de sept pages d'impression. Cela fut vendu dans les rues, où la liberté de la presse faisait affluer une innombrable quantité de brochures et de feuilles volantes, et cette opinion nouvelle, jetée au public sans preuves, sans nom d'auteur, sans aucune sorte de garantie historique, produisit toutefois certaine impression, en présence même des autorités de Voltaire, Lagrange-Chancel, Saint-Foix et Griffet, qui n'avaient jamais introduit Fouquet dans leurs discussions : on se rappela pourtant une phrase du *Supplément au Siècle de Louis XIV*, d'après laquelle le ministre Chamillart aurait dit que le *Masque de fer* « était un homme qui avait tous les secrets de Fouquet. » Des gens fort judicieux allèrent jusqu'à croire que Chamillart, que Saint-Simon nous peint d'un caractère *vrai, droit, aimant l'état et le roi comme sa maîtresse, opiniâtre à l'excès*, avait dit la vérité sans pourtant manquer à son serment ni trahir un secret qui eût pu compromettre l'honneur de son maître; selon une idée que d'autres ont

eue avant nous, Chamillart voulait désigner Fouquet et ne le pas nommer, par un accommodement de conscience assez fréquent dans ces temps de morale jésuitique : en effet, qui était mieux instruit des secrets de Fouquet que Fouquet lui-même ?

Quant à la carte qui servait de base à ce système, elle ne me paraît point aussi absurde que l'ont jugée différens critiques : 1° le numéro inintelligible de 64,389,000 renfermait peut-être un sens qu'on pouvait traduire par des lettres, car l'emploi des chiffres était très usité alors dans les affaires d'état; ou bien ce nombre extraordinaire avait-il été mal rapporté par négligence, sinon par suite de la détérioration de cette carte foulée aux pieds, mouillée, tachée de boue : dans cette seconde hypothèse, il faudrait lire l'année de l'entrée du prisonnier à la Bastille, 1698, et immédiatement après le numéro de l'écrou, 9,000 ou plutôt 900 ; 2° ces trois X.X.X. peuvent aussi s'interpréter de diverses manières également plausibles : est-ce la désignation d'un registre, d'une série, d'une armoire ? car les archives de la Bastille étaient si considérables, qu'un commis en avait la garde sous la surveillance immédiate du gouverneur ; or dans tous les grands dépôts de livres et de papiers, on distingue les divisions par des lettres alphabétiques que l'on répète suivant les besoins ; 3° quant au nom propre de *Kersadion*, qui est un nom breton et qu'on doit lire de préférence *Kersadiou* ou *Kersaliou*, c'est peut-être celui qu'on avait imposé à Fouquet, selon la règle des prisons d'état où de fréquens changemens de noms déroutaient la curiosité des indifférens et les démarches actives des intéressés : ainsi M. de Palteau prétend que l'homme au masque était connu sous le nom de *Latour* à la Bastille, et nous le voyons désigné par le nom de *Marchialy* sur les registres de la paroisse Saint-Paul.

Cette carte aurait donc fait partie d'un catalogue général des prisonniers, destinée qu'elle était à indiquer le nom véritable, le faux nom, le numéro du volume contenant le détail des faits et les observations relatives, le numéro du carton des pièces à l'appui, l'année et tous les renvois correspondant à une vaste collection de documens qui n'existe plus. Il est facile de prouver que les archives de la Bastille ont été pillées avant et pendant le siége ; que le grand registre lui-même, qu'on n'eut pas le temps ni l'ordre de

détruire en 1789, avait subi de nombreuses mutilations ou altérations en 1775, et enfin que des officiers français avaient été chargés de rechercher et d'enlever, sans doute vers la même époque, tous les papiers concernant Fouquet dans les archives de Pignerol.

Mais puisque cette carte n'a pas été conservée et que son existence ne fut point constatée par une exposition publique qui aurait attiré la foule en aussi grande affluence que l'échelle de Latude et les portes de fer de la Bastille, nous nous abstiendrons de la citer au rang des preuves et même de défendre sa vraisemblance. Toujours est-il que la prise de la Bastille ayant accoutumé les esprits à l'imprévu et au merveilleux, on ne s'étonna pas de la trouvaille d'une carte et d'un nouveau système sur le *Masque de fer*: les prisons républicaines allaient bientôt offrir des mystères plus inexplicables et plus horribles.

Le prisonnier masqué était encore une fois redevenu un objet de mode et d'engouement : les systèmes de Lagrange-Chancel, de Saint-Foix, de Griffet, du baron d'Heiss et de Voltaire, reparurent tour à tour sur la scène, sans qu'aucune découverte vînt les fortifier : les écrivains de places et de carrefours s'emparaient à l'envi de ce sujet déjà si populaire et toujours aussi mal connu. On imprima et l'on colporta dans le même mois *Le véritable Masque de fer, d'après les archives de la Bastille*, in-8° de huit pages : c'était le duc de Monmouth; *Histoire du fils d'un roi, prisonnier à la Bastille, trouvée sous les débris de cette forteresse*, in-8° de seize pages : c'était le comte de Vermandois; *Relation fidèle de plusieurs manuscrits trouvés à la Bastille, dont un concerne spécialement l'homme au Masque de fer*, in-8° de 32 pages : encore le comte de Vermandois, etc. Plusieurs autres écrits, cachant leur pauvreté ou leur niaiserie sous de magnifiques intitulés, circulèrent dans Paris encore tout ému de l'enfantement d'une révolution; mais le public, trompé par ces mystifications méprisables, n'était que plus impatient de pénétrer ce secret, dont les dépositaires avaient tous disparu de même que les murs de la Bastille.

M. Charpentier, ami de Linguet qui l'encourageait à entreprendre un ouvrage historique sur la Bastille, et qui lui promettait des éclaircissemens singuliers, eut l'idée de mettre au jour les injustices que cette forteresse avait cachées dans son ombre : *la Bas-*

tille dévoilée fut publiée par livraisons, avec un énorme succès de circonstance, en 1789, reproduisant et commentant le grand registre de la prison, dans lequel les entrées et les sorties des prisonniers étaient régulièrement marquées par ordre chronologique. La neuvième livraison comprenait les renseignemens qu'on avait pu se procurer sur le prisonnier masqué, et l'origine de ces renseignemens aurait été plus suspecte, si les faits n'eussent pas présenté beaucoup d'analogie avec les passages du journal manuscrit de M. Dujonca, rapportés par le père Griffet.

Le folio 120 du grand registre n'étant pas d'une écriture aussi ancienne que les feuillets suivans, et l'arrivée de l'homme au masque ne se trouvant pas mentionnée dans ce folio daté de 1698, on eut des soupçons confirmés d'ailleurs par d'autres lacunes, et on obtint bientôt la certitude qu'en 1775 M. Amelot, ministre de la ville de Paris, s'était fait remettre toutes les pièces qui concernaient directement ou indirectement le prisonnier masqué. Le major Chevalier, qui remplissait les fonctions de cette charge à la Bastille depuis 1742, déclara lui-même qu'il avait, par l'ordre du ministre, opéré cette soustraction et envoyé à M. Amelot les feuillets déchirés du grand registre : on avait lieu de croire que ces feuillets étaient anéantis, mais on les retrouva, dit-on, par les soins de M. Duval, ancien secrétaire de la police, et leur authenticité ne fut pas mise en doute, lorsque Charpentier les imprima dans son livre, rédigé avec modération et plein d'une sage critique, qu'on traduisait au fur et à mesure en Allemagne et en Angleterre. Il est remarquable que le folio où l'entrée du prisonnier a été relatée dans la forme ordinaire des écrous, est divisé par colonnes et en contient une réservée pour marquer les renvois au volume et la page d'un journal, d'une correspondance ou d'un recueil qu'on n'a plus, ce qui s'accorde assez bien avec la disposition de la carte décrite dans les *Loisirs d'un Patriote français.*

On lit à la colonne des *noms et qualités* : « Ancien prisonnier de Pignerol, obligé de porter toujours un masque de velours noir; dont on n'a jamais su le nom ni les qualités. » A la colonne des *entrés* : « 18 septembre 1698, à trois heures après midi. » A la colonne des *motifs de la détention* : «On ne l'a jamais su.» A la colonne des *observations* : « C'est le fameux homme au masque, que personne n'a ja-

mais sa ni connu. *Nota* : Ce prisonnier a été amené à la Bastille par M. de Saint-Mars, lorsqu'il est venu prendre possession du gouvernement de la Bastille, venant de son gouvernement des îles Sainte-Marguerite et Honorat, et qu'il avait ci-devant à Pignerol. Ce prisonnier était traité avec une grande distinction de M. le gouverneur, et n'était vu que de lui et de M. de Rosarges, major du château, qui seul en avait soin. »

Ce feuillet est évidemment faux, soit qu'on l'ait imaginé en entier, soit qu'on l'ait copié sur l'ancien avec de notables modifications : comment aurait-on écrit au commencement du XVIIIe siècle : *c'est le fameux homme au masque*, puisque cet homme ne devint *fameux* qu'en 1753, après la publication du *Siècle de Louis XIV*. On peut donc penser que le folio original avait été détruit, et que celui qu'on représenta avait été fabriqué dans les bureaux de la police. Le volume 37e du journal de M. Dujonca, auquel renvoyait le registre sans mention de la page, ne se retrouva pas plus que les autres volumes de ces précieux mémoires.

L'extrait du registre relatif à la mort du prisonnier était identiquement conforme aux détails fournis par le père Griffet, et diverses circonstances, que le jésuite avait sues par ouï-dire, reparaissaient dans ce *nota* fort explicite : « Il n'a point été malade que quelques heures : mort comme subitement, il a été enseveli dans un linceul de toile neuve, et généralement tout ce qui s'est trouvé dans sa chambre, comme son lit tout entier, y compris les matelas, tables, chaises et autres ustensiles, reduits en cendres et jetés dans les latrines. Le reste a été fondu, comme argenterie, cuivre et étain. Ce prisonnier était logé à la troisième chambre de la tour Bertaudière, laquelle chambre a été regrattée et piquée jusqu'au vif dans la pierre, et reblanchie de neuf de bout à fonds. Les portes et fenêtres ont été brûlées comme tout le reste. » Ces minutieuses précautions prouvent assez qu'on n'eût pas laissé subsister quelque pièce écrite capable de faire deviner le nom du prisonnier masqué. Le registre offrait un renvoi au volume 8e du journal de M. Dujonca, volume perdu comme le 37e. A ce propos, quelqu'un eut l'idée de rectifier ainsi le numéro de la carte trouvée à la Bastille, 6–4–37–8–900, pour le rendre compréhensible par l'addition d'un seul chiffre, et par cette explication, la carte, faite après la mort du prisonnier,

aurait renvoyé au volume 6[e] pour l'entrée de Fouquet à la Bastille en 1663; au volume 4[e] pour sa sortie en 1664, lorsqu'on le transféra à Pignerol; au volume 37[e], pour son retour à la Bastille en 1698; au volume 8[e], pour sa mort en 1703; et enfin au numero d'ordre 900, désignant le nombre de prisonniers enregistrés avant lui.

Mais l'auteur de *la Bastille dévoilée* n'eut pas recours à ces calculs problématiques : il fit un examen succinct, mais judicieux, des diverses opinions qu'on avait fait valoir jusqu'alors à l'égard du *Masque de fer*, et il retomba dans celle de Voltaire ou du libelliste des *Amours d'Anne d'Autriche*, en s'efforçant de prouver que le prisonnier était un fils naturel d'Anne d'Autriche et de Buckingham. Le champ s'ouvrait plus large et plus libre aux conjectures, puisque les censeurs royaux dataient leur *approbation* de l'an premier de la Liberté.

La Bastille fut encore le prétexte de plusieurs compilations moins importantes, dans lesquelles figurait le *Masque de fer* sous différens noms. Le journaliste Carra dépeça le livre de Charpentier et le farcit de déclamations démagogiques, sous ce titre : *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille*, 1789, 3 vol. in-8°. Mais on ne découvrit rien de nouveau, et seulement on réimprima l'extrait du registre mortuaire de Saint-Paul, *collationné à la minute*, et délivre par le vicaire de la paroisse : on n'y releva aucune variante digne de remarque pour récuser la bonne foi du père Griffet. Louis Dutens, dont la réputation de poète et de littérateur français était fort bien établie en Angleterre, ne se borna pas à réunir dans la lettre sixieme de la *Correspondance interceptée*, in-12, 1789, les systèmes de ses devanciers : il en choisit un qu'il appuya de toute sa science de ministre d'état, et de quelques faits aussi neufs que singuliers; il prouva qu'un agent du duc de Mantoue avait été enlevé par ordre de Louis XIV, en 1679 ou 1685, et enfermé à Pignerol, parce que le cabinet de Versailles craignait l'habileté et la perfidie de cet Italien dans les négociations entamées avec la cour de Piémont. Cet enlèvement semblait incontestable à Dutens, mais quant à la personne dont le roi de France s'était emparé contre le droit des gens, il hésitait entre un comte Girolamo Magni, premier ministre du duc de Mantoue, et un secrétaire de ce duc nommé Matthioli. Dutens avait pu recueillir ces particularités

à Turin, où il était allé en 1777 avec lord Mount Stuart, envoyé extraordinaire du roi d'Angleterre : il cite le témoignage du duc de Choiseul, qui, n'ayant pu arracher à Louis XV le secret du *Masque de fer*, pria M[me] de Pompadour de le demander elle-même au roi, et apprit par l'entremise de la favorite que ce prisonnier était *un ministre d'un prince italien.* Dutens fit reparaître ce petit écrit, qui passa inaperçu en 1789, dans le troisième volume des *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, publiés en 1806.

Le *Masque de fer* inondait encore une fois le public de dissertations plus ou moins hypothétiques; et ce sujet tenait aussi occupés les meilleurs critiques de l'Angleterre. M. Quentin Crawfurd publia, en 1790, un article anglais, dans lequel, après avoir comparé les systèmes soutenus jusqu'à cette époque, il opinait en faveur de celui de Voltaire avec tant de conviction, qu'il ne pouvait douter, disait-il, que le prisonnier masqué fût le fils d'Anne d'Autriche, sans pouvoir toutefois déterminer la date de sa naissance. Depuis, M. Crawfurd renouvela dans un ouvrage français cette discussion judicieuse, mais plus forte d'inductions morales que de preuves écrites. Ce prétendu fils d'Anne d'Autriche semblait alors réunir toutes les probabilités en sa faveur et devoir mettre fin aux conjectures que l'homme au masque soulevait depuis quarante-cinq ans : aussi ne s'occupait-on plus que de rechercher le père de ce malheureux. M. de Saint-Mihiel, qui fit paraître à Strasbourg, en 1790, une brochure in-8° intitulée : *Le véritable homme dit au Masque de fer, ouvrage dans lequel on fait connaître, sur des preuves incontestables, à qui ce célèbre infortuné dut le jour, quand et où il naquit*, imagina un *mariage secret* entre la reine-mère et le cardinal Mazarin. C'était sans doute un bel exemple à suivre pour les prêtres ennemis du célibat; mais on ne tint pas compte à l'auteur d'avoir légitimé l'origine du *Masque de fer* : la critique refusa de prendre part aux noces de Mazarin. N'eût-il pas été plus logique d'imiter l'avocat Bouche, qui, dans son *Essai sur l'histoire de Provence*, 2 vol. in-4°, publié en 1785, regardait l'histoire du Masque de fer comme une fable de l'invention de Voltaire, ou bien n'était pas éloigné de conclure que ce prisonnier fût *une femme?*

La vérité historique n'existait plus dans ces temps de révolution sociale, où les évènemens du jour contredisaient ceux de la veille,

où les hommes ne se reconnaissaient plus eux-mêmes, où le présent, semblable à un volcan en éruption, jetait son reflet et ses laves sur le passé. Le faux régnait dans les sentimens, dans les idées, dans les mœurs; l'exagération gâtait les meilleures choses, et personne n'y prenait garde, puisque chacun participait à ce vertige général. Le fait extraordinaire du *Masque de fer* avait été jusque-là soumis à une analyse chimique, pour ainsi dire, et dégagé de tout l'alliage mensonger que lui prêtait la tradition. En 1790, on ne disserta pas davantage, on supposa un document d'après lequel la question était résolue, sans appel, sous les auspices de ce maréchal de Richelieu qu'on croyait dépositaire du secret de Louis XIV. L'abbé Soulavie, qui trouvait moyen de changer en roman les pièces les plus authentiques, et qui donnait pour vraies ses plus grossières impostures, ne manqua pas de faire entrer le *Masque de fer* dans les *Mémoires de Richelieu*, et prétendit avoir découvert cette *histoire* dans les papiers du maréchal. Celui-ci, en effet, avait eu l'imprudence de confier sa bibliothèque, ses notes et ses correspondances à Soulavie, qui s'en servit avec une insigne mauvaise foi; mais on peut assurer que la ridicule *histoire*, insérée dans le troisième volume des *Mémoires*, ne fut pas trouvée par Soulavie, ni par Laborde, comme le dit la *Correspondance* de Grimm, dans les cartons du duc de Richelieu. Selon ce morceau, *écrit par le gouverneur du Masque de fer*, deux pâtres seraient venus, pendant la grossesse de la reine, annoncer à Louis XIII qu'Anne d'Autriche mettrait au monde deux jumeaux, qui causeraient de grandes guerres par leur rivalité: Louis XIII, sacrifiant ses devoirs de père au bonheur de son peuple, aurait pris sur-le-champ la résolution de cacher à jamais la naissance du second de ses fils. On devine la suite d'une pareille exposition, et l'on ne sait trop ce qu'on doit le plus remarquer de l'expédient imaginé par Louis XIII ou de sa double paternité, bien propre sans doute à le défendre du reproche d'impuissance que lui ont fait quelques historiens sceptiques.

Cette belle histoire fut tellement goûtée, que Champfort, en rendant compte des *Mémoires de Richelieu* dans le *Mercure*, s'écriait avec une bonhomie assez peu digne de son caractère *mordicant*: « Il est enfin connu ce secret qui a excité une curiosité si vive et si générale! » Rien ne coûtait à Soulavie en fait de mensonges, *grace*

au sentiment patriotique dont il était animé. Il prétendit que la relation du *gouverneur* avait été remise par le régent à Mlle de Valois pour prix d'une complaisance d'autre nature, et que cette princesse, qui s'immolait ainsi à la curiosité du duc de Richelieu, son amant, lui avait donné ce manuscrit, payé en monnaie fort déshonnête. L'abbé Soulavie ne se faisait pas faute d'un inceste de plus ou de moins, pour ajouter du piquant à ses révélations, rédigées dans d'excellens *principes*, que Champfort louait de préférence au style négligé de l'ouvrage. Cependant on ne contesta pas l'authenticité de ce conte fait à plaisir, parce qu'on n'avait pas le loisir de s'arrêter sur un sujet aussi frivole en présence de la Terreur et au bruit du canon d'alarme. Soulavie finit peut-être par se persuader que sa découverte était réelle, et il essaya de le prouver clairement dans le tome VI des *Mémoires de Richelieu*, qu'il augmenta de cinq volumes en 1793. Mais ses *Nouvelles considérations sur le Masque de fer* ne méritaient pas plus d'estime que le manuscrit de ce *gouverneur*, qui sans doute était dévoré de la rage d'écrire pour avoir confié au papier un secret d'où dépendait sa vie. En même temps, Soulavie s'érigeait en champion de la vertu d'Anne d'Autriche et s'inscrivait en faux contre le système qui tendait à faire du *Masque de fer* le fils naturel de cette reine et de Buckingham. Soulavie, comme on voit, tenait beaucoup à son roman, non moins mystérieux que les romans d'Anne Radcliffe, qui avaient la vogue des Mémoires apocryphes publiés chez le libraire Buisson, entrepreneur du scandale de l'ancienne monarchie.

Sénac de Meilhan, qui s'était fait un nom dans la littérature par les Mémoires supposés d'*Anne de Gonzague, princesse palatine*, fut dégoûté de ce genre facile par les succès peu honorables de Soulavie, et lorsqu'il voulut traiter le sujet du *Masque de fer*, il choisit exprès l'opinion la moins romanesque et la mieux étayée de preuves, pour s'y rattacher dans un article fort sensé, qui fait partie de ses *Œuvres philosophiques et littéraires*, 2 vol. in-12, imprimées à Hambourg en 1795. Sénac de Meilhan, pendant son émigration, retournait en France, par la pensée, à la suite du prisonnier masqué, qu'il avait pris pour le secrétaire du duc de Mantoue, d'après la lettre italienne traduite dans l'*Histoire abrégée de l'Europe*. Sénac de Meilhan ajoutait à ce témoignage celui des journaux italiens de

1782, qui avaient rapporté l'anecdote de l'enlèvement de Matthioli, tirée des manuscrits d'un marquis de Pancalier de Prié, mort à Turin cette année-là. L'opinion de Sénac fut reproduite, avec de nouveaux rapprochemens de faits et de dates, dans un article, signé C. D. O., que le *Magasin encyclopédique* publia en 1800 : le savant Millin, directeur de cet estimable recueil, avait précédemment, dans le deuxième volume in-4° de ses *Antiquités nationales*, favorisé le système qui donnait à Louis XIV un frère aîné, fruit des galanteries d'Anne d'Autriche, et qui en faisait le *Masque de fer*. C'était une occasion d'envisager ce fait *sous un point de vue politique* et de comparer Louis XIV aux *despotes asiatiques*.

Mais le système que Sénac de Meilhan avait défendu prévalut par la seule force des pièces qu'on découvrit dans les archives des Affaires Étrangères, et il a été presque seul soutenu jusqu'à ce jour avec quelque apparence de vérité, il faut l'avouer. M. Roux-Fazillac fit paraître le premier, en 1800, ces pièces authentiques dans les *Recherches historiques et critiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier*, in-8° de cent quarante-deux pages. Ces recherches, puisées à des sources que la révolution avait pu seule mettre à la discrétion des curieux, se composent de correspondances secrètes relatives aux négociations, aux intrigues et à l'enlèvement de Matthioli; mais le plus mince esprit de critique eût établi des différences capitales dans la position humiliante de ce prisonnier subalterne à Pignerol, et dans les respects que Saint-Mars témoignait pour le prisonnier masqué, suivant le consentement unanime de toutes les traditions.

Un anonyme, qu'on croit être le baron de Servière, revint deux ans après, sur la plupart des faits que les *Recherches* de Roux-Fazillac avaient constatés; mais il ne fit aucune mention de l'ouvrage de son devancier dans cette *Véritable clef de l'Histoire de l'Homme au masque de fer*, in-8°, de onze pages, où il donne de nouveaux détails sur la personne et la famille de Matthioli. L'anonyme démontre, jusqu'à l'évidence que le secrétaire du duc de Mantoue a été enlevé, masqué et emprisonné par ordre de Louis XIV; il oublie de prouver que ce secrétaire et le *Masque de fer* ne sont qu'une seule et même personne sous deux noms différens et à des époques différentes.

Les Anglais n'étaient pas moins curieux que les Français de connaître à fond ce terrible épisode du règne du *grand roi*: M. Crawfurd, qui avait déjà publié ses observations sur l'homme au masque, ne changea pas d'opinion depuis la publication des documens authentiques sur lesquels se fondait le système de Roux-Fazillac : il le réfuta d'une manière assez satisfaisante dans les *Mélanges d'histoire et de littérature, tirés d'un portefeuille,* 1809, in-4°, réimprimés sous le même titre en 1817, in-8°. M. Crawfurd confirmait la réponse de Louis XV à M. de Choiseul, rapportée par Dutens, et ajoutait cette particularité, que le duc de Choiseul avait, à la prière des abbés Barthélemy et Beliardy, adressé des questions au roi, qui parut *fort embarrassé,* en disant qu'il croyait que le *prisonnier était un ministre d'une des cours d'Italie.* M. Crawfurd réfuta aussi le système de M. de Taulès, d'après le manuscrit encore inédit dont il avait communication. Ce système, que M. de Taulès avait soumis sans doute à Voltaire, qui lui fut en effet redevable d'un grand nombre d'anecdotes sur le siècle de Louis XIV, tendait à prouver que le *Masque de fer* était un patriarche des Arméniens, nommé Arwedicks, enlevé de Constantinople, et conduit secrètement aux îles Sainte-Marguerite par les intrigues des jésuites. M. Crawfurd ne se montra pas plus partisan de l'opinion de M. de Taulès que de celles qu'il avait déjà combattues avec beaucoup de logique; il persévéra dans la sienne plus fortement, et répéta que le prisonnier masqué ne pouvait être qu'un fils d'Anne d'Autriche et sans doute de Buckingham.

On peut mentionner ici que cette supposition, purement romanesque, avait été mise à sa place dans la préface d'un roman de M. Regnault-Warin, lequel eut quatre éditions à cause de son titre : *l'Homme au masque de fer;* jamais roman de Ducray-Dumesnil, ne réunit mieux les conditions voulues d'un imbroglio faux, mystérieux et sentimental. Mais conçoit-on que le savant M. Dulaure ait répété le conte ridicule de Soulavie dans son *Histoire de Paris?* Le *Journal des Gens du monde,* vol. IV, qu'il cite en note, est une source aussi peu respectable et moins ancienne que les *Mémoires de Perse.* Le marquis de Luchet, qui rédigeait ce journal en 1784, ne se souciait que d'amuser ses lecteurs, et semait ses écrits de réminiscences des ouvrages et des contestations de Voltaire:

cependant il n'adopta pas cette fois entièrement le système de Voltaire, qui d'ailleurs, en proposant l'histoire de deux fils jumeaux d'Anne d'Autriche, ne s'était point expliqué sur la personne du père; le marquis de Luchet fit honneur de cette paternité à Buckingham et invoqua un nouveau témoignage, vrai ou faux, celui de M[lle] de Saint-Quentin, maîtresse du ministre Barbezieux, laquelle aurait dit qu'il y avait une telle ressemblance entre les deux frères qu'elle nécessita l'invention du masque pour le prisonnier. Voltaire avait pensé la même chose. Barbezieux était d'un caractère léger et dissipé, en effet, mais il n'eût pas divulgué à une maîtresse ce formidable secret d'état, avant la mort de l'homme au masque : Barbezieux mourut en 1701, et *Marchialy* en 1703. Le marquis de Luchet n'était-il pas bien capable de supposer cette demoiselle de Saint-Quentin, comme il supposait un fils de Buckingham, comme il supposa plus tard *M[lle] de Baudéon, la comtesse de Tessan, la duchesse de Morsheim*, et plusieurs autres dames dont il écrivit les Mémoires, toujours pour l'amusement des *gens du monde?*

Pendant quelques années, on laissa reposer le *Masque de fer*, hormis un petit journal occulte, qui prit ce nom pour donner à entendre que le rédacteur garderait l'anonyme *quand même*, et qui rentra dans le néant sous les coups de *la Foudre*, instrument périodique des vengeances de la congrégation. Le *Masque de fer* n'était pourtant pas usé, après avoir si long-temps et de tant de manières occupé la curiosité publique. En 1825, faute d'aliment plus nouveau, ou plus digne de repaître cette insatiable avidité de savoir, qui tourmente les esprits, on se rejeta tout à coup sur le mystère du prisonnier masqué, et l'on essaya d'en finir avec cette grande abstraction historique : les systèmes anciens se remuèrent comme des tronçons de serpens, et ne réussirent pas à renouer leurs trames rompues par la critique; ils n'avaient plus même de principe vital.

M. Delort, qui passait sa vie à chercher et à comparer des autographes, fut amené, par sa passion exclusive, à découvrir dans les Archives du royaume diverses lettres qu'il crut relatives à Matthioli, et par suite au *Masque de fer*, selon la prétention de Roux-Fazillac. M. Delort, aussi certain de l'infaillibilité de ses conjec-

tures que l'avait été son devancier, ne se fit aucun scrupule de les intituler : *Histoire de l'Homme au masque de fer*, et de les publier en 1825, in-8°, avec un pompeux appareil de pièces justificatives, qui étaient plus précieuses par leur contenu que par le commentaire de l'éditeur. Néanmoins ce volume, vraiment curieux et intéressant, quoique diffus et mal écrit, eut du retentissement jusqu'en Angleterre, où l'honorable George Agar Ellis, membre du parlement, ne dédaigna pas de le traduire en anglais avec de nombreuses améliorations et quelques additions importantes puisées dans l'ouvrage de Roux-Fazillac. La traduction ou plutôt l'imitation d'Ellis fut retraduite en français et imprimée à Paris en 1830 : *Histoire authentique du prisonnier d'état connu sous le nom du Masque de fer*, in-8°. Agar Ellis, aux yeux de qui les documens recueillis par Delort établissaient le nom de ce prisonnier *d'une manière claire et certaine*, ne prit pas la peine de discuter toute opinion contraire, et affirma que le *Masque de fer* était *réellement* le malheureux secrétaire du duc de Mantoue. Il paraît que, suivant le sentiment de l'historien Gibbon, beaucoup de savans anglais persistaient à croire que l'homme au masque pouvait bien être Henri, second fils d'Olivier Cromwell, gardé en otage par la royauté de Louis XIV.

Aux affirmations de M. Delort, le chevalier de Taulès répondit par un opuscule posthume, ou du moins cet opuscule, rédigé naguère contre le système de M. Roux-Fazillac, fut rajeuni par ce titre charlatanique : *Du Masque de fer, ou Réfutation de l'ouvrage de M. Roux-Fazillac, et Réfutation également de l'ouvrage de M. J. Delort, qui n'est que le développement de celui de M. Roux-Fazillac*, in-8°, 1825. L'éditeur, propriétaire des manuscrits de M. de Taulès, mort peu d'années auparavant dans un âge très avancé, mettait sous presse, en même temps, l'ouvrage inédit que ce dernier avait préparé pendant sa vieillesse. L'ouvrage parut quelques mois après, avec ce titre approprié aux circonstances : *l'Homme au masque de fer, Mémoire historique où l'on réfute les différentes opinions relatives à ce personnage mystérieux, et où l'on démontre que ce prisonnier fut une des victimes des jésuites*, in-8°. L'éditeur avait, comme on le voit, l'imagination des titres; mais, quoiqu'il se flattât d'attirer l'attention en accusant les jésuites sur la couverture verdâtre de sa publication, elle fut confondue avec ce déluge de mauvais écrits

qui proclamaient la résurrection des révérends pères, pour le plus grand divertissement des abonnés du *Constitutionnel*.

Le *Masque de fer* avait été l'idée fixe du chevalier de Taulès, qui se plaisait à rassembler des anecdotes singulières et peu connues. Voltaire lui écrivait en 1768 : « Je ne doute pas que, si vous dites un mot à M. le duc de Choiseul, il ne vous permette de m'envoyer des vérités : il les aime; il sait qu'il est temps de les rendre publiques. » Voltaire avait dit de M. de Taulès : « C'est un homme fort instruit, et le seul capable de fournir des anecdotes vraies sur le siècle de Louis XIV. » Dès cette époque, M. de Taulès *déterrait de vieilles vérités dans le fatras du dépôt des Affaires étrangères* : il avait probablement d'abord un système différent de celui qu'il soutint plus tard sur le *Masque de fer*; et ce ne fut qu'à la lecture d'un mémoire manuscrit de M. de Bonac, ambassadeur de France à Constantinople en 1724, qu'il aperçut une identité remarquable entre le prisonnier inconnu et le patriarche Arwediks. Ce patriarche, *ennemi mortel de notre religion, et auteur de la cruelle persécution que les Arméniens catholiques avaient soufferte*, fut enfin exilé, et enlevé à la sollicitation des jésuites, par une barque française, pour être conduit en France et *mis dans une prison d'où il ne pourrait jamais sortir*. L'entreprise réussit; Arwediks fut mené à l'île Sainte-Marguerite, *et de là à la Bastille, où il mourut*. Le gouvernement turc réclama instamment la délivrance du patriarche jusqu'en 1713, et le cabinet français nia toujours sa participation à cet enlèvement. M. de Taulès avait trouvé, au dépôt des Affaires étrangères, une foule de dépêches concernant ce fait extraordinaire, qui était resté jusqu'alors ignoré en France, mais non en Turquie, où les agens subalternes des jésuites avaient avoué leur crime en subissant la question : ces dépêches concordaient parfaitement avec le récit de M. de Bonac; et M. de Taulès les avait fait servir à l'appui de son système, qu'il prétendait élever sur les ruines des précédens : il était si bien persuadé de la réalité de ce système, qu'il commence son livre par cette fière déclaration : « J'ai découvert le *Masque de fer*, et j'ai cru de mon devoir envers la France, pour faire taire des bruits injurieux répandus au préjudice de ma patrie, de rendre compte à l'Europe et à la postérité de ma découverte. » Le chevalier de Taulès rappor-

tait aussi certaines paroles, échappées devant lui au père Brottier et à l'abbé de Nolhac, recteur du noviciat des jésuites à Toulouse, lesquelles semblaient impliquer la société de Jésus dans l'affaire du prisonnier masqué; il accusait enfin le père Griffet d'avoir falsifié le journal de M. Dujonca, et d'avoir appuyé exprès sur la fable des *Mémoires de Perse*, pour donner le change aux conjectures et cacher l'attentat des jésuites; il allait même jusqu'à supprimer le masque de velours, comme une *mesure impolitique, inutile et dangereuse*.

Cependant le traité de M. de Taulès opéra peu de conversions, puisque, six ans après l'apparition bruyante de ce livre, MM. Fournier et Arnould ne lui empruntèrent aucun détail pour leur drame du *Masque de fer*, représenté avec un brillant succès au théâtre de l'Odéon en 1831 : ils suivirent de préférence la donnée de Soulavie, et se vantèrent de s'être conformés à une tradition conservée dans la famille de M. le duc de Choiseul; ils firent une pièce plus pathétique qu'historique, et le public qui les applaudit se souciait peu d'être instruit, mais bien d'être intéressé. Depuis, le sujet du drame de MM. Arnould et Fournier fut signalé comme renfermant la vérité sur le masque de fer, et M. Auguste Billiard, ancien secrétaire général du ministère de l'intérieur, dans une lettre adressée à l'*Institut historique*, et insérée en 1834 au journal de cette société, nous apprit qu'il avait copié, pour feu M. le comte de Montalivet, ministre impérial, aux archives des Affaires étrangères, une relation originale écrite par M. de Saint-Mars lui-même, et presque conforme à l'*histoire* publiée par Soulavie dans les *Mémoires de Richelieu*. Suivant ce *précieux document*, dont l'*authenticité*, dit-il, *ne peut inspirer le moindre doute*, M. de Saint-Mars aurait été le gardien du fils d'Anne d'Autriche, à qui l'on cachait sa naissance pour empêcher l'accomplissement d'une funeste prédiction; mais le frère jumeau de Louis XIV ayant deviné le secret d'état, un ordre du roi l'avait envoyé prisonnier aux îles Sainte-Marguerite, dont Saint-Mars fut *alors* nommé gouverneur. M. Auguste Billiard n'a pas été sans doute trompé dans ses souvenirs; seulement la pièce qu'il a copiée n'était qu'un roman saisi avec les papiers posthumes du duc de Saint-Simon, ou de Bachaumont, de Voltaire ou de quelque autre personnage suspect, ainsi que cela se pratiquait par

précaution sous le règne de Louis XV : les innocens Mémoires de Dangeau n'ont pas même été exempts de cette proscription, que motivait un simple soupçon de vérité et de scandale.

Le dernier ouvrage, où le problème du *Masque de fer* ait été traité avec quelque détail et quelque critique, parut en 1834 : *La Bastille, Mémoires pour servir à l'histoire secrète du gouvernement français depuis le* XIV[e] *siècle jusqu'en* 1789, in-8°. L'auteur, M. Dufey de l'Yonne, a fait preuve, ici comme ailleurs, d'une prodigieuse lecture, d'une partialité systématique. Les dates et les faits ne sont pas toujours respectés dans cette compilation déclamatoire qui se sent, à chaque page, de l'esprit républicain de 1789 : la révolution de juillet 1830 devait encore chercher le prisonnier masqué à la place où fut la Bastille. M. Dufey, après avoir rapidement reproduit les opinions précédentes sur cet illustre inconnu, présente la sienne avec chaleur, et s'autorise surtout de plusieurs passages des *Mémoires de M[me] de Motteville,* pour démontrer que la passion de Buckingham fut partagée par Anne d'Autriche : il cite particulièrement certain tête à tête des deux amans dans un jardin *où une palissade les pouvait cacher au public.* « La reine, dans cet instant, surprise de se voir seule et apparemment importunée par quelque sentiment trop passionné du duc de Buckingham, *s'écria* et appela son écuyer, et le blâma de l'avoir quittée. » D'après ces paroles expresses de M[me] de Motteville, M. Dufey croit pouvoir inférer que ce *cri* fut celui de la pudeur aux abois, et que les suites de cette scène furent d'une part l'exil, la disgrace ou l'emprisonnement des personnes qui avaient si mal gardé la vertu de la reine, et, d'autre part, la naissance d'un fils que Louis XIII ne connut jamais. M. Dufey va jusqu'à insinuer que l'assassinat de Buckingham ressemble à une vengeance de mari trompé, et que la tendresse d'Anne d'Autriche pour Mazarin provenait de la confidence qu'elle lui avait faite du mystère de l'enfant, à qui Louis XIV donna plus tard une prison et un masque. Enfin, M. Dufey appelle en garantie l'article du *Journal des gens du monde,* qu'il nomme un *document précieux,* pour *résoudre* cette question posée en titre du chapitre IV de son livre : *L'homme au masque de Fer était-il frère aîné de Louis XIV ou son frère jumeau?*

Voilà donc jusqu'à ce jour quel est l'état de ce *procès*, qu'on

n'a pas encore terminé, ce me semble : en attendant qu'un nouveau *découvreur*, plus audacieux et mieux armé de paradoxes, vienne proclamer que le *Masque de fer* fut certainement par anticipation le dauphin, fils de Louis XIV, qu'on dit mort à la prison du Temple, et qui reparaît tous les ans sur les bancs de la police correctionnelle, je vais battre en brèche les systèmes que j'ai examinés chronologiquement et les renverser, s'il se peut, avec des faits et surtout des dates qu'on a surnommées *inexorables*, avant d'élever à mon tour sur des dates et sur des faits un système solide et capable de résister à une attaque réglée de la critique. Dans un procès d'histoire, la confrontation des dates est aussi puissante que les interrogatoires des témoins dans les causes ordinaires.

1° ARWEDICKS. Le manuscrit de M. de Bonac dit positivement que ce patriarche fut enlevé *pendant l'ambassade de M. Feriol à Constantinople*, et M. Feriol succéda dans cette ambassade à M. de Châteauneuf, en 1699 ; or, Saint-Mars arriva en 1698 à la Bastille avec son prisonnier masqué. En outre, on sait maintenant qu'Arwedicks se convertit au catholicisme, recouvra sa liberté, et mourut libre à Paris, comme le prouve son extrait mortuaire conservé aux archives des Affaires étrangères.

2° MATTHIOLI. L'enlèvement du secrétaire du duc de Mantoue est maintenant aussi bien prouvé que celui d'Arwedicks ; mais quoique Matthioli, arrêté en 1679 par l'entremise de l'abbé d'Estrades et de Catinat, ait été conduit à Pignerol sous le plus grand secret et emprisonné sous la garde de M. de Saint-Mars, on ne peut lui faire l'honneur de le confondre avec le *Masque de fer*. Catinat dit de lui dans une lettre à Louvois : *Personne ne sait le nom de ce fripon* ; Louvois écrit à Saint-Mars : *J'admire votre patience, et que vous attendiez un ordre pour traiter un fripon comme il le mérite quand il vous manque de respect* ; Saint-Mars répond au ministre : *J'ai chargé Blainvilliers de lui dire, en lui faisant voir un gourdin, qu'avec cela l'on rendait les extravagans honnêtes* ; Louvois écrit une autre fois : *Il faut faire durer trois ou quatre ans les habits de ces sortes de gens, etc.* Ce n'est point là certainement ce prisonnier inconnu qu'on traitait avec tant d'égards, devant qui Louvois se découvrait, à qui l'on donnait de beau linge, des dentelles, etc. En lisant avec attention les correspondances publiées par M. Delort, on reste convaincu

qu'il a tort de rapporter à ce Matthioli les lettres où Saint-Mars n'emploie que cette désignation : *mon prisonnier;* ces lettres concernent évidemment *l'homme au Masque de fer*; dans les autres, Saint-Mars ne se fait aucun scrupule d'appeler Matthioli par son vrai nom ou bien par celui de *Lestang*, qu'on lui avait donné. Tout semble même indiquer que ce malheureux, enfermé avec un jacobin aliéné, devint fou lui-même et succomba vers la fin de l'année 1681. Telle était aussi l'opinion de M. le comte de V-l-i (BIOGR. UNIV., article *Masque de fer*), qui devait l'appuyer sur des preuves recueillies à Pignerol, et qui, dans un ouvrage commencé en 1820, se proposait de démontrer que le prisonnier masqué n'était pas Matthioli, mais don Juan de Gonzague, frère naturel du duc de Mantoue. Ce don Juan, qui accompagnait Matthioli, aurait été enlevé avec lui et retenu en prison, parce qu'en le relâchant on eût craint de divulguer une violation du droit des gens, que le journaliste de Hollande ne connut que huit ans après. Mais il n'y a pas trace d'un compagnon de Matthioli dans les pièces connues jusqu'à présent, et en attendant que le système de M. de V-l-i soit présenté, on a lieu de croire que M. de Blainvilliers, que Saint-Mars choisit *à son goût* pour surveiller et bâtonner Matthioli, n'aurait pas pris les habits d'une sentinelle pour voir le *Masque de fer* aux îles Sainte-Marguerite, comme M. de Palteau le raconte dans sa lettre, si ces deux prisonniers eussent été le même personnage : en tous cas, M. de Blainvilliers eût reconnu le secrétaire qui lui fit présent d'une bague de diamant à Pignerol.

3° HENRI CROMWELL. Il est étrange en effet que ce second fils du Protecteur soit rentré dans une obscurité si complète en 1659, qu'on ne sait ni où il a vécu, ni où il mourut : Henri Cromwell avait un *très bon caractère*, selon Rapin Thoiras, avec *plus de feu* que Richard, selon Burnet; pourquoi se résigna-t-il à descendre de la scène politique? Mais aussi pourquoi serait-il devenu prisonnier d'état en France, où son frère avait le privilège de séjourner sans être inquiété? Le probable ne supplée pas ici à l'absence de toute espèce de preuves.

4° LE DUC DE MONMOUTH. Sans mettre en question le plus ou moins de vraisemblance qu'il y avait à une prétendue substitution de personnes au supplice de Monmouth, il suffit d'opposer à la

date du 15 juillet 1685, jour de l'exécution de ce prince, cette phrase d'une lettre de Barbezieux à Saint-Mars, écrite le 13 août 1691 : *Lorsque vous aurez quelque chose à me mander du prisonnier qui est sous votre garde* DEPUIS VINGT ANS.

5° UN FILS NATUREL ET LÉGITIME D'ANNE D'AUTRICHE. Barbezieux écrivait à Saint-Mars, le 17 novembre 1697 : *Sans vous expliquer à qui que ce soit de ce qu'*A FAIT *votre ancien prisonnier.* Ce prisonnier avait donc *fait* quelque chose qui motivât sa rigoureuse prison? Le ministre ne se fût pas servi de cette locution précise, dans le cas où l'inconnu n'aurait eu que sa naissance à expier. Au reste, ce système n'a jamais produit un seul document authentique, et ne repose que sur des présomptions romanesques : on pourrait se dispenser de le combattre. Mais comment Saint-Mars aurait-il reçu communication d'un si grave secret, lui qui ne quitta pas son poste depuis l'année 1664, où il fut envoyé à Pignerol pour la garde spéciale de Fouquet? Certes un fils d'Anne d'Autriche n'était point à Pignerol en 1680, lorsque Louvois écrivait à Saint-Mars après lui avoir donné des ordres pour *l'entretiennement* de Lauzun : *A l'égard des autres prisonniers dont vous êtes chargé, Sa Majesté vous en fera payer la subsistance à raison de* QUATRE LIVRES *pour chacun par jour.* Est-ce au sujet d'un fils de Louis XIII que Louvois aurait écrit à Saint-Mars en 1687 : *Il n'y a point d'inconvénient de changer le chevalier de Thezut de la* PRISON *où il est, pour y mettre votre prisonnier ;* et que Saint-Mars aurait dit la même année, à l'exemple du ministre : *Jusqu'à ce qu'il soit logé dans la prison, qu'on lui préparera ici.* Enfin, ce personnage n'était donc pas plus important à garder que Fouquet et Lauzun, puisque Saint-Mars mandait à Louvois en 1682 : *Pour son linge et autres nécessités, mêmes précautions que je faisais pour mes prisonniers du passé.*

6° LE COMTE DE VERMANDOIS. La fameuse lettre de Barbezieux, qui met en échec tous les systèmes, ne laisse pas même discuter l'identité du comte de Vermandois, mort en 1683, avec l'inconnu, prisonnier *depuis vingt ans* en 1691.

7° LE DUC DE BEAUFORT. Ce système, il faut l'avouer, est plus raisonnable que tous les précédens, et Saint-Foix aurait pu le soutenir d'une manière presque victorieuse en rassemblant de meilleures inductions prises dans les Mémoires contemporains. Dès

l'année 1664, le duc de Beaufort, par son insubordination et sa légèreté, avait compromis plusieurs expéditions maritimes; en octobre 1666, Louis XIV lui adresse des reproches avec beaucoup de ménagemens, et l'invite à se rendre *de plus en plus capable de le servir par l'augmentation des talens* qu'il possède, et par *la cessation des défauts qu'il peut y avoir dans sa conduite* : « Je ne doute pas, ajoute-t-il, que vous ne profitiez de l'avis que je vous donne, et que vous ne reconnaissiez que vous m'êtes d'autant plus obligé de cette marque de bienveillance, *qu'il y a peu d'exemples de rois qui en aient usé de la sorte.* » On citerait plusieurs occasions où le duc de Beaufort fut très funeste à la marine du roi. L'*Histoire de la Marine* (1), par M. Eugène Sue, qui renferme une foule de renseignemens neufs et curieux sous une forme dramatique et colorée, a fort bien précisé la position de Beaufort vis-à-vis de Colbert et de Louis XIV. En 1669, quand Louis XIV le chargea de secourir Candie assiégée par les Turcs, Beaufort fut tué dans une sortie, le 26 juin, sept jours après son arrivée : le duc de Navailles, qui commandait avec lui l'escadre française, dit seulement dans ses Mémoires : « Il rencontra en chemin un gros de Turcs qui pressait quelques-unes de nos troupes; il se mit à leur tête, et combattit avec beaucoup de valeur; mais il fut abandonné, et *l'on n'a jamais pu savoir depuis ce qu'il était devenu.* » Le bruit de sa mort se répandit rapidement en France et en Italie, où, dans les magnifiques obsèques qui lui furent faites, on prononça diverses oraisons funèbres; néanmoins, comme son corps n'avait pas été retrouvé parmi les morts, bien des gens crurent qu'il reparaîtrait. Guy-Patin, dans une lettre du 14 janvier 1670, nous atteste que cette croyance n'était pas encore abandonnée six mois après la nouvelle de la disparition du duc de Beaufort : « On dit que M. de Vivonne a, par commis-

(1) 4 vol. grand in-8°, avec gravures sur acier, chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

La dernière livraison de la *Revue* contient une appréciation de cet ouvrage, où le critique s'est surtout attaché à mettre en relief le côté dramatique et original de l'*Histoire de la Marine*. Quelques omissions faites à tort à l'imprimerie n'ont pu nuire à l'ensemble de l'article, et le lecteur y aura facilement suppléé.

(*N. du D.*)

sion, la charge de vice-amiral de France pour vingt ans; mais il y en a encore qui veulent que M. de Beaufort n'est point mort, et qu'il est seulement prisonnier dans une île de Turquie. Le croie qui voudra; pour moi, je le tiens mort! » Plusieurs relations écrites par des témoins oculaires avaient rapporté que les Turcs, selon leur usage, coupèrent la tête du duc de Beaufort sur le champ de bataille, et que cette tête fut exposée à Constantinople: de là les détails que Sandras de Courtil répéta dans les *Mémoires du marquis de Montbrun* et dans les *Mémoires de d'Artagnan;* et, en effet, on conçoit bien que le corps nu et sans tête n'ait pas été reconnu parmi les morts. Mais sans faire valoir le danger et les difficultés d'un enlèvement que le cimeterre des Ottomans pouvait d'ailleurs remplacer d'un jour à l'autre dans ce mémorable siége de Candie, on se bornera ici à déclarer positivement que la correspondance de Saint-Mars avec Louvois depuis 1669 jusqu'en 1680 ne permet pas de supposer que le gouverneur de Pignerol eût sous sa garde, pendant cet intervalle de temps, quelque grand prisonnier d'état, outre Fouquet et Lauzun.

Quel était donc cet *ancien* prisonnier masqué que Saint-Mars *avait à Pignerol*, suivant le journal authentique de M. Dujonca?

P. L. JACOB, BIBLIOPHILE.

(La fin au prochain numéro, pour faire connaître le secret du Masque de fer.)

A M. de Lamartine,

APRÈS LA LECTURE DE SON POÈME.

Pendant le soir bruyant, pendant la nuit muette,
Mon cœur a dévoré ton saint livre, ô poète!
Et lorsqu'à ma fenêtre a reparu le jour,
Je relisais ces chants de prière et d'amour,
Ces chants de deuil, d'espoir, de vie et d'agonie;
Et puis je te nommais en disant : ô génie!
Et de mon cœur soudain les battemens pressés,
Mes soupirs retenus long-temps, mes pleurs versés,
L'élan intérieur qui vers Dieu nous élève,
Des images passant devant moi comme un rêve,
Des troubles inconnus dans tous mes sens restés,
Quelques mots de tes vers au hasard répétés,
Et Marthe, et Jocelyn, et sa mère, et Laurence,
Et ce chien dont l'instinct d'une ame a l'apparence,
Êtres créés par toi, dans ma famille admis,
Nés d'hier seulement, et déjà vieux amis.
Ce drame qui d'amour et de pleurs se compose,
La mort, dont la pensée épouvante et repose,
L'homme esclave du corps, l'être immatériel,
Le combat sur la terre et le triomphe au ciel,



Et partout tant d'éclat, que des jeunes années
On croit voir reverdir toutes les fleurs fanées;
Voilà les sentimens qui me viennent de toi,
Voilà ce que ton livre a fait passer en moi.

A Byron, barde anglais, toi, poète de France,
On te compare, ainsi que la belle espérance
Au sombre désespoir; et c'est avec raison
Que l'univers a fait cette comparaison.
Ta poésie est tout, rayon, flamme, mystère,
Ce qui pare, colore ou parfume la terre;
C'est le vent de l'aurore et la brise des soirs,
Les nuages montant de l'or des encensoirs,
La fleur entre les noirs barreaux de l'esclavage,
Les perles que la mer roule sur son rivage,
Le cygne sur le lac, l'aigle au-dessus des monts,
Ce que nous dit tout bas le cœur quand nous aimons.
Tantôt la vérité, tantôt la parabole,
Et toujours de la vie un éclatant symbole.

Il faut l'accord céleste à nos claviers humains,
Et les notes du ciel bondissent sous tes mains.
Il faut un baume au mal que le sort nous destine,
Et ce baume est pour moi dans tes vers, Lamartine!

JULES DE RESSÉGUIER.

A M. de Rességuier,

RÉPONSE.

Non, cette suave harmonie
Qui dompte et caresse tes sens,

Poète, n'est pas mon génie;
Tu m'embaumes de ton encens!

Je ne suis que la folle brise
Qui court sur la plaine et les bois,
Souffle d'air que chaque herbe brise,
Et qui, par lui-même, est sans voix.

Mais s'il rencontre dans l'enceinte
Des vieux temples aux vents ouverts,
Près de l'autel la harpe sainte,
On entend de divins concerts.

Je suis cette haleine qui joue
Sur la harpe à l'accord dormant.
Est-ce donc la brise qu'on loue,
Ou l'harmonieux instrument?

Je suis le doigt et toi le livre,
Mon cœur te révèle le sien,
Mais chaque note qui t'enivre,
C'est ton encens et non le mien.

Ton cœur sonore de poète
Est semblable à ces urnes d'or,
Où la moindre aumône qu'on jette
Résonne comme un grand trésor!

Des fleurs qu'à nos lyres tu donnes,
Nous ne prenons que la moitié,
Mais les roses de nos couronnes,
Tu les parfumes d'amitié!

A. DE LAMARTINE.

29 Février 1836.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

E. L. BULWER.

Après les lugubres solennités du procès Fieschi, après l'arrêt rendu par la justice des hommes, il a semblé que tous les esprits avaient hâte de s'arracher à ces tristes préoccupations; aussi les publications se sont-elles multipliées en grand nombre, les théâtres ont rivalisé d'activité, les arts ont réclamé leur part dans cette impulsion universelle. Le poème de Lamartine, l'opéra de Meyerbeer, le salon de 1836, voilà certes de quoi réveiller l'imagination la moins artiste; voilà des évènemens qui marqueront d'un sceau mémorable l'hiver de 1836.

Décidément nous avons passé de l'âge lyrique à l'âge épique, Homère remplace Orphée. Le mouvement littéraire de la restauration fut tout spontané, tout individuel, on renouvela et l'on agrandit les antiques formules au nom de ses caprices, de ses fantaisies d'artiste; l'instinct tint lieu de raisonnement, l'audace fut du génie. Les *Méditations, les Orientales, Joseph Delorme*, appartiennent au genre lyrique. Nous ne savons ce que nous réservent les deux derniers; mais Lamartine est entré le premier dans les voies d'une transformation plus large et plus sociale; ce n'est plus l'auteur du *Lac*, l'auteur des *Préludes*, désormais c'est l'auteur de *Jocelyn*.

Jocelyn est le résumé des tendances épiques qui tourmentent notre époque, qui ont séduit M. Edgar Quinet, qui tout récemment ont égaré un jeune auteur dramatique de la plus grande espérance; tendances salutaires et dangereuses tout à la fois, salutaires pour le public, dangereuses pour les auteurs; expression encore mal définie d'une époque nouvelle. En écrivant *Jocelyn*, en préparant le fragment égyptien qui doit le suivre, Lamartine s'est véritablement mis à la tête du nouveau mouvement littéraire, de la nouvelle école qui n'a rien de commun avec les copies posthumes et maladroites de ce que le romantisme eut jadis de faux et d'individuel. Ceci n'est point pour diminuer le mérite des efforts de l'école romantique, et s'affranchir de la reconnaissance qui lui est légitimement due, mais pour indiquer un symptôme réel, une tendance positive à substituer le général au particulier, la vie civilisée à la vie sauvage en

quelque sorte, l'épopée à l'ode. Sans vouloir en rien décider entre *Notre-Dame de Paris* et *Jocelyn*, voyez Frollo, il pense, il parle, il agit, comme s'il était seul au monde, c'est un homme qui surpasse ses semblables de toute la tête; chez lui, la passion est seule écoutée; elle se developpe en droite ligne, renversant tout ce qui se rencontre sur son passage; jamais il ne lui vient à l'idée d'employer sa prodigieuse science à quoi que ce soit d'utile, de pratique, de se dévouer enfin. Qu'est-ce que Jocelyn? un pauvre curé, sans cesse se sacrifiant, sans cesse faisant le bien. A Frollo il faut la cathédrale pour demeure et pour théâtre; lisez dans la lettre de Jocelyn, la description de son humble presbytère.

Ma maison isolée
Par l'ombre de l'église est au midi voilée,
Et les troncs des noyers qui la couvrent du nord,
Aux regards des passans en dérobent l'abord.

C'est entre ces deux prêtres qu'il s'agit de vider la question.

Mais il faut quitter toute cette grande poésie, abandonner ce courant rapide et écumeux pour nous arrêter çà et là dans quelque baie plus ou moins propice, dans quelque île plus ou moins fleurie. Le premier de ces ports creusés le long du rivage sera pour nous le dernier roman de M. E.-L. Bulwer, *Rienzi* (1).

Je me suis souvent figuré un des héros de Walter Scott, Ivanhoe ou Richard, opposé à un des héros de Byron, Don Juan. Le chevalier du moyen-âge est armé de pied en cap, hérissé de fer et défiant les plus terribles coups; don Juan porte un pourpoint de soie et une cravache, et avec cette cravache il coupe en deux l'armure d'acier du chevalier, avec cette pauvre petite cravache il ébrèche le tranchant des armes de son adversaire, et évite avec grace et légèreté les coups que voudrait lui porter le pesant chevalier. Tel fut Byron vis-à-vis de sa patrie; tel fut ce mélancolique poète, ce grand seigneur carbonaro vis-à-vis de la vieille et joyeuse Angleterre; il employa l'ironie, une ironie amère et concentrée qui l'étouffa: il mourut à la tâche. Voltaire, qui ne prenait pas les choses tellement au sérieux, vécut quatre-vingt-trois ans; il n'est pas un problème, aujourd'hui agité, qui n'ait été mis en action par lord Byron. La question du mariage, si grossièrement attaquée et si mal défendue de part et d'autre, n'est-elle pas un des cauchemars qui ont pesé le plus lourdement sur la poitrine de ce poète infortuné. Nous préférions tout-à-l'heure le curé de Valneige à l'archidiacre de Notre-Dame; mais nous mettons lord Byron bien au-dessus des ministres-poètes, si dignes d'être connus cependant; l'œuvre de lord Byron a été plus cosmopolite; il a cherché à relier sa patrie au grand mouvement d'idées qui fermentent en Europe.

Et il s'est trouvé de bons jeunes gens et d'aveugles admirateurs, qui, ne comprenant rien à la dualité de cette étrange nature, à l'énigme bizarre de sa vie, ont pris au sérieux cette douloureuse bouffonnerie, et qui (en

(1) Fournier, rue de Seine, 14; 2 vol. in-8°.

face du peuple) ont voulu faire (en France) de l'ironie byronienne. Mais à quel propos, grand Dieu ! et contre qui ? Et d'ailleurs, quel est celui qui pourrait consentir à souffrir ce qu'a souffert lord Byron ? Ce sont là des souffrances atroces, car elles ne viennent pas tant des circonstances que du cerveau.

Est-elle donc morte en Angleterre cette ironie byronienne, ce sarcasme perpétuel de don Juan, non pas le don Juan de Marana, gai et insouciant, mais un don Juan qui rit entre ses dents, qui raille, qui doute, qui ne sait où promener son incurable ennui ; un don Juan qui est plus cousin de Faust que de son homonyme castillan. Non, elle n'est pas morte ; mais elle a adouci son amertume, rétréci son horizon ; elle s'est transformée en une plaisanterie moins acerbe, moins individuelle, plus épigrammatique, plus positive, se rapprochant davantage de la malignité française. Après le Corsaire, Manfred, Lara, nous avons eu Pelham, Paul Clifford, Eugène Aram, le roman après le drame. Bulwer est l'héritier direct de lord Byron ; c'est la petite monnaie de ce grand homme, mais elle rend le même son ; elle est marquée au même coin ; c'est toujours la cause de l'esprit général contre une nationalité exclusive ; ce sont toujours des esprits indomptables, qui étouffent dans les étroites limites des conventions sociales. Les héros de Byron sont plus épiques, plus nuageux ; ceux de Bulwer plus palpables, plus hommes ! Le style de Bulwer est élégant, fluide, *lively* : c'est une conversation spirituelle et animée entre gens de bonne compagnie ; il excelle dans le portrait, dans les aperçus fins, caustiques et ingénieux ; c'est un esprit libéral et brillant, destiné, nous le répétons, à compléter lord Byron, sans toutefois qu'on puisse établir de comparaison, enfin à opérer par la persuasion ce que le noble lord voulait obtenir par la violence.

Pelham, pour nous servir des expressions d'un rédacteur de cette *Revue*, « est une caricature amère du dandysme anglais et de ses incroyables prétentions ; c'est Robert Macaire bien en cour, hardi, élégant, fêté. » Cette comparaison serait plus juste appliquée à Paul Clifford ; Paul Clifford, à la fois *lion* et voleur de grand chemin, qui enlève les filles qu'il n'a pu séduire, et demande le pistolet au poing l'argent qu'il n'a pu gagner au whist. Pelham engendre Paul Clifford.

Pelham fait son tour d'Europe, il visite Paris, il hante les tripots, il se fait élire membre du parlement ; il rencontre un misérable, Thorton, qui est l'anneau intermédiaire entre la sphère élevée où brille Pelham et la société fangeuse des Dawson, des Job, des Bess.

Un nommé Tyrrel a jadis séduit la fiancée de sir Reginald Granville. Celui-ci, pour se venger, charge Thorton de précipiter Tyrrel dans tous les vices et d'attiser surtout sa funeste passion pour le jeu. Pelham, amoureux d'Hélène, sœur de sir Reginald, se trouve ainsi jouer un rôle dans ces ténébreuses machinations. Tel est le roman de Pelham : un roué spirituel et caustique qui vit dans la société de gens indignes de lui.

A Pelham succédèrent *l'Enfant désavoué* et *Devereux*, où l'auteur continua de développer sa théorie littéraire, qui consiste à montrer la déplo-

rable influence d'une première éducation mal dirigée, et combien de plaies hideuses et profondes se cachent sous un manteau élégant; Paul Clifford en est la plus énergique expression : c'est le Jean Sbogar de M. Charles Nodier.

Un enfant a été abandonné dans un village; il est élevé par une vieille femme. D'éducation, point; de notion morale, aucune. Cet enfant, ainsi livré à lui-même, se fait journaliste : pourquoi pas? Il lutte contre la misère; il est arrêté pour un vol qu'il n'a pas commis. Enfermé dans une maison de correction, il y perd tout espèce de remords; désormais il sera voleur, mais voleur de génie; pour ses camarades il s'apppelle Lowett; dans le monde c'est le capitaine Clifford, qui séduit miss Lucie Brandon, et l'emporte dans l'esprit du vieux Squire sur lord Mauleverer. Enfin il est arrêté, il s'échappe, il est repris; l'on découvre qu'il est fils naturel de sir Brandon; il est condamné à la déportation. — Vingt ans après ces événemens, dans certaine ville de ce vaste pays où l'on assure que l'homme jouit de la plus grande somme de liberté possible, si vous demandiez à qui appartenait ce désert nouvellement cultivé, on vous répondait : à Clifford; qui avait fondé cet hôpital? Clifford; qui avait fait cesser cet abus? Clifford; qui avait obtenu tel avantage pour ses concitoyens? Clifford. Ce sont les circonstances qui rendent criminel, avait-il coutume de dire; efforçons-nous donc de corriger les circonstances avant de nous élever contre le crime. —

Eugene Aram est une autre face du criminel vertueux; il n'a commis qu'une seule faute, et toute une vie employée à faire le bien, n'a pu parvenir à apaiser ses remords ni à désarmer la justice de Dieu. Cette faute, qui empoisonne le reste de ses jours, pourquoi l'a-t-il commise? Il était pauvre, et se sentait une noble et puissante intelligence; il avait doublement faim de pain et de science. Paul Clifford a été jeté dans la vie de bandit par défaut d'instruction, par ses mauvaises liaisons; Aram aidera des assassins pour se procurer des richesses qui le mettent en état d'être utile à ses semblables, et de faire rayonner sur le genre humain son génie créateur. « En abaissant mes talens, dit-il, aux emplois les plus grossiers, je pouvais à peine gagner mon pain. Était-ce là mon lot pour toujours, et tandis que je torturais mon esprit pour satisfaire à de vils besoins matériels, que d'heures fortunées, que de glorieux avantages, que de chances pour éclairer le genre humain étaient à jamais perdues pour moi. »

Ces paroles sont terribles et profondes. Ou l'éducation est dirigée dans un but de vanité et d'ostentation, et nous avons des Pelham; ou elle manque tout-à-fait, et nous avons des Paul Clifford; ou elle crée des désirs qui ne peuvent être réalisés, et nous avons des Eugène Aram. Ces trois romans nous semblent, à proprement parler, ce que M. Bulwer a fait de mieux, de plus conforme à la nature de son esprit et de son talent. Il est moins heureux dans ses compositions historiques; *les Pèlerins aux bords du Rhin* sont un mélange de légendes du moyen-âge et de descriptions pittoresques, jetées au milieu d'un voyage féerique, et des derniers momens d'une poitrinaire. *Les Derniers jours de Pompeï* manquent

de vérité, de coloris et de drame; mais l'auteur s'est complètement relevé dans *Rienzi*. La grande figure du dernier des tribuns, a souri au membre radical de la chambre des communes, et il a esquissé une vaste composition semi-historique où Rienzi est conduit des bancs de l'école jusqu'aux pieds du lion en granit près duquel il fut massacré. Tous les personnages de ce drame ne sont pas également intéressans. Adrien de Costello, cousin des Colonnes et amant de la sœur du tribun, gentilhomme libéral qui se consume en vains efforts sans servir aucun des deux partis est une figure nécessairement froide et indécise; les projets ambitieux de Gautier de Montréal, chef de bandes armées qui rançonnaient alors toute l'Italie, ne sont pas suffisamment clairs, ni justifiés. Les deux caractères de femme, Nina et Irene, n'ont rien de cornélien ni de passionné; mais l'ensemble de cette composition est imposant et harmonieux, on n'y sent point la précipitation de l'écrivain gagé, ni l'inexpérience du débutant. Le succès de *Rienzi* a été véritablement prodigieux en Angleterre. En France où la culture classique est beaucoup moins répandue, où les triomphes de la démocratie sont beaucoup plus récents, ces souvenirs de l'antique liberté ressuscitant à la voix d'un seul homme, en face de la féodalité armée de pied en cap, sont loin d'exciter en nous le même enthousiasme. Puis le temps presse, *Rienzi* forme deux gros volumes, et chaque jour voit éclore un nouveau chef-d'œuvre, *Madame d'Egmont*, par Mme Sophie Gay, *les Horizons de la Poésie*, par M. Ferdinand Dugué. Il est vrai que *Madame d'Egmont* est un roman de la force des drames de M. Ancelot, ou le XVIIIe siècle, si vigoureux, si brillant, si original, est entrevu avec des lunettes troubles et rapetissé à de mesquines intrigues; que *les Horizons de la Poésie* cachent l'absence des pensées sous la boursoufflure des épithètes, et offrent le triste spectacle d'une jeunesse vaniteuse, qui ne songe qu'à attaquer et à démolir, au lieu de mettre activement la main à l'œuvre de reconstruction. Ne faut-il pas lire toutes les nouveautés? Soit, mais on nous permettra de faire un choix; de ne nous arrêter qu'aux compositions sérieuses et durables et de ne pas faire de notre bulletin une feuille d'annonces pour tous les brocantages de librairie. Nous analyserons rapidement le roman de M. Bulwer, afin que l'on puisse comparer jusqu'à quel point il a suivi le récit des historiens contemporains.

Deux jeunes gens se promènent le long du Tibre; l'un était de taille élevée, il avait les traits beaux et imposans; sur son visage se lisait cette vague mélancolie qui décèle un esprit contemplatif, plus enclin à errer dans le passé ou l'avenir, qu'à jouir de l'heure présente : c'était Rienzi. Rienzi, homme de la renaissance, un Ronsard politique, si je puis m'exprimer ainsi; novateur à force de vouloir rétrograder vers l'antiquité, il crut qu'il suffirait de dire, comme autrefois Ezechiel, à cette poussière de marbre, à ce sol pavé de chapiteaux qui forme la campagne de Rome : Reverdissez sous le souffle de mon éloquence; à ce peuple dégénéré : Ne te souviens-tu plus du *civis Romanus ego sum?* Il se couronna de lauriers, se drapa dans le laticlave; vains efforts! Il suc-

comba à la tache, et n'eut d'autre ressemblance avec César, que de mourir comme lui, assassiné par le peuple qu'il voulait délivrer. Il ne faut point apprendre la vie dans les livres, car on se brise tôt ou tard contre les réalités et les exigences des temps et des lieux, ainsi que nous l'avons vu tout récemment; mais il faut éclairer le présent et deviner l'avenir, par la contemplation du passé; il faut comprendre avant tout son époque; cette position une fois établie, on peut reculer à son gré les limites de la circonférence. De ces deux manières d'envisager la question, Rienzi choisit la première, et il mourut comme plus tard Savonarole, qu'admirait tant le sceptique Commines. Le second des interlocuteurs était le frère de Rienzi, jeune et candide adolescent. Pendant l'absence de Rienzi, qui s'éloigne un moment pour aller voir un manuscrit, survient une bande de nobles du parti des Orsini; à leur rencontre s'avance une troupe de soldats avec l'étendard des Colonnes. Combat; les Orsini fuient, le jeune frère de Rienzi, qui se trouve confondu avec les fuyards, est tué. Rienzi demande justice au vieil Étienne Colonne. Il ne peut l'obtenir, le meurtrier était le fils aîné de la maison des Colonnes. « Vous nous refusez justice, monseigneur? eh bien! le temps nous la donnera. » — Rienzi se releva entièrement transformé; avec son jeune frère, mourut sa jeunesse. Sans cet évènement, le libérateur de Rome n'eût été peut-être qu'un rêveur, un savant, un poète, le rival pacifique de Petrarque, dont il était l'ami; à dater de ce moment, le patriotisme, jusqu'alors pure vision de son esprit, fut appelé tout à coup à la vie de passion, et cette passion sourdement fermentée par la vengeance, grandit, se renforça, devint redoutable et sacrée. —

A cette époque, tandis que le reste de la péninsule italienne devançait rapidement les autres états de l'Europe dans les arts et dans la civilisation, les Romains semblaient rétrograder vers la barbarie. Cependant, par momens, ils témoignaient, par des paroxismes violens de colère et de passagères émeutes, qu'ils n'avaient pas perdu tout souvenir de la liberté. C'est en avril 1347, dans une de ces émeutes, que nous trouvons un personnage qui représente, dans ce roman, le parti populaire; le forgeron Ceccho del Vecchio se faisait remarquer par sa taille gigantesque et son attachement pour Rienzi; Adrien de Costello, parent des Colonnes, et amoureux de la sœur de Rienzi, la belle Irene parvient à calmer cette effervescence populaire.

Cependant Rienzi, qui croit le moment arrivé pour mettre à exécution ses projets préparés de longue main, les dévoile à l'évêque d'Orvietto, nonce du pape, lequel avait cherché une résidence plus tranquille à Avignon. Celui-ci les approuve, et lui promet la ratification de Clément VII.

Alors Rienzi convoque le peuple dans le Capitole, et cinq semaines après la révolution était consommée, le *buono stato* proclamé, les barons expulsés de Rome. Rienzi, tout-puissant, refuse le titre de roi, pour se contenter de celui de tribun. Le troisième livre est intitulé: *la Liberté sans lois*, le quatrième, *le Triomphe et la Pompe*. Les nobles sont rentrés dans Rome en se soumettant à toutes les exigences du tribun; leurs

palais fortifiés sont démolis; Adrien de Costello est envoyé en ambassade à Naples; le vieil Étienne Colonne commande la milice. Mais humiliés de la clémence du vainqueur, ils songent à s'en défaire par l'assassinat; le crime échoue. Les principaux auteurs de ce complot, Savelli, Orsini, Frangipani, sont arrêtés et condamnés à mort; Rienzi leur pardonne. Ils s'échappent de Rome, et reviennent avec des forces imposantes assiéger le tribun. On combat aux portes de la ville; les barons sont refoulés, mais un grand nombre de citoyens ont péri. Le légat du pape excommunie Rienzi. Le peuple, mécontent de l'établissement d'une taxe décrétée par le tribun, l'abandonne. Les barons rentrent dans la ville. Rienzi fuit déguisé, il se rend à Avignon auprès d'Innocent VI, qui venait de succéder à Clément VI. Il demande à être relevé de son excommunication; il est arrêté, jugé, absous. Le pape le nomme sénateur de Rome; il rentre triomphalement dans la capitale de l'univers; mais cette restauration devait être de peu de durée : le peuple se blessa de la garde de mercenaires qu'avait pris le sénateur. Comme la première fois un impôt qu'il voulut établir décida l'orage, il est assiégé dans le Capitole. En vain veut-il se faire entendre; les barons arrivent de tous côtés, il est massacré par Ceccho del Vecchio et Angelo Villani, fils de Gautier de Montréal. Ce Gautier de Montréal est la seconde édition de Rienzi. Lui aussi, il veut dominer dans Rome; mais ce que le tribun a opéré par l'éloquence, il songe à l'obtenir par la force armée. A la tête de ses mercenaires, il propose tour à tour son épée aux barons, qui ne le comprennent pas, à Rienzi, qui le comprend trop bien. Refusé, il se retire dans son château, cherche à affaiblir ses ennemis les uns par les autres; enfin, quand il voit Rienzi occupé par le siége de Palestrina, il arrive à Rome, mais il est arrêté et mis à mort par ordre du sénateur.

Tous les ouvrages de M. Bulwer ont été traduits en français avec assez d'exactitude; mais ils perdent beaucoup à cette transmutation sous le rapport du coloris et de l'euphonie. Nous avons cru devoir insister avec quelques détails sur le romancier qui cherche à consoler aujourd'hui l'Angleterre de la mort de Walter Scott. M. Bulwer est membre du parlement; il parle rarement, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, et au commencement de la soirée, comme il convient à un très jeune membre. Il vote avec les whigs, et a pris pour spécialité parlementaire la diminution du droit de timbre sur les journaux.

Nous ne pouvons trouver de meilleure transition pour passer de la littérature anglaise à la littérature française, que de faire en passant nos remercîmens à Mme Desbordes-Valmore, pour quelques-unes des nouvelles qu'elle vient de publier sous le titre de : *le Salon de lady Betty* (1). L'une d'elles rappelle quelque peu *Leone Leoni* de George Sand. Mais les deux historiettes esquissées avec le plus de verve et d'humour, sont *le Nez rouge*, qui rappelle les bons chapitres du *Voyage sentimental*, et *Sally Sadkins*, qui a cette teinte grisâtre, mélancolique, terne et énergique des

(1) Chez Charpentier, rue de Seine, 31.

beaux poèmes de George Crabbe. C'est aussi une excellente idée d'avoir donné à chaque personnage un nom approprié à son caractère, ainsi que Sheridan l'a fait avec tant de succès dans ses comédies.

B. N.

— On vient de mettre en vente à la librairie de Just Tessier, quai des Augustins, 37, la quatrième édition de l'*Histoire de la Conquête des Normands*, la cinquième des *Lettres sur l'Histoire de France*, et la seconde de *Dix ans d'Études historiques*. La popularité des ouvrages de M. Augustin Thierry commence à être en rapport avec le talent de l'illustre écrivain. C'est une réputation qui s'est formée lentement, comme le très petit nombre de celles qui se fondent sur des écrits calculés pour durer et non pour jeter un éclair et mourir, et qui ne pénètrent que peu à peu dans la masse des lecteurs, mais qui s'y enracinent. Nulle gloire plus belle et plus durable n'aura été, de nos jours, achetée plus cher que celle d'Augustin Thierry.

— Nous recevons, à l'instant même, la seconde livraison du grand et important ouvrage que publient MM. Bellizard et Dufour, l'*Histoire de l'empire des Ottomans*, par M. de Hammer. Ces deux volumes commencent à la prise de Constantinople par Mahomet II (1453), et vont jusqu'à la mort de Sélim Ier (1520). Nous en donnerons une analyse détaillée, ainsi que nous l'avons fait des règnes d'Osman, d'Orchan et de Mourad Ier.

— Nous sommes en retard avec un livre d'un grand intérêt, *Kunegonde de Kienast*. L'auteur, Mme Jeannette Lozaouis, a transporté dans notre langue, qu'elle écrit avec une grace parfaite, toute l'ingénuité de l'Allemagne, sa patrie. Elle a étudié long-temps les mœurs, les coutumes et les chroniques silésiennes, et il est résulté de ces études un charmant volume rempli de poésie. « Buvons à la santé des deux pays cette coupe remplie de l'eau de Seine et de l'eau du Rhin! » s'écrie Mme Lozaouis dans la préface. Son vœu a déjà été entendu au-delà du Rhin; il sera écouté aussi chez nous.

— La troisième livraison de *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV*, par M. Capefigue, paraît lundi prochain; ce travail historique embrasse, dans ces deux volumes, la plus curieuse époque (1631-1650), c'est-à-dire les procès politiques de Marillac, Montmorency, Cinq-Mars, et les premières années de la Fronde; l'apogée du ministère du cardinal de Richelieu et les barricades populaires. Ces volumes tirent un grand intérêt des documens nouveaux qu'ils contiennent sur la Fronde, et qui consistent : 1° dans la correspondance des communes d'Angleterre jugeant Charles Ier, avec le parlement de Paris et les frondeurs; 2° les communications de l'éphémère république de Naples, sous Mazaniello, avec le parlement et l'Hôtel-de-Ville de Paris, sous la Fronde; 3° la publication des registres secrets de cet Hôtel-de-Ville, supprimés par Louis XIV.

Revue du Monde Musical.

La symphonie pastorale de Beethoven ouvrait, dimanche dernier, le quatrième concert du Conservatoire. Faites bien attention à la signification de ce mot : *Symphonie pastorale!* De tous nos poètes contemporains, il n'y avait peut-être que Beethoven, et, de tous nos arts, il n'y avait que la musique, qui pussent tenter une œuvre dans le genre descriptif, en plein XIXe siècle, à une époque où le bonheur de la vie champêtre n'est plus que le bonheur des niais; où la Suisse est devenue une espèce de boulevart extérieur, un vaste jardin anglais, où les oisifs de toute l'Europe vont jeter leur or et promener aristocratiquement leur ennui. Il ne faudrait cependant pas prendre cette même symphonie pastorale pour une bergerie ou une idylle à la manière de Ségrais et de M. de Florian. Le poète a chanté les divers aspects et les beautés de la nature; mais au milieu de la nature, il a placé l'homme; mais, au-dessus de tous les deux, il a montré Dieu. La nature? c'est le premier morceau de la symphonie. La nature et l'homme? c'est l'adagio et la danse villageoise ou scherzo. La nature, l'homme et Dieu? c'est l'orage et le cantique final. Voilà les trois personnages et les trois actes du drame. Voici l'enchaînement des scènes.

Le premier allegro est intitulé : *Le calme des champs*. Dès la première mesure, en effet, vous êtes transporté dans les bois, sur les côteaux. Quelle pureté, quelle fraîcheur dans l'air! Combien de détails, d'accidens se présentent à vos regards! Vous savourez lentement, l'une après l'autre, ces images riantes et gracieuses. Les troupeaux se mettent en mouvement sur les collines; vous entendez la cloche du bélier murmurer confusément dans la vallée; vous voyez le lac qui moutonne, la cascade qui bondit; des bandes d'oiseaux traversent l'air, et vont se cacher dans les arbres de la forêt, qu'ils remplissent de leurs gazouillemens. De temps en temps, les ombres d'épaisses nuées attristent l'œil; mais un rayon se glisse à travers les découpures des nuages, et l'astre du jour reprend son éclat.

L'adagio est intitulé : *Rêverie d'un poète au bord d'un ruisseau*. Le

poète sent le besoin de recueillir toutes ses impressions. Que de trésors d'idées, de sentiment, de sensations délicates se trouvent dans ce morceau ! Comme on est bercé voluptueusement à ces molles et belles mélodies ! l'ame du compositeur s'exhale tantôt en élans de joie, tantôt en plaintes timides; et le chant des oiseaux répond à ses derniers accens. Le poète se réveille aux sons de la danse champêtre. Les jeunes filles, les jeunes hommes accourent à la fête de tous côtés, par tous les sentiers. La danse commence; c'est le hautbois, c'est le cor qui disent le refrain montagnard; c'est le basson rustique qui accompagne avec les deux seules notes qu'il sait faire : *fa, ut, fa.* Tout à coup, une troupe de bergers envahit, avec une joie bruyante, le lieu du bal; et leur danse grotesque et leurs lourds sabots de bois contrastent avec la légèreté des pas des jeunes filles.

Jusqu'ici, à l'exception de ce dernier effet, le compositeur a évité avec soin ces grands coups qui sont du domaine de la symphonie. On ne saurait trop admirer la puissance de génie que suppose une composition dont les deux tiers ne cessent d'intéresser et de charmer avec des images constamment douces, reposées et souvent répétées. Mais voilà une rafale qui rase la terre et balaie la poussière des champs. Le bal cesse : paysans et paysannes s'enfuient avec effroi. Le *ré bémol* frissonne aux basses comme le vent qui mugit; la grêle frappe, rebondit et roule; la pluie tombe par torrens, les arbres se courbent et craquent, l'éclair et ses cliquetis de lumière brillent dans les ténèbres, la foudre abat le vieux chêne et fend le rocher, des vapeurs enflammées traversent l'horizon; puis, toujours, la raffale culbute tout sur son passage, fait rebrousser le torrent, ravage la plaine, remonte sur la montagne pour redescendre dans la plaine, et tournoie dans l'air comme le noir génie de la destruction. Et à côté de tous ces bruits et des clameurs de cet épouvantable chaos, entendez aussi ces silences mornes, ces voix glacées tout à coup, ces cris étouffés par la stupeur. Entendez ces tenues aiguës de la petite flûte, qui se prolongent et percent à travers la masse de cet orchestre qui gronde ! c'est tantôt une étincelle, un point de feu qui brille et s'éteint dans la nue; tantôt c'est le vent en furie qui se fait un sillon à travers la forêt et dans les aspérités des rochers. Cependant les élémens se lassent de cette lutte acharnée; la pluie se calme, le vent cesse, le tonnerre s'éloigne, le ciel s'éclaircit, l'horizon redevient radieux; le chalumeau du pâtre fait entendre du haut de la montagne un chant de joie. Ici, encore, l'illusion est portée à son comble : on croit sentir cette fraîcheur, cette humidité de l'air après l'orage. Un frisson de bien-êtrecircule sur tous les membres : on se sent renaître.

Il semble maintenant que tout est dit, que le poète n'a plus rien à ajouter à ces tableaux, à ces effets terribles et grandioses. Il semble qu'il ait atteint l'apogée de l'inspiration et de l'art. Eh bien! il n'en est pas ainsi : le génie est inepuisable. Après cet orage si riche de couleurs, si effrayant de réalité, le compositeur fera entendre un chant religieux, un cantique d'action de graces, un hymne, l'hymne de la nature reconnais-

sante à son créateur. C'est véritablement l'hymne incessant que ce chant sublime entonné successivement par toutes les voix de l'orchestre, les unes éclatantes et solennelles, les autres douces et voilées; c'est l'hymne avec ses strophes tour à tour calmes, pleines, altières, enflammées.

Au point de vue où Beethoven s'est placé dans cette symphonie, on serait tenté de croire, si le génie n'avait la prescience des lois les plus profondes de la nature, que le compositeur a voulu justifier en quelque sorte les belles traditions sur l'origine de la musique, consacrées dans les écrits des anciens philosophes, et suivant lesquelles le monde et tous les élémens dont il se compose, constitués d'après des lois harmoniques, produisent réellement un concert infini que nous ne pouvons entendre à cause de la faiblesse de nos organes. C'est là ce que le psalmiste a exprimé lorsqu'il a dit que «le son des cieux a volé par toute la terre; » *in omnem terram exivit sonus eorum*: et Dieu parlant à Job l'a confirmé en ces termes : « Qui fera cesser l'harmonie des cieux? » *concentum cœli quis dormire faciet?* C'est là aussi ce qu'ont établi les livres sacrés de l'Inde et de la Chine, les philosophes de l'antiquité païenne, Pythagore et Platon, plusieurs théologiens du moyen-âge, les poètes Dante et Shakspeare, et ces idées se sont perpétuées jusque dans certains écrits de nos jours. Il résulterait de là que notre musique, primitivement *en Dieu*, comme dit le P. Mersenne, ami de Descartes, ne serait qu'un emblème de cette autre harmonie de la nature et des mondes, que, pour cette raison, le langage universel avait désignée par le nom de *musique mondaine*. Quoi qu'il en soit de cette tradition, attestée d'ailleurs par une foule de monumens de toute sorte, il est certain qu'elle se présente naturellement à l'esprit, à l'audition de la symphonie pastorale, et cela seul prouve à quelle hauteur de pensées Beethoven s'est élevé dans une composition d'un genre en apparence si modeste, et quelles idées ce grand musicien se faisait de la poésie descriptive à notre époque.

La scène et le chœur d'*Idoménée*, de Mozart, appartiennent à ce grand style d'expression antique et profonde dont les chefs-d'œuvre de Gluck et *la Vestale* de Spontini seront à jamais les modèles désespérans. Dans le fragment dont nous parlons, Mozart s'est montré l'égal du sublime fondateur de notre scène lyrique. La marche religieuse qui succède au chœur rappelle celle du second acte de *la Flûte enchantée*. Outre qu'elles sont dans le même ton, elles ont le même caractère de gravité et de solennelle simplicité.

Le duo de haut-bois et violoncelle, composé par M. Brod et exécuté par l'auteur et M. Batta, est un véritable duo dramatique avec son exposition, son récitatif, son ensemble et sa strette. A voir les deux virtuoses faire assaut entre eux de sentiment et d'expression plutôt que de difficultés de mécanisme, on eût cru parfois entendre deux voix humaines, l'une d'alto, l'autre de baryton. Toute proportion gardée, Rubini n'a pas plus de sensibilité et d'accent. Ce duo, ainsi *chanté*, semblait être détaché de quelque scène pathétique d'un de nos plus beaux opéras,

et l'on se demandait si des paroles eussent pu ajouter plus d'illusion et de puissance au langage mélodique des deux artistes.

Nous sommes loin de penser que notre plus belle institution philarmonique, la *Société des concerts*, mérite le reproche que lui adressent quelques personnes de rester en arrière du progrès musical. Cependant nous croyons qu'elle justifierait tôt ou tard cette accusation, si elle s'obstinait à nous donner, comme seule et véritable musique sacrée, les bacchanales vocales et instrumentales qu'il a plu à M. Cherubini de publier sous le titre de *Messes en musique*. Il est absurde de supposer qu'il existe, pour composer de la musique sacrée, une recette au moyen de laquelle il suffit d'ajuster avec plus ou moins d'habileté et de science des mélodies et des accents profanes sur les textes de la liturgie catholique. Le bon sens public comprend bien que, sauf les paroles, il n'y a aucune différence entre l'art ainsi conçu et l'art mondain. Il comprend que le chant grégorien est encore le seul type de toute inspiration chrétienne, et, en cela, il se trouve d'accord avec le jugement des théoriciens. Ces derniers ont reconnu formellement *que le caractère véritablement religieux de la musique ne peut se trouver hors de la tonalité austère et de l'harmonie consonnante du plain-chant*. Ils ajoutent, d'un autre côté, *qu'il n'y a d'expression passionnée et dramatique possible qu'avec une tonalité susceptible de beaucoup de modulations, comme celle de la musique moderne.* Or, la musique dite sacrée de M. Cherubini, comme celle de la plupart des compositeurs modernes, est écrite dans ce dernier système. Elle ne peut donc être autre chose que *dramatique* et *passionnée*. Si je voulais analyser le *credo* exécuté dimanche dernier au Conservatoire, j'y trouverais sans contredit de très grandes beautés musicales, comme l'effet du *passus* et du *crucifixus;* mais il n'est pas moins vrai qu'il y a là un contresens radical, un point de départ essentiellement faux, et tout le talent et tout l'art imaginables ne sauraient se soustraire aux conditions nécessaires du système.

J'insiste d'autant plus sur cette question importante, qu'elle vient d'être mise à l'ordre du jour par le parti qu'un célèbre compositeur de notre époque vient de tirer de l'inspiration religieuse sur la scène lyrique. Plusieurs journaux ont dit, et presque tout le monde a répété, que M. Meyerbeer, après avoir fait de la musique catholique dans *Robert-le-Diable*, a fait de la musique protestante dans *les Huguenots*. Il est évident que, quant à ce dernier ouvrage, on s'est laissé abuser par le sujet du poème. Le choral, qui joue un si grand rôle dans la bouche de Marcel et dans la dernière scène du cinquième acte, bien que composé par Luther, n'en appartient pas moins à la musique catholique, c'est-à-dire à la tonalité des modes ecclésiastiques. Le beau rôle de Marcel n'est pas écrit sans doute d'un bout à l'autre dans les tons du plain-chant, mais il se rapproche presque toujours du caractère religieux, soit par l'accompagnement des instrumens à vent qui imitent les registres de l'orgue, soit par les vieilles formules religieuses que le compositeur a su employer avec autant d'habileté que d'à-propos. Enfin, l'on peut dire que l'inspiration

chrétienne, malgré quelques concessions nécessaires à l'inspiration opposée, domine et traverse tout le drame musical, et il est certain que tous les morceaux et toutes les parties de récitatif écrits sous cette pensée sont vivement sentis du public. La raison en est simple : tous les esprits conçoivent le sentiment religieux, mais on ne le conçoit pleinement qu'autant qu'il se traduit dans une expression parfaitement distincte de celle du langage mondain.

A propos des *Huguenots*, un critique littéraire, devenu tout à coup critique musical, a prétendu que la romance de Valentine au quatrième acte était *languissante*. Or, cette romance ne saurait faire *languir* l'action, puisqu'on ne l'a dite à aucune représentation. Nous sommes loin de blâmer la sévérité du critique pour un ouvrage qu'il croit médiocre, mais au moins cette sévérité devrait-elle être justifiée par des connaissances spéciales en musique, et l'on s'expose à de singuliers mécomptes lorsque, en fait de partitions, on ne sait lire que des livrets d'opéras.

Je reviens au dernier concert du Conservatoire. L'ouverture d'*Antigone* de M. Girard a terminé la séance. Cette symphonie, inspirée, nous croyons, par la lecture de l'*Antigone* de M. Ballanche, révèle beaucoup de talent et une connaissance approfondie des effets de l'instrumentation. L'introduction est la page la plus remarquable de l'ouvrage; elle a un caractère de grandeur et de simplicité qui convient parfaitement au sujet. Il est à regretter que ce caractère disparaisse dans l'allegro, d'ailleurs gracieux et délicat. A partir de ce moment, on trouve des mélodies agréables, des jeux d'orchestre charmans; mais, je le répète, cette partie manque de majesté. Du reste ce début, qui n'est certainement pas un coup d'essai, et qui suppose beaucoup d'expérience, suffit pour assigner à son auteur, déjà si distingué comme chef d'orchestre, un rang honorable parmi les instrumentalistes.

— Le succès des *Huguenots* croît à chaque représentation. Le public apprécie maintenant tout ce qu'il y a de grace exquise et de délicatesse charmante dans cette œuvre, dont les dimensions grandioses l'avaient d'abord exclusivement frappé. Les deux premiers actes ravissent par la pétulance, la verve, comme aussi par la fraîcheur et l'inappréciable sérénité de leurs mélodies. Le troisième intéresse par la variété des chœurs et les effets des masses instrumentales, si curieusement traitées par M. Meyerbeer; quant aux deux derniers, le public, qui en a senti dès la première fois la beauté, les reçoit toujours avec le même enthousiasme. Mlle Falcon retrouve chaque soir des élans de grande tragédienne; tant de zèle et de fatigues n'épuisent pas la jeune cantatrice; on dirait que ses forces se renouvellent en même temps que son inspiration. *Les Huguenots* pourraient bien courir la même carrière que *Robert-le-Diable*. Levasseur chante et joue le rôle de Marcel avec largeur et simplicité; son expression originale et dramatique aide puissamment à l'intelligence de la nouvelle création de Meyerbeer. La voix, si vibrante de Dérivis, a, dans le premier acte, une agilité rare et qu'on ne lui connaissait pas. C'est là un succès d'autant plus glorieux pour M. Meyerbeer, qu'il ne le doit qu'à la puissance de son ta-

lent, et à l'exécution vraiment admirable de ses chanteurs. L'administration n'a rien à voir dans cette affaire; le luxe dont M. Véron entourait les chefs-d'œuvre de la musique, M. Duponchel a cru qu'il pouvait s'en dispenser; qu'il y prenne garde, cette négligence pourrait bien lui jouer un mauvais tour une autre fois, lorsqu'il n'aura plus M. Meyerbeer avec lui. Nous reviendrons, dimanche prochain, dans un second article, sur *les Huguenots*.

— *La Dama Irlandese*, tel est le titre d'un opéra nouveau représenté à Naples sur le théâtre du *Fondo*, le 24 du mois dernier. Nous empruntons le dialogue suivant à un journal napolitain. — Bonne nuit, docteur. — Où donc allez-vous? - Chez moi pour écrire mon article. — Sans voir le second acte? — J'en ai assez, *mi basta*. — Et que direz-vous de la musique? — Je dirai que je me suis senti chatouiller l'oreille pendant une heure sans être frappé, surpris, par aucune mélodie nouvelle. — Que direz-vous du livret? — Que je n'ai rien compris du tout. — Il est pourtant de Romani. — Oui, mais de Romani quand il était enfant; ce n'est pas le seul tour d'écolier que nous ayons à lui reprocher. — Que direz-vous de Mme Duprez? — Rien du tout. — Et du ténor Moriani? — Encore moins. — Vous parlerez de Cosselli, la première basse? — Oui, pour lui conseiller de jouer les rôles de don Geronio du *Turco in Italia*, ou bien de don Taddeo de l'*Italiana in Algeri*. — Voyons enfin ce que vous conterez de Mlle Bertrand? — J'écrirai qu'elle avait une peur horrible, qu'elle a donné plus qu'elle ne promettait, qu'elle a dit sa cavatine avec beaucoup de grace, de verve et de clarté, qu'elle s'est signalée dans le duo et qu'on l'a deux fois rappelée sur la scène où de nouveaux applaudissemens l'ont accueillie. — Que direz-vous de la musique du *maestro* Mazza? — Qu'il est venu sur la scène pour donner la main à Mlle Bertrand. — Il faudrait pourtant savoir si le second acte... — Docteur, bonne nuit.

— *I Briganti*, opéra en trois actes que Mercadante a écrit pour notre Théâtre-Italien sera représenté sous peu de jours. On a déjà fait deux répétitions générales, et les connaisseurs s'accordent à dire qu'il renferme des choses très remarquables et tout-à-fait dignes des autres productions du même maître. Rubini, Lablache, Tamburini, Mlle Grisi, rempliront les principaux rôles du nouvel opéra; c'est promettre aux amateurs une exécution excellente.

— Jeudi dernier, pendant l'entr'acte, M. Mordlick, violoniste allemand s'est fait entendre au Théâtre-Italien; il a joué une fantaisie de sa composition avec beaucoup de succès. Un son pur, d'une grande justesse, de la grace, de l'élégance, une agilité remarquable, telles sont les principales qualités de ce virtuose.

— Une foule de poètes, d'artistes, de femmes élégantes et d'hommes politiques assistaient, lundi dernier, au concert de l'Hôtel-de-Ville, donné par un virtuose polonais, M. Albert Sowinski. Nous héritons de toutes les gloires de cette Pologne que nous avons laissé mourir. Après Miskevietch, son poète, voici venir son illustration musicale. La *Reine Hedvige*, scène dramatique à grand orchestre, ouvrait le concert. Cette symphonie, la

première de M. Sowinski, cette rêverie fantastique d'un proscrit où passent tour à tour des images gracieuses et terribles, a été comprise et écoutée avec intérêt. La prière, d'un caractère grave et solennel, est semée d'accords qui se suivent dans un ordre neuf et piquant; un ranz des vaches, rendu par un hautbois et un basson à l'octave, contraste naïvement avec l'imposante grandeur de la prière. L'entrée des trompettes guerrières où les timballes battent la mesure à contre-temps est pleine d'éclat. Le principal motif de l'allegro est instrumenté avec clarté. Il a été bien exécuté par l'orchestre, dirigé par M. Tilmant, quoique tous les instrumens ne fussent pas en nombre suffisant. On a remarqué le chant intermédiaire pour les hautbois et les violons avec son accompagnement d'accords brisés par les cors et les bassons, tandis que le trombone-basse fait entendre la note fondamentale; le dernier presto en *ut mineur* est d'une singulière originalité. Il y a quelque chose de grand et d'horrible, comme la chute d'un peuple, dans l'explosion du *tutti* final. M. Sowinski a voulu faire de ce morceau une sorte d'épopée musicale.

Le concerto en trois mouvemens du même virtuose a été fort applaudi; l'adagio religioso en *mi bémol* reproduit le thème dans toute ses transformations. Le rondo en style polonais se distingue par une imitation de fugue très bien faite. Tout ce concerto est une véritable symphonie dans laquelle le piano fait un rôle concertant et brillant. M. Robberechts, Mme Damoreau et miss Trotter ont partagés avec M. Sowinski les honneurs de la soirée. Miss Trotter, après avoir chanté avec beaucoup d'éclat et de verve la cavatine du *Barbier*, a soutenu parfaitement sa partie dans le quatuor des *Puritains*. Cette jeune cantatrice s'est montrée la digne élève de Rubini, et un jour viendra où elle tiendra sa place à côté de son maître sur la scène du Théâtre-Italien.

— M. Labarre va ouvrir un cours d'exercices de harpe qui, dirigés par cet habile maître, seront aussi instructifs qu'intéressans. La première séance aura lieu mardi soir, 15 mars, au Gymnase musical.

— MM. les frères Tilmant continuent leurs matinées musicales de quinzaine en quinzaine dans les salons de M. Pape. A leur dernière séance, ils ont exécuté le beau quatuor de Beethoven en *si bémol*, et un nouveau quintetti de M. George Onslow, aussi remarquable par la richesse de la facture que par la beauté des mélodies et l'expression. L'adagio et l'allegro final ont surtout excité l'admiration. C'est aujourd'hui, dimanche, à deux heures, que doit avoir lieu la troisième matinée de MM. Tilmant.

LA VISION.

TIRÉE DES TABLETTES D'UN MÉDECIN.

Plus qu'octogénaire, je me vois forcé de renoncer à la médecine pratique, par l'affaiblissement successif, chez moi, de l'un des sens le plus nécessaires à l'exercice de ma profession : je veux parler ici de l'organe visuel. En effet, si l'œil du médecin, que je pourrais nommer le tact de son intelligence, ne pénètre, non-seulement dans l'organisme intime de ses malades, mais même dans leurs pensées les plus secrètes, je doute qu'il lui soit donné complètement de venir au secours d'une nature défaillante, chez laquelle, plus d'une fois, le moral ne demande pas moins à être remonté que le physique.

Cette nécessité d'observation perspicace a été présente à l'esprit du docteur anglais Harrison dont on a lu avec intérêt les divers récits. A l'exemple de ce praticien d'outre-mer, j'ai cru que tout homme qui a consacré ses veilles à l'art de guérir devait compte au public des moyens curatifs appliqués avec succès aux infirmités de notre pauvre nature humaine. Il était d'usage, chez les anciens, d'appendre aux colonnes du temple d'Esculape des tablettes destinées à indiquer le genre des maladies, leurs périodes ascendantes et descendantes et les traitemens suivis d'une solution heureuse. J'approuve fort cette coutume, et je viens à mon tour déposer ma tablette votive sur l'autel du Dieu qui frappe et qui console ; car, à mon avis, si le sentiment religieux doit entrer dans l'exercice d'une profession quelconque ici-bas, celle du médecin,

moins que toute autre, ne doit lui rester étrangère. C'est peut-être la seule trace que je laisserai de mon passage en ce monde. Puissent les jeunes élèves de l'art, objet de mes longues études, y lire un avis utile dans quelqu'une des conjonctures critiques où leur profession les aura placés! La peine que je prends, en ce moment, de promener d'une main tremblante ma plume sur le papier, dès-lors n'aura été perdue, ni pour eux, ni pour moi.

Après un séjour assez prolongé à Paris, pendant lequel j'avais suivi la clinique des hôpitaux, je pratiquais, depuis déjà douze ans, à Nantes en Bretagne, lorque, vers les onze heures du soir, fin d'octobre 1789, ma sonnette, fortement ébranlée, m'avertit qu'un de mes semblables attendait de ma part un allégement à ses souffrances. Fidèle aux devoirs dont j'avais accepté le fardeau, surmontant ma paresse naturelle, jetant de côté un volume du docteur Barthèz, sur lequel je méditais auprès d'un feu presqu'éteint, je me dépouillai de la vieille redingote qui me servait de robe de chambre, et, après avoir pris à la hâte mon habit noir, je me préparai à suivre le guide qui probablement m'était envoyé.

J'ouvre ma porte. A la lueur de la lampe que je tiens d'une main, l'excuse à la bouche pour tous mes délais, je reconnais le comte de Rénac, brave marin en faveur duquel parle plus d'un fait d'armes. Il avait mérité la croix de Saint-Louis attachée à sa boutonnière, dès son entrée au service en qualité d'enseigne sur *la Surveillante*, lorsque, ayant coulé *le Québec*, cette frégate vint, toute démâtée et en manière de cercueil, conduire dans le port de Brest le célèbre Ducouëdic, haché de blessures et dont le dernier souffle devait s'exhaler, huit jours plus tard, sur le sol de sa chère Armorique. Ce comte de Rénac avait un extérieur qui eût paru imposant, quand même sa taille n'eût point excédé cinq pieds six pouces. Vrai loup de mer, dès qu'il se sentait un vaisseau de sa Majesté française entre les jambes, il était homme du monde dans un cercle et d'une politesse invincible au logis. C'est une sorte de caractère à part, avec lequel le lecteur fera bientôt plus ample connaissance.

— Docteur Villatroy, me dit-il, j'ai à vous entretenir en particulier, et je n'ai que peu de momens à vous donner.

— Entrez, monsieur le comte, lui répondis-je en marchant devant lui pour l'éclairer, après avoir fermé ma porte à double tour.

Je rapprochai mes tisons qui fumaient encore; et, gardant pour moi mon vieux fauteuil de velours d'Utrecht, hors duquel je ne me trouvais jamais à l'aise pour réfléchir sur l'état de mes malades ou sur les doctes élucubrations de la faculté de Montpellier, à laquelle je m'étais attaché comme médecin humoriste (1), j'invitai mon visiteur-consultant à prendre place à l'un des côtés du foyer, sur un fauteuil tout neuf où plus d'une jolie dame s'était déjà assise.

— Je vous écoute, mon brave capitaine, ajoutai-je en l'invitant par mon exemple à se mettre à l'aise. Après un second salut du comte et le dépôt fait à une console d'un fin castor bordé d'un galon d'or à point d'Espagne, le beau fauteuil reçut entre ses bras M. de Rénac; ensuite eut lieu entre nous l'entretien qu'on va lire.

— Docteur, ma femme se meurt.

— Hé bien! pourquoi rester plus long-temps ici? Courons lui porter secours! Chemin faisant, vous m'exposerez son état dans votre voiture; car je ne suppose pas que de votre hôtel, assez éloigné de mon logis, à pareille heure, vous soyez venu de votre pied chez moi.

— Vous vous trompez, docteur; en sortant en voiture, j'eusse trop excité l'attention de cette chère Coraly; peut-être j'eusse eu le malheur de la réveiller dans un premier sommeil, si tant est qu'elle repose, ce que j'ai peine à croire. J'ai quitté la maison par le petit escalier qui, communiquant à ma chambre, passe à côté de l'appartement de ma femme. Après être descendu en pantoufles, pour éviter tout bruit, je me suis chaussé chez le concierge, et je me trompe si j'ai employé plus de dix minutes à parcourir l'espace qui nous sépare; car le cas est grave, docteur! Pauvre Coraly! Faudra-t-il donc te perdre si jeune et au printemps de tes beaux jours?

— Hé bien! marchons, repris-je avec vivacité.

Le capitaine me répondit d'un ton plus calme que je ne l'attendais de sa part. (Je savais, en effet, qu'il adorait sa femme, jolie créole de l'Ile-de-France, enfant gâté du monde et de la nature, être plein

(1) La doctrine humoriste prévaut, en effet, dans l'école de Montpellier, tandis que l'opinion des solidistes est principalement en honneur à Paris. Il ne nous appartient pas de prononcer entre l'une et l'autre; le plus sage, peut-être, serait de les accepter toutes les deux.

de séduction, auquel il avait eu le bonheur ou le malheur de plaire, dans une de ses croisières, et qui, avec son charmant corsage, lui avait apporté en dot la plus riche habitation de cette colonie.)

— C'est sur son état, me dit-il, qu'en secret je suis venu vous consulter.

— Expliquez-vous donc, monsieur le comte!

— Vous avez raison. Je n'ai, en effet, que ce seul moment pour m'entendre avec vous; car ma Coraly, qui ne veut pas que je la quitte de tout le jour, pour aucun prix ne consentirait à recevoir votre visite en qualité de médecin. Persuadée qu'elle n'a rien à attendre de vos secours, elle m'a ordonné de garder, à son sujet, avec vous un silence absolu. « Ce sont de ces plaies, dit-elle, que l'art est impuissant à guérir. »

— Il faudra pourtant qu'elle agrée ma visite, capitaine. Des plaies! morbleu! j'en ai pansé plus d'une avec succès dans ma vie! Nous verrons si je serai moins heureux dans le traitement de celle-ci. De quoi s'agit-il? Apprenez-nous, monsieur le comte, de combien de mois, de combien de jours date le mal. Où en est le siége!

— Je l'ignore moi-même. Tout ce que je sais, c'est que, depuis déjà trois semaines, elle ne mange ni ne dort; l'appétit, comme le sommeil, l'a quittée; à peine, et encore par complaisance, elle consent à approcher de ses lèvres quelques alimens légers, objets plutôt d'une fantaisie passagère que d'un besoin, et qu'elle ne tarde pas à repousser. Ce teint, docteur, dont vous avez admiré si souvent le tendre coloris; ces yeux noirs comme le plus beau velours, dont le regard pénétrant, mais suave, ressemblait presque à une caresse, quand il ne pétillait pas d'une douce malice; eh bien, docteur! tout cela, en majeure partie, a disparu. Ma chère, ma bonne Coraly, ressemble à une frégate, malgré sa coupe élégante, affalée entre des rescifs sur lesquels on serait tenté de la croire clouée jusqu'au moment où elle sombrera; car, depuis quinze grands jours, ni mes efforts, ni mes attentions, n'ont pu la faire démarrer de la longueur d'un câble.

— Tout ceci ne m'avance en rien moi-même, capitaine. Vous épuiseriez, dans votre chagrin, votre vocabulaire de haut bord, que je ne serais pas plus éclairé sur la cause du dépérissement auquel vous paraissez condamner votre jeune épouse. Cette cause

pourtant, si vous n'en avez pas une parfaite connaissance, vous devez au moins la soupçonner.

— Mon Dieu, non! docteur, et c'est pour cela que j'ai recours à vos bons offices. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, d'intervalle en intervalle, deux ou trois fois par jour, assez souvent même dans la nuit, elle se lève, elle traverse le corridor, elle passe dans le cabinet de notre petite Louisa, et, pendant que cette enfant repose, elle la couvre de larmes et de baisers; elle murmure alors des paroles entrecoupées qui ne parviennent qu'imparfaitement jusqu'à nous, auxquelles nous feignons de ne pas prêter l'oreille, et qui ne ressemblent que trop à un triste et douloureux adieu de mère.... D'ailleurs, docteur, je proteste sur l'honneur que je ne lui ai donné aucun sujet de mécontentement.

— Par le ciel! je ne le sais que trop, lui répondis-je d'un ton d'humeur. Je vous ai déjà dit assez souvent qu'avec toutes vos complaisances, toutes vos cérémonies, toutes vos tendresses d'amoureux de quinze ans, et tous vos respects de vieille cour, vous finiriez par gâter cette intéressante créature. Ma prédiction n'est que trop vérifiée. Quand vous m'avez parlé de la comtesse de Rénac, j'ai pensé, dès votre début, que vous alliez me livrer un secret dont la donnée principale me permettrait d'agir, sur ce sujet délicat, en connaissance de cause; et voilà, pour rentrer dans votre vocabulaire de marin, que vous m'envoyez à la découverte des terres australes, sans carte, sans boussole et sans compas! Que diable voulez-vous que je devienne à mon tour sur une mer incon[illegible] Autant vaudrait partir, dans une chaloupe de pêcheur, pour la Cochinchine!

Le comte de Rénac, le menton appuyé sur la pomme d'or de sa canne, gardait le silence. Je ressentis moi-même un moment de souffrance en arrêtant mes regards sur cet honnête homme, livré à une douleur d'autant plus amère qu'elle était concentrée; du moins j'en jugeai ainsi par l'expression de sa physionomie, qui avait pris un caractère de désespoir. Comme il était déjà tard, je me levai de mon vieux fauteuil, et, serrant de ma main la main du capitaine, je prononçai ce peu de mots d'un ton propre à le rassurer :

— Ce matin même (car l'aiguille de ma pendule avait passé par-dessus minuit), de dix à onze heures, je serai à votre hôtel. Qu'elle le veuille ou non, je verrai votre jeune comtesse, et je serai bien

maladroit si je ne lui arrache son secret. Un médecin qui a quinze ans d'exercice dans sa profession, est souvent plus habile à descendre au fond du cœur d'une femme qu'un capitaine de vaisseau, qui a sondé pendant sa vie les mers du Nord et du Sud. Au reste, c'est quelquefois la faute des maris ; pardonnez-moi, monsieur le comte, si je soupçonne ici quelque chose de pareil de votre part.

— Sur toutes choses, gardez-vous de lui dire que vous m'ayez vu, car je lui ai promis de ne pas approcher de votre porte !

— Voilà comment vous vous trahissez vous-même ! S'il me fallait dresser votre acte d'accusation, capitaine, pour le formuler, je n'aurais recours qu'à vos propres paroles. Soyez tranquille sur mes indiscrétions auprès de votre chère moitié ; elles ne vous nuiront pas. J'ai besoin de paraître agir, à ses yeux, de mon propre mouvement et dans la plénitude de mon libre arbitre. Je souhaiterais, pour votre bonheur, pour le sien même, que vous missiez plus souvent mon exemple à profit.

Je le reconduisis de ma lampe jusqu'aux dernières marches de mon escalier, et, après être rentré dans ma solitude, je m'abandonnai aux réflexions qui naissaient de l'entretien sur lequel le lecteur a pu fixer les siennes. Je ne vis, dans le récit qui m'avait été fait, ou qu'une fantaisie de créole, facile à contenter sans excéder les ressources d'une brillante fortune, ou qu'une passion naissante en lutte avec le devoir dans un cœur naturellement vertueux. Cette dernière supposition devenait pour moi la plus embarrassante ; mais je m'y arrêtai peu après avoir remarqué que le capitaine n'avait mêlé aucune figure étrangère à son tableau de famille, qu'il y posait presque seul avec sa jeune et languissante compagne, et qu'enfin, celle-ci exigeait près d'elle la présence d'un époux, au moins pendant tout le temps que le soleil était sur l'horizon. Était-ce une précaution qu'elle prenait contre elle-même ? avait-elle aperçu à la promenade ou à l'église (car alors on allait à l'église sans en rougir et ans en tirer vanité), quelqu'un de ces êtres dont le regard devient une puissance sur un autre être ? entraînée vers un brûlant soleil, faible planète, craignait-elle d'être enlevée à l'orbite paisible du foyer domestique ? était-ce pour chercher des forces contre cette attraction que, d'heure en heure, elle se rapprochait de son enfant ? Je n'eus garde de le croire : rien ne m'autorisait encore à

supposer qu'elle eût cessé d'aimer un homme devenu l'époux de son choix. D'ailleurs, celui-ci, malgré des singularités assez remarquables, était digne de tout son attachement.

Le moment est venu, ne fût-ce que pour ma propre satisfaction, de consacrer quelques lignes à ce personnage, au moins le second dans le petit drame dont ma mémoire, à travers une longue période d'années, a conservé le fidèle souvenir.

J'ai dit que le comte de Rénac avait un extérieur imposant; ses manières étaient aussi distinguées que sa naissance. Je n'ai pas connu d'homme dont les traits rappelassent davantage ceux du feu roi Louis XV. Il n'ignorait pas cette ressemblance, et il faut avouer que, sans le laisser trop percer au dehors, il en nourrissait un peu d'amour-propre. On en sera moins surpris en songeant qu'alors la royauté n'était pas encore entièrement dépouillée de son prestige. A bord d'une frégate, la langue du comte trouvait, pour le commandement, les expressions les plus énergiques; rentré dans un salon ou seulement dans sa chambre, il les avait oubliées. On eût dit un arsenal fermé à double serrure et qui ne s'ouvre que dans un jour de bataille. Jamais un mot marqué au coin de la violence, jamais un vocatif injurieux ne sortit de sa bouche, même contre un serviteur délinquant. Froid, digne, son mécontentement ne se manifestait que par ses regards ou par le ton fier et quelquefois dédaigneux de sa voix; sa gaieté n'avait pas d'éclats; je me trompe fort si elle alla jamais au-delà du sourire. Cet homme possédait cependant ce qu'il faut pour plaire aux femmes qui se sentent elles-mêmes quelque valeur. Je ne sais à quel point il les aimait; je ne saurais graduer le thermomètre de ses attachemens, quel nom donner à ceux-ci, ni en bien déterminer la nature; ce qu'il y a de vrai, c'est qu'une femme ne pouvait être recherchée, seulement pour un quart d'heure d'entretien, dans un cercle, par le comte de Rénac, sans qu'elle s'en estimât davantage; aimée ou non, elle se voyait traitée par lui avec respect, et ce respect, qui tenait d'une sorte de culte, s'étendait sur tout son sexe.

Le capitaine n'eût pas parlé à une fruitière sans avoir le chapeau à la main; la pluie, le vent, le froid, n'eussent mis obstacle à ce devoir de civilité. Ses amis commencèrent par le plaisanter sur ce qu'ils qualifiaient de servitude volontaire, et ils finirent par y voir

plus obligeamment un reflet de l'ancienne galanterie chevaleresque : celle-ci se personnifiait même dans le comte, devenu à leurs yeux le monument bien conservé d'une époque dont, sans lui, ils eussent été tentés de révoquer l'existence en doute. Après cela, pourra-t-on trouver surprenant que cette religion de la beauté ou plutôt du sexe auquel elle a été départie, ait trouvé chez lui un autel ? J'atteste (et en cela les réminiscences de sa ville natale sont en rapport avec les miennes), j'atteste l'avoir vu se découvrir la tête, d'une extrémité de rue à l'autre, à l'encontre de sa jeune épouse ; je l'ai vu saluer de la même manière sa petite Louisa, enfant de deux ans, portée par sa nourrice. « Si c'était un garçon, disait-il avec un flegme imperturbable, ce serait à lui d'avoir devant moi le chapeau bas ; mais elle est du sexe de sa mère et je me découvre. » Le comte avait passé l'âge où une femme devient l'affaire unique de la vie ; c'était donc d'après des principes arrêtés qu'il se conduisait. Pour s'exprimer avec précision, c'était chez lui une foi qui se résumait en actes.

Le sommeil de la jeune comtesse était léger ; par respect de ce repos, le capitaine avait établi sa chambre de bord sur l'appartement qu'elle occupait au premier étage de l'hôtel. Se couchant plus tard, se levant plus matin qu'elle, il avait pris la précaution de garnir d'un feutre épais les pieds de ses tables et de ses fauteuils, afin qu'aucun bruit ne transpirât jusqu'à la jolie créole, à travers le plafond sonore. Aussi les domestiques, dans leur langage naïf, prétendaient qu'elle n'avait pas besoin de compter sur sa part de bonheur dans un autre monde, puisqu'elle l'avait trouvée tout entière dans celui-ci.

Faut-il s'étonner, après cela, que l'aimable, que la brillante Coraly fût une enfant gâtée ? Pouvait-on supposer un genre de fantaisie qui ne pût ni ne dût entrer dans cette tête charmante, objet de tant d'idolâtrie ? Rassuré par mes réflexions, y trouvant encore un motif d'espoir pour la cure à laquelle je devais procéder dès le lendemain, je m'endormis.

Entre dix et onze heures, je frappai à la porte de l'hôtel de Rénac, situé aux environs de la Fosse (1), non loin du boulevart.

(1) L'un des principaux quartiers de Nantes, en majeure partie occupé par les plus riches négocians.

Après avoir échangé quelques paroles dans la loge du concierge pour y prendre langue, je monte, et, usant du privilége accordé à mon état, sans me faire annoncer, je me dirige vers la chambre de la comtesse. Le loquet cède sous mes doigts; à peine si je reconnais cette jeune femme, tant ses traits me semblent altérés! Elle reposait avec abandon sur une ottomane, la tête soulevée, en partie, par des oreillers couverts d'une mousseline des Indes, que borde une large dentelle, en partie soutenue par une de ses mains, toujours blanche, toujours mignonne, mais dont il me fut impossible de ne pas remarquer la maigreur. L'une de ses jambes s'alongeait sur le canapé; l'autre pendait à terre, cachée à moitié par une robe du matin : sa chaussure était d'une élégance exquise, suivant un goût particulier à toutes les créoles; ses souliers lui venaient de Paris, et sortaient des magasins en possession de la vogue; ils se moulaient à ravir sur son joli pied.

Je fus frappé du changement qui s'était opéré dans cette créature; celui-ci était d'autant plus fait pour fixer mon attention, qu'il était dissimulé par une mise presque recherchée : on eût dit une plante étrangère, d'une texture délicate, inclinant sa tige comme pour regretter le beau ciel auquel elle a été ravie, et peu disposée à s'acclimater sur une terre avec laquelle elle est sans rapports harmoniques. A la vue de cette fille de l'Océan africain, au visage pâle, dont l'œil noir, recouvert d'un sourcil de même couleur, s'était déjà légèrement enfoncé dans son orbit[illegible]s os maxillaires, qui avaient acquis une proéminence inacco[illegible]e, et d'une parure très soignée en dépit de son négligé apparent, je fus tenté de me demander s'il était dans la nature de la femme de vouloir mourir avec grace, à l'instar des gladiateurs de l'ancienne Rome.

Le contraste frappant à mes yeux d'une disposition maladive et d'une sorte d'effort moral pour la braver, effort manifesté par des détails de toilette qui avaient demandé du temps et de la réflexion, m'attrista. Après y avoir reconnu un symptôme presque toujours suivi d'une issue funeste, je m'effrayai, et je craignis que cette fleur, encore dans son matin, n'eût été piquée dans la racine. Feignant une assurance, en pareil cas, difficile chez un praticien inexpérimenté, mais à laquelle, si je m'étais fait entendre, ma voix eût pu donner un démenti, j'approchai un fauteuil de l'ottomane, j'y

pris place, et sans prononcer un mot, pour unique entrée de conversation, je posai les deux premiers doigts de la main droite sur le poignet amaigri de la comtesse de Rénac. Pendant qu'avec gravité j'interrogeais chez elle les pulsations du système artériel, elle souleva sa paupière soyeuse, et arrêtant ses yeux inquiets sur les miens, elle rompit la première le silence qui existait entre nous.

Elle. — Docteur, qui vous a dit de passer à l'hôtel? Je ne vous ai point appelé. Serait-ce, par hasard, mon mari qui vous en aurait donné l'ordre?

Moi. — Est-ce que par hasard aussi, il me serait interdit de venir voir mes amis, alors que je n'ai ni conseils sanitaires à leur distribuer, ni remèdes à prescrire? Ma vie doctorale serait bien triste si toute affection en était bannie! Après un intervalle de six semaines, je passais dans votre quartier; ne vous en déplaise, il m'a convenu de m'informer personnellement de vos nouvelles : voilà tout, madame la comtesse! Cette visite n'entrera pas en ligne de compte; je n'aurai garde de l'inscrire sur mon calepin, bien qu'en conscience elle pût y figurer à plus d'un titre.

Elle. — Pourquoi donc? Vous le voyez, docteur, je me porte très bien!

Moi, toujours la main sur l'artère dont je semblais compter les pulsations. — Oui, votre toilette, votre galant négligé, votre jolie chaussure, votre mouchoir des Indes, si bien noué autour de votre tête, me disent la santé : mais tout [illegible]nt pour moi; tout cela cherche à mentir pour vous-même.

Elle. — Docteur, mais je n'ai mal nulle part.

Moi. — Si je n'étais certain que vous tendez un piége à ma science, je vous répondrais : Tant pire; mais vous ne m'y prendrez pas.

Eh bien! moi, je vous dis que vous êtes malade! Votre regard, le son de votre voix, votre respiration par momens pénible, suffiraient pour me l'apprendre, si ce pouls faible, à mouvemens inégaux, ne m'en assurait encore mieux; et ce doux incarnat de votre teint, auquel j'ai adressé plus d'un compliment, que le vinaigre de Maille (1)

(1) Sorte de rouge de vinaigre, plus en usage pour la toilette des femmes, en l'année 1789, qu'en la présente année 1836, où les romanciers ont mis la pâleur à la mode.

ne mendiait pas pour lui, et ce léger embonpoint qui remplissait, sans le surcharger, le charmant ovale de votre visage, apprenez-moi donc ce que tout cela est devenu? Vous n'êtes pas un ange, madame la comtesse, quoique, dans de meilleurs jours, vous m'avez donné une idée de la texture sous laquelle ces êtres purs et éthérés pourraient nous apparaître : soumises donc à la loi commune, ainsi qu'elles le sont, au moins pour le présent, ces formes gracieuses, toutes légères et aériennes qu'elles semblent à nos yeux (je parle des vôtres, madame la comtesse), veulent être sustantées par des alimens et rafraîchies par le sommeil : eh bien! je gagerais que de trois semaines, davantage peut-être, vous n'avez ni mangé ni dormi!

Elle. — Trois semaines! non, docteur; tout au plus quinze jours.

Moi, vivement, après avoir détaché mes doigts du bras de la comtesse. — Vous voilà donc bien et duement atteinte et convaincue de maladie!

Elle. — Mais l'on peut perdre le sommeil et l'appétit sans être malade; on peut même souffrir sans un dérangement effectif de la santé.

Ici un soupir s'exhala d'une poitrine oppressée; et deux larmes, après avoir tremblé entre les cils de la jolie créole, coulèrent lentement le long de ses joues, ainsi que l'on voit des gouttes de rosée se rouler sur les pétales d'un lis, et tomber à [illegible]s le souffle léger qui le balance.

Avec un peu d'adresse, j'allais devenir maître du secret de la jeune Coraly. Plus de doutes pour moi, elle était travaillée d'une peine morale; le cœur ou l'imagination était chez elle dans un état de souffrance; il ne s'agissait plus que de savoir quelle était la partie malade. Mon attaque, en conséquence de cette donnée, fut dirigée vers tous les deux.

Moi. — Vos paroles m'attristent, madame la comtesse; oui, beaucoup!... mais elles ne m'ôtent pas l'espoir d'apporter quelque soulagement à vos maux. Je n'ai point une telle confiance dans mon art médical, je ne me crois point une telle connaissance de nos infirmités et des topiques dont l'application leur serait efficacement salutaire, que je ne me félicite d'avoir à soigner chez vous une peine morale plutôt qu'une lésion organique. Ce n'est plus le médecin qui

s'entretient avec vous; c'est l'ami, le véritable ami..... Racontez-moi vos peines; peut-être serai-je assez heureux pour les adoucir.... Croyez, ma chère dame, que tous les baumes ne sont pas dans les pharmacies : il en est aussi à l'usage du cœur; et, dans l'occasion, le cœur sait les trouver; le nôtre n'est pas encore tout-à-fait desséché par l'aspect des misères humaines..... Si je parviens à vous soulager, qu'importe, après tout, que ce soit par des paroles de consolation, par de bons conseils, ou par les gouttes anodines de Sydenham? Ne sera-ce pas toujours venir au secours de votre santé, évidemment compromise? Que le but soit atteint par une voie directe ou indirecte, je m'en inquiète peu. L'essentiel n'est-il pas que je vous rende le sommeil et l'appétit, que, de votre propre aveu, vous avez perdus? Sans l'appétit, la vie ne saurait se perpétuer; et, suivant le bon Michel Cervantes, c'est dans le sommeil qu'elle se repose, comme le voyageur dans le manteau dont il s'enveloppe.

ELLE. — Vous ne me les rendrez pas, docteur; il ne me reste qu'à subir ma destinée!

MOI. — Votre destinée, madame la comtesse! vous me surprenez d'une manière étrange; ne vous a-t-elle pas promis, ne vous a-t-elle pas déjà donné des jours filés d'or et de soie? Tendrement aimée d'un époux, entourée avec lui de l'estime publique, mère de la jolie petite Louisa, qui promet d'être, à son heure, ce que vous êtes aujourd'hui.....

ELLE, m'interro[redacted]c précipitation. — Et s'il fallait navrer de douleur le cœur de ce bon et honnête homme! S'il fallait abandonner, à son aurore, cette pauvre petite Louisa!..... Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel sort! et combien il est rigoureux! N'est-ce pas trop exiger de moi?... Oh! oui, beaucoup trop!

A ces mots, je pris le change, et je n'en fus pas fâché, puisque mon erreur me conduisit à la découverte après laquelle je courais. Le désespoir de cette femme m'avait touché jusqu'au fond de l'ame; j'y trouvais un accent de vertu, au moins de remords, et mon émotion dut passer dans ma voix.

MOI. — Eh bien, il ne faut quitter ni l'un ni l'autre, madame! Le ciel est juste, et il n'exige que les sacrifices qu'une ame honnête peut avouer sans que la rougeur monte au front..... Croyez-moi, madame la comtesse; quinze ans d'exercice dans ma profession, dans

cette profession sous la garantie de laquelle bien des secrets m'ont été confiés, me donnent, près de vous, le droit du conseil : ne vous laissez point entraîner à des illusions, toujours trompeuses, de quelque prestige qu'on les environne! N'accordez pas à des paroles mensongères plus de foi qu'elles n'en méritent! je vous en conjure dans l'intérêt de votre propre repos, dans celui de votre bonheur présent et à venir!

ELLE. — L'arrêt m'a été notifié, docteur : il est écrit là, disait-elle en portant l'index à son front; j'ai lutté en vain, et il ne me reste qu'à me soumettre.

MOI, avec une douloureuse expression, qui eut aussi son énergie, et en serrant de mes deux mains les mains de la jeune créole avec une étreinte presque convulsive. — L'arrêt! et quelle autre bouche que la vôtre aurait le droit de le prononcer? Libre dans vos actions (car vous l'êtes de toute la puissance de votre ame), de qui auriez-vous des ordres à recevoir? Je vous le demande, madame, qui oserait substituer ainsi sa volonté à la vôtre? et qui, malheureusement, aurait fait assez de progrès dans votre esprit pour se permettre cette audace? Non, non, ma chère Coraly, passez-moi cette expression d'une tendresse presque paternelle, vous ne sacrifierez pas le certain à l'incertain..... Jeune, douée de mille charmes, dans une ville où l'opulence aide au succès d'une séduction armée contre le bonheur des familles, vous aurez été attaquée avec cette adresse qui prend les couleurs du sentiment; pour vous dégrader mieux, on a élevé un piédestal à votre amour-propre. Pauvre victime! comme tant d'autres, on vous aura couronnée de fleurs avant de vous immoler!... Résistez, madame la comtesse, résistez; je vous le demande au nom de votre mari, de votre enfant, de vous-même!

Pendant que je m'abandonnais à cette chaleureuse exhortation, l'épouse du capitaine témoignait une impatience mêlée d'étonnement. Elle reprit la parole en ces termes :

— Docteur, nous ne nous entendons plus. Votre méprise m'apprend que j'aurais tort de vous rien céler désormais. Vous allez tout savoir, oui, tout; mais jurez auparavant que personne au monde, que mon mari surtout ne connaîtra jamais le triste secret que j'ai à vous révéler. Le bon, le digne Rénac en serait navré de douleur, et c'est bien assez qu'il apprenne quelles ont été mes souf-

frances, quand le coup aura été porté! Ne fût-ce que par tendresse pour sa petite Louisa, il pourra encore me survivre... Je le lui demande, je le lui ordonne expressément dans une lettre que vous lui remettrez de ma part.

Je reçus la lettre, cachetée de noir, qu'elle tira de son sein; ensuite elle ajouta :

— C'est pour l'inquiéter moins que je me pare, que je soigne les restes d'une beauté dont il fut idolâtre.

Je promis tout ce que l'on voulut. L'ordre fut donné de ne laisser entrer personne; et tel fut, après ces préliminaires, le récit auquel je prêtai mon attention :

« Il y a ce matin douze jours, oui, douze jours bien longs, bien pénibles à traverser (car les nuits y comptent, docteur!), que, réveillée avant mon heure ordinaire, quoique j'eusse peu dormi, je sonnai ma femme de chambre; en toute hâte, je lui fis ouvrir mes volets et mes rideaux, et après qu'on m'eut allumé du feu, sans sortir de mon lit, je repris, où je l'avais laissé la veille, le quatrième volume des *Études de la Nature*, qui venait de paraître, et qui contient la touchante histoire de *Paul et Virginie*.

« Cette fraîche et suave peinture des mœurs d'une région insulaire où s'est écoulée mon enfance, ces sites si bien décrits, accompagnés de leurs noms rappelés à ma mémoire, ces tableaux, quoiqu'un peu flattés à mes yeux, d'une vie innocente et patriarcale, m'avaient attend[illegible]s la soirée précédente; j'en avais rêvé jusqu'au matin. Je m'[illegible] identifiée avec cette douce Virginie, dont le cœur, à son insu, s'ouvrait à un vertueux amour. J'en avais fait ma sœur. Comme elle, avec elle, j'aimais Paul; il allait devenir mon frère. Je formais des vœux pour leur union; j'y comptais, et mon illusion était telle qu'avant de fermer le livre et d'éteindre ma bougie, je me figurais les avoir connus, les avoir rencontrés dans l'église de Pample-Mousses, les avoir suivis des yeux en sortant de l'office divin, leur avoir même parlé! C'est en m'occupant de ces êtres chéris, que j'avais senti la douce invasion du sommeil s'emparer de mes membres.

« Que je fus cruellement désenchantée le lendemain, en continuant ma lecture, lorsqu'après avoir assisté au départ de Virginie pour la France, plus tard à son retour tant souhaité vers la terre

natale, j'arrivai, à travers des signes précurseurs de tempête, au naufrage du *Saint-Géran;* puis à la mort de Virginie, victime sans tache de sa pudeur, ensuite à la mort de Paul, à celle des deux mères et du nègre Domingue! Mes pleurs coulaient en abondance. Il n'était pas jusqu'au chien *Fidèle* que je ne regrettasse.

« Tout entière à ma douleur, j'avais posé le livre sur ma table de nuit, lorsque ma porte venant à s'ouvrir à l'improviste (remarquez, docteur, qu'il était déjà dix heures du matin), je vis debout devant moi, adossé au chambranle, un ouvrier dont la figure ne m'était pas absolument inconnue, quoiqu'il me fût difficile de me rendre compte du quartier où je l'avais aperçu pour la première fois. La profession de cet homme s'indiquait par son accoutrement. Habillé d'une veste brune à manches, il portait un pantalon de coutil; un long tablier de cuir, qui descendait de son cou à mi-jambe, au moyen d'une double lanière, lui ceignait les reins; une scie, jetée en sautoir sur son épaule, formait équilibre avec une hache et un marteau qui battaient sur sa poitrine, et un sac de toile grise, au travers duquel perçaient des pointes de longs clous, était suspendu à sa ceinture.

« Ce menuisier ou charpentier, dans une immobilité parfaite, fixait sur moi des yeux sinistres; je le regardais moi-même, non sans une secrète frayeur. — Que me voulez-vous? lui dis-je d'un son de voix sans doute très altéré. A l'instant il s'approche de quelques pas, et, dirigeant d'une manière horizontale au parquet et parallèle à mon lit la longue régle de bois d'ébène sur laquelle il s'appuyait auparavant, il me répond :

« — Votre mesure, madame. Tenez-vous prête, ainsi que je prendrai le même soin, pour le 4 novembre, à minuit précis de la présente année! »

« Vous l'avez entendu, docteur, le 4 novembre! à minuit précis! le surlendemain de la fête des Morts! Rien à ajouter, rien à retrancher dans ce langage, et jusqu'au terme fatal il ne reste plus à s'écouler que cinq jours, quelques heures!... N'est-ce pas là un avis de Dieu? Le ciel ne s'est-il pas fait entendre par la bouche de cet homme, ou plutôt de ce fantôme? car personne dans l'hôtel n'a vu paraître cet inconnu; personne n'a approché de ma porte, qui ne



s'ouvre, avant onze heures du matin, que pour mon mari ou pour ma femme de chambre! »

Moi. — Et personne, madame la comtesse, n'a dû voir ce que vous n'avez pu voir vous-même que dans l'illusion d'un songe. »

Me frottant les mains l'une contre l'autre, en signe d'une joie dont intérieurement j'avais calculé l'effet présumable, j'ajoutai avec une emphase ironique :

— *Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur!* Eh bien! madame la comtesse, tout ceci s'explique très naturellement. Vous avez passé une partie de la nuit à lire; vous avez peu dormi; pendant ce repos de courte durée, votre imagination sera restée en présence des mêmes objets; en vous réveillant le matin, vous avez continué une lecture qui vous avait vivement intéressée; elle a fini par vous navrer de douleur; excitable comme vous l'êtes, vraie sensitive dont le feuillage est toujours prêt à frémir au moindre contact, vous avez pleuré sur des morts chéris; vos yeux se sont promenés sur des tombes fraîchement ouvertes devant vous; et comme vous étiez à la fois sous l'impression du sommeil qui vous avait manqué et des regrets donnés à votre douce sœur Virginie, peut-être à votre tendre frère Paul, vous isolant de tout ce que vous aimez vous-même ici-bas, ou vous aurez trouvé une volupté secrète à l'idée de les rejoindre, ou vous vous serez placée, sans vous en apercevoir, sous le coup de la fatalité qui les a frappés. Je n'en doute nullement, c'est dans cette disposition d'esprit que votre menuisier vous sera apparu...

Elle. — Mais je l'ai vu, docteur; je l'ai vu de mes propres yeux. Il m'est présent à la pensée, comme si je le voyais encore debout, immobile, à la porte de ma chambre, appuyé sur sa règle d'ébénier! Je lui ai parlé, il m'a répondu; je le reconnaîtrais entre mille. J'étais si bien éveillée, qu'à l'instant même où il s'est retiré, j'ai sonné ma femme de chambre, qui m'a trouvée en mon séant. Et remarquez bien, docteur, que j'ai eu ensuite si peu le temps de m'endormir, que, rouvrant le volume de Bernardin de Saint-Pierre, à la page dernière de l'histoire de Paul et Virginie, je l'ai trouvée encore tout humide des larmes dont ma lecture avait été suivie.

Moi. — Qu'est-ce que cela prouve, madame la comtesse, si ce

n'est que vous avez beaucoup pleuré? pas autre chose. De cet excès de sensibilité nerveuse, vous êtes tombée dans un état de somnolence, pendant lequel vous avez cru voir, cru entendre, ce qu'en réalité vous n'avez ni vu ni entendu. En deux mots, vous faisiez en même temps la demande et la réponse.

Vous me permettrez de vous adresser une seule question : Ce terrible menuisier, dont il vous semble avoir fait la rencontre quelque part, ne vous aurait-il pas rappelé les traits de quelque régisseur ou employé de votre habitation à l'Ile de France? Il m'importe de le savoir.

Elle, interrogeant sa mémoire. — Il se pourrait... J'ai effectivement le souvenir de quelque chose de pareil; mais quand il en serait ainsi, la prédiction en existerait-elle moins? Si elle ne devait avoir son accomplissement, Dieu eût-il autorisé ce fantôme à se présenter chez moi, et à traverser une mer de plus de deux mille lieues, pour me signifier une sentence de mort? N'est-ce pas là, docteur, ce que la tante de mon mari, la comtesse de Becdelièvre, dans la dernière soirée qu'elle a passée à l'hôtel, nommait un *intersigne* (1)? un pressentiment, si vous l'aimez mieux?

Moi. — Un intersigne! un pressentiment! soit, madame la comtesse, si vous vous obstinez à y croire, bien que je puisse vous citer vingt exemples de gens auxquels leur imagination a rendu le mauvais service de les tuer avec de pareils avis, sans autre cause de destruction. Il me serait même possible de vous raconter l'histoire d'un magistrat de mes amis, fort honnête homme d'ailleurs, qui est mort d'une maladie qu'il n'avait pas, ce que l'autopsie a démontré.

Mais j'en reviens à la ressemblance de votre charpentier de sinistre figure avec un employé de votre habitation, ressemblance que vous ne niez pas. Il en résulte à mes yeux la preuve évidente d'une sorte de somnambulisme, pendant lequel il y a eu connexion dans vos idées. La lecture vous a ramenée dans votre île natale; la fin funeste des acteurs du drame, très habilement nouée par l'auteur de

(1) Expression usitée en Bretagne, et qui s'entend des pronostics par lesquels le ciel annoncerait à quelques personnes leur fin prochaine, ou celle des êtres qui leur sont chers.

Paul et Virginie, vous a conduite, par une sorte de substitution, à prendre la place de l'un d'eux; une figure, à vous connue sous le même ciel où la scène se passe, a été chargée par vous-même de prononcer la sentence. Tout cela, madame la comtesse, est votre ouvrage; tout cela, si vous n'y prenez garde, peut nuire essentiellement à votre santé.

L'entretien se prolongea. J'eus beau disserter, me jeter dans des théories de physiologie et de psychologie, prier, conjurer, il me fut impossible de calmer les terreurs de cet esprit prévenu. Pour la comtesse, cette vision était un avertissement du ciel. L'infortunée ne pouvait consentir à y trouver autre chose. Frappée des sinistres présages de l'homme au tablier de cuir, elle s'était confessée, elle avait approché de la sainte table, tout cela à l'insu de son mari, à l'égard duquel elle m'obligea de renouveler ma promesse de discrétion, promesse à laquelle je tins uniquement parce que la douleur de ce brave marin, toute concentrée qu'elle eût été, m'eût fort gêné dans un traitement quelconque à suivre. En effet, en ma qualité de médecin, dans l'intérêt de mes malades, je ne me suis jamais fait un scrupule de manquer à ma parole, lorsque des tiers n'avaient pas à en souffrir. J'ai donné plus d'une entorse à la vérité pour calmer des esprits inquiets ou pour y verser le doux baume d'une espérance que je ne partageais pas. Je pense qu'au jour du jugement il ne m'en sera adressé aucun reproche; et je crois fermement que l'ange chargé d'enregistrer les nombreux mensonges sortis de ma bouche, n'aura pas oublié d'écrire, à la marge, l'intention qui les a dictés.

Je rentrai chez moi dans une véritable anxiété. Ma position devenait difficile; je sentais ce qu'elle avait de grave, et combien il serait cruel d'abandonner une jeune femme, digne de mon intérêt, à une préoccupation qui pouvait au moins lui renverser l'esprit; j'ai parlé déjà de la texture frêle et délicate de cet être. La comtesse était tout sentiment, tout nerf; mais l'un plus que l'autre, car le système nerveux prédominait chez elle à un tel degré, que j'ignore si les actes de bonté, auxquels elle se livrait assez fréquemment, ne provenaient pas en majeure partie de cette source. Mon incertitude à cet égard trouvera son excuse dans la citation suivante; c'est la seule que je me permettrai.

Pendant l'hiver rigoureux par lequel nous venions de passer et qui se prolongea, en laissant un épais manteau de neige sur la terre, depuis le mois de novembre 1788 jusqu'au milieu de mars 1789, elle avait eu la fantaisie, ainsi que d'autres jeunes femmes, de traverser l'Erdre (1) un beau matin, sur un parquet de glaçons.

Forte du bras de son mari, après avoir foulé de son pied léger cet abîme d'eau recouvert d'eau congelée, elle s'aperçut que sa chaussure ne lui permettait plus de continuer sa course, et de laisser sur la neige vierge l'empreinte étroite de ses pas, ce qui était pour elle un amusement inconnu de son enfance. Il fallait remédier à cet échec : comme il ne s'agissait que de quelques points de couture réclamés par un soulier, on entra chez un pauvre cordonnier qui se trouvait sur le passage du noble couple. A la vue d'une belle dame enveloppée de fourrures, qui s'appuie gaiement sur un *gentleman*, et dont le joli visage semble sortir d'une peau de cygne, avec laquelle il rivalise de blancheur, on s'empresse dans l'étroit logis. Le mari s'empare de la chaussure pour la réparer ; la femme enlève, pour le placer sous les pieds de la charmante créole, à la couche de deux enfans qui grelottent de froid, le méchant lambeau de tapisserie sous lequel se cachent leurs membres presque à nu. Les deux marmots se rapprochent en riant au sein de leur misère, et se réchauffent de cette chaleur que la Providence donne à ses plus pauvres créatures, quand elle n'en veut pas la destruction. La mère, les enfans, le mari, sont largement indemnisés par le comte, les uns de leurs soins, les autres du sacrifice momentané de la serpilière. La jeune Coraly a tout vu, et l'impression lui en reste, telle qu'au milieu de la nuit suivante, dans une chambre hermétiquement close, garnie de paravens, où des bouches de chaleur entretiennent une atmosphère élevée de douze degrés, elle agite la sonnette qui répond à l'appartement du capitaine.

Celui-ci accourt effrayé. « Ce n'est rien, dit-elle ; mais je suis transie, je péris de froid. — Quoi ! lui répond de M. de Rénac, sous ces tapis, sous cet édredon ? — Oui, répliqua-t-elle ; ce sont ces pauvres enfans à peine entrevus dans notre course matinale qui me

(1) L'Erdre, rivière qui se jette dans la Loire, et dont le confluent avoisine la ville de Nantes.

poursuivent. Je les ai devant les yeux ; ils me sont présens dans leur grabat, à côté d'une fenêtre mal jointe, sans autre abri que leur méchante serpilière. Je veux qu'on leur porte cette couverture de laine, impuissante à me réchauffer dans ce moment, sans quoi je suis certaine que je ne fermerai l'œil de la nuit. — Mais tu gèleras ensuite toi-même, remarqua le comte, puisque dès à présent tes dents s'entrechoquent sous l'impression du froid. — Oh ! que non, reprit-elle ; je sens quelque chose qui me dit que je ne verrai plus ces petits malheureux, dès que je les saurai enveloppés de la couverture. »

On appela le nègre Narcisse, qui se leva en murmurant, et qui, presque en colère *contre maîtresse*, bien qu'il l'aimât de tout son cœur, après s'être muni d'un witchoura du comte, alla porter la couverture aux marmots. Il ne fut bruit le lendemain chez le cordonnier, comme dans tout le voisinage, que de la belle catelone (1) dont une princesse avait fait don aux deux enfans, car au dire de chacun, il n'y avait qu'une princesse qui pût se montrer aussi généreuse.

Quant à la jolie créole, à peine le Noir était parti chargé du message, que, sous sa seule douillette et son édredon, elle s'endormit plus chaude qu'une caille qui couvre ses petits du fin duvet de ses ailes.

On voit quel était l'empire de l'imagination chez cette femme, d'un tissu si délié qu'à l'instar d'un instrument sonore, toutes ses fibres frémissaient quand une seule était ébranlée. Soumise à un pouvoir avec lequel il était difficile de traiter, elle échappait à mes efforts. Ses souffrances morales, malgré mes soins directs et indirects, se prolongeaient. Dans la crainte d'une catastrophe que tout m'ordonnait de prévenir, j'avais à prendre un parti avant l'époque marquée par sa fatale vision. La pensée m'était venue d'abord de chercher près de moi un brave homme de stature en rapport avec celle que l'erreur d'un songe avait donnée au terrible menuisier dans l'esprit de la jeune créole, de l'affubler de la veste brune, du grand tablier de cuir, et de l'envoyer de sa personne déclarer à

(1) Expression devenue populaire en Bretagne, pour désigner un tapis de laine de première qualité.

l'hôtel de Rénac que, s'étant trompé de logis, il avait entr'ouvert la porte de la chambre de la comtesse; qu'interrogé par elle sur le motif de sa visite, honteux de sa propre méprise, il s'était enfui à la hâte en échappant à tous les regards, et qu'il avait aussitôt pris le chemin de la maison voisine, pour y vaquer à la besogne dont on l'avait chargé. Cette fable pouvait souffrir mille objections; la plus forte, sans contredit, était un défaut présumable de similitude dans les visages vus à Paris et à l'Ile de France, défaut qui conduirait inévitablement la jeune Coraly à la découverte de ma ruse, surtout si elle s'avisait d'interroger un pauvre ouvrier exposé à se couper dans ses réponses. Persuadé qu'un désappointement me ferait perdre, auprès d'une personne aussi prévenue, un terrain plus tard impossible à reconquérir, je renonçai au projet de chercher à mes côtés un acteur pour un rôle d'un jeu devenu trop difficile.

Un autre expédient se présentait à mes réflexions : l'art du médecin vint lui-même me l'offrir. Je me demandai pourquoi, aux approches de l'heure indiquée par le terrible fantôme, je craindrais d'administrer à ma jeune malade une dose de laudanum, dont l'effet serait de la jeter dans un sommeil qui la conduirait doucement jusqu'au lendemain; faute de mieux, je m'arrêtai à ce projet; mais je me vis obligé d'y renoncer, après une visite subséquente à l'hôtel de Rénac. Je trouvai la comtesse tellement affaiblie par ses peines d'esprit, comme par une diète trop prolongée, qu'il y eût eu au moins de l'imprudence à se permettre sur elle l'essai d'un narcotique, à une dose assez forte pour endormir ses facultés pendant quinze ou dix-huit heures. Dans ma juste crainte de ne pouvoir impunément recourir à cette ressource, j'éprouvai ce serrement de cœur qui suit une grande espérance renversée.

Cependant le péril n'eût pas été moins réel d'attendre, sans précautions de quelque efficacité, l'assignation donnée par le spectre. Non, pour rien au monde, je n'eusse voulu braver ce cruel moment, en livrant toute désarmée une faible et superstitieuse créature à la commotion qu'elle pouvait en recevoir. A l'heure où je trace ces lignes, je suis encore convaincu qu'une nature aussi éminemment impressionnable eût succombé à cette épreuve.

Il n'y a pas de lecteur qui ne se range à cette opinion, lorsqu'il saura que, voyant chaque après-midi la comtesse, ne négligeant

rien de ce qui pouvait contribuer à relever son courage, affectant même devant elle une sorte d'indifférence sur l'approche de l'époque où la sentence prononcée devait recevoir son exécution, j'eus la douleur de reconnaître combien peu de progrès j'avais faits dans son esprit. C'était le soir du 1er novembre, jour déjà redouté dans mes prévisions; l'église célébrait la fête de la Toussaint, mais ses derniers offices étaient consacrés à la religion des tombeaux; anniversaire de mélancolie que la saison, dans son déclin, rend triste et lugubre, et dont le deuil pour toutes les familles s'accroît du souvenir de leurs pertes, ravivé dans les moindres hameaux par un appareil funéraire; car on n'ignore pas que, partout alors, l'orgue soupire, et que la poésie déchirante de l'Arabe Job frappe la voûte des temples de ses sons lamentables!

J'étais décidé à ne quitter la comtesse que fort tard; encore avais-je pris la précaution de l'entourer de ses parens et de ses amis. Sans communiquer mon secret à personne, sous prétexte de chasser quelques idées sombres (en quoi j'étais bien près de la vérité), il m'avait paru important de ne pas abandonner cette pauvre femme à elle-même. Aussi, entrant dans mes idées, son mari s'était attaché à lui former une société agréable. En dépit de mes soins, cette soirée fut terrible à passer, soit qu'elle fût trop voisine d'une autre bien plus à craindre, soit que le glas funèbre, en retentissant dans la vaste enceinte de la ville, portât à l'oreille de la malheureuse créole de sinistres avertissemens. Je sortis le dernier de son appartement, et quelques minutes avant de la quitter, comme je la pressais de prendre un cordial destiné à soutenir ses forces chancelantes, recevant la tasse de ma main, elle me dit avec une douceur de voix empreinte d'une tendre compassion pour elle-même :

« Docteur, pourquoi vouloir prolonger une vie qui m'échappe? Vous aurez beau faire; est-ce que dans trois jours une de ces cloches qui ont retenti pendant toute la soirée, ne me donnera pas le signal du départ? Ne suffira-t-il pas de celle des capucins, qui appelle en ce moment les bons pères à leur office de nuit, pour m'apprendre que cette dernière soirée sera pour moi sans réveil?...

— Pure folie! m'écriai-je; graces à Dieu, vous et moi nous enterrerons encore plus d'un capucin. Au reste, ne les en plaignons pas trop! Le métier de ces bons pères est de mourir un peu lon-

guement : le nôtre, ma chère dame, est de vivre, et le mien surtout de vous faire vivre le plus que je pourrai. Que deviendrions-nous en effet, pauvres médecins que nous sommes, si nos plus aimables et plus riches malades prenaient la route de l'autre monde? Passe pour un capucin que je saigne gratis, ainsi qu'il en est du frère Clet et du père Anselme, des orémus duquel je me contente? Mais vous, madame la comtesse, songez donc qu'il y va de ma fortune, si je ne vous conserve au moins pendant une vingtaine d'années, terme que j'assigne à mon existence, sauf à vous céder ensuite à mon fils, comme un des meilleurs meubles de ma succession. »

Ma plaisanterie était plus sur mes lèvres que dans ma pensée; la jeune créole en sourit tristement, et, après m'avoir serré la main en signe de reconnaissance, elle me souhaita le bonsoir, en accompagnant mes pas d'un regard, tel qu'on le donne à un ami que nous saluons de l'un de nos derniers adieux. J'étais navré; ma feinte gaieté était retombée sur mon cœur, comme un poids accablant. Cette femme me touchait d'autant plus vivement, que je trouvais en elle un mélange peu ordinaire de faiblesse d'esprit et de force d'ame. Il ne fallait pas de bien rudes coups pour briser cette charpente trop peu solide et dessinée avec une grace presque aérienne. Cependant à demi renversée, si je voyais d'un côté Mme de Rénac dépérir depuis qu'elle m'avait appelé à sa triste confidence, de l'autre elle avait des manières plus aimables pour tout ce qui l'approchait; on eût dit qu'elle voulait des regrets, seul et innocent moyen de vivre encore! C'était avec moi seul qu'elle se sentait mourir, qu'elle s'attendrissait, qu'elle versait des larmes sur sa jeunesse retranchée dans sa fleur, sur son enfant et sur son mari.

Que le comte, plein d'amour pour sa charmante compagne, y ait été trompé; que ses inquiétudes de la nuit se calmassent tout à coup, quand descendu de son second étage à l'appartement de sa femme, il couvrait de ses baisers un front devenu plus serein à son aspect, je n'en éprouve encore aucune surprise. Les ames tendres, alors même qu'elles sont en proie à des peines amères, jouissent d'en épargner la douleur à ce qu'elles aiment; aux cœurs déchirés, il plaît souvent de mentir à leurs propres souffrances par un sourire, et pendant que leur existence croule de toutes parts sous les assauts

répétés du mal qui les dévore, ils vous diront d'une voix presque éteinte : « Je me porte bien. »

Mais si le comte était rassuré sur l'état de sa femme par la tranquillité d'un visage qui, de tous les charmes dont il avait été pourvu, ne conservait guère que sa douce expression, s'il m'épargnait des questions trop importunes, mes alarmes n'en allaient pas moins jusqu'à me priver du sommeil. Il était temps que ces anxiétés eussent une fin. La santé de la comtesse déclinait à vue d'œil; la mienne ne s'en améliorait pas; quinze jours encore, et je suis persuadé que nous y eussions succombé tous les deux!

J'avais à dessein prolongé ma visite du soir, la veille du 4 novembre; j'ordonnai à la comtesse de se coucher aussitôt que ses amis l'eurent quittée. Pendant que sa femme de chambre s'acquittait, près d'elle, de ses soins ordinaires, le capitaine et moi, nous nous entretenions, dans la pièce voisine où nous nous étions discrètement retirés, lorsque nous fûmes tout à coup rappelés par les cris de la femme de chambre. Ceux-ci avaient un triste motif, la jeune créole venait de perdre connaissance; j'en fus plus affligé que surpris, car depuis trois semaines, cette jeune femme se nourrissait si peu, qu'elle semblait défier la nature de prolonger ses jours au-delà du terme marqué par la funeste prédiction.

C'est alors que je m'applaudis sans réserve d'avoir renoncé à l'expédient d'une potion narcotique, dont l'effet n'eût été probablement que de substituer un péril à un autre, triste résultat qui m'eût exposé à l'accusation trop juste d'avoir méconnu les forces du malade dans l'application du remède! D'urgence, il fallait pourtant prendre un parti; le spectacle que j'avais sous les yeux m'en faisait sentir de plus en plus la nécessité.

Le comte, un genou en terre, essayait de réchauffer de ses baisers la main froide de sa Coraly; il ne cessait de se livrer à ces témoignages d'une douleur silencieuse que pour se tourner vers moi, par intervalle, et me conjurer de lui conserver une épouse, dont le dépérissement, cette fois trop manifeste, le plongeait dans la consternation. Il m'en coûtait de voir se charger de pleurs les paupières de ce brave marin, qui, entouré de morts et de mourans sur le pont de *la Surveillante*, au milieu de cette boucherie, avait

gardé son sang-froid imperturbable, jusqu'au moment où l'explosion du *Québec* en dispersa les lambeaux dans les airs. Ces angoisses d'un homme que je m'étais représenté impassible sur un tillac, et que je voyais sanglotant auprès du lit de sa triste compagne, me déchiraient le cœur.

Je le rassurai, quoique alarmé moi-même ; je comptais toutefois encore sur la jeunesse de cette femme, qui avait conquis mon plus vif intérêt; l'essentiel était de traverser sans accident l'heure fatale, après laquelle je ne doutais pas qu'avec un peu d'aide la nature ne ressaisît ses fonctions conservatrices. Affermi dans la résolution nouvelle à laquelle je venais d'être conduit par une sorte d'illumination, je crus devoir hasarder, auprès du comte, une demi-confidence, avant de le quitter.

« Capitaine, lui dis-je avec une gravité sérieuse, la santé de votre épouse est sensiblement altérée; vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux; j'ai lieu d'espérer qu'elle se raffermira; la nature prépare ici un travail qui, suivant moi, sera décisif; il résulte des diagnostics et prognostics qu'elle différera peu. La comtesse elle-même s'y attend; car elle m'a parlé de demain minuit, comme si ce moment devait provoquer, chez elle, une crise. Dieu aidant, je ne doute pas que celle-ci ne soit salutaire.

« Mais sur toutes choses, sur votre ame, capitaine, je vous ordonne la plus grande discrétion quant au secret que je viens de vous confier : si la comtesse vous en supposait instruit, son système nerveux serait exposé à une perturbation qui détruirait probablement les bons effets de la réaction sur laquelle nous avons le droit de compter.

« D'une autre part, comme votre chère épouse me semble un peu trop préoccupée de cette heure de minuit dont elle doit, dans sa pensée, subir l'influence, j'ai une autre recommandation à vous adresser, et j'y insiste d'une manière toute spéciale : c'est que, vous entendant à cet effet avec votre fidèle Narcisse, vous retardiez, demain matin, d'une bonne heure, toutes les montres et pendules de votre hôtel, sans excepter la pendule à coucou de votre concierge. Vous me connaissez, monsieur le comte, je ne suis pas un charlatan ; quand j'entre dans de pareilles prescriptions, c'est que je les juge nécessaires au salut (vous m'entendez, capitaine), au salut de l'être que nous voulons tous les deux conserver à la vie.

« Et puis, il y a trop long-temps que la comtesse n'a pris l'air; elle s'étiole au logis; vous la promènerez demain jusqu'à votre dîner, qui, je le crois, a lieu vers deux heures de l'après-midi. Je m'y invite; je prendrai même la liberté de vous amener quelques convives, de la présence desquels je ne saurais me passer dans la soirée qui suivra. Soyez tranquille, ils seront de bonne compagnie! le reste me regarde. Sur toutes choses, n'oubliez ni les montres, ni les pendules! Pendant votre promenade, Narcisse pourra en effectuer le retard, après s'être concerté avec la femme de chambre de la comtesse, bien entendu qu'une discrète réserve leur sera imposée ainsi qu'à tous vos gens. »

Telle fut ma consigne, on me promit d'y être fidèle.

Le lendemain matin je n'eus garde de rester oisif. Après quelques courses indispensables, qui rentraient dans mes vues, je passai chez le comte pendant qu'il promenait sur les boulevarts sa languissante épouse. L'aiguille des pendules, par les soins du Noir, était déjà rétrograde, et la femme de chambre, Sidonie, avait eu l'adresse de faire marcher du même pas la montre à répétion de sa maîtresse, précaution qui m'autorisait à retarder également l'heure où l'on s'asseoirait à table. J'acquis la certitude qu'avant de monter en voiture, Coraly avait trouvé, sur sa toilette, des billets par lesquels deux de ses bonnes amies, les dames Grâlin et Bainville, lui annonçaient l'intention de venir, le même jour, lui demander à dîner. J'avais pourvu à ce que leurs montres ne donnassent pas un démenti aux nôtres. Le moment de leur arrivée était calculé de manière à se trouver exactement en rapport avec mes prescriptions culinaires. Admises l'une et l'autre au secret de mes vives anxiétés, par leur bienveillance naturelle rehaussée de beaucoup d'esprit, elles m'avaient autorisé à compter sur leur discrétion. La chose importante, à mes yeux, était de gagner du temps, de le devancer même en semblant retarder sa marche; et la société de deux femmes aimables, pendant une soirée moralement orageuse, me parut très propre à nous conduire vers ce but. Ailleurs, suivant le mot d'un sage, il faut économiser cette étoffe dont se fait la vie : ici il importait de la dépenser promptement et même d'en être prodigue.

Nous dînâmes; nous eûmes presque de la gaieté pendant le repas,

que je prolongeai à dessein; mais il n'eût pas échappé aux regards d'un observateur attentif que cette gaieté n'était point improvisée. Un air de commande y perçait en dépit de nos efforts, ou plutôt à cause de nos efforts. On l'eût volontiers comparée à l'un de ces convives que l'on invite à une table bien servie, parce qu'ils sont en possession de plaire, desquels on attend des traits fins et spirituels, et qui ne sont jamais moins amusans que quand on leur a dit: « Amusez-nous ! »

Il eût été difficile au comte, dont le visage s'épanouissait rarement, de sortir de son naturel : au milieu des soins que son imperturbable civilité lui dictait pour nous et pour son épouse, une préoccupation involontaire se trahissait à chaque instant. Mme Grâlin ne pouvait se défendre d'une mélancolie secrète en découvrant les ravages causés par le sentiment d'une destruction prochaine, sur les traits encore agréables de sa jeune amie. Quelques semaines après cette cruelle soirée, elle m'a avoué qu'en arrêtant ses regards sur Mme de Rénac, dont depuis tout au plus quinze jours elle s'était vue éloignée, elle avait cru se trouver en présence d'un château de construction moderne, renversé par un tremblement de terre, et sur les ruines encore élégantes duquel se seraient implantées des touffes de fleurs, en contraste avec cet aspect de destruction prématurée. Il est certain que le costume de la jeune créole ne prêtait que trop à une pareille illusion. Telle qu'elle était sortie pour sa promenade du matin, elle s'était assise à table. Un bonnet de malines nouvellement arrivé de Paris et qui avait passé par les doigts de Mlle Bertin (1), couvrait sa tête, sans dérober aux regards ses beaux cheveux, légèrement dorés dans la partie du front et des tempes, d'une poudre blonde alors à la mode, tandis que quelques boucles, en s'échappant du tissu léger, flottaient sur le cou et descendaient dans leur mouvement onduleux, jusqu'aux clavicules dont, avec un art presque incroyable en pareille circonstance, elles dissimulaient la saillie; un canezou de mousseline des Indes, également garni de dentelle, dessinait une taille ravissante, si elle avait été à l'abri du reproche d'excessive maigreur; la chaussure de la comtesse semblait sortir fraîchement de l'atelier; car, comme je l'ai

(1) Célèbre marchande de modes de la reine Marie-Antoinette.

déjà dit, que l'actrice dût, ou non, quitter pour toujours la scène, elle voulait, jusque dans son dernier rôle, être applaudie.

Je ne dissimulerai pas non plus qu'à l'exception des rares momens où ses yeux s'animaient d'un feu sombre, son regard était languissant. Nous cherchions moins à l'égayer qu'à l'occuper : nous avions présumé que l'un nous serait plus facile que l'autre; sur quoi nos suppositions furent en défaut. Pendant la soirée, deux ou trois sourires vinrent effleurer les lèvres violettes et fiévreuses de la comtesse, et nous les dûmes aux jolis contes dans lesquels s'engagea avec succès Mme Bainville, la plus aimable des laides que j'aie rencontrées depuis que j'ai mis mon art au service des êtres de mon espèce. Piquante dans ses aperçus autant que dans sa manière de les rendre, elle possédait une nature d'esprit qui permet de glisser sur la surface des objets, de les effleurer à peine, mais d'en saisir le trait le plus subtil et le plus délicat. Réduite à l'impuissance de rien approfondir, elle l'érigeait en mérite; aussi sa sensibilité était toute démonstrative : cette dernière se produisait plus au dehors qu'elle ne réagissait sur l'ame. Mme Bainville en était physiquement incommodée, d'où il arrivait qu'elle se hâtait de s'en débarrasser par des bienfaits, auxquels sa situation de fortune mettait rarement obstacle.

Une conformité de caractère avec la comtesse Coraly l'avait rapprochée de cette jeune femme; c'est ce qui me détermina à l'adjoindre à notre petit comité, quoique je craignisse qu'une parole indiscrète n'échappât à la promptitude de ses improvisations. J'eusse désiré encore la présence de son frère, M. Terrien (1), excellent homme, que des intérêts de négoce avaient appelé à Lorient. Par bonheur, M. Grâlin, dont je m'étais assuré, à l'instar d'un

(1) Excellens amis! vos noms d'eux-mêmes viennent se placer sous ma plume! J'en rends grace au ciel; car c'est peut-être tout ce qui restera de vous sur la terre, puisque votre famille, dans l'intimité de laquelle je vivais, en a disparu tout entière : époux, épouse, sœur, enfans, l'impitoyable mort a tout moissonné dans l'espace de quelques années. Vous ne vivez presque ici-bas que dans mes seuls souvenirs. Puisse au moins ce gage de notre vieille amitié vous être agréable, quel que soit le séjour où l'Éternel vous tient compte de vos vertus!

(*Note écrite de la main du docteur Villatroy.*)

quartier de réserve prêt à donner dans le fort de la bataille, arriva au moment le plus critique, comme il m'en avait fait la promesse.

Il était temps; sortis assez tard de table, où sur mes invitations réitérées, et avec une visible répugnance, Mme de Rénac avait pris un consommé pour seule nourriture (car sa lèvre dédaigneuse avait tout interrogé et tout repoussé), nous étions rentrés dans la chambre de la comtesse. A tout évènement, j'avais préféré cette pièce de l'appartement au salon, par la facilité qu'elle m'offrait de transporter avec promptitude la jeune créole sur son lit, si ses forces venaient à défaillir. Cette précaution, de minute en minute, me semblait plus indispensable; la malheureuse créature levait sans cesse les yeux vers la pendule, dont elle suivait le mouvement oscillatoire avec une expression de physionomie si poignante, qu'il n'en eût pas fallu davantage pour me dévoiler le secret de son anxiété, dans le cas où je n'en eusse point été le confident; de la pendule, elle portait à la dérobée ses regards sur sa montre, qui marquait le même chiffre. Mais un incident auquel j'eusse dû m'attendre et qui n'était point entré dans mes prévisions, accrut mon inquiétude, en même temps qu'il donna lieu à une scène déchirante. Sidonie, suivant sa coutume, après avoir déshabillé Louisa, avant de la coucher, vint l'offrir aux baisers de la comtesse. Les caresses de cette enfant, celles que sa mère lui rendait, les larmes qu'involontairement cette dernière laissa tomber sur la jolie petite fille, dont le visage, en ce moment, ressemblait à une fleur trempée dans la rosée du matin, le mouvement brusque avec lequel la jeune créole s'en détacha, comme s'il lui avait fallu s'en arracher, le long regard d'amour et de douleur avec lequel elle suivit la femme de chambre emportant l'enfant dans ses bras, frappèrent notre réunion d'un trouble extrême. Des larmes que chacun cacha de son mieux s'échappaient de toutes les paupières; il tint à peu de chose que notre saisissement n'éclatât en sanglots. Je n'y mis obstacle qu'en armant ma voix d'une feinte sévérité; et pourtant je ne pus trouver sur ma langue que quelques monosyllabes sans signification réelle.

Comme diversion nécessaire (hélas! ne sachant que dire, qu'inventer), je proposai une partie de wist. Pendant qu'elle se composait silencieusement du ménage Grâlin, de Mme Bainville et du

capitaine, son partner, ainsi qu'il m'était arrivé plus d'une fois de le faire, je me rapprochai de la chaise-longue de la comtesse, pour raffermir le courage de cette pauvre femme. Fidèle à mon plan, je crus convenable d'y procéder avec une apparence de discrétion devant nos amis communs. Aussi, appliquant les doigts de la main gauche sur le poignet de la jeune Coraly, sous le prétexte d'en étudier la systole, à laquelle je songeais peu, et me penchant vers le coussin, où sa tête était retombée avec langueur, je lui dis à voix basse :

— Un peu de fermeté, ma chère dame! ne vous laissez point abattre par de vaines chimères qui n'ont d'existence que dans votre seule imagination. Ne sommes-nous pas près de vous? N'êtes-vous pas au milieu de vos amis?

— Et c'est au milieu de mes amis que le coup m'atteindra, » me répondit-elle, comme la pendule attardée sonnait la dixième heure du soir; car c'était l'instant où le marteau allait tomber sur le timbre, que je choisissais toujours pour reconforter son ame.

— Madame, répliquai-je, puisque Dieu ne dispose pas ainsi des méchans, auxquels toutefois il pourrait donner des avis salutaires, pourquoi voudriez-vous qu'il fût prodigue de pareils signes envers une pauvre petite femme qui n'a fait de mal à personne?

— Vous aurez beau dire, docteur, reprit-elle avec un accent qui retentit encore douloureusement à mon oreille, avant deux heures, quand les capucins se seront appelés à leur office de minuit,... quand cette pendule marquera...

— Pure folie! interrompis-je brusquement. Je réponds de vous, corps pour corps. »

Hélas! je pouvais bien répondre des capucins, dont le mince clocher s'apercevait de la croisée, et près desquels j'avais pris mes précautions; mais de la vie de cette charmante créature, placée sous le coup de son sinistre présage, je ne savais en vérité ce qui allait advenir. Dans l'intervalle de quelques secondes, ses lèvres parfois agitées pâlissaient et rougissaient tour à tour; son teint, depuis deux semaines privé de son tendre incarnat, s'animait accidentellement pour retomber bientôt dans une blancheur égale à celle de quelques narcisses précoces qui fleurissaient près d'elle dans une jardinière; sa peau, de sèche et brûlante, devenait froide

comme le marbre, et pourtant des guttules de sueur transpiraient sur son front glacé. Ces symptômes, pendant l'existence desquels le pouls se ralentissait jusqu'à devenir impalpable ou précipitait ses battemens, se répétaient aussi souvent que le timbre annonçait les demi-heures ou les quarts d'heure. C'était une véritable agonie. J'eusse voulu pousser le temps, non par les épaules, ainsi qu'on a coutume de le dire, mais aux dépens de celui qu'il m'était permis d'attendre de la bonté du ciel : il ne m'eût pas même coûté de sacrifier des années. En me tordant les mains, en faisant entrer mes ongles dans les bras de mon fauteuil, je formais des vœux pour que cette crise touchât à sa fin, incertain que j'étais de son issue. Je ne doutais pas que la comtesse ne tombât sur le carreau, frappée de mort ou de démence, si par malheur la pendule avait sonné MINUIT !

L'aiguille allait marquer onze heures ; c'était le moment fatal pour nous, non pour la jeune créole. Je m'attendais à un redoublement d'émotion, et ma crainte n'était que trop fondée.

Malgré mes avis réitérés du geste et de l'œil, ce qui ressemblait à une partie de wist avait cessé ; les joueurs causaient entre eux à voix basse. Au moment où je croyais l'infortunée Coraly absorbée dans sa cruelle prévision, je la vis arrêter un regard perçant sur ses amis, dont elle avait remarqué le silence. Ses yeux, après s'être promenés de l'un à l'autre, se fixèrent sur Mme Bainville, qui elle-même, à mon grand mécontentement, avait dirigé les siens vers la pendule. Le dernier son de l'heure venait de se faire entendre, ses vibrations parcouraient encore les ondes de l'air dans la chambre, lorsque la comtesse, en s'adressant à Mme Bainville, prononça ces paroles :

— Vous ne jouez plus, ma bonne Bainville ; vous regardez ce triste cadran, et vous avez raison, car ma destinée y est écrite en caractères ineffaçables.

— Et la nôtre aussi (repartit avec vivacité Mme Bainville, qui s'aperçut de la faute qu'elle venait de commettre), puisque nous péchons tous par défaut ou par mauvais emploi du temps, sur quoi nous serons jugés !

— Soit, reprit la jeune créole émue et laissant tomber quelques

larmes qui, après avoir détendu sa fibre, donnèrent à sa voix une expression plus douce et plus touchante.

Soit! mais si les jours, que dis-je les jours, si les heures et les minutes de l'une de nous étaient comptées, si elle devait bientôt vous quitter pour jamais, vous conviendriez, mes bons amis, que la rigueur du ciel lui donnerait de justes droits à votre pitié!

— Qui de nous menacerait-on ici, demanda M. Grâlin? J'espère pourtant, mesdames, assister avec vous à la représentation d'un opéra-comique de Dalayrac, dans la salle de comédie que j'achève en ce moment (1).

— Et moi, ajoutai-je, je m'invite, dans votre loge, à la première représentation de *Renaud d'Ast*, que je brûle de voir, bien que notre ville de Nantes ne soit pas assez heureuse pour posséder un gosier tel que celui de M[lle] Renaud, pour laquelle le principal rôle de cette pièce a été écrit.

Mais, de par mon bonnet de docteur, je vous ordonne à tous un autre sujet d'entretien que le précédent; et en madite qualité, je déclare que je chasserai de la chambre toute personne qui, par ses actes, gestes ou paroles, mettra la conversation sur un triste sujet. En effet, puisque, sans nous donner le mot, nous sommes venus passer la soirée chez notre jeune comtesse, il faut au moins, pour elle comme pour nous, que nous prenions gaiement le thé qu'on va nous apporter!

Quittant ma place, afin de sonner les domestiques, je n'oubliai pas de gronder au passage M[me] Bainville, à laquelle je recommandai de gouverner un peu mieux ses regards.

— Je croyais, me répondit-elle à haute voix, car elle avait une présence d'esprit admirable, qu'en prenant un mari dans ce bas monde, on n'y aurait qu'un maître, et ce serait bien assez; mais je vois, docteur, puisque vous m'ordonnez de servir le thé et de vous faire, en même temps, un joli conte (ce que j'exécuterai de point en point), que ce n'est pas assez d'obéir à l'époux, et qu'un médecin est aussi une puissance à laquelle il faut se soumettre. »

(1) Effectivement M. Grâlin, dont la mémoire est encore vénérée à Nantes, a construit le plus beau quartier de cette ville, auquel on a donné son nom, et dans l'enceinte duquel se voit la salle de comédie.

Vaines précautions ! Mme Bainville servit le thé, elle entama une historiette charmante, ou plutôt elle nous raconta une aventure des plus originales, qu'elle orna de détails pleins de grace et presque tous de sa création, sans que la jeune Coraly prêtât l'oreille à ses paroles. Pour rendre hommage à la vérité, moi qui lui fis répéter le même récit, quelques jours après notre veillée de novembre et qui le trouvai plus amusant qu'un conte de Marmontel, alors l'auteur à la mode, je dirai qu'elle ne fut écoutée de personne. Chacun de nous avait son attention et ses regards enchaînés sur la comtesse, en proie à une souffrance morale de laquelle le tremblement convulsif de tous ses membres déposait à chaque instant. Oh ! comme j'eusse voulu être à même de prononcer le mot destiné à l'arracher de cet état funeste ! combien il m'en coûtait de ne pouvoir mettre un terme à une douleur que l'imagination seule du lecteur est en droit d'apprécier, à moins qu'il n'ait passé par l'une de ces péripéties qui, d'un abîme de maux, conduisent une créature humaine à un salut inespéré ! Mais avant de prononcer les paroles destinées à rendre la vie à ce corps de jeune femme presque expirante, je souhaitais que la pendule sonnât onze heures et demie, afin d'enlever toute leur force aux objections de la comtesse.

Il nous fut impossible d'aller jusque-là. Une attaque nerveuse s'annonçait avec des caractères alarmans ; comme j'avais toutes les raisons du monde de la redouter, quoiqu'il n'y eût que cinq minutes d'écoulées depuis que le quart avait sonné à la pendule, je résolus de la prévenir à quelque prix que ce fût. Après avoir frappé deux fois, du plat de la main, sur la table pour commander l'attention, je m'écriai d'un ton ferme :

— Monsieur le comte, allez embrasser votre femme ; car d'un mot, d'un seul mot, je m'engage à lui rendre la santé ! »

Tous les yeux étaient tournés vers moi. Ceux de la comtesse exprimaient une attente mêlée d'un étonnement qui tenait de la terreur.

— Capitaine, vous dis-je (et j'appuyai avec une nouvelle force sur mes paroles), allez donc embrasser votre femme, car l'oracle qui la condamnait à mourir à minuit précis de ce jour, quatrième du mois de novembre de l'an de grace 1789, a menti comme un effronté coquin, puisqu'au moment où je l'accuse d'imposture, nous

touchons à minuit et demie, et que par conséquent nous sommes entrés dans le cinquième jour du même mois! »

La comtesse, après avoir dirigé un regard douloureux vers la pendule, me répondit :

— Vous vous trompez, docteur, il n'est qu'onze heures et demie; et encore la demie n'a pas sonné!

Je tirai de mon gousset l'une de mes montres, celle qui marquait le temps vrai; car je m'étais muni d'une autre, mise en retard, dans la crainte que notre créole n'eût élevé des doutes sur l'indication arriérée de celles de ses amies; et, tenant, par son cordon, le cadran suspendu devant elle, je répliquai avec assurance :

— Voyez et regardez bien, madame la comtesse! voilà l'heure, la véritable heure, telle que la donne l'horloge du Bouffai (1), au moment même où je vous parle! Je le jure sur l'honneur, je le jure sur ma portion d'éternité, votre pendule et toutes celles de vos appartemens, votre montre et toutes celles de vos bonnes amies, de ma pleine puissance, ont été retardées d'une grosse heure! Il n'est pas jusqu'au coucou de votre concierge, qui n'ait subi ma loi. Votre sale menuisier, avec son tablier de cuir et sa scie en sautoir, vous a menti comme un misérable. Pardonnez, ma chère dame, si je traite ainsi, sans respect, l'enfant de votre imagination. Sa fourbe m'a autorisé à user de ruse avec vous; il mentait pour vous tourmenter: eh bien! moi, je vous ai menti en honnête homme, autant pour vous sauver que pour le convaincre d'imposture!

— Mais, reprit la jeune dame de Rénac, la cloche des capucins, j'en ai la certitude, n'a pas encore appelé les bons pères à leur office de minuit! »

En même temps que ces mots échappaient à sa lèvre tremblante, un rayon d'espoir brillait déjà dans ses yeux.

Telle fut ma réponse :

— Me prenez-vous pour un sot, madame la comtesse? Croyez-vous qu'ayant à vous soustraire à vos propres impressions et à défendre contre elles vos jours menacés, j'aie fait les choses à demi? Par un bonheur dont j'ai rendu graces au ciel, vous m'aviez parlé de vos capucins et de leur cloche : j'ai pensé que, sans le tinte-

(1) Horloge principale de la ville de Nantes.

ment de celle-ci, ils pourraient bien, une fois dans l'année, naziller leurs psaumes. Je me suis entendu avec le père-gardien; en riant, il m'a permis de couper la corde de son carillon de village, sous la seule condition que vous la remplaceriez par une neuve; et, s'il n'y avait consenti, comme Dieu est Dieu, je lui enlevais son froc, et, de ma personne, j'eusse monté au clocher, pour y tamponner, de cette bure, le battant de son tintin. »

La conviction était achevée. La jolie créole venait de sourire; elle tendit au comte une main sur laquelle il imprima sa bouche avec son respect ordinaire. Quant à nous, sans tant de cérémonie, nous l'embrassâmes elle-même de bon cœur sur l'une et l'autre joue. Tout à coup, quittant sa chaise longue sans proférer un mot, comme une biche légère, nous la vîmes s'élancer vers la porte et sortir de l'appartement. — Soyez tranquilles, dis-je à nos compagnons de veillée. Ou je me trompe fort, ou elle va donner à sa fille un baiser de mère; il sera bien tendre, car il sera le baiser du retour à la vie! »

Je ne m'étais point abusé. Je profitai de cette courte absence pour soulever la cage de la pendule et replacer les aiguilles sur le chiffre de l'heure effective. Après quoi, la comtesse étant de retour avec des yeux un peu humides, mais dans lesquels éclatait un doux contentement, je demandai à la compagnie la liberté de lui adresser une petite allocution :

— Nous avons mal dîné, dis-je; le thé n'a fait que réveiller nos facultés digestives; comme je me crois en droit de commander aujourd'hui dans cette maison, j'entends qu'on nous apporte le souper dont, en manière d'ordonnance médicale, dès hier matin, oui, hier, puisque nous sommes au 3 novembre, j'ai eu la sage prévision de tracer le menu.

— Qu'on obéisse au docteur! reprit avec gravité le comte, chez lequel l'épanouissement d'une belle et noble figure annonçait une satisfaction intime.

On servit avec prestesse, on mangea avec appétit, on but du Champagne. Je permis à notre ressuscitée une aile de perdrix qui, malgré une abstinence de plusieurs jours, ne lui pesa pas sur l'estomac, et nous ne quittâmes l'hôtel qu'à trois heures du matin. Les esprits de la comtesse étaient tellement rassérénés, qu'elle nous laissa

elle-même plaisanter sur les terreurs dont elle avait failli être victime. Toutefois, avant de lui faire mes adieux, je crus devoir lui donner un avis approprié à sa constitution éminemment nerveuse, et, autant qu'il m'en souvient, je mis dans mes paroles un ton assez solennel.

— Madame la comtesse, lui dis-je, je ne saurais vous dissimuler que votre organisme, par excès impressionnable, m'a causé de vives inquiétudes; vous m'avez même fait passer quelques mauvaises nuits : vous me permettrez donc un conseil; et, en ami, je vous prierai d'y avoir égard. Ne souffrez jamais qu'on vous magnétise, et, de vos jours, n'assistez à aucune scène de somnambulisme.

Sur quoi, je pris congé des deux époux rattachés par mes soins à la vie et par conséquent au bonheur. Mon véridique récit pourra apprendre à mes jeunes confrères en médecine comment il convient de traiter ces maladies de l'imagination, pour lesquelles les juleps et les apozèmes seraient chose pernicieuse. Je rentrai chez moi, content de la cure que je venais d'opérer. Elle me fit quelque honneur, sans être célébrée dans les journaux du temps, qui étaient peu nombreux; et, par résultat, toutes les jolies femmes vaporeuses de Nantes jugèrent convenable de me confier le soin de leur santé.

La comtesse Coraly me mit au doigt une bague, aux brillans de laquelle je fis peu d'attention, car elle était riche d'une mèche de ses beaux cheveux. Quant aux capucins, ils n'eurent pas à regretter leur complaisance. Le comte fit rouler à la porte de leur couvent deux balles de café, deux caisses de blonde cassonade et une barrique de vin de Bordeaux. Les bons pères eussent, souvent et volontiers, donné la corde tout entière de leur cloche pour un peu moins.

KÉRATRY.

SALON DE 1836.

PREMIER ARTICLE.

Il est malheureux pour nous, qui nous trouvons chargés pour la première fois de ce grand bulletin de la peinture, et qui apportons à ce travail un esprit dégagé de toute coterie et de tout système, d'avoir à répéter, après tous les organes de la presse quotidienne, les plaintes et les récriminations dont le jury a été l'objet cette année. Mais le mécontentement a été unanime au camp des artistes, ils ont tous réclamé contre le conseil de guerre qui siége au Louvre. La double démission de MM. Vernet et Delaroche est venue à l'appui de ces justes protestations; en rompant leur ban de leur plein gré avec le sénat de l'Institut, ces deux patriciens ne protestaient-ils pas les premiers contre l'arbitraire de ses décrets? Les refus nombreux d'admission déclinés par le jury avaient lieu en effet de surprendre. Cette fois, les juges ne s'étayaient pas de l'obscurité des noms et de l'infirmité des débuts; loin de là! ils proscrivaient des noms chers au public, des noms de peintres acceptés, qui tous, bien que jeunes, avaient donné à l'art de sérieuses garanties, MM. Delacroix, Devéria, Dupré, Paul Huet, Rousseau, Eugène Lami, Marilhat, Clément Boulanger, etc. Il

nous semble, toutefois, que les entrailles de pierre de M. Fontaine auraient bien pu s'émouvoir devant le sujet refusé à Etex, le travail délicat et persévérant de Préault, les bronzes charmans et les médaillons naïfs d'Antonin Moine. Des musiciens sont-ils bien aptes, dites-nous, à juger des peintres, et un architecte est-il compétent devant une marine? L'artiste reçu à de précédentes expositions doit-il encourir un *veto* de la censure par ce fait seul qu'il s'est montré tout d'un coup l'égal ou le maître de ses censeurs? Ces questions, et beaucoup d'autres qui en découlent, préoccupaient, l'autre semaine, les studieux visiteurs de notre musée. La validité, ou plutôt l'invalidité du jury, est même devenue le sujet d'une réunion sérieuse où les conjurés devaient prendre leurs mesures; M. Scheffer, retiré cette fois comme Achille, sous sa tente, avait ouvert cette tente aux chefs vaincus. C'était un beau et généreux projet que celui de cette tribune improvisée; le peuple des artistes devait y défendre enfin les droits de sa charte! Malheureusement, ce qui manque à ce peuple facile et insouciant, il ne faut pas le lui cacher, c'est l'esprit ou plutôt le courage d'association. La réunion de M. Scheffer ne pouvait donc avoir de résultat; le parti proposé était de retirer les ouvrages admis, et de réclamer une exposition libre. Les amendemens n'auront pas manqué. Plusieurs de nos artistes n'avaient-ils pas reçu des commandes de la liste civile? Avec la protection constitutionnelle accordée à l'art, observez une chose, cette protection le tue. Il serait temps que l'on entreprît un jour le développement sérieux de cette thèse, que beaucoup nommeront un paradoxe: « Les arts, pour être grands, doivent être livrés à eux seuls, et ne pas se voir protégés. » J'en suis désolé pour sa vie matérielle, mais c'est quand il échappe à la tutelle égoïste des gouvernemens, que l'art est beau, puissant, inspiré, libre de contrainte et de gêne. C'est aux époques turbulentes de l'histoire que l'arbre de l'art a germé et poussé de fortes racines; la fougue des révolutions et des guerres a fait tout le xve et le xvie siècle créateur en Italie. Alors seulement, et quand la sécurité manque à l'artiste; quand les agitations du dehors menacent son foyer, il éprouve le besoin de s'organiser lui-même une défense. Il frappe à la porte de son frère, il assure comme lui sa vie et son toit, sans recourir à d'autres qu'aux siens. Ces incerti-

tudes firent tout le génie des anciens peintres. De là ces corporations admirables d'instinct et de volonté dans les Flandres; de là cette indépendance qui dictait des lois au lieu d'en recevoir. Ces immenses salles d'assemblées, ouvertes, sous le nom de *butes*, à tout ce qui était artiste, recevaient l'élite des peintres. Ils y venaient, la parole haute et le large chapeau de Rubens sur le front, y défendre les grands intérêts de l'art. Avec les exigences de cour, et les dotations constitutionnelles, l'art a dû perdre le terrain sérieux de libertés sur lequel il combattait jadis. Ces dotations, comme nous le verrons plus tard, n'aboutissent guère qu'à une suite plus ou moins prolongée de paravens officiels et historiques exigés de nos meilleurs peintres. C'est là aussi ce qui vous frappe dès l'abord même du Salon, ce Salon où vous chercheriez vainement cette année les noms de Decamps, Eugène Devéria, Ziégler et Delaroche. Ces noms éclatans nous font tout d'abord souvenir que, pour être justes, nous devrions consacrer un article aux *absens* du Musée; cette année, en effet, ce sont eux que l'on *voit* tous les premiers. MM. Decamps et Delaroche gardent chez eux, dans leur atelier, le secret de leurs études. Sans les grands travaux de la Madeleine, qui lui ont été confiés, M. Ziégler nous donnait *la Bataille d'Ivry*. M. Ingres, confiné à Tusculum, ou plutôt sous les beaux pins de l'académie de Rome, d'où sa vue s'étend jusqu'au Pincio, M. Ingres n'a rien envoyé au Salon; peut-être a-t-il eu peur de quelque nouvelle émeute entre les fidèles et les schismatiques de son église. L'auteur de *la Naissance de Henri IV*, Eugène Devéria, s'est aussi retiré volontairement de ce grand concours. Voilà certainement d'illustres lacunes, et nous avons droit de nous en plaindre. Avec ses conditions présentes, le Salon de 1836 est cependant, selon nous, un fort remarquable Salon. Si la grande peinture, et par ce mot je ne puis malheureusement entendre que la peinture de grande dimension, ne s'est guère employée qu'au service de la couronne, le genre historique y aura du moins gagné. Examinons donc les artistes présens, que le jury a cru devoir nous laisser.

Hélas! le premier de tous, celui que vous trouverez à votre gauche dès l'entrée, celui-là n'est plus aujourd'hui qu'une vaine mémoire. Personne ne dira peut-être, ni pourquoi Léopold Robert s'est tué après s'être élevé si haut, ni pourquoi cette belle page

des lagunes de Venise, page égale à un *lamento*, pour la tristesse, fut sa dernière œuvre. En 1832, on me montra, à Venise, un homme d'apparence assez grossière, il était vêtu d'un mauvais frac brun boutonné sous le menton; il prit une glace à côté de nous, au café *del Genio* sous les arcades. Cet homme c'était Léopold Robert, génie âpre et consciencieux, causeur timide et farouche, formulant ses idées avec grande peine, mais aussi un de ces hommes chez qui tout annonce qu'ils ont du sang dans le cœur. Au premier abord, je le pris pour le paysan du Danube. Robert s'occupait alors de ses *Pêcheurs*, il apportait à cette œuvre toute sa force et toute sa résolution de travail. En vérité, et rien qu'à le voir, cet Italien de Paris, si occupé de ses modèles leur *pastrano* sur l'épaule, si attentif dans sa barque de chaque soir, aux moindres sillages de leur rame, si avide de leurs mouvemens et de leurs grands gestes vénitiens, vous compreniez tout de suite qu'il avait une pensée sérieuse. Un jour il entra vers la fin du spectacle au petit théâtre San-Benedetto; ce n'était pas, je vous jure, pour entendre *Gli Montecchi e Capuletti* qu'on y donnait. Il était là, pensif, je le vois encore, son œil noir cloué sur un des angles obscurs de la salle, regardant un beau jeune homme, un marinier, aussi svelte et aussi élancé de taille que ceux du vieux peintre Carpaccio. L'expression et surtout la pose de cette belle figure italienne l'avait séduit; j'en retrouve presque l'intention dans l'admirable enfant qui jette les filets. On reprochait à deux pas de nous à cet enfant, d'être *théâtral*; mais qui n'est pas théâtral, dites-nous, dans cette lamentable Italie? Les enfans, dès le berceau, misérables enfans! apprennent de leurs mères qu'il existe des peintres, et ils posent avec leurs haillons au soleil, devant les peintres. A Nettuno, à Sorrente, on fait habiller de pauvres petites filles dès que la barque annonce un *signor pittore*. N'est-ce pas d'ailleurs, dites-nous, le seul être du tableau qui sourit à la vie que cet enfant? Voyez ces lèvres vertes et fiévreuses, près de ces lèvres vermeilles! Voyez ces mères à l'œil cave et au teint plombé! La vaniteuse cité de Venise est punie de son orgueil par la fièvre qui envahit ce tableau, scène de résignation paisible et journalière à peine égayée par les lointains bleus de Malamocco, misère moins vantarde que celle de Naples, plus réfléchie, comme il convient à

l'ancienne reine de l'Adriatique, qui n'est plus à ce jour la *terra molle e lieta* dont parle le Tasse.

Par un rapprochement dont il faut du moins savoir gré à MM. les membres du jury, *la Bataille des Pyramides* de Gros, est placée au-dessus de cette belle œuvre de Robert. Ces deux grandes morts se touchent. Fatigué de vivre, le vieillard a cru faire comme le jeune homme, il a disposé de lui-même sans nous dire le *pourquoi* fatal, sans laisser une ligne d'adieu à ses amis, à l'école française, sa veuve! C'est M. Debay, élève de Gros, qui a retouché ce tableau des Pyramides. Ces *retouches* ne sont pas heureuses, la crudité de ces tons nouveaux et blafards rompt trop brusquement l'harmonie quelque peu bitumineuse des tons anciens. Cette bataille de Gros est du moins une véritable bataille; il y règne un grand mouvement; les chevaux s'y heurtent et rappellent le verset de l'Écriture : *Hi in curribus et hi in equis:* cette peinture a l'air d'accuser les autres batailles du Salon où personne ne se bat. La critique aurait peut-être le droit de blâmer la couleur diaphane du cheval, couleur fausse et qui lui donne l'air d'un vrai cheval d'Ossian, sellé pour quelque Fingal aventureux.

A côté du cadre de Robert, la foule se presse devant une scène charmante de M. Hesse, *Léonard de Vinci rendant la liberté à des oiseaux*. Pour ma part, je sais beaucoup de gré à M. Hesse d'avoir étudié la vie de son héros, avant de se livrer à une pareille composition. L'histoire de Léonard de Vinci vaut en effet la peine d'être lue scrupuleusement, même en dehors des considérations artistiques qui s'y rattachent, et qui donnent la clé de ses trois manières. Les manuscrits de Léonard forment trente volumes, en y comprenant ses dessins; ils jettent un grand jour sur la vie de leur auteur. Ce n'est pas que Léonard ait eu comme Benvenuto Cellini l'admirable artiste, l'heureuse idée de se confesser au public. Ils auraient alors une bien autre célébrité, ce sont des souvenirs qui la plupart n'existent qu'en dessins. Léonard était le fils naturel d'un messer Pietro, notaire de la république. Son biographe ajoute qu'il était *aimable comme un enfant de l'amour*. De là peut-être cet instinct passionné de la forme que Léonard trouvait dans sa nature même, de là cette première figure d'un ange plein de graces qu'il peignit de sa petite main florentine et délicate dans un tableau



commencé par Verrochio son maître, pour les moines de Valombreuse. Espiègle et railleur comme un clerc de Sorbonne ou un étudiant de Salamanque, Léonard enfant, mettait sa gloire à mille idées puériles et extravagantes; sa force était telle, qu'il pliait, sans la moindre gêne, un fer de cheval. Dans son dessin, comme dans le choix de ses figures, il s'attacha d'abord moins aux contours pleins et convexes tels que les affectionne Rubens, qu'au gentil et au spirituel comme le Francia. Des chevaux et des mêlées de soldats se trouvent sous sa plume; il y a loin de là, vous le voyez au *Cénacle du couvent des Graces*. Cette œuvre sublime date de 1495, Léonard l'exécuta dans toute la maturité de son talent; il était alors dans sa quarante-sixième année. Bien avant cela, il avait peint sa *Tête de Méduse*, cette tête admirable autour de laquelle semblent siffler les couleuvres. Ce tableau ne doit sa forme ronde, on le sait, qu'à la demande d'un bouclier que son père l'avait supplié de peindre pour un paysan de Vinci. Tout auprès du lac délicieux du Fucecchio vous trouverez les débris du petit château de Vinci; c'est en partie dans ce lieu et à Florence que s'écoula la jeunesse de Léonard. Plus tard et après avoir vécu à Milan à la cour de Louis-le-Maure, il revient passer douze ans en Toscane, puis s'en va mourir à la cour de François Ier. Jusqu'à trente ans, Léonard ne quitta donc pas l'aimable Florence. Dans cette Londres du moyen-âge, dans cette cité la fine fleur de l'Italie, il trouve moyen d'avoir des chevaux et des livrées, il a les plus beaux valets et les plus alertes coursiers de la ville. Il est évident que M. Hesse a choisi cette période active et brillante de la vie de Léonard pour le cadre de son tableau. La figure de Vinci, dans ce tableau, est charmante, elle a cette jeunesse à la fois suave et mélancolique, ce *qualche cosa di flebile e di soave* dont parle Tasso. Léonard vient de s'approcher avec une curiosité d'enfant, de certaines cages où des marchands exposent en vente des oiseaux de prix. « Après les avoir considérés long-temps, et admiré avec ses amis leurs graces et leurs couleurs, il ne put, ce jour-là, s'éloigner, dit Vasari, sans payer les plus beaux, qu'il prit lui-même dans la cage, et auxquels il rendit la liberté! Ame tendre et que la contemplation de la beauté menait à l'attendrissement! »

Tel est le moment choisi par l'auteur pour son sujet. Ce moment

domine la curiosité babillarde de l'assemblée. La scène se passe sur une place de Milan ou de Florence, que le livret s'obstine à ne pas nous indiquer. Je penserais volontiers que c'est à Milan, car je crois reconnaître près de Léonard la figure délicieuse de son élève favori, l'aimable Salaï, qu'il nommait son *creato*. Vinci, si beau lui-même, et si distingué par l'élégance de ses mœurs, fut sensible aux graces du même genre qui brillaient dans Salaï. Il le garda auprès de lui jusqu'à sa mort; ce bel élève lui servait de modèle pour ses figures d'ange. Cette ame délicate et tendre de Vinci fuyait, avec une horreur qui choque le vulgaire, tout ce qui peut blesser par sa laideur. Vinci poursuivait plus qu'aucun autre maître le culte du beau. Un autre de ses amis, François Metzi, jeune gentilhomme de Milan, également beau comme Salaï, s'était attaché à lui. C'est avec ces chers élèves que Léonard faisait ses promenades habituelles. Le ciel pur de la Lombardie a été fort bien rendu cette fois par le pinceau de M. Hesse. Il règne une grande limpidité de lignes et de perspective aérienne dans cette composition. Le petit enfant, qui a la tête renversée en arrière, afin de bien regarder les oiseaux lâchés par Léonard, est heureux et naïf d'expression; involontairement il vous remet en mémoire *l'enfant Jésus présenté au temple* du Titien. Si cette étude d'un jeune homme qui nous a donné, à l'avant-dernière exposition, les *Funérailles du Titien*, renferme un grand art et une admirable sobriété de moyens, nous ne devons pas cependant passer sous silence les imperfections qui s'y rencontrent. Il est bien démontré pour nous que M. Hesse s'est inspiré avant tout des figures et des costumes du Campo-Santo; qu'il a poursuivi, avec une grande souplesse d'imitation, les poses de Ghirlandajo et de Gozzoli. Nous sommes loin de l'en blâmer; la nature du sujet exigeait elle-même cette reproduction. Mais pourquoi ce manque d'air et de contours dans les trois figures à gauche? Ce sont, je crois, des docteurs et des gonfaloniers qui causent entre eux. Quelque pressés qu'ils soient dans cette foule, ne le sont-ils pas un peu trop? Cette légère critique n'empêche pas que toutes les attitudes rêveuses du tableau ne soient ravissantes. Toute l'école lombarde respire dans ces hommes drapés de larges manteaux, comme dans *la Cène* de Léonard, ou serrés dans leurs costumes mi-partie, comme de jeunes cavaliers qu'aurait peints le Gior-

gione. La beauté et la distinction de la forme devenait ici une indispensable condition du succès. L'exécution laisse peu de chose à désirer.

Des quatre *batailles* de M. Horace Vernet, batailles achetées d'avance par la liste civile, celle de la grande galerie occupe le plus d'espace; elle représente la victoire de Fontenoy, le 11 mai 1745. Le maréchal de Saxe, suivant le livret, *présente à Louis XV les trophées de la victoire*. Cette toile n'est point un des derniers ouvrages de M. Vernet; mais c'est la première fois que nous la voyons exposée. L'auteur travaillait à cette page au Louvre même, il y a quelques années. La vivacité du coloris est la première chose qui vous frappe dans cette bataille de M. Horace Vernet. L'ordonnance de la composition est fort simple. Louis XV est à cheval, et regarde la scène avec une sérénité de physionomie dont on ne saurait trop louer l'artiste. Si la figure du roi ne sent point l'apothéose, en revanche le cheval blanc, sur lequel il est monté, rappelle peut-être un peu trop les tapisseries des Gobelins; il est soyeux et rosé, comme doit l'être tout cheval de roi qui flaire un triomphe. Le groupe du jeune garde-française et de son père est charmant de relief et d'expression. Ce qui nous semble le plus louable dans cette œuvre, c'est, qu'on nous passe le mot, la jovialité de la couleur même. L'auteur, en adoptant des tons de reflets très chauds, en donant ces groupes, moitié soldats et moitié gentilshommes, de toute l'exubérance d'un tempérament sanguin, a parfaitement saisi, selon nous, l'expression à la fois soldatesque et distinguée du XVIIIe siècle. M. Vernet, peintre spirituel avant tout, a compris que ces militaires, élégans à la chambrée, et pommadés dès le matin quand sonne la Diane, n'en devaient pas moins être de bons et véritables soldats. Si l'on accusait ici M. Vernet d'un luxe de couleur inusité chez un peintre aussi sobre que lui d'effets *tapageurs*, il se rejetterait nécessairement sur l'époque, et avec justice. C'est la coiffure du temps, la poudre, et surtout la poudre en plein jour et au grand soleil, qui donne, en effet, à ces physionomies rubicondes cette espèce de lie dans les reflets et les empâtages. Les accessoires de ce tableau en sont peut-être la meilleure partie. Les habits, les uniformes, les timballes, tout cela est touché avec une grande habileté. Peut-être une critique sévère

aurait-elle le droit de demander des uniformes moins coquets, des bottes et des queues plus lourdes et plus conformes à celles qui durent exercer le pinceau des sectateurs flamands de Vander Meulen. Mais toute cette page, nous devons le dire, attache et plaît.

Le triple cadre des *batailles* de Friedland, d'Iéna et de Wagram est loin de valoir, à notre avis, cette heureuse *Victoire de Fontenoy*. Si nous avons souligné deux fois le mot bataille, c'est qu'en effet ce mot est impropre, appliqué aux toiles que M. Vernet expose cette année. Nous ne saurions trop répéter que, dans les batailles, on doit avant tout se battre. C'est du moins ce que prouve l'ordonnance seule et l'animation des groupes de Salvator, de Van der Meulen, du Bourguignon et de Lebrun. Or, dans tous ces épisodes de guerre choisis cette année par M. Vernet, que voyons-nous? Deux grains de fumée au lointain, et, sur le premier plan, un homme à cheval, l'invariable et éternel vainqueur, Napoléon. Toutes ces terribles mêlées, toutes ces guerres d'ambition, finissent dans M. Vernet comme dans les bulletins de la grande armée, qui se terminent ainsi : *L'empereur se porte bien*. Il nous semble, à nous, que ce n'est pas là écrire l'histoire. Quand on se fait peintre de batailles, ce n'est pas, à notre sens, pour dire au peuple : Venez voir, la guerre est un métier charmant! Mais on est peintre pour montrer au peuple la moralité de la guerre. On ne cache pas les blessés avec un premier plan qui nous offre l'état-major; on n'est pas *joli*, on est peintre comme Bossuet. C'est avec un sentiment pénible que nous le disons; mais cette histoire de l'empire, entreprise par M. Vernet, a l'air d'être faite avec les harangues de nouvel an prononcées à chaque mois de janvier par M. de Fontanes. Ce n'est pas ainsi que l'on doit farder au peuple *ces changemens de scène dans l'univers*, comme les appelle quelque part Massillon dans son discours de la *Bénédiction des Drapeaux*. Les *batailles* de Friedland et Wagram, conçues sur une trop petite échelle, ont bien droit à ce reproche. Dans l'une d'elles, le cheval observe l'action d'un regard trop attentif, et qui ferait honneur au sang-froid d'un maréchal. Celle d'Iéna, au contraire, tout en conservant dans son cadre cette étroitesse de proportion, ne saurait encourir la même critique, attendu qu'elle ne représente qu'un épisode de régiment. Le choix de cet épisode prouve à la fois l'esprit et le goût de M. Horace Vernet. L'empereur, à cheval, gour-

mande un des jeunes soldats de sa garde, qui vient de laisser échapper le cri de : *En avant!* Ce sujet est fort spirituellement rendu. Beaucoup de gens diront que c'est un tableau de genre. La tête de l'empereur n'en est pas moins remarquable. Sa sévérité cache cette fois une secrète satisfaction. Le brillant costume de Murat tranche agréablement ce fond grisâtre. Murat, dans ce tableau, est bien ce vice-roi tout de velours et de dentelle, Franconi à cheval, dont Naples dut s'éprendre.

Quel que soit le mérite ou les défauts de ces compositions diverses de M. Vernet, compositions qui n'enlèvent ni n'ajoutent rien à ses droits acquis, nous ne pouvons hésiter à leur préférer la bataille de *Lawfeldt*, par M. Couder. Ce tableau, qui est le seul de ce peintre à l'exposition de cette année, suffirait pour placer au premier rang l'auteur du *Lévite d'Éphraïm*. Cette vaste toile représente le vicomte de Ligonies, général anglais, qui vient d'être pris par les carabiniers royaux. « Monsieur le comte, lui dit Louis XV en lui montrant du doigt les villages enflammés, il n'y a point de paix qui ne valût mieux qu'une telle victoire. »

Tout le poème de M. Couder est dans cette belle parole. Les lignes rougeâtres et sombres du tableau reflètent l'incendie; la disposition des masses est sévère, on comprend bien vite que tout est dit de l'action, et qu'elle a été décisive. La puissance réelle de cette admirable composition est la tristesse; le peintre y arrive par des développemens successifs, comme le poète quand il veut aboutir à une haute conclusion de moralité. Tous ces personnages, sérieux et nobles, portent bien le poids de la mission qu'ils viennent d'accomplir. Louis XV, plus vieux ici qu'à Fontenoy, est un roi désolé de vaincre. C'est une idée noble et d'une grande poésie que cette armée et ce roi ayant l'air de mener un deuil au lieu d'un triomphe. La touche vigoureuse de cette belle page, sa mâle fermeté et son entente rappellent les plus belles esquisses du Bourguignon. Nous ne saurions trop louer les chevaux, chevaux mouvementés qui font honte à celui que M. Alaux n'a pas craint d'exposer tout vis-à-vis, sans s'inquiéter si nous nous souvenions de Géricault.

Ce premier salon semble exclusivement consacré aux batailles, sans compter les tableaux du *Garde-Meuble* qu'il contient. Celui de M. Larivière, qui représente l'*Entrée de Louis-Philippe à l'Hôtel-*

de-Ville, renferme pourtant de bonnes qualités. Voici deux autres batailles de MM. Beaume et Bellangé. Ces quatorze compagnies de grenadiers qui défilent en barque et dans le silence le plus absolu par une nuit grise et froide de septembre : c'est la flottille de Championnet, chargé par Jourdan de surveiller le passage de l'armée de Sambre-et-Meuse. Ces figures ont le tort d'être rondes et monotones; elles sentent la manière, et cependant nous nous plaisons à reconnaître l'harmonie de la composition de M. Beaume. L'écueil de ce tableau, c'est qu'il a été touché par un homme rompu à toutes les finesses de l'aquarelle; la couleur en est faible et indécise. La *Bataille de Fleurus*, par M. Bellangé, représente encore un fait d'armes de Jourdan, si malheureux du reste en fait d'armes. Jourdan, excellent soldat, intrépide sabreur, ne fut pas un général fortuné. Le ballon de la bataille de Fleurus plane cette fois comme un météore ardent au-dessus de lui; Jourdan est dans tout le fort de l'action. Jomini, dans ses *Guerres de la Révolution*, dit que les obus avaient enflammé les blés et les barraques du camp, au point qu'il semblait que l'on combattait dans une plaine de feu. C'est l'instant que M. Bellangé a voulu peindre. Une grande adresse d'exécution et un charmant esprit de détails forment les qualités réelles de ce tableau, dont les lignes sont peut-être un peu égales.

L'épisode de la *Retraite de Russie*, par M. Charlet, attire un grand concours de curieux. Jusqu'ici M. Charlet n'avait guère abordé que des pages frivoles; c'était un Hoffman de cabaret, qui n'avait pas voulu se donner la peine d'écrire un drame. Cette toile est sérieuse. De pauvres blessés se voient harcelés par les cosaques; ils repoussent leur attaque avec une énergie désespérée. L'idée réfléchie de ce tableau nous semble après tout bien préférable à tous les épisodes du Salon sur l'empire : ici du moins la guerre nous apparaît dans son horrible nudité. Ces mains violacées par le froid, et ces vieilles moustaches couvertes de givre, vous rappellent un peu le *Naufrage de la Méduse*, cette admirable page d'agonie et de malheur. La couleur de M. Charlet, dans ce tableau, est belle et intelligente; ses empâtages rentrent dans la manière de Decamps. Un portrait de M. Champmartin, celui de Mlle R... M..., ne vaut pas, à beaucoup près, ceux que cet artiste avait précédemment exposés;

la couleur nous en a semblé lourde et terne; le caractère seul de la tête exigeait plus de travail.

Une esquisse de quelques *femmes de Procida*, par M. Bodinier, nous a paru empreinte de ce sentiment de désolation qui caractérise la campagne de Naples jusqu'à Pœstum ; les prairies de cette contrée, embaumée naguère des roses du poète, sont devenues des marais infects, qui ne gardent plus qu'une odeur pestilentielle : il ne manque à cette étude que les *buffoli*, couchés en travers sur le chemin, tristes buffles, dont la couleur grise se détache à peine de la teinte habituelle du sol.

Le tableau de M. Steuben, qui représente *Jeanne-la-Folle* attendant la résurrection de son mari, a paru généralement inférieur à tout ce qu'a fait cet artiste. La minutie et la recherche des étoffes y nuit singulièrement à l'héroïne principale, dont la tête est cependant d'un beau caractère.

Un paysage de M. Jules Dupré, une *Vue d'Angleterre*, attire l'œil, même à côté du tableau de Camille Roqueplan, *Jean-Jacques Rousseau cueillant des cerises* et les jetant à Mlles Graffenried et Galley. La couleur de M. Dupré est excellente, elle s'abreuve aux larges et poétiques *prospects* de Bonington ; c'est bien là une prairie anglaise, diaprée de tons verts et crus comme la malaquitte, encore humide de gouttes de rosée, et dont la solitude est liserée de grandes ombres. Avec une bataille, composée en société de M. Eugène Lami, c'est tout ce que M. Dupré expose cette année-ci au Salon.

Plus abondant que lui, M. Camille Roqueplan n'a pas moins de neuf cadres admis à l'exposition. Nous ne faisons que mentionner sa *Vue prise près de Marly*, et celle de *La Haye* tirée du canal de Delft, sur lesquelles nous reviendrons. Ses principaux sujets sont le *Jean-Jacques Rousseau cueillant des cerises*, et *le Lion amoureux*. La scène des cerises est la reproduction exacte des six lignes suivantes des *Confessions* :

« Après dîner, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, et je leur en jetai les bouquets dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches.

« Une fois, Mlle Galley avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bou-

quet dans le sein, et de rire; je me disais en moi-même : Que mes lèvres ne sont-elles des cerises! comme je les *leur* jetterais de bon cœur! »

Ce *leur* indique en effet que Mlle Graffenried, la *jeune Bernoise*, comme l'appelle Rousseau, est aussi de la partie. Mlle Galley, qui *avance son tablier*, se *présente fort bien* en effet; dans le tableau, elle reçoit à demi-penchée en arrière, et le sein encore ému, le bouquet de cerises de son naïf amoureux. Quoique légèrement voilée par l'ombre des branches que courbe Jean-Jacques, la figure de cette jolie personne brille d'éclat et de fraîcheur; on voit que ces lèvres roses n'attendront pas long-temps pour becqueter les cerises. Jean-Jacques, dans ce tableau, est toujours le Jean-Jacques précédent de M. Roqueplan, celui qui fait passer l'eau au cheval de ces demoiselles. Le suave repos du fond, les lèvres de corail de ces jolies filles, leurs ajustemens coquets et gracieux, tout, jusqu'au banc de bois couronné de pavots fleuris, que le peintre a placés sur le premier plan, donne à cette scène un charmant attrait d'espièglerie.

Ce qui me plaît surtout dans les tableaux de genre qu'affectionne M. Roqueplan, c'est que sa fantaisie se met toujours en quête d'une idée. Hier c'était Rousseau, aujourd'hui ce sera le lion de Lafontaine. Pendant que la meute aux mille voix est lancée sur lui, pendant que le cor fait vibrer chaque feuille, le lion soupire aux pieds de sa belle maîtresse, plus belle mille fois et plus perfide que la Dalilha de Samson. Au lieu de la crinière coupée au Philistin, ce sont les ongles que l'on rogne au lion, à ce pauvre lion qui présente lui-même sa patte docile. Si le souvenir de Watteau a quelque peu influé sur la manière du jeune peintre dans le tableau précédent que nous avons cité, en revanche celui-ci ne relève que de lui-même. La couleur du lion est quelque peu terne; c'est peut-être aussi le résultat des grandes masses du fond. Les ombres vigoureuses de ce tableau nous paraissent du reste devoir singulièrement gagner au vernis; par une déplorable fatalité, ce cadre se trouve aussi dans un mauvais jour, et placé trop près de l'immense toile qui représente la bataille de Fontenoy.

Quand nous aborderons plus longuement le paysage, nous re-

trouverons M. Camille Roqueplan avec d'autres titres. La nature du talent de cet artiste nous semble avoir subi depuis un an de sérieuses modifications. Une excursion studieuse en Hollande, l'étude approfondie de Terburg et de Gérard Dow pour le genre, d'Hobemma et de Ruysdael pour le paysage, auront sans doute produit chez M. Roqueplan des impressions salutaires.

Comme on peut s'en convaincre d'après le seul examen du livret, les tableaux divers dont nous venons de nous occuper sont tous renfermés dans le grand salon, á l'exception formelle de deux ou trois. Il nous restera à aborder, dans trois articles successifs, la longue galerie du Louvre. Comme memento seulement, et sans préjudicier en rien à notre examen futur, nous énumérerons ici les plus marquans; ce sont, pour le genre, MM. Flandrin, Coigniet, Robert Fleury, Lheman, Alfred Johannot, Gallait, Lessore, Signol, Court, Champmartin, Gigoux, Dorcy et Lepaulle; pour le paysage, Flers, Ulrich, Cabat, Watelet, Bertin. La marine a produit cette année peu de grandes pages; exceptons-en les *Funérailles d'un officier* à bord, par Isabey. Ce que nous avons voulu examiner dans le cadre rétréci de ce premier article, c'est la réunion solennelle des grandes toiles; à ce compte, nous ne pouvons omettre la double page de M. Alfred Johannot, pas plus que celle de M. Louis Boulanger. Comme pour nous consoler de l'absence de son frère, M. Alfred Johannot nous a donné non seulement *Marie Stuart*, mais encore *le duc de Guise après la bataille de Dreux*. L'exquise variété des costumes qui distingue ce dernier cadre, serait un mince mérite si l'expression et le caractère de chaque tête n'en faisaient un poème à part. Nous plaindrons bien sincèrement M. Louis Boulanger de l'espèce d'exil dans lequel on a relégué sa grande toile au fond du salon; c'est Cayenne infligé en châtiment à la désolée Manon Lescaut. Cette vaste *Apothéose de Pétrarque* a, du reste, plutôt l'air d'un décor que d'une peinture. Toutes ces figures, bien qu'habilement touchées, sentent trop l'ébauche; elles sont loin d'avoir, sur une plus grande échelle, le fini de la charmante *Procession* ou *Pélerinage* de Cantorbéry. Lorsque Rubens peignait, pour le passage de quelque monarque à Anvers, des arcs de triomphe, il se donnait bien garde de les exposer dans l'atelier; il savait que les dimensions du portique exigent la rue. L'idée de

ce tableau de M. Louis Boulanger, malgré son mérite réel d'ampleur et de fermeté, nous semble donc justiciable de la critique. Nous regrettons du reste sincèrement d'avoir à juger le peintre de *Mazeppa* à l'exposition de cette année sur cette seule toile.

M. Boulanger, artiste de choix et d'études, nous conduit tout naturellement à parler de M. Eugène Delacroix. M. Delacroix lui-même n'a été admis au Salon de cette année qu'avec une armure incomplète; on n'a accepté qu'un seul de ses cadres. Le tableau admis est le *Martyre de Saint-Sébastien;* celui qui a été refusé représentait la scène du *Fossoyeur d'Hamlet.* Au risque d'affliger M. Delacroix, dont nous admirons le beau talent, nous devons dire que nous avons cru remarquer dans sa peinture de Saint Sébastien un changement très prononcé de manière. M. Delacroix, qui nous semble avant tout amoureux de la couleur, a cru devoir imprimer à la sienne une teinte laqueuse et sombre qui en ternit tout l'éclat. Peut-être y a-t-il plus de sagesse et de retenue à procéder de la sorte, avec les brillantes qualités que possède M. Delacroix; mais, s'il faut le dire, cette composition nous fait regretter sincèrement ses anciens défauts, défauts inhérens à la prodigalité de sa nature, et que nous aimions tant à excuser chez M. Delacroix. Saint Sébastien le martyr est couché sous un arbre touffu; deux femmes se disposent à embaumer son corps percé de flèches. Celle qui se retourne est fort belle de mouvement; la gradation de la couleur qui glisse sur elle est douce et suave. Le corps du saint nous a paru une étude sévère, mais tourmentée; l'effet en est pâle; il est vrai que le sentiment de la demi-teinte le domine. La sensation de tristesse qu'on éprouve devant cette composition de M. Delacroix est réelle; cependant, à beaucoup près, ce tableau est loin de valoir *le Christ pleurant au jardin des Olives*, du même auteur.

L'autre composition de M. Delacroix, refusée par le jury, *Hamlet et le Fossoyeur,* aurait peut-être tranché d'une manière favorable avec cette œuvre de réflexion systématique.

L'imagination de M. Delacroix avait parfaitement saisi, à notre sens, cette scène du cimetière. Hamlet, jeune et triste comme un archange déchu, a le pied droit sur le marbre blanc d'une tombe; l'autre pied est dans la fosse elle-même, fraîchement remuée avec la bêche : il soulève le crâne d'Yorik, comme on soulève un fardeau

pesant. A côté, et debout, se tient le fossoyeur, ce Mercutio si fin, ce diseur impitoyable de riens funèbres, qui glace le sang au cœur du jeune homme. Une large plume balaie l'épaule gauche de ce personnage, qui se tient les bras croisés dans les décombres. La lune qui projette sa molle clarté sur le front pâle d'Hamlet n'éclaire guère que les terrains velus et fauves de la partie gauche. La tête du jeune prince est belle de réflexion et d'isolement; c'est bien le fou royal dont parle le mélancolique Shakspeare. — Voilà le tableau refusé par le jury !

Nous avons cru bien faire en passant presque sous silence les divers sujets commandés par la liste civile. Chacun sait l'écueil de ces portraits : des physionomies complètement nulles, un assemblage de médiocrités politiques désespérant, un cliquetis de couleurs qui brise les lignes. Il ne faut alors tenir compte que d'une chose à l'artiste, des difficultés et des périls sans cesse renaissans de son terrain. M. Court les a surmontés avec beaucoup moins de bonheur cette fois que M. Larivière; tous les personnages de son tableau, qui représente *le duc d'Orléans signant la proclamation de la lieutenance-générale du royaume*, ont l'air de sortir d'un atelier de coiffure. Michalon ou Duchesne ont frisé cette auguste députation. Quand nous en serons aux portraits de la galerie, nous trouverons une excellente peinture de M. Court, qui n'a pas de peine à l'absoudre à nos yeux de cette page officielle. Mme Haudebourt-Lescaut, j'ai regret de l'avouer, est toujours cette enlumineuse aux teintes violettes que vous savez. Le Musée abonde, comme à l'ordinaire, en portraits de gardes nationaux : on dirait que toutes les légions s'y sont donné rendez-vous. Pourquoi M. Guignet s'est-il donné la peine de nous représenter M. le général Pajol en martyr, l'œil au ciel, et résigné en grand uniforme? sans doute que le temps a manqué pour mettre une auréole au-dessus de ce portrait; malgré ses défauts, ce portrait ne manque pas d'un vrai sentiment de couleur. Celui du maréchal Grouchy, dû au pinceau de M. Dubuffe, est de nature à surprendre tous les critiques de ce peintre; il est d'une vigueur et d'un style auquel M. Dubuffe nous avait jusque-là peu accoutumés. M. Dubuffe, qui s'est réservé pendant quelque temps le monopole charmant des grisettes à l'exposition de peinture, a passé les ponts cette année; il a peint la haute aristocratie et les comtesses. Le grand

secret de M. Dubuffe, à notre avis, est de ne choisir que de belles et jolies femmes. Une *Pauvre Famille*, de M. Jeanron, se distingue par une grande chaleur de relief et de coloris. L'auteur a bien fait d'étudier Schnetz; je lui conseillerais maintenant des études d'un caractère plus décidé, par exemple, celles de Ribeira. Quelques vues de Venise, par Joyant et par Flandin; les marines de Lepoittevin, Tanneur, Francia, et principalement les tableaux de Gudin et d'Isabey, réclameront de nous un examen approfondi.

Nous aborderons, dans notre prochain article, la seconde salle du Musée, la longue galerie du Louvre.

ROGER DE BEAUVOIR.

Revue du Monde Musical.

LES HUGUENOTS DE MEYERBEER,

DEUXIÈME ARTICLE.

Les personnes qui professent la religion réformée ont été grandement scandalisées de ce titre, *les Huguenots*, désignation qu'elles regardent comme injurieuse; et pourtant les huguenots jouent le beau rôle dans la pièce où les catholiques sont immolés à leur tour par M. Scribe. Ce fut en 1560 que les calvinistes de France furent appelés huguenots; on les confondait auparavant avec les luthériens. Tous les historiens s'accordent sur l'époque de cette dénomination, mais non pas sur son origine. Comme parmi les nombreuses étymologies qu'ils rapportent, il y en a d'honorables, on est libre de choisir, celles-ci suffisent pour justifier M. Scribe aux yeux des puritains prompts à s'irriter en lisant l'affiche de l'Opéra. Ces diverses étymologies sont singulières et même assez curieuses pour mériter d'être citées à propos du titre d'un drame musical.

Selon Du Verdier, huguenot vient de Jean Hus, dont les calvinistes ont embrassé la doctrine. Castelnau prétend que le peuple les regardait comme ne valant pas mieux qu'une petite pièce de monnaie appelée huguenotte, qui avait cours sous le règne de Hugues-Capet. D'autres disent que ce nom fut donné aux calvinistes à cause d'un Allemand, qui étant pris et interrogé sur la conjuration d'Amboise, demeura court dans sa réponse après avoir dit, en latin, ces trois mots : *huc nos venimus*. Les courtisans qui n'entendaient pas le latin, appelèrent ceux de cette religion des *hucnos*. Quelques écrivains disent que les calvinistes prirent ce nom parce qu'ils se proposaient de défendre les droits des descendans de Hugues-Capet. Si d'autres le dérivent du mot allemand *eignossens*, qui signifie confédérés pour la foi, leurs opposans veulent au contraire qu'il

vienne de *hausquenaus*, gens séditieux. Pasquier dit que c'est à Tours que le mot a pris naissance; soit parce que les calvinistes s'assemblaient auprès de la porte Hugon; soit parce qu'ils ne sortaient que pendant la nuit, comme un lutin familier qu'on appelait en cette ville le roi Hugon. Je pourrais en ajouter d'autres encore, mais j'en donne assez pour que l'on ait la faculté de choisir.

Dans *la Juive*, M. Scribe nous avait montré les amours d'une israëlite et d'un catholique; cette fois il s'agit d'un couple chrétien, mais l'hérésie est aux prises avec le catholicisme, l'opposition nécessaire pour le mouvement de l'action dramatique s'y trouve toujours. On se battait, on s'égorgeait en 1572, on administrait un coup de poignard à son ennemi, ou bien on se constituait un procureur fondé pour remplir cet office; mais on s'amusait bien, on dansait des courantes et des sarabandes, on chantait des chansons à quatre parties, et quelles chansons! Lisez le recueil d'Adrian le Roy dont je vous ai fait connaître la préface, ces jours derniers, recueil dédié à la comtesse de Retz; vous y verrez le style des romances de l'époque, des ballades exécutées par les filles d'honneur des reines de France, de Navarre. MM. Scribe et Meyerbeer auraient dû nous en donner un échantillon, les amateurs de curiosités du moyen-âge et de la renaissance se seraient empressés d'accueillir ce bric-à-brac poétique et musical, beaucoup l'auraient préféré au plain-chant du maître de chapelle Luther. On chantait, on dansait, on banquetait joyeusement au milieu des scènes cruelles et sanguinaires qui chaque jour se renouvelaient; on faisait l'amour au bruit du tocsin, des arquebusades. De brillantes fêtes servaient de prélude aux massacres.

Aussi M. Scribe a-t-il été prodigue de divertissemens: on banquète chez le comte de Nevers, on chante et l'on se baigne en cadence chez Marguerite de Valois; on boit, on chante, on danse encore au Pré-aux-Clercs. Ce n'est pas tout, et vous croyez peut-être que la troupe baladine va se disperser au moment où Saint-Bris a rassemblé ses compagnons pour leur distribuer des croix, des écharpes blanches, et recevoir leur serment? Non; après cette scène terrible, nous assisterons encore à un bal. La cloche a donné le signal de l'attaque nocturne, de cette guerre d'extermination, la cloche vient d'arracher Nangis des bras de Valentine au désespoir, elle sonne toujours, on est vivement préoccupé des scènes de désolation, de carnage, qui font couler le sang dans tous les quartiers de Paris, on s'attend à voir cet affreux spectacle au lever du rideau: point du tout, c'est une brillante fête donnée dans un palais resplendissant de lumières et peuplé de danseurs du haut parage en habits de gala. Ce ballet est d'un effet piquant et dramatique;

il ne pouvait être d'aucune importance sous le rapport de la danse, l'action doit marcher avec prestesse, il fallait nécessairement se borner à montrer ce tableau qui contraste d'une manière si vigoureuse avec ce qui précède et ce que l'on attend. Ce ballet le plus bref des trois est ingénieux, le public ne manque jamais de témoigner la surprise qu'il lui cause, et c'est le résultat que les auteurs s'étaient proposé.

Deux morceaux de musique seulement se déploient dans le quatrième acte et le remplissent en entier. L'effet de cet acte est saisissant, il entraîne, et pourtant la disposition des moyens qui le produisent ne suit pas la marche ordinaire dès long-temps adoptée par les compositeurs. Le chœur, après avoir préparé son explosion, fait éclater un foudroyant anathème et finit *pianissimo*. Toute cette armée de chanteurs, que l'on assemble pour frapper avec le plus grand éclat les dernières cadences d'un finale, se retire et laisse à deux personnages le soin de conclure l'acte. Je ne connais qu'un autre exemple d'une disposition semblable, celle du finale du *Roi Théodore*, de Paisiello; mais ce finale appartient au genre comique, et ne saurait en aucune manière être comparé à l'œuvre de Meyerbeer. Je le cite seulement sous le rapport de l'affaiblissement des moyens d'exécution portant juste sur les points que l'on renforce ordinairement.

Essayons de tracer ici le plan de la composition la plus vaste, la plus grandiose, que Meyerbeer ait fait entendre à la scène; c'est à ce maître que nous devons déjà l'introduction du *Crociato*, les finales de *Robert-le-Diable*, morceaux d'une si haute portée. Saint-Bris s'adressant à plusieurs de ses affidés parmi lesquels figure le comte de Nevers, son gendre, leur fait connaître les ordres de Catherine de Médicis:

> Des troubles renaissans et d'une guerre impie
> Vous voulez, comme moi, délivrer le pays?

Ces vers et les détails qui les suivent marchent vivement sous un trait à grosses notes, détachées, déclamation heurtée, soutenue par un jeu d'orchestre fort agité. Ce début est en *mi mineur*, une belle mélodie se déploie ensuite dans l'ensemble dont le mouvement est majestueux, le ton devient majeur. Saint-Bris s'est hâté d'expliquer l'objet de sa mission, maintenant il engage ses affidés à le seconder et fait agir le charme de son éloquence fanatique. Cet ensemble d'un tour élégant et plein de franchise est animé par le chant de Valentine, de Nevers, dont les sentimens sont en opposition avec les projets sanguinaires de Saint-Bris.

Le musicien passe au récitatif pour donner les ordres de l'attaque,

assigner à chacun son poste, et faire connaître l'heure et le signal. Ce récitatif obligé, mesuré quelquefois, est dominé par l'orchestre qui gronde sourdement ou mugit pour colorer plus vivement les horribles images que Saint-Bris présente à ses compagnons dévoués, à la troupe armée qui se presse dans sa galerie.

Les rangs s'ouvrent, trois moines s'avancent lentement pour bénir les conjurés et leurs armes. Ces religieux chantent un hymne au Dieu vengeur, hymne d'un caractère auguste et solennel, d'une allure grave et pompeuse, mais sous laquelle un trait de basse opiniâtre et brutal se déroule et contraste avec la douceur de la mélodie. Les accords parfaits majeurs de *fa* et de *la* successivement attaqués sans préparation, l'intervalle de seconde tenu par les voix monacales, sont des traits d'une grande vérité qui portent les chants de l'église au milieu des conjurés, où figurent les disciples de saint François. Cette bénédiction des poignards est admirable : aux premiers accords, plusieurs fois répétés, succède un trait vocal en *ut*, dont la modulation est charmante. Ce n'est qu'à la seconde représentation que j'ai pu me rendre compte de la route suivie par le musicien. J'avais bien saisi le ton de *la bémol* à l'entrée des moines, mais ce point de départ me jetait bientôt dans un tel déluge de bémols, que je croyais m'être trompé; ne pouvant supposer que l'orchestre naviguât si librement au milieu de tant de difficultés. Meyerbeer se tire d'affaire avec l'enharmonique, et malgré ce moyen l'exécution instrumentale de son chœur ne devient guère plus commode. Les chanteurs n'ont rien à démêler avec tout cela, les accrocs de ce genre ne sauraient les arrêter.

Glaives pieux, saintes épées,
Qui dans un sang impur serez bientôt trempées,
Vous, par qui le Très-Haut frappe ses ennemis,
Poignards sacrés, par nous soyez bénis!

Voilà trois mètres différents pour quatre vers. Le musicien a formé son rhythme avec les deux membres du premier vers qui se composent de deux brèves au milieu de deux longues. Ce dessin qui s'adapte parfaitement à ce premier vers ne peut plus convenir aux autres; le musicien est donc obligé de détruire son rhythme dans les parties vocales pour faire défiler cette surabondance de paroles qu'il va rencontrer et dont il est fort embarrassé. Je sais bien que l'orchestre suivra toujours sa marche réglée, mais cela ne suffit point. La résolution des moines est ferme, est immuable, ils doivent conserver dans le discours cette uniformité qui convient à l'opiniâtreté de leur caractère, et ne pas quitter le ton solennel de leur début pour passer au caquetage de leur seconde phrase. La musique de Meyer-

beer ne veut pas tant de mots, voici ce qu'elle réclame impérieusement; lui donner plus c'est la dénaturer :

> Glaives pieux, — saintes épées,
> Qui dans le sang — serez trempées,
> Du ciel frappez — les ennemis,
> Poignards sacrés, — soyez bénis!

J'écris ces quatre lignes pour indiquer seulement la cadence et la mesure des vers musicaux. La même observation s'applique aux deux vers suivans que Saint-Bris ajuste comme il peut sur le même motif :

> Que cette écharpe blanche et cette croix sans tache
> Du ciel distinguent les élus.

Ce chant des moines et les entrées du chœur qui s'y mêlent forment un ensemble superbe et qui peut être comparé au *Rex tremendæ majestatis* du *Requiem* de Mozart. Ce chant est tranquille et majestueux, mais c'est le calme de la trahison, la solennité de l'anathème; bientôt éclate la tempête, l'ouragan.

> Dieu le veut! Dieu l'ordonne!

La mélodie qui nous a déjà charmés lorsque Saint-Bris est en conférence particulière avec les quatre seigneurs, se fait jour à travers l'explosion foudroyante de l'orchestre et le choc de toutes les puissances sonores qui se divisent pour se réunir ensuite. Attaquée à l'unisson par quatre-vingts choristes, cette mélodie se dessine admirablement au milieu de cet orage musical dont je n'essayerai pas de décrire les divers effets. Celui de la timbale qui roule de deux en deux mesures en formant un *crescendo* rapide suivi d'une dégradation subite, est d'un résultat saisissant. Le tambour double ce roulement, et la grosse caisse frappe un coup quand le son arrivé au sommet de l'échelle croissante va retomber vers le silence par degrés. Cette vague sonore se brise plusieurs fois avant de tonner avec l'ensemble du chœur et de l'orchestre. Les gammes chromatiques aiguës et descendantes des flûtes, des hautbois, lui répondent, et complètent l'image. Il faut un immense volume de chœur et de symphonie pour qu'un semblable accessoire ne s'élève pas au-dessus de la place qui lui est assignée, et que la percussion n'efface point les voix, l'archet et l'embouchure. M. Meyerbeer sait peser et balancer les moyens sonores; ce chœur si vigoureusement tracé, dont les détails semblent si compliqués, est d'une clarté parfaite.

Le résultat formidable de ce morceau ne vient pas seulement d'une savante opposition d'accords ajustés avec artifice, de contrastes obtenus par des effets de timbre, de sonorité, la mélodie y triomphe, elle y donne la main à l'harmonie, et toutes deux s'avancent avec cette fierté confiante qui ne permet pas de douter un instant de la victoire. C'est la belle, la vraie manière de procéder; c'est ainsi que le musicien s'empare de tout son auditoire et le gouverne à sa fantaisie.

Que de charme et de passion dans le duo de Nangis et de Valentine! Le violoncelle répète d'abord le trait que la seconde voix saisira plus tard; cet écho redisant la même phrase sur le même degré, sans monter ni descendre d'octave, et dans le timbre qui se rapproche le plus de la voix de ténor, est d'un effet délicieux. Les deux amans sont agités, ils ont la tête perdue, et cependant le mouvement de leur discours plein de délire et de tendresse est très lent. Leur extase amoureuse justifie cette lenteur, mais la mélodie poussée jusqu'aux dernières limites des voix, ces élans passionnés conservent toujours à l'ensemble du duo la vigueur de coloris, le mordant que la situation réclame. Dans ce chant paisible, qui se croise en imitation, Nourrit et M[lle] Falcon font entendre le *si*, l'*ut* aigus à plusieurs reprises, ce sont des notes peu faciles à manier dans une mélodie gracieuse dont il faut ménager les contours élégans. Il est vrai que cet *ut* est bémol, mais peu importe.

L'*agitato* brûlant qui sert de péroraison à ce duo nous offre une véritable cabalette à l'italienne, d'un rhythme pressant, d'une modulation adroite. C'est le signal donné par la cloche, qui détermine le changement de mouvement. Jusqu'à ce jour nous avions entendu les cors, les trompettes éclater après un *adagio*, sonner leur boute-selle pour amener l'*allegro* final; cette fois c'est une grosse cloche, un bourdon, un *fa* de treize cents livres de métal qui fait descendre sa note sur le point d'arrêt de l'orchestre. Bientôt une autre cloche lui répond par un double coup frappé sur la douzième, car il faut que ce *fa* lugubre ait sa dominante: ces deux timbales d'airain concertent avec l'orchestre jusqu'à la fin de l'acte. Elles doublent la basse mugissante des trombones et des ophicléïdes avec un accord, un ensemble parfaits; laissant les violes et les violons exécuter librement les dessins qui remplissent les intervalles ménagés entre les coups de cloche. Cet effet est puissant, il est toujours musical; ce n'est pas seulement du bruit comme l'intervention des cloches pourrait le faire penser. Ces instrumens de gros calibre sont placés dans les combles du théâtre, véritable clocher qui lance la plus grande part de son tocsin dans les entours de la salle. On l'entend du faubourg Montmartre; les pompiers ne manqueraient pas d'accourir à ce signal

d'alarme, à cet appel tant de fois répété, mais il ne s'agit pas d'un massacre et non d'un incendie, les pompiers se connaissent en signaux.

Le menuet, la courante que l'on danse à l'entrée du quatrième acte sont bien cadencés et d'un tour élégant; les coups de tam-tam qui résonnent sourdement dans l'orchestre pendant ces airs joyeux rappellent au spectateur ce qui se passe au dehors, ce que la cloche annoncera bientôt aux danseurs. C'est un effet moral que le musicien a su placer avec esprit. Cette foule de seigneurs et de dames assemblés à l'hôtel de Sens devraient régler leurs pas sur des airs du temps, ou du moins sur des airs composés dans le goût de ceux de Goudimel, de Claudin, de du Cauroy, exécutés par des violons, des hautbois, des musettes de Poitou. Les airs de M. Meyerbeer appartiennent à notre époque; leur caractère, leur coloris aurait dû trancher avec le style de la musique dramatique destinée ensuite à exprimer les sentimens de ces danseurs. Ces gothiques refrains eussent été l'écho du psaume luthérien.

Un tableau musical échelonné sur plusieurs plans, dont les images présentées l'une après l'autre finissent par se réunir sans se confondre, un de ces ensembles vigoureux que Meyerbeer sait disposer avec toute la supériorité de son talent, termine la pièce. Nangis, Marcel, Valentine, cernés par une troupe d'assassins, se dévouent à la mort et n'ont plus d'autre moyen de défense que leurs chants religieux. Le choral luthérien qu'ils entonnent avec l'exaltation que leur dévouement a portée au dernier degré, ce choral qui monte d'un ton chaque fois qu'ils le répètent en marchant au devant des coups qui les menacent, arrête un instant leurs ennemis et les frappe de stupeur. Les chants des femmes réfugiées dans le temple, les fanfares des catholiques, les harpes célestes qui résonnent, le chœur des assassins, tout cela forme un admirable tableau final. Le trio chanté par Nangis, Marcel et Valentine, la phrase si véhémente : *le divin clairon sonne*, ont préparé cette explosion toujours suivie d'un tonnerre d'applaudissemens.

J'ai déjà signalé Nourrit, Levasseur, Mmes Falcon et Dorus; je dois parler encore de Dérivis, de Serda, qui se sont fait honneur en établissant les rôles de Nevers et de Saint-Bris, de Mlle Flécheux, dont la voix légère a fort bien attaqué les roulades du page, de Wartel, qui fait sonner le *rataplan* avec une voix que je ne savais pas si vibrante, de Wartel deuxième, troisième, quatrième, car il se multiplie, il est de tout les partis, de toutes les religions, à chaque acte il change de casaque. Je dois parler aussi du trio de moines qui vient figurer au milieu du fameux chœur : Prévost, Massol et Ferdinand Prévost y tiennent leur partie d'une manière très remarquable. Les chœurs et l'orchestre contribuent puissam-

ment à l'excellente exécution du nouveau chef-d'œuvre que Meyerbeer vient de lancer victorieusement à la suite de *Robert-le-Diable*.

CASTIL-BLAZE.

— Après *les Huguenots* viendra, à l'Opéra, le tour de *Notre-Dame de Paris*, de M. Victor Hugo et M[lle] Bertin. Si l'on en croit le bruit public, les répétitions se poursuivent activement dans le salon de M. le directeur du *Journal des Débats*. Nous avons trop bonne opinion de la galanterie des lauréats du Conservatoire, de dix et vingt ans, revenus depuis plusieurs années de leur campagne de Rome, pour les supposer capables de murmurer en voyant l'auteur du *Loup Garou* et de *Faust* arriver droit à l'Académie royale de Musique, sur la recommandation de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Italien, et protégé par le nom littéraire de M. Hugo.

— On sait qu'au mois d'octobre dernier, la place de professeur de harpe au Conservatoire fut laissée vacante par la mort de M. Naderman. Les yeux du public se portèrent unanimement sur M. Labarre, comme le plus digne d'occuper cet emploi; toutefois, malgré cette recommandation imposante, et peut-être à cause de cela même, M. Labarre fut repoussé. Il se détermina donc à ouvrir un cours de harpe chez lui. Mardi dernier, nous avons été admis, au Gymnase Musical, à juger des résultats de ses enseignemens. Les applaudissemens les plus vif ont été prodigués aux élèves du jeune professeur. On a surtout distingué le jeu de M. Félix Godefroy, de M[lle] Jourdan et de M[lle] Bertucat. Que M. Labarre se console de n'être pas compris au nombre des professeurs du Conservatoire; il doit savoir le rang qu'il occupe dans l'estime du public, et c'est dans cette opinion qu'il trouvera la récompense de ses nobles efforts.

— La troisième matinée de quatuors et de quintettes de MM. Tilmant a été une des plus belles séances musicales de la saison. Les vastes et beaux appartemens de M. Pape avaient peine à contenir la foule des amateurs. Le quatuor de Beethoven en *fa mineur*, où les inspirations les plus hautes et les plus sévères le disputent à la grace des détails; où la mélancolie la plus ardente, la passion concentrée se mêlent à l'indépendance et à la liberté du style et des formes dont le grand maître se joue avec tant de puissance, a été rendu avec un ensemble et une énergie admirables par les deux Tilmant, MM. Urhan et Claudel. Un superbe trio de Schubert pour piano, violon et violoncelle, a transporté l'auditoire dans des régions plus calmes et non moins variées et rayonnantes. Le premier morceau abonde en mélodies gracieuses et neuves, et en effet grandioses. Le motif du scherzo, présenté d'abord en canon par le piano et le violon, subit ensui e les transformations les plus délicieuses, et se prête sans effort aux développemens les plus fantastiques. L'adagio s'ouvre par un magnifique chant de violoncelle; c'est une prière aux accens calmes et pénétrans, qui monte vers le ciel dans un langage antique et majestueux.

Ce chant revient à la fin de l'adagio; et c'est une idée poétique de le reproduire aussi sur les dernières mesures de l'allegro final. Mlle Mazel a exécuté la partie de piano avec la précision et la netteté de son jeu; les deux autres parties étaient confiées aux deux frères Tilmant, c'est dire que l'exécution de ce trio de Schubert a été parfaite. On trouve dans cette composition l'élévation, la profondeur, la naïveté de pensées, l'originalité des formes, l'instinct de modulation, qui caractérisent le génie de Schubert, toutes qualités réunies dans ses admirables *Mélodies*, dans celle surtout intitulée *Marguerite*, que Mlle Falcon doit nous faire entendre aujourd'hui au Conservatoire.

Après les deux morceaux précédens, le sextuor de Mayseder ne pouvait guère nous intéresser que par la manière dont il a été exécuté. Il est juste de dire que cette exécution d'une œuvre où l'on trouve peu d'inspirations, mais où, en revanche, brillent force mélodies banales et force formules prétentieuses, a excité des applaudissemens universels. De bonnes gens même ont été pris au piége, et ont fait rejaillir sur l'auteur allemand le mérite de ses habiles interprètes. Leur enthousiasme, tenu en réserve pendant le quatuor de Beethoven et le trio de Schubert, a fait explosion au sextuor de Mayseder. Tous ces éloges devaient retomber sur M. Tilmant aîné et ses collègues, et ce n'est pas certes un faible mérite que de porter à ce point l'illusion.

— Un célèbre corniste, dont la réputation est européenne, M. Lewy, directeur de la musique de son altesse royale le prince de Suède et de Norwège, s'est fait entendre plusieurs fois, cet hiver, dans les concerts de M. Schunke, de M. Profeti, et dans les plus riches salons du faubourg Saint-Germain et de la Chaussée-d'Antin. Partout ce virtuose excite des applaudissemens unanimes, et ses nombreux admirateurs se rendront avec empressement au concert qu'il doit donner, le 26 mars, dans les salons de M. Pape, où M. Thalberg exécutera, sur le piano, une de ses admirables *fantaisies*.

— Tandis que le jeune pianiste Charles Delioux, âgé de neuf ans, fait admirer son exécution entraînante et expressive dans le septuor de Hummel, cette œuvre colossale abordée jusqu'ici seulement par des virtuoses tels que Thalberg et Liszt, le jeune Aerts, âgé de onze ans, étonne les habitués des soirées charmantes de M. Zimmermann par les prodiges qu'il exécute sur la flûte. Ce jeune enfant, arrivé depuis peu de Bruxelles pour se mettre entre les mains de M. Tulou, a deviné à lui seul la musique et le mécanisme de son instrument. La flûte semble être un organe du petit Aerts; il se joue des difficultés les plus grandes que son âge paraît ignorer. Si le jeune Aerts continue à justifier les espérances qu'il donne, il sera un jour le Paganini de la flûte.

— Le grand concert vocal et instrumental de M. Henri Herz aura définitivement lieu au Gymnase-Musical, mardi prochain, à 8 heures du soir. Ce concert, par la composition entendue du programme, promet d'être le plus brillant de la saison.

L'AUTOGRAPHOMANIE.

La loterie chassée du budget de l'état, la loterie qui n'a pu relever les libraires qui l'ont appelée à leur secours, la loterie s'est de plus en plus amoindrie et rapetissée, elle a pris un domino et est allée au bal de l'Opéra, les poches pleines d'*allegri*, précédée de M. le maire du second arrondissement qui répète : Pour mes pauvres, s'il vous plaît. Restait à fixer le choix des objets : l'idée vint au directeur de se mettre au nombre des pauvres, et d'attirer, par l'appât d'une loterie d'autographes, un plus grand nombre d'*allegri*. Ce tirage a donné lieu à quelques quiproquos assez amusans; et tout au moins eût-on dû mettre à la disposition des gagnans une biographie des contemporains. Il faut dire à la louange des gens d'esprit qui ont fourni les autographes, qu'aucun d'eux n'assistait à ce bal. Nous nous y sommes rendus au titre contraire, n'étant autographiste, ni autographile, ni homme d'esprit; et certes le hasard nous a bien servi, puisqu'il a fait tomber entre nos mains un spirituel chapitre de l'ouvrage encore inédit de M. Louis Desnoyers, intitulé *les Béotiens de Paris*, dont quelques autres parties ont été publiées jadis avec tant de succès. Outre la piquante observation qui le distingue, il nous a semblé emprunter de cette circonstance un véritable intérêt d'à-propos.

. . . .

. . . . Un ridicule en suppose toujours un second, qui lui sert de contrepartie : tant la nature s'est plu à symétriser toutes choses.

La manie de l'autographe présente donc cette nécessaire dualité.

Il y a d'une part l'autographiste, c'est-à-dire le producteur; et de l'autre l'autographile, autrement dit le consommateur. Ils se servent l'un à l'autre et de cause et d'effet. Il en est de cela comme de cet autre

échange de bons procédés, qui constitue le commerce de brioches. Sans pâtissiers le mangeur de brioches serait comme non avenu; — sans mangeur de brioches, le pâtissier n'est plus qu'une utopie.

Esquissons rapidement ces deux espèces d'une même famille.

L'autographiste, considéré dans ses mille variétés, est ce scribe forcené qui glisse sa prose, ses vers, ses croquis, n'importe où : sur de riches albums, comme sur de vieux pans de murailles; sur les livres qu'on lui prête, comme sur ceux qu'il adresse; sur les registres d'auberge, comme sur les corridors de prison; sur les tombes du Père-la-Chaise, comme sur les murs de mauvais lieux; sur les plombs des tours Notre-Dame, comme sur les tables du café des Aveugles; sur les pyramides d'Égypte, comme sur les bornes du coin de la rue; au fond des précipices alpins, comme dans la coiffe de son chapeau; partout enfin, comme partout.

Cet impitoyable barbouilleur brille plus en général par le naturel que par l'originalité. Ce qu'il improvise ordinairement, avec cette facilité que donne seule une grande habitude, c'est son nom, son prénom, son âge, son état, le lieu de sa naissance, celui de sa demeure, le millésime de l'inscription, et quelques autres vérités non moins ingénieuses.

Il n'est d'ailleurs si molle ni si dure surface qui puisse demeurer vierge de ses attouchemens. Le papier, le carton, le bois, l'écorce des jeunes arbres, le sable, le verre, le plomb, l'étain, le zinc, l'argent, le fer, l'acier, la pierre, le marbre, le granit, tout subit son empreinte. Il manie indifféremment la plume, le crayon, la craie, le ciseau, l'épingle, le grattoir, le canif, le couteau, la serpe, selon la nature de l'objet qu'il illustre, ou celle du monument qui lui tombe sous la main. Plutôt que de n'y laisser aucune trace de sa présence, il se servira de la hache, il se servira du feu, pour y creuser plus profondément le souvenir de sa nullité. Enfin, si tout cela lui manque, il emploiera l'une de ses mains à griffonner sur l'autre, à se guillocher les ongles, à se sculpter les bras, à se labourer la poitrine, à se bêcher tout l'épiderme, au moyen d'une aiguille, pour y planter à tout jamais quelque sanglante devise.

. . . .

Vient ensuite l'autographile, son pendant naturel. S'il est, en effet, de ces outres vivantes qui parsèment leur encre tout le long du chemin, comme ces tonneaux d'arrosement qui laissent partout sur leur passage un humide sillon; il est, par contre, de ces éponges à tout absorber, de ces fanatismes autographiques, qui se pressent autour de l'inépuisable robinet, et tendent avidement la main pour en recueillir quelques gouttes.

Considéré dans l'ensemble de ses goûts les plus généraux, l'autographile tient bien plus à la quantité qu'à la qualité. Parcourez sa serre de précieux chiffons : Voltaire y figure côte à côte avec M. de Lapalisse, Talma près de Tabarin, Racine à côté de Pradon, Napoléon vis-à-vis de son valet de chambre; ainsi du reste.

Ce que même il préfère, l'autographile qu'il est! ce n'est pas le manuscrit des plus admirables chefs-d'œuvre, c'est au contraire ce qu'il y a de plus infime parmi les paperasses d'un écrivain, d'un peintre, d'un musicien, d'un grand capitaine.

Offrez-lui le choix entre deux pages de Corneille : quelques scènes de *Cinna*, par exemple, ou quelque compte de blanchisseuse; entre deux croquis de Géricault : quelque esquisse de son *Naufrage de la Méduse*, ou quelque silhouette de son portier ; entre deux fragmens de Rossini : quelque brouillon de *Mosé*, ou quelque mémoire de macaroni ; entre deux œuvres de Frédéric : quelque plan de bataille, ou quelque commande de bottes; offrez-lui ce choix, et soyez sûr qu'il laissera tout : *plan de bataille*, *Mosè*, *Méduse*, *Cinna*, pour la commande de bottes, le macaroni, la grotesque silhouette et le compte de blanchisseuse.

Car, ce qu'il veut avant tout, c'est de l'écriture sans apprêt, sans façon, sans art, dans les lignes désordonnées de laquelle il puisse étudier, dit-il, les mille sinuosités du génie de l'auteur.

Or, voulez-vous savoir quel genre de fruit il sait tirer de pareilles études ? Suivez-le :

— « Voyez donc, » s'écriera-t-il, en promenant amoureusement votre œil à travers les noires allées de sa collection, comme un propriétaire de village parmi les choux et les betteraves qu'il a plantés; « voyez donc de quelle bizarre façon Pascal faisait les chiffres ! C'est drôle !... Et puis de quelle manière Boileau formait ses panses d'A !... On n'a pas l'idée d'une pareille gaucherie !... Et puis comme Fénelon moulait ses I !... Quels I !... Jamais de points dessus !... On serait tenté de croire que c'était par économie !... Hé bien ! tout cela n'est rien encore... j'ai là du Bossuet !...

— « Ah ! ah !..., » interrompez-vous ; « quelque chose sans doute de son Discours sur l'histoire universelle? »

— « Oh ! mon Dieu non ! » reprend-il ; « quelque chose de mieux.... la moitié d'un petit billet à son cordonnier pour lui demander des pantoufles vertes. Attendez que je cherche.... nous y sommes.... c'est-à-dire, non.... c'est un prône de l'abbé Cottin.... Bossuet est par derrière.... voilà, voilà ! Regardez donc quelles pattes de mouches !.... Quand on pense que c'est avec de pareilles pattes de mouches qu'il a écrit de si belles choses !.... Croirait-on, par exemple, qu'il y a là *pantoufles*?.... J'ai cru bien long-

temps qu'il y avait : *maroufle!* Cependant, j'ai fini par me dire : « *Maroufle!.... maroufle!....* et, qui pis est, *maroufle vertes....* cela ne veut pas dire grand' chose!.... Il est impossible qu'un homme de génie ait pu écrire un pareil non-sens!.... » Et bref, cette considération, jointe à l'adresse, qui porte textuellement : à *Monsieur, Monsieur Bolène, cordonnier, etc.*; cette considération m'a fait adopter définitivement la version de *pantoufles vertes.* A la bonne heure, au moins!... *pantoufles vertes!...* voilà un sens!.... un homme de génie peut avouer cela. Du reste, convenez-en, à voir une pareille écriture, il faut être aussi sûr que je le suis de l'authenticité du fragment, pour se persuader que c'est là du Bossuet. Mais, ce que j'ai de mieux, ce n'est pas encore cela..... c'est un Y de Voltaire,.... Dieu! quel Y!.... Regardez donc!.... Il appelait cela des Y, Voltaire..... Il n'était vraiment pas gêné!.... Cela ressemble à un Y, comme mon bras quand je me mouche!.... Un écolier de septième ferait cent fois mieux maintenant!.... A quoi diable pensait-il quand il bâclait de pareils Y!.... Il est vrai de dire, pour son excuse, que c'était sur le déclin de sa vie. C'est très précieux, n'est-ce pas? Aussi l'ai-je payé furieusement cher!.... Eh bien! c'est égal, un Anglais m'en offrait le double, pas plus tard que l'autre semaine. Mais je n'ai pas voulu le vendre. Je n'ai que cela de Voltaire, et c'est d'ailleurs le seul Y aussi mal fait qui existe de lui dans le commerce. Cela vaut la peine qu'on y tienne.. Ah! parbleu! on m'en offre même tous les jours en échange, avec du retour; mais il sont trop bien tournés. Ça n'a pas l'intérêt de celui-ci!.... Il faudrait que je fusse bien bas percé pour m'en défaire! »

Voilà ce qu'en général l'autographile appelle étudier la pensée d'un grand homme, en négligé, en déshabillé, toute nue, dans son berceau même, sur le lit de papier qui la vit naître, sans cette régularité de caractères, sans cette robe de blanc vélin, par quoi l'imprimeur a l'insigne mauvais goût d'en déguiser les formes primitives.

Ajoutons qu'outre le Panthéon doré sur tranches qu'il ouvre journellement ainsi, aux dépens mêmes de sa fortune, à des ruines d'élucubrations, dont la provenance, plus ou moins glorieuse, n'est pas moins incontestable que la filiation des chevaux de belle race, l'autographile possède ordinairement un second album qui sert comme d'antichambre à l'autre. C'est dans celui-ci, dans ce monument d'attente, dans ces limbes de la gloire, qu'il inhume toutes les loques anonymes qui tombent en sa puissance. Petits papiers qu'il ramasse délicatement au milieu de la rue, jaunes parchemins dont il débarrasse les bouquineries, malheureux fragmens de feuilles, déchirées à dessein, qu'il sauve de n'importe quel endroit; tout lui semble digne de cette sépulture provisoire, pourvu que le candidat soit vieux et surtout illisible.



— « Je ne sais trop ce que ce peut être, » dit-il alors, en secouant la tête d'un air de confiante vanité; « mais, dans l'incertitude, il est prudent de le mettre en sûreté, jusqu'à plus ample information. On a vu tant d'heureuses trouvailles!.... Quand on pense, par exemple, que le plus bel autographe de Louis XIV, une lettre du grand roi à Mme de la Vallière, a été découverte dernièrement dans une boutique d'épicerie où elle servait d'enveloppe à un quarteron de Gruyère!... Certainement on ne peut plus s'étonner de rien! Eh! mon Dieu! ce chiffon provient peut-être aussi de quelque illustre inconnu! Je ne suis même pas éloigné de le croire, d'après la forme retroussée de cette queue de Z. Les queues en trompette m'ont toujours paru l'un des indices les plus caractéristiques du génie. »

Enfin, le temps passé n'est pas l'exclusif tributaire des accaparemens de l'autographile complet, de l'autographile pur-sang. L'avenir aussi contribue quelquefois à meubler de chiffons douteux cette succursale d'illustrations passibles. Je ne serais point surpris qu'il y logeât, à tout hasard, la coulée de quelque petit clerc d'huissier, la ronde de quelque figurant de théâtre, l'anglaise de quelque courtaut de boutique, la bâtarde du premier gribouilleur venu. — « On ne sait pas ce qui peut arriver, » se dirait-il alors; « ce gaillard-là est jeune, il a du temps devant lui, il peut se distinguer un jour. Les gens célèbres ont presque tous commencé par être fort obscurs : c'est assez leur manie. Il est donc bon de prendre ses petites précautions. L'écriture, d'ailleurs, ne coûte rien à garder : ce n'est pas comme un cheval à l'écurie. »

Tels sont à notre sens les principaux traits des deux espèces d'autographomanes. On peut dire, en résumé, que, si l'autographiste travaille beaucoup pour ce Diogène des temps modernes dont le crochet intelligent épluche le soir, au coin des bornes, les chefs-d'œuvre de la journée : la prose vagabonde, les vers sans domicile, etc.; l'autographile fait en revanche, à la hotte nocturne du pauvre diable, une bien ruineuse concurrence. Le chiffonnier gagnerait donc infiniment à la fécondité de l'un, sans la cupide rivalité de l'autre.

. . . .

LOUIS DESNOYERS.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Notre dernier bulletin a été presque exclusivement consacré à l'Angleterre, représentée par M. Bulwer, l'élégant et fécond romancier. C'était une pure politesse de notre part, car la littérature française ne s'arrête pas pour cela, et ce n'est point à dire qu'elle cesse de joindre les volumes aux volumes; dans cet intervalle de huit jours, voilà que l'on vient de nous annoncer que Châteaubriand s'est décidé à publier de son vivant ses Mémoires d'*outre-tombe*. Désormais, le secret de ces Mémoires sera le secret de tout le monde. Après avoir excité l'admiration de quelques auditeurs privilégiés, ils recueilleront les applaudissemens de la foule. Hier nous suivions Jocelyn dans les solitudes des Alpes, dans sa vie humble et active de curé de campagne, demain il nous faudra admirer les belles pages de Châteaubriand sur la guerre d'Espagne et le ministère de 1822. Il est un troisième nom que nous voudrions pouvoir ajouter à ces deux grands noms, un nom jeune, un nom illustre, que nous ne nous sommes jamais permis de critiquer qu'avec modération, quoi qu'on ait pu induire de nos paroles; ce nom, c'est celui de l'auteur de *Notre-Dame de Paris* et des *Orientales*. Pourquoi faut-il qu'*Angelo* soit le dernier mot de M. Victor Hugo? Pourquoi faut-il qu'il se retranche dans un silence dédaigneux et opiniâtre? Ne peut-il d'un seul bond rejoindre ces deux nobles rivaux? Nous ne faisons qu'exprimer ici un regret sincère.

Reprenons donc notre marche à travers les récentes publications. Le *Massacre de Vassy*, par M. Boreau (1), est une composition moitié historique, moitié romanesque. L'auteur a recueilli sur les lieux mêmes toutes les traditions orales qui subsistent encore aujourd'hui sur ce célèbre massacre; il les a confrontées avec les récits des contemporains, et les a mises en relief, grace à une action intéressante et dramatique. Tout cela manque un peu de coloris et de vigueur; le grand François de Guise nous apparaît sous un côté mesquin et indigne de lui. Mais la tentative de M. Boreau doit être encouragée. Nous y reviendrons lors de son prochain ouvrage sur la Saint-Barthélemy : occupons-nous aujourd'hui des catholiques bretons.

(1) Chez Beauvais, rue Saint Thomas-du-Louvre.

J'avoue franchement que je n'aime pas la Bretagne bretonnante, tant les Bretons ont bretonné depuis quelque temps autour de nous. Si je veux citer un grand écrivain, c'est un Breton, Châteaubriand; si j'ouvre un de nos plus brillans historiens, M. Michelet, c'est un Breton; si j'entre dans le champ théologique, je rencontre un Breton, M. l'abbé de La Mennais. J'ai à parler d'une histoire des lettres avant le christianisme par un jeune Breton. Enfin, je saisis cette occasion pour annoncer la seconde édition d'un volume de poésies, *Marie*, qui n'a pas valu jusqu'ici à l'auteur toute la réputation qu'il mérite. En revanche, le petit nombre de lecteurs choisis qui ont découvert ce joli bijou, l'ont relu, non pas une fois, mais vingt, et ne cessent d'admirer le fini du travail, la délicatesse, la naïveté, la fraîcheur du sentiment qui ainspiré ces vers, et surtout la manière harmonieuse dont est composée chaque pièce. Nous nous honorons d'être de ce petit nombre d'élus. Eh bien! l'auteur de ces poésies est un Breton; c'est M. Brizeux.

La poésie de M. Brizeux n'a point d'analogue dans la France du XVIIe et XVIIIe siècle; car les différens patois qui ont eu cours dans nos provinces, et qui ont laissé leurs monumens, ne sont point la langue française. C'est la première fois peut-être qu'on écrit en français de la poésie locale. Nous verrions avec regret les jeunes talens faire ainsi du *fédéralisme poétique*. La langue risque de s'altérer, par l'emploi de tournures, d'idées, d'images particulières à une localité plus ou moins restreinte, et M. Brizeux lui-même, malgré la sévérité et la pureté de son style, est tombé dans l'abus des noms propres, surtout en fait de rimes, ce qui choque l'œil et l'oreille. Ainsi, dans l'espace de cinquante vers, *mugir, men-hir; tout en eau, zanô; encor, Armor; doux, Ar-men-touz*. Cependant M. Brizeux sait aborder avec un égal talent des sujets plus généraux, ainsi qu'il l'a prouvé dans la pièce sur Paris, écrite en août 1830; dans la *Chaîne d'or*, dans *les Deux statuaires*. L'art grec est surtout cher à M. Brizeux (1); il est fait pour comprendre Virgile, qu'il a beaucoup lu, et je n'en veux pour exemple que les beaux vers suivans.

CHANSON SUR VIRGILE.

Laissant traîner sa robe, à la fois doux et grave,
Les cheveux négligés, dans le palais d'Octave
Il entrait à pas lents, et le soir au festin,
Rêvait à sa Mantoue, à ses forêts de pin.
Un mot l'eût fait rougir; sur le bras de Mécène
Souvent il s'appuyait, afin de prendre haleine,

(1) L'auteur dit quelque part :

Ma race aux longs cheveux est fille de l'Asie,
Et la lande a gardé la fleur de poésie.

Comme font, sous le poids d'un ennui pénétrant,
Ceux dont le corps est faible ou bien le cœur souffrant.
Entre ses grands amis tel fut le doux Virgile.
A consumer ses jours sa muse fut agile.
De sa tombe il put voir Naples et Procida,
Et l'on dit qu'en chantant la syrène aborda.

J'ai promis de ne pas quitter la *terre de granit recouverte de chênes*, comme l'appelle M. Brizeux, avant d'avoir parlé d'un travail étendu et consciencieux, dû à la plume d'un jeune écrivain de l'école catholique moderne, M. Duquesnel. Son *Histoire des lettres avant le christianisme* (1) rappelle par momens, par la verve, le jet, les éclairs de talent, l'appréciation élevée et spiritualiste des œuvres de l'antiquité, les leçons si brillantes de Schlegel. Mais M. Duquesnel n'a pas eu la conscience de la grandeur de son œuvre; il ne lui a pas donné ce caractère imposant et réfléchi qui marque au front les livres durables. Son érudition est mal digérée, son ton tranchant, ses omissions nombreuses, ses citations disparates; il intervient à chaque instant au nom de sa personnalité d'écrivain et d'homme de parti. Or, si ce manque de tact est déjà blessant pour ses contemporains, que dira la postérité? Ou M. Duquesnel a voulu écrire un livre d'une lecture agréable et facile, et alors son style est trop doctoral et trop surchargé de citations; ou il a voulu faire une œuvre d'avenir, et dans ce cas il a commis trop d'omissions, il n'a pas assez approfondi la matière. La littérature grecque est la partie la mieux traitée; la littérature romaine, en revanche, est à peine ébauchée. L'auteur semble ignorer qu'il a existé un théâtre tragique à Rome. Il méconnaît entièrement le génie de Plaute. Nous renvoyons M. Duquesnel aux spirituelles leçons de M. Patin, sur ce père de la comédie romaine.

Il est un défaut dans lequel tombe fréquemment M. Duquesnel, et sur lequel nous ne saurions trop insister : c'est à savoir d'employer des expressions toutes modernes, des comparaisons tirées de nos mœurs et des usages de notre époque, pour expliquer et peindre ce qui a rapport à l'antiquité ou au moyen-âge. Rien n'est plus vicieux en théorie, plus déplorable en pratique. M. Lerminier, dans ses *Mélanges d'histoire et de philosophie*, M. Michelet, Châteaubriand lui-même, ne se sont pas fait faute de cet artifice de style, qui rappelle Achille en perruque du XVII[e] siècle et Mahomet en talons rouges du XVIII[e] siècle. Afin de faire toucher au doigt ce singulier procédé, j'ouvre au hasard le livre de M. Duquesnel. « Si l'on s'en rapporte à ses œuvres, Ovide était un *fat* très recherché des *petites maîtresses* de Rome: ses poésies, publiées sous le titre d'*Amours*, sont gracieuses et spirituelles. C'était bien cet amour *de salons*, fardé, frivole, sans ame, sans passion. Après avoir chanté les erreurs de sa riante jeunesse, il s'imagina d'être le législateur des amours, et il publia, sous le titre de *l'Art*

(1) 2 vol. in-8, chez Renduel.

d'aimer, un livre à faire tourner la tête des *femmelettes* de Rome et de leurs *femmes de chambre*. »

M. Lerminier appelle Moïse un *sublime voleur*, « qui emportait aux Égyptiens non-seulement leurs vases sacrés, mais leurs idées. » Ce jeu de mots a le tort d'abord d'être ce qu'il est, et en second lieu, de blesser une convenance. C'est avec uue pareille légèreté de langage qu'on ravive des inimitiés endormies, et que l'on ferme la porte à la conciliation. L'auteur des *Mélanges d'histoire et de philosophie* (1) nous saura gré de cette critique. Ce n'est pas lui, descendant direct de la tradition philosophique, démocratique et française, qui peut méconnaître l'importance de la mesure dans les idées, de la clarté dans l'exposition, du tact enfin.

Nous croyons, pour notre part, qu'il est bon de recueillir ainsi par intervalles les différens produits de son activité d'écrivain périodique, pour en former un faisceau, et donner ce spectacle d'une seule et même idée, se pliant à toutes les exigences et pénétrant dans les esprits par les mille issues de l'ame. Cinq de ces fragmens sont des études sur l'antiquité, Hérodote, Pindare, Thucydide, Salluste et Tacite. L'appréciation de Salluste est remarquablement neuve et belle. Les autres sont des articles de critique sur la Déontologie de Bentham, sur les adversaires de M. de La Mennais, morceau plein de verve, d'ironie et de dialectique; enfin sur l'*Introduction à la Science de l'histoire*, de M. Buchez, le chef d'une école grave, ardente, laborieuse. Un de ces fragmens, qui a pour titre : *De l'enseignement des législations comparées*, et contient le résumé du cours de 1834, mérite une attention particulière, et nous regrettons que les limites qui nous sont assignées, ne nous permettent pas d'exposer les théories fécondes du professeur.

VAUDEVILLE. — *Deux Maîtresses*, par Félix Arvers. — Cette petite pièce est une comédie de bon goût où l'on débite peu de couplets et où l'on chante un air fort spirituel. Le sujet est simple et marche de lui-même : un commis et une grisette d'une part; de l'autre, un jéune avocat et une grande dame. La grande dame est très charitable, très peu exigeante et très modeste dans ses prétentions; en conséquence elle fait prendre à son Sigisbé dix billets à 20 francs pour un artiste innocent, malheureux et persécuté, et lui sacrifie une invitation à dîner pour le plaisir d'un tête-à-tête au rocher de Cancale; ces gracieuses préférences sont autant de dîmes prélevées sur la bourse de l'amant infortuné. Célestin Durand, qui donne dans les modes, se contente d'offrir à son Arthémise un crêpe de Chine de 32 francs. Au milieu de cette partie carrée, l'auteur a jeté une physionomie légèrement grotesque, un rentier nommé Devernois. Cet excellent homme a la singulière habitude d'arriver toujours trop tôt. Ce rôle est fort bien joué par Bardou, acteur de beaucoup de finesse. La morale de ce vaudeville est que de deux maux il faut choisir le moindre, et de deux maîtresses prendre la moins coûteuse; mais ne serait-il pas mieux, dans le doute, de s'abstenir.

(1) 2 vol. in-8, chez Charpentier, rue de Seine.

Depuis son excursion à la rue Richelieu, Mlle Brohan semble avoir perdu toute sa gaieté, son jeu si animé, si mobile, et sa voix s'enroue tous les jours.

VARIÉTÉS. — *Le Prisonnier d'une femme.* — Ce vaudeville ressemble à un vieil habit retourné; au lieu d'un oncle radoteur, grondeur, payeur, on a un oncle égrillard, bouffon, qui veut à toute force dégourdir un sien neveu, grand botaniste, grand savant, et peu empressé auprès des femmes. A la place du savant, le hasard amène un de ses amis; on referme sur le loup la porte de la bergerie, et plus le loup mange de brebis, plus on insiste pour le retenir; plus Renneval embrasse Mlle Atala-Beauchêne, plus Mlle Atala-Beauchêne tend la joue. Décidément notre savant avait des dispositions..... à devenir le plus grand des botanistes; car il restera botaniste, et Renneval épouse la jeune veuve qu'on lui destinait.

— *Le Marquis de Brunoy*, par MM. Léon Gozlan et Frédéric Lemaître. — Ce n'est pas aux lecteurs de la *Revue de Paris* qu'il est besoin de rappeler le tant dramatique et curieux article que M. Léon Gozlan a consacré au marquis de Brunoy dans son histoire des châteaux de France. Quel sujet plus convenable pour la scène? C'est une comédie d'Aristophane et une page de Rabelais tout à la fois, que cette vie du marquis de Brunoy! Comme l'ironie déborde : une ironie superbe, éblouissante; l'ironie d'un homme qui a quarante millions! Frédéric nous semble s'être complètement identifié avec ce caractère, dans le second et le troisième tableau surtout, car ces cinq actes sont plutôt cinq tableaux sans liaison entre eux, faisant corps par eux-mêmes et formant autant d'épisodes de cette sanglante bouffonnerie. Ainsi, nous le voyons tour à tour maçon à Brunoy, charretier à Versailles et refusant l'alliance d'un grand seigneur, se créant une noblesse pour recevoir la suite du comte de Provence, enfin plaidant lui-même sa cause devant le tribunal, qui finit par prononcer son interdiction. Le dénouement n'est ni gai ni heureux : pourquoi nous laisser voir ce prodigieux marquis vaincu par l'arrêt de quelques robins, lui qui aurait pu acheter tous les parlemens du royaume? Ce vaudeville, ou ces vaudevilles, car il y en a cinq sous un seul titre : *le Marquis de Brunoy*, en voulant tenir le milieu entre le drame et la comédie, ont failli n'être ni dramatiques ni comiques, n'était l'heureux choix du sujet et le jeu incisif et savant de Frédéric Lemaître. La mise en scène est fort soignée. Succès de recette. Il y a aussi dans cette pièce une actrice qui chante beaucoup et mal : c'est trop de deux.

PALAIS-ROYAL. — *Coliche. Clémentine.* — Ces deux vaudevilles ont eu du succès. Le premier est une anecdote du règne de Maurepas, et tend à prouver comme quoi l'imprimerie est la pire et la meilleure des choses. Le second est rosé, lacté, insinuant, couleur bouquet de mariée. Mlle Emma a le bon sens de ne pas se croire obligée à copier tous les tics nerveux de Mlle Déjazet; cette reine de la salle Montpensier doit, dit-on, publier ses Mémoires. Pourquoi donc vouloir jouer la comédie sur deux scènes à la fois?

UN COEUR

POUR

DEUX AMOURS.

DERNIÈRE PARTIE (1).

§ IX.

Quinze jours après notre dernière entrevue, et ces quinze jours avaient été un siècle à mon impatience, je me rendis de bonne heure au rendez-vous que m'avait donné mon gentilhomme espagnol; car lorsqu'on désire vivement, on se figure que l'heure va vous obéir, et que le temps est à vos ordres et qu'il n'y a qu'à lui donner l'exemple pour qu'il marche aussi vite que vous, ou pour qu'il s'arrête quand vous vous arrêtez, l'inflexible vieillard Quand j'arrivai au *Rocher de Cancale,* dans le petit réduit où nous avions déjà dîné il y avait quinze jours, mon Espagnol n'était pas encore venu. Je l'attendis, et tout en l'attendant je m'amusai à voir entrer

(1) Voyez les livraisons des 14 et 21 février.

dans cette maison, enveloppées dans leur manteau de velours et dans leur voile de dentelles, toutes les jeunes passions parisiennes. Cette maison du *Rocher de Cancale*, espèce d'Oasis perdu dans cette ignoble rue, est en effet le dernier refuge des douces intrigues, des gais propos de table, de la joie cachée. Là se passe à toute heure une joyeuse fête sans bruit. Que de douces émotions dans ces murs! que de battemens de cœur! quelle fièvre! et comme toutes ces joies sont silencieuses! et comme tous ces amours se dissimulent! Là se donnent rendez-vous les jeunes et les vieillards; là chacun d'eux rencontre ce qu'il veut avoir: celui-ci un jeune pied qui frémit sous la table, celui-là une vieille bouteille qui frémit sur la table! J'étais donc là, caché par les rideaux de la fenêtre, occupé à les voir arriver l'un après l'autre, ces épicuriens de la journée. Le bonheur était sur toutes ces figures: le bonheur qui a vingt ans ou le bonheur qui en a soixante. Je voyais descendre de ces voitures mystérieuses tous ces convives qui venaient chercher en ce lieu le tête-à-tête de l'amitié ou de l'amour; ils laissaient sur ce seuil jonché d'écailles d'huîtres tous les soucis de la vie, toutes ses inquiétudes, tous ses chagrins, tous ses esclavages, sauf, hélas! à les reprendre en sortant.

A la fin cependant, et tout au sommet de la rue, et au moment où je n'espérais plus le voir, je vis accourir mon gentilhomme porté dans son manteau. Il avait la tête haute, et il me rappelait ce gentilhomme de Shakspeare, qui s'écrie quelque part: *Plus d'une fois j'ai ôté mon chapeau de ma tête, pour voir s'il n'avait pas pris feu au soleil!* Il marchait tout droit son chemin, ne s'arrêtant devant aucun obstacle; mais au contraire chacun se rangeait devant lui, hommes, femmes et chevaux. On comprenait confusément qu'il y avait dans cet homme tant de douleur, qu'il eût remercié volontiers le cheval qui l'eût foulé aux pieds.

Arrivé à la porte de la maison, il monte sans rien dire, et il retrouva avec un instinct merveilleux notre petit cabinet du premier jour. Déjà autour de nous s'animaient les cabinets voisins; ici commençaient de mystérieux chuchotemens, plus loin s'entre-choquaient les verres, quelquefois on entendait dans l'escalier le frôlement d'une robe de soie ou le bruit agaçant d'un soulier neuf. Rien ne pouvait distraire l'Espagnol de ses ennuis; il se jeta sur

une chaise, et prenant la main que je lui tendais : — Il faut bien tenir sa parole, me dit-il ; mais, en vérité, si vous ne m'aviez pas témoigné tant d'intérêt, et s'il y avait eu une larme de moins dans vos yeux au récit de mes malheurs, vous ne m'auriez pas revu et je serais parti, sans prendre congé de vous, pour ce malheureux pays de divisions intestines qu'on appelle encore l'Espagne et qui n'est plus l'Espagne. Ah! monsieur, que l'amour est une passion égoïste et lâche, et comme cette passion nous fait oublier tous nos devoirs! Quoi! mon pays est déchiré par la guerre civile! quoi! on se bat, on s'égorge, on s'immole là-bas au nom d'un roi dont les droits sont douteux, et d'une liberté que personne ne comprend! Quoi! les vieillards sont égorgés sans pitié des deux côtés, et non-seulement les vieillards, mais encore les femmes, et non-seulement les femmes, mais encore les enfans! Quoi! nous donnons à l'Europe le spectacle d'un peuple de stupides cannibales qui n'ont de férocité que pour égorger les prisonniers et qui ne savent pas en venir aux mains en rase campagne! Et moi, le fils de mes pères, moi porteur d'un nom de vieille date, moi Martin Scribler, le maître de cette grande épée et de ce large manteau, je n'ai pas encore montré mon épée dans cette guerre! Je n'ai pas encore dit aux victimes de cette guerre : *Que mon manteau soit votre tente et votre abri!* Et me voilà errant, les bras croisés, chez une nation constitutionnelle, comme on dit, qui a déjà changé vingt fois de monarchie et de constitution; et me voilà oubliant que je suis un soldat quand toute la Péninsule est en armes! Oh! oui, c'est une grande honte pour moi! Aussi je pars demain. Sans vous, je serais parti déjà depuis huit jours; mais vous aviez ma parole; et puis, entre nous, j'ai voulu voir encore les frères siamois; et puis faut-il tout vous dire? Oui, je vous dirai tout; car vous êtes mon confident bienveillant et attentif : si je ne suis pas allé en Espagne encore, c'est qu'en vérité je ne sais pas encore quel parti je dois prendre, et quelle cause je dois suivre. D'un côté, c'est un roi d'Espagne que je regarde comme mon maître légitime; oui, par le ciel, il est mon maître : ainsi le veut la loi du pays, ainsi le veut mon bon sens de gentilhomme; oui, moi, grand d'Espagne, je dois crier : *Vive Carlos, roi!* Mais d'autre part, qui vais-je combattre? une jeune reine, une petite fille, un enfant;

Isabelle : et Isabelle c'est peut-être Anna, c'est peut-être Louise! Isabelle c'est une jeune fille en robe blanche, à la joue rose et aux longs cheveux. Quel courage ne me faudra-t-il pas pour aller l'attaquer sur son petit trône, cette petite fille dont le premier regard me rappellera mes deux enfans? Serai-je ainsi ballotté long-temps entre mes affections et mon devoir, entre mes sympathies et mes croyances, entre mon roi légitime et une petite reine que j'aime, uniquement parce que cette reine est une douce petite fille? Dieu le sait! Et maintenant, si enfin je ne veux pas être un lâche, si enfin je veux avoir ma part dans ces dangers sans gloire, je n'ai plus d'autre parti à prendre que le parti du vaincu, afin d'être sûr, moi aussi, d'etre vaincu à mon tour; et tout sera dit, mon Dieu!

— Seigneur, lui dis-je, en ces sortes de combats de la conscience et du cœur, j'ai vu souvent que les raisonnemens les plus compliqués avaient de tristes resultats. Quand une guerre civile en est arrivée à ce point de confusion que les deux partis sont tachés de sang et couverts de lâchetés et de crimes, il est bien difficile, à mon sens, de prendre parti pour l'une ou pour l'autre bannière. Et ensuite, de quel droit se dire à soi-meme : Voyons! il faut que je me décide à combattre contre ce côté ou contre cet autre côté de ma patrie! Voyons, mon épée, de quel sang espagnol tu vas t'abreuver? Alors, ne pensez-vous pas que ce n'est pas le cas de tirer de son fourreau une noble epée, et à votre sens ne vaudrait-il pas mieux attendre que les champions de ces idées mal faites de royauté absolue ou de liberté constitutionnelle, aient fait halte entre les débris et les cadavres amoncelés autour d'eux? Mais, seigneur, ne pouvons-nous pas faire trève à ces tristes idées, et renvoyer les affaires sérieuses à demain?

En effet, notre dîner était servi. Don Martin, toujours triste et préoccupé, mangea à la hâte, sans mot dire, et comme un homme qui accomplit une tâche quotidienne. Je voulus en vain l'inviter à boire de ce vin de Bordeaux qu'il aimait, il en but à peine un demi-verre; il eut, ce jour-là, toute la sobriété taciturne d'un Espagnol dans ses montagnes; on eût dit qu'il commençait son métier de soldat de don Carlos. Aussi notre dîner fut triste et court des deux parts, et l'un et l'autre nous avions hâte d'en finir.

Après dîner don Martin me dit : — Sortons! on étouffe ici; il n'y a

plus assez d'air, assez d'espace ici pour les malheurs que j'ai à vous raconter. Je ne comprends pas comment vous autres Français, si remuans et si actifs, vous trouvez plaisir à parler de vos amours ou de vos affaires dans ces espèces de cages sonores où l'on entend le bruit des baisers melé au bruit des verres. Par Dieu! vous êtes de singuliers galans, d'amener ici vos maîtresses, entre ces cloisons mal aerées, et de les tenir là des heures entières, comme si elles étaient dans quelques belles salles de l'Alhambra. Par Dieu! si c'est ici que vous conspirez contre le gouvernement ou contre le repos des maris, j'en fais mes complimens bien sincères au gouvernement et aux maris. Pour ma part, si j'étais un mari de France, et que j'eusse des doutes sur la fidélité de ma femme, j'irais m'asseoir pendant huit jours sur cette borne en face, et je serais bientôt sûr de mon fait; mais ce ne sont pas là mes affaires. Toujours est-il que je ne puis pas vivre ici plus long-temps, que j'y étouffe, et que mon cœur s'y briserait si j'étais forcé de me souvenir dans ce trou de l'histoire que je dois vous raconter.

J'obéis sans rien dire. Nous quittâmes ce petit réduit, au grand plaisir d'un jeune homme de province qui avait à son bras une modeste danseuse de l'Opéra, qu'il ne voulait pas compromettre.

— Où voulez-vous que nous allions? dis-je à don Martin.

— Où vous voudrez, reprit-il, pourvu qu'il y ait de l'air, de l'espace et du silence.

— De l'air, de l'espace et du silence! ce que vous demandez là est bien difficile à trouver à Paris, don Martin! Cependant je le menai aux Champs-Élysées, dans une de ces allees qui sont si belles et si tranquilles par une belle soirée d'hiver.

§ X.

Arrivé là, il me dit: — Maintenant, répétez-moi en trois mots ce que je vous ai déjà raconté. Car, vous le savez, mes souvenirs se mêlent et se confondent. Je suis si malheureux, que je suis malheureux comme si j'étais le jouet d'un songe! Ayez donc pitié de moi, et ne me tenez pas dans cette horrible angoisse plus qu'il n'est nécessaire. Où donc en étions-nous, s'il vous plaît?

— Don Martin, lui dis-je, du courage. J'ai, il est vrai, votre promesse; mais, si pourtant ce récit vous est insupportable, malgré tout mon regret, je vous rends votre parole. A Dieu ne plaise que je veuille acheter la fin de ce drame lamentable par une si grande cruauté! Voici donc où vous en êtes resté l'autre jour. Vous me direz ensuite la fin de votre histoire si vous voulez ou si vous pouvez. Vous m'aviez raconté l'enfance et la jeunesse de Louise et d'Anna, les deux sœurs jumelles, ces deux cœurs unis pour l'éternité en ce monde et dans l'autre. Vous m'avez dit encore votre séjour en Italie, et comment ces deux intelligences unies eurent bientôt dévoré, grace à leur union, toute la science et toute la philosophie, et toute l'histoire, et, en un mot, toutes les connaissances humaines. C'est alors que vous fites la connaissance de ce gentilhomme russe, ou plutôt de cet élégant et spirituel Français de Saint-Pétersbourg, qui vous conseilla de jeter vos deux filles dans l'amour, et de les méler aux passions du monde, puisque aussi bien elles n'avaient plus de sciences à épuiser. Voilà où vous en etes resté de votre histoire, don Martin. C'etait après le bal de ce jeune prince russe, cette fête orientale dont Anna et Louise avaient été les deux reines, les reines de l'esprit et de la beauté. Et même, faut-il le dire? votre jeune ami était amoureux d'Anna, et vous, don Martin, vous étiez amoureux de Louise. — J'aime Louise, disiez-vous au prince, et j'en suis sûr.

— Ah! s'écria Martin Scribler avec l'accent de la plus profonde douleur, ah! monsieur, vous avez une mémoire cruelle! Oui, en effet, j'étais amoureux de Louise depuis cette nuit fatale, ou plutôt depuis long-temps; mais je l'aimais sans le savoir. Ce fut alors que commença entre nous quatre, Anna, Louise, le prince et moi, cette lutte étrange, acharnée, incroyable, mystérieuse, que personne dans le monde ne saurait ni expliquer, ni comprendre. Il me faut donc, cette fois encore, vous raconter, aussi simplement qu'il me sera possible, les plus simples accidens extérieurs de cette passion, sous laquelle mes deux anges ont succombé.

J'étais donc amoureux de Louise. Rentré chez moi, je reculai épouvanté devant cette horrible vérité que je m'avouais enfin. J'aimais Louise! mais quelle Louise? Où commence Louise et où finit-elle? Qui me dira où est ce cœur que je veux toucher?

où se tient cette âme que je veux rendre sensible ? Comment faire pour séparer Louise d'Anna, et pour n'attirer sur moi que le regard de Louise, le sourire de Louise, la volonté de Louise ? Comment faire pour placer une passion d'amour entre ces deux sœurs si unies, si invinciblement unies ? et comment m'y prendre pour ne pas séduire Anna en me faisant aimer de Louise ? Ou si Anna ne m'aime pas, ô ciel ! comment faire pour n'être pas haï de Louise ? Telles étaient mes premières terreurs. Hélas ! mes craintes allaient plus loin encore, et jamais on ne saura combien j'étais malheureux.

Cependant Anna et Louise, de leur côté, rentrées chez elles après les fatigues du bal, dormirent d'un sommeil agité. Le souvenir de cette fête brillante les poursuivit jusque dans leur sommeil. Le grand bruit du monde obsédait encore leurs chastes oreilles. Toutes ces louanges, toute cette admiration, toutes ces prières muettes, tous ces regards fixés sur elles, tout cela les tourmentait doucement comme aussi leurs vingt ans qui s'approchaient. Le soir venu, j'hésitais à les aborder l'une et l'autre comme je faisais chaque jour à leur réveil. Anna me parut beaucoup moins une enfant que je ne l'avais cru jusqu'alors ; quant à Louise, il me fut impossible de la regarder en face ; elle était entourée des pieds à la tête de cette brillante auréole de flamme, vêtement angélique de la femme aimée. Chose surprenante encore ! c'est que de leur côté elles eurent avec moi plus de réserve qu'à l'ordinaire. Ma petite Anna, si folâtre, me dit bonjour avec un grand soupir ; Louise me jeta un de ces longs regards si remplis de tristesse, qu'elle avait trouvés au milieu du bal. L'une et l'autre elles avaient quitté leurs riches atours, elles avaient repris leur simple toilette de chaque jour, et pourtant, dans ces vêtemens que je leur connaissais, je leur trouvais je ne sais quelle grace plus imposante. Ni les perles, ni les rubis dont elles étaient parées la veille ; ni les colliers, ni les dentelles de leur robe, ne les faisaient aussi belles que cette simple majesté de leur parure de chaque jour ; comme aussi leur sourire avait quelque chose de plus tendre, leur parole avait quelque chose de plus doux, leur jeune sein battait avec un mouvement plus vif ; je croyais les avoir vues dans toute leur beauté, et leur beauté commençait à peine : ce cœur battait pour la première fois.

Naturellement nous parlâmes de la fête et des plaisirs de la veille. La nuit commençait alors, car elles étaient restées dans leur chambre tout le jour. Le crépuscule du soir, qui est si doux, sous de beaux arbres, nous entourait de ses molles et limpides clartés. Louise et sa sœur étaient assises sur un banc de gazon que je leur avais fait moi-même, et moi j'étais couché à leurs pieds entre elles deux, comme c'était ma douce habitude, car autrefois elles se disputaient pour avoir chacune la moitié de leur Martin. A nous voir de loin, dans ce demi-jour, on eût dit un amant auprès de sa maîtresse dans ce calme heureux d'un amour partagé qui n'ose pas encore dire tout haut : *Je suis l'amour!*

— Eh bien! chère Anna, dis-je à Louise, êtes-vous remise des fatigues de cette nuit de bal, et trouvez-vous que le monde vaille en effet notre solitude et ses simples plaisirs?

— Pour moi, don Martin, me répondit Louise, j'en ai fini cette nuit avec le monde. Je l'avouerai, d'abord cet éclat m'a séduite et toutes ces voix humaines qui se mêlaient si haut et si bas m'ont paru joyeuses et pleines de bonheur. L'illusion n'a pas duré long-temps, n'est-ce pas, mon Anna? Anna et moi nous eûmes bien vite deviné toutes les tristesses cachées de ces cœurs si joyeux en apparence. Vous ne savez pas, mon pauvre Martin, ce qui se passait dans l'ame de tous ces hommes et de toutes ces femmes; l'envie, la jalousie, la haine, mille passions funestes qui se croisaient, voilà pourtant cette fete! Toute cette joie était fausse, toute cette bonne humeur était mensonge. Vous autres hommes, quand vous êtes entre vous, vous vous hatez de sourire, vous cachez vos haines sous un visage riant, vous avez pour votre retranchement ce que vous appelez la politesse, triste rempart derrière lequel vous vous tenez à l'abri des jugemens de votre voisin; vous parvenez ainsi à vous tromper les uns les autres; mais pour nous deux, le pauvre monstre clairvoyant que l'on croit un monstre aveugle, il n'y a pas de sourire, il n'y a pas de politesse, il n'y a pas de mensonge possible. Les moindres nuances de ce monde, si beau au dehors, ses plus imperceptibles mouvemens, ne sauraient échapper à notre double regard. Ce que Louise ne voit pas, Anna le decouvre. Si quelqu'un se fait le flatteur de Louise, Anna dit tout bas à l'oreille de sa sœur : — Prends garde, Louise, cet homme te flatte! Nous

nous défendons ainsi l'une et l'autre contre les séductions de ce monde. Nous ne pouvons pas tomber dans ces piéges-là, nous autres, car chacun de ces piéges est fait à la taille des hommes ordinaires; or nous sommes deux personnes en une seule, et si l'une de nous tombe dans le piége, l'autre la retire à l'instant. Voilà pourquoi nous te demandons, ô Martin, est ce donc là le monde? Ces hommes si niais et au cerveau si vide; ces femmes si belles vues de loin, mais qui, vues de près, sont si perdues et si fatiguées; ces visages que couvre le fard, ces regards qu'anime l'envie, ces cœurs qui battent pour de si petits désirs, ces bouches qui mentent sous de si misérables prétextes, ces hommes et ces femmes qui font semblant de s'aimer et de se plaire toute une nuit et sans relâche, ô Martin, est-ce donc là le monde? Est-ce donc là le monde dans ses hauteurs, princes, chevaliers et poëtes? est-ce donc là la beauté et l'esprit du monde? Les rois de ce monde sont-ils donc ainsi faits, qu'ils n'aient pas une grande idée dans le cerveau et pas un sentiment tendre dans le cœur? Car si en effet c'est là le monde, ce que tu disais était vrai, Martin; l'histoire que nous avons apprise et que nous prenions pour un conte d'ogres et de fées, c'était en effet l'histoire réelle du monde. La philosophie que nous avons épuisée, ce grand château désert formé de nuages amoncelés sur des nuages, c'était en effet la philosophie du monde. A ce compte, nous sommes vraiment un phénomène, moi et ma sœur. Oui, ma douce Anna, si c'est là le monde, te voilà un grand miracle! Oui, mon enfant, tu es le plus grand philosophe de cette terre, tu es toute la poésie, tu es toute la science, tu es Socrate, tu es Platon, tu es Bossuet, tu es Voltaire; laisse-moi t'adorer, Anna, ou plutôt pleurons sur nous, ma sœur, pleurons sur nous, pauvres filles à qui tout va manquer, la science et les hommes, la solitude et le monde : ô Martin! Martin! que de mal vous nous avez fait en nous sauvant!

En ce moment, Louise pleurait sur le sein d'Anna qui était émue et qui baissait la tête. La nuit était venue, le silence était grand partout. Je profitai de l'obscurité et du silence, je pris la main de Louise dans les miennes, et lui parlant aussi bas que je pus lui parler :

— O Louise! pardon Louise! ô mon bel ange, est-ce donc ma faute si le ciel t'a donné deux ames? Veux-tu donc me punir de

t'avoir aimée comme on aime l'enfant qu'on a sauvé? Eh! que dis-tu? que la science te manque, et que maintenant le monde va te manquer? Eh! que dis-tu? que ta vie est sans but et sans espoir? O ma noble Louise, crois-tu donc qu'il n'y a dans le monde que de la science pour ton esprit, et qu'il n'y a pas aussi de l'amour pour ton cœur? O Louise, ne vas-tu pas obéir enfin à la plus sainte loi du ciel qui est d'aimer? L'amour, c'est la vie de la femme, c'est son esprit, c'est sa science; l'amour, c'est le monde, c'est le présent, c'est l'avenir. Comment donc vivent ces hommes que tu méprises, et comment se sauvent-ils un peu de leur ignorance et de leurs passions mauvaises? Ils vivent par l'amour, ils se sauvent par l'amour; c'est l'amour qui fait les poètes; c'est l'amour qui fait les grands hommes; comme aussi ce qui fait la beauté, la jeunesse, la gloire, l'honneur et la vertu des femmes, c'est l'amour. Ainsi donc, Louise, laisse reposer ton esprit et laisse aller ton cœur. Te souvient-il ce soir de notre course sur la montagne ce matin! Et comme le soleil levant touchait à peine ton jeune front de ses premiers rayons! et comme ta blanche épaule faisait envie aux fleurs de la terre! et comme le vent du matin soulevait à peine tes noirs cheveux! et comme les précipices s'abaissaient sous tes pas! et comme le torrent osait à peine toucher tes pieds! et comme le lac s'est calmé vite pour te voir! et comme la terre était heureuse et fière d'être foulée par toi! et avec quel soupir tu as jeté dans l'eau les fleurs de ta chevelure que j'ai là sur mon cœur! et comme tu t'es reposée sur moi! et comme tu t'es abandonnée à toi-même; et comme tu as oublié la terre et le ciel, Dieu et les hommes, ton enfance et ta jeunesse! et comme tu as oublié même ta sœur Anna! et comme tu as été heureuse d'un bonheur douloureux! et que la terre t'a paru belle! et que le ciel était serein, et que tu as été heureuse une heure! O Louise, ô mon adorée Louise! ô mon ange ici bas et dans le ciel, par pitié pour moi qui te prie et qui suis à tes pieds, pitié pour moi, Louise : ton abandon de ce matin c'était là de l'amour! laisse-moi croire que c'était de l'amour!

Et je prenais la main de Louise, et déjà je sentais cette main presser la mienne, et déjà cette jeune tête se penchait vers moi, et déjà son front était sur mon front, et nous allions oublier ce ciel jaloux; mais, hélas! je sentis bientôt dans l'ombre une autre main

qui pressait la mienne, un autre front qui se penchait sur mon front, un autre amour sur mon amour! Jugez de mon effroi et de mon désespoir! Anna elle aussi m'aimait à son tour comme j'aimais Louise! Éperdu, hors de moi, je me levai épouvanté; et, tout en fuyant, j'entendis Louise qui pleurait, et qui s'écriait en sanglottant : Martin ! Martin ! Martin !

§ XI.

Dans ma fuite, je rencontrai mon voisin, mon gentilhomme russe, qui venait me trouver de son côté; car, lui aussi, il ne pouvait pas dormir; cette double beauté l'avait fasciné à le rendre fou. D'abord il avait voulu combattre, et se bien répéter à lui-même : *C'est impossible!* Mais c'était un mot rayé de son dictionnaire, ou plutôt il était comme moi sous l'empire de la même passion; il était fou. Il aimait Anna, et il avait voulu la revoir uniquement pour la revoir, comme nous faisons tous quand nous aimons. Quand il m'eut trouvé au milieu de son chemin, et qu'il eut découvert ma terreur, à mes mains tremblantes, plus encore qu'à mon visage : — Grand dieu! Martin, me dit-il, qu'avez-vous donc? et quel crime venez-vous de commettre? car vraiment, l'un et l'autre, nous sommes voisins d'un crime, si vous aimez autant Louise que j'aime Anna. Que devenir? Qu'allons-nous faire? Et comment nous tirer de cet horrible précipice? Mais, cependant, pourquoi trembler ainsi? Quel est donc ce désespoir? et que vous est-il arrivé, dites-le moi?

— Oh! lui dis-je, ne m'interrogez pas! tout à l'heure j'étais au ciel, je suis à présent dans l'abîme! Oh! je vous dis que nous sommes les victimes d'un monstre! Si vous l'aimez autant que moi, je vous plains : mais non, votre amour vous est venu dans la vapeur d'un bal; il s'en ira comme s'en sont allées vos danseuses de l'autre jour; mais moi qui les ai vues naître, moi qui les ai vues grandir, moi qui les ai aimées le premier, dès le premier jour; bien plus, moi qui ai deviné qu'on les pouvait aimer, et qu'elles étaient des créatures humaines faites à l'image de Dieu, comment voulez-vous que je me console, à présent que j'ai pris les mains de Louise, et que je lui ai dit : Je t'aime, Louise! Comment voulez-vous que je désespère,

à présent que j'ai senti la main de Louise dans la mienne, et que j'ai vu Louise baisser vers moi son front charmant? Mais aussi, comment faire pour séparer Louise de sa sœur? Comment dire à Louise : Venez ici, Louise; venez loin de votre sœur, et que je vous parle d'amour? Mais, toujours Anna! toujours elle est là entre moi et sa sœur! Et comment parler de notre amour devant cette enfant, que nous avons élevée tous les deux, moi et sa sœur? Voulez-vous donc que nous l'ayons toujours là à nos côtés, ce chaste témoin de nos transports? Et puis, Louise elle-même, osera-t-elle me dire devant sa sœur : Je t'aime? Oh! non, c'est impossible! Oh! non, il n'y a pas d amour pour moi! Il faut à présent que je m'éloigne de Louise. Adieu, Louise! adieu! adieu!

Ainsi je parlais, et mon jeune voisin m'écoutait avec l'intérêt de l'amitié : il comprit toute la grandeur de mon désespoir; et cette fois encore, il cherchait en lui meme un moyen de venir à mon secours : — Martin, me dit-il, je partage doublement votre peine, croyez-le bien; car je la sens pour vous et je la sens pour moi. Moi aussi, j'aime Anna comme vous aimez Louise; moi aussi, je sens que je suis tombé dans ce piége fatal, dans lequel vous vous débattez en vain. Helas! comment faire pour séparer ces deux cœurs? Comment dire en effet à Louise : Venez ici, Louise! et à votre petite Anna : Venez ici, Anna! Comment forcer cette ame à se dedoubler et à venir à vous et à moi également? Certes! ce sera là un des plus grands miracles de l'amour; mais pourquoi ne le tenterions-nous pas à force d'amour? Voulez-vous donc me venir en aide, comme moi je veux vous venir en aide? Voulez-vous que je m'empare du cœur d'Anna, pendant que vous, vous prendrez le cœur de Louise? Voulez-vous que nous les enveloppions, l'une et l'autre, de tant d'amour, chacun de notre côté, qu'elles s'oublient l'une et l'autre pour ne plus songer, Anna et Louise, qu'à vous et à moi? J'imagine que c'est là la seule espérance qui nous reste. Allons donc les trouver l'une et l'autre; abordons-les, chacun de nous pour le compte de son amour : il sera toujours temps de partir et de s'abandonner au désespoir.

— Soit fait ainsi que vous voulez, répondis-je; mais, hélas! hélas! j'ai bien peur que, cette fois encore, nous ne soyons vaincus par quelque accident que nulle expérience humaine ne peut prévoir.

§ XII.

Justement en rentrant dans le parc le lendemain, car j'avais passé la nuit chez mon jeune voisin, et nous l'avions passée à nous plaindre, à nous inquiéter, à espérer, à maudire, à accuser, à bénir nos amours; nous trouvâmes à la porte du parc Anna et Louise, inquiètes de mon absence et qui venaient au-devant de moi. A notre vue elles s'arrêtèrent interdites, et comme si elles eussent voulu cacher l'intérêt qu'elles prenaient à mon absence. La matinée n'était pas une matinée de l'Italie. Le ciel était sombre, le vent était froid; le temps était à l'orage : cette tristesse inaccoutumée s'accommodait à merveille avec l'état de nos ames. Donc nous les abordâmes en silence. Elles nous dirent bonjour avec un sourire triste et doux. Je pris le bras de Louise, le prince prit le bras d'Anna, et comme Anna, moins robuste que sa sœur, était toute tremblante sous le froid de ce matin pluvieux, le prince enveloppa l'enfant dans son manteau, et ainsi il la sépara de Louise, si bien que chacune des deux sœurs ne pouvait plus voir ni entendre sa compagne, si bien que l'illusion était entière, et que, l'amour aidant, nous pouvions croire, le prince et moi, qu'en effet nous n'avions plus à notre bras qu'une personne aimée, et que sa compagne fidèle s'était attardée là-bas dans les allées les plus reculees du parc.

Nous marchions donc tous les quatre du même pas, tout entiers et tout seuls au bonheur de l'heure présente. Louise, penchée sur mon bras, et s'éloignant de sa sœur autant que ses liens de fer pouvaient le permettre, écoutait mes tendres prières, et son regard me disait que mes paroles étaient comprises. Peu à peu je sentais que son bras pressait mon bras. Je voyais son regard deviner mon regard, son sourire répondait à mon sourire. Je lui parlais si bas! je la regardais avec tant d'amour! j'étais si heureux de la voir et de ne voir qu'elle! cette douce illusion etait si complète alors! O mon instant de bonheur, que j'aurais voulu faire de vous un jour entier!

De son côté, mon jeune homme se voyant avec Anna sous le même manteau, avait pris la main d'Anna, et il lui avait parlé de son amour. Il lui disait combien elle avait été belle et jolie l'autre soir! et que pas une femme italienne ne pouvait lui être comparée! et

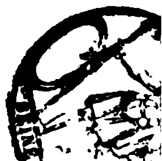
qu'il la trouvait la plus jeune et la plus gentille qu'il eût vue de sa vie, et qu'il l'aimait de toute son ame, et qu'il voulait n'aimer qu'elle, et qu'il ne demandait qu'un sourire, qu'un regard ; et qu'il voulait passer sa vie à ses pieds, à la voir, à l'entendre, et que si elle voulait être bienveillante et bonne, elle se laisserait aimer par lui, comme sa sœur se laissait aimer par moi, et que la jeunesse était faite pour l'amour, quand la jeunesse avait un si doux regard, une si blanche épaule, un pied si petit ; et qu'il serait désormais son esclave, pourvu qu'elle voulût l'aimer comme elle aimait sa sœur, un peu plus qu'elle n'aimait sa sœur ; et que pour l'aimer, lui qui l'aimait tant, elle n'avait qu'à se pencher de son côté et à ne regarder que lui, et à oublier qu'une autre marchait à ses côtés, comme lui il oubliait pour elle le monde, les fêtes, les plaisirs, les belles dames, toute sa vie passée. Ainsi il fut éloquent, et il parla si bien et son regard fut si doux, sa voix si tendre, qu'Anna oublia Louise, qu'elle fut tout entière à son jeune amant, comme Louise fut à moi tout entière ; et que si en effet ces deux ames ont été séparées un instant dans leur vie, si en effet ces deux cœurs ont battu une seule fois de deux passions différentes, ce fut en effet ce jour-là.

Nous étions à la maison, que personne de nous quatre ne s'en était aperçu. Arrivée à l'escalier qui conduisait à la salle à manger, Anna se dégagea doucement du manteau qui la séparait de sa sœur ; alors leurs deux regards se rencontrèrent, mais dans ce tendre entretien leur pensée était restée si chaste et si honnête, que leurs regards restèrent calmes comme leurs fronts. Une joie inaccoutumée brillait sur leur visage, une joie douce et innocente, la joie de deux cœurs qui se sentent compris. D'ailleurs c'était la première fois de leur vie qu'elles s'affranchissaient si complètement l'une de l'autre ; c'était la première fois que chacune d'elles voyait clair dans son cœur, sans rien voir dans le cœur de sa compagne. Ce bonheur dura tout le jour, et sinon par les paroles, du moins par les regards, cette touchante conversation de ces quatre cœurs qui s'aimaient, suivit son cours. Que de choses nous nous disions alors ! et que de sermens éternels ! Peu à peu le jour devint plus pur, le soleil perça le nuage, l'oiseau reprit sa chanson interrompue, le soleil se leva pour être témoin de notre bonheur.

Triste bonheur ! joie décevante ! Quand le prince prit congé

d'Anna, il lui baisa la main, et je sentis frémir la main de Louise que je tenais dans les miennes. Ces deux ames, séparées un instant à force d'amour, venaient de se confondre de nouveau.

Comme c'était mon habitude, j'accompagnai mon voisin jusques chez lui. Il était triomphant; il était heureux à en mourir. Eh bien! Martin, me disait-il; eh bien, Martin, vous voyez si nous avons réussi! vous voyez si elles nous ont aimés chacune de son côté! Vous voyez si l'amour est parvenu en effet à opérer ce grand miracle, d'une division entre ces deux cœurs. Mon Dieu! que je suis heureux et fier de ma conquête! qu'elle est douce et jolie ma petite Anna! qu'elle est naïve et belle! comme elle m'écoutait lui disant que je l'aimais et que je l'aimerais toujours! Oh! oui, je l'aime. Je n'ai jamais rien vu de plus beau, ni de plus blanc, ni de plus simple, ni de plus naïf. Certainement votre Louise est la plus belle fille des hommes; elle est fière, elle est noble, elle jette autour d'elle un éclat immense; l'intelligence de l'esprit et du cœur se révèle dans son moindre geste; mais ma petite fille Anna est si riante, si pure, si légère; elle est si bien la grace et la candeur, que je ne donnerais pas Anna pour Louise. Et puis, tenez, mon ami, soit dit entre nous, nous sommes plus heureux à présent que nous n'étions malheureux ce matin. Elles sont deux, il est vrai, mais aussi chacune d'elle a sa beauté qui lui est propre, et en même temps elle a la beauté de sa sœur. Séparez-les, vous gâtez ce doux miracle. Anna, à l'ombre de Louise, prend sa part de son éclat et de sa beauté; Louise, auprès d'Anna, prend quelque chose de sa grace et de sa candeur. Je ne sais quel double reflet de jeunesse et de passion enveloppe ces deux jeunes filles: toujours est-il que, tout en n'aimant qu'Anna, j'aime aussi Louise, comme vous, en n'aimant que Louise, vous aimez Anna aussi. Ce matin nous pleurions de ne pouvoir les séparer, il faut nous en réjouir à présent. Pourvu que leur amour ne se confonde pas dans le même cœur, que nous importe? Mon Dieu! quand même j'entendrais ce que vous dites à Louise, et quand bien même vous entendriez ce que je dis à Anna, où serait le mal? ne savons-nous pas bien quel est le langage des amans? et quand nous voyons de loin un jeune homme près d'une jeune fille, ne pourrions-nous pas dire, sans les connaître et à un mot près, ce qu'ils se disent entre eux? Donc, soyons heureux et soyons sans



inquiétude, celles que nous aimons nous aiment; nous le leur avons dit aujourd'hui, elles nous le diront demain; et non seulement elles nous aiment, mais encore elles sont à elles deux les plus belles, les plus jeunes, les plus naïves, les plus intelligentes, les plus jolies filles qui soient sous le soleil. O Martin! ô mon frère! ne pensez-vous pas maintenant que nous voilà sauvés tous les quatre, et que nous n'avons plus qu'à nous laisser être heureux?

Ainsi il parlait, ému, heureux, transporté, enthousiaste pour la première fois de sa vie. Son émotion me fit mal, son enthousiasme me fit peur; je pensais en frémissant que le baiser qu'il avait laissé sur la main d'Anna, Louise l'avait senti sur la sienne; et nous nous séparâmes, lui tout entier à son bonheur, moi tout entier à mon inquiétude et à mes chagrins.

Le lendemain, je revis mes deux anges le premier, mais sans oser leur parler des évènemens de la veille. Il me sembla cependant, qu'un nouveau changement s'était opéré dans leurs personnes et qu'elles étaient plus à l'aise avec moi. L'une et l'autre m'accueillirent avec le même regard et le même bonjour. Louise me tendit la main, comme Anna me tendit la sienne; j'étais redevenu tout simplement leur ami, et pourtant la veille encore j'étais l'amant de Louise! Elle avait oublié déjà toutes les émotions et toutes les promesses de son cœur, cette même fille, dont l'esprit ne pouvait rien oublier! La séparation que nous avions élevée avec tant de peine entre ces deux cœurs, le prince et moi, une nuit avait suffi pour la détruire, comme le plus léger souffle suffit à renverser une muraille mal construite! Elles allaient, elles venaient, elles riaient, elles chantaient; à les voir et les entendre, on eût dit qu'elles avaient un an de moins. A la fin, Anna me demanda, sans se troubler. — *Ne verrons-nous pas le prince aujourd'hui, Martin?* A cette question d'Anna, je vis rougir Louise. Mon trouble redoubla, et je me demandai, en tremblant, quel etait donc le nouveau phénomène moral dont j'allais être la victime et le témoin?

Le prince arriva sur le midi. Il était beau, triomphant et paré comme un jeune homme qui se croit aimé et qui ne le sait que de la veille. Sa bonne mine était rehaussée par un galant habit tout nouveau qui ne faisait que mieux ressortir la tristesse sévère de mon vieil habit noir. Il était plus jeune que moi, de visage, d'esprit

et de corps; il était plus beau que moi, il était plus hardi que moi d'ailleurs. Il vint à elles en souriant et comme une vieille connaissance; il prit galamment la main d'Anna et il lui dit: — Bonjour, ma petite Anna; Anna lui répondit avec un petit sourire d'un enfant de belle humeur; Louise le regardait de tous ses yeux!

— Allons, dit-il, quittons notre vie maussade de chaque jour; je veux que ma bien-aimée s'amuse et soit heureuse, et vous êtes toutes les deux mes bien-aimées? Que faisons-nous aujourd'hui, chère Anna? voulez-vous vous promener sur le lac? ma barque est prête et vous ferez envie aux cygnes, rois de ces ondes; voulez-vous monter dans ma calèche? elle est à votre porte; voulez-vous aller à cheval? entendez nos chevaux qui hennissent; ou plutôt ma calèche vous mènera sur les bords du lac, et à l'autre bord vous retrouverez votre cheval et nous nous reposerons chez moi pour redescendre par les précipices. Voulez-vous?

— Allons! dit Louise. Elle mit son chapeau de paille et les voilà parties. Nous eûmes atteint bientôt les bords de cette large nappe d'eau, qui est la gloire et le miroir de la vallée. La barque était pavoisée; les rameurs avaient mis leur plus riche livrée; les rames d'un rouge d'azur, soulevaient doucement ces vagues limpides; la barque volait sur l'eau, et cependant le prince, tout à sa passion, reprenait avec Anna sa conversation de la veille, sans s'apercevoir que Louise etait attentive à ses moindres paroles. O Louise! pas une parole pour moi, pas un regard! Hier, à moi tout entière, aujourd'hui à lui tout seul! Mais lui, il ne voyait pas Louise, il ne voyait qu'Anna, il lui parlait, il l'écoutait, il l admirait, il se voyait seul avec elle, et en effet il était seul, car Anna et Louise, à cet instant, c'était mieux qu'une seule et même personne, c'était une seule et même passion.

Mais moi, témoin muet de ma disgrace, moi saisi tout d'un coup de cette violente jalousie, moi vaincu, moi perdu, moi qui me voyais enlever Louise par un homme qui ne pensait qu'à sa sœur; que faire? Que devenir? Par quelle violence, par quel effort reprendre mon avantage? Moi qui avais eté le maître de toutes les deux et à qui toutes les deux manquaient aujourd'hui! Je fus un instant sur le point de me jeter dans le lac; mais j'eus peur que l'eau ne fut pas assez profonde pour y périr.

A la fin, n'en pouvant plus, je m'écriai que ce mouvement si lent me faisait mal, et qu'on me ramenât à terre! En trois coups de rames, la barque me déposa sur à terre; Anna me dit adieu d'un petit signe de tête, mais je doute que Louise m'eût vu partir, Louise! Cependant la barque s'était déjà éloignée, elle avait pris le large, elle se balançait mollement sur cet argent liquide; les rameurs allaient en cadence, précédés par les cygnes aux blanches ailes; tout au bout de l'élégante embarcation, le prince était assis à côté d'Anna, la regardant avec amour. Louise baissait la tête, elle disparaissait sous son large chapeau de paille; on eût dit que c'était le chapeau d'Anna placé à ses côtés sur un coussin de satin blanc. Les cheveux blonds d'Anna flottaient au vent.

Mais si la rage jalouse m'avait chassé de cette barque, quel fut mon supplice quand je me vis loin de Louise? Non-seulement loin d'elle, mais quand je vis près de sa sœur ce jeune homme qui tenait la main d'Anna sur son cœur? Et Louise était là, ma chaste et bien-aimée Louise, qui sentait sur sa main ces baisers de flamme, qui sentait sur son cœur le battement de ce cœur, qui entendait à ses oreilles ces enivrantes paroles, qui brûlait de cette passion, qui se fondait à ses soupirs! Elle était là qui m'oubliait, qui oubliait le monde entier pour partager les transports de sa sœur, ou plutôt les transports de ce jeune homme! car, chose étrange et chose heureuse! Anna écoutait en souriant comme un enfant ces paroles d'amour, pendant que ces mêmes paroles brûlaient sa sœur; Anna jouait avec ce jeune homme pour qui sa sœur eût donné sa vie à cet instant de délire; si j'ai été sauvé ce jour-là, ou plutôt si mon amour a été sauvé, j'en rends grace à ma petite Anna. C'est que l'heure d'Anna n'était pas venue encore, c'est qu'Anna ne pouvait aimer qu'après sa sœur.

Cependant, la barque s'éloignait toujours; elle allait çà et là obéissant aux mille caprices du vent et de l'onde; elle allait pour aller, comme fait le bruit du vent ou comme s'incline le roseau du rivage. Moi je la suivais du regard, je la suivais au pas de course, je rappelais les rameurs, j'étais essoufflé, éperdu, épuisé, je me serais jeté à la nage si j'avais su nager. Désespoir! La barque allait toujours. A la fin je vis venir les chevaux du prince, je montai sur son cheval gris, son cheval bien-aimé, et me voilà au galop, suivant

la barque à cheval. Alors la barque de redoubler de vitesse et moi aussi de vitesse. Alors la barque de déployer aux vents ses voiles de pourpre et d'or, et moi de donner de l'éperon dans le flanc du cheval ; la barque volait aussi. En effet, tout mon bien, toute ma famille, tout mon espoir, n'étaient-ils pas dans cette barque? Que dis-je? plus que mon bien, plus que ma vie, plus que mon espoir, Louise était là!

En cet endroit le lac est bien large; tout au milieu s'élève à fleur d'eau une île verdoyante, couverte de longs peupliers frémissans, dans laquelle on voit encore les debris d'un temple de marbre, autrefois dédié aux nymphes; île charmante et cachée, que le prince appelait en riant sa petite Caprée. Là était le but du voyage. Déjà la barque rapide était entrée dans les ombres projetées par les saules; alors, n'en pouvant plus, je m'élançai à cheval dans le lac. Heureusement j'avais à faire à un noble animal; il allait dans l'eau comme sur la terre : il eut bientôt atteint le léger navire. — Halte-là! m'écriai-je, ou je vous brise! La barque s'arrêta. Alors je vis nos trois passagers se lever tout étonnés et stupéfaits. Le prince regardait nager son cheval, Anna battait des mains, Louise regardait le jeune homme. — Vous ne voulez pas venir à moi! m'écriai-je, et moi, je viens à vous! Allons, Anna, du courage! il faut monter à cheval à mes côtés, voulez-vous? — Je le veux bien, dit Anna; allons, Louise! — Mais vous ne ferez pas cette folie, s'écriait le prince; tu vas te noyer, chère Anna! A ce cri : Chère Anna! Louise retrouva le mouvement et la vie ; — Allons, Anna, dit-elle, à cheval! et les voilà toutes deux sur mon cheval. A vrai dire, nous étions loin de la rive, ce poids nouveau surchargeait le noble animal; cependant il se mit à nager de nouveau vers le rivage. Anna se tenait à moi en jetant des cris de joie; Louise avait passé ses deux bras autour de mon cou en jetant un regard d'orgueil et de défi sur le prince éperdu. Nous avancions ainsi lentement dans l'eau profonde; déjà le noble coursier perdait de ses forces, le rivage était loin encore. — Vous allez vous perdre! criait-on de la barque. — Tant mieux! tant mieux! disait Louise : mourir! mourir à présent! — Adieu! adieu! » disait Anna en levant une de ses petites mains au-dessus de sa tête. Peu à peu l'eau nous gagnait; nous en avions jusqu'à la ceinture. — Adieu! adieu! disait Louise. — Adieu! lui dis-je, adieu, Louise!

adieu! Un baiser! Mes lèvres touchèrent les siennes. Anna poussa un grand cri; à ce cri, le cheval fit un nouvel effort, il touchait le sable; et bientôt il nous eut jetés tous les trois sur l'herbe fleurie de ces bords heureux. Cette fois, le prince était vaincu à son tour.

§ XIII.

Quelle joie pour moi après un si grand désespoir! jugez-en! Mes lèvres avaient à peine touché les lèvres de Louise, et Louise était revenue à moi dans ce baiser! Et Louise avait entraîné Anna à son tour! Pendant que le prince abordait comme nous au rivage, les deux enfans étaient entrées dans une cabane de pêcheur pour faire sécher leurs légers vêtemens. — Vrai Dieu! Martin, me dit mon jeune voisin, vous avez joué un jeu à nous noyer tous; et quelle rage soudaine vous a saisi de venir ainsi au milieu des flots m'enlever ma maîtresse? Vous avez troublé là une de mes belles heures, monsieur; et il me semble que ce ne sont pas là nos conventions!

Disant ces mots, il avait la tête haute et le regard superbe, car, en sa qualité d'enfant gâté de la fortune, il supportait mal les contradictions de tout genre, à plus forte raison les contradictions dans ses amours. Il est vrai que moi aussi j'avais ma fierté : la fierté d'un pauvre gentilhomme qui se sait l'égal de toutes les fortunes; l'orgueil d'un homme amoureux qui peut tout briser pour son amour. — Par Dieu! monsieur, répondis-je, ce n'est pas votre maîtresse que j'ai enlevée, mais la mienne. Et d'ailleurs, de quel droit dites-vous : Ma maîtresse! de quel droit aussi dirais-je : Ma maîtresse! Où en sommes-nous, vous et moi, de nos amours? Il n'y a ici ni amant ni maîtresse. Ni vous ni moi, nous n'avons le droit de commander ici. Il y a un phénomène que nous ne pouvons comprendre ni dompter; il y a un mystère contre lequel nous nous brisons tous les deux. Donc, si vous m'en croyez, nous n'irons pas encore compliquer cette position par une querelle au moins inutile, et dont le temps n'est pas venu. Avant d'en venir aux prises, attendons d'être bien sûrs que l'un de nous ne peut être que le rival de l'autre, et qu'en effet il n'y a entre ces deux belles personnes qu'un seul cœur à toucher; alors, quand le débat ne sera plus qu'entre nous deux,

et non pas entre elles et nous, je vous promets que nous aurons bientôt vidé cette affaire. Ainsi donc pardonnez-moi, jusqu'à nouvel ordre, d'avoir enlevé votre maîtresse à cheval, comme je vous pardonne d'avoir enlevé la mienne sur une barque. Et maintenant poursuivons notre lutte commencée. Jusqu'à présent vous avez eu tout l'avantage; voyons si la chance ne passera pas de mon côté.

Comme je disais ces mots, elles sortirent de la cabane du pêcheur. Le pêcheur et sa femme, bonnes gens, voyant Anna et Louise mouillées jusqu'aux os, leur avaient donné pour se changer les plus beaux habits de leurs deux jeunes filles, dix-sept et dix-huit printemps brunis, pour lesquels ces jolies robes avaient été taillées. D'abord je pensai qu'en effet c'étaient les deux filles du pêcheur qui venaient nous chercher; mais je les entendis rire aux éclats, et je les reconnus. A leur aspect, la mauvaise humeur de notre jeune voisin tomba tout d'un coup; il s'approcha de Louise et il lui parla tendrement, comme s'il eût parlé à la petite Anna. De mon côté, je me fis le servant d'Anna, et je la retrouvai telle qu'elle était toujours, bonne et douce, affable et rieuse, le plus joli enfant de ce monde. — Messieurs, nous dit Anna, voici vos deux servantes qui vous convient à un repas rustique au-devant de leur simple cabane. Nous avons, comme dans Virgile, des fromages et du lait, *pinguis copia lactis;* et nous avons ce que n'avait pas Virgile, un bon plat de friture des petits poissons du lac. En revanche, nous ne pouvons vous offrir ni pommes ni châtaignes, attendu que ce n'est pas la saison. Notre hospitalité est pauvre, mais sincère; notre table est frugale, mais amie; notre toit est un toit de chaume, mais on y trouve le sommeil, le repos et la paix du cœur.

Disant ces mots, elle jetait un malin regard sur Louise, et pour la première fois, Dieu me pardonne! je vis Louise rougir.

— Mais, dit notre gentilhomme, on nous attend là-haut; ma maison est préparée, ma table est servie, et c'est à moi, mes deux bergères, à vous offrir une hospitalité dont vous avez tant besoin.

— Monseigneur, répondit Anna, permettez-nous de rester sur notre table fleurie, nous sommes d'humbles filles des hommes, et les palais ne sont pas faits pour nous. Il y a là-haut chez vous trop d'or et trop de marbre et trop de richesses pour ma sœur, et pour toi aussi, n'est-ce pas, Martin? Une nuit passée sous vos lambris

dorés, au milieu de votre fête, nous a vieillies plus que notre jeunesse passée, et nous en sommes revenues avec dix années de plus sur notre tête. Nous ne voulons pas vieillir si vite, n'est-ce pas, ma sœur? La fortune et le bruit ne conviennent guère à deux petits monstres innocens, simples d'esprit et de cœur. Telles que vous nous voyez, nous avons été élevées dans le manteau rude et hospitalier de notre frère don Martin. Dans ce manteau nous avons été mollement bercées; ce manteau nous a abritées également contre la chaleur du jour et contre le froid des nuits; il a été à la fois notre palais et notre chaumière, notre abri et notre rempart. Nous ne voulons pas d'autre toit sous le ciel. Et quel plus noble toit, que le manteau d'un gentilhomme du vieux sang espagnol? Ainsi donc, mon prince, permettez-nous de rester deux bergères ce soir, permettez que nous soyons vos hôtes. Voyez, le lac étincelle au loin des derniers feux du jour; votre palais s'illumine comme un fanal; la fumée de notre cabane monte jusqu'au ciel en ondoyante vapeur. Soyons simples et bons tout le jour, rentrons chez nous pauvres et modestes, comme nous en sommes sorties, et asseyez-vous près de nous sans façon, comme un frère; et puisse la gaieté nous revenir, et le bruit animé d'une conversation de bonnes gens remplacer ce silence pénible et entrecoupé, qui a chassé loin de nous la joie, et l'abandon.

Ainsi parlait Anna, ou plutôt ainsi parlait Louise par la bouche d'Anna. Le prince, qui avait compté sur une soirée plus brillante, eut bientôt pris son parti en homme d'esprit et de goût. — Vous avez raison, ma jeune Galathée, dit-il à Anna, qu'est-ce que la vie d'un prince? Vivons ce soir de la vie des pasteurs. Votre lait et votre fromage seront tout notre repas. Le repas sera frugal; mais qu'importe? pourvu qu'il y ait de a gaieté et du bonheur! Moi, je veux m'appeler Mœlibée, voilà Martin qui sera Tytire. Je suis en effet le Mœlibée que vous avez chassé de son palais, dont vous avez désenchanté la fortune, à qui vous ôtez sa couronne de prince et que vous forcez de s'asseoir à la table de l'heureux Tytire, dont vous êtes le dieu. Allons, Martin, répétez à vos enfans ce vers du poète :

O Melibœe! Deus nobis hæc otia fecit!

Telle était la conversation ce soir-là : piquante soirée animée par je ne sais quelle inquiétude secrète, que nous nous cachions avec soin les uns aux autres. Il y avait entre nous cet admirable frisson de la passion qui se dissimule et qui prend les plus longs détours pour arriver plus sûrement à son but.

Justement quand notre frugal repas fut préparé, et au moment où nous allions nous mettre à table et déployer sur nos genoux les rudes serviettes du pêcheur, nous vîmes au loin arriver ses deux filles ; elles couraient, elles chantaient, elles revenaient de la ville ; elles avaient faim, elles avaient soif, Dieu le sait ! Quand elles nous virent à table tous les quatre à la porte de leur cabane, elles poussèrent des cris de joie ; mais quand elles eurent reconnu sous leurs habits de fête les jeunes monstres de la vallée, elles se jetèrent dans leurs bras, et ce furent de tendres baisers et de longs complimens italiens ! Les deux filles étaient belles, simples et fortes, et peu fières, et naïvement familières, traitant comme leurs égaux toutes les belles personnes et tous les hommes qui étaient jeunes. Aussitôt elles prirent place à leur propre table, Maria à mes côtés, et sa sœur Catarina à côté du prince, et nous voilà d'accord en famille, très heureux, le prince et moi, d'être délivrés ainsi d'un tête-à-tête dont nous avions peur à présent. Ainsi, grace à ces deux nouveaux convives si inespérés, le repas fut gai et sans soupir. Anna et Louise s'occupaient beaucoup des deux sœurs, et peu à peu le prince et moi nous fîmes comme Anna et Louise, moi surtout, tant cela me paraissait aimable et doux de voir une seule tête se tourner vers moi, de voir une seule bouche me sourire, un seul regard me regarder ! Cette Italienne Maria, en véritable fille de son pays, passait facilement d'une impression à l'autre. Elle parlait si doucement à Louise ! elle me regardait, moi, avec tant de verve ! Elle traitait Louise, Louise elle-même comme un enfant, et moi, elle me traitait comme un vieillard. Elle ne s'étonnait de rien ; elle riait au nez du prince, quand celui-ci, fidèle à ses habitudes impérieuses, le prenait un peu trop haut avec elle. De son côté, sa sœur avait engagé avec son jeune voisin une lutte pleine d'intérêt et d'animation. Plus elle le savait puissant et riche, et plus elle était dure et cruelle avec lui. Elle l'écoutait avec le dédain d'une duchesse qui parle à un écolier ; le prince était sérieux, et il était piqué au jeu. Cepen-

dant Anna et Louise, chacune de leur côté, se mêlaient habilement à cette conversation aux mille incidens imprévus. Anna excitait sa voisine contre le prince; Louise, au contraire, parlait à Maria en ma faveur, elle lui faisait mon éloge, elle lui disait que j'étais brave et bon. Au contraire, Anna disait à l'autre Italienne :—Prends garde à notre prince; il est colère, il est emporté, il est volontaire; c'est à toi à le dompter, Catherine; mais tu n'es pas assez courageuse, Catherine. — Signorina, répondait Catherine en désignant le prince avec un sourire, pourquoi le dompter? et qu'en ferais-je quand je l'aurais dompté?

Bientôt cependant le prince et moi nous fûmes tout entiers, lui à sa voisine et moi à Maria. Elles étaient si belles et si abandonnées, elles chantaient si bien, elles étaient si bien deux grandes Italiennes du sang le plus pur! elles dansaient : elles voulurent danser avec nous. Elles allèrent chercher les deux guitares de leur cabane, suspendues entre les filets de leur père, et mettant leurs instrumens aux mains d'Anna et de Louise : — Chères demoiselles, tirez-nous de ces cordes, seulement deux ou trois notes sonores, afin que nous puissions danser une tarentelle. Alors le bal commença : ces deux guitares chantaient tristement un air de danse vif et animé; Anna disait son air sans y rien changer et comme un ménétrier qui accomplit son rôle; Louise impatiente suivait l'air à peine, y jetant de temps à autre quelques variations capricieuses, ou bien se taisant et nous regardant danser tous les quatre. Et quelle danse! quand la danse s'est emparée d'une Italienne de dix-huit ans, elle la possède corps et ame. La passion de nos danseuses fut contagieuse pour nous. Le prince s'abandonna en vrai jeune homme à cette courte folie, et moi je fis comme lui. Nos danseuses tournaient autour de nous avec une agaçante moquerie, et ces petits signes de tête, et ces légers coups d'épaule, et ces belles mains jetées en l'air, et ces regards mouillés qui vous brûlent. Le soir tombait sur leur front bruni, il en radoucissait la teinte si chaude et si brûlante; leurs pieds foulaient à peine le gazon, et le grand silence du gazon laissait venir à nous les sons des deux guitares qui se taisaient par intervalles, comme fait le vent d'automne qui gémit dans les roseaux. Eh! je vous prie, le moyen de ne pas se laisser prendre à cette molle violence que vous fait votre danseuse

quand elle prend votre bras sous son bras, quand elle pose votre main sur sa taille, quand elle appuie sur son cœur votre cœur, quand vous sentez sa gorge qui se soulève et que son haleine se confond avec votre haleine? Pour moi, j'oubliais toute chose dans ce délire d'un instant, j'oubliais Louise elle-même, ma Louise, qui me voyait de loin, qui comprenait de loin toute ma passion égarée; ma chaste et sévère Louise, qui me savait emporté par cette danse dont elle jouait les airs. Ainsi nous étions tout entiers à ce bonheur inconnu, quand tout à coup le double instrument s'arrêta comme si ces cordes se fussent brisées sous une main de fer ou sous une grande douleur.

A ce son lugubre ma raison me revint. Je laissai au milieu du gazon ma belle danseuse étonnée et confondue, et je me précipitai vers mes deux enfans. Hélas! hélas! l'une et l'autre, elles étaient pâles et livides, l'une et l'autre elles s'étaient fait une horrible violence pour assister au triomphe de leurs deux rivales. La jalousie avait pris ce noble cœur et l'avait déchiré dans ses serres de vautour. Elles avaient combattu long-temps, mais enfin le mal avait été le plus fort, et sous leurs doigts tremblans leur frivole instrument s'était brisé. A l'aspect de cette douleur immense, je sentis toute ma faute. J'eus honte de ce moment d'oubli. Le prince accourut de son côté, et il eut grande pitié de les voir ainsi, nos deux amours, pâles, inanimées, éperdues; Maria et Catarina, elles aussi, revenues de leur surprise, s'empressèrent de les secourir; elles comprirent aussitôt, avec l'intelligence et le cœur des femmes, ce qui se passait dans le cœur de ces deux malheureuses filles. Maria criait à Louise : — Pitié! pitié! chère Anna, nous sommes innocentes et nous vous aimons tous. La danse nous a emportées, chère Anna, mais ce n'est que la danse. Voyez-vous, ma sœur et moi, nous sommes fiancées à deux beaux garçons de Forli, les deux frères; et voici les deux bagues d'argent qu'ils nous ont données, et nous les aimons de tout notre cœur; n'est-ce pas, Catarina? La danse, mon ange, c'est la vie de nous autres Italiennes; mais pourvu que nous dansions, peu nous importe que ce soit avec des pêcheurs ou des princes, quand ce n'est pas avec notre amant. Et elle se jetait à genoux devant Louise, et elle lui baisait les mains et les joues, et elle lui prenait sa petite tête, et elle la berçait avec

un air si tendre en chantant doucement le refrain de la tarentelle interrompue ! Et nous autres, le prince et moi, nous retenions nos larmes à peine, et d'un œil avide, nous regardions ces deux belles joues si pâles qui peu à peu se coloraient de nouveau du doux incarnat de la pudeur.

Telle fut cette journée mémorable, pendant laquelle j'avais passé par tous les chagrins, par toutes les incertitudes, par toutes les joies, par toutes les jalousies de l'amour.

Cette lutte dura deux mois; pendant deux mois mon noble voisin fut mon rival assidu. Tantôt rival heureux, et alors il abusait de son triomphe jusqu'à chanter tout haut sa victoire; tantôt vaincu, et alors il abusait de sa défaite jusqu'à la menace. A vrai dire, nos deux passions, en se frottant l'une contre l'autre, avaient acquis un degré incroyable d'énergie. Cette impossibilité même dans laquelle nous étions, lui et moi, de n'avoir à faire qu'à une ame, ne faisait que redoubler notre rage jalouse. Il y avait des jours où j'aurais voulu le tuer de ma main; le lendemain, c'était lui qui jurait ma mort. Helas ! que nous avons souffert ! Tantôt embarrassés de notre victoire, tantôt ensevelis dans notre défaite ! Aujourd'hui aimé à la fois par les deux plus belles personnes du monde; le lendemain haï à la fois de toutes deux. Tantôt c'était moi qui régnais en maître, et alors mon sourire était leur sourire, ma joie était leur joie; elles venaient à moi à mon premier appel, elles m'appelaient leur ami, elles me donnaient leurs petites mains à baiser; elles disaient qu'elles ne vivaient que pour moi, que j'étais leur vie, leur amitié, leur amour; elles vantaient la vie simple et frugale de cette médiocrité toute d'or qui était notre fortune; le lendemain c'était le tour de mon rival, c'était Anna qui l'emportait sur Louise, c'était le Russe qui triomphait de l'Espagnol. Vous dire quelles étaient alors mes angoisses et quelle était ma fureur jalouse, c'est impossible. Louise me jetait un long regard de pitié, et l'instant d'après elle obéissait à sa sœur; son amour pour moi se confondait dans l'amour de sa sœur. Toi aussi, Louise! tu disais comme ta sœur! toi aussi, Louise! tu regardais mon rival, et tu lui souriais, et tu le suivais où il voulait aller! Tu te laissais entraîner par cette ingrate Anna, qui n'avait pas pour moi un instant de pitié. Et alors j'étais seul, je courais au hasard dans les bois, je gravissais la mon-

tagne, je versais des larmes silencieuses, et je vous appelais en vain, ô mon amour perdu! mon amour oublié et mon amour ingrat, que je ne pouvais ni maudire ni oublier.

Mais, hélas! cette lutte terrible avait duré trop long-temps. Ces victoires soudaines et ces défaites inattendues, ces alternatives sans cesse renaissantes d'espérance et de désespoir, nous avaient épuisés tous les quatre. Et notez bien que chacun de nous n'avait à lui que son jour de bonheur. Quand mon rival triomphait, c'est qu'il avait subjugué Louise; mais alors Louise le suivait, à regret et malgré elle, comme l'ombre suit le corps, et dans son cœur elle étouffait ses tendres souvenirs; et tant que durait le bonheur d'Anna, Louise était plongée dans je ne sais quel somnambulisme impossible à définir. Elle savait à peine où elle allait et ce qu'elle faisait, et ce qui se disait autour d'elle. Son ame, il est vrai, était remplie d'un autre amour, mais c'était un amour dont ma Louise n'avait pas la conscience, un amour qui l'importunait comme le remords; elle était domptée par un amour étranger, mais elle ne s'y soumettait pas. Elle passait ainsi de tristes et longues journées, me regrettant sans savoir pourquoi ces regrets? voulant m'appeler à son secours et ne retrouvant pas mon nom dans sa mémoire. Elle était comme une volonté attachée à une volonté plus forte; elle était comme un esclave conduit par un autre esclave, qui a sur lui toute autorité et qui peut à volonté le pousser au meurtre ou au vol. Louise comprenait confusément qu'en écoutant les paroles d'amour de sa sœur et de son amant, elle commettait un crime. Mais pourquoi était-ce là un crime? Voilà ce qu'elle ne pouvait pas se dire, tant elle était fascinée, subjuguée, emportée, par cette passion voisine de la haine, qui ne lui laissait pas un seul instant de repos, de réflexion et de liberté.

Ce qui se passait dans l'ame de Louise dans ses jours de défaite, se passait aussi dans l'ame d'Anna, quand Anna, vaincue à son tour, était forcée d'obéir à Louise. Seulement, ma petite Anna souffrait moins que Louise; des deux volontés, c'était la moins forte, et il n'avait pas moins fallu que l'amour, pour rétablir l'équilibre entre les deux sœurs. Dans ses momens de passion, quand sa sœur était remplie de cette grande joie que donne l'amour, Anna pouvait subjuguer Louise et la forcer à lui obéir (l'amour soulève les mon-

tagnes); mais quand cette fièvre était passée, Louise redevenait Louise, c'est-à-dire la supériorite intelligente, c'est-à-dire la volonté habituée à être obéie, c'est-à-dire la maîtresse de cette ame unique que le ciel leur avait donnée en partage. Alors aussi Anna redevenait Anna. Elle ne luttait pas contre Louise; elle n'avait ni les regrets ni les remords de Louise; elle était tout l'amour de Louise; il n'y avait dans son ame ni les doutes, ni les regrets, ni les souvenirs, qui brisaient l'ame de sa sœur.

Dans tous les cas, cette passion était intolérable pour les uns et pour les autres. Déjà depuis long-temps cette horrible rivalité nous avait rendus ennemis, le Russe et moi, et nous n'attendions plus qu'un prétexte pour laisser éclater notre haine. Jamais pareille rivalité n'avait divisé deux hommes de cœur. Chacun de nous, pour avoir sa maîtresse, était obligé d'enlever la maîtresse de l'autre, sans l'aimer! Et chose étrange! il y avait meme dans cette passion funeste, des heures et des jours pendant lesquels Anna et Louise nous échappaient entièrement à l'un et à l'autre. Leur cœur se comprenait pour ne plus aimer personne. Elles redevenaient tout d'un coup les jolies filles sans souci, sans passion, sans caprices, que nous avions connues. Alors elles jouissaient avec délices de la liberté de leur cœur; elles n'avaient plus ni craintes, ni désirs, ni espoirs, ni inquietudes, ni jalousies; elles n'avaient aucune des joies, mais aussi elles n'avaient aucune des transes de l'amour. Alors aussi nous étions pour elles deux frères, et l'un et l'autre nous étions aimés et appelés comme deux frères; chacune d'elles nous donnait la main à son tour; peu leur importait que cette main fut donnée à lui ou à moi. Il faut vous dire qu'à nous deux, qui aimions ces deux filles, c'étaient là nos plus cruels momens de déception. Quoi donc! après tant de soins, après tant d'amour, les voilà, voilà nos deux anges qui n'aiment plus rien, ni personne! Quoi donc! les voilà qui redeviennent deux enfans sans passions et sans amour! Alors, le Russe et moi, nous nous regardions avec un regard de haine et de moquerie incroyables; car, au moins dans les jours ordinaires, quand l'un de nous était aimé, il était trop heureux pour songer à insulter l'autre d'un regard. Je vous dis, Monsieur, que cet état-là était insupportable: il était affreux.

Il nous fallait donc en sortir à tout prix. Mais comment en sortir? Un jour, il se jeta aux pieds de Louise, lui disant qu'il n'aimait qu'elle et que sa sœur n'aimait que moi, et que nous nous étions trompés les uns et les autres, et que nous tournions dans un cercle funeste, et qu'il voulait être aimé à toute force par Louise, puisqu'il ne pouvait pas être aimé par Anna. Anna, le voyant aux pieds de Louise, me fit signe de me jeter à ses pieds, et elle me donna sa petite main à baiser. Mais quand j'allais porter cette main à mes lèvres, le prince reprit violemment la main d'Anna, et moi je me jetai sur celle de Louise, et alors tous les quatre nous eussions versé bien des larmes, si nous avions été seuls. Mais quoi! jamais seuls! jamais sans témoins! Aussi point de mystères; point de mystères et point de larmes; point de mystères, point de larmes, et partant point d'amour.

Un jour qu'elles étaient, comme je vous le disais tout à l'heure, occupées à n'aimer personne, elles nous avaient laissés, le prince et moi, sur la terrasse de la maison, pour courir dans le parc. Nous gardions tous les deux le silence, repassant en nous-mêmes toutes les misères, toutes les inquiétudes et toutes les haines de cette passion dans laquelle nous étions tombés. Tout à coup mon rival releva la tête. — Don Martin, me dit-il lentement, et avec un son de voix très doux, et comme s'il eût parlé à la petite Anna, quelle est la longueur de votre épée? — Seigneur duc, lui dis-je, mon épée est longue; c'est une vieille épée espagnole faite pour d'autres bras que les nôtres. C'est un travail, rien que de tirer un pareil acier du fourreau. D'ailleurs de telles épées n'aiment guère à voir le jour que dans la mêlée, elles veulent être saluées par l'éclat des fanfares et le bruit du canon. Mais, s'il vous plaît, j'ai là-haut, à vos ordres, deux jolies petites aiguilles bien trempées; elles brillent au soleil comme un jouet d'enfant. A les voir de loin, richement damasquinées en or, on les prendrait pour deux serpens innocens qui ont fait peau neuve. Leur poignée est ciselée avec soin par un bon ouvrier de Florence. Elles sont si légères qu'avec trois doigts on peut s'en servir. Elles n'ont encore vu le jour que dans la boutique de l'armurier; elles ne savent pas ce que c'est qu'une goutte de sang. Vous plairait-il, puisque aussi bien nous sommes oisifs aujourd'hui, que nous nous amusions à croiser ce fer innocent l'un contre l'autre? Ce

sera moins ennuyeux qu'un assaut au fleuret, mais cela intéressera la partie, comme disent les joueurs.

A ces mots, je vis l'œil de mon rival s'animer, et sa tête se relever, et sa poitrine se dégonfler. C'était le premier moment de bonheur qu'il avait depuis six mois. — Mon cher comte, me dit-il, vous avez là une heureuse idée. En effet, nous menons depuis long-temps une bien languissante vie et bien monotone! Mais, de grace, allez vite chercher ces deux fleurets et hâtons-nous! J'allai donc chercher mes deux épées. Pendant ce temps il fermait à clé la grille de la cour, la porte extérieure de la maison et la porte du parc, afin que personne, du dedans ou du dehors, ne pût venir nous déranger.

Je revins avec mes deux épées. Il en prit une, dont il essaya le bout avec sa main. Il la fit siffler au soleil et il en réchauffa la lame entre ses doigts, afin de la rendre plus souple. La vue de cette épée l'animait comme fait le son du violon dans un bal sur les danseuses de vingt ans. — Ça, me dit-il, nous allons faire de notre mieux, don Martin; mais j'imagine que vous m'avez compris, et que ceci n'est pas tout-à-fait une affaire plaisante. Ce jouet d'enfant n'est pas tellement un jouet qu'il ne puisse fort bien percer la poitrine d'un homme. Je vous avertis donc de vous tenir sur vos gardes, car aujourd'hui il faut que l'un de nous reste sur la place. Il faut que dans cette lutte acharnée que nous avons l'un contre l'autre, je sois délivré de vous ou vous de moi. Vous savez si c'est là une nécessité cruelle! Vous savez s'il faut que l'un de nous cède la place à l'autre! Ainsi donc pardonnez-moi votre mort si je vous tue, comme moi, d'avance, je vous pardonne la mienne si je succombe. Donnez-moi encore une fois votre main, mon ami, et puis, par le ciel! défendez-vous, car je ne vous ferai pas de quartier!

Je lui donnai la main. — Si je meurs, lui dis-je, je vous laisse pour heritage Anna et Louise; c'est tout ce que j'ai dans le monde. Ayez soin, comme si elles étaient du sang de votre empereur, de ces deux nobles filles, dont je suis plus que le père. Ma pauvre fortune, qui est là-bas en Espagne, je la donne aux Espagnols vaincus qui seront épargnés dans cette guerre civile. Si je succombe, je veux aussi qu'on laisse dans ma tombe une place à mes côtés, afin que Louise y soit au moins ensevelie, car Louise c'est ma fiancée, c'est mon amour. Telles sont mes dernières volontés; et maintenant,

monsieur, en garde ! et, par le ciel ! défendez-vous ; car je suis si fort persuadé qu'il n'y a que moi qui puisse rendre heureuses mes deux filles, qu'à coup sûr je vous tuerai, si je puis.

Aussitôt le combat commença. Nos deux épées étaient en effet bien légères, et comme, toutes choses compensées, nous étions à peu près d'égale force sur les armes, le combat promettait de durer long-temps. Lui, il était plus agile que moi ; il était vif, il était souple, il s'animait par degrés ; il regardait son homme non pas à la poitrine, mais dans les yeux. Il savait que dans le duel, regard baissé et cœur touché c'est même chose. Moi, j'étais plus grand que lui, j'avais plus de sang-froid, j'avais le bras plus fort, et mon regard portait le sien ; j'étais immobile, je l'attendais. A nous voir ainsi nous battre simplement et dans toutes les règles de l'art, et sans que pas un de nous fît une faute, et sans que notre cœur battît un battement de plus, on n'eût jamais pu dire que c'était là un duel. Tout au plus nous eût-on pris de loin pour des jeunes gens qui font assaut au fleuret, qui parent tout au plus les coups l'un de l'autre, et qui mettent peu d'amour-propre à ce combat simulé.

Mais tout à coup nous entendons une fenêtre qui s'ouvre, et à cette fenêtre, voici Anna, voici Louise ; elles revenaient toutes deux de leur promenade du matin : elles avaient trouvé fermée la porte du parc, et elles étaient entrées dans leur chambre ; et, voyant ainsi nos deux fers croisés, elles pensèrent d'abord qu'en effet c'était un jeu ; et elles s'écrièrent, les enfans : « Bravo ! Martin ! — Bravo ! mon prince ! — Je donne à Martin ma couronne de bleuets, disait Louise. — Je donne au prince mon bouquet de marguerites, disait Anna. » Ainsi elles parlaient, et elles nous excitaient en battant des mains : les enfans ! A leur voix, voilà, à leur tour, que nos deux épées s'animent ; le prince se précipite sur moi, pour en finir avec cette comédie pénible : je l'arrête d'un coup dans le bras : son sang coule ! alors les deux enfans de pâlir. — Non, ce n'est pas un jeu ! s'écriait Anna ! Des épées ! des épées ! de vraies épées ! Ils se battent pour se tuer, te dis-je ! Des épées ! Alexandre est blessé ! Arrête ! arrête ! Alexandre ! mon Alexandre, arrête ! je t'aime, arrête ! je te l'ordonne ! je t'aime, Alexandre ; je n'aime que toi ! je t'aime ; et elle criait et elle pleurait, et Louise pleurait aussi ; et sans Louise, Anna se serait jetée par la fenêtre. Et quand elles vou-

lurent entrer sur la terrasse pour nous séparer, elles trouvèrent que la porte de la maison était fermée aussi; et alors elles remontèrent à leur fenêtre : et, comme elles nous virent inflexibles et sans pitié tous les deux, les cris d'Anna s'arrêtèrent; et, pâles, immobiles, sans souffle et sans vie, elles attendirent la fin de ce terrible duel.

— Au moins, dit le prince, nous nous battons cette fois dans les règles, nos deux témoins sont là-haut. Puis, se tournant vers le balcon : — Qui de vous me prête son mouchoir? s'écria-t-il. Il attendait le mouchoir d'Anna; mais Louise lui jeta le sien; et en le jetant, elle était si pale et si belle, et il y avait tant d'interêt pour le blessé, sur son beau visage, que je fus près, Dieu me pardonne! à assassiner mon rival.

—Voulez-vous me serrer le bras, Martin? me dit-il; c'est un coup léger dans les chairs, qui ne m'empêchera pas de recommencer.

Je lui serrai le bras avec le mouchoir de Louise. Il faudra, me disais-je, que ce mouchoir m'appartienne; et je ne fis rien pour empecher le combat.

Mais au moment où nous nous mettions en garde, elles se penchèrent du haut de leur balcon, et je les vis toutes les deux éperdues de douleur et d'épouvante; et quand elles entendirent le bruit du fer, leurs beaux yeux se remplirent de tant de larmes, que je compris aussitôt qu'il y allait de toute leur haine pour le vainqueur, et pour le vaincu de tout leur amour. Je compris que Louise, oui, Louise elle-même, n'attendait plus que l'issue du combat, pour se donner au blessé tout entière. Si je le tue, me disais-je, il a pour lui Anna, il aura pour lui Louise : elles vont me maudire le reste de leurs jours! Non, non, plutôt la mort que la malédiction de Louise! Au même instant, je reçus un coup d'épée dans la poitrine; mon fer échappa à ma main : j'entendis le grand cri de douleur de mes enfans, et je tombai sans connaissance. Grace à ma ruse, et à ma blessure profonde, c'etait moi qui étais le vainqueur : Anna et Louise, cette belle ame, n'appartenait plus qu'à moi; dans ce monde et dans l'autre je n'avais plus de rival.

§ XIV.

Ma convalescence fut longue et pénible, mais cependant si heureuse! je fus l'objet de soins si dévoués et si tendres! je fus si aimé

par elles! aimé comme si elles avaient été une seule et même personne. Après sa victoire, le prince était parti sans qu'Anna eût voulu le revoir. J'étais resté le maître de ce cœur si long-temps disputé, enfin!

Louise, à présent, était toute à moi; je l'aimais, j'en étais aimé; je pouvais le lui dire; et, à toute heure, je lui parlais de mon amour. Le bonheur commença pour nous, un bonheur sans nuage. Nous fûmes tout entiers à ce grand bonheur de deux amans qui sont jeunes, et qui n'ont pas autre chose à faire qu'à s'aimer. Anna nous suivait en silence; et, peu à peu, j'eus tout-à-fait oublié qu'elle était là, près de sa sœur. En effet, dans ce chaste et innocent amour, Anna, loyal et discret témoin qui nous suivait d'un pas si léger, et dont à peine j'entendais le souffle, ne pouvait guère être importun. Anna était, entre moi et sa sœur, comme un jeune et joli enfant qui joue près de sa mère, et qui ne la quitte pas, la voyant regarder tendrement celui qu'elle aime. La présence d'Anna, entre moi et sa sœur, était moins une gêne pour notre amour qu'une consécration.

Notre bonheur dura ainsi tant qu'il put durer. Nous avions oublié le monde, comme le monde nous oubliait. Nous repassions en nous-mêmes tous nos chagrins passés; nous revenions sur ces tristes souvenirs. Et alors Louise se demandait comment elle avait pu jamais ne pas m'aimer, ou aimer un autre que moi? — Et c'était ta faute, méchante sœur! disait-elle à Anna; tu entraînais ma volonté loin de Martin. Et Anna de baisser les yeux, de cacher sa tête dans le sein de Louise, et de répondre en soupirant: — Ne parlons plus de ce temps-là, ma sœur.

Pauvre Anna! pauvre malheureuse enfant! qu'elle a souffert et qu'elle a dû souffrir! Vous allez voir, monsieur, ce qu'elle a dû souffrir!

Nous avions été si cruels pour cette enfant, sa sœur et moi! Nous l'avions si complètement oubliée! Ce n'était pas de l'égoïsme à deux qu'il fallait faire, hélas! Cependant, chaque nouveau moment de notre bonheur enlevait à l'enfant quelque chose de sa jeunesse. D'abord les roses de ses joues, puis, après les roses, les lys; puis, quand elle fut si pâle, qu'il était impossible d'être plus pâle, même après la mort, son doux regard s'eteignit sous ses longs cils; elle

se mourait, et c'était à peine si nous la savions malade! Elle se mourait, et jamais Louise n'avait été plus belle. Elle se mourait, et jamais les joues de Louise n'avait été plus roses, son sourire plus tendre, son cou plus blanc, son regard plus rempli de bonheur et de feu; Anna se mourait, et nous, ingrats et cruels, tout entiers à notre bonheur, nous la laissions mourir!

A la fin cependant, force nous fut, à moi et à Louise, de voir la maladie d'Anna. Je m'en souviens encore, c'était par une belle matinée du doux mois d'avril. La veille encore nous avions passé de douces heures sous les arbres en fleurs; l'amandier avait jeté sur nous sa pluie de fleurs; Louise et moi nous nous étions promis de nous lever de bonne heure, et d'aller courir sur la montagne; hélas! hélas! nous ne pensions pas au triste obstacle qui nous attendait! Déjà Louise était parée, impatiente qu'elle était de répondre à ma voix qui l'appelait, elle veut prendre sa course, ô douleur! Anna, notre pauvre Anna ne pouvait plus la suivre. Elle s'était levée à demi pour obéir à l'ordre de sa sœur, et pour courir avec elle sur la montagne, noble enfant dévouée jusqu'à la fin, mais cette fois les forces lui avaient manqué. Elle tombait accablée sous le mal. — Hélas! dit-elle, je n'en peux plus, ma sœur. Pardonne-moi, mais il m'est impossible de faire un pas. Si tu veux aller avec Martin sur la montagne, il faudra que tu me portes. Je languis, je souffre, je me meurs! et elle retomba affaissée sur son lit.

Louise éperdue, hors d'elle-même, ne trouva pas une larme dans ses yeux. Était-ce bien là sa sœur? Était-ce bien là cette autre douce partie d'elle-même, si obéissante et si dévouée? Sa sœur! sa petite Anna! Il se fit tout d'un coup un si grand silence dans cette chambre, que j'accourus en toute hâte. Anna était évanouie sur son lit, Louise, penchée sur elle, la regardait sans songer à crier au secours! Nous étions bien loin de la montagne et de notre amour!

Le mal d'Anna était un étrange mal, c'était une langueur sans fin, c'était un sommeil tout éveillé. Elle ne prenait aucune nourriture, elle gardait le silence le plus obstiné, ses yeux étaient fermés constamment, comme si elle eût redouté la clarté du jour. Nous restions auprès de ce lit de mort, Louise et moi, sans nous adresser une parole, ni un regard, comme deux complices qui

viennent de commettre un crime, et qui attendent que la justice des hommes les vienne chercher.

En ce moment, un grand bruit se fit entendre à la porte de notre maison. Nos chiens de garde aboyèrent avec effroi, un domestique vint me dire qu'un homme me demandait, que cet homme était un Français, et qu'il voulait me parler sur-le-champ.

Je sortis de la chambre, j'allai au devant de l'étranger. Il avait un de ces nobles visages où l'intelligence et la force de l'ame se révèlent en traits de feu; son front était vaste et magnifiquement couvert de cheveux gris, son regard était fier et assuré, toute sa personne avait je ne sais quoi d'impérieux qui annonçait un homme accoutumé à commander. Mais quel était l'empire de cet homme? Était-il soldat? était-il magistrat? était-il orateur? était-il philosophe? gouvernait-il les hommes par la science ou par la force? par l'intelligence ou par la parole, par la poésie ou par la fortune? Voilà ce qu'il était impossible de dire au premier abord.

— Monsieur, me dit-il, je suis un chirurgien français; après avoir consacré ma vie à mon hôpital et à mes malades, je voyage pour ma santé, car tel que vous me voyez, je n'ai pas six mois à vivre, j'en suis sûr. Comme je venais en Italie, sans savoir dans quelle partie de l'Italie, j'ai rencontré au-delà des Alpes un gentilhomme russe, que j'aime, non parce qu'il est riche, car toutes proportions gardées, je suis aussi riche que lui, mais parce qu'il est homme de cœur et d'intelligence et qu'il sait juger les hommes à leur juste valeur. Quand donc ce jeune homme m'aperçut dans une méchante auberge du chemin, occupé à me chauffer au soleil et à donner des conseils et des aumônes à quelques pauvres diables plus pauvres que malades, il vint à moi, il me prit les deux mains: — Ah! docteur, me dit-il, je suis bien à plaindre. J'ai blessé dangereusement un noble gentilhomme, mon ami et mon voisin, que j'avais mille raisons d'aimer. Jusqu'à présent, sa blessure n'a pas été mortelle, Dieu merci, même j'ai appris qu'il était sur pied et qu'il sortait dans la campagne. Cependant, cher docteur, si vous passez par Florence, et vous y passerez, allez voir mon voisin don Martin Scribler, jugez vous-même de sa convalescence et écrivez-moi pour me rassurer; que si Florence vous plaît, ma maison est toute à vos ordres; aussi bien, ajouta-t-il, en pensant

un grand soupir, si j'y reviens jamais, je n'y reviendrai pas de long-temps.

Voilà, monsieur, le sujet de ma visite. J'arrive un peu tard, mais je marche à si petites journées et tant de malades se pressent sur ma route! Cependant, je vois avec joie que vous n'avez pas besoin de mon secours et que vous voilà tout prêt à recommencer à la moindre dispute qui s'élèvera entre vous et votre ami intime. Ah! jeunes gens, jeunes gens, c'est bien mal à vous d'abuser ainsi de la jeunesse et de la vie! C'est bien mal à vous de gaspiller ainsi ce trésor de santé et de vie qui s'en va si vite! Pardonne-leur, mon Dieu, ils ne savent pas ce qu'ils font! » Disant ces mots, il y avait à la fois tant de solennité et de tristesse sur son visage, que je le regardais encore avec plus de respect.

— Monsieur le docteur, lui dis-je d'une voix émue, je reconnais à la sollicitude de celui qui vous envoye, un généreux ennemi, et si je lui avais gardé rancune, toute cette rancune serait oubliée à l'aspect d'un homme tel que vous. Il est vrai que je suis guéri de ce coup d'épée qui eût été mortel s'il eût menacé le cœur d'un homme heureux; mais, monsieur, il y a ici un autre malade du plus haut intérêt, et qui réclame tous vos soins et toute votre science. Une jeune et belle fille de vingt ans qui se meurt sans que personne puisse dire où est son mal. Je l'ai vue languir et se faner comme une fleur enlevée par le soc de la charrue. O monsieur, venez à son aide! venez à notre secours, prenez-nous en pitié! Si vous la sauvez, je me donne à vous corps et ame, biens et honneurs, je n'ai pas d'autre dieu que vous.

Il me répondit simplement : — Où est la malade?

Je le conduisis dans l'appartement de mes enfans. Louise était assise sur le devant du lit, pendant que sa sœur était plongée, comme toujours, dans cette horrible léthargie. Les volets de la chambre étaient fermés, mais un rayon de soleil, qui s'échappait à travers la fente, éclairait la tête de Louise. Sa tête était penchée; elle s'appuyait de ses deux mains sur les deux bras de son fauteuil; en nous entendant venir, elle releva la tête et nous salua d'un regard.

On eût dit une apparition des cieux.

L'étranger s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, comme

étonné par la vue de cette belle statue de marbre blanc qui avait une ame et un regard; puis il me dit tout bas : — C'est la malade?

— Non, lui dis-je du même ton, la malade est là dans ce lit; vous allez la voir.

— Ah! reprit-il, c'est qu'alors elles sont deux, car celle-là aussi elle est bien malade.

En même temps il allait ouvrir les rideaux et les volets de la fenêtre, puis il s'avança vers le lit d'Anna.

A ce moment, Anna se reveillait comme en sursaut. Une légère rougeur reparut sur ses joues, son œil s'ouvrit, et elle nous regarda tous d'un regard étonné. Sa sœur soulevait sa tête dans ses deux mains.

Le médecin les regarda toutes les deux du même regard. — Ah! dit-il, voilà qui est en effet bien étrange! Une ame en deux personnes! Quand je dis une ame, c'est une seule vie qu'il faut dire. Puis il prit la main de l'une et de l'autre : — Oui, dit-il, c'est cela, la même fièvre! Il porta la main à leur front : — La même chaleur! Il porta la main à leur cœur : — Le même cœur!

Anna et Louise se regardaient sans rien entendre. Elles étaient si heureuses de se revoir!

— Et maintenant, leur dit le docteur, laquelle de vous, mes belles demoiselles, me dira ce que vous souffrez? Vous voyez que je viens pour vous secourir, pour vous sauver. Fiez-vous à moi, comme à un père, et dites-moi sans réserve toutes vos souffrances et tous vos chagrins.

Anna garda le silence. Elle retira sa main des mains du docteur, elle cacha son front dans le sein de sa sœur; mais cette fois elle ne dormait pas : à la fugitive et limpide rougeur de ses joues, il était facile de voir qu'Anna nous écoutait.

Louise baisa doucement les blonds cheveux de sa sœur, elle la pressa tendrement dans ses bras; puis, tournant vers le docteur un regard assuré : — Ce sera donc moi, lui dit-elle, qui vous raconterai toutes les souffrances de ma sœur; car, voyez-vous, Monsieur, tout ce qui se passe dans son cœur, je le sais; tout ce qui se passe dans son ame, je le vois; toutes les souffrances de son corps, je les sens. Vous saurez donc que cette enfant, qui est ma sœur,

après avoir été un monstre de la foire, comme moi, fut élevée par don Martin, notre sauveur après Dieu. Notre jeunesse fut aussi belle et aussi heureuse que notre enfance avait été misérable. Après avoir souffert, nous voulûmes apprendre; la science nous est venue, à notre premier appel, et nous avons trouvé que c'était un fruit de cendres et sans saveur. Après la science est venu l'amour. L'amour nous est venu comme la science, en même temps et à la fois, à l'une et à l'autre. J'ai d'abord aimé de mon côté, Anna a fait comme moi; puis j'ai aimé celui qu'aimait Anna, puis aussi Anna, à son tour, a aimé celui que j'aimais. Et nous avons été ainsi de misères en misères, de jalousies en jalousies, de désespoirs en désespoirs. Nous avons été partagées l'une et l'autre, tout à la fois et tour à tour, entre l'amour et la haine, entre la haine et l'amour. Que de souffrances! que de terreurs! Notre pauvre cœur s'y est brisé. Puis enfin mon amour a triomphé de l'amour d'Anna. J'ai aimé tant que j'ai pu aimer; j'ai obéi à cette force nouvelle qui me soutenait pendant qu'elle brisait ma sœur. J'ai oublié ma sœur dans son abandon, et je me suis livrée à toute ma joie d'être aimée. J'ai traîné Anna dans mon amour! Elle a souffert en silence, elle a langui; puis enfin elle s'est brisée. Et la voilà maintenant qui se meurt, parce qu'elle n'a pas été aimée et parce qu'elle aime celui que j'aime, et parce que je puis bien partager ma vie avec elle, mais non pas mon amour. Voilà, Monsieur, voilà notre histoire, voilà nos souffrances, voilà pourquoi Anna va mourir.

Disant ces mots, Louise jeta une dernière fois son œil d'aigle sur le docteur, comme pour lui dire : — Que fera votre science à présent?

§ XV.

Le docteur me fit signe de le suivre : — Monsieur, me dit-il, c'est vous qui aimez cette belle personne et elle vous aime? Je vous plains, monsieur! la mort est entre les deux sœurs! Il ne vous reste plus qu'un espoir; l'une de ces deux jeunes filles est morte : elle n'a pas douze heures à vivre, la pauvre enfant. Sa mort à coup sûr entraînera celle de sa sœur. Il faut donc séparer le cadavre du corps vivant; c'est une œuvre nouvelle que je veux tenter demain.

Vous avez toute la nuit pour préparer ces deux enfans à cette séparation nécessaire. Pour moi, de bonne heure demain, je serai prêt.

Quand le docteur fut parti je retournai vers le lit de mort. Louise, qui avait été forte jusque-là, s'était sentie malade, et elle s'était couchée auprès de sa sœur; à mesure que les forces de Louise s'en allaient, celles d'Anna revenaient un peu. La joue d'Anna se colorait de toute la pâleur de Louise; ainsi l'équilibre encore une fois se rétablissait entre ces deux corps, mais c'était cette fois l'équilibre de la mort.

Eh bien! vous le dirai-je? J'eus alors comme un instant de joie, de savoir qu'elles allaient mourir ensemble, et que la mort ne séparerait pas ce que la vie avait réuni. Elles mourraient ensemble, et leur mort devait être douce, puisque chacune d'elles n'avait à rendre que la moitié d'une vie innocente et pure, vous le savez, mon Dieu! Elles mourraient ensemble, et Louise ne verra pas morte à ses côtés, une partie d'elle-même, elle ne priera pas pour la moitié de son cœur, elle n'ira pas s'agenouiller sur son propre tombeau! Elles mourraient ensemble, et moi je n'aurai pas à porter la moitié d'un deuil et à donner à moitié une couronne de fiancée; ma double épouse ici-bas, s'en ira dans le ciel en même temps, et je ne porterai pas le deuil de la moitié de mes amours! Elles mourraient ensemble, et je n'aurai pas la douleur de voir ce noble esprit, si distingué parmi les esprits des hommes, maintenant dédoublé et réduit à notre impuissance mortelle, n'être plus qu'un esprit vulgaire après avoir épuisé en se jouant toutes les connaissances humaines. Elles mourraient ensemble, tant mieux, ma douleur sera complète; et puis quand elles seront mortes toutes les deux, je pourrai les aimer toutes les deux, ô mon Dieu! Oui, les aimer toutes les deux, Anna autant que Louise, Louise autant qu'Anna, sans avoir à rougir de mon amour!

Je passai toute la nuit dans ces angoisses. Mes deux malades s'affaiblissaient visiblement; mais pas un mot, pas un cri, ne troublait leur agonie. Quand le jour parut, Louise me fit signe d'ouvrir la fenêtre et de laisser entrer l'air frais du matin: j'obéis. A cette douce lueur, Anna releva sa petite tête; elle regarda Louise, et de ses deux petites mains tremblantes elle écarta les cheveux de son front et le baisa. Louise aussi donna à sa sœur son dernier

baiser; et moi qui n'en pouvais plus, moi dont elles étaient l'ame et la vie, je me précipitai entre elles deux pour avoir ma part de ces derniers adieux !

Alors chacune d'elles prenant ma main me tendit sa joue pâle et glacée; je les avais à peine touchées de mes lèvres, que j'entendis un grand soupir : Anna et Louise n'étaient plus !

Au même instant le docteur entrait dans la chambre. Il vit ces deux enfans étendues sans mouvement et sans vie, et ces beaux yeux éteints et fermés par la mort!

Alors se tournant vers notre médecin italien qui l'accompagnait : — Il ne faudrait pas que la nature notre mère s'amusât souvent à de pareils jeux; car je doute fort que l'intelligence humaine y pût long-temps suffire. Pour ma part, si j'avais été témoin d'un pareil phénomène vingt ans plus tôt, je crois que j'en serais devenu fou.

— Mais, monsieur, reprit le médecin italien, quel nom donnerez-vous à cette étrange maladie, qui n'avait aucun des symptômes connus?

A ces mots, le docteur français jetant sur moi un regard plein de pitié : — Du courage, me dit-il, et soyez un homme! — Puis se retournant vers l'autre docteur : — Mon cher confrère, lui dit-il, il n'y a pas de nom pour désigner cette maladie que nous autres médecins des corps nous ne pouvons comprendre. Cependant si vous voulez la nommer à toute force, appelez-la : — UN SEUL CŒUR POUR DEUX AMOURS! »

Tel fut le récit de l'Espagnol. Comme il avait retenu ses larmes dans tout le cours de cette fatale histoire, je compris qu'il avait besoin d'être seul, car moi aussi je me sentais venir des larmes dans les yeux. Je lui pris la main et je lui dis adieu !

— Adieu ! me dit-il, je pars demain pour l'Espagne; ou plutôt je pars cette nuit. Adieu ! mais avant de nous quitter, dites-moi si vous savez le nom de ce médecin français?

— Il est mort, lui dis-je : il ne s'etait pas trompé sur son mal; il ne s'est jamais trompé sur le mal de personne ! Quant à son nom, ce nom-là fut long-temps la sécurité, la providence et l'espoir de toute cette grande ville matérialiste qui l'aura oublié demain : il s'appelait Dupuytren.

JULES JANIN.

VISITE

A Jérémie Bentham.

Le 20 octobre 1851, Londres fut couvert d'un brouillard comme je n'en ai jamais vû. Impossible de reconnaître personne dans les rues, on ne distinguait rien à deux pas devant soi. En plein midi, les voitures marchaient à la lueur des flambeaux, et encore n'avançaient-elles qu'avec peine au milieu de la foule. J'avais essayé de sortir, mais après m'être hasardé sur les trottoirs, j'étais rentré, car je craignais les *Pickpockets* (filous), dont les nuages et l'obscurité protégent les méfaits.

J'étais dans mon hôtel du *Leister Square*, couché paresseusement sur le canapé, et l'esprit perdu dans un dédale de réflexions fort peu récréatives. J'avais encore trois jours à passer à Londres, et je regardais ce brouillard épais, humide, malsain, comme une punition très ennuyeuse à supporter. Toutes mes affaires étaient terminées, les notions politiques que j'avais voulu recueillir m'étaient venues de tous les côtés, et il ne me restait que quelques visites à rendre. Dans ce temps-là, le choléra exerçait ses ravages en Allemagne. Il pouvait m'enlever à chaque instant un ami, déjà peut-être il me l'avait enlevé. J'éprouvais le désir de retourner dans mon pays, afin de ne pas apparaître aux yeux de mes compatriotes comme un lâche qui prétexte un voyage lointain pour échapper à un fléau.

Au moment où toutes ces rêveries pénibles m'agitaient, un de mes amis

Ce parallèle ainsi établi, j'entrai chez Bentham, décidé à me peindre devant lui, et à ne pas me représenter plus laid que je n'étais. Nous traversâmes un petit jardin, et un domestique nous reçut à la porte. Mon guide lui dit quelques mots à l'oreille, et il nous fit entrer dans une chambre où nous devions attendre Bentham. Environ un quart d'heure après, nous entendîmes quelqu'un descendre lentement l'escalier, et Bentham parut. Sa physionomie portait les indices de l'âge, mais aussi ceux de la force : son visage avait le caractère antique, et se rapprochait fort peu du type anglais; en marchant, il se penchait sur le côté gauche, et s'appuyait sur un bâton; dans ses grands yeux bleus, on ne lisait ni la perspicacité de l'homme d'état, ni celle de l'homme d'étude, mais le sentiment d'une satisfaction personnelle, et le désir de voir s'il faisait impression sur les autres. « Est-ce là M. Gans? dit-il à mon introducteur.

— Lui-même, répondit celui-ci.

— Bien! je me réjouis de voir l'adversaire résolu, zélé, et victorieux, je l'espère, de l'école historique.

— Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, si vous me placez à la tête d'un parti dont les efforts auraient déjà obtenu un résultat. La discussion, à laquelle par hasard j'ai donné lieu, est une discussion purement scientifique, et elle n'est pas dirigée contre l'histoire même, mais contre le point de vue sous lequel l'histoire est envisagée.

— Croyez-vous donc encore à l'histoire, cet appui de toutes les sottises, cette feuille menteuse, sur laquelle la raison et l'erreur sont écrites de la même manière, et où l'erreur reste souvent victorieuse. Voyez nos préjugés, nos folies, nos rêves insensés, et les progrès que nous avons faits, puis dites à un Anglais que vous aimez l'histoire.

— Et c'est à lui précisément que je voudrais le dire, répondis-je, car si, dans aucun pays d'Europe, je n'ai trouvé, comme en Angleterre, autant de vieux usages fortement enracinés, nulle part non plus je n'ai vu des traditions historiques aussi vénérables, des préjugés si essentiels, et, je pourrais le dire, si séduisans

— Bah ! Allons faire un tour dans le jardin. L'histoire se modifie en marchant, ajouta-t-il d'un ton ironique.

Nous traversâmes six ou sept fois le jardin, sans que mes idées sur l'histoire se modifiassent. Bentham demanda à son ami les nouvelles du jour, et parla du discours du trône, qu'il trouvait extrêmement ridicule. Pendant le cours de cet entretien, il me fut facile d'observer comment la vanité s'était, peu à peu, emparée de cet homme vraiment éminent sous certains rapports. « Connaissez-vous lord Brougham? Connaissez-vous le prince de Talleyrand? » me demanda-t-il plusieurs fois. Et, sans attendre ma réponse, il observa que Brougham était son disciple, mais un disciple

— Où trouverai-je donc ce personnage inconnu ?

— Au coin de *Pall Mall* et de *Regent street*. Soyez là à six heures et demie. Je vous y attendrai avec votre introducteur.

Là-dessus, M. Hayward me quitta un peu déconcerté de voir que je n'eusse pas accepté avec plus de joie l'offre honorable qu'il était chargé de me transmettre.

Le lendemain, j'étais exact à l'heure dite. M. Hayward me confia aux soins de son ami et nous quitta. Nous nous en allâmes silencieusement, mon guide et moi, le long du palais Saint-James, et nous serions arrivés chez Bentham sans échanger une seule parole, si l'idée ne m'était venue de m'enquérir un peu du genre de vie de cet homme à qui j'allais être présenté :

— Bentham ne sort-il jamais? demandai-je à mon conducteur.

— Jamais.

— Voit-il beaucoup d'étrangers.

— Très peu, et seulement ceux qui ont fait quelque chose.

— Travaille-t-il encore assidûment?

— A quatre-vingt-huit ans il travaille avec autant d'ardeur que dans sa jeunesse. Il s'occupe de tout ce qui se passe en législation, et quoiqu'il ait vu se réaliser des choses auxquelles il n'aurait jamais osé s'attendre, il est encore plus mécontent s'il est possible de ce qui est, que de ce qui a été.

— Et comment, dis-je, m'y prendre pour l'engager à s'ouvrir entièrement à moi et à me montrer toute sa pensée ?

— Il faut l'écouter comme un oracle sans le contredire, et répéter avec des témoignages d'approbation ce qu'il vous dit, afin de l'encourager à continuer.

Ici notre conversation fut interrompue par le bruit de quelques voitures, et je me mis à réfléchir sur mon entrevue avec Bentham. A mes yeux, Bentham était un homme du XVIII[e] siècle. Il en représentait l'esprit et les abstractions. *L'utile* était pour lui le mobile de toutes les actions humaines, et tout ce qu'on peut concevoir de beau, de divin, il l'anéantissait dans le creuset d'où sort l'argent monnayé. Les différences historiques, les diverses qualités des peuples n'existaient pas pour lui, et ne devaient pas être exposées. Et cependant c'était un Anglais dans toute la force du mot. Son esprit de généralisation, ses théories les plus hardies, avaient le caractère anglais, et il s'est distingué plutôt en s'éloignant du mouvement historique qu'en y prenant part. Moi, au contraire, je m'étais attaché à étudier l'histoire dans son esprit intime, et sous ses différens points de vue. Jamais je ne l'avais envisagée sous une face unique, et l'uniformité me fatiguait autant que la sottise.

Ce parallèle ainsi établi, j'entrai chez Bentham, décidé à me peindre devant lui, et à ne pas me représenter plus laid que je n'étais. Nous traversâmes un petit jardin, et un domestique nous reçut à la porte. Mon guide lui dit quelques mots à l'oreille, et il nous fit entrer dans une chambre où nous devions attendre Bentham. Environ un quart d'heure après, nous entendîmes quelqu'un descendre lentement l'escalier, et Bentham parut. Sa physionomie portait les indices de l'âge, mais aussi ceux de la force : son visage avait le caractère antique, et se rapprochait fort peu du type anglais; en marchant, il se penchait sur le côté gauche, et s'appuyait sur un bâton; dans ses grands yeux bleus, on ne lisait ni la perspicacité de l'homme d'état, ni celle de l'homme d'étude, mais le sentiment d'une satisfaction personnelle, et le désir de voir s'il faisait impression sur les autres. « Est-ce là M. Gans? dit-il à mon introducteur.

— Lui-même, répondit celui-ci.

— Bien! je me réjouis de voir l'adversaire résolu, zélé, et victorieux, je l'espère, de l'école historique.

— Vous me faites trop d'honneur, lui dis-je, si vous me placez à la tête d'un parti dont les efforts auraient déjà obtenu un résultat. La discussion, à laquelle par hasard j'ai donné lieu, est une discussion purement scientifique, et elle n'est pas dirigée contre l'histoire même, mais contre le point de vue sous lequel l'histoire est envisagée.

— Croyez-vous donc encore à l'histoire, cet appui de toutes les sottises, cette feuille menteuse, sur laquelle la raison et l'erreur sont écrites de la même manière, et où l'erreur reste souvent victorieuse. Voyez nos préjugés, nos folies, nos rêves insensés, et les progrès que nous avons faits, puis dites à un Anglais que vous aimez l'histoire.

— Et c'est à lui précisément que je voudrais le dire, répondis-je, car si, dans aucun pays d'Europe, je n'ai trouvé, comme en Angleterre, autant de vieux usages fortement enracinés, nulle part non plus je n'ai vu des traditions historiques aussi vénérables, des préjugés si essentiels, et, je pourrais le dire, si séduisans

— Bah! Allons faire un tour dans le jardin. L'histoire se modifie en marchant, ajouta-t-il d'un ton ironique.

Nous traversâmes six ou sept fois le jardin, sans que mes idées sur l'histoire se modifiassent. Bentham demanda à son ami les nouvelles du jour, et parla du discours du trône, qu'il trouvait extrêmement ridicule. Pendant le cours de cet entretien, il me fut facile d'observer comment la vanité s'était, peu à peu, emparée de cet homme vraiment éminent sous certains rapports. « Connaissez-vous lord Brougham? Connaissez-vous le prince de Talleyrand? » me demanda-t-il plusieurs fois. Et, sans attendre ma réponse, il observa que Brougham était son disciple, mais un disciple

déchu; qu'il lui avait emprunté l'idée de la réforme, mais non pas l'idée actuelle, qui n'est rien autre chose « qu'une couleur blanche, que l'on voudrait étendre sur la table couverte de taches du parlement. » Il ajouta que Talleyrand et Lafayette étaient ses concitoyens; car il avait été, ainsi que Thomas Payne, nommé citoyen français. Au moment où, après m'avoir parlé de ses anciennes relations avec Talleyrand et Lafayette, il allait me raconter ses rapports avec l'assemblée constituante et la Convention, un domestique vint annoncer le dîner.

Nous montâmes un petit escalier, et nous entrâmes dans une bibliothèque, assez spacieuse, qui lui servait de chambre de travail. Là se trouvaient des livres en toutes langues, surtout en portugais et en espagnol; et près des livres était la table à écrire, devant laquelle Bentham était assis la plus grande partie du jour. Au milieu de la chambre s'élevaient deux escaliers en spirale, à peu près comme on en voit dans les cafés de Paris. Ces escaliers conduisaient à une sorte d'estrade, d'où l'on planait sur toute la bibliothèque; et là se trouvait une table, où, comme me le disait M. Hayward, il n'y avait effectivement place que pour quatre personnes. Le secrétaire de Bentham vint se joindre à nous; et l'espace était si étroit, qu'à peine le domestique pouvait-il circuler autour de la table.

« Asseyons-nous, dit Bentham. Vous avez encore du goût pour manger, vous, mais moi je n'en ai plus. »

— Comment donc?

— Oui, depuis une dizaine d'années, j'ai perdu un de mes sens, le goût. Je ne sais plus distinguer ce qui est amer, doux ou salé; et tout ce que je mange m'est complètement indifférent. Mes ennemis, ajouta-t-il avec une légère ironie, aimeraient bien mieux que j'eusse perdu le goût pour apprécier ce qu'ils font, et que, faute de pouvoir juger le bill de réforme qu'ils présentent au peuple, je le trouvasse excellent. Mais, en politique, je sais encore distinguer ce qui est amer de ce qui est doux. »

Cette attaque contre le bill de réforme me choqua, car j'étais un partisan déclaré du ministère de lord Grey, et l'idée d'anéantir les bases historiques sur lesquelles s'appuyait l'Angleterre, me paraissait dépourvue de tout sentiment élevé, et impossible. « Que manque-t-il donc au bill de réforme? m'écriai-je; il y a vingt ans, auriez-vous osé en attendre un semblable? ou croyez-vous qu'il y a quatre ans, Canning se serait figuré que, quelque temps après sa mort, le peuple anglais aurait devant les yeux l'abolition des actes de corporation, l'émancipation des catholiques, et la nécessité imminente du bill de réforme?

— Estimez-vous aussi le fils de l'actrice? répondit Bentham avec un visage qui se rembrunit, et un ton méprisant, qui me montraient combien

le vieux radical était encore sous l'empire de ses préjugés naturels. Le fils de l'actrice, répéta-t-il, a puisé dans le sein de sa mère le talent de comédien, l'art de se montrer tel que son rôle l'exige. Le tory entré a, dans les dernières années de sa vie, très bien joué le whig en colère; et quand il disait qu'il connaissait le secret pour parler à tous les peuples, le parterre le croyait sur parole; et les Français, qui ne demandent que des phrases, lui ont frappé une médaille. Cet homme, que vous citez comme autorité, est mort comme un comédien sous l'empire de la cabale.

— J'ai de Canning une tout autre opinion que vous. Mais laissons les morts en paix. Seulement, comme je suis venu ici pour observer la marche du bill de réforme, je ne vous abandonnerai pas si facilement cette question.

— Ainsi vous êtes venu ici pour voir les progrès du bill de réforme; vous êtes venu pour voir comment une sotte organisation paraîtra désormais très bien conçue, parce qu'elle aura perdu quelques-uns de ses anneaux. A quoi donc peut servir ce bill de réforme? Aurons-nous moins de bras qu'auparavant? L'Irlande sera-t-elle mieux rassasiée? Les denrées seront-elles moins chères et les prêtres moins gras? Je ne puis voir aucune utilité dans des mesures qui ne sont qu'un changement de décoration, et qui font seulement de cette chambre enfumée d'Angleterre, un salon où l'on ne sera pas mieux assis.

— Mais on ne peut pas, m'écriai-je, changer, autrement qu'on ne le fait ici, les institutions traditionnelles quand elles sont aussi fortement enracinées dans les mœurs et l'existence du pays. Pour pouvoir établir une loi électorale comme en France, il faudrait qu'il y eût en Angleterre un nivellement dont je ne vois encore aucune trace. Si vous n'aviez pas eu votre glorieuse révolution, si les Stuarts avaient pu, comme Louis XIV, assujétir vos libertés à leur despotisme, votre réforme serait devenue plus facile et plus large.

— Bah! et si vous savez si bien ce qui nous manque, que venez-vous chercher ici? Voulez-vous entrer dans un hôpital de malades pour y puiser de nouvelles connaissances médicinales, et observer l'aspect que prend une folie chronique? Il vaudrait mieux que nous allassions dans votre pays, où une sage réforme s'opère successivement depuis des siècles, où le peuple et le gouvernement ont si bien marché ensemble, qu'il ne peut y avoir aucune distance entre eux. Et qu'est-ce que nos réformateurs d'église et de dîmes, nos Brougham, nos Stanley, nos Grey, nos Althorp, à côté de ce pasteur allemand (1), qui prêchait si éloquemment

(1) Le pasteur Schulze de Gielsdorf.

la parole sainte, et qui, pour monter en chaire, ne quittait pas son vêtement habituel, parce que, disait-il, il voulait se montrer aux yeux de Dieu tel qu'il était aux yeux des hommes?

Je lui demandai où il avait entendu parler de cet homme.

— A Berlin même, me répondit-il. J'ai passé par Berlin du temps de votre grand roi, en revenant de Pologne.

Je me souvins alors du conseil que le rédacteur de l'*Examiner* m'avait donné de ne pas contredire Bentham, et de l'encourager quelquefois par un regard attentif. Dès ce moment, je ne prononçai pas un mot de contradiction, je ne me permis pas même une question. Bentham parla beaucoup des projets de lois qu'il avait faits pour la république de Pologne; puis de ses rapports avec les cortès espagnoles et portugaises; puis de l'origine de ses *Three tracts, relative to the spanish and portuguese affairs;* et il ne se lassait pas de rappeler les témoignages de distinction qu'il avait reçus dans l'assemblée des cortès. Pour nous en donner la preuve, il descendit deux ou trois fois, avec toute la vivacité d'un jeune homme, l'escalier de sa bibliothèque, prit les lourds volumes in-4° des actes des cortès, et vint nous les montrer. — En Pologne, ajouta-t-il à la fin de son long récit, en France, en Espagne, en Portugal, et avant tout en Angleterre, j'ai toujours combattu l'école historique...

Dix heures sonnèrent. Mon guide me fit signe qu'il était temps de se retirer. J'avais, dans le cours de la soirée, pris en affection Bentham, cet homme éloquent et énergique, et je regrettais de le quitter. — J'espère, lui dis-je, que quand je reviendrai ici dans quelques années, je vous trouverai aussi fort, aussi actif, qu'à présent.

— Oui, me répondit-il en me serrant la main. Je ne sens pas encore l'approche de ce spectre noir qu'on appelle la mort.

Le lendemain, Bentham m'envoya quelques pamphlets qu'il avait écrits sur le bill de réforme, et un ouvrage manuscrit contre l'école historique.

Quelques mois après, Jérémie Bentham eut le plaisir de voir assis à sa petite table le prince de Talleyrand, puis il mourut; et en s'emparant de lui, la Mort, cette reine des réformes, enleva le plus ardent réformiste que l'Angleterre ait jamais eu.

ED. GANS.



SOIRÉE DRAMATIQUE

A L'Hôtel Castellane.

Vendredi, 18 mars, le faubourg Saint-Honoré était un véritable enfer pour les piétons. La soirée que donnait l'ambassadeur d'Angleterre et celle de M. le comte de Castellane avaient appelé sur le même point les équipages fougueux des deux grandes nations. Une double file de chevaux normands et irlandais, échelonnés le long d'une lieue de trottoir, formait *un camp du drap d'or,* présidé par des cochers de France et d'Angleterre; un coursier américain eût été infailliblement dévoré s'il se fût présenté au milieu de cette imposante alliance, moitié cheval, moitié cocher. Les armoiries n'étaient ni moins diverses, ni moins nombreuses, ni moins unies, qu'entre Guines et Ardres. Les blanches licornes baissaient leur tête éperonnée devant les lis de France; les léopards de Londres léchaient la laine de *tous les moutons passans* de France. Et la soirée était magnifique, espagnole. Depuis la veille, l'été avait eu lieu; un été spontané, venu comme un beau champignon bleu et rose après des torrens de pluie. Les arbres des boulevarts portaient des étoiles au bout de leurs branches en attendant des feuilles. Il faisait presque chaud.

A partir de la Madeleine jusqu'au milieu du faubourg Saint-

Honoré, c'était un roulement vif et doux de voitures étincelantes, chargées de velours et de fleurs. Tout semblait concourir à l'éclat de la grande fete; le printemps au ciel, et les gardes municipaux sur la terre. Les gardes municipaux établissaient l'ordre dans la rue et dans la cour de l'hôtel Castellane, avec une politesse de sabre inouïe. On avait pour ainsi dire ganté les chevaux comme les cavaliers. La livrée de M. le comte inondait les *portiques*, dont on ne franchissait pas les *festons magnifiques* sans montrer sa lettre d'invitation personnelle au chasseur de céans.

On connaît déjà la beauté des appartemens où ruissellent à chaque solennité dorée les flots d'invités; les plumes descriptives du haut journalisme ont reproduit surtout avec amour la salle de spectacle grise et or, qu'illuminent des lustres aux rayonnemens sans éclat, calculés pour faire ressortir sans dureté le teint des belles et nobles spectatrices. Seules admises à cette soirée, celles dont les initiales étaient comprises dans la première moitié de l'alphabet, ne faisaient pas envier d'avance la présence de celles qui le lendemain devaient s'asseoir à leurs places. Car on sait que M. le comte de Castellane, afin d'éviter les susceptibilités de l'étiquette et les sourdes collisions de noms attachés au blason nouveau et au blason ancien, a pris pour juge d'arme l'alphabet, laissant au hasard des consonnes et des voyelles le soin de rapprocher les races et les familles. Tant mieux ou tant pis si un Rohan se trouve à côté d'un Rothschild; mais tant pis, à coup sûr, si telle dame appartient à la première division de l'alphabet, et si tel beau cavalier relève de la seconde. L'une sera de la soiree à laquelle ne brillera pas l'autre, et réciproquement : à l'éloge du sort et pour l'acquit de conscience de l'alphabet, il faudrait pouvoir assurer que dames et cavaliers ont eu jusqu'ici la même initiale, et que le chasseur de M. le comte de Castellane n'a pas eu à rougir de quelque B audacieux venu avec quelque Z adultère. Souhaitons que la pudeur de l'X n'ait pas eu à souffrir.

La peinture seule, et la peinture de Camille Roqueplan seule, aurait des couleurs assez fidèles et assez coquettes pour rendre le parterre de femmes qui émaillait la salle de spectacle de l'hôtel Castellane; femmes qu'on ne voit qu'à la lueur des bougies, et qui ne marchent jamais; fleurs exotiques qui s'ouvrent à l'atmosphère

des salons pour se refermer aux premières clartés du jour. Aucun homme ne faisait tache au milieu d'elles. Sur des épaules blanches continues était suspendu ce nuage de parfum et de vapeur qui vous prend aux yeux et à l'ame lorsqu'on entre dans une serre-chaude. Du milieu du velours apparaissaient les hautes têtes de l'aristocratie ancienne : Mmes de Gontaut, de Maillé, de Mouchy, de Brissac, de Jumilhac, de Caraman, d'Osmond, de Polignac, de Barbantane, de Mortemart, de Rohan, de Crillon; noms d'or massif, auprès desquels étincelaient les noms militaires de l'olympe impérial : Mmes de Raguse, de Sussy, d'Otrante, Regnault de Saint-Jean d'Angely, etc. Le rapprochement eût fait sourire d'attendrissement l'article 71 de la Charte constitutionnelle; article que l'hôte brillant du faubourg Saint-Honoré a généreusement interprété; car si la Charte veut au dit titre 71 que la noblesse ancienne reprenne ses titres, que la noblesse nouvelle conserve les siens, elle n'ajoute pas que les deux noblesses assisteront ensemble aux mêmes fêtes et figureront aux mêmes quadrilles. Ceci est pourtant arrivé : Musard a tout rallié à l'hôtel Castellane sous son harmonie plébéienne; et pour le cornet à piston, il n'y a plus que de Pont-Royal. Honneur aux chartes et aux cornets à piston !

Auprès de ces deux noblesses se montrait sans désavantage, une troisième noblesse peu connue au temps de saint Louis, et peu estimée, fort peu estimable il est vrai, au temps de Napoléon; une noblesse qui procède d'hier, de tantôt, mais formidable aussi, venue là, sans titre, sans ruban, sans nom d'aïeux, accueillie pourtant par M. le comte de Castellane, avec la même faveur que si elle remontait au temps des douze pairs de Charlemagne. Cette troisième noblesse, dont je veux parler et que chacun a déjà nommée, est celle de la presse. Ses vicomtes, ses comtes, ses marquis, ses vidames, ses sénéchaux, ses ducs, ses princes et ses rois, étaient MM. Victor Hugo, Méry, Barthélemy, trois poètes, et deux beaux prosateurs en trois personnes; Janin, écrivain spirituel et ingénieux; MM. Alfred de Musset, Eugène Sue, Alphonse Royer, Roger de Beauvoir et d'autres, et d'autres encore que je passe, mais que je n'oublie point. Chaque *revue*, chaque journal avait son ambassadeur à la soirée, chaque feuilleton son représentant en escarpin. On était fier de voir une femme, dont la bonté et

l'esprit égalent la beauté, faire oublier par sa présence, intérim dont chacun était heureux, le vide du représentant littéraire d'un journal qui n'en a plus au congrès du feuilleton, depuis qu'un autre journal s'en est enrichi; représentant dont on a tenté trois ou quatre fois d'occuper la place, mais qu'on n'a pas encore remplacé.

Le spectacle de la soirée se composait des *Jeux de l'amour et du hasard* de Marivaux, d'une scène du quatrième acte d'*Hamlet* jouée par Mme Smithson, et d'un proverbe historique de Mme la duchesse d'Abrantès, actrice et auteur avec un égal succès. Mme d'Abrantès a parlé la prose de Marivaux avec une fleur d'esprit, une mousse de finesse et de légèreté qui eût forcé Mlle Mars à l'applaudir; le plus beau et le plus difficile miracle de l'estime contemporaine. Des deux couronnes que Mme d'Abrantès a posées sur sa tête, il est difficile de dire quelle était la mieux méritée. Quoi qu'il en soit, aucun partage de l'Europe, aucun nouveau traité de 1815 ne les lui enlèvera celles-là; son proverbe, nom bien modeste pour une agréable comédie, est une perpétuelle allusion aux tribulations récemment éprouvées par l'illustre auteur de *Notre-Dame de Paris* devant l'Académie française. La fille de Richelieu a été immolée dans les formes les plus courtoises; fouettée avec des bouquets d'épigrammes sur le dos de Moncrif, qui, lui aussi, fut de l'Académie, quoiqu'il n'eût pas écrit de chansons. Pour compléter la vengeance, la tragédie anglaise, la puissante nature de Shakspeare, si peu académique, s'est montrée sous le beau visage de Mme Smithson, la Dorval britannique, l'Ophélia ardente, celle qui, moins heureuse que son éloquent compatriote O'Connell, n'a pu forcer le parlement littéraire de Londres à la recevoir dans son sein. Les grands acteurs sont aussi des tribuns; quand ils se présentent, la foudre brise les carreaux de la salle, et une révolution demande à entrer. C'est Mirabeau à Versailles. Et l'on aime peu les révolutions à Londres. Si nous avons attendu jusqu'ici pour parler de deux acteurs qui ont joué avec Mme la duchesse d'Abrantès, de manière à donner à la pièce de Marivaux un ensemble peu ordinaire, très rarement aussi complet même à la Comédie-Française; si nous n'avons pas encore nommé MM. Frémy et Delrieu, deux précieuses renommées de la littérature aérienne du journalisme, cette

littérature sans laquelle les autres n'auraient aucune valeur, c'est que nous voulions émettre à propos du succès dramatique obtenu par ces deux jeunes écrivains, la courte réflexion que voici.

Croit-on que le poète ou le peintre qui a vécu, aimé, souffert, compris, observé, réfléchi, jugé les hommes et les évènemens auxquels il s'est trouvé prendre part, et qui a fondu au feu des années, dans le creuset du travail, ses amours, ses souffrances et ses observations, pour en former ce tout qu'on appelle un livre ou un tableau, ne reçoive pas plus vivement ces différentes sensations, et ne les renvoie en ligne plus directe, que l'acteur, improvisé acteur en quelques heures, la veille encore bottier ou maçon, tailleur ou perruquier, commis ou ébéniste? Quoi! sentir et exprimer à l'aide de la plume ou du pinceau, serait une faculté complètement isolée, ennemie de la faculté de reproduire oralement ses impressions? Et cette faculté, refusée à Richardson, par exemple, à Byron, à Sterne, à Corneille, ces hommes de haute et infinie tendresse, serait le privilége d'un ouvrier à qui la faim a conseillé le théâtre, qui a vécu dans l'ignorance des lettres, dans l'ignorance de la société, sans éducation, sans connaissance du monde où il n'a pas été admis? Quoi! Corneille n'aurait pas su rendre, l'œil en feu, le bras tendu, la tête blanche, les lèvres émues, le corps tremblant, le *Qu'il mourût!* et Corneille se serait adressé à son chapelier pour le dire? Voilà. Nous avons pris une honte pour une impossibilité, la honte puérile de monter sur les planches; nous avons vu un art dans le courage perfectionné de quelques-uns. Il y a quelque mérite sans doute à affronter le visage de la foule, et à vaincre l'haleine de deux mille spectateurs. Mais est-ce là un art bien difficile? Quant à moi, je ne le crois pas. Et le jour où nos écrivains, nos romanciers, nos peintres, nos poètes, ayant surmonté leur timidité, paraîtront sur le théâtre, et oseront y rire et pleurer, comme ils pleurent et rient dans leurs œuvres, le théâtre aura atteint les vastes limites que jamais des ouvriers en émotion, des acteurs de leur état, ne lui feront toucher. Dans tout grand poète, il y a un grand comédien, soyez-en sûrs. Ces réflexions, sur un art que tout le monde aime sérieusement aujourd'hui, nous ont été inspirées, nous le répétons, par le remarquable talent avec lequel MM. Delrieu, Frémy et Roosmalen ont joué la pièce de *Marivaux*, dont ils

ont deviné les intentions les plus fugitives, sans être un seul instant intimidés par le parterre de reines assises sur des trônes de velours écarlate.

Sans vouloir affaiblir les éloges que nous venons d'écrire, nous dirons que les deux intelligens directeurs de cette troupe d'élite ont été pour beaucoup dans le triomphe des sociétaires. Mmes Gay et d'Abrantès avaient soufflé leurs spirituelles traditions à leurs élèves. Il est vrai que jamais élèves n'ont fait plus d'honneur à leurs maîtres.

Le jour n'était pas loin quand la fête a fini, au grand regret de ceux qui avaient pris part aux délicieuses distractions de cette nuit de féerie; nuit d'été éclose au milieu de l'hiver; nuit qui a permis d'ouvrir les fenêtres au vent et aux étoiles; nuit comme le brillant XVIIIe siècle en comptait peu, ce siècle pourtant si fécond en plaisirs.

Je ne sais si l'hôte du faubourg Saint-Honoré a été heureux de la joie de ses invités; mais eux se souviendront long-temps de sa grace à faire les honneurs de sa maison, comme de son tact exquis à n'être pas trop littérateur avec l'aristocratie et à n'être pas du tout comte avec les littérateurs.

LÉON GOZLAN.

Revue du Monde Musical.

THÉATRE ITALIEN. — I BRIGANTI.

L'auteur d'*Elisa e Claudio*, de *Donna Caritea*, de *Zaira* et de quarante autres ouvrages, Mercadante, qui partage avec Donizetti l'empire du drame lyrique en Italie depuis que Rossini s'est fait bourgeois de Paris, Mercadante a fait son entrée dans notre bonne ville au mois de septembre dernier. Engagé par les administrateurs de notre Théâtre-Italien pour écrire un opéra, Mercadante devait se munir d'un livret convenablement disposé. Le musicien s'est donc rendu préalablement à Turin pour réclamer le drame que le fameux Romani lui préparait; canevas poétique sur lequel il allait dérouler ses mélodies, ses marches harmonieuses, ses cabalettes de ténor et de soprane.

« Cher *poeta*, je viens chercher les scènes de désolation, les coups de poignard, les flots de poison que vous m'avez réservés. Il est fort heureux que la route de Milan à Paris passe tout juste devant votre porte. J'ai pu ne faire qu'un saut de ma voiture à votre cabinet; je vous embrasse tendrement, je saisis mon livret.... *buona notte, ben di core, i cavalli di galoppo*, salut en Cimarosa et Rossini, *addio!*

— *Pian, piano: men fretta, caro maestro.*

— Non, mon ami, je ne puis m'arrêter. Mon livret; que je le prenne, que je le saisisse, et l'emporte!

— Je le voudrais bien, mais il n'est pas terminé. Voilà pourtant, sur cette feuille, quatre vers du finale du second acte.

— A merveille! bravo! puisqu'il en est ainsi. Donnez-moi le premier acte.

— Il n'est pas écrit.

— Comment? et ces vers du second.

— Je commence toujours par le second; ma gouvernante en fait de même quand elle tricote une paire de bas.

— Se peut-il que vous me laissiez partir ainsi, les mains vides?

— Prenez toujours ces quatre vers, ou bien attendez....

— J'ai bien le temps d'attendre!

— Partez donc, mais soyez tranquille, je vais vous expédier cela d'urgence, et les scènes, mises à la poste, marcheront vivement. S'il vous prend la fantaisie de vous arrêter deux ou trois jours à Lyon pour visiter les curiosités du pays, mon introduction vous gagnera de vitesse. Si par fortune vous tombiez malade à Châlons, le drame entier vous attendrait à Paris. Allez, mon cher maître, partez, et fiez-vous à la plume de votre très dévoué Romani. Ce n'est pas moi qui apporterai le moindre retard à vos nouveaux triomphes. »

Le confiant Mercadante part, il arrive à Paris, n'ayant pour tout bagage théâtral que la promesse d'un livret, chargement bien léger sans doute. Mille pensées musicales naissaient dans sa tête mélodieuse et se jouaient, voltigeaient autour de cette promesse; elles finissaient par s'envoler, s'enfuir comme des oiseaux qui ne trouvent pas de branche pour se reposer. Dix jours se passent, un mois, trois mois, et Mercadante ne reçoit rien; cent lettres sont expédiées, le musicien demande des vers à cor et à cri, son poète ne lui expédie que des lambeaux de vile prose pour s'excuser d'un impardonnable retard. Enfin, au mois de décembre, M. Mercadante, les bras croisés, était encore en tête-à-tête avec sa promesse; il fallait pourtant que l'administration du théâtre tînt ses engagemens envers le public. Deux mois restaient seulement pour faire le drame, le mettre en musique, le copier, l'apprendre, le répéter et l'exécuter. Tout cela s'est fait avec l'aide de M. Crescini, poète vénitien, qui a improvisé un livret avec des fragmens de la tragédie de Schiller. Mercadante nous a donné un opéra dont la représentation a duré quatre heures; il eût été plus court si le musicien n'avait pas été si pressé. Un brillant succès l'a payé de ses fatigues. Les applaudissemens lui ont fait oublier sa mésaventure; je pense pourtant qu'à l'avenir il ne s'embarquera plus sans livret.

Il y avait une fois en Bohême un grand-duc Maximilien; ce prince, d'un caractère charmant, possédait une chevelure superbe, légèrement argentée sur les tempes. Ses qualités précieuses devaient rendre Maximilien bien cher à ses sujets; aussi l'aimaient-ils beaucoup et le vénéraient-ils comme un père. Ce grand duc est mort; bien plus, il est enterré. Son fils Conrad règne en sa place, et veut épouser sa cousine Amélie, qui possède aussi un fort beau duché. Conrad est-il réellement amoureux, ou bien n'aspire-t-il à la main de sa cousine que pour doubler à l'instant ses capitaux? C'est ce que je ne vous dirai pas. Ce qu'il y a de certain,

c'est qu'Amélie ne l'aime pas du tout. Elle a donné son cœur à Hermann, frère aîné de son prétendant. Hermann s'est éloigné des états de son père pour des tracasseries de famille. Hermann a disparu depuis longtemps, et Conrad remet à Amélie un mouchoir teint du sang de ce chevalier errant, qui a trouvé la mort en cherchant les aventures.

On commence à se réjouir un peu au château de Moor; on a quitté le deuil, mais on prie encore pour le repos de l'ame de Maximilien. Amélie se rend à la chapelle et rencontre un chevalier, qui lui parle, et qu'elle ne reconnaît pour son amant que quand il a levé sa visière. Hermann vient réclamer la main de sa cousine; Conrad la lui dispute. Après des provocations violentes, les deux frères ennemis se séparent paisiblement, et Conrad laisse échapper Hermann, qu'il tenait en sa puissance.

Au second acte, une troupe de brigands est assemblée auprès d'une vieille tour. Il fait nuit; les brigands attendent leur chef; c'est Hermann. Il revient prendre le commandement de ses braves, et chante avec eux un bolero, une polonaise, si l'on aime mieux. Des gémissemens se font entendre; un homme paraît à la fenêtre grillée de la vieille tour, et dit, en récitatif mesuré, ce vers de Saurin :

> Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille!

ou cet autre, légèrement imité par Delille :

> Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille!

Le tout en italien, comme vous pouvez bien l'imaginer. Cet homme est un vieillard : depuis dix ans il est dans cette tour; mais sa fenêtre, qui s'ouvre sur les champs, est à quatre pieds de terre; elle lui donne la faculté de prendre la nourriture que lui apporte l'ermite du canton, et l'agrément de faire la conversation avec les passans. Singulière manière d'enclore les prisonniers d'état. On a changé de système depuis lors; demandez plutôt à Maroncelli, à Silvio Pellico, à tous les échappés du Spielberg. Cet infortuné qui se plaint d'une voix mourante, ce reclus abandonné parmi les hiboux et les chouettes, c'est le grand-duc! Hermann le délivre, et reconnaît Maximilien, son père, que Conrad a mis dans cette tour obscure, tandis qu'on le pleurait sur un autre tombeau.

Maximilien, cet Œdipe bohémien, revient à la vie, à la lumière, entre les bras de son fils bien-aimé, d'Hermann. Le grand-duc est tant soit peu scandalisé des compagnons de fortune que l'héritier du trône ducal s'est donné. Cependant ils l'ont délivré du *carcere duro*; ils vont marcher avec lui contre Conrad, et de tels services réclament au moins de l'indulgence. Armés pour une cause aussi sainte, les brigands combat-

tent, triomphent; Conrad est tué. Hermann obtient son pardon et la main d'Amélie. Vous croyez que tout le monde est content, et que la pièce va finir, comme *Œdipe à Colone*, par un trio de soprane, ténor et basse, qui dise encore une fois :

> Le vrai bonheur sur la terre
> Est dans la paix de la vertu.

Non; les brigands viennent réclamer leur vertueux chef, le somment de tenir ses sermens, et la désolée Amélie, l'inconsolable Maximilien, voient s'enfuir à jamais le futur grand-duc, le prince héréditaire de Moor et de Thunderthentronk. Hermann obéit à la voix des brigands, et part avec eux, sans chanter pourtant, comme il l'a fait déjà:

> La vita di brigante
> È la vita del piacer.

Ce drame est tout-à-fait sérieux. Le rôle comique du brigand poltron, que Schiller avait jeté au milieu de sa tragédie, a été supprimé dans le livret italien. M. Mercadante, qui s'est tant de fois signalé dans le genre bouffe, en aurait tiré bon parti. Le chœur d'introduction est d'une coupe originale et d'un effet charmant; et le duo chanté par Amélie et Hermann renferme encore beaucoup de jolies choses, bien qu'il ait été abrégé. Le chœur religieux qui le précède a été généralement applaudi; l'e fet qu'il produit est dû à la belle disposition des masses du chœur, dont les accords changent la face de l'harmonie sans déranger le dessin mélodique présenté d'abord avec plus de simplicité. Le finale surtout est un morceau capital; l'ensemble de l'*andante* est modulé avec beaucoup d'artifice, et la basse, qui monte par degrés chromatiques, tandis que les voix et l'orchestre ajoutent une augmentation de vigueur à cette progression ascendante, est d'un résultat admirable. La strette est pleine de chaleur et de véhémence, et tient tout ce qu'a promis le majestueux *andante* qui la précède.

La chanson du brigand est parfaitement dite par Rubini, et le chœur forme un agréable contraste avec la prière à la madone, prière suave, dans laquelle la voix du merveilleux ténor est soutenue par les violoncelles. Le grand duo de la reconnaissance est un morceau fait de main de maître, bien posé en scène, et dont l'intérêt, la force et le mouvement s'avancent *crescendo*. Rien n'est expressif et passionné comme les élans de Lablache, de Rubini. Je ne puis rien ajouter à ce que j'ai déjà dit de ces deux virtuoses sous le rapport de l'exécution musicale. Je ne parlerai que de leur jeu scénique; il atteint les dernières bornes de l'art.

Cet effet puissant, irrésistible, est produit sans efforts, sans gestes outrés, et presque par le seul charme de leurs belles voix, si diversement caractérisées. Ce duo maîtrise tout l'auditoire; on ne veut pas en perdre le moindre accent. On a raison, mais il faut l'écouter jusqu'au bout, et ne pas exiger mal à propos que les chanteurs redisent l'*adagio*. Cette répétition, bien flatteuse sans doute pour Mercadante, Rubini, Lablache, nuit à l'effet du morceau, qui n'a plus les justes proportions que le musicien a voulu lui donner. La cabalette finale de ce duo manque d'originalité; le tour en est connu. Si M. Mercadante en avait eu le temps, je pense qu'il aurait changé quelques mesures, pour éloigner sa mélodie d'une route déjà battue. Le motif du chœur final, attaqué par Lablache, aurait fait fortune à l'Opéra-Comique; il est original; la basse marche bien sous le chant; l'harmonie en est élégante. Mais les *dilettanti* de l'Opéra-Italien ont trouvé cette phrase trop dansante; le cor à piston les a désenchantés en les ramenant au bal, où cet instrument règne en souverain. Il est difficile qu'une phrase d'un mouvement vif n'ait pas des rapports de caractère avec les airs destinés à la danse.

On a remarqué de beaux mouvemens dramatiques dans le trio qui termine le troisième acte. C'est un admirable avantage pour un musicien que d'avoir à faire manœuvrer des chanteurs tels que Rubini, Tamburini, Lablache, Mlle Grisi. Cette bonne fortune pourtant n'est pas sans inconvéniens, il faut donner des solos à tous ces virtuoses et faire déployer leurs moyens d'expression; de là vient l'abondance des cavatines et des mouvemens lents. Le trop est trop, même dans les bonnes choses. Cinq cavatines figurent dans le premier et le troisième acte des *Brigands*; il y en a deux de trop: les deux premières. L'opéra a été fort applaudi; sans doute il le serait davantage, si le musicien avait ménagé plus de silence aux chanteurs, pour leur donner le temps de reprendre haleine et de se faire applaudir. Le public connaît trop bien les règles de la civilité pour interrompre un chanteur qui tient sa note, afin de la lier à celles du mouvement qui suit. Le rôle de Rubini, le plus fort de tous, est écrit trop constamment dans la quinte aiguë. Les chanteurs ne veulent pas renoncer à la coupe adoptée pour les cavatines, et les compositeurs, retenus dans ce cadre donné, sont fort embarrassés pour donner du nouveau.

L'exécution a été parfaite; cela ne doit surprendre personne, puisque j'ai déjà nommé le quatuor par excellence. Les solos de cor et de clarinette ont eu leur part des bravos, recueillis par MM. Gallay et Berr. Les chœurs et l'orchestre méritent une mention honorable. Le *maestro*, les virtuoses, appelés sur la scène, sont venus recevoir de nouveaux applaudissemens

Rien ne manque au brillant succès de M. Mercadante. La troisième représentation de *I Briganti* est offerte aujourd'hui au public non abonné; tous les billets étaient enlevés depuis jeudi dernier. Cette épreuve hardie répond à bien des argumens.

C.-B.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE.

Nous le disons sans détour, quoiqu'avec peine : à l'exception d'une ou deux séances, les concerts du Conservatoire de cette année ont été peu dignes des concerts des années précédentes. L'empressement du public n'a jamais été aussi grand qu'aujourd'hui, il est vrai; mais cela prouve seulement que le succès a fait place à la vogue, l'enthousiasme à la mode, et que d'un objet d'art élevé et sévère, on a fait une chose de luxe et d'apparat. Est-ce la faute du public? est-ce la faute des artistes? Nous ne voulons pas décider cette question; mais, le mal existant, et tout le monde en a la conscience, nous pensons qu'il appartient aux artistes seuls d'y remédier.

Il y a huit ans, la Société des concerts fut fondée dans le but de faire connaître au public français les grandes et modernes productions instrumentales de l'Allemagne, notamment les ouvertures de Weber et les symphonies de Beethoven. Quant aux ouvertures de Weber, la société sans doute les juge suffisamment connues, puisque, à dater du premier concert jusqu'à ce moment, elle s'est interdit de les faire entendre. Serait-ce, comme on le dit, parce que ces ouvertures auraient été plus que popularisées par les orchestres de nos bazars musicaux? Mais, avant tout, la place de Weber n'est-elle pas au Conservatoire? Qu'y a-t-il de commun entre l'exécution de la rue Saint-Honoré et celle de la rue Bergère, entre M. Musard et M. Habeneck?

Restent donc les symphonies de Beethoven. Parmi ces œuvres, le public en a adopté trois, à savoir, la symphonie en *la*, celle en *ut mineur* et la *Pastorale*, en y ajoutant toutefois quelques fragmens pris dans les autres. Pour ce qui est de ces dernières, nous le dirons hardiment, le public les a jugées sans les entendre, c'est-à-dire, sans les comprendre. Le nom de leur auteur lui impose sans doute, et les lui fait supporter. Mais, à moins que la société ne change de système, jamais il n'ira plus avant dans l'intelligence de ces chefs-d'œuvre. Déjà l'admiration qu'il professe pour les trois symphonies élues n'est plus qu'un enthousiasme d'habitude. Plus le texte de ces compositions se grave dans la mémoire, plus l'esprit dans lequel elles sont conçues échappe à l'intelligence. A la longue, il faudra réduire Beethoven comme on a abandonné Weber, pour abandonner Beethoven à son tour. En attendant, les jouissances n'étant plus aussi vives sous le rapport de l'art, on cherche naturellement une compensation dans d'autres élémens, et le Conservatoire, le sanctuaire de l'art, on le transforme en un rendez-vous de bon ton.

Que la Société des concerts marche à sa perte en suivant cette ligne, cela nous semble incontestable. Cependant nous croyons qu'elle parviendrait à reculer infailliblement ce terme fatal en offrant un nouvel aliment à la curiosité des esprits, et en leur imprimant une nouvelle direction. Plus sobre de son répertoire actuel, qui demeurerait toujours le fonds de ses richesses, pourquoi n'étendrait-elle pas ses sympathies aux vieux maîtres de l'école comme à nos jeunes artistes? Pourquoi ne choisirait-elle pas dans le nombre des compositions anciennes et nouvelles, étrangères ou nationales, de nouveaux objets d'études pour le public, qui, par cela même, seraient pour lui pleins d'intérêt?

Nous ne pousserons pas plus loin ces observations, qui seront facilement complétées par les intelligences auxquelles nous nous adressons. Passons à l'analyse du cinquième concert du Conservatoire. La symphonie de M. Onslow se distingue tout entière par une grande fermeté de style, la richesse de la facture, et la science de l'instrumentation. Des quatre morceaux dont elle se compose, deux sont d'un ordre supérieur : ce sont le scherzo et l'adagio. Le chant du trio du scherzo, chant plein de charme et de grace, contraste merveilleusement avec la verve emportée et pétulante du premier motif. La mélodie de l'adagio est une des plus grandes et des plus belles inspirations de l'auteur. Présentée d'abord aux violoncelles avec un caractère religieux et grave, elle revient plusieurs fois dans le morceau dont elle est à la fois la pensée et le développement. L'introduction du premier allegro est également remarquable par sa noblesse et sa grandeur. L'exécution de cette symphonie a été parfaite.

Nous n'en dirons pas autant de la manière dont l'orchestre a accompagné l'air de *Freyschütz*, chanté par Mlle Falcon : il n'a tenu aucun compte des intentions profondes et passionnées que le compositeur a su prêter aux divers instrumens. Mlle Falcon, au contraire, s'est élevée à une grande puissance d'expression dans cet air sublime où la jeune fille, qui attend son amant, passe coup sur coup de la prière à l'espérance, au trouble, à la crainte, à la joie. Toutefois, les ornemens qu'elle a ajoutés sur la reprise de la prière, quoique de bon goût en eux-mêmes, n'étaient point dans le caractère de la composition. Il y a telle musique que l'on défigure entièrement, par cela seul qu'on y change un seul accent.

Cet air devait être suivi d'un solo de piano, composé par M. Thalberg et exécuté par M. Billet. Un accident survenu au piano a obligé l'exécutant à quitter son instrument aussitôt après les premières mesures. Pour nous, qui avions déjà eu l'occasion d'apprécier le beau talent de M. Billet, nous avons d'autant plus pris part à son désappointement que son triomphe ne nous paraissait pas douteux. Nous esperons qu'au prochain concert, le jeune artiste et le public seront tous les deux dédommagés. Si, après le choix qu'a fait de lui la Société des concerts, ce virtuose avait besoin d'une nouvelle recommandation, nous ajouterions qu'il est élève de M. Zimmermann.

Nous passons rapidement sur l'andante d'Haydn avec variations, par la raison que nous ne voulons pas manquer de respect pour les jugemens

du public, qui a applaudi avec frénésie une variation en triolets des premiers violons, ni avoir l'air de manquer de respect pour la mémoire du grand créateur de la symphonie.

En revanche, le sublime duo d'*Armide*, de Gluck, *Esprit de haine et de rage*, parfaitement dit par Dérivis et M[lle] Falcon, a été reçu froidement. Serait-ce parce qu'il n'y a ni roulades, ni variations dans ce duo? Il faut ajouter pourtant que la faute en est un peu à l'orchestre. Les violons n'ont pas assez nuancé leur accompagnement en tierces, qui se déroule sous les accens des voix et les terribles tenues des instrumens de cuivre. La formule de cet accompagnement est toujours la même; mais elle change de caractère, et doit être ici attaquée avec vigueur, là coulée avec une expression de calme.

L'orchestre a repris sa puissance dans la symphonie de Beethoven; c'était la symphonie en *fa*, la moins connue du public. Cette œuvre, écrite après la symphonie en *la*, a précédé celle avec chœurs; c'est la huitième. Quand on considère le caractère constamment gracieux, aimable et suave, de cette composition, on serait tenté de croire que le créateur de toutes ces merveilles a voulu se reposer après les sept premières, pour se préparer à la foudroyante explosion qui devait éclater dans la dernière. Celle-ci résume en elle toutes les autres; mais rien, dans les sept précédentes, ne peut donner une idée de la symphonie en *fa*. C'est une transformation complète du génie, où la force devient grâce, la grandeur légèreté et finesse, où le géant revêt des formes aériennes, délicates, transparentes. Cependant le trio du scherzo, d'une instrumentation embarrassée, nous a souvent semblé déparer le morceau; mais l'allegro, comme l'andante, comme le finale, sont autant de diamans, où, sous mille facettes, se reproduit la même pensée avec les formes les plus fraîches et les plus variées. Quelle ravissante chose que ce badinage enfantin, caressant, qui se joue aux violons, aux flûtes, aux hautbois, tandis que les bassons et les cors piquent leurs accords plaqués! Cet andante a été redemandé. C'est, au fond, un petit scherzo, comme l'allegro final est un scherzo d'une grande étendue. Il est des artistes qui ne pardonnent point à Beethoven d'avoir employé le style badin dans cet andante, qui se termine trop brusquement d'ailleurs par une formule italienne. Tout est permis au génie, à la condition de produire de l'effet. Que les dénigreurs tentent de faire aussi bien, et ils verront qu'il n'est pas plus aisé d'imiter le génie dans les petites choses que dans les grandes.

— Le concert de M. Henri Herz avait attiré mardi dernier une foule nombreuse et brillante au Gymnase musical; ce pianiste jouit d'une renommée européenne, autant par ses nombreuses compositions que par les formules d'exécution dont il est l'inventeur. Pendant assez long-temps, M. Herz a représenté à lui seul ce que l'on appelait le *romantisme* de la musique. Que son genre d'exécution ait été poussé par lui jusqu'à l'exagération, c'est ce dont nous conviendrons les premiers; mais cette exagération n'était elle-même que l'excès d'une puissante qualité, l'abus d'une

force extraordinaire. Cette puissance et cette force se manifestent aujourd'hui plus que jamais dans le retour de l'artiste à un genre plus sage et plus modéré. Qu'il ne s'écarte pas de cette voie, c'est celle d'un véritable développement. Le nouveau concerto en *ré mineur*, que le virtuose nous a fait connaître dans cette soirée, est une œuvre qui fait le plus grand honneur à son talent de composition. L'introduction instrumentale du premier allegro, bien que longue et diffuse peut-être, était nécessaire pour familiariser l'auditeur avec les beaux motifs à larges formes mélodiques et à grands effets que l'exécutant devait nous faire entendre dans le solo. L'*andante pastorale* est un morceau suave dans lequel le compositeur a su joindre l'élégance à la simplicité. Enfin, le dernier morceau intitulé : *Alla Militare*, est composé de trois motifs, le premier, rondeau brillant et vif, le second, habilement fugué, le troisième, d'un mouvement de marche entraînant et rhythmé ; tous les trois, liés fort adroitement les uns aux autres, et donnant lieu aux transformations les plus savantes et les plus variées.

A l'exception du *Choral de Luther*, nous n'avons reconnu aucun motif de l'opéra de M. Meyerbeer dans la *Fantaisie dramatique sur le choral protestant*, exécuté en second lieu par notre célèbre pianiste ; cette fantaisie est une riche mosaïque où brillent des motifs neufs, piquans, et originaux. Le *Choral de Luther*, de M. Herz, diffère par l'harmonie et ne ressemble guère à celui de l'Académie royale que par le rhythme. L'effet de sonorité que M. Herz a le secret de tirer du piano, au moyen d'une combinaison de pédales, a prêté au chant religieux un caractère solennel et mystérieux.

Dans les quatre morceaux que M. Herz a joués, son exécution a été toujours ferme et brillante, prodigieuse de mécanisme, mais en même temps sage, et riche de détails gracieux et sémillans. Nous félicitons sincèrement ce grand artiste d'avoir su envisager le côté sérieux de l'art sans lui rien faire perdre de ce qu'il lui avait prêté de séduction et d'enchantement.

Parmi les artistes qui se sont fait le plus applaudir dans cette belle soirée, nous devons mentionner MM. Batta, Lowy, Geraldi, Mme Dorus et Mlle Antonia Lambert. L'orchestre, habilement dirigé par M. Vidal, a exécuté avec autant d'ensemble que de précision les deux belles ouvertures d'*Oberon* et de *Guillaume Tell*.

— Notre fameux ténor Duprez, le digne lieutenant de Rubini, Duprez que la France prête depuis huit ans à l'Italie, est en ce moment à Paris. Il vient y passer deux mois avec sa famille.

— La troisième représentation de *I Briganti* devait être donnée hier ; une indisposition de Mlle Grisi s'y est opposée. Les abonnés du samedi n'auraient pu voir le nouvel opéra que dans six mois, la clôture allait les priver de la représentation qui leur était destinée ; mais l'administration s'est empressée de prévenir ce fâcheux désappointement en leur offrant une représentation en sus de leur contingent ; l'affiche annonce

I Briganti pour mercredi, *I Puritani* pour samedi 2 avril. C'est s'acquitter galamment avec des habitués dont la fidélité mérite d'être récompensée.

— VAUDEVILLE. — *Renaudin de Caen.* — Décidément Arnal quitte le genre historique, la veste de M. Galochard lui prenait mal la taille; Arnal revient au frac, au chapeau rond, aux gants jaunes, aux duchesses qui se trouvent être des grisettes, aux modistes *qui n'ont jamais de parens* (c'est Arnal qui le dit), aux omnibus, à la romance, à la rue de Cléry, que sais-je enfin? à toutes les mystifications bourgeoises et comiques dont se compose son répertoire. La recette d'Arnal pour exciter le rire est fort simple, elle consiste à employer avec une feinte naïveté les mots les plus emphatiques; c'est le romantisme qui a créé Arnal; Arnal est la caricature de la porte Saint-Martin; le drame lugubre et fantastique une fois enseveli avec Mlle Georges et M. Harel, Arnal donne sa démission. En attendant, tous deux vivent en fort bonne intelligence. *Angelo tyran de Padoue* reparaît sur le Théâtre-Français, et *Renaudin*, diminutif de Renaud, Renaudin de Caen, normand s'il en fut jamais, entre tour à tour chez M. Dumouchel par la rue de Cléry et par la rue Beauregard, se cache dans un cabinet comme feu Chérubin; Arnal aime beaucoup les cabinets, embrasse Mlle Louise Mayer, croyant embrasser Mlle Balthasard; l'erreur est permise, et n'a dans aucun cas rien de bien fâcheux; enfin, après mille péripéties fort obscures, Renaudin découvre qu'il est mystifié; mais il prend gaiement son parti, et dans un couplet final d'assez mauvais goût, fait l'éloge de ses collaborateurs. Ce vaudeville est diffus, froid, et presque inintelligible. Arnal seul y jette quelque variété.

— Les MÉMOIRES DE Mme MERLIN sont en vente chez le libraire Charpentier. C'est une lecture douce, agréable et facile, marquée d'un cachet de précieuse intimité. La guerre d'Espagne de 1809 y apparaît sous un nouveau jour, et nul mieux que l'auteur n'était en position de juger les deux partis.

— L'*Histoire de la Marine Française*, par M. Eugène Sue, est arrivée à sa vingtième livraison. Le second volume, qui est maintenant en vente (1), entre plus avant que le premier dans les profondeurs de l'histoire, et contient, sur les guerres maritimes du siècle de Louis XIV, des papiers d'état de la plus haute importance, et tout-à-fait inconnus jusqu'ici. L'auteur les a puisés dans les différentes archives du royaume.

— Un roman nouveau, *l'Athée*, par Mme Sophie Pannier, paraît à la librairie Fournier. Mme Sophie Pannier est l'auteur du *Prêtre* et de *l'Écrivain public*, ouvrages épuisés dès leur publication.

(1) Chez Félix Bonnaire, éditeur, rue des Beaux-Arts, 10.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-SEPTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

SAINT-MÉGRIN.

ROMANCE.

Paroles d'EMILIEN PACINI.

Musique de F. KALKBRENNER.

« Et cette lettre n'est pas de vous!.. »

Allegro

PIANO.

f p

rall.

fp

J'avais rê_vé que le bon_heur

Des_cen_dait pour moi sur la ter_ _ _

cres. f dimin.

_re, Et c'est un piè_ge! affreux mys_tè_re! Honte au Gui_sard et déshon_

dim. f

1° tempo

dim. rall.

